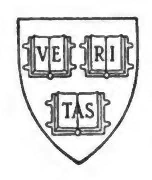
image
not
available

Fr 9034.1



HARVARD
COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

NORMANDE.

Digitized by Google

ROUEN, IMPRIMERIE DE H. RENAUX,
RUE DE L'HÔPITAL, 25.

Digitized by Google

BIOGRAPHIE

NORMANDE

RECUEIL DE NOTICES BIOGRAPHIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES SUR LES PERSONNAGES CÉLÈBRES NÉS EN NORMANDIE ET SUR CEUX QUI SE SONT SEULEMENT DISTINGUÉS PAR LEURS ACTIONS OU PAR LEURS ÉCRITS;

PAR

THÉODORE LEBRETON,

Employé à la Bibliothèque publique de Rouen,
Membre correspondant de la Société libre d'Émulation du Commerce et de l'Industrie du département de la Seine-Inférieure,
et de l'Académie impériale des Sciences, Arts et Belles-Lettres de Caen.

PREMIER VOLUME.



ROUEN,

A. LE BRUMENT, ÉDITEUR
ET LIBRAIRE DE LA BIBLIOTHÈQUE PUBLIQUE,
Quai Napoléon, 55.

1857

Digitized by Google

~~A. 62. 8~~
~~Ref 475.11.62~~
Fr 9034.1
HARVARD COLLEGE LIBRARY
1860, Oct. 27.
Gray Fund.
2 v. $ 3.52

Digitized by Google

PRÉFACE.

Nulle province de France plus que la Normandie ne peut, on l'a souvent répété, revendiquer la gloire d'avoir donné le jour à un aussi grand nombre de personnages illustres. Il suffit, pour s'en convaincre, d'ouvrir les archives historiques de cette province, où aucun genre de célébrité ne fait défaut. Là, en effet, se trouvent réunis les noms les plus recommandables dans les sciences, les lettres et les arts ; là brillent, de tout leur éclat, les noms d'ecclésiastiques au profond savoir, à la brillante éloquence, de magistrats et de jurisconsultes éminents, de guerriers, de marins et de navigateurs pleins de courage, les noms enfin des promoteurs de nos progrès dans le commerce et dans l'industrie.

C'est en explorant ces riches et glorieuses annales ; c'est en fouillant ces nombreuses archives où sont enfouis, et, en quelque sorte, voués à l'oubli le plus complet, des noms qui nous ont paru dignes d'être exhumés de leur poussière bibliographique, que nous avons pensé qu'il ne serait peut-être pas sans utilité

Digitized by Google

de réunir, en volumes, une nomenclature des Normands célèbres, à différents titres et à différents degrés, nomenclature qui nous semble destinée à remplir une lacune.

C'est surtout dans le but de faire connaître à leurs compatriotes, et de rappeler à des familles encore existantes, un certain nombre de personnages dont la vie et les talents n'ont pu, dans une sphère plus modeste, atteindre jusqu'à la renommée ; c'est aussi dans le but de faciliter les recherches tendant à éclaircir certains points d'histoire et de littérature locale, que nous avons entrepris ce *Dictionnaire biographique*, dans lequel nous avons cru devoir nous abstenir de faire entrer aucun personnage que nous sachions être encore existant.

La forme de dictionnaire que nous avons adoptée, de préférence, pour ce travail, indique assez que nous avons dû nous borner à des articles de peu d'étendue où des appéciations critiques et littéraires ne peuvent trouver place; nous avons voulu, d'ailleurs, laisser cette partie du travail à des biographes plus érudits, à des écrivains plus habiles.

Quant aux illustrations qui tiennent le premier rang dans les fastes de la Normandie, comme il n'y avait rien à ajouter à leur brillante auréole, nous avons pensé qu'il suffisait de ne citer, pour ainsi dire, que leurs noms et leurs ouvrages.

Les sources où nous avons puisé les documents qui nous étaient nécessaires, sont les biographies anciennes et modernes, les mémoires historiques et littéraires, les histoires des localités, ouvrages qui se trouvent en grand nombre dans la riche collection de la bibliothèque publique de Rouen. Nous devons



Digitized by Google

mentionner particulièrement, comme nous ayant été des plus utiles, les *Biographies normandes* manuscrites du cordonnier Adrien Pasquier, c'est-à-dire les neuf volumes in-4° de cet infatigable compilateur, dans lesquels sont consignés de curieux renseignements sur la vie et les ouvrages d'un grand nombre de personnages nés dans notre province.

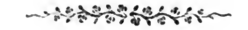
Nous laissons aux autorités derrière lesquelles nous nous retranchons, la responsabilité des erreurs qui pourraient se rencontrer touchant le lieu et la date de la naissance de quelques-uns de nos personnages, bien, toutefois, que nous n'ayons rien négligé de ce qui pouvait nous aider à la rectification de faits erronés, comme aussi de ce qui pouvait donner plus d'intérêt à plusieurs notices auxquelles nous avons ajouté les nouveaux détails que nous avons recueillis dans nos laborieuses et persévérantes recherches.

Quel que soit le soin que nous ayons apporté dans l'accomplissement de la tâche que nous nous sommes imposée, le lecteur aura, sans doute, plusieurs omissions à nous reprocher : d'abord celles qui résultent de l'ignorance où nous étions de certaines sources auxquelles nous aurions pu puiser nos renseignements, puis celles qui ont pour cause le décès de quelques personnages, arrivé pendant la publication de cet ouvrage. Toutefois, nous nous proposons, pour réparer ces omissions, de publier, à la fin de notre troisième et dernier volume, un supplément destiné à remplir les lacunes que nous aurons nous-même remarquées, ou qui nous auront été sigalées.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de témoigner notre vive reconnaissance aux personnes qui ont bien voulu nous encourager, en guidant notre inexpé-

Digitized by Google

rience dans ce travail. Ainsi donc, nos remerciements à M. A. Pottier, conservateur de la bibliothèque publique de Rouen, et à son adjoint, M. D. Fossard; à M. E. Frère; à MM. A. Canel, de Pont-Audemer, le comte A. d'Auffay et E. Delamare, du Havre, pour les utiles renseignements qu'ils nous ont fournis et pour les notes précieuses qu'ils ont bien voulu mettre à notre disposition; enfin à M. A. Le Brument, pour l'empressement désintéressé qu'il a mis à éditer un ouvrage qui ne peut être, sous aucun rapport, un objet de spéculation ni pour l'éditeur ni pour l'auteur, ouvrage qui, livré à la publicité, se recommande à toute l'indulgence des quelques personnes qui pourront avoir besoin, nous ne dirons pas de le lire, mais seulement de le consulter.



Digitized by Google

DICTIONNAIRE

BIOGRAPHIQUE ET BIBLIOGRAPHIQUE

NORMAND.

ABBON, né en Neustrie, vers la seconde moitié du neuvième siècle, se signala d'abord par son application à l'étude des lettres sacrées et profanes. Entré jeune encore dans la célèbre abbaye de Saint-Germain-des-Prés de Paris, il se mit sous la direction d'Aimoin, l'un des hommes les plus savants de cette époque, et composa dans cette abbaye un poème latin sur le siége de Paris par les Normands. Il a été donné sept éditions de ce poème : la première, en 1558, par Pierre Pithou, et les six autres successivement, par J. du Breul, 1602, par André du Chesne, 1619 et 1636, par Jean du Bouchet, 1642, par dom Bouquet, bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, 1752, et enfin par Toussaint Duplessis, 1753. Abbon avait aussi laissé un Recueil de Sermons manuscrits, qui furent conservés dans la bibliothèque de son monastère ; cinq de ces sermons, qui ont pour sujets l'institution de l'Eucharistie et l'établissement et les progrès du Christianisme, ont été publiés dans l'œuvre de d'Achery.

Abbon mourut le 9 mars, vers l'année 927.

(Voir les auteurs cités dans cette Notice.)

Digitized by Google

ACCARIN (Guillaume), né vers la fin du douzième siècle, sur la paroisse de Grainville, près de Caen, était un riche laboureur qui, plein de piété, conçut et exécuta le projet d'aller en pélerinage à Jérusalem, afin de visiter le Saint-Sépulcre. Ayant fait vœu de consacrer une partie de sa fortune, lorsqu'il serait de retour dans sa patrie, à la construction d'une église, il tint sa promesse et fit édifier à Caen l'église du Saint-Sépulcre, dans laquelle il fonda un collége de chanoines, dont il fut nommé doyen par l'évêque de Bayeux, en 1219. Dix ans plus tard, il faisait bâtir, dans la même ville, d'après l'ordre qu'il en avait reçu du roi Louis XI, l'église et le monastère des Jacobins. Le nom et l'image de Guillaume Accarin ont été transmis à la postérité dans un vitrail placé derrière le maître autel de cette église.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

ACHARD, né dans le comté de Domfront, au commencement du douzième siècle, était chanoine régulier de l'ordre de Saint-Augustin, lorsqu'il fut choisi, en 1153, pour succéder à Gilduin, premier abbé de Saint-Victor à Paris. Élu évêque de Séez, en 1159, Henri II, roi d'Angleterre, qui possédait alors la Normandie, refusa de sanctionner cette élection, par le motif que le nouveau prélat avait pris avec beaucoup de zèle la défense de Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. Devenu plus tard évêque d'Avranches, Achard regagna la faveur du roi, dont il tint la fille sur les fonts baptismaux. Ce prélat, l'un des hommes les plus distingués par son savoir et sa piété, avait employé sa jeunesse à cultiver les lettres et la philosophie; il consacra la dernière partie de sa vie à l'étude des sciences théologiques, et composa, sur cette matière, plusieurs ouvrages restés manuscrits.

Achard termina sa carrière le 29 mars 1172, et fut inhumé dans l'église de la Sainte-Trinité de l'abbaye

Digitized by Google

de Luzerne, dans le diocèse d'Avranches. Voici l'épitaphe qui fut mise sur son tombeau :

« Ci-gît l'évêque Achard, par la charité duquel « notre pauvreté a été enrichie. »

(V. les *Dictionnaires historiques* de Bayle, de Moréri et de Chauffepié, et l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, par Trigan.)

ACHARD DE BONVOULOIR, né au Passais, près de Domfront, le 19 mars 1744, fut élu député de la noblesse du bailliage de Coutances aux états-généraux de 1789. Il proposa à l'assemblée d'autoriser le prêt à intérêt pour activer la circulation de l'argent, et, en 1791, il réclama un des premiers, au nom de la province de Normandie, l'égalité de partage dans les successions.

(V. le *Moniteur* des années 1789 et 1791.)

Le portrait gravé de ce personnage se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

ACOPARD ou ACOPHARD, né au commencement du seizième siècle, à Trun, près d'Argentan, fit ses études à Bordeaux, et devint très-savant dans la science des mathématiques. S'étant aussi occupé d'astronomie, il publia à Rouen, en 1553, un ouvrage intitulé *Pronostications.*

(V. l'*Itinéraire descriptif, historique et monumental des cinq départements de la Normandie*, par L. Du Bois.)

ADAM (Jacques-Calixte), né à Rouen, en 1599, fit profession religieuse dans l'abbaye de Saint-Remy de Reims, le 19 décembre 1634. Il devint secrétaire de dom Tarrisse, supérieur général de la congrégation de Saint-Maur. Il fit l'éloge funèbre de cet éminent personnage, et le publia, in-4°, en 1648.

Adam mourut à Rouen, au couvent de Bonne-Nouvelle, le 29 juin 1662.

Digitized by Google

(V. l'*Histoire des écrivains de la congrégation de Saint-Maur*, par D. Tassin.)

ADAM (Thomas) naquit vers la fin du dix-septième siècle, dans le diocèse d'Évreux, où il fut pourvu d'une cure. Il est l'auteur, entre plusieurs autres écrits historiques, d'une lettre publiée dans le *Mercure de France*, 1735, sur un droit honorifique singulier du fief du Petit-Essay, dans le diocèse d'Évreux, fief portant obligation, pour le curé de la châtellenie d'Ézy, de dire la messe au grand autel de la cathédrale d'Évreux, lorsqu'il en recevrait l'invitation du possesseur dudit fief. En retour, le curé d'Ézy avait le droit de chasser sur toute l'étendue de ce fief et de dire la susdite messe botté et éperonné, le tambour battant au lieu et place d'orgues.

(V. le *Mercure de France* de février 1735 et les *Biographies normandes manuscrites*, par A. Pasquier.)

ADAM (Jean), né le 2 mai 1726, à Pierrefitte, Basse-Normandie, était prêtre et docteur en théologie, chanoine de l'église collégiale du Saint-Sépulcre de Caen, professeur de philosophie à l'université de la même ville. S'étant occupé d'agriculture, et surtout de l'étude de la physique, il a écrit sur l'électricité plusieurs lettres qui ont été publiées dans les *Annonces de Rouen et de la Normandie*, années 1773 et 1780. On connaît encore, de cet ecclésiastique, deux ouvrages dont voici les titres : *Réflexions d'un logicien à son professeur*, 1766 ; *Philosophia ad usum scolarum accommodata*. Caen, 5 vol. in-12, 1784.

L'abbé Adam, qui avait émigré lors de la révolution, mourut à Londres, le 5 janvier 1795.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

ADAM (Edouard), né à Rouen, le 11 octobre 1768, d'une famille de négociants honorables, suivit lui-

Digitized by Google

même à Rouen la carrière du commerce. Voyant ses affaires entravées et sérieusement compromises par les suites de la révolution, il prit le parti de quitter sa ville natale pour aller se fixer à Nîmes, où l'étude des sciences physiques tourna son esprit vers une invention qui devait être bientôt une source de richesse pour son pays, l'invention d'un appareil à distiller les vins. Sorti triomphant des expériences qu'il fit de cet appareil devant des hommes compétents, il en monta de semblables dans vingt brûleries des départements du midi, et s'associa pour cette entreprise à plusieurs capitalistes qui y versèrent plus d'un million. Ruiné par les procès qu'il eut à soutenir contre les nombreux contrefacteurs de ses appareils, qui se coalisèrent dans le but de faire tomber ces établissements, il mourut à Montpellier, le 10 novembre 1810, laissant sa veuve et deux enfants dans le plus complet dénuement. Le gouvernement impérial fit à chacun de ses enfants une pension de 600 fr., et la ville natale d'Edouard Adam, reconnaissante des travaux auxquels la France est redevable de tout ce que l'art de distiller a reçu de perfectionnements dans ces derniers temps, a décoré de son nom une de ses nouvelles rues, exemple suivi par la ville de Montpellier.

Une inscription commémorative a été placée, en 1843, sur la maison où il est né, rue Eau-de-Robec, n° 245. La *Revue de Rouen* de 1836 et 1837 contient sur Edouard Adam des articles très-étendus, par M. J. Girardin. Son portrait gravé se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

ADAM (André-Nicolas-François), né à Rouen, en 1767, débuta dans la carrière du barreau sous les auspices de son compatriote Ducastel. Il fut membre de la première administration municipale de Rouen, et juge au tribunal de première instance de la même ville,

Digitized by Google

depuis 1800 jusqu'en 1811, époque où il fut nommé vice-président. Elevé, lors de la mort de M. Boullenger, 1821, à la haute fonction de président, il reçut, peu de temps après, le titre de baron et celui de chevalier de la Légion-d'Honneur.

Magistrat intègre et éclairé, le baron Adam aimait aussi à cultiver les lettres, ainsi qu'on peut s'en convaincre par la lecture des comptes-rendus de la Société libre d'Émulation, dont il faisait partie depuis 1807, et de ceux de l'Académie de Rouen, où il fut admis dix ans plus tard. Des discours d'ouverture fort remarquables signalèrent son passage comme président de ces deux sociétés savantes, dont il ne cessa, jusqu'à la fin de sa carrière, de partager les travaux. Il mourut à Rouen, le 13 août 1840.

(V. les Notices nécrologiques faites sur ce personnage, pour la Société d'Émulation, par M. Caneaux, et pour l'Académie, par M. de Stabenrath.)

ADJUTEUR (Saint), appelé aussi vulgairement saint AJOUTRE, naquit à Vernon, vers le milieu du onzième siècle, de Jean, seigneur de cette contrée, et de Rosemonde de Blaru. Après avoir reçu une éducation chrétienne, il embrassa, comme son père, la carrière des armes, et fit partie de la première croisade. Il était depuis longtemps en Palestine, combattant avec une grande bravoure, à la tête d'une compagnie de deux cents hommes d'armes, pour la délivrance des lieux saints, lorsque tombé, près de Jérusalem, dans une embuscade de Sarrasins, il fut fait prisonnier. Rien ne fut négligé par les infidèles pour lui faire abjurer sa croyance; mais, ferme dans ses principes religieux, Adjuteur préféra endurer les traitements les plus rigoureux que de se parjurer.

Ayant invoqué, dans sa prison, sainte Madeleine, pour laquelle il avait une grande vénération, cette sainte, dit la légende, lui apparut, détacha ses liens

Digitized by Google

et le rendit à la liberté. De retour dans sa patrie, il prit la résolution, suivant le vœu qu'il en avait fait, de renoncer au monde et de passer le reste de ses jours dans la pénitence; il prit l'habit et la règle de saint Benoît, de la réforme de Tyron, termina sa carrière le 30 avril 1132, et fut inhumé dans la chapelle qu'il avait fait édifier près de Vernon, sous le vocable de Sainte-Madeleine. Le culte de saint Adjuteur est célèbre dans les diocèses de Rouen, d'Évreux et de Chartres. La vie de ce saint a été écrite par Thouroude, prêtre de l'église de Vernon.

(V. Baillet et l'*Histoire littéraire de la France*, par D. Rivet.)

AGNAUX DE VIENNE (Claude-Jean-Baptiste), né à Caen, en 1728, selon le recueil de l'Académie de l'Immaculée Conception de Rouen, Académie où il fut couronné en 1763, fit sa profession religieuse dans l'abbaye de Saint-Martin de Séez, le 30 mai 1745. Les ouvrages en vers et en prose de ce savant bénédictin sont au nombre de quinze, dont voici les principaux: *Lettre en forme de protestation contre les nouveaux philosophes qui nient la révélation*, Avignon, 1756, in-12; *Dissertation sur la religion de Montaigne*, 1773, in-12; *Éloge historique de Montaigne et Discours sur la religion*, 1775, in-12; *Ode française sur la paix*, pièce couronnée par l'Académie des Palinods de Rouen, 1763; le *Triomphe de l'humanité, ou la Mort de Léopold de Brunswick*, poème qui a concouru pour le prix annuel de l'Académie française, 1787, in-8°.

(V., pour le catalogue des autres ouvrages, la *France littéraire* de M. J.-M. Quérard, et les *Biographies normandes manuscrites*, par A. Pasquier.)

AIGNEAUX (Antoine d'), dont le nom de famille était Le Chevalier, naquit à Vire dans le seizième siècle.

Digitized by Google

Il traduisit en vers français, avec la coopération de son frère, Robert d'Aigneaux, les œuvres de Virgile et d'Horace; les premières furent imprimées en 1582, in-4°, et les secondes en 1588, in-8°.

(V. l'*Itinéraire des cinq départements de la Normandie,* par M. L. Du Bois.)

AIGREMONT DE SAINT-MANVIEUX (Jean-Baptiste-Augustin d'), né à Caen, le 29 mai 1761, fut, au commencement de la révolution, pourvu de la charge d'avocat du roi au présidial de sa ville natale, et devint successivement membre de l'administration municipale et maire de cette même ville. Porté au Corps législatif, en 1805, par le département du Calvados, il fut, à l'expiration de son mandat, 1810, nommé conseiller à la cour impériale, refusa de prêter serment pendant les cent-jours, et fut, lors de la seconde restauration, élu membre de la chambre dite *introuvable,* où il vota avec la majorité. Non réélu après le 5 septembre 1816, il obtint de l'avancement dans la magistrature, et fut nommé président de chambre à la cour royale de Caen.

Le mandat de député lui ayant été confié de nouveau, en 1824, il vota constamment avec le ministère.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. la Biographie des députés de la chambre septennale, de 1824 à 1830.)

ALBITTE (Antoine-Louis), né à Dieppe, en 1761, était avocat dans cette ville lorsqu'éclata la révolution de 1789. Nommé, en 1791, membre de l'Assemblée législative, et membre de la Convention, l'année suivante, il se montra, dans ces deux assemblées, l'un des plus exaltés et des plus violents révolutionnaires. Dénoncé par Delahaye et Vernier comme l'un des chefs du complot qui mit un instant la Convention en

Digitized by Google

péril (l'insurrection du 1er prairial an III), Tallien fit décréter son arrestation, mais Albitte parvint à se soustraire par la fuite au coup qui frappa ses complices, et ne reparut qu'après l'amnistie du 4 brumaire an IV. Nommé par le Directoire commissaire municipal à Dieppe, il occupait encore ce poste lors de la révolution du 18 brumaire, dont il se déclara l'un des partisans. Le premier consul, qui l'avait connu au siége de Toulon, le nomma sous-inspecteur aux revues, fonction qu'il remplit dans l'armée jusqu'à la campagne de Russie, qu'il fit avec la grande armée.

Il mourut de misère lors de la retraite de Moscou, le 25 décembre 1812.

(V. la *Biographie des contemporains*, le supplément de la *Biographie universelle* et le *Moniteur*.)

ALBITTE (Jean-Louis), frère puîné du précédent, fut élu, en septembre 1792, député suppléant à la Convention nationale, par le département de la Seine-Inférieure, mais ne fut appelé à siéger qu'au mois de décembre 1793. Plus modéré que son frère, il ne parut à la tribune que pour le défendre de l'accusation d'être l'un des auteurs des journées de prairial. Albitte jeune n'exerça aucune autre fonction législative, et fut nommé plus tard inspecteur de la loterie de Reims.

(V. le supplément de la *Biographie universelle*.)

ALEXANDRE, dit de Paris, où il fit longtemps sa résidence, naquit à Bernay, vers 1250; il est un des auteurs du poème d'*Alexandre*, le conquérant macédonien, poème commencé par Lambert Licors (Lecourt), et écrit en vers de douze pieds, ce qui a fait appeler vers alexandrins ce genre de vers, du nom du héros, qui se trouve aussi être celui du poète. Alexandre commença à se faire connaître par le roman

Digitized by Google

d'*Élène,* mère de saint Martin, et par celui d'*Atys et Prophilias,* romans conservés manuscrits à la bibliothèque impériale.

(V. le *Dictionnaire historique* de Moréri et la *Biographie universelle* de Michaud.)

ALEXANDRE (Noël), né à Rouen, le 19 janvier 1639, sur la paroisse de Sainte-Croix-Saint-Ouen, entra dans l'ordre de Saint-Dominique, où il fit profession dans le couvent de Rouen, à l'âge de seize ans. Remarqué par ses supérieurs pour les rapides progrès qu'il avait faits dans ses études, il fut envoyé professer à Paris la théologie et la philosophie, deux chaires qu'il occupa pendant douze ans avec une grande distinction, ce qui lui valut le bonnet de docteur. Ayant aussi fait connaître ses talents pour la prédication, sa renommée arriva bientôt jusqu'au ministre Colbert, qui le chargea de l'instruction de son fils, depuis archevêque de Rouen. Le P. Alexandre prit part à toutes les conférences faites par les plus savants théologiens réunis chez le célèbre ministre. Ce furent ces conférences qui lui donnèrent l'idée de faire une histoire de l'église, à laquelle il travailla avec toute l'application d'un reclus.

Quelques points relatifs aux libertés de l'Église gallicane, soutenus dans l'assemblée du clergé de 1682, lui fit encourir la disgrâce de la cour de Rome, sous le pape Innocent XI, qui condamna un ouvrage dans lequel respirait une liberté d'opinion qui caractérise tous les écrits de ce savant théologien. Persécuté en France pour son opposition à la bulle *Unigenitus*, il fut exilé à Châtellerault, en 1723, et perdit une pension qu'il recevait de la cour.

A ces tribulations vinrent encore se joindre les infirmités de la vieillesse; sa trop grande application au travail lui avait fait depuis longtemps perdre entièrement l'usage de la vue.

Digitized by Google

Ce laborieux dominicain mourut à Paris, le 21 août 1724, dans sa quatre-vingt-sixième année.

(V., pour le catalogue de ses nombreux ouvrages, les *Mémoires* du P. Niceron, et les *Dictionnaires historiques* de Moréri et de Chauffepié. Son portrait gravé se trouve dans la collection de la bibliothèque publique de Rouen.)

ALEXIS (Guillaume), surnommé le bon moine de Lyre, parce qu'il fut d'abord religieux bénédictin dans l'abbaye de ce nom, naquit au quinzième siècle, dans le diocèse d'Évreux ; il devint prieur du monastère de Bussy, dans le Perche, et composa plusieurs ouvrages en vers et en prose, pleins de grâce et de naïveté. Les plus connus et les plus estimés sont : Le *Blason des faulses amours*, Paris, in-4°, souvent réimprimé; le *Passe temps de tout homme et de toute femme,* en vers, Paris, in-4°. Après la publication de ces deux ouvrages, le P. Alexis entreprit par dévotion le voyage de Jérusalem; il s'y trouvait en 1486, et ce fut dans cette ville qu'il composa le *Dialogue du crucifix et du pélerin*, en vers, Paris et Rouen, in-4°.

(V. les *Bibliothèques francoises de la Croix du Maine,* de du Verdier et de l'abbé Goujet, etc.

ALIX (François), né à Honfleur vers la moitié du dix-huitième siècle, fut élève de l'école de dessin de Rouen. La municipalité de cette ville ayant proposé aux peintres et aux sculpteurs, pour sujet de composition, le moment où l'on veut contraindre Éléazar à manger des viandes défendues par sa loi, le prix fut accordé au tableau peint sur ce sujet par Alix, qui déjà avait obtenu deux premiers prix pour des études d'après nature et d'après la bosse. Il avait fait, en 1775, le portrait du maréchal d'Harcourt, gourverneur de la province de Normandie, portrait dont le

Digitized by Google

maréchal fit hommage à la ville de Rouen. François Alix, que nous croyons être le même qui se trouve mentionné dans l'*Itinéraire de la Normandie,* aurait été aussi, selon l'auteur de cet ouvrage, un graveur distingué auquel on devrait les *Ports de Lisbonne et de Cadix.* Il mourut à Paris en 1794.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier, et l'*Itinéraire des cinq départements de la Normandie,* par M. L. Du Bois.)

ALIX (Jean), natif de Saint-Néez-Église, département de la Manche, était caporal dans la 98e demi-brigade d'infanterie de ligne, lorsqu'il fit, dans la première campagne d'Allemagne, 1800, une action d'éclat qui mérite d'être signalée. S'étant embusqué avec six hommes dans un chemin creux, il attaqua un bataillon de grenadiers hongrois, en tua quatre-vingts, dispersa le reste, et fut tué au moment où il emmenait le commandant prisonnier.

(V. *Victoires et conquêtes des Français.*)

ALLAIS (Guillaume-Édouard), surnommé Lecarpentier, naquit à Rouen, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle; élève de l'école de dessin de cette ville, il y remporta les premiers prix dans toutes les classes. S'étant destiné à l'architecture, il partit pour Rome en 1784, où il arriva au moment où l'Académie de Parme venait de mettre au concours un projet de monument architectural. Ce fut là un sujet d'émulation pour Allais, qui, encouragé par l'espoir de devenir l'un des lauréats, se livra au travail avec la plus grande assiduité. Ses efforts eurent un plein succès, et, malgré le nombre des concurrents français et italiens, sa composition fut, d'une voix unanime, jugée digne du premier prix, qui lui fut décerné en 1785. (V. le *Journal de la Normandie* de cette même année.)

Digitized by Google

Allais publia, en 1808, conjointement avec MM. d'Estournelles et Vaudoyer, le X[e] recueil, en douze planches, des grands prix d'architecture remportés depuis 1779 jusqu'en 1789.

Nous ignorons l'époque de sa mort.

ALLIX (Pierre), né à Alençon, en 1641, d'un ministre protestant, fit ses études à Saumur et à Sédan. Il n'avait encore que dix-neuf ans qu'il passait déjà pour l'un des hommes les plus savants de l'Europe dans les langues orientales. Nommé d'abord ministre à Sainte-Agobille, en Champagne, son mérite le fit appeler, en 1670, à succéder au savant Daillé dans l'église de Charenton. S'étant lié avec le célèbre Claude, il travailla avec lui à une nouvelle version de la Bible, jusqu'à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes, où il se réfugia en Angleterre avec sa famille. Il fonda dans ce pays une église conformiste, et ne négligea rien de ce qui pouvait amener la réunion de toutes les églises protestantes. Il était agrégé aux universités d'Oxford et de Cambridge, en qualité de docteur honoraire.

Il termina sa carrière à Londres, le 3 mars 1717.

(V., pour le catalogue des nombreux ouvrages de ce savant, les *Mémoires* du P. Niceron, t. 34, et l'*Histoire d'Alençon,* par Odolent Desnos, t. 2.)

ALLIX (Jacques-Alexandre-François) naquit à Percy, arrondissement de St-Lô, d'un célèbre professeur de mathématiques. Entré au service à l'âge de seize ans, comme élève d'artillerie, il fit les premières campagnes de la révolution à l'armée du Nord, et se comporta avec tant de bravoure au siége de Luxembourg, qu'il fut nommé colonel à vingt ans. Il se distingua, dans ce grade au passage du mont Saint-Bernard et à l'attaque de Vérone, qu'il emporta d'assaut. Après avoir fait partie de l'expédition de Saint-Domingue,

Digitized by Google

il passa à son retour (1808), au service du roi Jérôme, en qualité de général de brigade, et fut promu, en 1812, au grade de général de division. Il déploya après la retraite de Russie, une grande habileté dans la défense du royaume de Westphalie; s'occupa, en France, lors de l'invasion étrangère, des fortifications de plusieurs places, et fut, au second retour des Bourbons, forcé de s'expatrier. Il se fixa en Allemagne, où il séjourna jusqu'en 1819, époque à laquelle il fut réintégré dans les cadres de l'armée. Le général Allix, qui cultiva toujours les sciences, fut, lorsqu'il était à l'étranger, nommé membre de l'Académie de Gœttingue. Il a publié les ouvrages suivants : *Théorie de l'univers, ou de la cause primitive du mouvement et de ses principaux effets,* Paris, 1818; *Des sulfates de chaux considérés comme engrais,* Nevers, 1823, in-8°; deux lettres sur un système d'artillerie, Paris, 1826. Il mourut le 26 janvier 1836.

(V. la *Biographie des contemporains* et une Notice biographique, par M. Vérusmor, dans l'*Annuaire du département de la Manche,* année 1837).

AMBROISE (Le Père), religieux, né à Falaise vers la fin du seizième siècle, était procureur général des Pénitents. Il a laissé, entre autres écrits théologiques, des paraphrases sur les évangiles et les épitres.

Ce religieux mourut à Rome, le 23 novembre 1630.

(V. l'*Histoire de la ville de Rouen*, par Servin, t. 2, et l'*Histoire de la Normandie*, par Masseville, t. 6.)

AMÉDÉE (Le Père), religieux de l'ordre des Capucins, naquit à Bayeux au commencement du dix-septième siècle; il se qualifiait de lecteur, de prédicateur en théologie, et de gardien de son ordre; on a de lui deux ouvrages écrits en latin, l'un sur l'éloquence chrétienne, imprimé à Paris en 1672, in-4°; l'autre

Digitized by Google

de la légitimité du droit d'admettre les fidèles jusqu'au troisième ordre ecclésiastique.

Le P. Amédée mourut en 1676.

(V. l'*Histoire de la Normandie*, par Masseville, t. 6.)

AMELINE (Jean-François), né à Caen le 28 août 1763, commença à dix-huit ans l'étude de la chirurgie dans l'Hôtel-Dieu de sa ville natale; il devint chirurgien-interne, fit un voyage à Saint-Domingue; puis, de retour en France, il passa une année à Paris, où il suivit les leçons de clinique et d'anatomie du célèbre anatomiste Desault. En 1787, il était reçu maître chirurgien par la corporation des chirurgiens de Caen, et nommé, en 1808, professeur d'anatomie à l'Hôtel-Dieu de la même ville.

Ameline précéda le docteur Auzoux dans l'imitation et le montage des pièces d'ostéologie destinées à faciliter l'étude de la science anatomique.

Il fut, en 1833, nommé membre de la Légion-d'Honneur, et mourut, frappé d'apoplexie, le 3 dédécembre 1836.

Il a publié un ouvrage intitulé : *Observations sur les pièces d'anatomie de M. le docteur Auzoux*, Caen, 1826, in-8°.

(V., dans l'*Annuaire normand*, une notice biographique sur ce personnage, par M. Eudes Deslongchamps.)

ANCEAUME (François), né à Dieppe, en 1652, entra d'abord au noviciat des Capucins, puis ensuite dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, où il fit profession dans l'église de Saint-Faron de Meaux, le 11 mai 1671. Il fut, à cause de son mérite et malgré son désir bien sincère de rester le plus humble des religieux, nommé successivement prieur des abbayes de Saint-Éloi de Noyon, de Saint-Étienne de Caen, de la Trinité de Fécamp, abbé de Saint-Sulpice

Digitized by Google

de Bourges, et enfin prieur de Saint-Denis. Il fut aussi élu député au chapitre général de 1723, où il présida et fut nommé assistant du P. Général. Dom Anceaume s'était fait connaître, au début de sa carrière, par de savantes conférences qui obtinrent les suffrages du cardinal de Noailles, et dont plusieurs furent imprimées in-4°.

Ce pieux et savant bénédictin termina sa carrière le 21 août 1729.

(V. l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur* et les *Nouvelles ecclésiastiques*, année 1759.)

ANCELOT (Jacques-Arsène-Polycarpe-François), né au Havre, le 9 février 1794, commença ses études dans sa ville natale et les termina au lycée de Rouen. Il fut d'abord employé au ministère de la marine, puis à la préfecture maritime de Rochefort, où son oncle était préfet. Faisant marcher de front le travail des bureaux avec la littérature et surtout la poésie dramatique, qu'il cultivait avec toute l'exaltation de la jeunesse, après quelques essais dans le genre comique, il aborda le genre sérieux et débuta par la tragédie de *Warbeck*, pièce reçue au Théâtre-Français, et non représentée. La tragédie de *Louis IX*, chef-d'œuvre de l'auteur, représentée sur le même théâtre le 5 novembre 1819, eut un succès éclatant et valut au jeune poète, de la part du roi Louis XVIII, auquel la pièce était dédiée, une pension de 2,000 fr. sur sa cassette. Ancelot donna encore cinq autres tragédies, dont deux, le *Maire du palais* et *Fiesque*, eurent aussi du succès. En 1824, il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, puis bibliothécaire de Monsieur, depuis Charles X; il perdit, à la révolution de juillet, sa place et sa pension. Quelques années plus tard, il était élu membre de l'Académie française, en remplacement de M. de Bonald.

Digitized by Google

Il termina sa carrière à Paris, le 7 septembre 1854.

Les œuvres d'Ancelot sont très-nombreuses et embrassent tous les genres; elles se trouvent énumérées, pour la plus grande partie, dans la *Littérature française contemporaine* de J.-M. Quérard, t. 2.

ANDRIEU (Charles), né dans le pays de Caux (dix-huitième siècle), était syndic et doyen des procureurs au parlement de Rouen. Il a donné une édition in-12 des *Coutumes de Normandie*, avec une note des principaux arrêts rendus au parlement de cette province.

(V. l'*Histoire de le ville de Rouen*, par Servin.)

ANGERVILLE DE SAINT-SYLVESTRE (D'), naquit à Rouen, en 1706, de parents des plus honorablement connus pas leur noblesse et par les succès qu'ils obtinrent dans la culture des fleurs. Ayant commencé ses études au collége de Rouen, il fut les terminer à Paris, et cela avec une si grande supériorité, que, bien qu'il ne fût encore qu'étudiant, il était souvent chargé de faire des conférences à ses condisciples. Destiné au sacerdoce, que ses études et ses mœurs le rendaient bien digne d'exercer, il se ferma lui-même cette carrière en refusant, par scrupule de conscience, de signer le formulaire, lors des affaires de la *bulle Unigenitus*.

La médecine et surtout la botanique, furent dès-lors l'objet constant des études d'Angerville, que le célèbre de Jussieu, dont il partagea les travaux, honora de son amitié. S'étant occupé de la plantation d'un jardin botanique, il fit de la culture de ce jardin son travail le plus habituel; une partie de son temps était encore employée à donner chez lui des consultations aux malades indigents, ou à les visiter chez eux pour leur porter quelques consolations. Il avait terminé un ouvrage auquel il était bien capable de

Digitized by Google

donner une grande perfection : la *Flore des environs de Rouen*. On ignore les motifs qui ont pu l'empêcher de livrer ce travail à la publicité.

D'Angerville de Saint-Sylvestre mourut dans un âge avancé, vers la fin du dix-huitième siècle. Il était associé correspondant de l'Académie des sciences de Paris, et membre de l'Académie de Rouen, où son éloge a été fait par M. Gosseaume.

(Voir le *Précis* de cette Académie, t. IV.)

ANGERVILLE (Mathias), né à Vimoutiers (Orne), vers la moitié du dix-huitième siècle, étudia d'abord la médecine ; mais, porté par les circonstances à embrasser la carrière du commerce, il en fit l'apprentissage dans une des meilleures maisons de Rouen. Ses capacités bien connues l'ayant bientôt fait appeler dans cette même ville aux fonctions administratives, il fut nommé en peu d'années officier municipal, administrateur du département de la Seine-Inférieure, membre de l'administration des Hospices de Rouen, membre du jury d'instruction, puis conseiller de préfecture. Aimant passionnément les arts et les sciences, il en fit l'objet d'études sérieuses et les cultiva avec succès. Sa riche bibliothèque, où se trouvaient réunis de nombreux recueils de gravures et de dessins, contenait aussi beaucoup de manuscrits sur l'administration, sur les arts, les sciences et les antiquités de Rouen et de ses environs.

Angerville mourut à Rouen, le 13 mars 1817.

(Voir les *Mémoires* de la Société libre d'émulation, année 1817.)

ANGIER (Paul), poète, natif de Carentan, dans le seizième siècle, composa, entre autres poésies, un poème ayant pour titre : l'*Expérience de M. Paul Angier, carentenois, contenant une briefve défence en la personne de l'honneste Amant de Court contre*

Digitized by Google

la contre Amye, poème imprimé à Lyon. Ce poète, que l'abbé Goujet met au rang des médiocrités, se qualifiait de disciple de Clément Marot, de Saint-Gelais, de la Boderie, de Rabelais, etc.

(V. la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet, t. XI.)

ANGO (Jean), né à Dieppe, vers 1480, d'un armateur de ce même port, suivit, fort jeune, l'exemple de ses compatriotes et se fit navigateur; il explora d'abord, comme officier, et plus tard, comme capitaine de vaisseau, les mers d'Afrique et les côtes des Grandes-Indes. Ayant acquis une immense fortune par ses voyages et d'heureuses spéculations commerciales, il quitta le métier de marin et devint armateur. Ango faisait le commerce avec des flottes de quinze ou vingt vaisseaux armés en guerre; il bloqua avec ses vaisseaux le port de Lisbonne, où son pavillon avait reçu une insulte, et ne cessa les hostilités que lorsque le roi de Portugal eut envoyé des ambassadeurs au roi de France, qui répondit: « Messieurs, ce n'est pas moi qui vous fais la guerre, adressez-vous à Ango et arrangez-vous avec lui. » Cet homme célèbre, qui, au comble des prospérités, avait eu l'honneur de recevoir, à ses frais, dans son magnifique hôtel de Dieppe, le roi François Ier, ce commerçant gorgé d'honneurs et de richesses, qui prêta plus d'une fois de l'argent à l'État et des vaisseaux au roi, abandonné de la fortune, qui lui devint aussi contraire qu'elle lui avait été favorable, mourut de chagrin et presque ruiné, en 1551. Il fut inhumé dans l'église Saint-Jacques de Dieppe, dans la chapelle qu'il avait fait décorer, chapelle où, en 1849, sur la proposition de M. l'abbé Cochet, la Chambre de commerce de Dieppe a fait placer une inscription lapidaire ainsi conçue: « A la mémoire de Jean Ango, armateur, vicomte de Dieppe, bienfaiteur de cette église, inhumé dans cette chapelle en 1551. »

Digitized by Google

(V le *Supplément à la biographie universelle,* et une *Notice biographique sur Ango,* par M. L. Vitet, *Galerie dieppoise,* publiée par M. l'abbé Cochet.)

ANGOT (Robert) sieur de l'Esperonnière, naquit à Caen, au milieu du seizième siècle. Après avoir traduit du grec plusieurs morceaux de poésies, il publia un recueil de poésies françaises intitulé *Préludes*, imprimé à Paris chez Gilles Robinot, 1608, recueil dédié au prince de Condé. Ces Préludes poétiques se composent d'odes, d'élégies, de sonnets et d'épigrammes, dont l'amour est presque toujours le sujet. On trouve, dans les œuvres satyriques de Sonnet de Courval, des vers du sieur de l'Esperonnière, qui vivait encore en 1623.

(V. la *Bibliothèque françoise* de l'abbé Goujet et les *Origines de Caen,* par Huet.)

ANGOT DES ROTOURS (Noël-François-Mathieu), né à Falaise, le 25 mars 1739, s'occupa spécialement de la science monétaire, et devint, lors de la révolution, adjoint du comité des monnaies de l'Assemblée constituante, et premier commis de l'administration générale des finances. Il a publié un *Almanach des monnaies,* pour les années 1784 à 1789, et plusieurs autres ouvrages sur la même matière, dont les titres se trouvent dans les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier. Angot des Rotours était membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

ANGUIER (François), né à Eu, en 1604, montra de bonne heure d'heureuses dispositions pour le dessin et la sculpture. Son talent s'étant développé par le travail et par l'étude, il eut bientôt assez de réputation pour être appelé en Angleterre, où il exécuta quelques travaux. Passant de là en Italie, il séjourna deux ans à Rome, où il étudia les chefs-d'œuvre des

Digitized by Google

maîtres et se lia d'amitié avec le Poussin, Mignard, Dufresnois et Stella. Il revint en France, et Louis XIII, voulant le fixer à Paris, lui donna un logement au Louvre et la garde de son cabinet d'antiquités. Les ouvrages les plus estimés de François Anguier sont : le tombeau du cardinal de Bérule, exécuté pour l'église des Prêtres de l'Oratoire de Paris; la statue en marbre du célèbre historien Jacques-Auguste de Thou, pour l'église Saint-André-des-Arts de Paris; les statues du monument érigé à la famille de Longueville, et le superbe mausolée élevé à Moulins, dans l'église des religieuses de Sainte-Marie, à la mémoire de Henry de Montmorency.

Cet artiste mourut à Paris, en 1679, et fut inhumé dans l'église Saint-Roch, sa paroisse.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, etc.)

ANGUIER (Michel), frère du précédent, naquit à Eu, en 1612; il marcha sur les traces de son frère dans la sculpture, et le surpassa en talent. Il avait à peine quinze ans que déjà il décorait de sculptures remarquables l'église des Jésuites de sa ville natale, et allait ensuite à Paris étudier dans l'atelier d'un maître célèbre. A vingt ans, il partait pour Rome, où, pendant dix ans, il ne cessa de chercher à acquérir, par l'étude, tout ce qui pouvait le faire atteindre à la perfection de son art. Rien, dit un biographe, n'égalait l'étonnante facilité avec laquelle cet artiste donnait l'expression et la vie au bois, à la pierre, au marbre et aux métaux. De retour en France, Michel Anguier aida son frère dans plusieurs de ses travaux, et devint bientôt l'un des sculpteurs les plus occupés et les plus renommés de son époque. On doit à son ciseau, qui avait une si grande et si heureuse fécondité, un nombre prodigieux d'ouvrages, parmi lesquels on cite particulièrement : une *Nativité* en marbre, exécutée dans l'église du Val-de-Grâce, par

Digitized by Google

ordre de la reine Anne d'Autriche; le monument érigé à Jacques de Souvré; une statue en pied de Louis XIV, et les sculptures de la porte Saint-Denis. Michel Anguier avait été reçu, en 1668, membre de l'Académie des beaux-arts, où il devint professeur.

Il termina sa carrière à Paris, en 1686, et fut inhumé près de son frère, dans l'église Saint-Roch.

Son portrait gravé se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

ANNEBAUT (Claude d'), issu d'une illustre et ancienne famille de Normandie, naquit, selon plusieurs auteurs, au château d'Annebaut, près du Pont-Audemer, à la fin du quinzième siècle. Il entra jeune au service et se trouva, en 1521, au siége de Mézières, où commandait le chevalier Bayard. A la fameuse bataille de Pavie, il combattit vaillamment à côté de François Ier et eut le sort du roi, dont il partagea la captivité. François Ier, rendu à son royaume, accorda toute sa confiance à d'Annebaut, qui, pendant les campagnes d'Italie, de Flandre et de Champagne, fut employé partout, et presque toujours avec le plus grand succès. Il fut successivement colonel de cavalerie légère, gouverneur du Piémont, maréchal de France, amiral, et plusieurs fois ambassadeur. François Ier, au moment de mourir, recommanda au dauphin les services qu'il pouvait encore attendre de d'Annebaut. « Je vous le recommande spécialement, dit le roi, comme le seul homme de la cour qui n'ait jamais eu en vue que le bien de l'État, et qui se soit appauvri dans le maniement des affaires; aussi, en considération de ses services et de sa probité, je lui lègue 100,000 livres. »

Claude d'Annebaut mourut à La Fère, le 2 novembre 1552.

(V. l'*Histoire de France* de de Thou, du P. Daniel, et la *Biographie universelle.*)

Digitized by Google

ANNEBAUT (Jacques d'), frère du précédent, embrassa la carrière ecclésiastique, et s'attacha au cardinal Jean-le-Veneur, son oncle. Il fut, en 1543, appelé au siége épiscopal de Lisieux, et nommé plus tard abbé aux abbayes du Bec, de Saint-Taurin, d'Évreux, de Bon-Port et du Mont-Saint-Michel. Le pape Paul III l'éleva, en 1544, à la dignité de cardinal du titre de Sainte-Suzanne.

Jacques d'Annebaut mourut à Rouen, en 1557 ou 1558.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, etc.)

ANNEVILLE (Jacques-Eustache d'), né à Anneville-sur-Crique (Calvados), est l'auteur de l'*Inventaire de l'histoire de Normandie,* ouvrage imprimé à Rouen, chez Osmont, 1645, in-4°, et réimprimé sous le titre d'*Abrégé de l'histoire de Normandie.*

(V. l'*Itinéraire des cinq départements de la Normandie,* par M. L. Du Bois.)

ANQUETIL (l'abbé Bernardin), né vers 1750, à Mandeville (Calvados), a laissé un manuscrit contenant des poésies pleines de verve et de malice. La pièce principale, écrite en patois des communes du littoral de la contrée, à pour titre : la *Vengeance du matelot.*

Ce poète mourut dans son pays natal, le 8 juin 1826.

(V. l'*Histoire de Bayeux,* par F. Pluquet.)

ANQUETIN (Charles), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, était curé de Lyons-la-Forêt, lorsqu'il publia, en 1699, une dissertation curieuse dans laquelle il prouve que sainte Marie-Madeleine, Marie, sœur de Marthe et de Lazare, et la femme pécheresse, sont trois femmes différentes. Cette opinion ayant été combattue par plusieurs théologiens, Anquetin

Digitized by Google

répliqua par un écrit intitulé : *Lettres d'un eccclésiastique.* Son opinion, qui a prévalu, a été adoptée dans le bréviaire de Paris. Ce savant théologien, qui est encore auteur de plusieurs autres dissertations sur l'Écriture-Sainte, mourut à Rouen, en 1716.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et la *Bibliothèque historique de France* du P. Le Long.)

APRÈS DE MANNEVILLETTE (Jean-Baptiste-Nicolas-Denis d'), naquit au Havre, le 11 février 1707, d'un capitaine de vaisseau avec lequel il navigua dès l'âge de douze ans. Il fit sa première campagne en qualité de capitaine, en 1726, sur un navire appartenant à la Compagnie des Indes, et c'est à partir de cette époque qu'il commença à déployer les talents qui depuis lui ont fait prendre place parmi les marins les plus distingués et les plus habiles hydrographes.

Ce fut lui qui, le premier de tous les navigateurs, parvint à déterminer les longitudes en mer, au moyen de la connaissance des distances de la lune au soleil et aux étoiles. Lié intimement, par l'amour des sciences, avec le célèbre astronome Lacaille, de Mannevillette, lorsqu'il commandait le *Glorieux*, conduisit son ami, sur ce navire, au cap de Bonne-Espérance, où il fit ses observations astronomiques. Ce savant hydrographe a publié les ouvrages suivants :

Le *Neptune oriental*, Paris, 1775 et 1781, 2 vol. in-f°, max. (c'est le plus grand ouvrage et le plus complet qui ait paru sur cette matière. Les renseignements contenus dans l'instruction nautique qui accompagne son recueil de cartes font encore, de notre temps, autorité parmi les marins); le *Routier des côtes de l'Inde et de la Chine*, 1745, in-4°; *Description et usage d'un nouvel instrument pour observer la latitude de la mer, appelé Nouveau cartier anglais*, Paris, Guérin, 1751, in-12. Voir aussi plusieurs mémoires dans le *Recueil des savants étrangers*, publié



Digitized by Google

par l'Académie des sciences, dont l'auteur était membre correspondant. D'Apres de Mannevillette avait été décoré par Louis XV, en 1767, du cordon de Saint-Michel.

Il mourut le 1er mars 1780.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert et la *Biographie universelle.*)

AQUILIN (saint), né à Bayeux, en 620, fut, ainsi que sa famille, qui était d'un rang élevé, appelé à la cour de Clovis II, où il eut plusieurs emplois; il servait dans l'armée de ce prince, lorsque les frontières du royaume furent menacées d'une invasion de barbares, que les plus braves de cette armée allèrent combattre. L'épouse d'Aquilin ayant, dans ce même temps, fait vœu de s'imposer des mortifications si Dieu lui accordait la conservation et le retour de son mari, celui-ci, apprenant à son retour le vœu fait par son épouse, en fut très-édifié et voulut s'associer à sa pénitence. Portés l'un et l'autre, par une conformité de sentiments, à s'éloigner du monde, ils choisirent une retraite où ils pussent vivre dans la pratique des œuvres de pénitence et de sanctification. Ce fut dans cette retraite que les évêques de la province, ayant le suffrage du clergé et du peuple, vinrent, en 653, trouver Aquilin pour lui conférer les degrés de l'ordination sacerdotale, et l'élever au siége épiscopal d'Évreux, vacant par la mort de saint Etern. Le saint prélat, continuellement occupé à visiter et à prêcher son troupeau, avait pour habitude, dès que son pieux ministère était rempli, de se retirer dans une cellule, où la prière et la contemplation faisaient ses délices. Il ne se relâcha jamais de ses abstinences, et n'eut jamais d'autre lit que le pavé du lieu où il se trouvait.

Il assista, en 688, au concile assemblé à Rouen par saint Ansbert, son métropolitain, et fut, dans les dernières années de sa vie, affligé de cécité.

Digitized by Google

Il mourut en 695, après quarante-deux ans d'épiscopat, et fut inhumé dans une église qu'il avait fait bâtir au faubourg d'Evreux. Sa fête, marquée dans Baillet et dans le *Martyrologe* au 19 octobre, se célèbre, à Evreux, le 15 février.

ARCHANGE (le Père), né à Rouen, dans le seizième siècle, était gardien des religieux Pénitents de la même ville. Il a écrit plusieurs ouvrages théologiques et ascétiques dont voici les titres : l'*Esprit de l'Evangile*, 7 vol.; la *Mort des élus; Exercice chrétien; Soliloques sur les sept psaumes;* la *Règle du tiers-ordre de Saint-François pour les personnes séculières;* la *Vie de sainte Elisabeth, duchesse de Thuringe;* la *Profanation des églises; Paroles tirées du Nouveau-Testament.*

ARCLAIS (Didier-François d'), seigneur de Montamy (Calvados), naquit en ce même lieu, en 1703. Il fit ses études à l'université de Caen, devint savant dans les sciences physiques et mathématiques, et fut à Paris en suivre les progrès. Sa réputation l'ayant bientôt mis en rapport avec les plus hauts personnages, il eut accès chez le duc d'Orléans, qui s'empressa de lui donner des preuves de son estime en l'attachant d'abord à sa personne en qualité de gentilhomme ordinaire, et en le plaçant ensuite près de son fils, le duc de Chartres. D'Arclais suivit le jeune prince dans toutes ses campagnes et devint son premier chef d'hôtel.

Cette fonction n'empêcha point ce laborieux savant de se livrer avec une grande application à des travaux chimiques et de physique expérimentale. Son *Traité de la peinture sur émail et sur porcelaine* fut reconnu, par les connaisseurs, pour un ouvrage d'une grande utilité. Cet ouvrage, ainsi qu'un curieux mémoire contenant des dissertations sur différents sujets, tels que :

Digitized by Google

l'*Art du stucateur, de la manière d'exécuter les camées, des moyens de perfectionner les verres blancs et le travail des glaces, etc,* furent publiés avec des additions par Diderot, auquel l'auteur les avait confiés.

D'Arclais de Montamy mourut à Paris, au Palais-Royal, le 8 février 1765.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier, et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

ARNAUX DE LAFFREY, historien sur lequel nous n'avons trouvé aucun détail biographique, est né à Rouen, dans le dix-huitième siècle. Le seul ouvrage connu de cet auteur est une *Vie privée de Louis XV,* publiée en 1784, 4 vol in-12.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

ARNOUL ou ARNULPHE, né au commencement du douzième siècle, à Rouen, selon A. Pasquier, fut élevé sous les yeux de son frère aîné, Jean, évêque de Séez, qui le nomma archidiacre de sa cathédrale. Il venait d'être appelé par le clergé et par le peuple à succéder à son oncle au siége épiscopal de Lisieux, lorsque Geoffroy Plantagenet tenta de s'opposer à cette élection; mais Pierre-le-Vénérable et saint Bernard écrivirent au pape Innocent II en faveur du nouveau prélat, et son élection fut confirmée.

Arnoul prit possession de son siége en 1141; en 1147 il suivait Louis VII à la croisade, et se trouvait, devant Saint-Jean-d'Acre, à l'assemblée où le siége de Damas fut résolu. Cinq ans plus tard, il assistait, en qualité de légat, au couronnement de Henri II, roi d'Angleterre, qui, peu de temps après, le chargeait de régler, à Rome, des affaires difficiles. En 1163, il était choisi par le pape Alexandre III pour porter la parole au concile de Tours, où ce pontife assistait en personne. L'esprit conciliant et l'éloquence d'Arnoul ramenèrent souvent la concorde parmi le clergé, fort divisé à cette époque; mais les éminentes qualités de

Digitized by Google

ce prélat ne purent l'empêcher d'être lui-même en butte aux calomnies qui lui firent encourir injustement la disgrâce du pape et du roi d'Angleterre. Abreuvé de dégoûts et de chagrins, par suite de cette disgrâce, il quitta l'évêché qu'il gouvernait depuis quarante ans, et fut chercher une retraite à l'abbaye de Saint-Victor de Paris; c'est là qu'il termina sa carrière, le 31 août 1184. Arnoul écrivait avec beaucoup d'élégance, et avait acquis une réputation justement méritée dans la composition de poésies latines. Il forma lui-même un recueil des lettres qu'il avait écrites aux papes Adrien IV et Alexandre III, aux archevêques et évêques d'Angleterre; ces lettres furent publiées en 1585, par Odon, fils d'Adrien Turnèbe.

(V. l'*Histoire ecclésiastique* de Fleury, t. 15; l'*Histoire ecclésiastique de Normandie,* par Trigan, et l'*Histoire de Lisieux,* par M. L. Du Bois, etc.)

ASSELIN (Gilles-Thomas), né à Vire, en 1682, était docteur en Sorbonne et proviseur du collége d'Harcourt, à Paris. Elève, en littérature, de Thomas Corneille et de la Mothe-Houdard, il cultiva la poésie et remporta plusieurs prix à l'Académie française, aux Jeux Floraux et à l'Académie des Palinods de Rouen. La plus remarquable de ces pièces couronnées, dont le style n'est pas toujours assez soutenu, est l'ode sur l'*Existence de Dieu et l'immortalité de l'âme.* On a encore de ce poète les ouvrages suivants: la *Religion*, poème avec un discours en prose, et quelques autres pièces de poésie, Paris, L'Hermite, 1725, in-8°; *Discours sur divers sujets de religion et de morale*, Paris, Delestre, Boulage, 1786, in-12; *Discours sur la vie religieuse*, suivi des *Discours sur l'amour de Dieu et l'oraison dominicale*, Paris, Delestre, Boulage, 1788.

L'abbé Asselin mourut à Issy, près de Paris, le 11 octobre 1767.

Digitized by Google

(V. le *Recueil de l'Académie de Palinods de Rouen*, année 1702, et celui des *Jeux Floraux*, années 1708 à 1712.)

ASSELIN (Nicolas), né à Fécamp, dans le dix-septième siècle, entra dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et fit profession à Jumiéges, le 6 juillet 1658. Après avoir été maître des novices, à Rennes, il devint successivement prieur de Cruon et de Beaulieu-sous-Loches, de Saint-Taurin d'Evreux, abbé de Séez et supérieur de Chelles. Ce pieux bénédictin a écrit un commentaire sur les *Psaumes*, dont il faisait sa lecture habituelle.

Il termina sa carrière à Saint-Denis, le 14 février 1724.

(V. l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur.*)

ASSELIN (Jean-Augustin), né à Cherbourg, le 1er janvier 1756, embrassa, selon le vœu de sa famille, la carrière ecclésiastique. Il était chapelain de Saint-Léonard, lorsqu'éclata la révolution; il fut, à cette époque, nommé électeur ecclésiastique, et se trouvait, en cette qualité, à Paris, lors de la prise de la Bastille; il fut l'un de ceux qui, pour éviter les excès qui pouvaient en être la suite, firent le plus d'efforts pour opérer la fusion des trois ordres en assemblée nationale. Nommé premier magistrat municipal de la ville de Cherbourg, et plus tard administrateur du département de la Manche; il rendit, dans ces fonctions, un important service aux enfants des émigrés, en leur faisant attribuer, selon la coutume de Normandie, le tiers des biens de leurs parents.

Lors de la réorganisation de l'instruction publique, il présida à la création d'une école centrale à Avranches, et fonda une bibliothèque dans cette même ville. Il fut élu par son département membre du con-

Digitized by Google

seil des Cinq-Cents, et devint, après le 18 brumaire, sous-préfet de Vire, puis de Cherbourg, en 1811. Nommé député de la Chambre des Représentants pendant les Cent-Jours, il fut mis à la retraite en 1815. Asselin, littérateur et antiquaire distingué, était membre de plusieurs sociétés savantes, et notamment de la Société académique de Cherbourg et de l'Association Normande. Il a publié plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Comes juventutis* ou *Recueil de pensées*, Vire, 1811; *Détails historiques sur l'ancien port de Cherbourg ; Recherches sur l'état de Cherbourg et de Barfleur, pendant le moyen-âge ;* une traduction en vers français des *Distiques de Muret*. Asselin avait aussi recueilli des documents pour une histoire complète de Cherbourg; elle est restée inédite.

Il a terminé sa carrière le 9 novembre 1845, dans sa quatre-vingt-dixième année.

(V. dans l'*Annuaire* publié par l'Association Normande en 1847, une notice biographique sur ce personnage, par M. A.-G. Ballin.)

ASSELINE (David), né à Dieppe, vers la fin du seizième siècle, a fait une histoire de sa ville natale, depuis l'époque de sa fondation, 1080, jusqu'au commencement du dix-septième siècle. Cette *Histoire inédite*, écrite d'un style peu châtié, contient, dit le P. Le Long, beaucoup de choses curieuses sur les antiquités, les établissements et le commerce de la ville. L'abbé Asseline était prêtre de l'église Saint-Jacques de Dieppe, où il mourut vers 1694.

(V. la *Bibliothèque historique de la France* du P. Le Long, t. 3, n° 35,239.)

AUBER (Guillaume), né à Rouen, dans le quinzième siècle, d'une famille des plus anciennes et des plus distinguées de la province de Normandie, fut

Digitized by Google

honoré de l'estime du cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, qui l'éleva, en 1477, à la dignité de chancelier de son diocèse, et le nomma plus tard trésorier de sa maison. Auber, qui était aussi chanoine de la métropole, puis curé de Saint-Michel de Rouen, remplit dignement ses nombreuses et importantes fonctions, et mourut le 25 août 1482. Il fut inhumé dans la cathédrale de Rouen, chapelle de la Sainte-Trinité.

(V. les *Tombeaux de la cathédrale de Rouen,* par M. A. Deville.(

AUBER (François), de la même famille que le précédent, fut pourvu, en 1617, de la charge de conseiller-clerc au parlement de Rouen, charge qu'il exerça pendant soixante ans avec distinction. Elu, en 1625, député à l'assemblée générale du clergé, il fut, à son retour, nommé grand-vicaire de l'archevêque de Rouen et de l'abbé de Saint-Martin d'Aumale. Il fut aussi nommé par le roi administrateur de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital-Général, avec le titre de directeur perpétuel, honorables fonctions que lui avait mérité sa charité inépuisable pour les pauvres, dont on l'avait surnommé le père.

Ce bon et généreux ecclésiastique, dont la longue carrière avait été si bien remplie, mourut en 1681.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

AUBER (Guillaume-François-Vincent), naquit à Rouen, le 22 janvier 1745, sur la paroisse Saint-Laurent. Bien jeune encore, il suivit son père, qui avait quitté le commerce pour commander une compagnie de canonniers gardes-côtes, et entra lui-même dans cette carrière; mais son père, remarquant le zèle extraordinaire qu'il mettait à s'instruire, se détermina à le placer au collége, où ses progrès furent si rapides dans les lettres et dans les sciences, qu'il

Digitized by Google

fut bientôt en état de suppléer, dans sa chaire, le professeur en titre. Appelé à professer la philosophie au collége de la ville d'Eu, et se sentant de la vocation pour l'état ecclésiastique, il en reçut tous les ordres sans examen, et devint, par la protection du duc de Penthièvre, principal du même collége. La révolution ayant éclaté, Auber, qui en avait accepté les principes, fut élu, en 1792, par l'assemblée électorale de Montivilliers, l'un des administrateurs du département de la Seine-Inférieure. Il acquit bientôt des droits à la reconnaissance publique, pour la manière dont il remplit ses fonctions dans des circonstances difficiles, au Havre, à Bolbec et dans plusieurs autres localités. On le vit toujours payer de sa personne, toutes les fois qu'il se manifestait quelque désordre, ou qu'il s'agissait de réprimer les tentatives de l'esprit anarchique, dont il était l'un des ennemis les plus déclarés. Envoyé deux fois, par le département, près de la Convention, pour chercher des ordres relatifs à des mesures de sûreté générale, puis pour solliciter des secours en argent et en grains, il réussit dans cette double mission, comme il avait réussi par son énergie à sauver les œuvres de la science et des arts. Récompensé de sa bonne gestion administrative par la chaire de belles-lettres à l'école centrale de Rouen, où il fut nommé en 1796, il garda cette chaire jusqu'en 1802, époque où, épuisé de fatigue et atteint d'une maladie de poitrine, il résigna ses fonctions, et mourut le 15 mai 1803.

Auber avait été secrétaire perpétuel de la Société libre d'émulation et rédacteur, par intérim, du *Journal de la Normandie.* Il a publié plusieurs mémoires sur différentes matières ; ils se trouvent indiqués dans les *Mémoires biographiques* de Guilbert et de Pasquier.

AUBERMESNIL (Jacques-Nicolas d'), né à Aubermesnil, près de Dieppe, avait embrassé la carrière

Digitized by Google

militaire et était, avant la révolution, major de la place de Verdun. Accusé, sous le règne de la terreur, d'avoir pris part à un prétendu complot formé par les ennemis de la patrie, il fut, comme tant d'autres victimes de cette déplorable époque, traduit devant le tribunal révolutionnaire de Paris et envoyé à l'échafaud, le 5 floréal an II. Il était dans sa soixante-quinzième année.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

AUBERMESNIL (D'), de la même famille que le précédent, était conseiller au Parlement de Normandie; il est l'auteur d'un mémoire sur la vision, dont il fit l'envoi à l'Académie de Rouen, mémoire dans lequel ce magistrat, qui avait beaucoup de savoir, prétend établir que c'est faute de bien définir les termes, qu'on a dit « que le sens de la vue a besoin d'être rectifié par le toucher, et qu'il nous est impossible de juger de la situation d'un corps, sinon en le comparant avec la situation d'un autre, etc. »

(V. les *Annonces de Rouen*, année 1779.)

AUBERT (Saint), évêque d'Avranches, né dans ce même diocèse (septième siècle), est le fondateur de l'un des monastères les plus célèbres de la Normandie. Ce prélat qui, après les soins donnés à son troupeau, se retirait souvent en un lieu très-escarpé, appelé le mont Tumba, où il se livrait à la prière et à la méditation, y fut, selon la légende, visité plusieurs fois par l'archange Saint-Michel, qui lui donna l'ordre de faire édifier, en ce lieu, une église sous son invocation. Cet ordre fut ponctuellement exécuté par le saint évêque, qui mit dans ce nouveau temple chrétien douze chanoines, chargés d'entretenir le service divin et le culte de l'archange.

Cette église devint celle de la fameuses abbaye du Mont-Saint-Michel, qui, pour l'archéologue, est encore

Digitized by Google

aujourd'hui l'un des plus curieux monuments d'une époque éminemment religieuse.

(V. l'*Histoire du Mont-Saint-Michel*, par l'abbé Desroches, etc.)

AUBERT (Thomas), naquit à Dieppe, dans le quinzième siècle; il avait déjà fait ses preuves comme habile navigateur, lorsque le cardinal d'Amboise, qui était alors premier ministre, et dont les vues ne cessaient de tendre à l'agrandissement du commerce de la France, stimula le zèle des Dieppois, qui armèrent deux navires destinés à aller explorer les mers du Nouveau-Monde. Aubert et un Florentin, nommé Verazzani, furent choisis pour les commander, et partirent de Dieppe au commencement de l'année 1508. La première et la plus importante découverte qu'ils firent, dans le courant de cette même année, fut celle d'un beau fleuve auquel ils donnèrent le nom de Saint-Laurent, du jour de la fête de ce saint où ils le découvrirent.

Thomas Aubert se dirigea ensuite du côté du nord, explora, l'un des premiers, une partie de l'Amérique septentrionale, et continua encore, pendant plusieurs années, dans ce vaste pays, ses aventureuses excursions. On ignore quelle fut la destinée de ce navigateur, dont le compagnon de voyage, Verazzani, avait été la proie des cannibales.

(V. la *Vie du cardinal d'Amboise*, par L. Le Gendre, le *Dictionnaire* de La Martinière, article Canada, les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, etc.)

AUBERT (Louis-Urbain, marquis de Tourny), né aux Andelys, en 1697, entra dans la magistrature et s'y distingua par son zèle et par ses lumières; nommé à l'intendance de Limoges, il déploya dans ses fonctions des talents qui le firent appeler peu de temps après à l'intendance de Bordeaux, où, malgré de nom-

Digitized by Google

breux obstacles, il fit exécuter d'importants travaux. Cette ville est redevable au marquis de Tourny d'une partie de son beau port et d'un grand nombre d'édifices élégants et utiles. Les Bordelais ont rendu justice à sa mémoire, en donnant son nom à une de leurs promenades publiques.

Cet administrateur termina sa carrière en 1758.

(V. le *Dictionnaire* de Chaudon et de Delandine, et l'*Histoire des Andelys et de son arrondissement*, par M. de La Rochefoucauld-Liancourt.)

AUBERT (Pierre), né en 1771, au Mesnil, canton de Monfort (Eure), fut un capitaine distingué ; il mourut en 1823.

(V. la *Nomenclature des hommes célèbres nés dans le département de l'Eure*, par M. A. Chassant.)

AUBERT (D'), natif de Caen (dix-huitième siècle), s'est fait connaître par plusieurs pièces de poésie dont voici les titres : *Ode sur ces paroles du chapitre XIV d'Isaïe : Quomodo cessavit exactor*, etc., 1774; le *Triomphe de Thémis; Amyntas ou le Cantique du matin ; Stances à Louis XVI sur son avènement au trône*, pièce couronnée par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1774.

(V. le *Recueil* publié par cette Académie, où ces trois pièces sont imprimées.)

AUBRY (L'abbé), naquit à Saint-Jouin, dans le pays de Caux, vers le milieu du dix-huitième siècle, d'une honorable famille de cultivateurs. Il commença ses études à Rouen, au séminaire de Saint-Nicaise, et fut les achever à Paris, au collége de Lisieux, dont il devint grand boursier, et, en cette quaqualité, l'un des administrateurs. Nommé par l'Université professeur dans le même collége, il y occupa successivement les chaires de ses anciens maîtres,

Digitized by Google

jusqu'au moment où ses grades de professeur septennal lui firent obtenir la place de prevôt dans la célèbre collégiale de Tours. Obligé de quitter la France au fort de la révolution, l'abbé Aubry se réfugia en Angleterre et se fixa à Oxford, où il composa un poëme en l'honneur de la fameuse université de cette ville. Le succès de ce poëme, composé dans le seul but d'obtenir un abri paisible sur le sol étranger, dépassa l'espérance de l'auteur, qui obtint, en rémunération de son œuvre, une chaire de littérature, avec cinq mille livres d'appointements. Ramené en France par l'amour de la patrie, après la tourmente révolutionnaire, il fut nommé professeur de belles-lettres à l'Ecole centrale de Rouen, et, l'année suivante, proviseur du Lycée de la même ville. Transféré plus tard à Amiens, avec les mêmes fonctions, il y attendit le moment de sa mise à la retraite, et revint habiter Rouen, où il mourut, en 1808. L'abbé Aubry était membre de l'Académie de Rouen, où sa notice nécrologique a été faite par D. Gourdin.

(V. le *Précis* de cette Académie, année 1808.)

AUDIN (appelé aussi Ouen ou Audoënus), naquit dans le onzième siècle, à Bayeux, suivant quelques auteurs, et à Condé-sur-Noireau, selon A. Pasquier. Frère de Turstin, archevêque d'York, il devint lui-même chapelain de Henry Ier, roi d'Angleterre et duc de Normandie, et fut, en 1113, nommé à l'évêché d'Evreux, où il succéda à Gilbert II. Il occupait dignement ce siége depuis cinq ans, lorsque le comte d'Evreux, Amaury de Monfort, auquel le roi d'Angleterre refusait l'investiture de son comté, s'empara d'Evreux par la force des armes et, soupçonnant Audin d'être peu favorable à son entreprise, livra au pillage toutes les églises et le palais épiscopal. Le prélat prit la fuite avec tout son clergé, et il se passa une année sans que le service divin se

Digitized by Google

célébrât à Evreux. Le roi d'Angleterre, qui était venu mettre le siége devant la ville, ne pouvant s'en rendre maître, résolut de l'incendier, à la condition, toutefois, ainsi qu'il le promit solennellement à Audin, dont il avait pris conseil, de faire rebâtir avec plus de magnificence la cathédrale et le palais épiscopal, promesse qui fut tenue par le roi et ses grands officiers. Quand la paix fut rétablie, le prélat revint à Evreux et consacra l'église de Saint-Sauveur, rebâtie depuis la destruction de la ville. Il assista, en 1128, à un concile tenu à Rouen, où était aussi présent le roi d'Angleterre, auquel, sept ans plus tard, lors des derniers moments de ce prince, il était appelé à donner les secours de la religion. S'étant embarqué pour l'Angleterre, la veille de Pâques 1139, il y tomba malade peu de temps après son arrivée, et termina sa carrière, le 2 juillet, dans une communauté de chanoines, où il fut inhumé. Le peuple et le clergé d'Evreux, dont Audin avait été le pasteur pendant vingt-cinq ans, le regrettèrent vivement, pour sa science, ses vertus et sa libéralité.

(V. l'*Histoire ecclésiastique de la province de Normandie*, par Trigan, et l'*Histoire des évêques d'Evreux,* par M. A. Chassant, etc.)

AUGE (Alain d'), né à Caen, en 1608, et prêtre de l'église Saint-Jean de la même ville, est le premier maître sous lequel le célèbre Huet, évêque d'Avranches, commença ses études. Cet ecclésiastique avait un esprit vif, une éloquence naturelle et une humeur enjouée; mais la dévotion, l'amour de la retraite et une humilité sincère l'empêchèrent de produire ses talents au grand jour. Il composa plusieurs ouvrages de controverse, fit des vers pleins de verve et des épigrammes pleines d'esprit et de sel. Le savant évêque d'Avranches, qui lui consacre un article dans ses *Origines de Caen,* ne dit point que

Digitized by Google

ses ouvrages aient été imprimés. L'abbé d'Auge mourut en 1683.

AUGER (Michel), né à Vengeons, Basse-Normandie, en 1620, fut pourvu de la cure de Brouais vers 1650; il fonda, dans cette paroisse, un séminaire, le premier qui ait été établi dans le diocèse d'Avranches.

(V. les *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain,* par M. Sauvage.)

AUGER (Jean-Baptiste-Amand), naquit à Saint-Valery-en-Caux, le 26 octobre 1784. Doué d'une grande aptitude pour l'étude des lettres et des sciences mathématiques, il était encore fort jeune lorsqu'il en devint professeur et docteur. En 1801, époque de la création des maisons centrales d'instruction publique, il s'associa M. Bernard, honorable chef d'institution à Paris, et réunit dans son pensionnat deux cents élèves, parmi lesquels il admit gratuitement un certain nombre de clercs destinés aux missions américaines. M. de Fontanes, grand maître de l'Université impériale, juste appréciateur du mérite personnel et des longs services rendus par Auger à l'instruction publique, lui offrit, en 1812, un emploi éminent que le modeste instituteur ne voulut point accepter. Désirant se consacrer à l'étude de la théologie et des lettres sacrées, il entra au grand séminaire de Rouen, où, après dix-huit mois d'études, il fut jugé assez instruit en théologie pour être promu à la dignité sacerdotale. En 1814, l'abbé Auger fut nommé vicaire de la paroisse Saint-François, au Havre, et, en 1828, curé de la paroisse Saint-Antoine, à Compiègne. Il faisait, en 1841, un pieux pélerinage à Rome, où il recueillit une ample moisson de faits historiques, dans la bibliothèque du Vatican. En 1842, il assista au congrès scientifique européen tenu à Gênes. L'abbé Auger était vice-président de l'Institut



Digitized by Google

historique et secrétaire en chef de la Société ecclésiastique de Saint-Martin de Tours. Il était aussi décoré des titres honorifiques d'officier de l'instruction publique, de chanoine de Bayeux et de Beauvais. Il mourut le 3 décembre 1854. Il est l'auteur des ouvrages suivants : l'*Echelle catholique; Question liturgique; Etudes sur les idées et les ouvrages de Descartes*, publiées dans le *Journal de l'Institut historique*.

(V. une Notice nécrologique sur ce personnage, par M. l'abbé V. de Lestang, chanoine honoraire du Puy, publiée dans la *Gazette de France*, en décembre 1854.)

AUNOY ou AULNOY (Marie-Catherine Jumelle de Berneville, comtesse d'), que tous les biographes font naître en Normandie, sans indication directe de lieu, était femme du comte d'Aunoy qui, accusé faussement par trois Normands du crime de lèze-majesté, et sur le point d'être mis à mort, ne dut son salut qu'au remords de conscience de l'un des accusateurs, qui confessa son faux témoignage. Elle était aussi la nièce de Mme Desloges, qui se fit, sous le règne de Louis XIII, une grande réputation d'esprit parmi les hommes distingués de cette époque. Mme d'Aunoy a écrit plusieurs romans, dont le plus remarquable et le plus connu est l'*Histoire d'Hippolyte, comte de Douglas*, 2 vol., Paris, Barbin ; elle a aussi composé des *Contes de Fées*, auxquels La Harpe a donné son suffrage ; voici comment il s'exprime en parlant de ce genre d'ouvrage : « Mme d'Aunoy est celle qui paraît y avoir le mieux réussi ; elle y a mis l'espèce d'intérêt dont ce genre est susceptible, et qui dépend, comme dans toute fiction, d'un degré de vraisemblance conservé dans le merveilleux, et d'une simplicité de style convenable à la petitesse du sujet. » Les autres œuvres de cette dame sont : *Relation d'un voyage d'Espagne*, 3 vol. in-12 ; *Mémoires de la cour d'Espagne*, 2 vol. in-12;

Digitized by Google

Nouvelles espagnoles, avec des lettres galantes, 1 vol. in-12; *Histoire de Jean de Bourbon, prince de Carency,* etc.; *Mémoires historiques de ce qui s'est passé de remarquable en Europe depuis l'an* 1672 *jusqu'en* 1679, etc., 2 vol. in-12; *Mémoires de la cour d'Angleterre,* 2 vol.; le *Comte de Warvick*, 2 vol. in-12. On lui attribue encore un autre ouvrage intitulé : *Recueil de Barbin,* qui appartient à plusieurs auteurs, et auquel elle a probablement coopéré. Mme d'Aunoy mourut en 1705. Portrait gravé (*Biblioth. de Rouen*).

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *Biographie universelle.*)

AUVRAY (Jean), né dans le diocèse de Rouen, vers 1590, passa de l'étude de la chirurgie à l'étude du droit, et devint avocat au parlement de Rouen ; mais la poésie, qu'il cultivait avec un remarquable talent, devait bientôt l'emporter, et il y a tout lieu de croire qu'il finit par s'y livrer exclusivement. Il avait débuté, dans sa jeunesse, par des poésies chrétiennes, et obtenu, pour l'une de ces pièces, un des premiers prix à l'Académie des Palinods de Rouen ; mais ces pièces sont généralement faibles, et le genre qui convenait à son esprit était celui de l'épigramme et de la satire, où il se montrait plein de verve et d'originalité. On trouve une juste appréciation des qualités et des défauts de ce poète dans les lignes suivantes, empruntées à la *Biographie universelle :* « Les poésies de Jean Auvray étincellent d'esprit, et il occuperait un rang distingué parmi les poètes de son époque, si ses meilleures pièces n'étaient pas souvent défigurées par des expressions basses, grossières, et par des images qui blessent la décence. » Les femmes et les magistrats, dont le malicieux poète normand avait sans doute quelque sujet de se plaindre, sont surtout fort mal traités dans ses mordantes épigrammes et ses satiriques boutades.

Digitized by Google

Jean Auvray mourut en 1633, âgé d'environ quarante-trois ans.

Voici les titres sous lesquels ses œuvres ont été publiées : *Poésies diverses avec un discours funèbre sur la mort de Henry, duc de Montpensier,* Rouen, 1608 ; *Poésies chrétiennes,* publiées par les soins de l'imprimeur David Ferrand, son ami, Rouen ; le *Trésor sacré de la muse sainte*, 1613 ; *Poèmes du sieur Auvray, premier au Puy de la Conception,* 1621; les *Grâces à la Vierge,* 1622 ; le *Triomphe de la Croix,* Rouen, 1622; le *Banquet des muses*, 1628, suivi de trois pièces de théâtre : l'*Innocence recouverte,* pièce représentée; la *Madonte* et la *Dorinde*, pièces non représentées; les *Satyres de Jean Auvray,* Rouen, David Ferrand, 1631, in-8°; les *Œuvres Saintes du sieur Jean Auvray*, Rouen, David Ferrand, 1634, in-8°.

(V. la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, et la *Biographie universelle.*)

AUVRAY (Jean), hagiographe et auteur ascétique du dix-septième siècle, naquit à Montfort-sur-Risle ; il devint prieur de Saint-Odon de Bosset, et publia les ouvrages dont voici les titres : *Pratiques de piété catholique, conformes à l'esprit et aux desseins de l'Eglise, prises des épîtres et des évangiles de tous les dimanches et fêtes de l'année,* Paris, Sébastien Huré, 1651; l'*Enfance de Jésus et sa famille honorée en la vie de Marguerite du Saint-Sacrement, religieuse carmélite, etc.*, dédiée à la reine, composée par Jean Auvray sur les *Mémoires de Parisot,* 1654, in-8°; *Pratiques pour les fêtes de la sainte Vierge Notre-Dame, etc.,* Sébastien Huré, 1655.

Ce religieux termina sa carrière le 19 juillet 1661.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

AUVRAY, né à Colleville, près de Caen, le 28 novembre 1777, servit d'abord quatre ans dans les ar-

Digitized by Google

mées, et entra, en 1801, dans l'administration des ponts et chaussées. Nommé, en 1806, conducteur de deuxième classe, il fut envoyé à Flessingue pour surveiller les travaux du port, et, trois ans plus tard, chargé, en qualité de conducteur de première classe, des travaux à exécuter dans l'hospice de Saint-Bernard, à deux lieues d'Anvers, où était sa résidence. En 1814, il se signala, dans cette dernière ville, par un acte de dévouement digne d'être rapporté : voyant un Français attaqué par plusieurs Hanovriens, qui le massacraient sans pitié au milieu de la rue, il n'écoute que son courage, et, malgré le nombre, il se précipite seul et sans armes sur ces assassins, parvient à leur arracher leur victime et à s'échapper de leurs mains, après avoir reçu plusieurs blessures. Ramené, par suite des événements politiques, dans son pays natal, Auvray obtint, en 1815, la place d'architecte de la ville de Rouen, où il devint plus tard ingénieur des Sapeurs-pompiers ; il eut, dans l'exercice de cette dernière fonction, le bonheur de concourir à la conservation de l'église cathédrale, lors de l'incendie de sa flèche. Plusieurs constructions qui décorent le port, l'intérieur de Rouen et l'Hospice-Général, dont il était aussi l'architecte, ont été bâtis sur ses plans.

Auvray mourut à Rouen, le 28 décembre 1827. Il avait été reçu, depuis peu de temps, membre de la Société libre d'émulation.

(V. dans le *Compte-Rendu* de cette Société une notice nécrologique par M. P.-A. Corneille.)

AUZANET DE LA JERAFFI (Louis), né à Rouen, s'est fait connaître par plusieurs pièces de vers envoyées aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen, où il fut couronné, en 1731, pour des stances sur Codrus, dernier roi d'Athènes.

(V. le *Recueil* publié par cette Académie.)

Digitized by Google

AUZOUT (Adrien), né à Rouen, dans la première moitié du dix-septième siècle, se distingua par la découverte et le perfectionnement de quelques instruments utiles à l'astronomie, science dans laquelle il était très-versé. Une des inventions qui le rendirent célèbre fut celle du micromètre, dont se servent encore aujourd'hui les astronomes pour mesurer le diamètre des corps célestes. Il eut aussi une grande part dans la découverte de l'application du télescope au quart de cercle astronomique; il perfectionna l'invention de Huygens, et partagea avec Picard l'honneur d'avoir appliqué les lunettes aux instruments divisés, idée que l'on peut regarder comme des plus heureuses pour le progrès de la science astronomique. Reçu, l'un des premiers, à l'Académie des sciences, lors de la création de cet établissement, ce fut ce savant rouennais qui, en présentant à Louis XIV le résultat de ses observations sur la comète qui parut en 1664, inspira à ce monarque la pensée de doter son Académie d'un observatoire. Auzout avait fait à Rome, en 1670, un voyage qui l'avait mis en relation avec les personnages les plus éminents qui se trouvaient alors dans cette capitale. De retour en France depuis plusieurs années, il mourut à Paris, le 12 janvier 1691. L'appréciation du micromètre, inventé par Auzout, se trouve consignée dans l'*Histoire des mathématiques* de Montucla, t. 2, et dans les *Mémoires* de l'Académie des sciences, t. 7. Ce savant astronome a publié les ouvrages suivants : *Traité du micromètre; Éphémérides sur la comète de* 1664 ; *Remarques sur une machine de Hoock ; Lettres sur les grandes lunettes; Observations envoyées des Indes et de la Chine.*

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

AVIAT (Pierre-Adrien), naquit à Rouen, dans le dix-huitième siècle, d'un receveur des tailles de la même ville. Ayant succédé à son père dans cette charge, en

1778, il fut reçu membre de l'Académie de Rouen, à laquelle il présenta plusieurs mémoires, un, entre autres, plein d'intérêt, sur la rareté du bois de chauffage. Il fait remarquer, dans ce mémoire, que, du temps de Charles IX, le célèbre Bernard de Palissy avait observé que la production de ce combustible n'était point en rapport avec la consommation. Depuis cette époque, dit Aviat, le mal, loin de diminuer, n'a fait que s'accroître encore, et nous fait toucher au moment où la classe indigente sera condamnée à la plus cruelle des privations. Il termine son travail en indiquant les moyens qui, selon lui, seraient capables de prévenir une aussi grande calamité.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

AVOYNE DE CHANTEREYNE (Victor), né à Cherbourg, le 23 juin 1762, d'une famille honorablement connue dans le commerce, suivit de bonne heure la vocation qui le portait vers le barreau. Elu, lors de la Révolution, procureur général syndic du département de la Manche, il fut proscrit sous le règne de la terreur, à cause de l'opposition qu'il avait manifestée contre le système du 31 mai. Appelé de nouveau à l'exercice des emplois publics, après le 9 thermidor, il fut nommé membre du district et président de l'administration municipale de Cherbourg. Sous le consulat, il devint avocat général à la cour de Caen, et professeur de droit civil à l'école de la même ville. Elu, en 1813, député au corps législatif par l'arrondissement de Cherbourg, il garda cette fonction jusqu'en 1815, puis, fut réélu à la fin de l'année suivante, et conserva son mandat sans interruption jusqu'en 1828.

Ce député, dont les votes furent constamment acquis au ministère, était, au sein des commissions de la chambre, l'un des membres les plus actifs et les plus utiles. Il avait été nommé, en 1818, premier

Digitized by Google

président à la cour royale d'Amiens, et, peu de temps après, conseiller à la cour de cassation. Il avait presqu'entièrement rassemblé les matériaux d'un grand ouvrage sur l'histoire du droit civil de France, auquel il travaillait, lorsqu'il mourut, à Paris, le 9 novembre 1834. Ce magistrat avait publié, en 1790, un *Essai sur la réforme des lois civiles,* Paris, in-8°.

(V. le *Moniteur* de 1834, etc.)

AVRIGNY (Hyacinthe-Robillard d'), né à Caen, en 1675, entra chez les Jésuites, le 15 septembre 1691. La fatigue, que de laborieuses études lui firent éprouver, ayant affaibli sa santé, déjà fort délicate, il fut, après avoir prononcé ses quatre vœux, envoyé au collége d'Alençon avec l'emploi de procureur de ce collége, emploi peu relevé dans la société, et qui n'était donné qu'aux sujets dans lesquels on ne reconnaissait que de médiocres capacités.

Le P. d'Avrigny, trompant, dans ce coin de la Normandie, où on l'avait relégué, toutes les prévisions de ses supérieurs, a écrit deux ouvrages qui lui ont fait prendre un rang distingué parmi les historiens du siècle de Louis XIV ; ces ouvrages ont pour titre : *Mémoires chronologiques et dogmatiques pour l'histoire ecclésiastique*, depuis 1600 jusqu'en 1716, avec des réflexions et des remarques critiques, imprimé à Paris, sans nom d'auteur ni indication de lieu, 4 vol. in-12, réimprimé incorrectement à Lyon, à Nîmes et à Rouen ; (cet ouvrage fut supprimé à Rome par un décret du 2 septembre 1727); *Mémoires pour servir à l'histoire nniverselle de l'Europe*, depuis 1600 jusqu'en 1716, Paris, 1725, 4 vol. in-12, nouvelle édition, réimprimée et augmentée par les soins du P. Griffet, Paris, 5 vol. in-12, 1757, et Nîmes, 2 vol. in-8°.

Le P. d'Avrigny s'était vu forcé, pour obéir à ses supérieurs, de soumettre ces deux ouvrages, encore à l'état de manuscrit, à la révision du P. Lallemant;

Digitized by Google

ils subirent de tels changements, que l'auteur, voyant ainsi son œuvre défigurée, en mourut, dit-on, de chagrin, en 1719, dans son pays natal, selon quelques biographes, et à Quimper, selon l'abbé d'Artigny.

(V. la *Biographie universelle, etc.)*

BACHELEY (Charles), né au diocèse de Lisieux, vers le commencement du dix-huitième siècle, embrassa la carrière ecclésiastique et vint se fixer à Rouen, où, après avoir fait partie du clergé de la paroisse Saint-Sauveur, il fut nommé chanoine de la collégiale de Saint-Georges, et titulaire de deux autres bénéfices. Grand amateur d'histoire naturelle, dont il possédait un riche cabinet, il a écrit sur cette matière plusieurs mémoires, qu'il présenta à l'Académie de Rouen, dont il était membre. Ces mémoires ont pour sujets : la *Lithologie,* le *Ver marin singulier,* la *Pierre de foudre,* un *Cours d'histoire naturelle,* le *Silex*, *etc.*

L'abbé Bacheley mourut au commencement de la Révolution, à l'âge de soixante-seize ans.

Son cabinet d'histoire naturelle fut acquis, en 1801, par l'administration du département de la Seine-Inférieure.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et les premiers volumes du *Précis* de l'Académie de Rouen.)

BACHELEY (Jacques), de la même famille que le précédent, naquit en 1712, à Beaumont-le-Roger (Eure). Fils d'un maître menuisier, il exerça lui-même cette profession jusqu'à l'âge de trente ans, chez son père, qui, depuis plusieurs années, était venu s'établir à Rouen. Le directeur de l'école de peinture, J.-B. Descamps, ayant remarqué dans cet artisan des dispositions toutes particulières pour l'étude du dessin, lui en donna les premières notions, et comme, malgré son âge, il y faisait de rapides progrès, il le

Digitized by Google

plaça chez un graveur distingué de Rouen, nommé Jacques, où il fut bientôt mis en état de graver des cachets et des pièces d'argenterie.

Plusieurs personnes voyant que Bacheley promettait de devenir un artiste, lui fournirent les moyens d'aller à Paris, où, avec la protection de Descamps, il devint l'élève de Philippe Lebas, l'un des graveurs les plus habiles de son temps. De retour à Rouen, en 1752, après quatre ans d'apprentissage, il fut accueilli par le célèbre chirurgien Le Cat, qui lui donna un logement dans sa maison, et l'employa pendant seize ans à graver des planches anatomiques pour ses œuvres physiologiques.

Les gravures qui ont le plus contribué à établir la réputation de Bacheley, sont trois vues de Rouen; la première prise du Petit-Château, situé à l'extrémité de l'ancien pont de pierre; la deuxième, du mont Sainte-Catherine; la troisième, de l'église des Chartreux.

Les autres œuvres de cet artiste consistent principalement en paysages et marines, d'après divers maîtres hollandais; une *Vue du Havre;* une *Vue d'Italie et du Tibre,* d'après Breemberg; une *Vue de Rotterdam,* d'après J. Van Goyen, etc. Bacheley grava aussi le portrait de Fontenelle et celui de Le Cat, et exécuta pour M. Hoden, directeur des pompes à incendie, une estampe représentant la ville de Rouen, et quinze figures de pompes. Il était membre de l'Académie de Rouen, à laquelle il fit présent d'une élégante vignette pour les livres de sa bibliothèque.

Il mourut à Rouen, en 1781.

(V. une notice de M. de La Quérière sur les vues de Rouen, dessinées par J. Bacheley, *Mémoires de la Société libre d'émulation*, année 1827.)

BACON (Alexandre-Mathieu), né à Verseville (Calvados), était capitaine au 10ᵉ régiment de chas-

Digitized by Google

seurs à cheval, lorsqu'il se signala dans une des affaires de la campagne de l'an IV. Ce brave officier, après avoir enlevé à l'ennemi deux pièces d'artillerie dont le feu, dirigé sur une division française, faisait éprouver à celles-ci des pertes considérables, chargeait à la tête de cinquante hommes sur une seconde batterie, lorsqu'au moment où il était sur le point de s'en emparer, il fut coupé en deux par un boulet.

(V. *Victoires et conquêtes des Français.*)

BAILLEUL (Enguerand de), seigneur normand, accompagna Louis IX dans sa seconde expédition en Terre-Sainte, où il combattit vaillamment. A son retour en France, après la mort de saint Louis, il fut élevé par Philippe-le-Hardi, qui le connaissait pour un marin habile, à la dignité d'amiral de France, et appelé au commandement d'une flotte de cent vingt galères, portant quatre-vingt mille hommes d'infanterie et vingt mille cavaliers, destinés à soutenir la guerre contre le roi d'Arragon. Enguerand de Bailleul exécuta tout ce qu'on pouvait attendre de sa bravoure et de son expérience ; mais une confiance trop présomptueuse lui fit perdre tout le fruit d'une grande victoire qu'il venait de remporter ; il congédia les étrangers qu'il avait à sa solde, et ceux-ci, dans leur mécontentement, furent vendre leurs services au roi d'Arragon, dont l'armée, grossie par ces auxiliaires, se précipita sur les galères françaises, qui se trouvaient dans le port de Roses, et en captura la plus grande partie. L'amiral de Bailleul, fait lui-même prisonnier dans cette désastreuse affaire, n'obtint sa liberté qu'après avoir payé une forte rançon.

(V. l'*Histoire de France,* par Daniel, t. 4 ; l'*Histoire de la marine,* par Turpin, etc.)

BAILLEUL ou BALIOL (Jean de), né dans le pays de Caux (treizième siècle), était issu d'une des trois

Digitized by Google

filles de David, comte de Huntington, troisième fils de Henri, prince d'Ecosse. Il dut à la politique d'Edouard Ier, roi d'Angleterre, d'être préféré à deux autres concurrents, Bruce et Hastings, pour occuper le trône d'Ecosse, où il monta en 1292. Ce prince, d'un caractère faible, ayant eu, dès le commencement de son règne, quelques démêlés avec l'ambitieux roi d'Angleterre, crut qu'il était de son intérêt de faire un traité d'alliance avec le roi de France, Philippe-le-Bel. Edouard, qui n'attendait qu'une occasion pour rompre ouvertement avec Bailleul, le somma de l'accompagner, comme vassal, dans la guerre qu'il faisait à la France, et de lui remettre, pour garant de sa fidélité, un certain nombre de places fortes. Les Ecossais, indignés des conditions humiliantes imposées à leur souverain, refusèrent nettement de les sanctionner.

Cette opposition, prévue par Edouard, fut, de sa part, le prétexte d'une agression immédiate. L'armée écossaise, malgré une résistance héroïque, fut entièrement défaite, et le royaume d'Ecosse devint la conquête du monarque anglais, qui, après avoir fait signer à Bailleul un acte de renonciation au trône, le retint, pendant deux ans, prisonnier à la Tour de Londres.

Lors du traité conclu entre Edouard et Philippe-le-Bel, le malheureux prince obtint la liberté de se retirer en France; il y débarqua en 1304, et se choisit une retraite dans sa terre de Bailleul, située dans le pays de Caux, où, selon la tradition locale, il termina paisiblement sa carrière, dans les premières années du quatorzième siècle. Une tombe, aujourd'hui entièrement mutilée et qu'on suppose être celle de ce prince, y rappelait, dit-on, par une inscription, sa haute fortune et les malheurs qui en furent la suite.

(V. l'*Histoire impartiale d'Angleterre,* traduite de l'anglais de J. Barow, t. 4; l'*Histoire d'Angleterre*, par Rapin Thoiras, t. 3; les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Dieppe,* par Desmarquets.)

Digitized by Google

BAILLEUL (Germain de), que quelques historiens font naître dans le pays de Caux, et d'autres en Basse-Normandie, mais que tout fait supposer être de la même famille que les précédents, fut un des chevaliers qui suivirent Duguesclin en Espagne, lorsque ce guerrier entreprit de chasser Pierre-le-Cruel du trône de Castille, pour y placer Henri de Transtamare. De Bailleul se couvrit de gloire à la bataille de Navarret, en 1367. Voyant la bataille perdue, il se retira, avec quelques autres chevaliers, contre une muraille où il fit de tels prodiges de valeur, que le prince de Galles, plein d'admiration, cria à ces chevaliers de se réserver pour une meilleure occasion. Ne pouvant trouver la mort, malgré leurs efforts désespérés, ils furent obligés de se rendre.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

BAILLEUL (François de), né à Rouen, dans la première moitié du dix-septième siècle, descendait de l'honorable famille de ce nom ; il composa, pour l'Académie des Palinods, des vers latins qui furent couronnés par cette Académie, en 1690, et imprimés dans le *Recueil de poésies palinodiques*, publié à Rouen par Machuel, en 1691.

BAILLEUL (Charles-Pierre de), né à Rouen, le 10 février 1706, entra fort jeune dans la magistrature, et devint président à mortier au Parlement de Normandie. Protecteur des lettres, et surtout de la poésie qu'il aimait et dont il se plaisait à propager le goût, il fut élu, en 1750, prince de l'Académie des Palinods de Rouen, à la grande satisfaction des concurrents et des lauréats, dont il encourageait les efforts.

Lors de la suppression des Parlements, en 1771, sous le chancelier de Maupeou, de Bailleul partagea le sort de ses collègues. Au rappel de cette cour suprême, en 1774, il reprit ses fonctions, et mourut

Digitized by Google

l'année suivante, le 23 décembre, regretté de toute la population de Rouen, qui avait apprécié la générosité de son cœur et l'aménité de son caractère.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *Notice historique sur l'Académie des Palinods*, par M. A.-G. Ballin.)

BAILLEUL (Nicolas-Armand de), fils du précédent, naquit à Rouen ; il fut d'abord conseiller du roi en tous ses conseils, et succéda à son père dans sa haute fonction de magistrat. S'étant fait recevoir, en 1789, grand-bailli d'épée au bailliage de Caux, il présida, en cette qualité, l'assemblée des trois ordres, tenue à Caudebec, le 16 mars de cette même année, assemblée où il prononça un remarquable discours.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BAILLEUL (Jacques-Pierre-Toussaint), né à Argentan, le 1er novembre 1738, a écrit sur sa ville natale des mémoires historiques, avec des notes sur plusieurs lieux remarquables de ses environs, ouvrage resté manuscrit.

L'auteur mourut à Sarceaux, le 5 mai 1810.

(V. l'*Essai sur l'histoire et les antiquités d'Argentan*, par Chrétien - De Joué - Duplain.)

BAILLEUL (Jacques-Charles), né au village de Bordeaux, arrondissement du Havre, le 12 décembre 1762, était fils d'un cultivateur, et devint l'un des hommes éminents de l'époque de la Révolution. Avocat au Parlement de Paris, depuis quelques années, il revint, en 1790, lors de la nouvelle organisation judiciaiaire, dans son pays natal, et exerça sa profession, d'abord à Montivilliers, puis ensuite au Havre, où il fut quelque temps juge-de-paix. Elu, en 1792, député à la Convention nationale, il fit preuve de modération dans le procès de Louis XVI, et vota la

Digitized by Google

réclusion, l'appel au peuple et la déportation à la paix, seul moyen alors de sauver le monarque. Toujours ami de la légalité, il fut, en octobre 1793, proscrit avec soixante-treize de ses collègues, pour avoir protesté contre la journée du 31 mai, oú avait été demandée la mise en accusation des Girondins.

Arrêté à Provins, il fut ramené à Paris avec les fers aux pieds et aux mains, conformément à l'ordre qu'en avait donné le représentant Dubouchet, qui se trouvait en mission dans cette contrée, procédé peu fraternel dont Bailleul ne se vengea qu'en appelant Dubouchet son maréchal-ferrant. Traduit deux fois devant le Tribunal révolutionnaire, puis renvoyé devant le Comité de salut public, il fut transféré au Luxembourg, et successivement dans d'autres prisons, où il resta incarcéré jusqu'à la mort de Robespierre. Rentré au sein de la Convention, il parla en faveur de ses collègues, mis hors laloi, les fit rendre à leurs fonctions, et obtint aussi la mise en liberté du célèbre peintre David. Elu, après le 13 vendémiaire, au Conseil des Cinq-Cents par vingt-quatre départements, il en devint le président, et fit partie de la commission des finances; il proposa et fit adopter plusieurs projets de loi sur cette matière, ce qui donna au crédit public et à l'administration des finances, comme le dit un biographe, une direction tout-à-fait conforme aux principes d'honneur qui conviennent à une nation telle que la France.

Appelé à siéger au Tribunat, il combattit, avec beaucoup d'indépendance, plusieurs mesures proposées par le gouvernement, fut éliminé au renouvellement de cette assemblée, et nommé directeur des droits réunis dans le département de la Somme, place qu'il occupa jusqu'à la seconde restauration. Devenu publiciste, Bailleul fut l'un des premiers rédacteurs de l'ancien *Journal du Commerce*, et, plus tard, collaborateur du *Constitutionnel*; il a

Digitized by Google

aussi publié plusieurs ouvrages et un grand nombre de brochures sur différentes matières, dont la nomenclature se trouve dans la *France littéraire* de J.-M. Quérard.

Il mourut à Paris, le 18 mars 1843.

(V. le *Moniteur de* 1792 à 1804 ; la *Biographie des contemporains* et la *Revue de Rouen* du mois d'avril 1843.)

BALLIVET (Jean), religieux bénédictin, naquit à Séez, en 1652 ; il fit profession, le 5 octobre 1675, dans l'abbaye de Vendôme, et gouverna avec édification plusieurs monastères. Il a écrit la vie de Jean Chevreteau, dit Jérôme de Saint-Joseph, ermite célèbre du diocèse de Langres, et termina sa carrière à Saint-Lomer de Blois, le 20 avril 1734.

(V. l'*Histoire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BALLOT (Jean-François), né à Bellesme (Orne), en 1778, entra de bonne heure dans la carrière militaire, et fit les guerres d'Amérique, avec le grade de capitaine d'infanterie ; mis à la retraite par suite de blessures reçues au service, il fut, dès cette époque, nommé maire de Bellesme, fonction qu'il exerça pendant plus de quarante ans, et dans laquelle il se signala, en 1815, par l'énergie de ses résolutions envers l'invasion étrangère, et par ses actes de bienfaisance pour les pauvres. Déjà membre du Conseil général de l'Orne, depuis plusieurs années, il fut, en 1830, envoyé à la Chambre des Députés par l'arrondissement de Mortain, mandat que les mêmes électeurs lui continuèrent jusqu'à la chute du gouvernement de juillet.

M. Ballot, qui avait voté constamment avec la gauche dynastique, fut, en 1848, nommé par le suffrage universel membre de l'Assemblée nationale ; il ne cessa de se montrer, dans cette assemblée, homme

Digitized by Google

ferme dans ses convictions, ennemi des partis violents et défenseur de la société.

Il faisait partie du comité des finances, et avait été nommé président de la commission de comptabilité.

Cet honorable représentant mourut à Paris, dans l'exercice de son mandat, le 5 avril 1849. M. de Corcelles, son collègue de la députation de l'Orne, a prononcé sur sa tombe un discours reproduit dans le *Moniteur du* 8 avril 1849.

BANVILLE (De), né le 27 septembre 1780, à Bretteville-la-Londe (Calvados), était fils du chevalier de Banville, lieutenant-colonel dans la compagnie des chevau-légers de la garde ordinaire du roi.

Entré, en 1810, dans la garde d'honneur à cheval du Calvados, M. de Banville fils faisait partie, en 1814, de la garde à cheval du duc de Berry, était promu, l'année suivante, au grade de capitaine dans les chevau-légers, et nommé chevalier de la Légion-d'Honneur. Rendu à la vie privée après le licenciement du corps dans lequel il servait, cet officier devint maire de sa commune, membre du conseil d'arrondissement, et fit partie de la Société des Antiquaires de Normandie et de l'Association normande. Possesseur de nombreuses propriétés dans le Calvados, il s'intéressa vivement à tout ce qui pouvait concourir, dans cette contrée, aux progrès de l'agriculture. M. de Banville mourut d'une attaque d'apoplexie, à son château de Villerville, près d'Honfleur, le 14 février 1848, et fut inhumé à Bretteville, où reposent plusieurs membres de sa famille.

(V. dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, en 1850, une notice biographique par M. de Caumont.)

BAR (Jean-Étienne), né à Anneville (Manche), en 1748, était avocat à Thionville, à l'époque de la Révo-

Digitized by Google

lution, dont il adopta les principes avec enthousiasme. Elu, par le département de la Moselle, à la Convention nationale, il siéga à la montagne et vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Envoyé à l'armée du Nord, en vendémiaire 1793, avec Carnot et Duquesnoy, il adressa à la Convention, conjointement avec ses deux collègues, le rapport de la victoire de Watignies et du débloquement de Maubeuge. Il fut, lors de son retour, nommé secrétaire de la Convention, passa plus tard au Conseil des Anciens, où il ne resta que peu de temps, et fut appelé par le Directoire aux fonctions de commissaire près des tribunaux civils et criminels du Bas-Rhin. Réélu, en l'an IV, au Conseil des Anciens, il en devint deux fois secrétaire et prit souvent la parole sur des questions de finances et de législation. Rentré dans la vie privée, après le 18 brumaire, le premier Consul le nomma président du tribunal de Thionville.

Il mourut dans cette ville, en 1801.

(V. le *Moniteur* et le *Supplément de la Biographie universelle.)*

BARABÉ (André), né à Rouen, d'un maître menuisier de cette même ville, exerça d'abord la profession de son père; s'y étant fait remarquer par des dispositions à un talent supérieur à celui de simple artisan, il fut admis à l'école de dessin dirigée par J.-B. Descamps, et y remporta le premier prix de dessin, en 1752. S'étant destiné à l'architecture, qu'il étudiait avec succès, il trouva dans M. Bachelet, fermier général, un zèlé protecteur qui le fit entrer, à Paris, chez Blondel, architecte rouennais, qui déjà avait acquis une grande réputation. Barabé ne trompa point l'attente de son protecteur ni de son maître; il fit de rapides progrès dans l'art du dessin architectural, ce qui lui valut d'obtenir une place dans un des bureaux du génie, à Versailles, où il eut l'hon-

Digitized by Google

neur d'associer ses travaux et son nom à quelques-unes des constructions monumentales de l'époque.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

BARAGUÉ, poète dramatique, né à Rouen, fit représenter à la Comédie-Française, le 13 septembre 1747, une pièce, en vers, intitulée *Aphos,* pièce qui réussit complètement dans sa nouveauté, et dont le succès fut encore plus soutenu lors de sa reprise, en 1751. « La comédie d'*Aphos*, dit Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques,* décèle beaucoup d'esprit et d'imagination ; la versification est facile et agréable, la fable piquante et ingénieuse. » Baragué, qui avait si bien débuté dans la carrière du théâtre, ne dut point s'en tenir à ce coup d'essai ; mais ne le trouvant plus, à partir de cette époque, mentionné dans aucun ouvrage relatif au théâtre, il faut en conclure que, s'il fit d'autres pièces, elles ne furent ni représentées ni imprimées sous son nom.

Il mourut en 1755.

BARBOT (l'abbé Louis-Charles), né à Argentan, en 1717, est l'auteur d'un ouvrage intitulé : *Analyse des sciences,* où l'on fait voir l'insuffisance de plusieurs de leurs principes actuels, et où l'on cherche, dans un nouvel ordre d'idées, ceux qui pourraient les suppléer. Cet ouvrage fut publié à Caen, en 1791, et réimprimé en 1804.

L'abbé Barbot mourut dans le mois d'avril 1799.

(V. l'*Essai sur l'histoire et les antiquités d'Argentan,* par Chrétien-De Joué-Duplain.)

BAR-DES-BOULAIS (Léonard), naquit dans le seizième siècle, à Mortagne, où il fut pourvu d'une charge de notaire. Aimant à partager son temps entre les devoirs de sa charge et la recherche de faits relatifs à la province du Perche, il parvint, à force de

Digitized by Google

travail, à rédiger un ouvrage précieux pour l'histoire, intitulé : *Recueil des antiquités du Perche, Comtés et Seigneuries du pays.* Cet ouvrage, resté à l'état de manuscrit, et dédié par l'auteur à M. de Catinat, aïeul du célèbre maréchal de ce nom, fut dans la suite, selon M. Delestang, donné à la reine Christine, de Suède, et se trouve maintenant dans la bibliothèque du Vatican, à Rome.

(V. les *Antiquités percheronnes,* par l'abbé L.-J. Fret.)

BARDIN (Pierre), né à Rouen, en 1590, avait acquis, par d'excellentes études, des connaissances étendues dans les lettres et dans la science des mathématiques. Ayant composé et publié plusieurs ouvrages, remarquables, pour son époque, il fut reçu l'un des premiers à l'Académie française, lors de la création de ce corps célèbre. Ses principaux ouvrages sont : Le *Grand Chambellan de France*, Paris, 1623, in-f°, dédié au duc de Chevreuse; *Essai sur l'ecclésiaste de Salomon*, 1629, in-8°; le *Lycée, où en plusieurs promenades il est traité des connaissances, des actions et des plaisirs d'un honnête homme*, 1632-1634-1640, in-8°. Bardin mourut, en 1637, victime d'un généreux dévouement : il se noya en voulant sauver d'un péril imminent M. d'Humières, son élève et son bienfaiteur. L'éloge de cet académicien a été fait par son confrère Godeau.

(V. l'*Histoire de l'Académie française*, par Pélisson, t. 1.)

BARIL (Jean), né à Saint-Pierre-sur-Dives, vers la fin du seizième siècle, était docteur-médecin et professeur à l'université de Caen. Jouissant déjà d'une grande réputation pour sa science, il en acquit encore davantage par la publication d'un ouvrage curieux intitulé : *Traité de la physiologie et de la pathologie de l'homme.*

Digitized by Google

(V. les *Origines de Caen*, par Huet, et l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 6.)

BAROCHE (Augustin-Robert), naquit à Portmort (Eure), le 22 septembre 1780. Fils d'un avocat, il suivit lui-même la carrière du barreau jusqu'en 1805, époque où il fut appelé aux fonctions de substitut du Procureur impérial de Rouen. Nommé conseiller à la Cour impériale, en 1818, ses lumières et son exactitude à s'acquitter de ses devoirs le firent souvent désigner pour présider les assises. Plein du désir de voir se propager, dans nos contrées, des établissements utiles, M. Baroche concourut de tout son pouvoir à la formation, à Rouen, d'une compagnie d'Assurances mutuelles, et signa, en qualité de commissaire du roi près de cette compagnie, le premier arrêté du conseil d'administration. Elu membre du Conseil général du département de l'Eure, ce magistrat, au milieu des importantes fonctions qu'il remplissait avec zèle et conscience, trouvait encore assez de loisirs pour partager très-activement les travaux de la Société libre d'Emulation et de la Société centrale d'Agriculture, dont il faisait partie depuis plusieurs années, et qu'il avait eu l'honneur de présider. Forcé, par le mauvais état de sa santé, de se retirer à sa maison de campagne de Gaillon, il y mourut, le 3 mai 1841.

(V., dans les Mémoires de la Société libre d'Émulation de 1842, le rapport de M. Câneaux, et une notice biographique par M. A. Dubreuil, publiée dans l'*Annuaire de l'Association normande*, société dont M. Baroche faisait également partie.)

BARRÉ (Henry-Germain), né à Rouen, en 1759, était, avant la Révolution, curé de la paroisse Saint-Éloi de cette même ville. Il prêta serment à la nouvelle constitution civile du clergé, et garda sa cure

jusqu'à la fermeture des églises. Ayant depuis longtemps l'amour des livres, il s'établit alors libraire-bouquiniste dans l'une des échoppes avoisinant la porte Grand-Pont, préludant ainsi modestement à sa réputation de bibliophile plein de savoir et d'intelligence. Appelé, après le concordat, à desservir la paroisse de Monville, près de Rouen, l'abbé Barré continua, avec une passion toujours croissante à collectionner des livres, et se forma une riche et curieuse bibliothèque, dans laquelle se trouvaient de véritables bijoux bibliographiques. Nous citerons particulièrement un *Missel* sur vélin, splendidement miniaturé, du célèbre imprimeur rouennais maistre Martin Morin, puis l'unique exemplaire de la fameuse *Cronique de Normendie* (sic), de 1487, premier livre imprimé à Rouen avec date, et le plus beau titre de gloire de Guillaume Le Talleur. L'abbé Barré, qui était aussi prédicateur éloquent, prêcha souvent dans les églises de Rouen et des environs. Il termina sa carrière à Monville, en 1836, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Les deux précieux monuments de typographie rouennaise que nous avons cités, appartiennent aujourd'hui à la bibliothèque publique de Rouen, pour laquelle ils furent acquis après la mort de leur possesseur, au prix de 500 francs chacun.

BARREY (Pierre-Edmond, baron de), né en 1777, servit d'abord dans les gardes d'honneur de Napoléon, fit plusieurs de nos glorieuses campagnes, et se mit, en 1815, à la tête d'une compagnie franche, à Bordeaux, où il se plaça sous les ordres du duc d'Angoulême. Attaché à l'état-major des princes, pendant la campagne de Belgique, il continua le même service après la seconde restauration. Le baron de Barrey a publié les ouvrages dont voici les titres : La *France délivrée*, poème, Bordeaux, 1814, in-8°; Le *Cri d'indignation*, réponse à Méhée de Latouche; *Précis his-*

Digitized by Google

torique sur la maison du roi, depuis sa formation, en 1814, jusqu'à sa réforme, en 1815, Paris, Michaud, 1816, in-8°; *Pétition à la chambre des députés, sur l'armée et ses besoins,* Paris, A. Dupont, in-8°; *Deuxième pétition à la chambre des députés,* Paris, Denain-Ancelin.

(V. la *Littérature française contemporaine*, par J.-M. Quérard.)

BASIN (Thomas), né à Caudebec, en 1414, et non à Rouen, comme l'ont cru plusieurs biographes, s'appliqua à l'étude de la théologie et du droit canon. Reçu docteur dans les facultés de Paris et de Louvain, il passa en Italie, où il fut accueilli avec distinction en cour de Rome, puis obtint, lors de son retour en France, un canonicat dans l'église métropolitaine de Rouen. Sa capacité bien connue l'ayant bientôt fait choisir pour enseigner le droit ecclésiastique à l'université de Caen, il déploya dans cet enseignement tant de savoir et d'éloquence, qu'il fut, bien qu'il n'eût encore que trente-trois ans, élevé à la dignité de l'épiscopat. Nommé évêque de Lisieux, en 1447, il gouverna paisiblement son diocèse pendant dix-huit ans, sous le règne de Charles VII, prince qui l'honora constamment de son estime; mais le règne suivant vit commencer pour le prélat l'ère de la persécution. Un long sermon qu'il prêcha devant le roi Louis XI, sermon ayant pour texte la nécessité d'alléger les taxes, lui fit garder par ce monarque vindicatif, qui avait fait semblant de bien accueillir ses remontrances, une de ces rancunes dont l'effet devenait toujours funeste pour ceux qui avaient eu le malheur de les encourir. Accusé de s'être montré le partisan des Anglais et des Bourguignons, Basin fut dépossédé de son évêché, dépouillé de tous ses biens et envoyé en exil. S'étant retiré à Louvain, il s'y livra au professorat, et le pape Sixte IV le nomma grand

Digitized by Google

vicaire de David-le-Bourguignon, évêque d'Utrecht, et lui conféra aussi plus tard le titre d'archevêque de Césarée, *in partibus*. Basin mourut à Utrecht, le 30 novembre 1491, et fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Jean de cette ville. Les ouvrages connus de ce prélat sont : un ***Traité contre Paul de Midelbourg***, imprimé dans le tome IV du ***Spicilége*** de d'Achery ; ***Histoire de son temps***, dont Matthæus a publié un extrait dans le tome II de ses ***Analectes***.

(V., dans le troisième volume de l'*Ecole des Chartes*, un article sur la vie et les écrits de ce personnage, par M. Jules Quicherat.)

BASNAGE (Benjamin), né à Carentan, en 1580, d'un ministre de l'église protestante de cette même ville, succéda à son père dans cette fonction. Ayant, en plusieurs circonstances, donné des preuves de sa haute capacité et de tout ce qu'on pouvait attendre de son esprit conciliateur, il fut envoyé près de Jacques Ier, roi d'Angleterre, qui lui permit de passer en Ecosse, où il servit utilement les intérêts temporels des églises réformées. Elu, en 1637, modérateur du synode national d'Alençon, il s'acquitta de cette mission délicate à la satisfaction de tous. Benjamin Basnage termina sa carrière en 1652. Il avait publié le ***Traité de l'église***, imprimé à la Rochelle en 1612, ouvrage de controverse qui fit apprécier favorablement le mérite de l'auteur. Son fils aîné, Antoine Basnage, né en 1610, fut aussi un ministre protestant des plus distingués. Il exerçait son ministère à Bayeux, lorsque poursuivi pour les affaires de sa religion, dont il s'était montré le zélé défenseur, il fut arrêté au Havre, puis mis en liberté. Forcé de quitter la France lors de la révocation de l'édit de Nantes, il se retira en Hollande, et mourut à Zutphen, en 1691.

(V. les *Dictionnaires* de Bayle et de Moréri.)

Digitized by Google

BASNAGE (Henry), sieur de Franquesnay, second fils de Benjamin Basnage, naquit à Sainte-Mère-Eglise, près de Carentan, le 16 octobre 1615. Il embrassa la carrière du barreau et vint s'établir à Rouen, en 1636. Cet habile avocat, si renommé pour sa probité et son éloquence, qui le firent choisir pour plaider devant le parlement de Normandie dans les causes les plus importantes, se fit encore, par son intelligence à remplir les missions dont il fut chargé, une immense réputation. Il mourut à Rouen, le 20 octobre 1695. Les ouvrages dont il est l'auteur et qui ont été publiés sont : *Traité sur les hypothèques*, 1687, in-4°, et 1692, in-12; la *Coutume réformée du pays et duché de Normandie*, avec des commentaires, 2 vol. in-f°, Rouen, Maury, 1694, réimprimée en 1709, 1726 et 1778.

(V. les *Dictionnaires* de Bayle et de Moréri.)

BASNAGE (Samuel), sieur de Flottemanville, fils d'Antoine Basnage, naquit à Bayeux, en 1638. Il fut, comme son père, ministre de l'église réformée de cette même ville, sortit de France lors de la révocation de l'édit de Nantes, et se retira en Hollande, à Zutphen, où il fut nommé ministre. Il est l'auteur d'une critique, en latin, contre les *Annales* de Baronius, pour servir de supplément à celle de Casaubon. Il avait aussi donné trois volumes in-f° d'Annales ecclésiastiques, en latin, sous ce titre : *Annales politico-ecclesiastici*, Rotterdam, 1706.

(V. la *Biographie universelle.*)

BASNAGE (Jacques), fils de Henry Basnage de Franquesnay, le célèbre commentateur de la *Coutume de Normandie*, naquit à Rouen, le 8 août 1653. Il fit ses études à Saumur, sous Tanneguy Le Fèvre, et à Sédan, sous Jurieu. Possédant déjà, à l'âge de dix-sept ans, les meilleurs auteurs grecs et latins, il

Digitized by Google

fut envoyé à Genève faire sa théologie, puis revint à Rouen, en 1676, où, bien qu'il n'eût encore que vingt-trois ans, il fut nommé ministre de l'église protestante de cette ville, église qu'il administra avec une grande supériorité jusqu'à la révocation de l'édit de Nantes, en 1685. Jacques Basnage ayant, ainsi que sa famille, cherché un refuge en Hollande, le pensionnaire Heinsius, qui avait pour lui la plus haute estime, le mit à la tête de l'église de Rotterdam, et ensuite de l'église wallonne de La Haye. Heureux d'avoir l'occasion, sous la régence du duc d'Orléans, d'utiliser ses talents en politique et en diplomatie, le ministre protestant réfugié contribua, par son intervention, à la conclusion d'un traité entre la France et la Hollande, ce qui lui valut, par la suite, la restitution de ses biens, qui avaient été confisqués. Ce savant laborieux, l'une de nos illustrations normandes, a écrit un grand nombre d'ouvrages dont voici les plus importants : *Histoire de l'Église depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, Rotterdam, 1699, 2 vol. in-f°; *Histoire de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, avec des figures de Romain de Hooghe, 1705 et 1714; *Histoire des Juifs depuis Jésus-Christ jusqu'à présent*, pour servir de supplément à l'*Histoire de Josephe*, 1706 ; *Grand tableau de l'univers*, avec figures, 1706, in-4° ; *Antiquités judaïques ou Remarques critiques sur la république des Hébreux*, 1713, 2 vol. in-8°; *Dissertation historique sur les duels*, 1721, 1 vol. in-8°. V., pour ses autres ouvrages, les *Mémoires* du P. Niceron, t. 4 et 10, et le *Nouveau Dictionnaire* de Chauffepié. Jacques Basnage termina sa carrière en Hollande, le 22 décembre 1723. Son portrait gravé se trouve dans la bibliothèque de Rouen.

(V. un éloge historique sur ce personnage, par M. Le Vier; *Annales des États-Unis*, par Basnage, préface du tome II.)

Digitized by Google

BASNAGE DE BEAUVAL (Henry), frère du précédent, naquit à Rouen, le 7 août 1657; il suivit, comme son père, la carrière du barreau, et fut, comme lui, l'un des avocats les plus distingués du parlement de Normandie. Réfugié en Hollande avec son frère, il y composa la majeure partie de ses ouvrages, dont voici les titres : *Dictionnaire universel*, 1701, 3 vol. in-f°; *Dictionnaire de Trévoux*, réimpression de l'ouvrage précédent, avec des additions, dédié au duc du Maine, 1704 et 1726, 3 vol. in-f°; *Histoire des ouvrages des savants*, continuation du *Dictionnaire de Bayle*, 1687-1709, 24 vol. in-12. Henry Basnage avait aussi écrit en France, avant la révocation de l'édit de Nantes, un livre intitulé : *Tolérance des religions*. Ce savant jurisconsulte mourut à La Haye, le 29 mars 1710.

En 1843, l'aministration municipale de Rouen, sur la proposition de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de cette même ville, fit placer sur la façade d'une maison de la rue de l'Ecureuil, occupant aujourd'hui l'emplacement où se trouvait l'hôtel qui fut la propriété et le domicile des Basnage, une inscription commémorative ainsi conçue :

« ICI ÉTAIT LA MAISON DES BASNAGE. »

(V. une intéressante notice sur cette maison, par M. A. Floquet ; *Précis* de l'Académie de Rouen, année 1843, et l'*Histoire du Parlement de Normandie*, t. VII.)

BASSELIN (Olivier), né à Vire ou dans les environs de cette ville, vers la moitié du quinzième siècle, était propriétaire d'un moulin à foulon, situé au pied d'un côteau, dans le lieu connu, de temps immémorial, sous le nom de Vaux-de-Vire. Doué d'une imagination féconde, d'une gaîté franche et d'un esprit piquant et original, il composa, tout en exerçant son

Digitized by Google

industrie de foulonnier, un grand nombre de chansons et de rondes joyeuses, dans lesquelles le vin et le cidre sont plus particulièrement célébrés. Ces chansons, appelées *Vaux-de-Vire*, du nom du lieu où elles furent composées, et que plusieurs écrivains ont cru avoir été l'origine du *vaudeville* en France, n'ont été publiées que longtemps après la mort de leur auteur, qui, selon M. L. Du Bois, arriva vers 1518 ou 1519. Cette publication fut faite, vers 1610, par le compatriote d'Olivier Basselin, Jean Le Houx, poète lui-même, qui substitua aux expressions vieillies des expressions plus modernes, et mêla plusieurs de ses chansons à celles du poète virois. Ce recueil est intitulé : les *Livres des chants nouveaux de Vaux-de-Vire,* par Olivier Basselin, Vire, Jean de Cesne, in-18°. Trois autres publications ont été faites successivement, avec des additions, des discours préliminaires et des notes, par M. A. Asselin, Avranches, 1811, M. L. Du Bois, Caen, 1821, et M. Julien Travers, Avranches, 1833.

Une opinion qui, à notre époque, prend quelque consistance, veut que le nom de Basselin ne soit que le pseudonyme sous lequel s'est caché le véritable auteur, J. Le Houx ; en attendant la solution de cette question littéraire par les savants, on a le droit de croire à la réalité de l'existence d'Olivier Basselin.

BASSET DES ROSIERS (Gilles), que les biographes font naître en Normandie, sans autre désignation de lieu, était professeur de philosophie au collége d'Harcourt; il est l'auteur des ouvrages suivants : *Critique de la lettre de Maupertuis sur les comètes*, Paris, 1742, in-12; *Lettre de Madame*** à M.D.R., sur les observations de l'abbé Desfontaines, avec la réponse*, par Basset, Paris, 1742, in-12 ; *Critique de la dissertation physique sur le nègre blanc,* Paris, 1744 ; *Anti-Vénus physique, ou Critique de la dissertation*

Digitized by Google

sur l'origine des hommes et des animaux, Paris, 1746, 2 vol. in-12; *Entretiens sur les comètes*, par M. D. R., Paris, 1747, in-12; *Épître à M. Molin*, 1769.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

BASTON (Guillaume-André-René), naquit à Rouen, le 2 novembre 1741; il commença ses études au collége des Jésuites de sa ville natale, et fut les terminer chez les Jésuites de Paris. Ordonné prêtre au petit séminaire d'Angers, il y professa la théologie et fut appelé, quelques années plus tard, à professer la même science à Rouen, où il composa sur cette matière de nombreux traités, publiés de 1773 à 1784. Il était depuis longtemps chanoine de la métropole, lorsque vint la Révolution avec la nouvelle constitution du clergé, contre laquelle il écrivit plusieurs brochures.

Ayant refusé de prêter serment à cette constitution, il fut sur le point d'être déporté, ce qu'il n'évita qu'en passant furtivement en Angleterre; de là il se rendit en Allemagne, où il trouva un asile pour tout le temps que dura son émigration. Rentré en France, en 1802, il fut nommé grand-vicaire de la cathédrale de Rouen, sous l'épiscopat du cardinal de Cambacérès, et, dans cette fonction importante, il apporta le concours de ses lumières et de son activité. Les quelques instants de loisir que lui laissaient ses devoirs religieux et les affaires de l'église, il les employait à cultiver les sciences et les lettres, qu'il avait toujours affectionnées, ce qui le fit recevoir membre de l'Académie de Rouen, où il lut un grand nombre de mémoires et de dissertations. Les preuves de haute capacité qu'il ne cessait de donner dans l'administration ecclésiastique, l'ayant désigné à l'épiscopat, il fut nommé, en 1813, à l'évêché de Séez, évêché qu'il

Digitized by Google

perdit lors de la restauration. L'abbé Baston, après cette disgrâce, se retira dans sa famille, à Saint-Laurent, près de Pont-Audemer, où il mourut, le 26 septembre 1825, dans sa quatre-vingt-quatrième année.

(V., pour la nomenclature de ses nombreux écrits : le *Précis* de l'Académie de Rouen, de 1804 à 1811 ; la *France littéraire* de J.-M. Quérard, le *Supplément de la Biographie universelle*, t. 57 et une Notice de M. Duputel.)

BATAILLE (Arsène), naquit dans les premières années du dix-neuvième siècle, au village de Vains (Manche), d'un père qui exerçait la profession de pêcheur. Adopté, dès l'enfance, par M. Bonami-Dubuisson, conservateur du jardin des plantes de la ville d'Avranches, il devint, sous la direction de ce maître, un studieux et intelligent élève dans la science de la botanique. Après la mort de son bienfaiteur, arrivée en 1830, Bataille, devenu un excellent praticien, fut appelé à lui succéder, et se distingua par des observations pleines de sagacité et de justesse, et par l'impulsion qu'il donna à l'horticulture. « Ce jeune et savant botaniste, dit M. Chancé, son biographe, s'occupa de l'étude générale de l'horticulture, mais fit de la botanique son étude de prédilection. Toutefois, les connaissances qu'il acquit dans l'une et dans l'autre de ces parties de la science, ne profitèrent pas à lui seul; il se fit toujours un devoir de communiquer ce qu'il savait aux nombreuses sociétés savantes qui l'avaient appelé dans leur sein. » Ce savant botaniste, qui était encore dans la force de l'âge, mais dont la santé avait toujours été très-débile, mourut à Vichy, le 6 octobre 1847. On a de lui un *Traité des Pelargonium*, imprimé dans le *Bulletin* de la Société d'horticulture de Caen, ainsi qu'une note détaillée sur les semis d'Hortensias ; un *Traité de la taille du*

Digitized by Google

Poirier en pyramides et en espalier, imprimé dans le *Journal d'Avranches.*

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1848, et le *Journal d'Avranches* du 7 novembre 1847.)

BAUDARD (l'abbé), né à Rouen, vers la moitié du dix-huitième siècle, avait été bénéficier de la collégiale des Andelys, et devint curé de la même ville. Il se distingua dans l'éloquence de la chaire, et vint souvent prêcher dans les églises de Rouen, ainsi que nous l'apprend une lettre insérée dans le *Journal de Normandie* du 23 juilllet 1788, lettre où l'on fait le plus grand éloge de l'éloquence du prédicateur et du mérite de ses sermons.

On attribue à l'abbé Baudard quelques dissertations théologiques et une notice nécrologique sur le président d'Acquigny.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BAUDOUIN (Étienne), né à Rouen (dix-huitième siècle), professait la rhétorique, au collége de Metz, en même temps qu'il cultivait la poésie; il fut couronné par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1765, pour une ode intitulée *Repentir.* A. Pasquier, qui présume, avec quelque vraisemblance, que ce poète appartenait à l'état ecclésiastique, le cite encore comme auteur des ouvrages suivants : *Essai sur l'Apocalypse, ou Explication littéraire et historique de la révélation de saint Jean, avec des remarques sur le système de Pastorini*, Paris, Durand, 1781; nouvelle édition, Paris, Moutard, 1784, 2 vol. in-12; *Abrégé de la Bible*, in-12, 1787.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier, et la *France littéraire,* par J.-M. Quérard.)

BAUDOUIN (Firmin), né à Rouen, servait, depuis le commencement de la Révolution, dans le 1er régi-



Digitized by Google

ment de dragons; se trouvant à la bataille de Zurich, livrée le 27 prairial an VII, il chargea seul sur une pièce de canon, mit les canonniers qui la servaient hors de combat et s'empara de cette pièce; mais ce brave rouennais ne devait point survivre à cette action d'éclat, et tombait presque aussitôt frappé d'une balle qui lui avait traversé la tête.

(V. *Victoires et conquêtes de la France.*)

BAUDRE (Bon-Michel-Pierre-Paul-François), né en 1752, dans le diocèse de Bayeux, était principal du collége de cette ville et curé de Saint-Exupère. Cultivant la poésie latine avec succès, il traduisit, en vers latins, l'*Art poétique*, de Boileau, ouvrage dans lequel l'abbé Baudre s'est souvent élevé à la hauteur de son modèle. Il mourut en 1818.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

BAUDRY (Frédéric-Louis), né à Rouen, le 14 mai 1792, succéda à son père, en 1814, dans l'exploitation d'une imprimerie située rue du Champ-des-Oiseaux. Reçu, en 1816, membre de la Société libre d'émulation de Rouen, il en partagea les travaux avec beaucoup de zèle jusqu'en 1840, époque où de nombreux services rendus à cette société l'en firent nommer membre honoraire. Devenu, en 1828, propriétaire du *Journal de Rouen*, il protesta courageusement, lors de la révolution de 1830, contre les Ordonnances, en continuant à signer le journal; il reçut à cette époque la décoration de juillet, et fut élu, quelques années plus tard, membre du Conseil général, par les cantons de Boos et de Darnétal. Cet honorable citoyen, qui joignait à la bonté du cœur des qualités qui lui assurèrent l'estime et les sympathies de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation, mourut à Rouen, le 11 novembre 1845, et fut inhumé à la Neuville-Champ-d'Oisel, canton de Boos.

Digitized by Google

(V. le *Bulletin* de la Société libre d'émulation, année 1846.)

BAULDRY (Paul), naquit à Rouen, en 1639, d'une opulente famille appartenant à l'Église réformée. Il commença ses études à Quevilly, où les protestants avaient un prêche et un collége, et fut les terminer à Saumur, où, après être devenu l'un des hommes les plus savants dans la langue hébraïque, il voyagea en Angleterre, séjourna à Oxford, et se mit en relation avec les personnages les plus illustres du pays britannique.

De retour dans sa patrie, il épousa Madeleine Basnage, fille du célèbre commentateur de la *Coutume de Normandie*, et devint l'un des amis les plus intimes du président Emeric Bigot. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Bauldry fit à sa conscience et à la foi religieuse de ses ancêtres, le sacrifice de cent mille écus de fortune, et passa en Hollande. La haute réputation que lui avait acquise son savoir dans la science théologique, le fit choisir, en 1685, pour professer le cours d'histoire sacrée au collége d'Utrecht. Il termina sa carrière dans cette ville, le 16 février 1706. Il a publié les ouvrages suivants : Une édition du *Traité de Lactance ; De mortibus persecutorum,* 1692 ; *Vingt tablettes dans lesquelles on trouve facilement quels jours sont arrivés les événements dont il est parlé dans l'histoire ; Nouvelles allégoriques, ou Histoire des derniers troubles arrivés au royaume d'Éloquence*, Utrecht, 1703 ; *Considérations sur le livre de Job, selon la version françoise des bibles de Genève ; Syntagma calendariorum, ou Concordance des différents calendriers ; Eloge de Mathieu Laroque, ministre de Rouen.* L'éloge de Paul Bauldry a été fait et publié, en latin, à Utrecht, en 1706, par le savant Adrien Reland.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

Digitized by Google

BAUQUET DE GRANVAL naquit dans le diocèse de Bayeux, en 1765, d'une des plus anciennes familles de ce pays. Se sentant porté vers l'état ecclésiastique, il entra dans les ordres à l'âge de vingt-un ans, et était, au commencement de la Révolution, chapelain de Saint-Nicolas de Bayeux. Incarcéré dans la prison de Caen, pour refus de serment à la nouvelle constitution du clergé, il supporta avec courage et résignation une longue et dure captivité. Il fut, en 1803, nommé chanoine honoraire de la cathédrale de Bayeux, puis vicaire général; plus tard, chanoine honoraire du chapitre de Saint-Denis, et enfin archidiacre de Falaise. Cet honorable ecclésiastique, qui n'ambitionna jamais que l'amitié de ses confrères, l'estime des gens de bien et l'amour des pauvres, se livrait avec bonheur à la culture des fleurs, et faisait partie de la Société d'horticulture de Caen, de la Société linnéenne de Normandie; il était aussi membre de la Société d'agriculture, des sciences, belles-lettres et arts de Bayeux.

Il termina sa carrière en 1844.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1845, une notice biographique sur ce personnage, par M. G. de Villers.)

BAVENT (Madeleine), née à Rouen, dans le dix-septième siècle, ne doit sa célébrité qu'au trop fameux procès auquel donnèrent lieu les prétendues possessions des religieuses de Saint-Louis de Louviers. Le rôle que joua Madeleine Bavent dans ce procès, comme possédée et comme accusatrice, eut pour déplorable conséquence l'arrêt rendu en 1647 par le Parlement de Rouen, arrêt, aussi absurde qu'inique, portant condamnation et contre Mathurin Picard, curé du Mesnil-Jourdain, mort depuis plusieurs années, dont la sépulture fut violée, et contre son malheureux vicaire, Thomas Boullé, brûlé vif sur le marché de Rouen; tous deux atteints et convaincus des crimes

de magie et de sortilége, etc., exercés envers les religieuses dont ils avaient la direction. Madeleine, qui, ainsi que ses compagnes, n'était guère coupable que de s'être abandonnée à son imagination déréglée, fut elle-même déclarée déchue de sa qualité de religieuse, et condamnée à une détention perpétuelle dans un cachot des prisons de l'officialité, où elle termina sa carrière.

(V. l'*Histoire de Madeleine Bavent*, écrite sous sa dictée par le P. Desmarest, prêtre de l'Oratoire, et sous-pénitencier de l'église de Rouen, Paris, Le Gentil, 1652, in-4°, et la *Normandie romanesque et merveilleuse*, par M[lle] A. Bosquet, etc.)

BAYARD (Ferdinand-Marie), né à Moulins-la-Marche (Orne), le 28 février 1763, servit dans l'artillerie, et parvint, dans cette arme, au grade de capitaine.

Il a publié les ouvrages suivants: *Annales de la Révolution, ou Recueil de pièces athentiques et d'extraits de procès-verbaux faits à l'Hôtel-de-Ville de Paris, depuis le* 12 *juillet* 1789 *jusqu'au* 1[er] *janvier* 1791, 3 vol. in-8°; *Voyage dans l'intérieur des Etats-Unis pendant l'été de* 1791, Paris, Baillot, 1797, in-8°; *Traduction de la grammaire anglaise de Priestley*, 1799, in-8°; *Voyage de Terracine à Naples*, Paris, Levrault frères, 1802, in-12; *Tableau analytique de diplomatie française, depuis la minorité de Louis XIII jusqu'à la paix d'Amiens*, 2 vol. in-8°, 1804 et 1806.

(V. la *Biographie des Contemporains* et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

BAYEUX (Pierre de), ainsi nommé à cause du lieu de sa naissance, était religieux de l'ordre des Frères-Prêcheurs, vers le commencement du seizième siècle. Il a publié, en latin, un ouvrage intitulé: *Chronicon*

Digitized by Google

sui temporis ab anno 1350 *ad annum* 1392, Basileæ, 1512, in-8°.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

BAYEUX (Georges), né à Caen, vers 1752, se fit recevoir avocat dans cette ville, et vint, en 1778, exercer sa profession à Rouen, où il plaida dans plusieurs causes importantes, qui le mirent en réputation. Ayant quitté le barreau pour les lettres, il remporta des prix de poésie aux Académies de Rouen et de Caen, et fut nommé par Necker, en 1787, premier commis au contrôle général des finances; puis chargé, en 1789, avec le titre de commissaire du roi, des opérations préliminaires pour la formation des assemblées appelées à députer aux Etats-Généraux.

De retour à Caen, il y devint, trois ans plus tard, procureur général syndic du Calvados, et se vit dénoncer, par un ennemi qui convoitait sa place, comme l'un des complices des ministres Delessart et Montmorin, accusés alors de conspiration. Incarcéré sur cette dénonciation, Bayeux fut massacré dans sa prison par les anarchistes de Caen, le 6 septembre 1792. Il avait publié plusieurs ouvrages dont voici les titres : les *Fastes d'Ovide,* traduction en prose, 4 vol. in-8°, 1783-1788; *Essais académiques,* 1785, in-8°; *Prospectus d'une nouvelle traduction de Pausanias;* Procès-verbaux de la séance préliminaire et des séances de l'Assemblée provinciale de Basse-Normandie, en 1787, Caen, Leroy, in-4°; *Réflexions sur le règne de Trajan*, Paris, Prault, 1787, in-4°. Bayeux avait aussi commencé, en 1789, un journal intitulé : *Histoire de la Révolution présente, ou Mémoires périodiques, impartiaux et fidèles, pour servir à l'histoire de France pendant les années* 1789 *et suivantes.* Les ouvrages restés manuscrits sont : des dissertations sur des objets d'antiquité, des traductions de Claudien, d'Apulée et de Martial.

Digitized by Google

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *Biographie universelle.*).

BAZIN (Vincent-François), né à Rouen, le 20 janvier 1674, embrassa à Paris, où il avait fait ses études, la carrière ecclésiastique, pour laquelle il avait une grande vocation. Nommé supérieur de la communauté de Saint-Hilaire, il sut donner une si bonne direction à ses élèves, que plusieurs prélats regardèrent son établissement comme un excellent séminaire. Possédant à un degré très-éminent l'éloquence de la chaire, l'abbé Bazin, outre les conférences qu'il faisait, chaque jour, à ses élèves, prêchait souvent dans les églises de Paris, où le suivaient de nombreux auditeurs.

Appelant et réappelant de la *Bulle Unigenitus*, il encourut la disgrâce de l'archevêque de Paris, qui, en 1731, supprima la communauté de Saint-Hilaire. Une lettre de cachet, lancée contre son directeur, obligea celui-ci à s'expatrier.

Rentré en France, à la fin de la même année, mais sans avoir le droit d'exercer aucune fonction, Bazin fut bientôt en butte à de nouvelles persécutions, et dut encore quitter Paris, où il ne revint qu'en 1734; il y mourut le 23 décembre de cette même année, et fut inhumé dans l'église Saint-Gervais. L'abbé Bazin avait beaucoup prêché, et sur les textes les plus variés; mais ses sermons, qui, pour la plupart, étaient improvisés, n'ont point été recueillis. On ne connaît de lui qu'un ouvrage ayant pour titre : *Exercices du pénitent*, Paris, 1733, in-8°.

(V. les *Nouvelles ecclésiastiques*, années 1728-1731-1775, et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier. Le portrait gravé de ce personnage se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

BAZIRE (Joachim-Noël), né le 9 novembre 1763, à Saint-Clair, arrondissement de Saint-Lô, partit, le

Digitized by Google

8 juillet 1793, dans le 12e bataillon de la Manche, et fut fait sous-lieutenant, l'année suivante. Ayant continué à servir dans ce même corps, qui devint le 81e régiment de ligne, il gagna les épaulettes de capitaine, fit les campagnes d'Allemagne et d'Espagne, et reçut, en juillet 1809, à Znaïm, en Moravie, deux coups de feu, dont un lui fit une grave blessure à la poitrine. Promu au grade de chef de bataillon, en 1813, il se signala dans plusieurs affaires, et fut, après la chute de l'empire, mis en disponibilité. Rentré dans ses foyers, le commandant Bazire, dit son biographe, ne montra point à ses concitoyens cette étoile dont peu de militaires s'étaient rendus plus dignes, mais l'estime publique le consolait de cet injuste oubli et suffisait à sa modestie.

Ce brave officier mourut à Saint-Lô, le 3 novembre 1833.

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1833.)

BEAUCOUSIN (Jean), né à Rouen, vers 1690, fut l'un des élèves les plus distingués du collége de cette ville. Ses études terminées, il se retira à Jumiéges, où il fit sa profession religieuse dans l'ordre des Bénédictins, le 13 septembre 1712. Son goût pour la littérature latine, et surtout pour la poésie, s'étant manifesté d'une manière remarquable, il composa, lorsqu'il faisait son cours de philosophie à Caen, plusieurs pièces en vers latins, dont deux furent couronnées, en 1716 et 1717, par l'Académie des Palinods de Rouen. Envoyé dans le diocèse d'Evreux, il composa pour l'abbaye de Saint-Taurin, et en l'honneur de ce patron, cinq *Hymnes*, qui reçurent l'approbation de l'évêque. Les *Hymnes* qu'il fit aussi pour la fête de saint Anselme, et qui furent chantées dans l'abbaye du Bec, sont d'un style élevé et plein d'élégance. Nommé par ses supérieurs, en récompense de ses

Digitized by Google

talents littéraires, professeur de rhétorique au collége de Thiron, dans le Perche, Beaucousin continuait, sans rien négliger de ses devoirs de religieux et de professeur, à cultiver la poésie, lorsque la mort vint le frapper, le 30 juin 1723, dans sa trente-troisième année.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BEAUDRAP (Pierre-François), né à Valognes, en 1742, fut élu député de la noblesse de Coutances aux États-généraux de 1789. Son portrait gravé se trouve dans la collection de la bibliothèque de Roueu.

BEAUFFE (Jean de), né à Evreux, dans le treizième siècle, d'une noble famille, fut conseiller de Philippe, comte d'Evreux, embrassa la carrière ecclésiastique, et devint évêque de Lérida, en Espagne, où il mourut; son corps, rapporté dans sa ville natale, fut inhumé dans l'église de Saint-Pierre, le 22 avril 1332.

Un autre Jean de Beauffe, né aussi à Evreux, et probablement de la même famille, fut évêque d'Acqs et ministre de Charles-le-Mauvais.

(V. l'*Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux,* par Le Brasseur.)

BEAUFILS, né à Lyons-la-Forêt, le 28 août 1743, se voua de bonne heure, par une vocation bien décidée, à l'administration des établissements de bienfaisance. Après avoir exercé, depuis 1769, les fonctions d'inspecteur au bureau des nourrices, à Paris, il organisa dans cette même ville, avec un associé, en 1778, le premier Mont-de-Piété qui ait été créé en France; il en devint le directeur et garda cet emploi jusqu'en 1793, époque où cet établissement fut supprimé. Aussitôt après sa réouverture,

Digitized by Google

en mai 1797, Beaufils en reprit de nouveau la direction, et continua ce service important jusqu'à sa mort, arrivée le 30 août 1815.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BEAUFORT (Henry-Ernest Grout, chevalier de), naquit à Aubevoye (Eure), le 25 février 1798. Entré dans la marine militaire, à l'âge de quatorze ans, il navigua dans le levant pendant quelques années, et fit, en 1819, avec le grade d'enseigne de vaisseau, le voyage du Sénégal, sejourna trois ans dans ce pays, et s'y occupa à perfectionner la géographie de l'Afrique. De retour en France, il étudia, de 1821 à 1823, la langue arabe, la botanique, la zoologie, la chimie et la physique, puis conçut le projet d'une exploration complète de l'Afrique. Encouragé dans cette utile entreprise par le gouvernement, il partit, le 4 novembre 1823, et, au commencement de l'année suivante, il arrivait à Gambie, pénétrait jusqu'à Barrankou et Koukongo, puis se retrouvait à Baxel sur le Sénégal. Le chevalier de Beaufort explorait aussi, en 1824, le Kaarta, Ségou et Tombouctou, où il fut pillé par les Maures. Sa troisième excursion, en 1825, fut dans le pays de Kasso, à la cataracte de Felou et de Gavina, inconnue jusqu'alors aux Européens; il entreprit encore l'exploration du Bambouk, et la science lui doit de précieuses indications sur les mines d'or de cette riche contrée, comme elle lui doit également bon nombre de notes curieuses sur des faits nouveaux, et beaucoup d'observations astronomiques. Arrêté trop tôt dans son avenir de gloire, ce jeune et savant voyageur mourut à Bekel, d'une fièvre cérébrale, le 3 septembre 1825.

(V. dans les publications de la Société de géographie, une notice sur le chevalier de Beaufort, par M. Jomard, et le *Supplément de la biographie universelle.*)

Digitized by Google

BEAULIEU (Géofroy de), religieux de l'ordre de Saint-Dominique, naquit dans le diocèse d'Evreux, au commencement du treizième siècle. Devenu l'un des hommes les plus éminents de son ordre, il fut, pendant vingt ans, prédicateur et confesseur du roi saint Louis, dont il a écrit la vie, selon l'ordre qu'il en avait reçu du pape Grégoire X. Cet ouvrage, conservé en manuscrit, pendant plusieurs siècles, dans la bibliothèque des Frères-Prêcheurs d'Evreux, a été publié, en 1617, avec les œuvres du sire de Joinville. Géofroy de Beaulieu vivait encore en 1273.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et l'*Histoire civile et ecclésiastique du comté d'Evreux*, par Le Brasseur.)

BEAULIEU (Augustin de), né à Rouen, en 1589, montra, dès l'enfance, une vocation marquée pour la marine, vers laquelle furent dirigées toutes ses études. En 1612, bien qu'il n'eut encore que vingt-trois ans, il faisait, avec un gentilhomme normand, le chevalier de Bricqueville, un premier voyage sur les côtes d'Afrique, dans le dessein d'y établir une colonie française. S'étant attaché, en 1616, à une compagnie formée pour une exploitation commerciale dans les Indes, il obtint la conduite de l'un des navires qui se trouvaient sous les ordres du capitaine de Nets. Attaqués vigoureusement par les Hollandais, ces navires soutinrent un combat opiniâtre dans lequel le plus gros, commandé par le capitaine, fut capturé par les assaillants; mais celui que montait de Beaulieu s'étant heureusement tiré d'affaire, sa cargaison fut plus que suffisante pour couvrir tous les frais de l'entreprise. Ayant obtenu, en 1619, le commandement d'une nouvelle expédition dans les Indes, avec deux gros bâtiments et une patache, de Beaulieu fut encore, lorsqu'il revenait avec son chargement, attaqué par les Hollandais, qui brulèrent un de ses bâtiments, sans pouvoir se rendre maîtres de l'autre. Quelques années

Digitized by Google

plus tard, il était appelé au service du roi et envoyé dans l'île de Ré, où les calvinistes venaient de faire une manifestation. Le cardinal de Richelieu, qui appréciait son mérite et qui connaissait sa bravoure, lui fit donner le commandement d'un bâtiment de guerre, pour aller avec l'armée, sous les ordres du comte d'Harcourt, mettre le siége devant les îles Sainte-Marguerite et Saint-Honorat.

Après la prise de ces îles et au retour d'une expédition que l'armée fit en Sardaigne, de Beaulieu tomba malade à Toulon, où il mourut de la fièvre jaune, en 1637. La relation des voyages de ce navigateur rouennais, qui portait aussi le titre de général, a été publiée dans la grande collection des voyages de Thévenot, en 1664.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, et la *Biographie universelle.*)

BEAUMONT (Geoffroy de), né dans le treizième siècle, à Bayeux, d'une des plus anciennes familles de Normandie, embrassa par vocation l'état ecclésiastique, et devint chanchelier de l'église de sa ville natale. Ayant eu l'occasion de faire connaître son mérite à la cour de Louis IX, il fut, en 1265, emmené en Italie par le frère du roi, Charles d'Anjou, qui venait de recevoir du pape Clément IV l'investiture du royaume de Sicile, et qui le créa son chancelier. De Beaumont mérita la confiance la plus intime de ce prince, et se fit généralement estimer des Siciliens.

Le pape, qui le tenait aussi en haute considération, le nomma son chapelain, et l'envoya avec le titre de légat dans la Lombardie, afin d'apaiser les troubles qui agitaient ce pays. Geoffroy de Beaumont, après avoir pleinement réussi dans cette mission, revint près du roi de Sicile, auquel il continua ses conseils jusqu'à l'époque où il fut élevé, en récompense de ses services, au siége épiscopal de Laon. Ce prélat, dont

Digitized by Google

Guillaume de Nangis fait mention dans ses *Annales du règne de saint Louis*, assista avec la qualité de Pair au sacre de Philippe-le-Hardi, et termina sa carrière dans les premières années du règne de ce monarque.

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant, etc.)

BEAUMONT (Guillaume-Robert-Philippe-Joseph de), naquit à Rouen, vers la fin du dix-septième siècle; il devint, en 1729, curé de la paroisse Saint-Nicolas de la même ville, et publia plusieurs ouvrages ascétiques dont voici les titres : *Pratique de la dévotion du divin cœur de Jésus*, 1751; *Elite des étrennes, ou le Moyen de se sanctifier*. 1755, in-24; *Exercices du parfait chrétien*, 1757, in-24; Les *retours du juste et du pécheur*, in-12; *Vie de la Sainte-Vierge*, in-8°; *Imitation de la Sainte-Vierge*, in-8°. ; *Vie des Saints*, 1758, 2 vol. in-8°; *Exposition des principales vérités, tirées des livres saints*, in-12; *Méditations pour tous les jours de l'année*, 1759, in-12; *Conduite des écoles chrétiennes*, in-12.

L'abbé de Beaumont mourut à Rouen, en 1761.

(V. les *Nouvelles ecclésiastiques* d'avril 1740 et de mars 1750, et J.-M. Quérard.)

BEAUSIRE (Jean-Joseph), né à Saint-Louet-sur-Vire, venait d'être ordonné prêtre à Bayeux lorsqu'éclata la Révolution. N'ayant pas cru devoir se soustraire aux persécutions de la terreur par l'émigration, ainsi que l'avait fait une grande partie du clergé, il demeura dans le pays, bien décidé, malgré l'imminence du danger, à continuer l'exercice de son ministère. Réfugié à Caen, il ne fut bientôt plus connu que sous le nom de M. des Carrières, par allusion à ce qu'il célébrait habituellement l'office divin dans les carrières de Vaucelles et de Saint-Julien, où il lui arriva de passer trois jours sans manger, ses amis n'osant,

Digitized by Google

à cause de la neige qui couvrait alors les chemins, lui porter de nourriture, de peur que l'empreinte de leurs pas ne révélât sa retraite. L'abbé Beausire ne connaissait ni fatigues ni périls ; après des journées laborieuses, où il se vit souvent forcé de prendre plusieurs déguisements pour tromper la vigilance des dénonciateurs, il parcourait la nuit les campagnes voisines de la ville, pour y porter les consolations de la religion. Nommé, à l'époque du Concordat, aumônier de l'hôpital Saint-Louis de Caen, il se voua tout entier à cette tâche pénible, à cette œuvre de charité, jusqu'en 1810, où il fut pourvu de la cure de la paroisse Notre-Dame de la même ville, fonction qu'il remplit dignement pendant trente-trois ans.

Accoutumé à faire le bien et à donner constamment aux pauvres, même à ceux qu'il savait avoir été ses ennemis, cet excellent pasteur se montrait très-scrupuleux lorsqu'il s'agissait de recevoir, ainsi qu'il le prouva en rendant aux héritiers légitimes une rente de 600 francs, qu'une dame lui avait léguée à son insu, déclarant, en faisant cette restitution, qu'il n'avait jamais reçu et ne recevrait jamais de legs ni de présents. L'abbé Beausire fonda sur sa paroisse, dans les dernières années de sa vie, une salle d'asile et une maison de religieuses gardes-malades ; il s'était, dès 1829, par une disposition testamentaire, dépouillé de presque tout ce qu'il possédait, en faveur des pauvres, et le peu qui lui restait, il voulut encore qu'il leur fut distribué après sa mort. Cet ecclésiastique, si recommandable par tant d'excellentes qualités, termina sa carrière à Caen, en 1843, dans sa soixante-dix-septième année.

(V. l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1844.)

BEAUVAIS (Jean-Baptiste-Charles-Marie), naquit à Cherbourg, le 17 octobre 1731, d'un avocat dis-

Digitized by Google

tingué de cette ville. Ayant bientôt fait connaître son heureuse aptitude pour l'art de manier la parole, et son goût pour l'état ecclésiastique, il fut destiné à suivre cette carrière, dans laquelle il devait acquérir une brillante et juste célébrité. Chargé, en 1778, de prononcer le panégyrique de saint Augustin, devant l'assemblée générale du clergé, l'abbé Beauvais déploya tant de talent et de véritable éloquence, que l'assemblée satisfaite fit recommander l'orateur, par son président, au ministre qui tenait alors la feuille des bénéfices. Appelé souvent à prêcher devant la cour, il se fit si bien apprécier de ses illustres auditeurs, que, malgré la sévérité de sa morale et son courage à faire entendre de dures et frappantes vérités, on ne put s'empêcher de rendre justice à ses talents, et, en 1773, on songea à l'élever à l'épiscopat.

Il venait d'être promu à cette dignité, lorsque survint une difficulté; Beauvais était né dans la classe plébéienne, et ce fut le cardinal de la Roche-Aymon qui lui fit connaître l'obstacle que sa naissance opposait à son installation. « Si je croyais, dit le nouveau prélat, que la noblesse fut la principale condition requise pour l'épiscopat, je mettrais ma croix de côté, et je renoncerais à la haute dignité dont je suis revêtu. » Toutefois, la raison l'ayant emporté sur le préjugé, Beauvais fut installé évêque de Senez. Peu de temps après, il prononça, devant Louis XV, son fameux sermon de la *Cène*, dans lequel il prit pour texte ces paroles de la Bible : *Encore quarante jours et Ninive sera détruite;* et il ajouta, en s'adressant au roi : « Sire, mon devoir de ministre d'un Dieu de vérité m'ordonne de vous dire que vos peuples sont malheureux, que vous en êtes cause, et qu'on vous le laisse ignorer. » La mort de Louis XV, arrivée quarante jours après cette exhortation, fut considérée par beaucoup de personnes comme l'accomplissement

Digitized by Google

d'une prophétie, et on crut que, par *Ninive*, l'orateur avait entendu le monarque.

Chargé de prononcer l'oraison funèbre de Louis XV, l'éloquent prélat s'en acquitta avec son talent accoutumé; on y remarqua surtout ce passage: « Si les peuples n'ont pas le droit de parler, ils ont le droit de se taire, et leur silence est la leçon des rois. » Ayant, en 1783, éprouvé quelques désagréments dans son diocèse, Beauvais donna sa démission et revint à Paris, où il avait beaucoup d'amis. Nommé, en 1789, député aux Etats-Généraux, il ne se fit point remarquer, et mourut le 4 avril 1790. Ce digne prélat, que l'on considère avec raison comme l'orateur du dernier siècle qui s'est le plus approché de Bossuet par la puissance de la parole, a publié plusieurs oraisons funèbres dont la nomenclature se trouve dans la *France littéraire* de J.-M. Quérard. L'abbé Galland a donné, en 1807, une édition des *Sermons, Panégyriques et Oraisons funèbres de Beauvais*, précédés d'une notice sur la vie et les écrits de ce prélat, par l'abbé de Boulogne.

(V. la *Biographie des contemporains*, *etc.*)

BEAUVALLET (Pierre-Nicolas), statuaire, élève de Pajou, naquit au Havre, en 1749 ou 1750. Chargé, en 1784, de l'exécution de toutes les sculptures destinées à décorer le château de Compiègne, cet artiste dut à ce beau travail et sa réputation d'habile sculpteur, et sa réception, en 1789, à l'Académie royale des beaux-arts. S'étant montré, comme se montrèrent alors beaucoup d'artistes, très-chaud partisan de la Révolution, Beauvallet présenta à la Convention, en 1793, les bustes de Marat et de Chalier; il fit aussi, pour la société des jacobins, le buste de Guillaume Tell, ce qui le mit en grande faveur auprès de cette société, et lui valut une place éminente dans l'administration des travaux publics.

Digitized by Google

Ses opinions exaltées s'étant entièrement modifiées après la chute de Robespierre, auquel il était dévoué, il renonça d'une manière absolue à la politique, et ne s'occupa plus que de son art. On doit au ciseau de ce statuaire, outre les ouvrages que nous avons cités : la statue de Barnave, pour le grand escalier du Luxembourg ; le *Silence et la Force*, qui décorent le même palais ; plusieurs fontaines, notamment celle du Gros-Caillou ; la réparation de la porte Saint-Denis ; deux statues en marbre, un *Narcisse* et une *Pomone* qui furent exposées au salon de 1812 ; puis une *Suzanne au bain*, regardée comme le meilleur ouvrage de l'auteur, qui savait allier, dans ce genre de composition, la pureté du style à l'élégance et à la grâce qui se font remarquer sur ses figures de femmes.

Beauvallet fut aussi chargé, en 1816, d'exécuter la statue du général Moreau, dont il exposa le modèle l'année suivante.

Cet artiste mourut à la Sorbonne, où il était logé par le gouvernement, le 17 avril 1818, à la suite d'une chute qu'il avait faite dans un escalier. Il avait entrepris une publication dont il n'a paru que trois livraisons sous ce titre : ***Fragments d'architecture, sculpture, peinture dans le style antique, composés ou recueillis et gravés au trait, dédiés à M. David,*** Paris, in-f°, 1803 et 1804.

(V. la ***Biographie des contemporains***, le ***Supplément à la biographie universelle***, le ***Havre ancien et moderne***, par M. J. Morlent.)

BÉCHEREL (François), né à Saint-Hilaire-du-Harcouët (Manche), le 8 mars 1732, était curé de Saint-Loup, près d'Avranches, lorsqu'il fut élu député du clergé, pour le bailliage de Coutances, aux États-Généraux de 1789. Il prêta le serment civique et religieux à l'Assemblée nationale, le 31 décembre 1790, et

Digitized by Google

fut nommé, au commencement de l'année suivante, évêque constitutionnel du département de la Manche. S'étant tenu à l'écart au fort de la révolution, quand le rétablissement de l'ordre eut permis de rouvrir les églises, il reprit possession de son siége et fut, lors du Concordat, l'un des douze évêques assermentés maintenus en fonction. Transféré à l'évêché de Valence, il occupa ce siége pendant treize ans, et termina sa carrière le 26 juin 1815. Ce prélat institua, à ses derniers moments, pour ses légataires, les pauvres de son diocèse, et fit, avec ordre de la publier, la déclaration suivante : « J'aime à rappeler ici qu'une des époques les plus consolantes de ma vie est celle où j'ai vu cesser la division qui affligeait l'Eglise de France; où moi-même, plein de regret d'avoir suivi un parti que condamnait l'Eglise; j'ai soumis ma conduite, et j'ai rétracté mes serments et toutes mes erreurs entre les mains de notre saint père le pape Pie VII. » Son portrait gravé se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

(V. le *Moniteur* et l'*Histoire des évêques de Coutances*, par Lecanu.)

BEC-CRESPIN (Jean du), naquit, vers 1540, d'une des plus illustres familles de Normandie. Après avoir exploré, dans sa jeunesse, une partie de l'Europe, il entreprit un voyage dans le Levant, visita l'Egypte et la Palestine, où il recueillit un bon nombe de médailles et de manuscrits. De retour en France, il se retira auprès de son oncle, évêque de Nantes, et prit bientôt parti dans les guerres contre les huguenots. Ayant obtenu un commandement, il fut chargé du siége de plusieurs villes, et se distingua devant Fontenay, dont il se rendit maître, puis, en 1577, sous les murs d'Issoire, où il fut blessé, pour la onzième fois, d'un coup de mousquet, dont il ne guérit que difficilement. Obligé de quitter le service à cause de ses

Digitized by Google

blessures, il se livra à l'étude, embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu de l'abbaye de Mortemer. Quelques années plus tard, en 1599, il était nommé évêque de Saint-Malo et conseiller de la couronne. Ce prélat, après avoir gouverné son diocèse avec sagesse, pendant onze ans, termina sa carrière le 25 janvier 1610, et fut inhumé, selon son désir, dans l'abbaye de Mortemer. On voyait sur son tombeau une épitaphe, dans laquelle il était dit qu'il avait composé le même nombre d'ouvrages qu'il avait reçu d'arquebusades ; mais on ne connaît de ces onze ouvrages que ceux dont voici les titres : *Sermons sur l'excellence de l'oraison dominicale*, Paris, 1586, in-8°; *Discours de l'antagonie, du chien et du lièvre, ruses et propriétés d'iceux, l'un à bien assaillir et l'autre à se bien défendre*, 1593, sans indication de lieu ni de nom d'imprimeur, volume rare et très-recherché des amateurs ; *Histoire du grand Tamerlan*, tirée des monuments arabes, Lyon, 1602. Les auteurs du *Gallia christiana* attribuent aussi à du Bec-Crespin une paraphrase des psaumes en français.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et le *Supplément de la biographie universelle.*)

BECQUET (Robert), habile architecte, ou plutôt, « Maître charpentier du roi, à Rouen, et de sa grande église Notre-Dame dudit lieu, » comme il se qualifiait, naquit vers la fin du quinzième siècle, à Rouen ou à Darnétal. S'étant déjà fait connaître par la construction de l'élégante pyramide du clocher de l'église de Saint-Martin-du-Pont, il fut chargé, par le cardinal d'Amboise, archevêque de Rouen (deuxième du nom), de l'érection d'une nouvelle flèche sur la tour centrale de Notre-Dame, en remplacement de celle qui avait été incendiée le 4 octobre 1514.

Commencée d'après ses plans et sous sa direction, en juin 1542, cette flèche, dont la charpente se com-

Digitized by Google

posait, dit-on, de trois mille quatre cent vingt-deux pièces de bois, avait ses premières pièces posées sur la plate-forme de la tour, le 13 septembre 1543, et avait atteint son plus haut point d'élévation, environ deux cents pieds au-dessus de cette plate-forme, le 29 août de l'année suivante. Cette magnifique aiguille, chef-d'œuvre qui fit, pendant près de trois siècles, l'admiration des connaisseurs, fut entièrement détruite par un incendie, allumé par la foudre le 15 septembre 1822. Robert Becquet avait aussi cultivé la poésie, et avec assez de succès pour mériter d'être l'un des lauréats à l'Académie des Palinods, qui le couronna, en 1545, pour une ballade.

Il mourut à Rouen, en 1554, dans une maison située près de l'abbaye de Saint-Amand.

(V. l'*Histoire de la Cathédrale de Rouen,* par dom Pommeraye; *Lettre à M. Alavoine sur la flèche de Robert Becquet*, par M. A. Deville; *Revue des architectes*, par le même.)

BECTHOMAS (Pierre-Marc-Antoine de Languedor de), comte d'Averton, président à mortier au Parlement de Normandie, naquit à Rouen, le 10 octobre 1714. Il était encore au collége lorsqu'il fit l'envoi au concours de l'Académie des Palinods de Rouen d'un poëme, en vers latins, sur la naissance du dauphin, père de Louis XVI, poëme pour lequel il obtint l'un des premiers prix du concours. Parvenu aux plus hautes fonctions de la magistrature, le président de Becthomas ne cessa point d'aimer la poésie et d'en encourager l'essor. Elu, en 1767, prince de l'Académie, dont il avait été le lauréat, il montra, par la générosité et la magnificence qu'il déploya à cette occasion, que nul n'était plus digne que lui d'un tel honneur.

Il mourut à Rouen, le 17 avril 1780, fort regretté comme magistrat et comme protecteur des lettres.

Digitized by Google

(V. la *Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen,* par A.-G. Ballin, etc.)

BEDA (Noël), né dans le diocèse d'Avranches (quinzième siècle), fut d'abord principal du collége de Montaigu, à Paris, et devint, en 1520, syndic de la faculté de théologie. Il se fit, dans cette dernière fonction, une bruyante et triste célébrité par ses persécutions contre les gens de lettres, dont il redoutait la critique en matière religieuse, et contre les professeurs enseignant le grec et l'hébreu, enseignement dans lequel il voyait un grand danger pour la religion. Ce fougueux docteur poursuivit avec acharnement son confrère Merlin, pour son *Apologie d'Origène;* Lefêvre d'Etaples, qui croyait voir trois Madeleines dans l'*Evangile*, et le célèbre Erasme pour ses *Paraphrases*, qu'il réussit à faire censurer par la Faculté. Lors de l'affaire du divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, cette Faculté ayant été consultée, les docteurs, qui pour la plupart étaient gagnés par la cour, paraissaient disposés à voter, en faveur du roi, contre la reine opprimée, mais Beda, mu, dans cette circonstance, par un sentiment de justice qui n'entrait point assez souvent dans ses actes, s'opposa à cette délibération. Non content de cette courageuse opposition, ce turbulent théologien se permit encore des réflexions indiscrètes sur l'alliance politique du monarque anglais avec François Ier, et se donna le tort bien plus grave de prêcher publiquement contre ce dernier, sous prétexte qu'il ménageait trop les hérétiques. Un banissement temporaire ne l'ayant point corrigé, il fut, après avoir fait amende honorable, dans le parvis Notre-Dame, enfermé au Mont-Saint-Michel, où il mourut, le 8 janvier 1536. Ses ouvrages sont: *De unicâ Magdalenâ,* Paris, 1519, in-4°; *Apologia pro filiabus et nepotibus Annæ contrà Fabrum,* 1520, in-4°; *Contrà commentarios Fab*[illegible]

Evangelia libri II, etc.; Contrà Erasmi paraphrases libri II, 1526, in-f°; *Contrà clandestinos Lutheranos*, 1529; *Dialogues contre l'Apologie d'Origène du docteur Merlin; Traité sur le rétablissement du cierge paschal.*

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

BEFFARA (Louis-François), né à Nonancourt (Eure), le 23 août 1751, fut nommé, en 1792, commissaire de police à Paris, quartier de la Chaussée-d'Antin, fonction qu'il remplit jusqu'en 1816. Homme instruit et passionné pour un certain genre d'étude, il s'occupa, pendant cinquante ans, de l'histoire des théâtres lyriques de France et de l'étranger, et de recherches sur la naissance, la vie et les ouvrages de notre grand poète comique, Molière. Les œuvres de ce littérateur infatigable, se composent de plus de quarante volumes manuscrits sur les matières suivantes : *Dictionnaire de l'Académie royale de musique*, contenant l'histoire de cet établissement, 7 vol. in-4°; *Réglements sur ce théâtre*, 7 vol. in-4°; *Dictionnaire alphabétique des acteurs, actrices, danseurs et danseuses de l Académie*, 3 vol. in-f°; *Tableau chronologique des représentations journalières des tragédies, opéras, ballets, depuis l'établissement de l'Académie, en* 1671, *jusqu'à présent; Dictionnaire des tragédies, ballets, opéras et pantomimes non représentées au théâtre de l'Académie*, 5 vol. in-f°; *Dramaturgie lyrique étrangére*, 17 vol. in-4°; *Tables généalogiques des familles Poquelin et Cressé*, 3 vol. in-4°. Tous ces manuscrits appartiennent aujourd'hui à la Bibliothèque impériale, à laquelle ils ont été légués par l'auteur. Beffara est mort à Paris, le 2 février 1838. Ses ouvrages imprimés sont : *Dissertation sur J.-B. Poquelin Molière et sur ses ancêtres, etc.; Esprit de Molière; Choix de maximes, pensées, caractères, etc.*, tirés de ses œuvres, avec un abrégé de

Digitized by Google

sa vie, Paris, Lacombe, 1777, 2 vol. in-12; *Recherches sur les époques de la naissance et de la mort de J.-F. Regnard,* Paris, Brière, 1823, in-8°; *Lettres à MM. les maires des communes de Ferrière et de La Ferrière, des départements des ci-devant provinces de Normandie, Bretagne et autres, pour la recherche des manuscrits de Molière,* Paris, 1828; *Maison natale de Molière, lettre de M. Beffera à l'éditeur de la Revue rétrospective,* Paris, 1833.

(V. la *France littéraire* et la *Littérature française contemporaine,* de J.-M. Quérard.)

BÉHÉRÉ (Jean-Baptiste-Joseph), né à La Hallotière, près de Gaillefontaine, dans le pays de Bray, en 1763, professa, pendant près de cinquante ans, les mathématiques à Rouen, tout en s'occupart aussi de sciences naturelles, et plus spécialement de botanique.

Reçu membre de la Société libre d'émulation, en 1792, époque de la fondation de cette société, il participa activement à ses travaux, en lui faisant communication de nombreux et intéressants mémoires, dont la majeure partie fut publiée, et dont voici l'énumération : *Discours sur l'utilité des sciences en général, et particulièrement de celles qu'on nomme sciences exactes, ou mathématiques; Tableaux méthodiques du système de Tournefort; Du Système sexuel de Linnée et du système naturel de Jussieu, pour servir d'introduction à la botanique; Muscologia Rhotomagensis, ou Tableau analytique des mousses qui se rencontrent aux environs de Rouen; Tableau analytique des genres et espèces de lichens des environs de Rouen; Mémoire statistique sur la véritable source de l'Andelle, son cours et celui des autres petites rivières qui s'y jettent.* Les ouvrages de Béhéré restés inédits sont: Un *Cours d'arithmétique élémentaire* et un *Mémoire sur l'inégalité des saisons,* composé pour répondre à la question proposée par la Société d'émulation sur

Digitized by Google

cette matière, en 1805. Cet honorable et modeste savant, auquel la Société linnéenne de Normandie avait conféré le titre de membre correspondant, eut le malheur d'être frappé de cécité en 1835, et termina sa carrière le 10 février 1839.

(V. dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1840, une *Notice biographique* par M. J. Girardin.)

BEHOURT (Jean), naquit à Rouen, dans la première moitié du seizième siècle. Devenu régent au collége des Bons-Enfants de sa ville natale, il se fit une certaine célébrité par la publication d'un rudiment tiré de la grammaire de Despautères, que les maîtres et les élèves d'alors appelèrent le *Petit Behourt,* livre qui, dit-on, est aujourd'hui de la plus grande rareté. Behourt a aussi composé, de 1597 à 1604, trois tragédies représentées par ses élèves à la distribution des prix du collége dont il était le régent. Ces pièces ont pour titres : *Polixène,* tragédie en cinq actes et en vers, avec des chœurs, tirée du premier livre des histoires tragiques de P. Boisteau, dédiée à très-haute et très-illustre princesse de Montpensier, représentée à Rouen, le 7 septembre 1597; *Esaü ou le Chasseur,* tragédie en cinq actes, avec des chœurs, dédiée au duc de Montpensier, représentée le 2 août 1598; *Hypsicratée ou la Magnanimité*, tragédie en cinq actes, dédiée à messire Georges de Montigny, président au Parlement de Normandie, représentée en 1604. Ces trois tragédies de collége ont été imprimées à Rouen, chez Raphaël du Petit-Val, la même année de leur représentation. On connaît encore de Behourt un ouvrage intitulé : *Puriores sententiæ cum dictis festivioribus ex Ovidio decerptæ,* Paris, in-8°. Behourt mourut à Rouen, dans la première moité du dix-septième siècle.

(V. l'*Histoire du théâtre français* des frères Par-

Digitized by Google

fait ; les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier, et le *Supplément à la biographie universelle.*)

BEHOURT (Jean), né à Rouen, et probablement de la même famille que le précédent, était avocat au Parlement de Normandie. Il est l'auteur d'un ouvrage curieux ayant pour titre : Le *Trèsor d'éloquence, avec une explication des mots difficiles,* ouvrage imprimé à Rouen, chez Romain de Beauvais, 1619, in-8°. Jean Behourt mourut en 1620.

(V. l'*Abrégé de cosmographie*, par l'abbé Saas, année 1756, et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BÉLARD (Pierre), né à Rouen, vers le milieu du dix-septième siècle, était un ecclésiastique alliant à la piété et au savoir une charité inépuisable. Envoyé à Alençon pour l'exercice de son ministère, il y fut pourvu d'une cure, et devint l'un des bienfaiteurs de cette ville, par la fondation de deux établissements de bienfaisance, celui des dames de la Providence, puis celui d'un hôpital auquel il légua toute sa fortune. Cet homme de bien, après avoir gouverné son église pendant trente-cinq ans, termina sa carrière en 1729, pleuré de toute la ville, dont par ses vertus il avait fait l'édification. L'abbé Bélard a laissé un manuscrit précieux pour l'église, les curés et la ville d'Alençon ; il est intitulé : *Inventaire des titres, papiers et enseignements concernant la cure d'Alençon, avec un mémoire de toutes choses,* in-f°.

(V. les *Mémoires historiques de la ville d'Alençon,* par Odolant Desnos, t. 1, et la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long.)

BELBEUF (Jean-Pierre-Prosper Godard, marquis de), naquit à Rouen, vers 1725. Après avoir rempli successivement différentes fonctions dans la magistra-

Digitized by Google

ture, il devint Procureur général au Parlement de Normandie, et fut, en cette qualité, élu, en 1789, député à l'Assemblée des notables. Lors de la sédition excitée à Rouen, à cette même époque, par deux envoyés de Paris, Bordier et Jourdain, le Procureur général eut, ainsi que l'Intendant de la province, son hôtel envahi et ses meubles brisés par les séditieux. Dénoncé comme suspect, en 1793, le marquis de Belbeuf fut incarcéré, à Rouen, dans la maison de Saint-Yon, transformée alors en prison, et ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre. Éloigné des fonctions publiques à cause de son âge avancé, ce magistrat termina sa carrière à son château de Belbeuf, le 3 avril 1810. On lui doit, selon Servin, un ouvrage intitulé : *Sollicitations.*

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

BELBEUF (Pierre-Augustin de), de la même famille que le précédent, naquit à Rouen, sur la paroisse Sainte-Croix-Saint-Ouen. Il embrassa la carrière ecclésiastique, et fut nommé, en 1774, évêque d'Avranches, siége qu'il occupa jusqu'à l'époque de sa suppression. Son épiscopat fut marqué par la fondation d'un collége dans la ville d'Avranches, et par la réception de trois éminents personnages voyageant dans son diocèse: l'empeur Joseph II, le comte d'Artois, depuis Charles X, et le duc de Chartres, depuis Louis-Philippe. Ce prélat est mort à Londres en 1808.

(V. l'*Histoire du Mont-Saint-Michel et de l'ancien diocèse d'Avranches*, par l'abbé Desroches.)

BELLAIZE (Julien), né en 1639, à Saint-Symphorien (diocèse d'Avranches), fit profession dans l'ordre des Bénédictins, en 1663. Homme studieux et d'un mérite supérieur, il passa une grande partie de sa vie à fouiller les bibliothèques et à compulser les anciens

Digitized by Google

manuscrits; puis s'associa à deux savants bénédictins de l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, D. Noury et D. Duchesne, pour revoir, sur les manuscrits, les œuvres de saint Ambroise, dont ces religieux avaient entrepris de rétablir le texte primitif. D. Bellaize se livra aussi à la recherche des documents relatifs aux conciles tenus en Normandie, dans le but de donner sur cette matière une édition plus ample que celle de D. Pommeraye; mais arrêté, vers la fin de son travail, par l'affaiblissement de sa santé, il laissa son ouvrage manuscrit à D. Bessin, et mourut à Rouen, dans l'abbaye de Saint-Ouen, le 23 août 1711. D. Bessin mit la dernière main à l'ouvrage de son savant confrère, et le publia à Rouen, en 1717.

(V. l'*Histoire littéraire de la congrégation de Saint-Maur.*)

BELLEAU (Gabriel-Adine), naquit à Bazoches (Orne), le 5 septembre 1798, d'une des plus honorables familles de la contrée. Il reçut de sa mère les premiers éléments d'une éducation qu'il alla compléter auprès de l'abbé Hervieu, principal du collége de Falaise; puis, comme on le destinait à la profession de médecin, il fut à Paris suivre quelques cours spéciaux, jusqu'au moment où la faiblesse de sa santé et sa prédilection pour les études d'économie sociale le firent renoncer à cette carrière. Donnant, lors de la Révolution de 1830, l'essor à ses idées larges et généreuses, il se demanda si la France allait être admise à jouir de tous les avantages qui venaient d'être promis, et si, à cet effet, les diverses classes de la société auraient le droit d'apporter au pays le tribut du bien qu'elles pouvaient lui faire, ou s'il serait établi entre les Français une catégorie d'étrangers et d'ilotes, en dehors des conditions ostensibles de l'organisation sociale. Une polémique pleine d'intérêt et d'à-propos s'établit sur ce grave sujet, dans le journal de Falaise,

Digitized by Google

sous le voile de l'anonyme, voile assez transparent pour faire reconnaître l'abbé Hervieu et son ancien élève. Nommé membre du conseil de son arrondissement et du conseil municipal de Falaise, M. Belleau continua à s'occuper, avec sagesse et intelligence, des questions d'économie politique, et contribua, de tout son zèle et de toute sa capacité, à étendre le cercle d'action des sociétés savantes dont il faisait partie, sociétés parmi lesquelles se trouvait l'Association normande. Cet homme de bien, qui possédait les plus nobles qualités de l'esprit et du cœur, termina sa carrière prématurément, le 25 décembre 1839, dans de grands sentiments religieux, qui avaient été ceux de toute sa vie.

(V. dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1841, une notice biographique par M. le comte de Beaurepaire.)

BELLENGÉ (Michel-Bruno), né à Rouen, en 1726, sur la paroisse Saint-Pierre-du-Chastel, fut l'un des premiers élèves de l'école de peinture fondée dans cette ville, sous la direction de J.-B. Descamps. Après avoir remporté, de 1748 à 1751, trois prix à cette école, il s'exerça à peindre des fleurs sur émail, genre dans lequel il acquit bientôt un talent qui le mit en réputation. Il s'était aussi fait connaître dans la grande peinture, et M. Voyer-d'Argenson lui fit copier, à Paris, deux tableaux de Van-Huysum, chefs-d'œuvre de son cabinet.

Mis en rapport avec plusieurs artistes distingués de la capitale, il travailla, sous la direction de Pierre, aux peintures du plafond du château de Saint-Cloud, et Deshays, son compatriote, l'associa à quelques-uns de ses travaux. Chardin, qui l'honorait de son estime, l'ayant, en 1764, présenté à l'Académie de peinture, il y fut admis la même année. Son tableau de réception était un vase de fleurs, que les artistes et les

Digitized by Google

connaisseurs regardèrent comme son chef-d'œuvre. Peu de temps après, il était nommé directeur de la manufacture des tapis de Turquie, à Chaillot, et obtenait un logement au Louvre. Les belles tapisseries commandées, à cette époque, pour décorer le chœur de Notre-Dame de Paris, furent exécutées sur les dessins de Bellengé. Cet artiste, que tout, jusqu'alors, avait contribué à rendre heureux, devait, sur la fin de sa carrière, être soumis à de bien rudes épreuves; des envieux lui firent perdre sa place, et la Révolution, sa fortune. La mort lui enleva une épouse tendrement aimée; une paralysie, qui le tenait dans la tête, combla la mesure, en le privant de ses facultés intellectuelles. Ramené dans sa ville natale, auprès de sa famille, il y mourut le 12 décembre 1793.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

BELLENGER (François), naquit, vers 1687, à Saint-Germain-de-Lisieux, selon quelques biographes, et à Saint-Gervais-d'Asnières (Eure), selon M. L. Du Bois. Reçu docteur en Sorbonne et très-versé dans l'étude des langues anciennes, il se livra à des travaux d'érudition, et publia les ouvrages remarquables dont voici les titres : *Lettre critique au P. Catrou sur sa traduction de Virgile,* Paris, v[e] Belley, 1721, in-12; *Antiquités romaines de Denys d'Halicarnasse*, traduit du grec en français, Paris, 1723, 2 vol. in-4°, ouvrage réimprimé en 1807, en 6 vol. in-8°; *Essai de critique sur les écrits de Rollin, sur les traductions d'Hérodote,* et le *Dictionnaire géographique et critique de La Martinière*, sous le pseudonyme de Vander-Meulen, Amsterdam, l'Honoré, 1740; Supplément au même ouvrage, 1741; *Vies des hommes illustres, faisant suite à celles de Plutarque*, traduit de l'anglais d'après Rowe; *Théologie astronomique, etc.*, traduit d'après le texte anglais de Derham. Bellenger avait

Digitized by Google

aussi donné, en 1729, une édition fort estimée des *Psaumes*, en latin, avec des annotations. Il mourut à Paris, le 12 avril 1749, laissant à l'état de manuscrit une traduction d'Hérodote.

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

BELLENGER (Thomas), né à Caen, le 6 janvier 1743, était petit-neveu du précédent. Il étudia chez les Jésuites, dans leur célèbre collége du Mont, où il fit des progrès si rapides, qu'il fut nommé professeur, avant d'avoir atteint sa vingt-troisième année. Entré dans l'état ecclésiastique, il continua de se livrer à l'enseignement, et devint, à l'âge de vingt-huit ans, recteur de l'Université de Caen. Il fut, en cette qualité, chargé de prononcer l'oraison funèbre de Louis XV, en 1774, ce qu'il fit en latin, avec un remarquable talent; puis en français, peu de jours après, avec une éloquence digne des plus célèbres prédicateurs. Ayant obtenu, à cette même époque, un canonicat et le titre de sous-chantre dans l'église métropolitaine de Rouen, il permuta bientot contre un humble canonicat, dans la collégiale du Saint-Sépulcre de Caen, et fut nommé principal du collége du Mont.

Lors de la Révolution, l'abbé Bellenger refusa de prêter serment à la nouvelle Constitution civile du clergé, sur laquelle il publia une brochure intitulée, l'*Interprète infidèle des Saintes-Ecritures*, écrit qui s'adressait à l'évêque constitutionnel Fauchet. Forcé de quitter la France, il se réfugia en Angleterre, apprit la langue du pays et traduisit l'*Apologie de la Bible* du docteur Watson. A son retour dans sa patrie, après le Concordat, il fut nommé, par le nouvel évêque de Bayeux, chanoine honoraire de la métropole, vicaire général du diocèse, et devint professeur de littérature au collége universitaire de Caen, membre

Digitized by Google

et président de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de la même ville.

L'abbé Bellenger avait cultivé avec succès la poésie latine, et composé, entre autres pièces dans ce genre, et sur différents sujets, un poème sur la naissance du roi de Rome. Il termina sa longue et honorable carrière à Caen, le 29 octobre 1824.

Il avait aussi composé un grand nombre de sermons et d'oraisons funèbres; ces dernières seules ont été publiées.

(V. dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, un éloge historique de l'abbé Bellenger, par M. de Baudre.)

BELLEY (Augustin), naquit le 19 décembre 1697, à Sainte-Foi-de-Montgommery, diocèse de Lisieux; il fit ses études à l'Université de Caen, et fut ensuite à Paris, où, après avoir été reçu licencié en théologie, il devint répétiteur au collége du Plessis, et, plus tard, précepteur du fils du marquis de Balleroy. Trouvant bientôt dans le duc d'Orléans, qui avait apprécié son mérite, un généreux protecteur, Belley fut admis à faire partie de la maison de ce prince, en qualité de secrétaire et de bibliothécaire, ce qui lui permit de se livrer à son goût pour les travaux d'érudition. Ses connaissances profondes en histoire, en géographie et en numismatique, le firent recevoir, en 1744, à l'Académie des inscriptions, et associer à la rédaction du *Journal des Savants*, publication qu'il enrichit d'un bon nombre d'excellents articles. Ce savant distingué, qui avait été nommé censeur royal, termina sa carrière à Paris, le 26 novembre 1771. L'abbé Belley a fait insérer, dans les *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, plus de soixante dissertations sur la géographie et sur les médailles : elles se trouvent énumérées dans la *France littéraire* de J.-M. Quérard. Il est aussi l'auteur des *Eclaircisse-*

Digitized by Google

ments géographiques sur l'ancienne Gaule, ouvrage imprimé à la suite du *Traité des mesures itinéraires*, par Danville, et de l'*Explication des marbres de Cyzique*, publiée par de Caylus. L'éloge de cet académicien, dû à la plume de son savant confrère Le Beau, se trouve dans le 38e volume de l'*Académie des inscriptions.*

(V. le *Supplément de la biographie universelle, etc.*)

BELOT (François), poète né à Caen, dans le seizième siècle, dédia au duc d'Alençon, frère de Henri III, une *Grammaire anglaise et française* imprimée à Londres, en 1580. Ce poète, qui se qualifiait de gentilhomme cadomois, a joint à cette grammaire plusieurs pièces de vers sur des sujets galants, ainsi que l'indique les titres dont voici un échantillon : *Bouquet d'amour; Salade d'amour, etc.*

(V. les *Origines de Caen,* par Huet.)

BELZAIS-COURMENIL (Nicolas-Bernard-Joachim-Jean), né à Ecouché (Orne), en 1747, suivit la carrière du barreau, et fut nommé, lors de la formation des Assemblées provinciales, procureur du roi et procureur syndic du bureau intermédiaire d'Argentan. Elu député aux États-Généraux, en 1789, ce fut lui qui proposa de diviser l'écu tournois en parties décimales, ce qui fit changer l'empreinte des monnaies. Lorsque l'Assemblée eut terminé ses travaux, Belzais, rentré dans la vie privée, fut nommé maire d'Argentan, et s'occupa avec beaucoup de succès, comme riche propriétaire, des progrès de l'agriculture dans cette contrée. Il a écrit, sur les heureux résultats que lui avaient fait obtenir ses perfectionnements en matière de culture, plusieurs mémoires rédigés avec autant de méthode que de clarté. Elu, en l'an IV, par le corps électoral de son département, membre du conseil des Cinq-Cents, il eut l'honneur

Digitized by Google

de présider cette Assemblée, dans laquelle il se fit remarquer par un excellent rapport sur les abus qui s'étaient introduits dans l'administration des hospices. Appelé par le nouveau gouvernement, après les événements du 18 brumaire, à la préfecture de l'Aisne, Belzais-Courmenil porta dans ce département le fruit de sa longue expérience en administration et en agriculture.

Il termina sa carrière le 26 août 1804. Son portrait gravé se trouve à la bibliothèque de Rouen.

(V. le *Moniteur* et la *Biographie des contemporains.*)

BENCE (Jean), né à Rouen, en 1568, appartenait à la maison de Sorbonne, et fut l'un des premiers prêtres qui entrèrent dans la congrégation de l'Oratoire, qui venait de se former en France. Il communiquait à ses confrères, depuis plusieurs années, ses lumières sur l'Ecriture-Sainte, lorsqu'il fut envoyé, par le cardinal de Bérulle, d'abord en Bourgogne, ensuite à Lyon, ville dans laquelle il fit une longue résidence, et où il composa, à l'usage du séminaire qu'il y dirigeait, les ouvrages suivants: *Manuale in quatuor Evangelia*, 1626, in-12; *Manuale in omnes Pauli Epistolas et in Septem Epistolas canonicas,* 1628 et 1638, 2 vol. in-12.

Le P. Bence mourut le 24 avril 1642.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

BENEDICTI (Jean), naquit au Pin-la-Garenne, près de Bellème (Perche), au commencement du seizième siècle. Docteur en Sorbonne et vicaire général du diocèse de Séez, il fut en réputation pour sa piété et son éloquence, ainsi que pour son érudition en matière théologique. Il avait publié des *Gloses* sur l'Ancien et le Nouveau-Testament; elles furent réimprimées en 1558.

(V. les *Antiquités et chroniques percheronnes, etc.*, par l'abbé L.-J. Fret.)

Digitized by Google

BENETOT (Jacques-Maur), naquit à Rouen, en 1613, et fit profession dans l'abbaye du Bec, le 28 septembre 1632. Bénédictin des plus savants dans la langue hébraïque et dans l'interprétation des Saintes Ecritures, il se montra fort habile dans la controverse avec les réformés; puis, ayant acquis de grandes connaissances en bibliographie, il donna le catalogue d'un grand nombre d'ouvrages ascétiques, dont Luc d'Achery enrichit l'édition qu'il publia en 1671. Dom Benetot a composé plusieurs sermons qu'il prêcha avec éloquence dans l'abbaye de Fécamp, et a publié une *Histoire de l'abbaye de Saint-Jean de Laon*, dont il avait été prieur.

Il termina sa carrière à Saint-Allyre de Clermont, en Auvergne, le 17 juillet 1664.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.)*

BENOIT (Jean), né à Verneuil, diocèse d'Évreux, vers 1483, fit ses études à Paris, où il fut reçu docteur dans le collége de Navarre. Il était curé de la paroisse des Saints-Innocents, lorsqu'en 1555, le cardinal de Lorraine, qui faisait un voyage à Rome, l'emmena avec trois autres théologiens, dans le but de conférer avec les jésuites sur les points relatifs à l'institut que ses derniers voulaient fonder à Paris, malgré l'opposition de l'Université de cette ville. Le savant théologien Benoît mourut le 19 février 1573, après avoir publié les ouvrages suivants : *Concordance des deux Testaments*, 1560; *Recueil de Scholies*, tirées des interprètes grecs et latins, sur les quatre Evangiles et sur les Actes des Apôtres, ouvrage commencé par J. de Gaigni, 1562; *Notes marginales sur toute l'Ecriture-Sainte*, Paris, Macé, 1565.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et l'*Histoire de l'Université de Paris*, par Crevier.)

Digitized by Google

BENSERADE (Isaac de), né à Lyons-la-Forêt, près des Andelys, en 1612, descendait, selon plusieurs écrivains, de Paul de Benserade, chambellan de Louis XII, et avait pour père un maître des eaux et forêts, qui, après avoir professé le calvinisme, était entré dans le giron de l'Eglise catholique.

Benserade avait huit ans lorsqu'il reçut le sacrement de confirmation; l'évêque, qui le lui administrait, lui ayant demandé s'il voulait changer son nom hébreu pour un nom du Nouveau-Testament, il répondit : « J'y consens volontiers pourvu que l'on me donne du retour. » L'évêque, charmé de cette répartie, dit : « Il faut lui laisser son nom, il le rendra illustre. » Cet enfant, pour lequel cette prophétie devait si bien se réaliser, était encore au collége lorsqu'il perdit son père, perte qui le laissait sans fortune. Mais allié par sa mère au cardinal de Richelieu, il dut à cette illustre parenté une pension de six cents livres, que la famille lui continua après la mort du ministre, et qu'un mauvais quatrain lui fit supprimer.

Introduit à la cour en sa qualité de gentilhomme, ce poète y fut bientôt en grande réputation par la grâce de sa personne et l'enjouement de son esprit. Il fit des vers sur tous les sujets et dans tous les genres, avec une extrême facilité, mit pour l'usage du dauphin les *Métamorphoses d'Ovide* en rondeaux, et composa plusieurs pièces de théâtre. Mais ce qui contribua le plus à le mettre en vogue, ce sont les vers qu'il fit pour les ballets royaux, et son fameux sonnet de *Job*, qui, opposé pour le mérite au sonnet d'*Uranie* de Voiture, partagea la cour en deux camps. Ce bel esprit, que la reine-mère avait gratifié d'une pension de trois mille livres, eut aussi plus tard une large part aux libéralités du cardinal Mazarin. Il était, depuis 1674, membre de l'Académie française, où il avait remplacé Chapelain. Dégoûté du monde dans les dernières années de sa vie, et ne s'occupant plus

Digitized by Google

que d'ouvrages et de pensées religieuses, il se retira à Gentilly, près de Paris, où il mourut le 19 octobre 1691, victime de la maladresse d'un chirurgien qui, en le saignant, lui coupa l'artère, et s'enfuit, effrayé, sans lui avoir donné aucun secours. Le poète Senécé fit, pour mettre au bas du portrait de Benserade, les vers suivants, qui résument parfaitement le personnage :

Ce bel esprit eut trois talents divers
Qui trouveront l'avenir peu crédule :
De plaisanter les grands, il ne fit point scrupule,
Sans qu'ils le prissent de travers;
Il fut vieux et galant sans être ridicule,
Et s'enrichit à composer des vers.

(V. pour les notes biographiques et bibliographiques sur Benserade, les *Mémoires* du P. Niceron, t. 14; la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 18; les *Normands illustres*, publiés par L.-H. Baratte; etc. Plusieurs portraits se trouvent dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

BÉRAULT (Josias), né vers 1555, à Laigle, et non à Rouen, comme l'a écrit Guilbert dans ses *Mémoires biographiques*, appartenait à une famille professant le calvinisme. Il était avocat au Parlement de Rouen, conseiller au siége de la Table de marbre du palais, et fut l'un des jurisconsultes les plus savants du règne de Henri III. Il est l'auteur de la *Coutume réformée du pays et duché de Normandie, avec des commentaires et annotations, etc.*, ouvrage publié, pour la première fois, en 1606, à Rouen, chez Raph. du Petit-Val, et dont le grand succès fut attesté par six éditions. La *Coutume réformée* de Bérault a été imprimée depuis avec celles de Le Bathelier et de Jacques Godefroy, dont Lallemant donna, en 1776, une magnifique édition en 2 vol. in-f°.

Digitized by Google

(V., dans la *Revue de Rouen* du mois de décembre 1838, une notice biographique sur ce personnage, par M. L. Du Bois. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

BERNARD (Catherine), née à Rouen, en 1662, était parente des deux Corneille et de Fontenelle. Elevée dans la religion réformée, elle fit, lors de la révocation de l'édit de Nantes, abjuration du calvinisme, ainsi que cela se trouve consigné dans le *Mercure galant* du mois d'octobre 1685. Deux romans : Les *Malheurs de l'amour* et le *Comte d'Amboise*, qu'elle publia sous le titre modeste de *Nouvelles*, romans dans lesquels on admire, dit un critique, la délicatesse de l'expression et la finesse des pensées, commencèrent sa réputation. Ayant aussi du goût pour la poésie, et surtout pour le genre dramatique, Mlle Bernard donna au théâtre, le 4 février 1689, la tragédie de *Laodamie*, qui fut accueillie favorablement. *Brutus*, autre tragédie, représentée le 18 décembre de l'année suivante, eut un succès éclatant, ce que de Visé constata dans son *Mercure*, où il fait un grand éloge de la pièce et de l'auteur. Voltaire, qui, trois ans plus tard, traitait aussi le sujet de *Brutus*, se souvint de quelques-uns des meilleurs passages de la pièce de Mlle Bernard, et fit plus que de les imiter.

La renommée que s'était acquise cette compatriote et alliée des deux Corneille, d'abord par les ouvrages qui viennent d'être cités, puis par les succès qu'elle obtint aux concours de l'Académie française et de l'Académie des jeux floraux, lui mérita d'avoir part aux libéralités de Louis XIV, pour une pension de deux cents écus, et l'honneur d'être admise à faire partie de la célèbre Académie des *Ricovrati*, de Padoue.

Mlle Bernard mourut à Paris, en 1712, et fut inhumée dans l'église Saint-Paul. Sss ouvrages publiés

Digitized by Google

sont : Les *Malheurs de l'amour, ou Eléonore d'Ivrée*, Paris, Michel Groult, 1687, in-12 ; le *Comte d'Amboise*, Paris, 1689 ; *Brutus*, tragédie, 1691 ; *Inès de Cordoue*, nouvelle espagnole, Paris, 1696. On attribue au même auteur une tragédie de *Bradamante*, que l'on croit être la même que celle qui se trouve dans le théâtre de Th. Corneille, ce qui n'est pas mieux prouvé que la prétendue collaboration de Fontenelle à la tragédie de *Brutus*. L'éloge de cette Rouennaise, dont le talent littéraire mériterait d'être plus connu, se trouve dans l'*Histoire du théâtre français*, des frères Parfait.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE, *V.* Saint-Pierre.

BERNIÈRES (Jourdaine de), née le 28 février 1590, était une noble et pieuse dame qui fonda à Caen, sa ville natale, la première communauté des religieuses Ursulines. Elle entra elle-même dans cette communauté, en 1625, et sa naissance, ainsi que ses vertus, la fit bientôt choisir pour en être la supérieure. Ce fut peu de temps après qu'elle fit édifier les magnifiques bâtiments que les Ursulines habitèrent pendant de nombreuses années.

Mme de Bernières mourut le 26 septembre 1670.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

BERNIÈRES (Jean de), frère de la précédente, naquit à Caen, vers 1602 ; il devint trésorier de France, dans cette même ville, et tourna toutes ses pensées vers les méditations religieuses. Son goût pour la retraite l'ayant déterminé à se démettre de sa charge, il se confina dans un petit ermitage attenant au couvent des Ursulines, dirigé par sa sœur. Il composa, dans cette retraite, plusieurs ouvrages ascétiques, dont le P. Louis-François d'Argentan a fait et publié une

Digitized by Google

compilation, sous les titres de : Le *Chrétien intérieur; Œuvres spirituelles; Pensées sur les mystères de la foi.* Bernières contribua, pour une large part, à la fondation, dans la ville de Caen, d'un hôpital pour les pauvres renfermés, et d'une maison destinée à recevoir les filles repenties. Cet homme de bien termina sa carrière le 3 mai 1659.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

BERRIAYS (le), *V.* Le Berriays.

BERRIER (Louis), né à Domfront, d'un greffier de l'administration des eaux et forêts, fit, sous le règne de Louis XIV, une rapide et brillante fortune, par son habileté à faire réussir, au profit des intéressés, les intrigues de cour les plus compliquées. Ce fut surtout dans l'affaire du surintendant Fouquet, dont il se mêla, conjointement avec les conseillers d'Etat d'Aligre, Machaux et Colbert, qu'il déploya toutes les ressources d'un esprit plein de subtilités. Il fut récompensé de l'actif concours qu'il avait prêté dans cette affaire épineuse, ainsi que dans beaucoup d'autres, et par de grandes richesses et par les fonctions de secrétaire du Conseil.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BERRUYER (Joseph-Isaac), né à Rouen, le 7 novembre 1681, entra de bonne heure chez les Jésuites, où il devint professeur d'humanités. Doué d'une imagination vive et colorée, il écrivit l'*Histoire du Peuple de Dieu,* dans un style qui dut paraître, avec raison, peu conforme à la simplicité des Saintes-Ecritures.

Le ton romanesque et beaucoup trop poétique qui domine dans cet ouvrage, des peintures un peu risquées, et l'altération du texte, dans quelques endroits, ayant paru des défauts que ne pouvaient atténuer des passages pleins d'élégance, firent regarder l'ouvrage

Digitized by Google

comme répréhensible. La Sorbonne et plusieurs évêques le soumirent à la censure ; deux papes, Benoît XIV et Clément XIII, le condamnèrent, et le Parlement, intervenant à son tour, en ordonna la suppression. Une polémique des plus vives s'engagea entre les partisans et les adversaires du P. Berruyer, qui, malgré tout le bruit fait à l'occasion de ses œuvres, mourut paisiblement dans la maison professe de Paris, le 18 février 1758.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE : *Histoire du Peuple de Dieu depuis son origine jusqu'à la naissance du Messie*, Paris, 1727, 8 vol. in-4°; *Suite, depuis la naissance du Messie jusqu'à la fin de la Synagogue ;* La Haye (Paris), 1755, 4 vol. in-4°; *Troisième partie, ou Paraphrase des Epitres des Apôtres,* 1757, 2 vol. in-4°, en tout 14 vol. ; *Lettres au sujet de l'histoire du Peuple de Dieu*, Paris, 1734, in-12; *Lettres d'un théologien à un de ses amis*, Avignon, 1756, in-12 ; *Défense de la seconde partie de l'histoire du Peuple de Dieu*, Avignon, 1759 ; Elégie latine sur la mort du P. Commire. Plusieurs portraits grav. dans la coll. de la bibl. de Rouen.

BERTAUT (Jean), poète célèbre de la fin du seizième siècle, naquit à Caen, en 1552. Il dut à ses poésies et à l'étroite amitié qui, dès sa jeunesse, le liait au cardinal du Perron, une brillante réputation et la haute fortune qui en fut la suite. Chargé d'abord de l'éducation des deux fils du maréchal de Matignon, il devint, plus tard, précepteur du comte d'Angoulême, puis se fit connaître à la cour, où il obtint bientôt la faveur d'Henri III, qui le nomma son lecteur et secrétaire de son cabinet ; il le gratifia, en outre, d'une charge de conseiller au Parlement de Grenoble. Bertaut se trouvait à Saint-Cloud, près du roi, à l'instant même où celui-ci fut assassiné par Jacques Clément. Henri IV, dont il embrassa chaleureusement

Digitized by Google

la cause, honora également le poète de son estime, et lui donna, en 1594, la riche abbaye d'Aulnay, au diocèse de Bayeux. Nommé, dans la suite, grand aumônier de la reine Marie de Médicis, il assista, en cette qualité, au baptême du dauphin, depuis Louis XIII, et obtint, en 1606 ou 1607, l'évêché de Séez, dont il ne prit possession qu'en 1608. Il se trouvait à l'assemblée du clergé, lorsqu'il apprit l'assassinat du roi, son bienfaiteur, à la conversion duquel il avait contribué, et dont il prononça l'oraison funèbre dans sa cathédrale. Bertaut mourut le 8 juin 1611, et fut inhumé dans le chœur de l'église métropolitaine de Séez. Ce poète, qui avait débuté par des vers, dont l'amour faisait presque toujours le principal sujet, s'occupa, lorsqu'il fut promu aux dignités ecclésiastiques, d'ouvrages moins mondains. Il y a dans ses poésies du sentiment et de l'élégance, et on lira toujours avec plaisir, entre autres jolies pièces, celle dans laquelle se trouve cette stance, que l'on se plaît souvent à citer :

Félicité passée,
Qui ne peut revenir,
Tourment de ma pensée,
Que n'ai-je, en te perdant, perdu le souvenir.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE : *Œuvres poétiques* de M. Bertaut, 1601, in-8°; Mêmes œuvres, 1605, 1606, 1620 et 1623; *Recueil de quelques vers amoureux*, Paris, veuve de Mamert-Pattisson, 1602, in-8°; *Discours funèbre sur la mort du feu roi,* Paris, 1610, in-8°; *Sermons sur les principales fêtes de l'année, composés par messire Jean Bertaut, évêque de Séez, etc.;* Paris, Sébastien Cramoisy, 1613, in-8°. Bertaut a encore laissé une traduction du deuxième livre de l'*Enéide*, et de quelques livres des œuvres de saint Ambroise. Plusieurs portraits grav. dans la coll. de la bibl. de Rouen.

(V. la *Biographie universelle* et dans les *Normands*

Digitized by Google

illustres, publiés par L.-H. Baratte, une notice par M. G. Mancel.)

BERTHELOT (Pierre), né à Honfleur, en l'an 1600, voyagea aux Indes orientales en qualité de cosmographe du roi. Il se trouvait à Goa, en 1634, lorsque, poussé par un sentiment religieux, il se fit carme déchaussé dans le couvent de cet ordre, où il prononça ses vœux le 24 décembre, sous le nom de Denis-de-la-Nativité. Envoyé, avec un de ses confrères, à Achem, ville de l'île de Sumatra, pour travailler à la conversion des peuplades de ces contrées, ils y furent tous deux martyrisés, le 27 novembre 1638. Un tableau, peint par Bréard, représentant ce religieux au moment de son martyre, ornait, avant la Révolution, l'église des Carmes déchaussés de Rouen.

(V. les *Ephémérides normandes*, par G.-J. Lange, et les *Notes historiques sur le musée de peinture de Rouen*, par M. Ch. de Beaurepaire.)

BERTHEREAU (Georges-François), né à Bellême (Orne), le 29 mai 1732, entra, en 1748, dans la Congrégation de Saint-Maur. Il n'avait encore que vingt ans, qu'il était déjà l'un des hommes les plus avancés dans la connaissance des langues orientales, ce qui le fit choisir pour professer, d'abord dans l'abbaye de Saint-Lucien de Beauvais, et ensuite à Saint-Denis, le grec, l'hébreu, ainsi que le chaldéen, le syriaque, etc. Appelé à travailler avec ses savants confrères à la collection des historiens de France, il fut chargé de la partie relative à l'histoire des Croisades. Il fouilla toutes les bibliothèques de Paris, afin d'y rechercher, pour les compulser, les manuscrits en langue arabe, et d'y recueillir tous les documents se rapportant à cette grande épopée du moyen-âge. Après plus de trente années consacrées à cet aride

Digitized by Google

travail, dom Berthereau eut la douleur de voir que ses manuscrits ne pouvaient être imprimés, faute de caractères arabes, dont le gouvernement n'était nullement alors disposé à faire les frais. De plus, la Révolution vint enlever au savant et laborieux bénédictin son dernier rayon d'espoir, et l'arracher à la vie paisible du cloître. Accablé de chagrins et d'infirmités, il succomba le 26 mai 1794. Ses manuscrits se trouvent encore, dit-on, entre les mains de sa famille.

(V. une notice biographique sur dom Berthereau, par M. Sylvestre de Sacy, dans le *Magasin encyclopédique,* 3e année, et la *Biographie universelle.*)

BERTIN (Jean), né, en 1400, à Verneuil, était meunier sous les murs de cette même ville, dont les Anglais s'étaient rendus maîtres, en 1424. Ce brave citoyen, qui conservait au fond du cœur la haine de la domination étrangère, conçut le projet d'en affranchir la cité où il avait pris naissance. Ayant informé de ce projet Robert de Floques, bailli d'Evreux, celui-ci, accompagné de Pierre de Brézé, de Jacques de Clermont et de plusieurs autres vaillants capitaines, se rendit, dès le point du jour, le 19 juillet 1449, au pied des murs de Verneuil, et aussitôt que les patrouilles ennemies furent rentrées, Bertin courut prévenir les Français qui se tenaient embusqués près de son moulin. En peu d'instants, mille échelles furent dressées contre les murailles, et les remparts escaladés. Les Français, entrés dans la place, taillèrent en pièces la garnison anglaise. Le meunier Bertin, en récompense de son beau dévouement civique, fut créé vicomte par Charles VII, et reçut en don, pour lui et ses successeurs, le moulin qu'il occupait, et qui jusqu'alors avait appartenu à la ville. Il mourut en 1467. Son portrait, qui le représente avec ses habits de meunier, décore l'une des salles de l'Hôtel-de-Ville de Verneuil.

Digitized by Google

(V. la *Notice historique sur la ville de Verneuil*, par A. Guilmeth.)

BERTIN (Nicolas), né dans le diocèse de Séez (dix-septième siècle), était avocat à Argentan et bailli de la haute justice de Mercey. Il a publié un ouvrage intitulé : *Introduction à la pratique judiciaire pour les siéges subalternes de Normandie*, Caen, 1646.

(V. l'*Essai sur l'histoire et les antiquités d'Argentan*, par M. Chrétien de Joué-du-Plain.)

BERTOT (Simon), citoyen de Bayeux, ainsi qu'il se qualifiait, cultivait la poésie, au seizième siècle. Il a composé un grand nombre de sonnets, genre qu'il affectionnait, et dans lequel il ne s'est guère élevé, dit-on, au-dessus du médiocre.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

BERTOT (Jacques), ecclésiastique, né à Caen, en 1622, était, depuis douze ou quinze ans, directeur des Ursulines de la même ville, lorsqu'il fut envoyé à Paris pour les affaires de la communauté. Retenu par l'abbesse de Montmartre et Mlle de Guise, sa sœur, dont il faisait l'édification par sa piété et ses sages conseils, il composa, pour ces deux dames, en 1662, son livre des *Retraites*, et obtint successivement, par leur crédit, le prieuré de Grammont, au diocèse de Sens, et celui de Saint-Gildas, en Bretagne. Il termina sa carrière à Montmartre, le 27 avril 1683, après avoir légué des sommes considérables, dont une partie en faveur de l'œuvre des missions du Canada, et l'autre, de l'hôpital général de Caen.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

BERTRAND (Robert), seigneur de Briquebec et de Roncheville, naquit dans la seconde moitié du treizième siècle, d'une famille des plus considérables de

Digitized by Google

la Basse-Normandie. Il fut lieutenant de Philippe de Valois, en Bretagne, en Guyenne, en Saintonge, en Flandre et en Normandie, puis créé maréchal de France en 1326. Chargé aussi de plusieurs missions et ambassades, il négocia, en 1336, un traité d'alliance avec Ferdinand, roi de Castille, et continua à mériter par ses services la reconnaissance de son pays et l'amitié de son souverain. Ce négociateur habile, cet homme de guerre plein d'honneur, termina sa carrière en 1348.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, etc.)

BERTRAND (Guillaume), frère du précédent, entra d'abord dans la magistrature, en qualité de maître des requêtes, puis se détermina, peu d'années après, à embrasser la carrière ecclésiastique, à laquelle le disposaient ses vertus et sa piété. Sacré évêque de Bayeux, le 2 mars 1338, il venait à peine de prendre possession de son évêché, qu'il était choisi par les trois Etats de la province, avec le maréchal de Briquebec, son frère, Pierre Roger, archevêque de Rouen, et plusieurs autres éminents personnages, pour aller réclamer, auprès du roi Philippe de Valois, les priviléges et franchises du pays. Ces mêmes députés exposèrent aussi au monarque un tableau de la misère publique, causée par les nouveaux impôts qui venaient d'être établis en Normandie, et par l'effet de la guerre commencée entre la France et l'Angleterre. Guillaume Bertrand assistait, avec les ecclésiastiques de la province, aux séances de l'Echiquier, tenues à Rouen en 1338 et 1344. Lors de la prise de la ville de Caen par les Anglais, en 1346, ce prélat, qui, par son énergie et sa charité, était à la hauteur de sa mission apostolique, fut une véritable providence pour les populations de son diocèse. Nommé à l'évêché de Beauvais, en 1353, il n'occupa ce siége que trois ans, pendant lesquels il fut souvent appelé à la cour du

Digitized by Google

roi Jean, prince qui le tenait en grande estime.

Il mourut le 19 mai 1356.

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

BERTRAND DE LA HOSDINIÈRE (Charles-Ambroise), ou Bertrand du Calvados, dont plusieurs biographes ont fait deux personnes différentes, était, avant la Révolution, procureur du roi à Falaise. Nommé, en 1792, député à la Convention nationale, par le département de l'Orne, il vota pour la mort dans le procès de Louis XVI, en même temps que, par une étrange contradiction, il accusait Garat, alors ministre de la justice, d'avoir soustrait les pièces du procès qui se trouvaient trop favorables au malheureux prince.

Ce conventionnel fit décréter le partage des biens communaux, et fut membre de la fameuse Commission des douze, qui précéda les événements du 31 mai 1793. Il fut arrêté deux jours après ces événements, puis mis en liberté, sur la demande de Saint-Just. Il devint, plus tard, commissaire du Directoire exécutif de son département, et fut élu, en l'an VI, au Conseil des Cinq-Cents, par le Calvados ; il se montra, dans cette assemblée, l'un des plus ardents défenseurs de la liberté de la presse, s'éleva avec force contre les Jacobins qui, disait-il, cherchaient à tirer le plus grand avantage de la manifestation du 20 prairial, et appuya la proposition qui déclarait la patrie en danger. Il essaya de s'opposer à la révolution du 18 brumaire, en proposant d'ôter le commandement des grenadiers au général Bonaparte, et fut exclu du Conseil le lendemain de cette révolution.

Forcé de quitter la France, en 1816, pour avoir voté la mort du roi, Bertrand du Calvados se réfugia dans le royaume des Pays-Bas, où il mourut, vers 1819.

(V. la *Biographie des Contemporains.*)

Digitized by Google

BESNARD (Jean-Charles), né à Vire, le 23 novembre 1802, ne reçut que les premiers éléments de l'éducation, à laquelle il suppléa par beaucoup d'esprit naturel. N'étant d'abord que simple clerc d'avoué, il se rendit si habile dans la connaissance des matières contentieuses, que, jeune encore, il succéda à un agent d'affaires des plus renommés de Vire, et acquit, dans cette gestion, l'estime de ses concitoyens, par sa probité et les services qu'il rendit à un grand nombre de familles. Nommé, en 1848, par le Gouvernement provisoire, sous-commissaire de son arrondissement, il sut tenir, dans cette difficile fonction, une conduite irréprochable, ce qui le fit élire représentant à l'Assemblée constituante, par le département du Calvados.

M. Besnard, qui maniait la parole avec une grande facilité, prit part aux discussions les plus importantes de cette Assemblée, dans les bureaux et à la tribune, où, malgré un accent bas-normand très-prononcé, il se fit toujours écouter par son bon sens pratique et la solidité de ses arguments. Il mourut du choléra, à Paris, le 8 mai 1849, fort regretté de ses collègues, et surtout de son ami intime, M. Deslongrais, qui ne lui survécut que d'une quinzaine de jours.

(V. le *Moniteur* de 1848 et 1849, etc.)

BESONGNE (J.), imprimeur à Rouen, où il naquit, se fit, lors de la suppression des Parlements, une certaine célébrité par les pamphlets sortis de ses presses. Il rédigea et publia, pendant plusieurs années, l'*Almanach de Normandie*, et se voyait, par la prospérité de ses affaires, parvenu jusqu'à l'opulence, lorsque, s'étant jeté dans une spéculation qui n'eut point de succès, il fut, en peu de temps, complètement ruiné. Il a laissé deux lettres insérées dans le journal publié à Rouen à cette époque. Dans la première, du 13 avril 1785, écrite à l'occasion de la naissance du dauphin, fils de Louis XVI, qui venait

Digitized by Google

de recevoir le titre de duc de Normandie, il donne la chronologie des ducs de cette province. Dans la seconde, du 7 mai de la même année, il donne de curieux détails sur le séjour de Voltaire à Rouen.

Besongne mourut à Paris, où il avait été obligé, pour vivre, de se faire ouvrier imprimeur.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

BESSARD (Toussaint de), né au pays d'Auge, dans le seizième siècle, passa une grande partie de sa vie à voyager sur terre et sur mer, et fut l'un des pilotes les plus renommés de France. Il a composé un ouvrage contenant tous les moyens de navigation employés depuis les temps les plus reculés jusqu'au seizième siècle. Cet ouvrage a été imprimé à Rouen, en 1574, chez Martin Le Mégissier.

(V. les *Bibliothèques françaises* de La Croix du Maine et de Du Verdier.)

BESSIN (Guillaume), savant bénédictin, naquit à Glos-la-Ferrière (1), diocèse de Séez, le 27 mars 1654, et prononça ses vœux dans l'abbaye de Jumiéges, en 1674. Après avoir terminé ses études, qui furent des plus brillantes, il fut appelé successivement à professer la philosophie et la théologie, dans les abbayes du Bec, de Séez et de Fécamp ; il exerça, dans cette dernière ville, la charge d'official et celle de syndic des monastères de la province de Normandie. Dom Bessin était sous-prieur de Bonne-Nouvelle de Rouen, lorsqu'il entreprit de réfuter l'opinion du P. Lamy, de l'Oratoire, sur la Pâque des Juifs, faite par J.-C., réfutation publiée à Rouen, en 1697. Il travailla à une nouvelle édition de Grégoire-le-Grand, et fut le

---

(1) L'*Histoire de la Congrégation de Saint-Maur* le fait naître à Glos-la-Ferté ; ce lieu ne se trouve dans aucun dictionnaire géographique, même ancien.

Digitized by Google

continuateur, après la mort de Julien Bellaise, de la *Collection des Conciles tenus en Normandie*, imprimée aussi à Rouen, en 1717. Il revit et corrigea sur les manuscrits, avec dessein d'en donner une nouvelle édition, les *Historiens de la Normandie*, par Du Chesne, et termina sa carrière dans l'abbaye de Saint-Ouen de Rouen, le 18 octobre 1726.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur, etc.*)

BESSIN (Alexandre-Jacques), arrière-neveu du précédent, naquit au même lieu de Glos-la-Ferrière, en 1734. Entré dans l'état ecclésiastique, il professa la rhétorique au collége d'Orléans de Versailles, publia le *Manuel de l'Instituteur*, et fut nommé curé de Plainville (diocèse d'Évreux). Cultivant la poésie avec succès, il adressa plusieurs pièces à l'Académie de Rouen, dont il était membre correspondant, et à Voltaire, qui lui répondit qu'il méritait, pour ses vers, la première cure du Parnasse. L'abbé Bessin mourut à Plainville, en 1810. Les ouvrages qu'il a composés sont : *Épître à M. le duc de Bouillon*; la *Mort du duc de Bourgogne*, poème, 1761; l'*École des Sages*, poème, 1766; le *Prêtre*, ou *Idées du Sacerdoce*, poème inédit, en quatre chants.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, etc.)

BETHENCOURT (Jean de), né vers le milieu du quatorzième siècle, dans le pays de Caux, à Saint-Martin-le-Gaillard, selon quelques biographes, et à Grainville-la-Teinturière, selon quelques autres, était seigneur de ces deux terres et chambellan de Charles VI. Il fit son apprentissage de marin et ses premiers voyages sous l'amiral de Vienne, son parent, et fut le premier Européen qui entreprit les grandes navigations d'outre-mer. S'étant associé plu-

Digitized by Google

sieurs gentilshommes du pays de Caux, auxquels se joignirent un certain nombre d'aventuriers, Jean de Bethencourt partit de la Rochelle, le 1er mai 1402, avec sa petite escadre, se dirigea vers l'Atlantique, fit d'importantes découvertes, puis explora les îles Canaries, où, après avoir surmonté des difficultés sans nombre, il finit par s'établir avec le titre de roi.

Conquérant de ce magnifique pays, il en devint aussi le législateur. Il partagea les terres, fonda des églises, organisa la justice et l'administration civile, et revint dans son pays natal, où il termina sa carrière, en 1425.

En 1851, M. l'abbé Cochet, inspecteur des monuments historiques de la Seine-Inférieure, fit, avec le concours de l'administration départementale, placer sur l'un des pilastres du chœur de l'église de Grainville-la-Teinturière, où fut inhumé le célèbre navigateur normand, une plaque de marbre, portant une inscription commémora tive ainsi conçue :

A LA MÉMOIRE
DE JEHAN
DE BETHENCOURT
NAVIGATEUR CÉLÈBRE
ET ROI DES CANARIES,
INHUMÉ DANS LE CHŒUR
DE CETTE ÉGLISE,
EN 1425
PRIEZ DIEU POUR LUI.

(V. l'*Histoire de la conquête des Canaries par messire Jean de Bethencourt,* mise en lumière par Galien de Bethencourt, Paris, 1630, avec portrait; une Notice biographique, par M. l'abbé Cochet, *Revue de Rouen*, novembre 1852, etc.)

BÉTHENCOURT (Jacques), médecin distingué de Rouen, au seizième siècle, professait le calvinisme,

Digitized by Google

et faillit, lors de la prise de Rouen par les troupes de Charles IX, être victime de son dévouement à ceux de sa religion. Il est un des premiers médecins qui s'occupèrent spécialement de la maladie syphilitique, sur laquelle il a écrit un ouvrage, en latin, intitulé : *Nova pænitentialis Quadragesima, nec non Purgatorium in morbum gollicum seu venereum, unà cum*, etc. Cet ouvrage, devenu très-rare aujourd'hui, mit son auteur en grande réputation.

(V. le *Dictionnaire* de Chaudon et Delandine, 9e édition, et les *Mémoires biographiques*, de Guilbert, où l'on a écrit Bettencour, ce qui, sans doute, est une erreur.)

BÉTOURNÉ (Ambroise), naquit à Caen, le 25 janvier 1795, d'un boulanger de cette ville. Après avoir fait quelques études élémentaires, il partit avec les conscrits de l'Empire, et devint bientôt sergent-major dans la Jeune-Garde. Rentré dans la vie civile, il se fixa à Paris, où il fut, tour-à-tour, et quelquefois simultanément, ouvrier serrurier-mécanicien et maître de français ,dans un pensionnat de demoiselles. Connu déjà par quelques pièces de vers, que plusieurs publications littéraires s'étaient empressées d'accueillir, Bétourné publia, en 1825, sous le titre de *Délassements poétiques*, un recueil d'élégies, de fables et de romances; c'est surtout dans ce dernier genre que notre poète excellait, et ses romances, dont la majeure partie fut mise en musique par le célèbre harpiste et compositeur Théodore Labarre, eurent un grand succès, et furent chantées dans les salons et dans les mansardes. On n'a point oublié, parmi celles qui eurent le plus de vogue, la romance qui commence par ce vers :

Jeune fille aux yeux noirs, tu règnes sur mon âme.

Bétourné, qui avait voulu revoir son pays natal en 1831, y séjourna quelques années, et fut successive-

Digitized by Google

ment expéditionnaire chez un notaire, et prote d'imprimerie. Amené à Rouen, en 1834, par un négociant, en qualité de teneur de livres, il mourut, dans cette ville, frappé d'apoplexie, le 2 juillet 1835.

(V., dans la *Revue de Rouen* de novembre 1842, une Notice biographique sur ce personnage, par Paul Delasalle.)

BEUZELIN (Jean-Clément), né au Havre, le 6 janvier 1722, était diacre d'office et doyen du clergé de la même ville. Il fut l'un des ecclésiastiques de son temps les plus versés dans la connaissance de l'histoire de l'Eglise gallicane et des ordres religieux de l'antiquité, et passa une grande partie de sa vie au service des pauvres de la Miséricorde du Havre. Forcé de s'expatrier, au fort de la Révolution, pour cause de refus de serment, il se réfugia en Angleterre, où sa pieuse conduite, et le courage avec lequel il supporta l'exil, dans un âge avancé, lui méritèrent le titre de défenseur de la Foi. Il mourut, le 26 mars 1793, à Guildfort, comté de Surrey.

(V. la *Petite Biographie havraise*, par l'abbé G. Anfray.)

BEUZELIN (l'abbé), né à Rouen, selon les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et aux Andelys, selon d'autres biographies, débuta, dans la carrière littéraire, par un poème latin ayant pour titre : *Materno amore superato religionis triumphus*, etc. Ce poème, dans lequel l'auteur exprime, de la manière la plus touchante, les douleurs d'une mère à qui la mort vient d'enlever son fils unique, fut couronné par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1782. Une idylle, sur la mort de *Jephté*, valut encore à l'abbé Beuzelin, l'année suivante, une nouvelle couronne académique. Il promettait de devenir un jour un poète distingué dans le genre élégiaque, qui con-

Digitized by Google

venait si bien à la nature de son talent, lorsqu'il mourut, ayant à peine atteint sa trentième année.

(V. les *Mémoires biogaphiques* de Guilbert et l'*Histoire des Andélys et de son arrondissement*, par M. de la Rochefoucauld-Liancourt.)

BÉVILLE, poète dramatique, né à Rouen, et sur la vie duquel nous ne connaissons aucun détail biographique, a composé, pour le théâtre, un drame historique, en vers, intitulé : La *Mort de Dillon.* Ce drame, représenté, pour la première fois, sur le théâtre de Rouen, en 1791, y fut reçu favorablement, ainsi que le constate le *Journal de Rouen* de cette époque, qui, en rendant compte de cette représentation, s'exprime en ces termes : « On doit des encouragements au drame de la *Mort de Dillon*, pièce où l'on trouve de beaux vers, pleins de chaleur et de verve ; elle a été fort applaudie et on a demandé l'auteur. » Le drame de Béville, représenté aussi plusieurs fois au Havre, avec un égal succès, fut imprimé, à Rouen, la même année, chez la veuve P. Seyer-Behourt.

BEZIERS (Michel), naquit à Bayeux, en 1721, sur la paroisse de Saint-Malo, et non à Saint-Malo, en Bretagne, comme le dit la *Biographie universelle.* Entré dans les ordres, après avoir fait de bonnes études, il devint vicaire de sa paroisse, curé de Saint-André de Bayeux, quelques années plus tard, et, en 1767, chanoine de l'église collégiale du Saint-Sépulcre de Caen. L'abbé Beziers, qui avait commencé, de bonne heure, à s'occuper de recherches relatives à l'histoire des antiquités de son pays, passa une grande partie de sa vie à compulser les chartes, les cartulaires et les monuments les plus authentiques, puis fit paraître plusieurs ouvrages dont voici les plus importants : *Chronologie historique des Baillis et des Gouverneurs*

Digitized by Google

de Caen, avec un discours préliminaire sur l'institution des baillis en Normandie, Caen, G. Le Roy, 1769, in-12; *Mémoire historique sur l'Origine et Fondation de la collégiale du Saint-Sépulcre de Caen, avec le catalogue de ses doyens,* Caen, in-8°; *Histoire sommaire de la ville de Bayeux*, Caen, Manoury, 1773, in-12; de plus, de nombreux *Mémoires* et *Dissertations*, publiés dans les Dictionnaires de Moreri, d'Expilly, dans l'ouvrage intitulé : *Nouvelles Recherches sur la France*, et dans le *Journal de Verdun; Mémoires historiques sur le diocèse de Caen*, 4 vol. manuscrits in-4°. Trois de ces volumes, provenant de la succession de M. Oursel, imprimeur du roi, à Rouen, devinrent la propriété d'un des héritiers par alliance de cet imprimeur, M. Barabé, de Rouen, qui, en 1845, les céda à la bibliothèque publique de Bayeux. L'abbé Beziers, qui était membre de l'Académie de Caen, en fut aussi nommé directeur, et mourut, frappé d'apoplexie, dans sa ville natale, le 18 août 1782.

(V. l'*Histoire de Bayeux,* par F. Pluquet, et une *Notice biographique*, par M. Ed. Lambert, conservateur de la bibliothèque publique de la même ville.)

BICHUE (Robert), peintre d'histoire et de portraits, naquit à Coutances, au commencement du dix-huitième siècle. Après avoir longtemps habité Paris, où il avait étudié son art, sous d'habiles maîtres, et avoir composé plusieurs tableaux estimés, il revint dans sa ville natale, où il peignit, pour l'église Saint-Pierre, un bon tableau représentant sainte Madeleine. Il avait dessiné et fait graver à Paris, en 1747, une *Vue de la cathédrale de Coutances*, qu'il dédia à M. de Matignon, occupant alors le siége épiscopal de cette ville. Cette estampe est aujourd'hui très-recherchée des amateurs. Bichue mourut à Coutances, au commencement de la Révolution.

Digitized by Google

(V., dans l'*Annuaire de la Manche* de 1829, une *Notice biographique* par F. Pluquet.)

BIGARS (Antoine), seigneur de La Londe, issu d'une ancienne famille de Rouen, était capitaine de cinquante hommes d'armes, et chevalier de l'ordre du roi. Il fut l'un des députés aux États de Normandie, tenus en 1585, et laissa un manuscrit intitulé : *Mémoires contenant ce qui s'est passé depuis l'an* 1588 *jusqu'à* 1595. Ce manuscrit fut longtemps conservé, à Paris, dans la bibliothèque de Saint-Magloire.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BIENNAIS (Guillaume), né de parents pauvres, au village de la Cochère (Orne), le 29 avril 1764, quitta de bonne heure son pays natal pour aller faire, à Paris, l'apprentissage d'un métier. Il fut d'abord ouvrier tabletier, profession qu'il abandonna pour se livrer au travail d'objets d'orfèvrerie, travail dans lequel il devint si habile, que, les circonstances aidant, il se vit, en peu d'années, à la tête d'un établissement considérable. Napoléon, qui était alors premier consul, ayant résolu de se monter une maison, choisit M. Biennais pour son fournisseur, et celui-ci, qui livra, pour cette maison, des objets d'une grande valeur, obtint, sous l'Empire, le titre d'Orfèvre de la Cour. Cet habile fabricant s'adressa toujours, pour les dessins de ses pièces d'orfèvrerie, aux artistes les plus en renom de son époque; il en surveillait la confection, et bientôt toutes les cours de l'Europe recherchèrent les ouvrages du célèbre orfèvre de la cour de France. Le magnifique bas-relief, que l'on remarque aujourd'hui devant l'autel de Saint-Denis, et qui fut exécuté pour le mariage de Napoléon avec Marie-Louise, ainsi que le fameux berceau du roi de Rome, donné par la ville de Paris, sortaient des ateliers de M. Biennais. La probité de ce person-

Digitized by Google

nage était aussi des moins communes, ce que constate, d'une manière évidente, le fait suivant : des envieux l'ayant accusé, auprès de l'intendant général, d'avoir fraudé le poids dans une fourniture importante, l'artiste exigea qu'il fût fait, sur-le-champ, une sévère vérification, et il se trouva que le poids des objets livrés excédait celui qu'ils devaient rigoureusement avoir. M. Biennais, devenu possesseur d'une immense fortune, s'était retiré dans une de ses riches propriétés, près de Versailles. C'est là qu'il mourut, le 27 avril 1843.

(V., dans l'*Annuaire du département de la Manche* de 1845, une *Notice biographique*, par M. Isidore Le Brun.)

BIGNE (De la), V. La Bigne (De).

BIGNON (Louis-Pierre-Edouard baron), naquit à Guerbaville, près de la Mailleraye, le 3 janvier 1771, d'un teinturier de Rouen. Il faisait ses études à Paris lors de la Révolution, dont il adopta les principes avec enthousiasme. Ennemi de toutes mesures violentes, et proscrit, à ce titre, en 1793, il trouva un asile honorable dans les rangs de l'armée.

Après cinq ans de services militaires, il entra dans la carrière diplomatique, et ne cessa d'être mêlé, en qualité d'ambassadeur et de chargé d'affaires, à tous les grands événements qui se succédèrent depuis le Consulat jusqu'à la chute de l'Empire. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, M. Bignon fut nommé sous-conseiller d'État au ministère des affaires étrangères, représentant de la Seine-Inférieure, puis, après la seconde abdication, chargé, par la commission du gouvernement, du portefeuille des affaires extérieures. Il signa, en cette qualité, la convention du 3 juillet 1815, et fut élu, en 1817, député par le département de l'Eure. Son début à la tribune fut mar-

Digitized by Google

qué par un remarquable discours, dans lequel il exprima des vœux pour le rapport des lois d'exception, et pour le prompt départ des troupes étrangères. Le premier, il fit entendre d'éloquentes paroles en faveur des proscrits : « Que les Etrangers partent, s'écria-t-il, et que les Français rentrent, la paix, alors, règnera bientôt dans tous les cœurs. » Élu député, en 1820, par les départements de la Vendée et du Bas-Rhin, puis, en 1827, par ceux de la Seine-Inférieure et de l'Eure, le baron Bignon, l'un des plus fermes champions du parti libéral, sous la Restauration, garda son mandat sous le gouvernement de Juillet, jusqu'en 1837, époque à laquelle il fut nommé pair de France.

Napoléon, qui avait pour le tribun diplomate une profonde estime, le porta sur son testament pour une somme de cent mille francs, et le désigna pour écrire l'histoire de la diplomatie française de son règne. Le légataire s'occupa, avec conscience et talent, de cet important travail, dont il a publié dix volumes. Le baron Bignon mourut à Paris, le 6 janvier 1841. Il était depuis longtemps membre de l'Institut, classe des sciences morales et politiques. Voici en quels termes la *Biographie des contemporains* s'exprime sur cet éminent personnage : « Les services, les ouvrages et les discours parlementaires de M. Bignon lui assignent un rang élevé parmi les diplomates, les écrivains et les orateurs les plus distingués de l'Europe; ses compatriotes ont le droit d'ajouter : « Et parmi ses plus grands citoyens. »

(V., pour les nombreux ouvrages du baron Bignon, la *Littérature française contemporaine*, par J.-M. Quérard. Plusieurs portr. grav. et lith. dans la coll. de la biblioth. publ.)

BIGNON (Nicolas), naquit, le 23 septembre 1759, au bourg d'Auffay, arrondissement de Dieppe. Après

Digitized by Google

avoir fait de bonnes études, il embrassa l'état ecclésiastique, et devint professeur de seconde au Collége de Rouen. Lors de la Révolution, dont il adopta les principes, il fut nommé principal du même Collége, puis chargé par la Commune, à l'époque de la Terreur, d'aller réclamer, près de la Convention, les approvisionnements de blé et de farine nécessaires à la population rouennaise. Incarcéré dans la maison d'arrêt de Saint-Yon, pour avoir énergiquement exprimé son opinion sur les excès de la Révolution, M. Bignon ne recouvra sa liberté qu'après la chute des terroristes.

Nommé, lors de la création de l'Ecole centrale en 1796, professeur de grammaire générale, et, plus tard, professeur de rhétorique au Lycée de Rouen, il remplit ces deux chaires avec distinction. M. Bignon, qui était docteur ès-lettres et officier de l'Université, faisait partie de la Société libre d'Émulation, depuis la fondation de cette Société, et fut reçu, en 1804, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen. Il remplit, dans cette compagnie, les fonctions de secrétaire perpétuel, pour la classe des lettres, pendant près de vingt ans, et obtint, pour ses longs services, le titre de vétéran et de secrétaire honoraire. Retiré, depuis plusieurs années, au Val-de-la-Haye, près de Rouen, il y mourut, le 4 janvier 1848, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Outre les discours et analyses de procès-verbaux lus à l'Académie, et insérés dans le *Précis* de cette Société, M. Bignon, qui avait beaucoup d'esprit et d'imagination, a composé, dans sa jeunesse, plusieurs chansons ; il a publié aussi un ouvrage intitulé : *Essai d'un cours abrégé de Grammaire générale*, Rouen, F. Baudry, an XI, in-8°.

(V., dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, année 1848, une Notice biographique, par M. E. de la Quérière.

Digitized by Google

BIGOT (Émeric), né à Rouen, en 1626, comptait parmi ses ancêtres deux présidents à mortier, un avocat-général et six conseillers au Parlement de Normandie. Son père était doyen de la Cour des Aides, et sa mère, fille du premier président Groulart. L'amour de l'étude ayant développé chez lui l'amour des livres, il devint possesseur d'une riche et curieuse bibliothèque, dont il fit un si bon emploi que, jeune encore, il avait acquis déjà un grand fonds de science et une vaste littérature. En correspondance avec les savants les plus illustres de l'Europe, il eut pour amis intimes Gilles Ménage, Nicolas Heinsius et Jacques Basnage. Aussi modeste qu'il avait de savoir, Emeric Bigot n'a publié que très-peu d'ouvrages, qui se composent de : La *Vie de Saint-Jean-Chrysostôme*, traduction d'après Palladius, et *Recherches sur les antiquités ecclésiastiques* (en grec et en latin). Il a, dit-on, fourni à Du Cange des observations curieuses pour son *Glossaire*, et Barral dit aussi que sa correspondance avec les savants a produit un recueil de lettres qui ont été imprimées. Il termina sa carrière le 18 octobre ou décembre 1689.

(V. l'*Histoire des ouvrages des savants*, par Henri Basnage; les *Mémoires* du P. Niceron, t. 10, et les *Dictionnaires* de Bayle et de Moréri, etc.)

BILLARDIÉRE (De la), V. LA BILLARDIÈRE (DE).

BILLOUET (Philippe), né à Rouen, en 1684, entra dans l'ordre des Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur. Ses progrès dans l'étude des sciences avaient été si rapides, qu'il fut choisi, à vingt-huit ans, pour enseigner la langue hébraïque dans l'abbaye de Saint-Etienne de Caen. Le célèbre jurisconsulte Prousteau, professeur en droit à l'Université d'Orléans, ayant légué sa riche bibliothèque aux Bénédictins de cette ville, avec la condition de la

Digitized by Google

rendre publique, dom Billouet en fut nommé bibliothécaire. Le zèle et l'activité que déploya, dans cette fonction, ce savant bénédictin, épuisèrent ses forces et abrégèrent son existence. Il mourut, âgé de trente-six ans, le 2 mars 1720. Billouet avait travaillé au *Dictionnaire* de Moréri, ainsi que nous l'apprend le titre de l'un de ses ouvrages : *Justification de l'auteur qui a travaillé au Dictionnaire de Moréri, contre la censure d'un ecclésiastique de Saint-Sulpice*, in-12; *Eloge de Prousteau; Catalogue de la Bibliothèque des Bénédictins d'Orléans.*

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BIOT (L'abbé), naquit au Havre, vers la fin du quinzième siècle. Il y exerça son ministère, et vit jeter les fondements de la ville nouvelle, sous François Ier. Cet ecclésiastique a laissé plusieurs manuscrits, contenant des recherches historiques sur cette même ville.

(V. la *Petite biographie havraise*, par l'abbé Anfray.)

BISSON (Louis-Charles), naquit à Geffosses, près de Coutances, le 10 octobre 1742, d'un cultivateur qui lui fit donner une bonne et solide instruction. Il embrassa l'état ecclésiastique et fut, à vingt-sept ans, pourvu de la cure de Saint-Louët-Lozon, qu'il administra jusqu'à l'époque de la Révolution. Ayant prêté le serment exigé par l'Assemblée constituaute, il devint l'un des grands vicaires de l'évêque constitutionnel de Coutances (Bécherel). Détenu pendant dix mois, en 1794, pour avoir refusé de remettre ses lettres de prêtrise, Bisson fut, après sa mise en liberté, en 1799, appelé à succéder à Fauchet au siége épiscopal de Bayeux. Il publia, à cette occasion, une lettre pastorale dans laquelle, en manifes-

Digitized by Google

tant sa foi, il exprimait le désir de voir bientôt se calmer les dissensions qui affligeaient son diocèse. Après avoir assisté aux conciles de Paris et de Rouen, il se démit de ses fonctions épiscopales entre les mains du cardinal Caprara, protestant ainsi de son obéisssance et de sa soumission au chef de l'Eglise, mais sans rétracter son serment. Nommé chanoine honoraire de Bayeux, il partagea le reste de sa vie entre la culture des lettres et les exercices de piété, et termina sa carrière le 28 février 1820. Il a publié les ouvrages suivants : *Almanach de Coutances,* de 1770 à 1781 ; *Avis aux personnes pieuses dans les circonstances présentes,* Bayeux, 1802; *Instruction sur le jubilé*, Caen, 1802, in-12; *Préservatif contre la séduction*, Bayeux, 1802 ; *Méditations sur les vérités fondamentales de la religion chrétienne*, Caen, 1807, in-12; *Mémoires sur les changements que la mer a apportés au littoral du Calvados*, ouvrage couronné par l'Académie de Caen, et inséré, en grande partie, dans les mémoires de cette compagnie (1816). L'abbé Bisson a laissé, à l'état de manuscrit, les ouvrages dont voici les titres : *Explication des Evangiles; Eloge historique du général Dagobert ; Pensées chrétiennes pour tous les jours de l'année ; Histoire ecclésiastique du diocèse de Bayeux pendant la Révolution ; Dictionnaire biographique des départements de la Manche du Calvados et de l'Orne.*

(V. l'*Annuaire de la Manche*, de 1829, et le *Supplément de la Biographie universelle, etc.*)

BITOUZÉ (Jean-Charles des Lignères), naquit en 1740, à Briquebec, arrondissement de Valognes, d'une famille qui tenait un rang distingué dans la magistrature. Reçu, à dix-neuf ans, avocat au Parlement de Normandie, il devint bientôt l'un des jurisconsultes célèbres de ce barreau, où se trouvaient déjà les Thouret et les Ducastel. Frappé d'exil, en

Digitized by Google

vertu d'une lettre de cachet, lors de la suppression des Parlements, en 1771, Bitouzé fut envoyé en Auvergne, où il faillit être empoisonné par accident, ce qui compromit sa santé pour tout le reste de sa vie. Au rappel des cours souveraines, cet honorable avocat reparut au barreau de Rouen, avec toute la force de son talent, que l'exil semblait encore avoir grandi ; mais cédant aux instances de M. de Miromesnil, alors Garde-des-sceaux, qui l'honorait de son estime, il s'attacha au barreau de Paris, où, comme à Rouen, il se fit remarquer par le charme de sa diction et la force de sa dialectique. Nommé, au commencement de la Révolution, membre du Conseil de justice, Bitouzé fut élu, plus tard, par son département, député au Conseil des Cinq-Cents, et devint aussi membre du Tribunat. Il soutint, dans ces deux assemblées, la réputation qu'il s'était légitimement acquise. Sans ambition et plein de droiture dans ses principes, il reprit, en 1802, la toge d'avocat, mais fatigué et accablé d'infirmités résultant de son empoisonnement, il ne donna plus guère que des consultations. Son opinion était d'un si grand poids, qu'elle faisait autorité dans les cours et tribunaux des départements de l'ancienne Normandie.

Ce jurisconsulte éminent mourut à Paris, le 15 octobre 1813.

(V. le *Moniteur* et l'*Annuaire de la Manche de* 1830.)

BLACHER (Jean-Édouard), né à Falaise, le 24 juin 1745, fut initié, de bonne heure, par son père, qui tenait un rang distingué au barreau, à la connaissance des lois et des anciennes coutumes du pays normand, et devint l'un des avocats les plus justement renommés de son époque. Consulté par un grand nombre de clients, cet habile jurisconsulte donnait des avis qui, recueillis comme des oracles,

Digitized by Google

servirent souvent de bases aux décisions judiciaires; souvent aussi, au moment d'entamer des procès ruineux, les parties, confiantes dans la sagesse et la rectitude de son esprit, le choisissaient pour arbitre, et s'inclinaient devant ses sentences. La grandeur d'âme et la générosité de Blacher étaient proverbiales; au pauvre il donnait le fruit de ses veilles, au riche il ne demandait qu'une insuffisante rémunération de ses peines, et il ne permettait à personne de l'augmenter sans encourir son mécontentement. Lors des troubles révolutionnaires, il eut fréquemment des malheureux à défendre, des infortunés à consoler et à soutenir. Appelé à présider le district de son arrondissement, il s'acquitta courageusement de cette pénible tâche, et son infatigable énergie ne cessa de résister au torrent des passions qui grondaient autour de lui. Il fut nommé, en 1808, président du tribunal civil de Falaise, et les éminentes qualités du jurisconsulte ne se démentirent pas chez le magistrat, dont la modestie allait souvent jusqu'à la timidité. Choisi, lors du séjour de Napoléon à Caen, en 1811, pour aller, à la tête d'une députation, complimenter le grand homme, Blacher se tenait modestement au fond de la salle d'audience, cédant le pas aux plus empressés, lorsque l'empereur, dont le regard avait été frappé par cette figure vénérable, demanda quel était ce vieillard qui semblait ainsi confus en sa présence; dès qu'on lui eut répondu que c'était M. Blacher, président du tribunal civil de Falaise: Ah! je sais, repartit l'Empereur, en adressant au magistrat un sourire de satisfaction qui indiquait qu'il le connaissait de réputation.

Cet honorable jurisconsulte termina sa carrière à Falaise, le 15 janvier 1817.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, une notice biographique, par M. J. Esnault.)

Digitized by Google

BLAIN DE FONTENAY (Jean-Baptiste), né à Caen, en 1654, d'un père qui cultivait la peinture, suivit la même carrière, et devint, sous le célèbre peintre de fleurs Monoyer, dont il épousa la fille, un artiste distingué dans le genre de ce maître. Blain fut reçu, en 1687, membre de l'Académie royale de peinture, et Louis XIV, auquel on avait fait connaître le mérite de cet artiste, le fit travailler aux décorations des appartements de Versailles, de Marly, de Compiègne et de Fontainebleau. Le Roi, qui lui faisait une pension de quatre cents livres, et le logeait, par distinction, aux galeries du Louvre, venait souvent s'entretenir avec lui pendant qu'il travaillait, et appelait son fils le petit Raphaël. Ce peintre, qui reproduisait à la perfection, dans ses tableaux, les fleurs, les fruits et les insectes, fournit aussi des dessins pour les tapisseries des Gobelins, et, bien qu'il fût constamment occupé à décorer les maisons royales, il trouvait encore le temps d'enrichir de ses peintures les hôtels particuliers. Blain de Fontenay mourut à Paris, le 9 décembre 1715. Son portrait gravé se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

(V. le *Supplément à la Biographie des peintres*, par d'Argenville.)

BLAINVILLE (Henri-Marie Ducrotay de), l'un des plus profonds zoologistes de France, naquit à Arques, près de Dieppe, le 12 septembre 1778. D'abord élève de l'École militaire, il fut destiné, comme cadet de noblesse, à prendre le parti des armes; mais, les événements de la Révolution l'ayant obligé de renoncer à cette carrière, il vint à Paris, où, après quelques études, il se fit recevoir docteur en médecine. Les écrits et les leçons du célèbre Cuvier déterminèrent sa vocation, et lui inspirèrent le goût le plus vif pour l'étude des sciences naturelles; le talent dont il

fit preuve dans ses premiers essais, lui valut bientôt d'être nommé suppléant de Cuvier, au Jardin-des-Plantes et au Collége de France ; De Blainville obtenait, plus tard, au concours, les chaires de zoologie, d'anatomie et de physiologie comparée, à la Faculté des Sciences, et d'histoire naturelle à l'Athénée de Paris. Ce savant professeur a disséqué et étudié avec le plus grand soin bon nombre d'animaux de différentes classes, et signalé, sur chacun, de nouveaux faits et de nouveaux aperçus. Continuateur de plusieurs travaux commencés par Vicq-d'Azir, il donna des développements à quelques-unes des idées de ce savant. De Blainville était membre de l'Académie des sciences, section d'anatomie, et avait reçu le titre honorifique de membre correspondant de presque toutes les Académies du monde. Il mourut subitement, dans un wagon du chemin de fer de Rouen, le 1er mai 1850 ; il avait, dit-on, l'intention de se rendre Angleterre. Cet illustre naturaliste a fait insérer dans plusieurs publications scientifiques un nombre considérable d'articles qui se trouvent énumérés, à la suite d'une notice biographique, dans la *Littérature française contemporaine*, par J.-M. Quérard, avec la classification suivante : Zoologie, Anatomie, Physiologie générale, Histoire biographique. Des discours ont été prononcés sur la tombe du célèbre académicien, par MM. Constant Prévost, membre de l'Académie des sciences ; Chevreul, directeur du Muséum d'histoire naturelle, et Milne Ewards, doyen de la Faculté des sciences.

BLAIS (LE), *V.* Le Blais.

BLANCHARD (Alain), né à Rouen, dans le quatorzième siècle, était capitaine des arbalétriers de cette ville, qu'il défendit énergiquement, à la tête d'une partie de sa population, lorsque le roi d'An-

Digitized by Google

gleterre, Henri V, vint l'assiéger, en 1418. La trahison du gouverneur, Gui Le Bouteiller, et la famine, qui les décimait, ayant forcé les Rouennais à capituler, le vainqueur, selon une coutume barbare que plusieurs fois déjà, en pareille circonstance, il avait mise en pratique, exigea, lors de la reddition de la ville, que trois de ses plus notables habitants lui fussent livrés, pour être ensuite décapités. Les victimes désignées furent Robert de Livet, vicaire général de l'archevêque; Jean Jourdain, maître de l'artillerie, et Alain Blanchard.

Les deux premiers rachetèrent leur vie en payant, d'une partie de leurs biens, une rançon au roi d'Angleterre; mais Blanchard, qui était sans fortune, fut décapité. « Je n'ai pas de bien, disait-il, en allant au supplice, mais quand j'en aurais, je ne l'emploierais pas pour empêcher un Anglais de se déshonorer ! »

Le dévouement héroïque du capitaine des arbalétriers de Rouen, dont le nom décore l'une des nouvelles rues de cette ville, a fait le sujet de deux tragédies : l'une par M. Viellard, représentée à Paris, en 1793 ; l'autre par M. Dupias, représentée à Rouen et à Paris, en 1826 ; d'un drame lyrique dédié, en 1850, à la ville de Rouen, par M. Réfuveille, et mis en musique par M. A. Boïeldieu, fils de l'illustre compositeur, ouvrage non représenté. La gloire du héros rouennais a été aussi célébrée dans plusieurs poèmes, dont les principaux ont pour auteurs : M. Thorel de Saint-Martin, 1815, et M. Émile Coquatrix, 1847. Une chronique, en prose, sur le même sujet, a été publiée, en 1849, par M. P. Dumesnil.

(V. une *Dissertation sur Alain Blanchard*, par M. Th. Licquet; *Précis de l'Académie de Rouen*, 1828; une *Réfutation de cette dissertation*, par M. Dupias, 1828 ; *Réflexions sur le même personnage*, par M. A. Le Prevost, même année. Les ouvrages anciens dans lesquels il est fait mention d'Alain

Digitized by Google

Blanchard sont : La *Chronique* de Monstrelet, l'*Histoire de Rouen*, par Farin, l'*Histoire de France*, par le P. Daniel et celle de l'abbé Le Gendre.)

BLANCHARD (Jean-Pierre), aéronaute célèbre, naquit au Petit-Andely, en 1753, d'une famille d'artisans peu favorisés de la fortune. Il apprit de son père le métier de tourneur en bois, et, doué d'une imagination vive et d'un génie inventif, il commença à se faire connaître en construisant une voiture qui roulait sans chevaux. Poussant plus loin son besoin d'inventer, il entreprit de faire monter l'eau de la Seine au Château-Gaillard, et il y réussit. Mais son idée dominante fut toujours de s'élever dans les airs, et il paraît bien évident qu'il avait inventé le secret du mécanisme des ballons avant Montgolfier. Il avait construit, à Andely, un espèce de vaisseau volant; mais comme il s'appliquait à découvrir le moyen de le diriger, il y travaillait encore lorsque Montgolfier publia l'invention de son aérostat; Blanchard courut aussitôt à Paris, revendiquer l'honneur de sa découverte, et il y porta son appareil volant, dont il fit, en 1783, plusieurs expériences qui, heureusement pour sa gloire et pour sa sûreté, furent constamment arrêtées par quelque obstacle imprévu. Ayant perfectionné son invention, qui consistait toujours en une machine pourvue d'ailes, à l'imitation de celles des oiseaux, il fit, avec succès, une première ascension, à Paris, le 2 mars 1784, ascension qu'il répéta à Rouen, le 23 mai et le 18 juillet. Il venait d'annoncer le projet de traverser la Manche en ballon, lorsqu'il trouva un rival dans Pilâtre de Rozier, qui devait payer de sa vie son audacieuse tentative; tandis que celui-ci faisait ses préparatifs, l'aéronaute normand, plus actif, le devança et s'éleva de Douvres, le 7 janvier 1785, en compagnie du docteur Jefferies, et descendit à une lieue de Calais, après avoir couru

Digitized by Google

les plus grands dangers. Les habitants de Calais donnèrent aux hardis voyageurs une fête magnifique dans leur ville, dont Blanchard fut proclamé citoyen. L'intrépide aéronaute continua, avec le même succès, ses expériences aériennes dans les principales villes de France, d'Angleterre, de Belgique, de Hollande et d'Allemagne. Il faisait, dans les premiers jours de février 1808, sa soixantième ascension, au château du Bois, près de La Haye, lorsque, frappé d'apoplexie et hors d'état d'entretenir le feu de son fourneau, il tomba d'une hauteur de plus de soixante pieds. Louis Bonaparte, roi de Hollande, lui fit donner tous les soins que réclamait sa position, soins qui le rappelèrent à la vie, et permirent de le ramener en France ; mais, demeuré dans un état complet de névralgie, il mourut le 7 mars 1809.

(V. l'*Histoire des Andelys*, par M. De La Rochefoucault-Liancourt, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BLANCHE (Jacques-Pierre-Antoine), né au Havre, en 1722, cultivait la poésie, et remporta, en 1749, le premier prix à l'Académie des Palinods de Rouen. La pièce couronnée était un petit poème, en vers latins, ayant pour sujet le voyage de Louis XV au Havre.

(V. les recueils des pièces imprimées de l'Académie des Palinods de Rouen.)

BLANCHE (Antoine-Louis), né au Havre, vint à Rouen exercer la chirurgie, dont il avait fait une étude spéciale, et fut, pendant la Révolution, chirurgien en chef des hôpitaux militaires établis alors dans la maison d'Ernemont. Après la suppression de ces hôpitaux, il s'occupa, avec beaucoup de zèle, de la propagation de la vaccine, et publia, sur cette matière, un ouvrage ayant pour titre : *Recherches his-*

Digitized by Google

toriques sur l'ancienneté de la vaccine et son application à l'espèce humaine, comme moyen préservatif de la petite-vérole ordinaire, avec la méthode de l'inoculation, etc. Il mourut à Rouen, en 1816.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BLANCHE (Antoine-Emmanuel-Pascal), fils du précédent, naquit à Rouen, le 9 décembre 1785. Stimulé par l'exemple et par les leçons de son père, il fut bientôt en état d'aller terminer ses études à Paris. Reçu docteur, à vingt-deux ans, il suivit, pendant quelques années, les cours des hommes les plus célèbres dans la science à laquelle il se destinait. Il revint à Rouen, en 1810, et créa, dans cette ville, une Ecole préparatoire d'études médicales.

Nommé médecin en chef de la maison de détention dite de Bicêtre, il établit, dans une des parties extérieures de cette prison, un laboratoire d'anatomie et un amphithéâtre, où il fit des cours de clinique, de médecine légale, d'accouchements et de pathologie.

L'autorité supérieure de l'instruction publique ayant créé à Rouen, en 1822, une Ecole de médecine préparatoire, le docteur Blanche en fut nommé professeur. Il déploya dans son enseignement les éminentes qualités qu'il apportait dans la pratique, comme médecin en chef de l'Hospice-Général, fonctions qu'il remplit, pendant plus de trente ans, avec un zèle et un dévouement dont tous ceux qui l'ont connu ont gardé le souvenir. Les soins qu'il prodigua à un grand nombre de malades, lors de l'invasion du choléra, en 1832, lui valurent la décoration de la Légion-d'Honneur, récompense méritée depuis longtemps par d'incontestables services. Le docteur Blanche appartenait, depuis 1818, à l'Académie de Rouen, dont il partagea activement les travaux, et à laquelle il communiqua plusieurs mémoires relatifs

Digitized by Google

aux sciences médicales. Il fut aussi l'un des premiers collaborateurs de la *Revue de Rouen*, et, parmi les articles qu'il fit insérer dans ce recueil, on cite particulièrement un fragment de son voyage en Suisse, une *Ascension au Righi.*

Cet habile et savant docteur était, depuis plusieurs années, chirurgien-major de la garde nationale de Rouen et membre du Conseil municipal. C'est dans l'exercice de cette dernière fonction qu'il mourut, le 24 janvier 1849, après avoir soutenu une discussion délicate avec cet élan généreux et cette énergique éloquence qui lui étaient familiers. Ses obsèques se firent aux frais de la ville, en reconnaissance des services publics qu'il lui avait rendus, et une souscription fut ouverte par ses élèves et ses amis, pour la reproduction de ses traits dans un buste. Ce buste en marbre, exécuté par Dantan jeune, a été inauguré dans l'enceinte de l'Hospice-Général, le 12 juin 1853.

(V. une *Notice nécrologique,* par Mlle A. Bosquet, *Revue de Rouen,* janvier 1849; un *Eloge académique,* par M. le docteur Vingtrinier, *Revue de Rouen,* 1850, et les journaux de Rouen du 13 juin 1853.)

BLANCHE (Esprit), frère du précédent, naquit à Rouen, le 15 mai 1796. Il fit ses études à l'école de médecine de Paris, où il fut reçu docteur en 1819. S'étant consacré d'une manière absolue à l'étude des affections mentales, il fonda à Montmartre une maison de santé, que le grand nombre de malades qu'il y recevait eut bientôt rendue célèbre.

Adoptant, dans son mode de traitement, le principe du docteur Pinel, et en y donnant encore plus d'extension, au lieu d'isoler ses malades, il les plaçait, au contraire, au milieu d'une nouvelle famille, dont la sollicitude éclairée et les soins incessants avaient pour résultat, presque toujours infaillible, d'opérer sur leurs idées une révulsion favorable, et

Digitized by Google

de leur conserver les instincts, les habitudes sociales. Faisant aussi succéder au régime d'intimidation, le régime de la persuasion, de la patience et de la bonté, il sut se faire aimer et obéir de ses malades. En 1834, il recevait, en récompense des services qu'il rendait à l'humanité, la décoration de la Légion-d'Honneur, et, l'année suivante, il était nommé médecin de l'Hospice des Incurables de Paris, section des enfants aliénés. Sa maison de santé de Montmartre étant devenue insuffisante, il venait de la transférer à Passy, lorsqu'il mourut, après quelques mois de maladie, le 8 novembre 1852. Membre du Conseil médical de l'Association des artistes dramatiques, le docteur Blanche servit constamment leurs intérêts avec un entier désintéressement. Les artistes et les gens de lettres lui en ont fait exprimer sur sa tombe, par un de leurs collègues, leur vive et profonde reconnaissance.

Ce savant médecin a publié les ouvrages suivants : *Du danger des rigueurs corporelles dans le traitement de la folie*, Paris, Gardembas, 1839, in-8°; *De l'état actuel du traitement de la folie en France*, Paris, Gardembas, in-8°.

(V. la *Littérature française contemporaine*, par J.-M. Quérard.)

BLANCHECAPPE (Pierre de), naquit à Caen, en 1595, d'un avocat distingué de cette ville. Après avoir étudié la jurisprudence pendant cinq ans, il parcourut, pour se perfectionner, toutes les Universités du royaume, et fut appelé, en 1634, à professer le droit dans l'Université de Caen. Il a publié, dans cette ville, de 1662 à 1669, divers titres de la Coutume de Normandie et du droit romain. Il mourut le 19 novembre 1673.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

Digitized by Google

BLANLO (Jean), naquit à Bayeux, le 24 juin 1617. Il montra de si heureuses dispositions pour l'étude, qu'avant l'âge de treize ans, il avait déjà terminé sa rhétorique. Appelé fort jeune à 'professer la philosophie au collége des Grassins, il occupa cette chaire avec distinction pendant onze ans, et fut ensuite enseigner la théologie, dans le séminaire de Saint-Sulpice, aux jeunes clercs qui se destinaient à la prêtrise. Il entra lui-même dans les ordres, mais seulement jusqu'au sous-diaconat, ne se croyant pas assez parfait pour atteindre jusqu'à la dignité du sacerdoce.

Blanlo termina sa carrière, dans de grands sentiments de piété, le 19 avril 1656. Il avait composé des *Commentaires sur le Cantique des Cantiques;* des *Méditations sur l'enfance de J.-C. et sur la pénitence de la Madeleine;* plusieurs *Thèses de philosophie et de théologie,* et un traité de *Charitate.* Ces ouvrages, restés manuscrits, furent déposés à la bibliothèque du chapitre de Bayeux.

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux,* par Hermant.)

BLANMONT (Marie-Pierre-Isidore, baron de), né à Gisors, en 1770, était simple soldat avant la Révolution, et fut, en 1792, nommé capitaine dans un bataillon du département de l'Eure. Il obtint, en Vendée, le grade d'adjudant général, se distingua dans la guerre de ce pays, et, plus tard, en Suisse, par des actions témoignant une grande bravoure. Après avoir été employé, en Corse, comme chef d'état-major de la 23e division militaire, il passa à l'armée d'Allemagne, prit part à la conquête de la Poméranie suédoise, et fut envoyé à Paris pour y porter l'épée et le sceptre de Charles XII. Promu au grade de colonel du 105e régiment, il fit la campagne d'Autriche, en 1809, et se signala à la bataille de Ratisbonne, où 15,000 Autrichiens mirent bas les armes. Le baron

Digitized by Google

de Blanmont se distingua de nouveau lors de la campagne de Russie, où il commandait une brigade; il fut grièvement blessé à Borisow, et fait prisonnier au passage de la Bérésina. De retour en France, après l'abdication de l'Empereur, il fut appelé au commandement d'Abbeville, et reçut du Roi la croix de Saint-Louis. Voyant, pendant les Cent-Jours, la France menacée par la coalition européenne, il reprit du service, fut envoyé à l'armée en qualité de commissaire, et devint, plus tard, commandant de la 21e division militaire.

Le baron de Blanmont, commandeur de la Légion-d'Honneur et chevalier de l'ordre de Bade, mourut, en 1846, à Gisors, où on lui a érigé une statue.

(V. la *Biographie nouvelle des contemporains.*)

BLANQUET (Pierre-Jacques), naquit à Dieppe, d'une honorable famille de négociants. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé curé de la paroisse de Saint-Vivien de Rouen, d'où il passa à la cure de Saint-Maclou de la même ville, cure importante où l'avait fait appeler sa charité pour les pauvres. Ce fut surtout pendant l'année 1784, année si calamiteuse par son hiver rigoureux et par le débordement des eaux qui vint à la suite, que l'abbé Blanquet redoubla de zèle et de charité. L'inondation s'étant étendue jusque dans une grande partie du quartier Martainville, on vit ce bon curé faire, chaque jour, au moyen de charrettes et de bateaux plats, distribuer des aliments, du bois et du charbon, aux nombreux indigents de sa paroisse. Il devait aussi, plus tard, encourager de tous ses efforts l'établissement, dans l'aître Saint-Maclou, d'un atelier de filature de lin et de coton, à l'aide d'une nouvelle machine qui occupait beaucoup de bras.

L'abbé Blanquet, obligé, par suite de son refus de

Digitized by Google

serment à la Constitution civile du clergé, de quitter sa patrie, passa en Angleterre. A son retour, à l'époque du Concordat, il fut réintégré dans sa cure, où il se montra de nouveau le père des pauvres et l'ami de tous ses paroissiens.

Il mourut, à la suite d'une paralysie, le 25 décembre 1807. Il avait publié, à Rouen, en 1792, peu de temps avant son émigration, une brochure intitulée : *Dialogue allégorique entre un pasteur et sa brebis, suivi du Soliloque du berger fugitif.*

BLESSEBOIS (Pierre-Corneille de), auteur dramatique et romancier, dont la plume s'est trop souvent salie par la production d'écrits licencieux, naquit à Alençon, dans le dix-septième siècle. On ne connaît aucun détail sur sa vie, qui dut être fort orageuse.

Il termina sa carrière en Hollande.

Ses principaux ouvrages sont : *Œuvres satyriques de Corneille de Blessebois,* Leyde, 1676, in-12 ; les *Soupirs de Siffroy, ou l'Innocence reconnue,* tragédie en trois actes, Châtillon-sur-Seine, 1675, in-8° ; *Eugénie,* tragédie, Leyde, 1676, in-12 ; le *Lion d'Angélie,* histoire amoureuse et tragique, Cologne ; *Scipion l'Africain,* 1676, in-12. On attribue aussi à cet auteur le *Martyre de sainte Reine*, tragédie, et le *Temple de Marsyas.*

(V. les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Denos, et la *Biographie universelle.*)

BLOND (LE), *V.* Le Blond.

BLONDEL (Robert), naquit, vers 1390, d'une famille normande, bien connue sous le nom de Saint-Germain-de-Tournebut et de Nouainville. En 1420, il était maître-ès-arts de l'Université de Paris, et, en 1449, il fut nommé précepteur du comte d'Estampes,

Digitized by Google

depuis duc de Bretagne, et remplit, en 1453, les mêmes fonctions auprès de Charles de Normandie, deuxième fils de Charles VII. Il mourut, vers 1460, après avoir publié les ouvrages suivants : un *Poème contre les Anglais; Mémoire historique et juridique sur le droit du Roi contre les prétentions de l'Angleterre, et sur la nécessité d'expulser l'ennemi; Relation du recouvrement de la Normandie.* Robert Blondel avait aussi traduit, pour la reine Marie d'Anjou, un traité de morale intitulé : *Des douze périls d'enfer.*

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1854, et les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. 19).

BLONDEL (Jacques-François), naquit à Rouen, le 8 janvier 1705, d'une famille distinguée dans l'architecture, dont lui-même il suivit la carrière. Après avoir fait des progrès rapides dans l'étude théorique de son art, il se fit connaître dans la pratique en faisant exécuter, sur ses plans, plusieurs édifices qui le mirent en réputation. Ces édifices étaient : le palais archiépiscopal de Cambrai, le portail de la cathédrale, l'hôtel-de-ville et les casernes de Metz. Il avait aussi édifié, à Rouen, en 1735, le vaste bâtiment où se rend encore aujourd'hui la justice consulaire. Ayant ouvert, à Paris, une Ecole d'architecture, il y fit, pendant trente ans, partager à de nombreux élèves le fruit de ses laborieuses et solides études. Le progrès toujours croissant de cette Ecole fit enfin apprécier le mérite du maître auquel, en 1755, l'Académie des beaux-arts ouvrit ses portes, honneur dont l'habile architecte continua, par ses travaux, à se rendre de plus en plus digne.

Blondel, éminemment recommandable par ses œuvres architecturales, l'est également par les écrits qu'il a publiés sur cette matière, dont, au point de vue théorique et pratique, il avait fait sa spécialité.

Digitized by Google

Il mourut à Paris, le 9 janvier 1774. Les ouvrages qu'il a publiés sont : *Architecture française, ou Recueil des plans, élévations, coupes et profils des églises, maisons royales, palais, hôtels et édifices les plus considérables de Paris, ainsi que des châteaux et maisons de plaisance situés aux environs de cette ville, ou en d'autres endroits de France, bâtis par les plus célèbres architectes, etc.*, Paris, Jombert, 1755 et 1756, 4 vol. grand in-f°, avec 600 planches; *Traité d'architecture dans le goût moderne*, Paris, Jombert, 1737, 1738, 2 vol. in-4°; *Cours d'architecture, ou Traité de la décoration, distribution et construction des bâtiments*, Paris, Dessaint, 1771 et 1777, 6 vol. in-8°; *De l'utilité de joindre à l'étude de l'architecture celle des arts et des sciences*, Paris, 1771, in-4°; l'*Homme du monde éclairé par les arts*, Amsterdam et Paris, 1774, in-12.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

BLONDEL (Louis), né à Avranches, en 1743, exerça d'abord la profession d'avocat, fut nommé maire de sa ville natale et membre du Conseil général de la Manche. Il cultiva avec succès, dans ses moments de loisir, la littérature et la poésie, mais il s'occupa plus spécialement d'études historiques sur les antiquités de son pays. Il a publié un ouvrage intitulé : *Notice historique et topographique du Mont-Saint-Michel, de Tombelaine et d'Avranches.* Avranches, 1823, in-12. Il avait aussi publié une *Vie de Henri IV*, et donné, en 1826, un opuscule en vers intitulé : La *Domfrontienne*, épître à M. Casimir Delavigne.

Il mourut à Avranches, le 15 juin 1829.

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1832.)

BLONDEL (Louis-Jean-Félix), né le 18 mai 1766, à Sainte-Opportune-de-Lessay (Manche), partit, en

Digitized by Google

1791, avec le grade de capitaine dans le deuxième bataillon de volontaires de son département. Il fit, aux armées du Rhin, de la Moselle et du Nord, les campagnes de 1792 à l'an III, et fut chargé de commander un détachement du bataillon de la Manche, devenu demi-brigade de l'Allier. Après avoir appartenu successivement à plusieurs corps d'armée, il passa à celui du Danube, se distingua à la bataille de Hohenlinden, le 12 frimaire an IX, puis aux combats de Neumarck et de Franckmarch, où il fit trois cents prisonniers. En 1804, il fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, et appelé à faire partie du sixième corps de la grande armée d'Allemagne, dont il partagea la gloire et les dangers. Il fut atteint d'un coup de feu à la tête, à l'attaque d'Ulm, le 15 octobre 1805, et promu, l'année suivante, au grade de chef de bataillon au 27e régiment de ligne, et passa, en 1808, au 116e, dans lequel il fit la campagne d'Espagne. En 1809, il obtint, en raison de ses nombreuses blessures, après dix-sept ans de service et dix-sept campagnes, d'être mis à la retraite. Il vint alors se fixer à Carentan, où il fut nommé, en 1811, juge militaire à la Cour spéciale impériale de la Manche, et, la même année, chef de la première cohorte des gardes nationales de ce département. C'est en cette dernière qualité que, le 10 juillet 1813, il sauva, par son énergie, la ville de Carentan, menacée de grands désordres par un bataillon de marins révoltés contre le gouvernement d'alors. Ce brave officier termina sa carrière le 18 septembre 1833.

(V., dans l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1846, une notice biographique, par M. Lechanteur de Pontaumont.)

BLOSSEVILLE (Henri), trouvère normand, né dans le quinzième siècle, appartenait à la famille des Saint-Maard, vicomtes de Blosseville. Il a laissé



Digitized by Google

un manuscrit contenant un petit poème ayant pour sujet le *Débat du jeune et du vieil.* C'est une dispute entre un vieillard et un jeune homme, sur les biens et les maux occasionnés par l'amour. On trouve dans le même manuscrit une autre pièce du même genre intitulée : L'*Echiquier*, autre dispute entre une femme noble et une bourgeoise; la première prétend avoir le pas en amour, la seconde le conteste; la question est portée devant l'Echiquier, où les parties plaident elles-mêmes leur cause. Ce plaidoyer est plein d'esprit, et intéresse surtout par de curieux détails sur les costumes et sur les mœurs du temps.

(V. *Essais historiques sur les Bardes, les Jongleurs et les Trouvères normands,* par l'abbé de La Rue.)

BLOSSEVILLE (Jules-Alphonse-Réné Poret, baron de), naquit à Rouen, le 29 juillet 1802, d'une famille ancienne dans la robe, et qui avait aussi donné plusieurs officiers à la marine française. Reçu aspirant de marine au sortir du lycée de Rouen, dont il était l'un des élèves les plus distingués, il s'embarquait, en 1819, sur le brick le *Railleur*, qui avait pour mission de visiter le Sénégal, Cayenne et la Martinique.

De retour l'année suivante, il faisait une nouvelle campagne sur la frégate la *Duchesse-de-Berri,* qui allait explorer la côte du Brésil et tenir station aux Antilles, campagne qui dura deux ans. Le gouvernement ayant ordonné, en 1822, un voyage de découvertes autour du monde, et chargé, à cet effet, le capitaine Duperrey du commandement de la corvette la *Coquille*, un seul élève de première classe obtint de faire partie de cette expédition; cet élève était Jules de Blosseville. Choisi, à son retour en France, pour exécuter une partie des travaux hydrographiques, il faisait des observations sur les courants, à l'embouchure de la Seine, et sondait les côtes depuis Cherbourg jusqu'à Dieppe.

Digitized by Google

Récompensé de ses travaux par le grade d'enseigne de vaisseau, il partait, le 15 mai, sur la gabarre la *Chevrette*, commandée par le lieutenant de vaisseau Fabré, et parcourait, de 1826 à 1828, les mers de l'Inde et de la Chine. Doué d'une infatigable activité, Jules de Blosseville, comme s'il eût pressenti qu'il ne devait fournir qu'une bien courte carrière, ne prenait pour ainsi dire jamais de repos. En mer, on le voyait s'aventurant sur de légères pirogues de sauvages, aller lever les plans des côtes et sonder, dans certains parages, la profondeur des eaux ; à terre, il rédigeait des notes pour la relation de ses voyages, qu'il se proposait de publier. Promu, à son retour, au grade de lieutenant de vaisseau, il fit, en 1830, sur le brick de guerre l'*Alacrity*, l'expédition d'Alger.

La chambre de commerce de Dunkerque ayant, en 1833, demandé au ministre de la marine un bâtiment armé pour protéger les navires français envoyés à la grande pêche, dans les mers du nord, de Blosseville, désigné au commandement de cette croisière, montait, le 21 juillet, la canonière-brick la *Lilloise*, et se dirigeait vers le Groënland, où il découvrait une longue étendue de côtes auxquelles il donnait des noms français. Il faisait aussi, dans ces régions glacées, plusieurs découvertes pleines d'intérêt pour la géographie, la physique et l'histoire naturelle, ainsi qu'il l'écrivait à son frère, M. Ernest de Blosseville, à la date du 6 août 1833, en lui recommandant surtout, comme un pieux devoir, d'embrasser, pour lui, leur bonne mère, en lui souhaitant sa fête.

Depuis cette époque, plus de nouvelles de la *Lilloise* ni de son équipage, et trois expéditions faites pour en découvrir la trace, en 1834, par la *Bordelaise*, capitaine Dutaillis, et en 1835 et 1836, par la *Recherche*, capitaine Tréhouart, sont demeurées sans résultat. Les deux chambres, sur la proposition de

Digitized by Google

M. Arago, votèrent, en 1837, une prime de cent mille francs pour celui qui ferait connaître le sort de nos compatriotes; mais le silence est encore gardé, et malheureusement ce silence et le temps qui s'est écoulé font s'évanonir ce qui pouvait rester d'espoir, et ne laissent plus qu'une triste certitude, celle du naufrage de la *Lilloise* et de la fin déplorable de son infortuné capitaine, qui, avec tout son équipage, aura probablement péri au milieu des glaces.

Jules de Blosseville a écrit plusieurs ouvrages dont les titres sont énumérés dans la *France littéraire contemporaine,* par J.-M. Quérard, et dans une intéressante notice biographique publiée, en 1854, par son frère, M. Ernest de Blosseville. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.

BLOT (Frédéric), né à Colleville-sur-Orne, le 16 janvier 1795, était petit-fils du célèbre naturaliste Sébastien Blot, qui fut professeur de botanique à l'ancienne Université de Caen. Elevé, par son père, d'après les principes de Jean-Jacques Rousseau, Frédéric Blot passa sa première jeunesse dans la maison paternelle, et fut étudier à Caen, et de là à Paris, où il suivit assiduement les cours d'histoire naturelle.

Reçu docteur en médecine, en 1818, il vint s'établir au lieu de sa naissance, où il fut bientôt considéré comme l'un des plus habiles médecins, puis comme homme généreux et compatissant envers les pauvres. Le temps qu'il dérobait aux devoirs de sa profession et à d'autres fonctions honorifiques qui lui avaient été confiées, il le consacrait à des recherches d'histoire naturelle et à la culture des plantes nouvellement introduites en France, et se livrait aussi, avec beaucoup d'ardeur, à des études de métaphysique.

Il termina sa carrière à Colleville, à la suite d'une maladie du cœur, le 5 mars 1841. Il a écrit un assez

Digitized by Google

grand nombre de mémoires traitant des matières qui faisaient l'objet de ses études de prédilection. Plusieurs de ces mémoires, lus aux séances de la Société Linnéenne de Normandie et de la Société d'agriculture et de commerce de Caen, dont il était membre, ont été publiés dans les recueils de ces Sociétés.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1842, une notice biographique par M. Eudes Deslongchamps.)

BLOUET (Pierre), comte de Camilly, né au village de ce nom, près de Caen, en 1660, commença à servir dans la marine, en 1689. Après avoir passé par tous les grades, il devint premier vice-amiral de France, grand-croix de Saint-Louis et grand bailli de Jérusalem.

Il fut aussi, en 1714, ambassadeur de l'ordre de Malte au congrès de Bade, et, en 1726, à celui de Cambrai, puis ambassadeur du Roi à la cour de Danemark. Son amour pour les sciences et pour les lettres lui mérita l'estime de plusieurs hommes célèbres, avec lesquels il entretenait une correspondance suivie.

Il termina sa carrière, le 21 octobre 1753, âgé de quatre-vingt-sept ans.

Un membre de la même famille, François Blouet de Camilly, mort en 1723, fut abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, évêque de Toul et archevêque de Tours.

BLUTEL (Charles-Auguste-Esprit-Rose), né à Caen, le 29 mars 1757, était avocat à Rouen, lors de la Révolution, dont il adopta les principes avec modération.

Après avoir été, pendant quelque temps, juge de paix, en 1792, il devint l'un des chefs de la garde nationale de Rouen, et fut nommé, cette même année, député de la Seine-Inférieure à la Convention.

Digitized by Google

Blutel s'opposa avec beaucoup d'énergie, dans cette Assemblée, à la mise en jugement de Louis XVI; mais son opinion n'ayant point prévalu, il vota l'appel au peuple, puis la réclusion et le bannissement à la paix, et appuya la proposition de Mailhe, tendant à ce qu'il fût sursis à l'exécution. Il signala, à la fin de 1793, les actes arbitraires commis par la municipalité de Rouen, et cita, à cette occasion, douze cents individus illégalement détenus dans les prisons de cette ville.

Cet honorable représentant se montra, en plusieurs circonstances, l'un des plus zélés défenseurs de la liberté, mais non de cette liberté qui, ainsi qu'il le disait un jour à la tribune, n'était que la licence, et ne tendait qu'à faire de la société un amas de brigands, dont le plus fort écraserait impunément le plus faible. Blutel parvint cependant, malgré son courage à protester contre les excès de la Révolution, à échapper aux proscriptions et à la mort, dont il fut plusieurs fois menacé. Il fit, après le 9 thermidor, mettre en liberté plus de mille habitants de son département, en se chargeant de l'examen des dossiers et de la rédaction et présentation des rapports qui les concernaient.

Envoyé, vers la fin de 1794, en qualité de commissaire de la Convention, dans les villes de Bordeaux, de Rochefort et de Bayonne, il mit fin au système de terreur qui désolait encore ces contrées, et rendit compte à la Convention des crimes qui venaient d'être commis par ses prédécesseurs. Il ordonna aussi la mise en liberté des prêtres qui se trouvaient entassés sur des pontons infects, et d'un grand nombre d'habitants des départements de l'ouest, détenus au bagne de Rochefort, comme royalistes. Nommé, en 1796, député par le département de la Seine-Inférieure et par la colonie de Cayenne, au Conseil des Cinq-Cents, il fit décréter la prohibition des mar-

Digitized by Google

chandises anglaises. Ayant donné sa démission, en 1797, il devint régisseur-général des douanes, administration qu'il avait contribué à réorganiser. Il passa de là à la direction de Rouen, puis à celle d'Anvers, qui était alors la première de France.

Blutel mourut, dans cette dernière ville, le 1er novembre 1806.

(V. la *Biographie nouvelle des contemporains* et le *Supplément de la biographie universelle.*)

BOCCAGE (DU), *V.* Du Boccage.

BOCHARD ou BOUCARD (Jean), né près de Bayeux, au commencement du quinzième siècle, fit de grands progrès dans ses études, et devint docteur en Sorbonne. Il fut successivement abbé du Bec, de Saint-Paul de Cormery, diocèse de Tours, archidiacre, puis évêque d'Avranches. Louis XI le choisit pour confesseur et le nomma l'un de ses aumôniers.

Ce prélat assista aux Etats du royame, tenus à Tours, en 1470, et travailla, par l'ordre du Roi, au rétablissement de la paix dans l'Université de Paris, troublée par la querelle des scholastiques nominaux avec les réalistes, dont les livres furent scellés et cloués dans la bibliothèque de l'Université. Bochard donna aussi de sages règlements pour la conduite que les maîtres doivent tenir dans les écoles, et termina sa carrière à Saint-Lô, le 28 novembre 1484. Son corps, porté à Avranches, fut inhumé dans la cathédrale.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, etc.)

BOCHART (Samuel), naquit à Rouen, en 1599, de René Bochart, ministre de l'Eglise réformée, et d'Esther du Moulin, sœur du célèbre Pierre du Moulin. Jamais élève ne fit de plus rapides progrès en tous genres d'études ; à peine âgé de quatorze ans, il

Digitized by Google

composait quarante-quatre vers grecs en l'honneur de son professeur, Thomas Dempster, vers que ce savant trouva dignes de figurer en tête de ses *Antiquités romaines.* Ayant terminé ses humanités à Rouen, il fut étudier la philosophie et la théologie à Sédan et à Saumur, puis visita l'Angleterre et l'Allemagne.

De retour en France, il fut nommé pasteur de l'église réformée de Caen. Bochart joignait à l'exercice de son ministère, auquel il apportait le plus grand zèle, l'étude de la langue hébraïque; il possédait à fond les langues orientales, et en connaissait, dit-on, treize ou quatorze idiômes. Appelé souvent à donner des preuves de son savoir et de son éloquence, il en eut plus d'une fois l'occasion dans les discussions théologiques qu'il soutint avec le P. Véron, jésuite; ces discussions eurent beaucoup de retentissement.

La réputation qu'il s'était acquise, par sa science et par ses ouvrages, devint si grande, que la reine Christine lui écrivit, de sa propre main, pour lui exprimer le désir qu'elle avait de recevoir, à Stockholm, un savant aussi illustre. Bochart fit ce voyage, en 1652, en compagnie de Huet, alors son disciple, et depuis évêque d'Avranches.

A son retour de ce voyage, il se maria; une fille qu'il eût de cette union, et qu'il affectionnait beaucoup, étant morte d'une maladie de langueur, il en ressentit un vif chagrin, qui altéra tellement sa santé, qu'on la vit chaque jour décliner. Il mourut à Caen, le 16 mai 1667, en pleine Académie, non comme on l'a prétendu, à la suite d'une dispute théologique contre le célèbre évêque d'Avranches, mais en discutant, avec calme, son opinion sur l'origine de certaines médailles antiques.

Les ouvrages qui mirent Samuel Bochart au rang des savants les plus érudits de son temps sont: *Phaleg et Chanaan*, deux parties de la géographie sacrée;

Digitized by Google

Hierozoïcon, ou histoire des animaux mentionnés dans la Bible, 5 vol. in-f°.

La liste complète des nombreux ouvrages de cet illustre Rouennais, dont le nom décore une des rues de la ville de Caen, se trouve dans les *Mémoires* du P. Niceron, t. XXVII; dans l'*Eloge historique de Samuel Bochart*, par M. L.-D. Paumier, pasteur de l'église réformée de Rouen, et dans les *Recherches sur la vie et les œuvres du même personnage*, par M. Edward Herbert-Smith. Plusieurs portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.

BOCHART (Mathieu), né à Rouen, vers la fin du seizième siècle, était fils de Christophe Bochart, avocat au Parlement de Normandie, et ensuite au Parlement de Paris. Cousin du précédent, avec lequel on l'a quelquefois confondu, il professait la même religion, et fut nommé ministre de l'église protestante d'Alençon. Il publia quelques ouvrages qui lui donnèrent, parmi les calvinistes, la réputation justement méritée d'un homme savant. Au nombre de ses principaux écrits se trouvent un *Traité contre les Reliques*, et un autre sur le *Sacrifice de la Messe*, ouvrages imprimés à Genève, en 1658. Il a fait aussi un dialogue sur les difficultés que les missionnaires suscitaient alors aux protestants de France, en vertu de ce qui s'était passé à Charenton, touchant la tolérance des erreurs luthériennes. Celui de ses écrits qui fit le plus de bruit est son *Dialecticon*, imprimé à Sédan, en 1662. Il contient un projet de réunion entre les Luthériens et les Calvinistes.

Mathieu Bochart mourut à Alençon, le 20 février 1662.

(V. les *Dictionnaires* de Bayle et de Moréri.)

BODARD DE TEZAI (Nicolas-Marie-Félix), né à Bayeux, en 1757, fit ses études au Collége de Caen,

Digitized by Google

où il eut pour condisciple et ami le fabuliste Le Bailly, qui, après l'avoir célébré dans le prologue de ses fables, lui consacra une notice nécrologique dans le *Moniteur* du 26 janvier 1823. Cultivant la poésie et la littérature dramatique, tout en s'occupant de l'étude du droit, Bodard fit représenter, sur divers théâtres de Paris, plusieurs comédies qui eurent quelque succès.

Entré, en 1792, à la caisse extraordinaire, dont Laumont, son ami, était le directeur, il s'attacha à ce dernier et le suivit à Smyrne, où il fut envoyé en qualité de Consul-général.

Chargé des fonctions de Vice-consul près de son ami, Bodard déploya, dans ce nouvel emploi, autant de fermeté que de talent. Ayant exigé de la Porte une réparation pour plusieurs actes arbitraires exercés envers le commerce français, il en obtint pleine et entière satisfaction. De retour en France, en 1799, il fut nommé Commissaire-civil à Gênes, d'où il passa à Naples, avec le double titre de Consul-général et de Chargé-d'affaires.

Rendu à la vie privée, Bodard de Tezai ne s'occupa plus que de la culture des lettres, et mourut à Paris, le 13 janvier 1823.

Il a donné au théâtre, sous le voile de l'anonyme, les pièces dont voici les titres : Le *Ballon* ou la *Physicomanie*, comédie en un acte et en vers, 1783 ; les *Trois Damis*, comédie en un acte en et vers, 1785 ; *Arlequin roi dans la lune,* comédie en trois actes et en prose, 1786 ; *Pauline et Valmont*, comédie en trois actes et en prose, 1787, pièce représentée à Rouen cette même année ; les *Saturnales modernes,* ou la *Soirée du carnaval*, comédie en deux actes et en prose, 1787; le *Duc de Montmouth,* comédie héroïque en trois actes et en prose, 1788 ; l'*Etiquette*, comédie en un acte ; le *Rival par amitié*, comédie en un acte ; *Spinette et Marine,* opéra en un acte.

Digitized by Google

La majeure partie de ces pièces a été imprimée.

On a aussi, du même auteur, une *Ode sur l'électricité*, pièce couronnée par l'Académie de Caen ; le *Siècle des ballons* (satire); les *Trois ordres en voyage,* 1789; le *Dernier cri du monstre,* conte indien.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle* et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

BODERIE (LEFÊVRE DE LA), *V.* LEFÊVRE DE LA BODERIE.

BOIELDIEU (Marie-Jacques-Amand), oncle du célèbre compositeur de ce nom, naquit à Rouen, sur la paroisse Saint-Nicolas, le 29 novembre 1757. Il fut reçu avocat au Parlement de Normandie, en 1782, profession qu'il exerça, à Rouen, avec distinction jusqu'en 1816, et ensuite à Paris. Membre de l'Académie de législation depuis plusieurs années, il remplit aussi, pendant tout le règne de la Restauration, les fonctions de secrétaire des commissions spéciales à la Chambre des Pairs.

Cet honorable jurisconsulte, poète et littérateur, était membre de l'Académie de Rouen depuis 1806, et de plusieurs sociétés savantes de France. Il a écrit et publié, sur différents sujets, plusieurs brochures dont on trouve la nomenclature dans la *France littéraire* de J.-M. Quérard. Voici les titres de quelques-unes de ces brochures : *Lettre adressée au roi, au nom des vrais citoyens de la ville de Rouen,* à l'occasion d'une pétition où l'on demandait la destruction des maisons religieuses de Rouen, 1792, in-8°. Cette lettre, trouvée dans l'armoire de fer des Tuileries, a été, par ordre de la Convention, réimprimée avec les autres pièces trouvées dans cette armoire; la *Promenade politique*, Bruxelles, 1793 ; pièces contre le décret du 23 juillet 1793; les *Erreurs du peuple par rapport au Clergé de Rouen; Observations sou-*

Digitized by Google

mises aux Représentants en mission dans le département de la Seine-Inférieure, sur la déportation et la détention de l'instituteur des sourds-muets de ce département, 1793. Cet instituteur était l'abbé Huby, qui dut son rappel à cet éloquent plaidoyer; *Valcindor et Florella,* ou les *Heureux infortunés*, conte moral et didactique, etc., 1801; la *Mission à Paris,* ou les *Nouveaux triomphes de la religion catholique*, poème en cinq chants, 1824.

M.-J.-A. Boeïldieu, dont la longue et honorable carrière avait été des mieux remplies, mourut, à Paris, en 1844.

BOIELDIEU (l'abbé), né aussi à Rouen, était frère du précédent; il occupa pendant quinze ans la cure de Saint-Vivien, et fut nommé, en 1818, chanoine honoraire de la Cathédrale de la même ville.

Cet honorable ecclésiastique alliait, aux plus excellentes qualités de l'esprit et du cœur, le savoir et l'éloquence qui en firent l'un des prédicateurs les plus distingués de son époque.

L'abbé Boïeldieu termina sa carrière en 1832.

BOIELDIEU (François-Adrien), naquit à Rouen, le 16 décembre 1775, sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Châtel. Son père était commis au secrétariat de l'archevêché, et sa mère tenait un magasin de modes des plus fréquentés.

Ayant fait connaître, dès l'âge de sept ans, ses heureuses dispositions pour la musique, il fut confié, pour les développer, au professeur Broche, organiste de la cathédrale. Le petit Boïel, ainsi qu'on le nommait alors, fit, malgré le peu d'aménité de son maître, de rapides progrès dans un art dont il possédait le génie. Il n'avait pas encore dix-huit ans que, laissant prendre l'essor à ses premières inspirations de composition musicale, il faisait représenter, avec succès,

Digitized by Google

sur le théâtre de Rouen, le 11 brumaire, an II, un opéra en deux actes, la *Fille coupable*, et, le 6 brumaire, an IV, *Rosalie et Mirza*, opéra en trois actes. Encouragé dans sa vocation par de premiers applaudissements, il allait à Paris, où le faisaient accueillir, dans les salons, sa jeunesse, une jolie figure, et un talent prompt à se révéler. Bientôt en réputation, comme exécutant sur le piano, dans les concerts où il se faisait entendre, il le fut aussi par la composition de plusieurs romances, dont une ayant pour refrain : *Vivre loin de ses amours*, eut une grande vogue. Passant de ses succès de salon à des succès plus éclatants, il fit représenter à Feydeau, de 1797 à 1799 : La *Famille suisse*, *Mombreuil et Merville*, *Zoraïme et Zulnare*, la *Dot de Suzette*, *Béniowski*, les *Méprises espagnoles*; puis, au théâtre Favart : Le *Calife de Bagdad* et *Ma Tante Aurore*, chefs-d'œuvre qui, représentés de nos jours, n'ont rien perdu de leur fraîcheur. En 1803, Boïeldieu, déjà célèbre, se déterminait, à la suite de quelques chagrins domestiques, à quitter la France, et se dirigeait vers la Russie, où, à peine arrivé, l'empereur Alexandre lui conférait, par un message, le titre de son maître de chapelle. C'est sous le ciel glacé de cette nouvelle patrie qu'il composa : *Aline, reine de Golconde*, sujet déjà traité par Berton; *Alderkan*, *Télémaque*, la *Jeune Femme colère*, les *Deux Paravents* et les chœurs d'*Athalie*. De retour en France, en 1811, il y composait *Jean de Paris*, représenté en 1812, et le *Nouveau Seigneur du village*, représenté en 1813, deux des plus jolies perles de son écrin musical; en 1816, il donnait la *Fête au village voisin*, et, en 1819, le *Petit chaperon rouge*. En 1825, le génie de Boïeldieu avait atteint son apogée; la *Dame blanche* venait de paraître! On se rappelle l'immense succès de cet opéra, non-seulement sur les théâtres de France, mais encore sur les théâtres étrangers.

Digitized by Google

L'opéra des *Deux Nuits*, joué en 1829, et dédié par l'auteur à sa ville natale, devait être le chant du cygne.

Affecté, depuis plusieurs années, d'une maladie qui avait pour première cause une phthisie laryngée, l'illustre musicien, qui était chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Institut et professeur de composition au Conservatoire, mourut à Jarcy, département de Seine-et-Oise, le 8 octobre 1834.

La ville de Rouen avait réclamé son cœur; la famille s'empressa de le lui accorder. La réception de ce précieux reste, qui, plus tard, devait prendre possession d'un monument funèbre élevé, aux frais de la ville, dans son principal cimetière, fut l'objet d'une solennelle et religieuse cérémonie à laquelle toute la population voulut assister. L'Académie de Rouen, qui comptait Boïeldieu au nombre de ses membres correspondants, ouvrit un concours de poésie en l'honneur du célèbre compositeur. Une statue en bronze, œuvre d'un compatriote, M. Dantan jeune, reproduisant avec une grande fidélité les traits de l'auteur de la *Dame Blanche*, a été inaugurée sur le cours qui porte aujourd'hui son nom, le 20 juin 1839.

BOIREL (Antoine), né à Argentan, en 1625, fut l'un des chirurgiens habiles de son temps. Continuateur des doctrines du célèbre Ambroise Paré, chef de la chirurgie française, il a composé un *Traité sur les plaies de la tête*, ouvrage imprimé à Alençon, en 1677, et qui, dit-on, renferme un grand nombre d'observations curieuses et dignes d'être consultées.

Nicolas Boirel, frère d'Antoine, exerçait la médecine avec distinction. Il a publié, en 1711, de nouvelles observations sur la maladie syphilitique, et quelques autres ouvrages sur la médecine.

Digitized by Google

BOISARD (J.-J.-F.-M.), fabuliste des plus féconds, naquit à Caen, en 1743. Il devint, en 1768, secrétaire de l'intendance de Normandie, et fut, en 1778, nommé secrétaire du sceau et de la chancellerie de Monsieur, comte de Provence, depuis Louis XVIII. Ayant perdu sa place lors de la Révolution, il demeura plusieurs années à Paris, où ses opinions anti-révolutionnaires et son esprit frondeur l'empêchèrent d'obtenir un emploi.

Il avait commencé, fort jeune, à faire des vers, et, comme il tournait l'apologue avec beaucoup d'esprit, il composa dans ce genre un grand nombre de pièces qu'il fit insérer dans le *Mercure de France,* de 1769 à 1775, après les avoir lues à l'Académie de Caen, dont il était membre. Boisard a publié successivement trois volumes de fables et de poésies diverses, qui eurent plusieurs éditions; la troisième, faite à Caen, en 1806, a pour titre: *Mille et une Fables.* Grimm a écrit, à l'occasion des œuvres de ce poète, dont il estimait le talent: « Qu'il est peut-être de tous les fabulistes celui qui a le moins imité Lafontaine, et qui s'en est le moins éloigné. »

Boisard mourut dans sa ville natale, à la fin de 1831.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BOISARD (J.-F.), neveu du précédent, naquit aussi à Caen, vers 1762. Il cultiva la peinture, et fut élève de J.-B. Regnault. Quittant souvent le pinceau pour la plume, il rima des fables avec beaucoup de facilité; mais peintre de peu de talent, ainsi qu'il en convenait lui-même, il ne fut aussi qu'un poète médiocre. Ayant émigré, au commencement de la Révolution, il rentra en 1793, fut arrêté, condamné à mort, et sauvé par un miracle sur la nature duquel il ne donne aucune explication.

Boisard, constamment malheureux, mena une vie

Digitized by Google

errante, et vécut, malgré lui, éloigné de sa femme, qu'il adorait et qu'il a célébrée, dans ses vers, sous le nom de Rose. Ses fables, qu'il avait adressées au roi, aux princes et à quelques artistes célèbres, dont il réclamait les secours, forment deux volumes, qui ont été publiés, le premier en 1817, et le second en 1821.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BOISARD (François), né à Yvetot, près de Valognes, le 26 janvier 1786, fit ses études à l'École centrale du Calvados, et partit, en 1804, pour le camp de Montreuil-sur-Mer, où il servit comme pharmacien, sous les ordres de son oncle, Jean Boisard, pharmacien en chef de la grande armée. A la levée du camp, il suivit Napoléon dans le Wurtemberg, fut, en 1806, nommé aide-major, fit les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Espagne, puis reçut le titre de pharmacien-major, en 1813. Prisonnier en Hongrie, après la capitulation de Dresde, il composa, pendant sa captivité, sous le titre de *Nérelle,* un roman pastoral qu'il fit imprimer à Caen, en 1817. Rentré en France, après la Restauration de 1814, M. Boisard se fit recevoir avocat, profession à laquelle il renonça bientôt pour entrer dans une administration financière. Il fut, en 1830, nommé conseiller de préfecture, dans le département du Calvados, et remplit, depuis 1834 jusqu'en 1848, les fonctions de secrétaire-général. Après avoir été, pendant quelques mois, en 1849, sous-préfet de l'arrondissement de Vire, il reprit, à Caen, ses fonctions de conseiller de préfecture; mais fatigué par les travaux et par les maladies, détrompé sur la constance des opinions politiques et sur la valeur de la plupart des amitiés, il ne rechercha plus que la solitude, et termina sa carrière dans son habitation de Cormelles, le 22 novembre 1851.

Digitized by Google

M. Boisard était chevalier de la Légion-d'Honneur, membre de l'Académie de Caen et de plusieurs autres Sociétés savantes. Il a publié les ouvrages suivants : Le *Manuel des Percepteurs*, Caen, 1820 ; le *Supplément du même ouvrage*, 1824 ; *Annuaire du Calvados*, depuis 1829 jusqu'en 1852 ; *Fragments d'un voyage en Espagne; Itinéraire d'un prisonnier; Notice sur les Cziganys*, *tribu errante que nous appelons Bohémiens ; Notices biographiques, littéraires et critiques sur les hommes du Calvados qui se sont fait remarquer par leurs ouvrages*, Caen, 1848, in-12.

(V., dans les *Mémoires de l'Académie des sciences, arts et belles-lettres de Caen*, 1852, une notice biographique, par M. Julien Travers.)

BOISDEFFRE (Jean-François Le Mouton, chevavalier de), naquit à Alençon, le 28 novembre 1745. Ce personage, sur la vie duquel nous n'avons aucun détail, émigra lors de la Révolution, et publia les ouvrages suivants : *Principes de cavalerie*, Paris, Didot, 1788, in-12 ; *Courtes réflexions sur les Mémoires du général Dumouriez*, 1794, in-8° ; *Tableau de la France révolutionnaire*, Leipsick, 1774, in-8° ; *Principes d'équitation et de cavalerie*, Paris, 1803, in-8° ; *Du temps passé et du temps présent*, Versailles, 1826, in-8°.

(V. l'*Itinéraire des cinq départements de la Normandie*, par M. L. Du Bois, et la *France littéraire*, de J.-M. Quérard.)

BOIS DE LA PIERRE (Louise-Marie de Lanfernat, dame de), naquit au château de Courteilles, près de Verneuil (Eure), le 4 décembre 1663. Profondément affligée de la perte de son mari, officier aux gardes-du-corps, tué à la bataille de Malplaquet, cette dame se consacra entièrement à des actes de piété, à la culture des lettres, à la poésie et à des recherches sur

Digitized by Google

l'hitoire de Normandie. Elle fut en relation avec un grand nombre de personnages célèbres de son époque, avec Fontenelle, plusieurs membres de différentes Académies, et notamment avec le P. Montfaucon, auquel elle communiqua des notes pour l'ouvrage du titre bien connu de : *Monuments de la monarchie française.*

Mme de Bois de La Pierre a laissé, à l'état de manuscrit, une *Chronologie historique des Prieures de la Chaise-Dieu ;* on lui attribue aussi un autre manuscrit contenant l'*Histoire de la ville de L'Aigle, des seigneurs de ce lieu et de tous les événements auxquels ils ont pris part ;* mais la *Biographie universelle* dit que ce manuscrit est de Louis d'Après, curé de Saint-Martin de L'Aigle, auquel, du reste, Mme de Bois de La Pierre avait fourni un grand nombre de documents historiques. Cette dame termina sa carrière le 14 septembre 1730.

(V. le *Mercure de France* de février 1731, et la *Biographie universelle.*)

BOISDUVAL (Pierre Chauffour de), naquit à Ticheville, ancien diocèse de Lisieux, le 2 mai 1705. Fils d'un médecin, il fit ses études à l'Université de Caen, et embrassa la profession de son père. Il était à Paris, occupé dans les hôpitaux à perfectionner ses connaissances pratiques, lorsque M. Le Normand, évêque d'Évreux, lui proposa de venir se fixer près de lui, proposition qui fut acceptée avec empressement par le jeune médecin.

Boisduval soutint, dans ce pays, par sa vigilance et par ses succès auprès des malades, sa réputation naissante, et tout semblait devoir le fixer pour toujours à Évreux, lorsque la mort lui enleva le prélat son bienfaiteur. Le chagrin qu'il en ressentit, joint à quelques considérations personnelles, le déterminè-

Digitized by Google

rent à venir s'établir à Rouen, où il soutint sa thèse d'aggrégation, le 2 et le 3 août 1734.

Un hasard lui ayant procuré l'occasion de donner ses soins, dans l'Hôtel-Dieu, à un malade presque moribond, et de le rappeler à la vie, cette cure le fit avantageusement connaître, et appeler à succéder, dans cet hospice, à M. Néel, mort d'apoplexie en 1741. De ce moment, et pendant les trente-sept années qui suivirent, cet habile médecin se consacra spécialement au service des pauvres, qui venaient en foule à ses consultations.

En 1753, la ville de Rouen fut affligée d'une épidémie, dont le docteur Pinard a donné la description dans le *Journal des Savants* de septembre 1755; Boisduval, qui était alors revêtu de la dignité temporaire de médecin du Roi, donna, en cette circonstance, de nouvelles preuves de son habileté et de son dévouement. Une maladie analogue ayant sévi, l'année suivante, dans le village de Pressagny, près de Vernon, M. de la Bourdonnaye réclama l'assistance des médecins de Rouen, et Boisduval fut désigné par ses collègues pour aller porter dans cette contrée les secours de son art, ce qu'il fit avec courage et générosité, comme il le fit encore au village d'Oissel qui, en 1762, éprouva une pareille calamité.

Ce savant médecin, qui avait la confiance des pauvres et l'amitié des riches, mourut à Rouen, le 21 septembre 1772. Il était, depuis plusieurs années, membre de l'Académie de Rouen.

(V. le *Précis* de cette Académie, t. 4.)

BOISFREMONT (Charles Le Boulanger de), né à Rouen, le 22 juin 1773, d'un conseiller au Parlement de Normandie, fit connaître de bonne heure ses heureuses dispositions pour la peinture et la sculpture. Contrarié dans ses goûts pour les arts par sa famille, qui avait d'autres vues sur lui, il dut suivre

Digitized by Google

une autre carrière, et devint premier page de Louis XVI.

Se trouvant de service, le 10 août 1792, lors de l'envahissemant du château des Tuileries, il n'échappa que par miracle au massacre qui en fut la suite, et vint chercher une retraite au lieu de sa naissance. Attiré de nouveau vers sa première vocation, il entra à l'école de dessin dirigée par M. Descamps, où il se livra sans réserve à l'étude de son art favori. Forcé bientôt, pour se soustraire à la loi des suspects, de quitter la France, il passa en Amérique, où il éprouva toutes sortes de vicissitudes, et fut même obligé, pour vivre, de travailler manuellement et comme homme de peine. Pris par des corsaires algériens, lors de son retour en Europe, il eut à subir, sur les côtes d'Afrique, toutes les misères réservées aux prisonniers; puis, rendu à la liberté, il vint habiter Gênes, et ensuite Rome, où il faillit encore être victime des révolutions qui agitaient ce pays.

Lorsque revint le calme, il reprit ses études dans cette métropole des beaux-arts, et parvint à reproduire avec une grande perfection, pour un marchand d'antiquités qui les vendait comme des originaux, des copies de Raphaël, du Titien et du Corrége.

Rentré en France, lors du rappel des émigrés, de Boisfremont exposa au salon, en 1803, la *Mort d'Abel*, heureux début qui fit connaître avantageusement l'artiste. En 1806, les *Reproches d'Hector à Pâris* lui valurent une médaille d'or de 500 fr., et, en 1808, il obtint, pour son beau tableau d'*Orphée aux enfers*, la grande médaille de 1,000 fr.; la *Clémence de Napoléon envers la princesse de Hatzfeld*, tableau exposé en 1810, fut acquis par le gouvernement, et reproduit en tapisseries des Gobelins.

Poursuivant ses succès, il exposait encore, en 1812, *Virgile lisant l'Énéide*, une de ses plus grandes et de ses plus remarquables compositions. Comme tableaux

Digitized by Google

de chevalet, il a composé: La *Colombe chérie*, le *Déshabillé*, la *Chasteté de Joseph*, *Vénus déposant Ascagne sur le mont Ida*, *etc.* Après la mort de son ami Prudhon, avec lequel il partageait son atelier, de Boisfremont copia l'admirable et dernier tableau de ce maître, un *Christ expirant sur la croix*, tableau destiné à la ville de Strasbourg, à laquelle il fit accepter l'excellente copie qu'il en avait faite, afin de conserver à Paris un chef-d'œuvre qui décore aujourd'hui le musée du Louvre. Il reste à mentionner deux tableaux très-estimés de ce peintre rouennais, la *Samaritaine* et la *Mort de Cléopâtre*, tableaux offerts par l'artiste au musée de sa ville natale, puis un portrait, en pied, de son compatriote Boïeldieu, hommage fait, en 1835, à l'Académie de Rouen, dont il était membre correspondant.

De Boisfremont, qui unissait à un talent distingué une grande modestie et les plus nobles sentiments du cœur, mourut à Paris, le 5 mars 1838.

(V. une Notice historique et critique sur ce peintre, avec portrait, par M. le docteur Hellis, *Précis* de l'Académie de Rouen, année 1838.)

BOISGUILBERT (Pierre le Pesant de), né à Rouen, vers la moitié du dix-septième siècle, était issu de la famille du grand Corneille, et remplissait la fonction de lieutenant du bailliage de Rouen. Il s'occupa avec un zèle des plus persévérants de l'état financier de la France, et prit à tâche de combattre, à ce point de vue, le système de Colbert. Il publia, sur cette matière, plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Détail de la France sous le règne présent*, 1695 (plusieurs éditions, dont une sous le titre de : *Testament politique de Vauban*, 2 vol. in-12); *Factum de la France, ou Moyens très-faciles de faire recevoir au Roi* 80 *millions par dessus la capitation, praticables par deux heures de travail de MM. les ministres et un mois*

Digitized by Google

d'exécution de la part des peuples, in-12. Le premier de ces ouvrages fit exiler l'auteur à Brives-la-Gaillarde. « Voltaire s'est trompé, dit M. Barbier, dans son *Dictionnaire des anonymes*, en attribuant le *Projet d'une dixme royale*, par Vauban, à Boisguilbert, qui, au contraire, avait fait un ouvrage exprès pour le combattre.

Boisguilbert ne s'occupait point exclusivement d'économie politique, il cultivait aussi la littérature historique, et s'était déjà fait connaître par quelques traductions. Il a publié, dans ces deux genres : *Marie Stuart*, nouvelle historique, Paris, Barbin, 1675; *Mlle de Jarnac*, nouvelle historique, Paris, 1685, 3 vol. in-12; *Histoire de Dion Cassius de Nicée*, traduite du grec en français, Paris, Barbin, 1674, 2 vol. in-12; *Histoire d'Hérodien*, traduite en français, Paris, 1675, in-12.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

BOISGUILBERT (Jean-Pierre-Adrien-Augustin le Pesant de), de la même famille que le précédent, né aussi à Rouen, est auteur de plusieurs pièces de vers, et notamment d'un poème sur la *Sédition d'Antioche, au temps de Théodose*. Ce poème fort remarquable, envoyé au concours de l'Académie des Palinods de Rouen, fut jugé digne du prix d'honneur, que cette Académie décerna au poète, en 1769. Cet ouvrage, si honorablement couronné, fut imprimé l'année suivante.

(V. la *Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen*, par M. A.-G. Ballin.)

BOISJOLIN (Jacques-François-Marie Vieillh de), né à Alençon, en 1761, fut successivement avocat au Parlement de Paris, attaché au duc de Chartres, depuis Louis-Philippe, puis chef de division au ministère des relations extérieures, de 1792 à 1795.

Digitized by Google

Nommé, en 1796, professeur d'histoire à l'Ecole centrale du Panthéon, il suppléa aussi quelquefois La Harpe dans sa chaire de littérature du Lycée de Paris, fut membre du Tribunat jusqu'en 1802, et sous-préfet de Louviers en 1805. Bien jeune encore, M. de Boisjolin s'était fait connaître par des poésies fugitives et par deux comédies, qui révélaient quelque talent pour ces genres de littérature.

Voici la nomenclature des ouvrages qu'il a publiés : Les *Fleurs*, poème ; la *Pêche*, fragments imités de Thompson ; la *Forêt de Windsor*, trad. d'après Pope ; *Hymne à la Souveraineté du peuple; Chant funèbre en l'honneur des ministres français assassinés à Rastadt ;* l'*Affermissement de la quatrième dynastie par la naissance du roi de Rome ;* l'*Amour et l'Amitié ermites*, comédie en trois actes, 1778, in-8° ; l'*Amour filial*, pastorale en un acte et en vers, 1778, pièces non représentées. M. de Boisjolin avait aussi fourni plusieurs articles au *Nouveau Mercure* et à la *Décade philosophique*.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. la *Biographie portative des contemporains* et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

BOISJOUVIN (Jean-Baptiste), né à Rouen, fut l'un des poètes les plus connus de l'Académie des Palinods, qui le retrouvait à tous ses concours, et qui le couronna deux fois ; la première, en 1747, pour une pièce de vers latins sur le *Maréchal de Lowendal ;* la seconde, pour une pièce du même genre, sur la *Paix rendue à la France*.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

BOISLAMBERT (Louis de), né à Saint-Aubin-du-Vieil-Évreux, dans le dix-septième siècle, devint curé de la paroisse du lieu où il avait pris naissance. Il est

Digitized by Google

l'auteur d'un ouvrage contenant des remarques sur la position et les antiquités du Vieil-Évreux.

Il mourut én 1728.

(V. la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long, t. 3.)

BOISLAMBERT (Jacques-Alfred de), né à Caen, le 15 août 1800, fit de brillantes études au Lycée de cette ville, et suivit avec succès la carrière du barreau. La réputation de savant, qu'il s'était légitimement acquise, le fit bientot appeler à faire partie de diverses sociétés qui cultivaient les sciences, les arts et les belles-lettres. Il devint, en 1830, professeur de droit à la Faculté de Caen, adjoint au maire de la même ville, l'un des fondateurs de la Caisse d'épargne, et membre du Consistoire de l'Église réformée. Il fut aussi nommé, plus tard, maire de la commune de Beuville, et chevalier de la Légion-d'Honneur.

M. de Boislambert mourut à Caen, le 12 avril 1853.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1853, une Notice biographique par M. Le Cerf.)

BOISMARE (Jean-Baptiste-Victor), naquit à Quillebeuf (Eure), en 1776, d'un père qui était capitaine de navire au long-cours. Son goût l'ayant porté d'abord vers l'étude des mathématiqaes, il y fit de tels progrès qu'à l'âge de dix-sept ans, il fut chargé par le gouvernement d'enseigner cette science aux jeunes gens qui servaient en qualité d'élèves de marine sur la corvette l'*Elise*. Etant venu habiter Rouen, il y fit, selon le vœu de sa famille, l'apprentissage du commerce et du notariat. Mais, né avec un penchant bien prononcé pour les sciences, M. Boismare se livra d'une manière absolue à l'étude de l'art de guérir.

Les cours de médecine, de chirurgie et de pharmacie qui se faisaient alors à l'Hospice-d'Humanité

Digitized by Google

de Rouen, lui donnèrent la facilité de commencer son instruction médicale; c'est là qu'il reçut les premiers principes de l'anatomie, de la physiologie et de la médecine opératoire et clinique. La même ardeur pour l'étude le suivit à Paris, où il mit à profit les leçons recueillies par lui dans les cours professés par des savants et des praticiens célèbres.

Il obtint, en 1808, le diplôme de docteur de la Faculté de médecine, et vint s'établir à Rouen, dont il avait gardé bon souvenir. Reçu membre de l'Académie de cette ville, il présenta, dans son discours de réception, des réflexions savantes et judicieuses sur l'aliénation mentale; puis, après s'être fait, à force de travail, une réputation méritée, il fut nommé médecin du dépôt de mendicité, établi alors dans la maison de Saint-Yon, fonction qu'il commença à remplir vers la fin de 1812. Quand, par suite des événements de 1814, cet établissement fut transformé en hôpital militaire, le docteur Boismare déploya tant de zèle et de dévouement auprès des malades, que, forcé de respirer à chaque instant un air infecté par des miasmes putrides, il ressentit lui-même les atteintes de l'épidémie qui commençait à régner. Il n'en redoubla pas moins de soins et d'assiduité dans la pénible tâche qu'il s'était imposée; mais, épuisé de fatigue et attaqué d'une fièvre violente, il mourut le 28 mars 1814.

Parmi les nombreux rapports et mémoires dont il fit lecture à l'Académie de Rouen, on cite : Un *Mémoire sur la topographie et les constitutions de la ville de Quillebeuf et des lieux circonvoisins,* un second *Mémoire sur la statistique de la même ville et de l'embouchure de la Seine, ayant pour objet principal la navigation et la pêche.*

(V. le *Précis de l'Académie de Rouen,* année 1814.)

Digitized by Google

BOISMONT (Nicolas-Tyrel de), né en 1715, dans un village près de Rouen, annonça dès sa jeunesse les dispositions les plus heureuses pour l'éloquence de la chaire. Devenu, par ses talents, prédicateur ordinaire du Roi, il eut souvent l'occasion de faire apprécier des qualités qui consistaient en une imagination brillante, une grande connaissance des caractères, des passions et des mœurs, qualités auxquelles il ajoutait la force de la pensée, l'éclat et l'élégance des expresions.

Reçu, en 1755, à l'Académie française, en remplacement de Boyer, évêque de Mirepoix, l'abbé de Boismont prit pour sujet de son discours de réception : *De la nécessité d'orner les vérités évangéliques.* Ami du repos et un peu trop du plaisir, cet académicien a peu écrit, et l'on ne connaît de lui que le *Panégyrique de saint Louis*, puis les Oraisons funèbres du dauphin, fils de Louis XV, de la reine de France, de Louis XV et de l'impératrice Marie-Thérèse.

Ce qui lui fit le plus d'honneur, comme orateur sacré, c'est le sermon qu'il prêcha, en 1782, dans une assemblée extraordinaire de dames de charité, lorsqu'il fut question de fonder, à Montrouge, un hospice pour les militaires gradés et pour les ecclésiastiques devenus infirmes. L'abbé de Boismont se montra, dans cette circonstance, si éloquent et si pathétique, que la quête, faite à la suite de son sermon, rapporta 150,000 livres, ce qui permit de fonder immédiatement cet hospice. Eloquent prédicateur, l'abbé de Boismont avait aussi, dans sa jeunesse, cultivé la poésie avec un certain talent.

Il termina sa carrière à Paris, le 20 décembre 1786.

Ses œuvres ont été recueillies et publiées et 1805. Elles sont précédées d'une notice historique et littéraire, par M. Auger, et de l'éloge de l'auteur, par Rhulières, qui le remplaça à l'Académie française.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

Digitized by Google

BOISNANTIER (d'Anjou de), naquit vers le milieu du dix-huitième siècle, à Saint-Brice-de-Landelles, près de Mortain. Il entra d'abord au Séminaire des Missions étrangères, avec la volonté de consacrer sa vie à la prédication de l'Évangile parmi les Idolâtres; mais sa santé l'empêcha d'accomplir ce dessein. Il venait d'être nommé évêque, lorsque la Révolution française le força d'aller chercher un asile à l'étranger. A son retour en France, il fut nommé grand-vicaire de Bourges, puis premier aumônier de la maison royale de Saint-Denis, chanoine titulaire du chapitre, et licencié à la Faculté de théologie de l'ancienne Université de Caen. Après avoir aussi exercé, pendant quarante ans, les fonctions de premier vicaire de Saint-Roch, et reçu, sous le règne de Charles X, la croix d'officier de la Légion-d'Honneur, l'abbé de Boisnantier mourut à Paris, dans les premiers jours d'avril 1835.

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1840, et *Recherches sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

BOISROBERT (François Le Metel de), naquit à Caen, vers 1592, d'un avocat au Parlement de Rouen. Il était aussi lui-même destiné à la carrière du barreau, mais l'amour du plaisir et celui des lettres, qu'il se plaisait à cultiver simultanément, joints à certains talents naturels, le dirigèrent vers un autre but.

Se trouvant à Rome, en 1630, il fit sa cour au pape Urbain VIII qui, charmé de la vivacité de son esprit, le reçut avec une grande bienveillance, et lui donna un petit prieuré en Bretagne. De retour en France, de Boisrobert entra dans les ordres, et fut pourvu d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Rouen, canonicat qu'il ne garda que très-peu de temps.

Présenté au cardinal de Richelieu, dont il était déjà

Digitized by Google

connu, il fut bientôt admis dans l'intimité du célèbre ministre, dont il sut gagner la faveur par une humeur enjouée et la verve intarissable avec laquelle il savait débiter, en les rajeunissant, les petites anecdotes de la cour et de la ville.

Il devint tellement indispensable au grand homme d'État, qu'il venait souvent arracher, par des saillies et des bons mots, à de sombres préoccupations, que Citois, premier médecin du cardinal, disait : « Monseigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre santé, mais nos drogues seront inutiles si vous n'y mêlez un peu de Boisrobert. » Richelieu récompensa magnifiquement son joyeux courtisan ; il lui donna la riche abbaye de Châtillon-sur-Seine, avec plusieurs autres bénéfices, le décora du titre de grand-aumônier du Roi, et le fit enfin conseiller d'État.

Si de Boisrobert ne négligeait rien de ce qui pouvait contribuer à sa fortune, il n'oubliait point non plus les autres, et surtout les poètes, en faveur desquels il sollicitait constamment, ce qui le faisait appeler, par le cardinal : *Ardent solliciteur des muses incommodées.*

Ce fut de Boisrobert qui suggéra au ministre l'idée de fonder l'Académie française, dont il fut l'un des premiers membres. Après la mort du cardinal, il fut exilé de la Cour à cause de sa conduite, qui n'était, dit-on, rien moins qu'édifiante.

Ce personnage, qui était très-passionné pour le jeu, pour le plaisir de la table et celui de la comédie, qu'il jouait lui-même avec beaucoup de talent, termina sa carrière le 20 mars 1662.

Il avait été l'un des cinq auteurs qui travaillèrent aux pièces de théâtre du cardinal, et il en composa dix-neuf pour son compte, dont les titres, entièrement oubliés aujourd'hui, se trouvent dans l'*Histoire du Théâtre-Français* des frères Parfait. Il avait aussi composé deux volume d'épitres, en vers, qui ne lui

Digitized by Google

valurent que des éloges, bien qu'il eût été accoutumé à quelque chose de plus.

(V. une *Notice biographique* sur François Le Metel de Boisrobert, publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, par M. Hippeau.)

BOISROSÉ (Henri-Charles Goustimesnil de), né dans le seizième siècle, était un gentilhomme du pays de Caux, qui, du temps de la Ligue, se distingua dans ce parti par une action héroïque ; voici en quelles circonstances : le maréchal de Biron s'étant rendu maître de la ville de Fécamp, place occupée alors par les Ligueurs, de Boisrosé conçut le projet de la reprendre. Pour arriver à ses fins, il fit en sorte que deux de ses soldats fussent reçus dans la garnison que les royalistes établirent dans Fécamp ; puis, ayant pris le temps d'une nuit fort noire, il vint avec cinquante soldats déterminés et choisis exprès parmi les matelots, aborder avec deux chaloupes au pied d'un rocher haut de six cents pieds, coupé en précipice, et qu'il fallait escalader pour arriver jusqu'au fort contre lequel il voulait tenter son audacieux coup de main.

Il s'était muni pour ce dessein d'un gros câble, égal en longueur à la hauteur de la falaise, et y avait fait, de distance en distance, des nœuds dans lesquels étaient passés de courts bâtons, afin de pouvoir s'appuyer des mains et des pieds. L'un des deux soldats dont on vient de parler, qui se tenait en faction sur les bords de la falaise, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plus tôt reçu, qu'il jeta, du haut du précipice, un cordeau auquel ceux d'en bas lièrent le gros câble, qui fut guindé en haut par ce moyen, et attaché à l'entre-deux d'une embrâsure avec un fort levier passé par une agraffe de fer. De Boisrosé fit prendre les devants à deux sergents dont il connaissait la résolution, et ordonna aux autres soldats de s'attacher

Digitized by Google

de même à cette espèce d'échelle, leurs armes liées autour du corps, et de suivre à la file, se mettant lui-même le dernier de tous, pour ôter à ses hommes tout espoir de retour. Ils étaient à moitié de leur périlleuse ascension, lorsque le sergent qui tenait la tête, effrayé de se voir ainsi suspendu entre le ciel et l'abîme, dit à ceux qui le suivaient qu'il ne pouvait plus monter, et que le cœur lui défaillait ; le brave Goustimesnil, redoublant alors d'énergie, crie au sergent de se tenir ferme, et, voyant qu'il n'est point écouté, il prend son parti sans hésiter, passe par dessus le corps des cinquante hommes qui le précèdent, arrive jusqu'au premier, et l'oblige, en lui tenant le poignard dans les reins, de continuer de monter. Enfin, après toute la peine et le travail exigés par une pareille tentative, la troupe se trouva au haut de la falaise avant la pointe du jour, et fut introduite par les deux soldats dans le château, où elle massacra les sentinelles.

Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci des cinquante ligueurs, qui firent main basse sur tout ce qui résista, et s'emparèrent du fort le 10 novembre 1592. De Boisrosé s'étant rallié, dans la suite, à la cause de Henri IV, devint gouverneur de Fécamp et lieutenant-général de l'artillerie en Normandie. Un portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.

(V. les *Mémoires de Sully*, t. I, etc.)

BOISSEL DE MONVILLE (Thomas-Charles-Gaston, baron), naquit au château de Monville, près de Rouen, au mois d'août 1763. Reçu conseiller au Parlement de Normandie, il prit part aux délibérations de ce corps jusqu'à sa suppression, et fut un des jeunes magistrats qui, par leur résistance à l'autorité royale, hâtèrent la Révolution, dont depuis il repoussa constamment les excès. Il avait, dans sa jeunesse, exercé son goût naturel pour la mécanique, et maniait

Digitized by Google

avec beaucoup d'habileté la lime et la varlope; il exécuta différentes machines utiles, entre autres une faux à moissonner le blé ; il s'occupa aussi de perfectionner les moulins à vent. Se trouvant, après le 9 thermidor, sur les bords du Rhône, il résolut de descendre ce fleuve depuis le fort de l'Ecluse jusqu'à Seyssel, partie réputée non navigable, et fit preuve, dans cette entreprise hasardeuse, d'un courage extraordinaire. Etant venu habiter Rouen avec sa famille, lors du rétablissement de l'ordre, le baron Boissel de Monville fut nommé major des gardes nationales de la Seine-Inférieure, plus tard, membre du Conseil-Général, et reçut, en 1810, la croix de la Légion-d'Honneur. Elevé, en 1815, par Louis XVIII, à la dignité de pair de France, en récompense de ses travaux relatifs tant à l'économie politique qu'à diverses autres sciences, il se montra, dans cette assemblée, partisan de toutes les réformes utiles et de toutes les améliorations compatibles avec l'ordre public. Il était, depuis 1819, membre de la Société des prisons, et se proposait pour but d'adoucir le sort des détenus, en leur procurant les moyens de travailler et de s'instruire.

Le baron de Monville mourut le 8 avril 1832.

Il a publié les ouvrages dont voici les titres : *Voyage pittoresque et navigation exécutée sur une partie du Rhône réputée non navigable* (ce sont les moyens de rendre ce trajet utile au commerce), Paris, 1795, in-4°, planches gravées par l'auteur; *Description des atômes,* Paris, 1813 ; *Développements, etc.*, suite de l'ouvrage précédent, dont le sujet est une nouvelle théorie de l'Univers, 1815, 2 vol. in-8° ; *Peut-être !* autre suite, 1825 ; *De la législation des cours d'eau*, 1818, in-4°. Le même auteur avait aussi cultivé la poésie; il a composé quelques fables et trois essais dramatiques ; ces derniers, publiés sous le titre de : *Mon Théâtre,* n'ont point été livrés au commerce.

Digitized by Google

(V. le *Supplément de la Biographie universelle* et la *France littéraire contemporaine*, par MM. C. Louandre et F. Bourquelot.)

BOISSEY (Jean de), naquit au quatorzième siècle, dans le diocèse de Séez, selon quelques auteurs, et dans le bailliage de Caudebec-en-Caux, selon quelques autres. Il fut d'abord chanoine de l'église métropolitaine de Rouen, archidiacre du pays de Caux, et nommé, en 1408, évêque de Bayeux. Ce prélat assista au concile général tenu à Pise, en mars 1409, concile ayant pour objet de rétablir la paix de l'Église, troublée par le pape de Rome, Grégoire XII, et par le pape d'Avignon, Benoît XIII, qui, tous deux, prétendaient avoir des droits au souverain pontificat. Jean de Boissey signa la déposition des deux prétendants, revint gouverner dignement son diocèse, et mourut à Bayeux, le 3 avril 1412. Il fut inhumé dans la chapelle de Saint-Mamert.

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

BOISSIÈRE (DE LA), *V.* La Boissière (de).

BOISTARD DE PRÉMAGNY (Étienne-François) naquit à Rouen, le 14 août 1708, d'une famille qui, depuis deux générations, faisait l'honneur du barreau de la Cour des comptes, aides et finances de la Normandie. Il commença ses études au Collége des Jésuites de sa ville natale, et fut les terminer chez les Oratoriens, au Collége de Juilly.

Ayant suivi la carrière de ses ancêtres, il devint avocat distingué, syndic et doyen de son ordre près de cette même Cour, où il remplit aussi les fonctions de substitut du procureur général. Membre et bientôt secrétaire perpétuel de l'Académie de Rouen, il fit lecture, aux séances publiques et particulières de cette compagnie, d'un grand nombre de mémoires, de rap-

Digitized by Google

ports, de discours, de dissertations et de traductions sur les sujets les plus variés, ainsi que le prouvent les titres suivants, choisis entre plus de soixante : *Discours sur le travail ; — sur le style historique ; Observations sur le microscope ; Dissertation sur le genre harmonique ;* Les *Avantages de la France ; Mémoire sur l'histoire d'Antiochus Epiphane ; — sur l'histoire de Josephe ; Traductions d'Elien, de quelques passages de Macrobe et d'une lettre de saint Clément le Romain.* Déjà bien connu par les progrès qu'il faisait dans la culture des lettres, Boistard de Prémagny avait été nommé, en 1727, juge de l'Académie des Palinods de Rouen. Elu conseiller-échevin de la même ville, en 1755, il reçut presque aussitôt une marque honorable de la confiance du corps municipal, qui le chargea d'aller soutenir devant le conseil du Roi les intérêts de la cité, mission dont il s'acquitta avec un zèle et une sagesse qui lui méritèrent la reconnaissance de ses concitoyens. Les fonctions d'administrateur de l'Hôpital-Général, que l'espoir d'être utile aux malheureux lui avait fait accepter avec empressement, fut encore, pour cet homme de bien, l'occasion de faire connaître et la sensibilité de son âme et son inépuisable charité. La religion, dont pendant toute sa vie il avait pratiqué les maximes, devint sa consolation à ses derniers moments, et ce fut dans de grands sentiments de piété qu'il mourut à Rouen, le 3 février 1767.

(V. les *Mémoires de l'Académie de Rouen*, t. 3, et les *Annonces de la Normandie* du 20 février 1767.)

BOISTARD DE GLANVILLE (Guillaume-François), de la même famille que le précédent, naquit à Rouen, le 21 février 1775. Reçu, en 1804, membre de l'Académie de Rouen, il lut aux séances de cette Société plusieurs écrits qui furent alors très-remarqués ; les principaux de ces écrits ont pour titres : *Considé-*

Digitized by Google

rations sur la musique ; De l'influence de la poésie sur le moral du peuple ; Examen des poésies d'Alfièri; Dissertation critique sur Hérodien. M. Boistard de Glanville se plaisait surtout dans la pratique des bonnes œuvres, et l'estime qu'on avait pour ses talents d'écrivain et de musicien, s'augmentait encore de l'estime qu'inspirait la noblesse de son caractère.

Cet honórable amateur des lettres et des arts a terminé sa carrière à Rouen, le 11 février 1855.

BOISVILLE (Martin-Jean-François de) naquit à Rouen, le 12 janvier 1755. Destiné, par sa famille, à l'état ecclésiastique, pour lequel il avait une grande vocation, il fut, après avoir pris ses grades en Sorbonne, pourvu d'un canonicat dans l'église métropolitaine de Rouen. Ayant refusé, lors de la Révolution, de prêter serment à la nouvelle Constitution civile du clergé, il fut forcé de s'expatrier jusqu'à l'époque du Consulat, où il se hâta de rentrer en France. En 1801, le nouvel archevêque de Rouen, M. de Cambacérès, le nomma l'un des vicaires-généraux de son diocèse, avec le titre de trésorier, fonctions qu'il remplit pendant douze ans avec distinction, et que des raisons de santé lui firent résigner.

Il vivait dans une de ses terres, près du Havre, lorsqu'en 1822, l'évêché de Dijon lui fut offert. Son acceptation étant vivement sollicitée, il sortit de sa retraite et prit, dans cette même année, possession de ce siége, qu'il occupa dignement jusqu'au moment où une longue et douloureuse maladie l'obligea d'abandonner l'administration de son diocèse et les pieux exercices du ministère épiscopal. Il mourut à la suite de cette maladie, le 27 mai 1829.

Ce prélat, qui aimait beaucoup les lettres et surtout la poésie, avait, lorsqu'il faisait encore ses études, remporté à l'Académie des Palinods de Rouen, dont il devint membre et secrétaire, un prix pour une

Digitized by Google

pièce de poésie intitulée : Le *Vrai sage*. Reçu membre de l'Académie de la même ville, il y fit lecture d'une traduction libre du psaume *Exsurgat Deus*, d'une *Idille sur les agréments de la campagne* et d'une pièce de vers ayant pour titre : La *Démangeaison d'écrire*. Il avait aussi traduit, en vers français, l'*Imitation de Jésus-Christ*, ouvrage publié à Paris, chez Renouard, en 1818.

(V. le *Précis de l'Académie de Rouen*, les *Recueils de l'Académie des Palinods* et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BOIVIN (Louis) naquit, le 20 mars 1649, à Montreuil-l'Argilé, ancien diocèse de Lisieux. Il fit ses études chez les Jésuites de Rouen, et fut ensuite à Paris, où il étudia la philosophie, la théologie, la jurisprudence et la médecine, faisant, dans ces sciences, de rapides progrès, sans avoir, pour aucune, de prédilection marquée. Les lettres, et surtout la poésie, paraissaient enfin devoir l'emporter, et il avait déjà composé des milliers de vers, sans avoir osé les communiquer à personne; mais s'étant, hasardé un jour à lire une de ses productions à Chapelain, l'auteur de la *Pucelle*, celui-ci, ayant trouvé que, dans cet essai, le jeune poète manquait de goût et de naturel, lui conseilla tout franc d'abandonner la poésie. Boivin, au désespoir de se voir ainsi découragé dans ce qu'il croyait être sa vocation, écrivit un discours intitulé *Flux de mélancolie*, après quoi il se livra à des travaux d'érudition avec tant de persévérance et avec un tel succès, que l'Académie des Inscriptions le rerecevait, en 1701, au nombre de ses membres. Ce savant porta, dans cette Compagnie, un esprit plein d'aigreur, un caractère insociable, et vingt ans d'association suffirent à peine pour apprendre à ses confrères que, sous cette dure écorce, il cachait un cœur excellent, plein de franchise et de droiture.

Digitized by Google

Il termina sa carrière à Paris, le 22 avril 1724.

Ses ouvrages imprimés se composent de nombreux mémoires, qu'il lut à l'Académie des Inscriptions, et qui se trouvent dans les quatre premiers volumes des mémoires de cette Société. Son éloge a été fait à l'Académie par son confrère de Boze.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

BOIVIN DE VILLENEUVE (Jean), frère du précédent, naquit au même lieu de Montreuil-l'Argilé, le 28 mars 1663. Orphelin dès son bas âge, il eut pour tuteur un frère aîné qui le fit venir à Paris et lui donna une bonne éducation. La manière distinguée avec laquelle il soutint ses thèses de philosophie, en grec et en latin, au collége du Plessis, fit du bruit dans l'Université, ce qui fut le commencement de sa fortune. En 1692, il obtint une place à la bibliothèque du Roi, et signala son entrée en fonctions par la découverte d'un manuscrit palimpseste, qui contenait la *Bible* cachée sous une homélie de saint Ephrem. Il parvint, à force de travail et d'application, à déchiffrer l'écriture primitive, qui avait douze à treize siècles d'antiquité. Plus tard, il fit paraître la belle édition in-f° des *Mathematici veteres,* laissée imparfaite par Thévenot. Jean Boivin y ajouta le recueil des *Testimonia*, et s'occupa ensuite de Nicéphore Grégoras, dont il donna les deux premiers volumes in-f°, qui font partie de la collection byzantine. Admis, en 1705, à l'Académie des Inscriptions, ce savant fut nommé, peu de temps après, professeur de grec au Collége royal, et reçu membre de l'Académie française, où il succéda à l'illustre Huet. Boivin de Villeneuve réunissait à une vaste érudition la culture des lettres et de la poésie. Le *Conservateur* du mois de février 1757 contient de lui un poème latin sur la *Chronologie.* Plusieurs de ses savantes dissertations ont été publiées dans les *Mémoires* de l'Académie des

Digitized by Google

Inscriptions, t. I et VII. Il mourut à Paris, le 29 octobre 1726. Sa vie a été écrite par de Boze, et imprimée dans le VII[e] volume des mémoires de la même Académie.

(V. la *Biographie universelle.*)

BOIVIN (François), sieur de la Blanquère, naquit à Vire, en 1593. Il entra dans la magistrature, et devint conseiller assesseur au bailliage de sa ville natale. Aimant à cultiver la poésie, il publia, dans ce genre de littérature : Les *Lamentations de Jérémie*, l'*Entrevue de saint Paul et de saint Antoine dans le désert*, et plusieurs autres poésies religieuses. Il était en correspondance avec Corneille, dont il avait l'estime, et auquel il adressa les vers suivants, à l'occasion de l'heureux avénement de deux garçons que la femme du grand poète venait de mettre au monde, dans le même temps que son mari avait fait une tragédie intitulée les *Gémeaux* :

Que ta muse, Corneille, et ta chère Carite,
Dans leurs productions ont de conformité :
L'une pour ton honneur deux *Gémeaux* ressuscite,
L'autre t'en donne deux pour ta postérité.
On voit bien à ces coups de même intelligence
Qu'il n'est dû qu'à Corneille de faire ce qu'il pense.

Ce sixain, dont nous n'avons point à apprécier le mérite poétique, nous révèle deux faits assez curieux, et dont, que nous sachions, aucun autre écrivain n'a fait mention, c'est que la femme de Corneille a donné le jour à deux jumeaux, et Pierre Corneille à une tragédie dont le titre est, pensons-nous, parfaitement inconnu. On peut, toutefois, se demander quelle est cette tragédie intitulée les *Gémeaux*, à laquelle le poète bas-normand fait allusion. Serait-il impossible d'admettre, comme hypothèse, que cette pièce pourrait bien être celle d'*Héraclius*; dans laquelle figurent

Digitized by Google

le personnage de ce nom et celui de Martian, qui, il est vrai, ne sont pas jumeaux, mais ont été élevés par la même nourrice, ce qui aurait pu suffire à Boivin pour commettre une erreur dans le titre d'une pièce dont peut-être il connaissait peu le sujet; ou bien s'agirait-il d'une tragédie non représentée, inédite et tout-à-fait inconnue? Moréri, auquel nous avons emprunté cet article, ne fait à ce sujet aucune observation, aucun commentaire.

Boivin de la Blanquère mourut en 1680.

BOIVIN (Gabriel), né à Vire, dans le dix-septième siècle, et probablement de la même famille que le précédent, était religieux de l'ordre de Saint-François. Il professa la théologie pendant plusieurs années, et publia, sur cette matière, un ouvrage, en quatre volumes, intitulé: *Theologia Scoti et subtilitas ejus obscuritate libera et vindicata*, ouvrage qui eut cinq éditions. Ce religieux publia aussi un cours de philosophie scotiste, en quatre volumes, et termina sa carrière en 1681.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, et les Manuscrits de l'abbé Beziers, de Bayeux.)

BOIZARD DE PONTEAU, né à Rouen, vers la fin du dix-septième siècle, était entrepreneur du théâtre de la Foire, où se jouait alors l'opéra-comique. Homme de beaucoup d'esprit et d'imagination, il composa pour ce théâtre, avec la collaboration de Piron, Panard, Fuzelier, Favart, Parmentier, etc., les pièces dont voici les titres: La *Méprise de l'Amour*, ou *Pierrot Tancrède*; la *Malade par complaisance*, *Argénie*, les *Deux suivantes*, le *Bouquet du roi*, la *Comédie sans hommes*, les *Fêtes galantes*, le *Rien*, le *Qu'en dira-t-on? Isabelle et Arlequin*, *La Ramée et Dondon*, *Alzirette*, parodie d'*Alzire*. Les pièces que Boizard de Ponteau fit sans collaborateurs sont:

Digitized by Google

Athys, parodie de l'opéra de ce nom; l'*Estaminette flamande*, ballet-pantomime; l'*Ecole de Mars* ou le *Triomphe de Vénus*, ballet; le *Compliment*, prologue; le *Hazard*, l'*Œil du maître, etc.* Il fit aussi représenter au Théâtre-Français, avec Parmentier: Le *Rival secrétaire*, et donna seul, au même théâtre: L'*Heure du berger*, comédie en un acte et en vers, pièce qui eut du succès, et dans laquelle Mlle d'Angeville, actrice célèbre de cette époque dans les rôles de soubrette, se fit beaucoup applaudir.

Nous ne connaissons aucun détail sur les dernières années de la vie de Boizard de Ponteau.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

BONGEVILLE (Guillaume), né au Bec, dans le treizième siècle, se fit religieux dans la célèbre abbaye de ce nom. Il voyagea beaucoup dans diverses contrées de l'Europe, et surtout en Angleterre, pays qu'il prit en affection et sur lequel il composa une chronique, qui commence en l'an 1000 et se continue jusqu'en 1280.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

BONNEMAINS (Pierre, vicomte de) naquit à Tréauville (Manche), le 13 septembre 1773. Après avoir été adjudant-major d'un bataillon de gardes nationales, en 1792, il partit, l'année suivante, comme lieutenant, dans les dragons de la Manche, et fut bientôt appelé à remplir les fonctions d'aide-de-camp auprès du général Tilly, dont il devint le gendre. Il prit une part très-active aux premières campagnes de la Révolution, fut blessé au combat de Hoechst, près de Francfort, et fit partie des armées du Nord, de Sambre-et-Meuse et de l'Ouest.

S'étant distingué dans ces grandes campagnes, il obtint successivement les grades de capitaine et de chef d'escadron, et, en 1804, Napoléon, pour prix

Digitized by Google

de ses services, lui donnait la croix de la Légion-d'Honneur. Lors de la guerre d'Allemagne, qu'il fit avec la Grande-Armée, il devint colonel du 5e régiment de chasseurs à cheval, prit part à la bataille d'Iéna, fut blessé, pour la seconde fois, à Crivitz, et fit preuve d'une grande bravoure à la bataille de Friedland. En Espagne, le colonel Bonnemains continua à montrer l'énergie et l'intelligence qu'il avait déployées jusqu'alors dans les plus sanglantes affaires; en 1809, il eut la gloire de sauver un bataillon d'infanterie, et, quelques jours après, à la tête de son intrépide régiment, il exécutait une charge si brillante qu'elle décida du succès de la journée. Nommé général de brigade, le 6 août 1811, il battait, le 2 octobre suivant, avec sa seule brigade, trente escadrons de cavalerie anglo-portugaise.

Le général Bonnemains fut aussi employé en Italie, et, en 1814, il opéra, avec quinze cents cavaliers et deux mille hommes d'infanterie, l'évacuation de Vérone, en présence de l'avant-garde de l'armée autrichienne, forte de dix mille hommes, qu'il battit et repoussa jusqu'à deux lieues de là. Après la bataille du Mincio, au succès de laquelle ce brave militaire avait contribué, le prince Eugène demanda pour lui le grade de général de division, ce qui lui fut accordé, mais les événements qui suivirent empêchèrent cette demande d'être ratifiée. Ce ne fut qu'en 1823, sous la Restauration, que la belle conduite de ce général dans la campagne d'Espagne, où il avait un commandement, lui fit conférer de nouveau ce grade.

Le général Bonnemains était grand officier de la Légion-d'Honneur et commandeur de l'ordre militaire de Saint-Louis. Il fut député de la Manche depuis 1831 jusqu'en 1845, époque où il fut nommé pair de France. Retiré, depuis 1848, dans la commune de Mesnil-Garnier, dont il était maire, il y mourut en novembre 1850.

Digitized by Google

(V., dans l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1851, une notice biographique, par M. Renault.)

BONNESOEUR BOURGINIÈRE (Siméon-Jacques-Henri) naquit à Saint-Georges-de-Rouelley, près de Mortain, le 27 avril 1754. Il étudia le droit et fut reçu, en 1778, avocat au Parlement de Rouen, où il exerça jusqu'en 1785, époque à laquelle il fut s'attacher au barreau de Coutances. S'étant, lors de la Révolution, montré favorable aux principes qui venaient d'être proclamés, M. Bonnesœur fnt appelé à remplir plusieurs fonctions dans l'administration du nouveau département de la Manche, et élu député à la Convention nationale par le même département.

Il s'occupa spécialement, dans cette assemblée, de questions de finances et de législation. Dans le procès de Louis XVI, il se prononça d'abord pour l'appel au peuple, et ensuite vota pour la mort avec sursis. Devenu membre du Conseil des Anciens, il en fut, en 1796, élu secrétaire, se montra peu à la tribune, mais se fit remarquer parmi les législateurs sincèrement patriotes, qui cherchaient à remédier à la détresse du pays, en lui procurant des institutions stables. Sorti du Conseil, en 1797, il devint commissaire près de l'administration centrale de la Manche, et fut nommé, après le 18 brumaire, président du tribunal civil de Mortain, fonction qu'il remplit jusqu'en 1815. Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, il fut élu membre de la Chambre des députés, et, l'année suivante, il était forcé de s'expatrier à cause de son vote dans le procès de Louis XVI. Rentré dans son pays, en 1818, M. Bonnesœur se retira à Barenton, où il vécut dans la retraite. C'est là qu'il termina sa carrière, le 30 octobre 1844, dans sa quatre-vingt-dixième année.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, une Notice biographique, par M. Isidore Le



Digitized by Google

brun, et les *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain,* par M. H. Sauvage.)

BONNET (Guillaume), né dans le treizième siècle, à la Baroche-sous-Lucé (diocèse de Séez), fut un personnage marquant dans l'église. En 1290, il était doyen du Passais, et devint trésorier d'Angers. En 1306, il fut nommé évêque de Bayeux, et fonda, en 1308, à Paris, un collége auquel il donna le nom de son évêché. En grande réputation pour sa science et pour ses talents diplomatiques, ce prélat fut envoyé par Philippe-le-Bel près du comte de Hainaut, afin d'obliger celui-ci à rendre hommage au roi de France. Bonnet fut aussi choisi par le pape Clément V, pour assister au concile tenu à Vienne, en 1310, pour le jugement des templiers.

Il mourut à Angers, le 3 avril 1312.

(V. l'*Essai sur l'histoire et les antiquités de Domfront.*)

BONNET (Michel), abbé d'Aubignac, naquit à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, sur la paroisse de Saint-Martin-sur-Renelle. Il embrassa l'état ecclésiastiquue, montra beaucoup de talent pour léloquence de la chaire, et devint prédicateur du Roi.

Il termina sa carrière le 13 août 1777.

(V. le *Tableau de Rouen, de* 1788.)

BONNEVILLE (Nicolas de), né à Évreux, le 13 mars 1760, était fils d'un procureur. Il fit ses études au Collége de sa ville natale, et il venait d'entrer en philosophie, lorsque le professeur ayant soutenu dans une thèse que J.-J. Rousseau défend de prier, l'élève, dont l'esprit était déjà très-exalté, quitta son banc, et revint, peu d'instants après, tenant l'*Émile*, dans lequel il lut le passage commençant par ces

Digitized by Google

mots : « Faites vos prières courtes, selon l'instruction de Jésus-Christ. »

Ce redressement du maître par l'élève fit grand bruit dans le Collége, et Bonneville, n'y pouvant plus rester après ce scandale, fut achever ses études à Paris, où d'Alembert lui procura, dit-on, les moyens de se livrer à son goût naissant pour la littérature. Doué d'une imagination vive, qu'il ne parvint jamais à maîtriser, il acquit cependant, en très-peu de temps, la connaissance des principales langues de l'Europe, et se délassait de cette étude en composant des vers qui le firent remarquer comme poète lyrique. Associé avec Friédel pour la traduction d'une partie du théâtre allemand, il le fut aussi, plus tard, avec Letourneur, pour la traduction de Shakespeare.

Électeur de Paris, en 1789, il demanda le premier l'organisation d'une garde bourgeoise pour veiller à la sûreté publique, et fut chargé des approvisionnements de la capitale. Il reçut, en récompense de son zèle et de son intelligence dans cette administration, la décoration du Mont-Carmel, dont Monsieur, depuis Louis XVIII, était grand maître. Lancé en pleine idéologie, Bonneville fonda, à Paris, en 1791, le Cercle social, dans lequel il établit une imprimerie où lui et l'abbé Fauchet, son ami, firent imprimer une foule de pamphlets et de journaux, entre autres le journal intitulé la *Bouche de fer,* dont les opinions anti-terroristes effrayèrent Marat et quelques autres montagnards. Il avait déjà publié, et publia encore dans la suite, un grand nombre d'écrits dans lesquels se trouvent les idées les plus excentriques, mais où se manifestent toujours des sentiments généreux et philantropiques. Charles Nodier a fait de ce personnage le portrait suivant, qui le résume tout entier : « C'était, « dit-il, le cœur le plus simple et le plus exalté que « j'aie connu de ma vie, avec une imagination de « thaumaturge, une science de bénédictin, une fa-

Digitized by Google

« conde de tribune, une crédulité de femme, une « éducation d'homme du monde et des mœurs d'hom- « me du peuple (1). »

Bonneville mourut à Paris, le 9 novembre 1828.

(V. la *Biographie nouvelle des contemporains* et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BONNEVILLE (le comte de), né dans le département de l'Eure, était maréchal-de-camp avant la Révolution. Nommé, en 1789, député aux États-Généraux par la noblesse du bailliage d'Évreux, il se prononça, dans cette assemblée, en faveur des principes d'émancipation politique, et fut employé, en 1793, à l'armée du Nord, comme officier général. Il remporta, dans ces premières campagnes, quelques avantages sur les Autrichiens; mais sa qualité de noble lui fit perdre son commandement. S'étant retiré dans son département, il en fut nommé l'un des administrateurs, et, plus tard, membre du Conseil-Général. Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. la *Biographie nouvelle des contemporains.*)

BONNEVILLE (François de), né à Évreux, vers la moitié du dix-huitième siècle, cultiva avec talent l'art de la gravure. Les ouvrages qui l'ont plus particulièrement fait connaître dans cet art, sont: Les *Portraits des personnages célèbres de la Révolution, avec un tableau historique*, 208 planches, 3 vol. in-f°, Paris, 1796; *Traité des monnaies d'or et d'argent qui ont cours chez les différents peuples, avec les diverses empreintes*, 188 planches, in-f°, Paris, 1806.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

---

(1) *Souvenirs et Portraits*, par Ch. Nodier.

Digitized by Google

BONTÉ (Pierre-Joseph-Marie) naquit à Coutances, le 16 avril 1730. Il étudia la médecine, fut reçu docteur à la Faculté de Montpellier, et commença à se faire connaître par une polémique, qu'il entama sur la science qu'il professait, avec le célèbre chirurgien Le Cat. Ayant bientôt reconnu qu'il ne pouvait lutter avec avantage contre ce savant adversaire, notre jeune docteur pensa à faire un meilleur usage de ses talents. Il venait d'être reçu correspondant de l'Académie de Rouen, lorsqu'il fit l'envoi à cette compagnie d'un curieux *Mémoire sur les coliques fréquentes occasionnées par l'usage du cidre*, maladie qu'il nomma *Coliques végétales*, nom qui fut adopté par la science. La Société royale de médecine ayant mis au concours cette question : *S'il y a des spécifiques reconnus en médecine etc.?* Bonté traita ce sujet, obtint le prix et fut reçu membre de cette Société. Les savantes et nombreuses dissertations qu'il publia sur différentes parties de la science médicale et d'histoire naturelle, lui méritèrent d'être nommé correspondant de l'Institut. Nommé médecin de l'Hôpital de Coutances, il remplit ses fonctions avec conscience et désintéressement, pendant plusieurs années, et mourut le 2 août 1806, fort regretté des pauvres et de toutes les personnes qui l'avaient connu.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1829, une Notice biographique, par M. Julien Le Tertre.)

BONTEMPS (Daniel), né à Dieppe, dans la seconde moitié du seizième siècle, se distingua dans la marine, où il entra fort jeune. Ayant conçu le projet de donner la chasse aux négriers anglais, il s'associa, dans ce but, en 1627, avec un de ses compatriotes nommé Dupré; ils montèrent chacun un corsaire et mirent immédiatement le projet à exécution. L'occasion du premier coup de main ne se fit point attendre; les deux corsaires débutèrent par l'attaque d'un bâtiment

Digitized by Google

anglais, fort de vingt-quatre canons, auquel ils livrèrent combat, et qu'ils parvinrent à capturer.

Rencontrant encore, à quelque temps de là, un vaisseau, qui avait à son bord neuf cents nègres, ils volèrent à sa rencontre; les Anglais se défendirent avec intrépidité, mais furent enfin obligés de se rendre après huit heures de combat. De retour de cette expédition, le capitaine Bontemps prit du service dans la marine de l'Etat, sous le commandement du marquis de Brézé, auquel il se rendit si utile que celui-ci l'appelait son bras droit.

On ne sait à quelle époque ce brave marin dieppois termina sa carrière.

(V. les *Mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe*, par Desmarquets, et l'*Histoire de la marine*, par Turpin.)

BONVOISIN (Louis-Toussaint), né au Havre, le 5 avril 1788, cultiva la poésie, pour laquelle il eut quelque talent. Il a publié un poème ayant pour titre : Le *Débarquement de Louis XVIII à Calais, le 24 avril 1814*, Rouen, 1822, in-8°; ce poème obtint une mention honorable au concours ouvert par la Société royale d'Arras. On a encore de ce poète une cantate sur l'anniversaire de la naissance du duc de Bordeaux, publiée en 1823.

Bonvoisin mourut à Paris, le 18 avril 1825.

(V. la *Littérature française contemporaine*, par Ch. Louandre et F. Bourquelot.)

BORDEL (Élisabeth), connue aussi sous le nom de Mme de Saint-Germain, naquit à Caen, le 5 novembre 1722. Elle vint à Rouen dès son enfance, et se consacra, à l'âge de vingt-deux ans, au service des pauvres de l'Hôpital-Général de cette ville. Après s'être livrée, pendant plusieurs années, par esprit d'humilité, aux exercices les plus pénibles et aux travaux les

Digitized by Google

plus repoussants, de l'hospice, elle devint, en 1778, supérieure de la Communauté, fonctions dans lesquelles elle montra de rares capacités en tout ce qui touchait à son administration. Modèle de vertu et de charité, Mme de Saint-Germain, infatigable à faire le bien dans la noble tâche qu'elle s'était imposée, fut, pendant soixante-quatre ans, la bienfaitrice et la servante des pauvres, qui la regardaient comme une sainte. Elle mourut dans sa Communauté, le 27 juin 1807, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BORDERIE ou LA BORDERIE, poète normand du seizième siècle, était disciple et ami de Clément Marot, qui lui donna de grandes louanges dans ses vers. Il n'a composé que très-peu d'ouvrages, dont le plus connu est un petit poème intitulé : L'*Amie de Court*, qu'il opposa à la *Parfaite Amie*, du poète Héroët, son contemporain. Le sujet du poème de Borderie est une femme qui veut plaire à tous les hommes, sans en aimer aucun, et sans être, pour cela, infidèle à la vertu. Sa coquetterie est un projet de son esprit, et pour demeurer ferme dans ses principes, elle a logé son cœur, selon le langage du poète, dans la *Tour de Fermeté*, dont *Honneur* est le gouverneur, *Crainte* et *Innocence*, les sentinelles ; mais *Dissimulation* est son meilleur soutien, c'est elle qui lui sert d'espion. La coquette prétend néanmoins se choisir un mari, et avoue que c'est la fortune et non l'amour qui déterminera son choix, et qu'elle prendra aisément un sot, pourvu qu'il soit riche.

Les vers de La Borderie ont une tournure facile et sont encore agréables à lire. On ne connaît rien touchant la vie ni l'époque de la mort de ce vieux poète normand.

(V. les *Annales poétiques, etc.*, t. 3, et la *Biographie universelle*.)

Digitized by Google

BORDES (Jacques), né à Argentan, en 1593, entra dans l'orde de Saint-François, où il partagea son temps entre des exercices religieux et la composition d'ouvrages pour la plupart ascétiques. Voici les titres de ceux qu'il a publiés : *Elucidatio paraphrastica super Apocalypsim, etc.*, in-f°, 1658 et 1659; *Concordantia Breviarii Romani*, 1660 ; *Controverse contre les Jansénistes*, 1658; *Explicatio omnium figurarum Apocalypsis*, 1660 ; *Idées de prédications sur l'Apocalypse*, 1660 ; *Forêt des choses sacrées*, 1661.

Le P. Bordes termina sa carrière en 1669.

(V. l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 6.)

BORDIER (Jacques), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, entra dans la Compagnie de Jésus, montra du talent pour la prédication évangélique, et devint missionnaire. Envoyé, en 1666, remplir son pieux ministère à la Nouvelle-France, il y fit de nombreuses conversions, publia la relation de son voyage, en 1669, et mourut en 1672.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *Bibliothèque de la France*, du P. Le Long.)

BORDIER (Jean-Baptiste-Pierre), né à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fit ses études au Séminaire de Saint-Sulpice, entra dans les ordres, fut reçu docteur en théologie, et devint supérieur du Séminaire de Limoges. Nommé grand-vicaire du même diocèse, il en exerça les fonctions pendant vingt ans, puis fut appelé dans sa ville natale, en 1758, par le cardinal de Saulx de Tavannes, archevêque de Rouen, pour examiner les ordinands.

Le successeur de ce prélat, le cardinal de La Rochefoucauld, le nomma chanoine de sa cathédrale, supérieur du Séminaire de Rouen, vicaire-général, archidiacre du Grand-Caux et grand-pénitencier de son église, fonctions dans lesquelles cet honorable

Digitized by Google

ecclésiastique se montra des plus capables, par son zèle, ses lumières et sa piété.

L'abbé Bordier termina sa carrière à Rouen, le 29 janvier 1787.

(V. les *Anecdotes ecclésiastiques*, par l'abbé Sonnes, et le *Journal de Normandie,* année 1787.)

BOREL, né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, descendait d'une honorable famille de magistrats, et son père possédait lui-même une charge de juge au bailliage de Rouen. S'étant déjà fait connaître par quelques essais poétiques, entre autres par une pièce de vers latins ayant pour titre : *Nicétas*, pièce couconnée par l'Académie des Palinods de Rouen, en 1749, Borel cultiva aussi, en amateur, la poésie dramatique, et composa une comédie à caractères, intitulée le *Méfiant*, pièce en cinq actes, représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-Italien, le 20 décembre 1785, où elle fut très-applaudie. Représentée, l'année suivante, sur le théâtre de Rouen, elle y obtint un égal succès, comme cela se trouve consigné dans le *Journal de Normandie*, qui formule ainsi son appréciation : « Il est glorieux pour notre ville de compter parmi ses citoyens l'auteur d'un ouvrage où le goût de la bonne comédie est toujours respecté, et qui nous rappelle, à plus d'un titre, les beaux jours de la scène comique. »

Il se trouve, en effet, dans cette comédie, des tableaux supérieurement dessinés, un dialogue où fourmillent des mots piquants et des vers heureux, dont le trait, délicatement satyrique, semble ne point avoir vieilli, comme le prouvent ceux qui suivent, et que l'auteur met dans la bouche de la soubrette ; il s'agit de jeunes gens à marier :

...... Déjà de vieux garçons
Qui, n'étant bons à rien, pour fonder leurs maisons
Et se donner du poids, guettent de porte en porte,

Digitized by Google

S'informant si la dot est ou plus ou moins forte.
Ils s'embarassent peu des grâces, de l'esprit ;
La beauté, l'amour même a perdu tout crédit ;
C'est de l'or qu'il leur faut ; quand ce mérite brille,
Pour épouser la dot ils demandent la fille.

Il est regrettable que Borel, après un aussi heureux début dans cette carrière, se soit arrêté là, comme le fait supposer le silence qu'à partir de cette époque les biographes ont gardé sur ce personnage.

(V. le *Journal de Normandie* du 29 mars et du 5 avril 1786.)

BOREL (Pierre) naquit, en 1744, à Saint-Marcouf (Manche). Doué par la nature d'une rare intelligence, il devint, sans avoir reçu aucune éducation préliminaire, habile sténographe et savant astronome. Il a composé un ouvrage contenant un nouveau système de sténographie, et est mort, en 1799, à Castilly, près de Bayeux.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

BOSON, surnommé le Sage, né à Montivilliers-en-Caux, en 1065, embrassa, ainsi que deux de ses frères, la vie religieuse dans l'abbaye du Bec, gouvernée alors par saint Anselme, dont il devint le disciple et l'ami. Lorsque le célèbre abbé fut nommé archevêque de Cantorbéry, en 1093, il s'attacha plus étroitement son disciple de prédilection, et l'emmena avec lui en Angleterre, où il eut souvent recours à ses conseils.

Empêché de se rendre en personne au concile de Clermont, tenu en 1095, le prélat donna à Boson une preuve de la confiance qu'il avait dans sa prudence et dans sa haute capacité, en le chargeant d'aller tenir sa place dans ce concile. Boson s'acquitta de sa mission selon les vues de son illustre maître. Après la mort de ce dernier, il repassa en France et se confina de nouveau dans l'abbaye du Bec, dont il devint prieur, puis ensuite abbé.

Digitized by Google

Ce savant religieux n'a point laissé d'écrits, mais il ne fut point, dit-on, entièrement étranger à la composition de quelques-uns des ouvrages de saint Anselme, avec lequel il avait de fréquentes conférences, et qui lui dédia son *Traité du Péché originel.*

Boson termina sa carrière le 24 juin 1136.

(V. l'*Histoire littéraire de la France*, t. XI.)

BOSROGER (DU), *V.* Du Bosroger.

BOSVY (Thomas), né, en 1762, à Tourlaville (Manche), obtint de grands succès dans ses humanités au collége de Valognes, et dans son cours de philosophie au collége de Coutances. Revêtu du sacerdoce, il entra chez les Eudistes, où, malgré sa jeunesse, son mérite le fit distinguer entre tous ses confrères, et nommer préfet de l'école ecclésiastique de Caen. Prédicateur des plus éloquents, il prêcha souvent dans les églises de cette ville, au milieu de nombreux auditeurs qui se pressaient pour l'entendre. Ayant, lors de la Révolution, refusé de prêter le serment civique, l'abbé Bosvy émigra en Angleterre, et fut choisi par le supérieur de la maison de Winchester, pour professer la théologie en présence de sept cents ecclésiastiques français, réfugiés comme lui.

Rentré en France, à l'époque du Concordat, il fut pourvu de la cure de Digoville, et, plus tard, nommé professeur de théologie à Valognes, chanoine titulaire, en 1815, puis, l'année suivante, grand-vicaire du diocèse de Coutances, et professeur de morale au grand Séminaire. Frappé, en 1832, d'une paralysie qui lui fit perdre l'usage de la parole, l'abbé Bosvy ne guérit point de cette infirmité, et mourut le 19 mai 1835, après avoir, par un trop grand scrupule de conscience, détruit tous ses manuscrits, dans lesquels il se trouvait quelques ouvrages utiles.

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1837.)

Digitized by Google

BOUCHARD (Louis), né, le 4 septembre 1784, à Tréauville (Manche), appartenait à une honnête famille de cultivateurs. Ayant un frère qui professait les mathématiques dans la célèbre maison de Pont-le-Voy, Bouchard, bien qu'il n'eût que treize ans, parcourut à pied une distance de cent lieues, pour aller s'instruire auprès de lui. Capable, à dix-sept ans, d'enseigner les mathématiques, il entra, à Orléans, dans une maison d'institution, dont il eut plus tard la direction, et qu'il parvint à rendre la plus considérable du département. En 1811, il fut nommé principal du Lycée de Nogent-le-Rotrou, et resta dans l'enseignement jusqu'en 1823, époque où il acheta une imprimerie à Paris. Gendre de M. Huzard, inspecteur général des Écoles vétérinaires et membre de l'Académie des sciences, il devint successivement propriétaire de la librairie et de l'imprimerie de sa belle-mère, maison bien connue dans l'Europe pour les ouvrages de sciences et des arts ayant rapport à l'agriculture.

M. Bouchard, qui était chevalier de la Légion-d'Honneur, officier de l'Université, membre de la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, et l'un des fondateurs de la Société d'horticulture de la Seine, mourut le 11 décembre 1841. Il avait composé des notices biographiques sur plusieurs agronomes, entre autres sur MM. Tessier, de Pommeuse, Huzard et de Monrogues, et était directeur du plus ancien recueil périodique d'agronomie, intitulé : Les *Annales d'agriculture françaises et des sciences accessoires.* Il a aussi laissé, manuscrite, une traduction en vers des fables de Phèdre.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1842, une Notice biographique, par M. Isidore Le Brun.)

BOUCHER (LE), *V.* Le Boucher.

Digitized by Google

BOUCHEROT (François-Romain), né au Havre, en 1783, s'allia, par son mariage, avec l'honorable famille Pinel, dont il existe encore des représentants, remplissant, dans cette ville, de hautes fonctions dans l'administration et dans la magistrature. Nommé, en 1826, directeur de l'Hôtel-Dieu de Rouen, il occupa cette place importante jusqu'à la révolution de 1830, époque où son attachement inaltérable pour la dynastie de Charles X, et son refus de livrer des armes mises en dépôt dans l'établissement qu'il dirigeait, le forcèrent à se retirer, ce qu'il ne fit toutefois qu'après avoir protesté par une courageuse résistance. En 1845, les partisans de la Légitimité ayant fondé, à Rouen, le journal l'*Impartial*, destiné à représenter leur opinion dans cette ville, M. Boucherot fut choisi pour en être le gérant; cette position, qui avait alors ses dangers, convenait par cela même à celui qui s'était identifié de cœur et de conviction à la cause défendue dans le journal qu'il signait.

L'*Impartial* ayant cessé de paraître, en 1852, M. Boucherot rentra dans la vie privée, où son âge et sa santé lui commandaient impérieusement le repos.

Il mourut, à Rouen, le 25 mars 1855.

(V. la *Chronique de Rouen*, *journal des Petites-Affiches* du 29 mars 1855.)

BOUDEMARE (Jean-François), religieux missionnaire, naquit à Rouen, dans le seizième siècle. Envoyé dans le Brésil pour travailler à la conversion des peuples de cette contrée, il y remplit cette tâche difficile avec zèle et dévouement, et publia, en latin, une relation très-exacte de sa mission apostolique, imprimée à Madrid, en 1617, in-4°.

Boudemare termina sa carrière l'année suivante.

BOUDENT DE LA GODELINIÈRE naquit à Avranches, le 29 mars 1772. Il fit ses études au Collége de

Digitized by Google

cette ville, et se destinait au barreau, lorsque la levée en masse de 1793 vint l'enlever à sa famille pour l'enrôler comme matelot dans le service de mer. L'instruction du jeune Boudent ayant été bientôt remarquée des chefs de l'administration maritime, ceux-ci lui donnèrent de l'emploi dans leurs bureaux. Libéré du service en 1798, il entra, comme premier clerc, dans l'étude d'un notaire d'Avranches, et devint lui-même, plus tard, notaire en titre. En 1813, il fut nommé adjoint au maire de sa ville natale, fonctions qu'il remplit pendant trente ans, et dans lesquelles il rendit d'éminents services. Le peu de loisir dont pouvait disposer ce laborieux fonctionnaire, était employé à des études historiques; il trouvait surtout un grand charme à s'occuper de l'histoire de la Normandie en général, et de l'histoire de son pays natal en particulier. De là le soin qu'il prit, pendant plusieurs années, de rassembler des chartes précieuses, des titres rares sur l'Avranchin, documents à l'aide desquels il a écrit deux volumes sous ce titre : *Essai historique et statistique sur l'Avranchin*, ouvrage imprimé à Avranches, en 1844, chez Tostain.

M. Boudent savait aussi répandre autour de lui, avec une prudente intelligence, de nombreux bienfaits. La commune des Chambres, où était située une partie de ses propriétés, n'existait plus comme paroisse depuis 1791 ; il lui rendit, à ses frais, une église, un presbytère, une école, et dota cette dernière institution d'une rente perpétuelle.

Cet homme de bien termina sa carrière le 6 novembre 1849.

(V., dans l'*Annuaire* publié, en 1850, par l'Association normande, une Notice biographique, par M. Julien Travers.)

BOUDIER (René, sieur de la Jousselinière) naquit, en 1634, à Alençon, et non à Treilly, comme l'ont

Digitized by Google

écrit plusieurs biographes. Après la mort de son père, il vint habiter Mantes avec sa mère, qui était née dans cette ville. Doué d'une extrême précocité et d'une grande aptitude pour tout apprendre, il fit, dans ses études, bien qu'il n'eût point encore atteint sa huitième année, des progrès qui approchaient du prodige. A quinze ans, il était déjà un linguiste distingué, parlait le grec, le latin et l'espagnol comme sa langue maternelle, puis cultivait avec succès la littérature, la poésie, la peinture et la musique.

Tous les secrets de l'antiquité devaient bientôt passer sous ses yeux. Ouvrages d'érudition ou d'agrément, mœurs, coutumes, rites, il allait tout rechercher et tout commenter. Le nombre des ouvrages de Boudier est prodigieux, mais il n'en fit imprimer aucun. Les plus importants sont : *Histoire de la République romaine, Abrégé de l'Histoire de France, Traité sur les Médailles grecques et romaines,* traductions en vers de plusieurs satires d'Horace.

Jamais existence ne fut mieux remplie que celle de ce laborieux savant : à partir de sa dixième année jusqu'à la fin de sa vie (et il vécut quatre-vingt-dix ans), il entrait dans son cabinet de travail à quatre heures du matin, tous les jours, pour n'en sortir qu'à midi, et souvent pour recommencer après.

René Boudier termina sa carrière à Mantes, le 16 novembre 1723. Il se fit lui-même cette épitaphe, qui résume complètement sa vie et ses travaux :

Je suis gentilhomme normand,
D'une ancienne et pauvre noblesse,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le livre à la main,
J'étais plus sérieux que triste,
Moins Français que Grec et Romain ;
Antiquaire, archimédailliste,
J'étais poète, historien,
Et maintenant je ne suis rien.

Digitized by Google

(V., dans les *Normands illustres*, publiés par M. L.-H. Baratte, une Notice biographique, par M. G. Lhéry, et l'*Histoire d'Alençon*, par Odolant Desnos. Plusieurs portr. se trouvent dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

BOUDIER (Pierre-François), né à Valognes, en 1704, fit ses études à l'Université de Caen, entra, suivant sa vocation, dans l'ordre des Bénédictins, et passa le temps de son noviciat dans l'abbaye de Jumiéges. Il devint abbé de Saint-Martin de Séez, et, en 1770, supérieur des religieux de la congrégation de Saint-Maur. Ce savant bénédictin est auteur, entre autres ouvrages, d'une histoire manuscrite du monastère de Saint-Vigor de Bayeux.

(V. l'*Histoire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BOUET (Jean-Louis) naquit le 1er août 1765, dans la commune de Christot, près de Caen. Son père, qui était cultivateur et charpentier, lui fit apprendre l'état de menuisier, profession dans laquelle il eut bientôt surpassé son maître. Étant venu à Rouen, en 1784, avec l'intention de se perfectionner, le jeune Bouet y réussit et se trouva, en peu d'années, capable d'entreprendre les travaux les plus difficiles; puis, donnant plus d'extension aux progrès qu'il avait faits dans l'art de la menuiserie, il conçut et réalisa le projet d'apprendre le dessin et les principes élémentaires de l'architecture. Entré d'abord chez M. Groult, qui était alors architecte de la ville, puis ensuite chez M. Pioche, ingénieur de l'arrondissement, il se livra avec un zèle infatigable à l'étude de l'art auquel il s'était voué, et parcourut avec rapidité le cercle des connaissances nécessaires à l'architecte. Appelé, lors de la retraite de M. Groult, en 1793, à lui succéder dans ses fonctions, il eut peu l'occasion, à cette malheureuse époque, d'utiliser ses talents; mais aussitôt

Digitized by Google

que l'ordre fut rétabli, l'industrie du coton filé ayant pris un développement considérable, Bouet fut chargé de donner les plans et de diriger l'exécution des grands établissements de filature qui devaient bientôt fonctionner sur différents points des départements de la Seine-Inférieure et de l'Eure. Il exécuta ces importants travaux, ainsi que plusieurs autres constructions, de manière à se faire une juste réputation, fut reçu membre de l'Académie de Rouen, de la Société libre d'Emulation de la même ville, et mourut le 23 août 1810.

(V. le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen* de 1811, et le *Bulletin de la Société libre d'Emulation* de la même année.)

BOUFFEY (Louis-Dominique-Amable) naquit, en 1748, à Villers-Bocage (Calvados). Il embrassa la profession de médecin, et s'établit à Argentan. Lors de la création, à Paris, de la Société royale de médecine, en 1776, il en fut nommé membre correspondant et lui adressa plusieurs mémoires. Bouffey devint aussi médecin consultant de Monsieur, frère du Roi, titre purement honorifique qui ne l'obligea point à quitter Argentan, où il continua à exercer son art avec des succès qui le mirent en vogue. En 1789, il remporta un prix à l'Académie de Nancy, pour un *Mémoire sur les causes des maladies dominantes dans les hivers rigoureux*. S'étant montré partisan modéré de la Révolution, il devint, en 1790, l'un des administrateurs du district d'Argentan, et, en 1808, il fut nommé député de l'Orne au Corps Législatif, fonctions qu'il remplit jusqu'en 1815.

Il mourut dans le commencement de l'année 1820.

Outre le mémoire couronné par l'Académie de Nancy, Bouffey a publié les ouvrages suivants : *Essai sur les Fièvres intermittentes*, 1789, in-8°; *Recherches sur l'inflnence de l'air dans le développement*,

Digitized by Google

le caractère et le traitement des maladies, 1799 et 1813, in-8°.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BOUGIS (Simon) naquit à Séez, en 1630, d'une famille des plus distinguées de cette ville. Il se fit religieux dans l'ordre des Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur, où il remplit successivement plusieurs offices. Elu prieur de Saint-Denis et visiteur de la province de Normandie, il devint aussi, plus tard, prieur de l'abbaye de Saint-Ouen, de Rouen, où il écrivit, en latin, l'histoire de tout ce qui s'était passé de remarquable dans ce monastère. Appelé par les suffrages des religieux de sa congrégation à la haute fonction de supérieur général de l'ordre, dom Bougis protesta par esprit d'humilité contre son élection, et déclara qu'il n'accepterait jamais cette dignité; mais voyant qu'on ne tenait aucun compte de ses prières ni de ses protestations, il se détermina à prendre la fuite et fut se réfugier à l'abbaye de Jumiéges.

Six ans plus tard, en 1705, il se voyait forcé, malgré ses nouvelles supplications, d'accepter le généralat. Il gourverna la congrégation, pendant plusieurs années, avec une grande sagesse, et s'acquitta dignement de tous ses devoirs de supérieur, sans jamais oublier ceux de simple religieux, condition dans laquelle il voulut rentrer en résignant ses fonctions, trois ans avant sa mort, qui arriva à Saint-Germain-des-Prés, le 1er juillet 1714. Ce pieux bénédictin était très-savant, et possédait parfaitement saint Augustin et saint Bernard. Il a publié ou laissé à l'état de manuscrit plusieurs ouvrages de théologie morale, dont voici les principaux : *Méditations pour les novices et les jeunes profès qui sont encore dans la vie purgative*, 1674, in-4°; *Méditations pour tous les jours de l'année*, 2 vol. in-4°; *Méditations sur les principaux*

devoirs de la vie religieuse, 1699, in-4°; *Manuel des Religieux ou Traité des vœux*, manuscrit.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BOUILLON DE LA LORERIE (Jean-Baptiste-François) naquit à Barenton (Manche), le 10 août 1743. Médecin distingué, il s'établit dans la ville de Mortain, dont il fut nommé maire en 1790, fonctions qu'il remplit pendant quarante ans. Les éminents services que ce personnage rendit à cette ville, comme médécin et comme premier magistrat, lui méritèrent, de la part de la population, d'être mis au nombre de ses bienfaiteurs.

Il mourut le 20 juillet 1830.

(V. les *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

BOUISSET (Jean), né en 1735, à Balleroy (Calvados), était chanoine de Bayeux, professeur de littérature au Collége de Caen, et membre de l'Académie de la même ville.

Il a publié les écrits dont voici les titres : *Ode sur la minorité de Louis XV; Invocation à l'Être suprême et Imprécations contre les Parjures*, 1798; *Notice sur François-Joseph Quesnot, professeur de mathématiques au Lycée de Caen; Discours prononcé à Balle-sur-Drôme, ci-devant Balleroy*, à l'occasion de l'anniversaire du 10 août.

L'abbé Bouisset termina sa carrière le 5 juillet 1825.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

BOULAINVILLIERS (Henri de) naquit, le 21 octobre 1658, à Saint-Saire, dans le pays de Bray. Après avoir fait de bonnes études chez les Oratoriens, au Collége de Juilly, il choisit la profession des

Digitized by Google

armes; mais, à la mort de son père, qui ne lui laissait, du côté de la fortune, que des affaires fort embarrassées, il crut devoir quitter le service. Mettant alors à profit les vastes connaissances qu'il avait acquises dans l'histoire de son pays, il composa un grand nombre d'ouvrages que la singularité des opinions par lui émises fit d'abord rechercher. Les principaux de ces ouvrages sont : *Histoire de France jusqu'à Charles VIII ; Mémoires historiques sur l'ancien Gouvernement jusqu'à Hugues Capet ; Dissertation sur la Noblesse de France ; État de la France ; De l'Administration des Finances ; Histoire des Arabes et de Mahomet.*

De Boulainvilliers mourut, à Paris, le 23 janvier 1722.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, et la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long.)

BOULAIS (Toussaint-Thomas-Placide), né à Rouen, le 29 décembre 1759, embrassa fort jeune la carrière militaire, dans le 23e régiment de dragons. Il servait depuis longtemps déjà, lorsqu'il fit les campagnes de 1791 et de 1792, à l'armée de la Moselle. Nommé sous-lieutenant, en 1793, il passa à l'armée du Nord, et, l'année suivante, à l'armée de Sambre-et-Meuse. Chargé, dans cette dernière campagne, par le général Colaud, de conserver, avec vingt-cinq hommes, une position importante et périlleuse, il résista avec la plus grande énergie aux charges de l'ennemi, qui, malgré des efforts réitérés et l'avantage du nombre, ne put parvenir à le débusquer, et fut obligé de se retirer, en laissant plusieurs des siens prisonniers aux mains de l'intrépide officier français.

Promu au grade de lieutenant, après cette action, Boulais passa à l'armée du Danube, et fit les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, où il se distingua de nouveau. Il obtint, les années suivantes, avec la

Digitized by Google

décoration de la Légion-d'Honneur, les grades d'adjudant-major et de capitaine, sans avoir cessé d'appartenir à l'arme dans laquelle il était entré simple soldat.

La *Biographie militaire française des Victoires et Conquêtes*, où ces faits se trouvent consignés, ne donne aucun détail relatif à la fin de la carrière de ce brave Rouennais.

BOULLAY (du), V. Du Boullay.

BOULLEMER (Louis de), écuyer, seigneur de Tiville, né à Alençon, le 5 septembre 1727, succéda à son père dans la charge de lieutenant-général du bailliage de sa ville natale.

Il a publié un *Traité sur les Blés*, contenant la manière de pouvoir connaître la différence de leur qualité, etc. Cet ouvrage, écrit avec précision, renferme des vues saines et des recherches utiles. Il a laissé sur cette même matière deux volumes in-4°, non publiés. De Boullemer mourut à Alençon, le 1er juillet 1773.

(V. les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

BOULLENGER (Louis-Charles-Alexandre, baron), né à Rouen, le 26 février 1759, d'une famille d'honorables commerçants, fit ses études au Collége du Plessis, et entra, de bonne heure, dans la magistrature. Pourvu, en 1787, de la charge de lieutenant-général au bailliage et siége présidial de Rouen, il eut l'honneur d'être choisi pour présider, en l'absence du grand-bailli, les États-Généraux de 1789, qui venaient d'être convoqués.

La manière distinguée dont ce magistrat s'acquitta de cette haute et difficile fonction, le fit nommer, à l'unanimité des suffrages, député suppléant. L'année

Digitized by Google

suivante, il fut nommé, par le Roi, l'un des commissaires chargés de la formation du département de la Seine-Inférieure, dont il devint administrateur.

Il était président du district de Rouen, lorsqu'il fut, en 1791, député de son département à l'Assemblée législative, où il se montra constamment ami de l'ordre et du trône. Il fut l'un des membres qui, au risque de leur sûreté personnelle et de leur vie, se précipitèrent au-devant de Louis XVI et lui firent un rempart de leur corps, lorsque cet infortuné monarque vint chercher un refuge au sein de l'Assemblée. Déclaré suspect à cause de ses opinions royalistes bien connues, M. Boullenger fut arrêté, en 1793, et subit une longue détention. Rendu à la liberté, après le 9 thermidor, il vécut dans la retraite jusqu'en 1800, époque à laquelle il fut élu membre du Conseil général.

En 1802, il était nommé vice-président du tribunal civil de Rouen, et président en 1805. En 1810, il recevait la croix de la Légion-d'Honneur, et, en 1821, année de sa mort, le Roi, en récompense de ses éminents services, lui conférait le titre de baron. Un autre titre, également précieux et bien mérité, était aussi donné, depuis longtemps, à cet honorable magistrat, c'était celui de protecteur du peuple. L'éloge biographique du baron Boullenger a été fait, pour l'Académie de Rouen, dont il était membre, par son collègue, M. le baron Adam.

BOULLENGER (le baron), fils du précédent, et que nous suppposons né à Rouen, en 1792, suivit, comme son père, la carrière de la magistrature, dans laquelle il entra, en 1813, avec le titre de conseiller-auditeur à la Cour impériale de Rouen.

Nommé, en 1815, substitut près du parquet de la même Cour, et, plus tard, avocat-général, il devint successivement procureur-général près des Cours

Digitized by Google

royales de Douai, de Caen et de Rouen. Peu de temps après la révolution de juillet, le 17 août 1830, il fut nommé président de chambre à la Cour d'Amiens, fonctions que des motifs de convenance ne lui permirent point d'accepter.

Retiré à Saint-Denis-le-Thiboult, près de Darnétal, le baron Boullenger, devenu maire de cette commune et membre du Conseil général, ne cessa d'apporter dans ses fonctions le concours de son expérience et de ses lumières, qui étaient celles d'un esprit supérieur. Ami et bienfaiteur des pauvres, il leur prodigua les plus grands soins, lors de l'invasion du choléra, en 1832.

Cet homme de bien est mort à Paris, le 18 février 1853. Ses restes, rapportés à Saint-Denis-le-Thiboult, le 22 du même mois, ont été inhumés dans le tombeau de sa famille.

Le Conseil municipal de cette commune, plein de reconnaissance envers ce généreux magistrat, a fait placer son buste en bronze sur la porte de la mairie. Comme son père, le baron Boullenger appartenait à l'Académie de Rouen, où il avait été reçu en 1825.

(V. les journaux de Rouen du 21 février et des 3 et 4 mars 1853.)

BOUQUETOT (Jean), né dans le quatorzième siècle, appartenait à une illustre famille de Normandie, alliée à la maison de Harcourt. Il se fit religieux de l'ordre de Saint-Benoît, dans l'abbaye de Saint-Riquier, devint, en 1412, abbé de Saint-Wandrille, puis évêque de Bayeux, la même année.

Les connaissances profondes que ce personnage avait acquises dans les matières ecclésiastiques, lui méritèrent une charge de référendaire auprès du pape Martin V, charge qu'il occupa dignement jusqu'à sa mort, arrivée à Rome, en 1419.

(V. *l'Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

Digitized by Google

BOURDIN (Charles), né à Séez, dans le dix-septième siècle, était moine bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur. Il voyagea en Italie, et fit imprimer la relation de son voyage, seul ouvrage qui lui ait mérité d'être mis au rang des écrivains de sa Congrégation. Ce religieux mourut, dans l'abbaye de Saint-Étienne de Caen, le 18 octobre 1726.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BOURDON (Léonard-Jean-Joseph), que le *Supplément de la Biographie universelle* fait naître en 1758, à Longny (Orne), et que la *Biographie des contemporains* fait naître à Orléans, fit ses études au collége de cette même ville, et vint à Paris, où il fut reçu avocat au Conseil du Roi. N'ayant point réussi dans cette carrière, il se mit à la tête d'une maison d'éducation qu'il dirigeait encore lorsqu'éclata la Révolution, dont il adopta les idées dans toute leur exagération. Lié avec les démagogues de la capitale, il fut, après la journée du 10 août, à laquelle il avait fortement contribué, envoyé par Danton en mission à Orléans, où sa conduite fut celle d'un ardent terroriste.

Nommé représentant à la Convention par le département du Loiret, il vota, dans le procès de Louis XVI, pour la mort, sans appel ni sursis, concourut de tout son pouvoir au triomphe de la Montagne, dans la journée du 31 mai, et appuya la proposition de créer une armée révolutionnaire.

Très-influent à la Convention, dont il était secrétaire, et aux Jacobins, dont il devint président, Bourdon finit par encourir la haine de Robespierre, dont il contrariait les vues.

Accusé de conspiration par ce redoutable adversaire, il jugea prudent de garder le silence, et s'associa secrètement aux ennemis les plus acharnés du

Digitized by Google

dictateur. Ce fut Bourdon qui, aidé de quelques gardes nationaux, s'empara, le 9 thermidor, de Robespierre et de ses amis, réfugiés à la commune de Paris.

Repoussé par les Thermidoriens à cause de ses antécédents, il se rejeta dans le parti extrême, auquel il ne cessa d'appartenir jusqu'au 18 brumaire. Il obtint, sous le gouvernement consulaire, un emploi dans l'administration de l'hôpital militaire de Toulon, et mourut, au commencement de la Restauration, à Paris, où il dirigeait une école primaire. On a de ce conventionnel, outre plusieurs rapports, les brochures dont voici les titres : *Mémoire sur l'Instruction ou l'Éducation nationale*, Paris, 1789 ; *Recueil des actions civiques des Républicains français ;* le *Tombeau des Imposteurs, ou l'Inauguration du Temple de la Vérité,* sansculotide en trois actes.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

BOURGUEVILLE (Charles, sieur de Bras) naquit à Caen, le 6 mars 1504, d'un avocat du Roi au bailliage de cette ville. Après avoir occupé, pendant quelque temps, la charge de son père, il suivit la cour de François Ier, et fut pourvu, en 1541, par le chancelier Poyet, sans payer finance, de l'office de lieutenant du bailli de Caen. Nommé lieutenant général au même bailliage, en 1568, ce magistrat, des plus intègres et des plus éclairés dans l'ordre judiciaire et administratif, mérita plus d'une fois la couronne civique pour la manière dont il s'occupa, jusque dans l'âge le plus avancé, même au péril de sa vie, des intérêts de la ville où il avait pris naissance. Bourgueville de Bras fut le premier qui écrivit une histoire de Caen, sous le titre de : *Recherches et Antiquités de la Neustrie et plus spécialement de la Ville et Université de Caen, etc.*, in-4°, 1588. Il cultivait aussi la poésie, ce qui lui valut plusieurs couronnes au Puy des Pali-

Digitized by Google

nods, académie qui venait d'être fondée dans sa ville natale. Cet honorable magistrat se démit de sa charge en faveur de son gendre, Vauquelin de la Fresnaye, et termina sa carrière le 5 novembre 1593, dans sa quatre-vingt-dixième année. M. G.-S. Trébutien, l'un des bibliothécaires de la ville de Caen, a donné, en 1833, une nouvelle édition des *Recherches et Antiquités* de Bourgueville de Bras.

(V., dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*. année 1852, une Notice sur la vie et les ouvrages de ce personnage, par M. F.-A. de Gournay. Un portr. grav. dans la coll. de la bibliothèque de Rouen.)

BOURNISIEN (Robert), né à Rouen, en 1672, fit ses études chez les Eudistes, et embrassa l'état ecclésiastique. Il était vicaire de la paroisse Saint-Josse, à Paris, lors des dissensions qui éclatèrent dans l'Église de France, à l'occasion de la *Bulle Unigenitus*. Le curé de Saint-Josse résigna sa cure en faveur de son vicaire, qui, comme lui, partageait les opinions de Jansenius; alors Bournisien, plein de zèle pour la religion à laquelle un grand scandale était donné, ne se laissant intimider par aucune menace, fit de son presbytère un asile pour les ecclésiastiques persécutés à cause de leur opposition à la Bulle, et reçut publiquement la confession de personnages de la plus haute distinction, qui l'avaient choisi pour directeur. Malgré son opposition constante, ce prêtre courageux, que la pratique de toutes les vertus faisait vénérer, ne fut l'objet d'aucune mesure de rigueur, et ne cessa d'être respecté, ainsi que la communauté qu'il avait fondée dans sa maison; il y mourut le 2 septembre 1753.

Il fut inhumé, par l'archidiacre de Paris, dans la chapelle souterraine de son église.

(V. les *Nouvelles ecclésiastiques* du 9 novembre 1755.)

Digitized by Google

BOURSIN (Guillaume), né à Mortain, en 1755, appartenait au clergé du diocèse de Coutances. Il fut, en 1791, élu député, pour le département de la Manche, à l'Assemblée législative, et devint membre du Conseil des Cinq-Cents.

Il termina sa carrière à Paris, le 17 février 1800.

(V. le *Moniteur* et *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

BOUTEILLER (Samson-Philippe), né à Dieppe, le 26 juillet 1767, ne reçut dans sa jeunesse que quelques leçons de dessin ; mais doué par la nature des plus heureuses dispositions pour l'art de la sculpture, il devint un très-habile sculpteur en ivoire. Cet artiste, dit M. Lecarpentier, faisait passer dans ses figurines de femmes une grande partie des grâces des statues antiques, et affectionnait surtout la *Vénus de Médicis*, dont il fit en petit de charmantes copies. S'étant fait connaître et apprécier des artistes et des amateurs par la composition d'un grand nombre de figures, de bustes, de paysages et d'animaux, Bouteiller fut appelé à Paris et comblé d'éloges par l'Athénée des arts. On l'engagea à se fixer dans cette capitale, où plusieurs personnes de distinction désiraient avoir leur portait de sa main ; mais une timidité excessive et la faiblesse de sa santé lui firent préférer le séjour de Rouen, qu'il avait depuis longtemps choisi pour résidence. Il termina sa carrière dans cette ville, le 16 mars 1812, et non le 23, comme l'a écrit Guilbert dans ses *Mémoires biographiques*, et, après lui, M. Lecarpentier.

(V. les *Mémoires de la Société libre d'Émulation de Rouen,* année 1812.)

BOUTEILLER DIT BOTELLI (Félix), né à Rouen, en 1804, montra de bonne heure les plus heureuses dispositions pour l'art du chant. Possédant une fort

Digitized by Google

belle voix de ténor, il embrassa la carrière dramatique, parcourut l'Italie, chanta sur les principaux théâtres, et s'y fit applaudir.

De retour en France, vers l'année 1846, il vint à Paris, et débuta avec succès à l'Opéra-Comique, où il créa plusieurs rôles.

Botelli mourut à Paris, d'une maladie de poitrine, le 21 janvier 1850.

Le portrait lithographié de cet artiste se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

BOUVET (Nicolas), né, à Alençon, vers la fin du seizième siècle, d'une famille protestante, fut un de ces hommes que l'amour fit poète bien plutôt que le génie. S'étant épris d'une belle passion pour Mme la marquise de Saint-Aignan, il composa, en l'honneur de cette dame, plusieurs pièces de vers, et notamment un poème allégorique ayant pour titre : *Le Triomphe de l'Amour, ou les deux Métamorphoses de Daphné.* Ce poème, dédié pompeusement à la dame de ses pensées, et fort recherché des amateurs, fut imprimé à Alençon, en 1654.

(V. les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

BOUVILLE (Louis-Jean Grossin, comte de), né à Rouen, le 22 septembre 1759, était, avant la Révolution, conseiller au Parlement de Normandie. Élu député aux États-Généraux, en 1789, par la noblesse du pays de Caux, il combattit constamment les principes révolutionnaires, et rédigea la protestation de la minorité de l'Assemblée constituante contre ces mêmes principes. Il quitta la France en 1791, rentra lors du rappel des émigrés, mais ne reparut sur la scène politique qu'en 1815, époque où il fut nommé député par le département de la Seine-Inférieure.

Le comte de Bouville était un homme fort éclairé,

Digitized by Google

et possédait une grande noblesse de caractère, une indépendance à toute épreuve dans ses opinions politiques. Il devint l'un des vice-présidents de la Chambre, et publia les brochures dont voici les titres : *Opinion sur le projet de loi d'amnistie*, discours prononcé à la Chambre des députés, le 3 janvier 1816, Paris, Dentu, 1816 ; *Opinion sur le projet de loi relatif à la perception des six douzièmes*, Paris, 1821 ; *Développements de l'amendement relatif à la caisse d'amortissement*, proposé par M. de Bouville, Paris, 1824 ; *Opinion contre la loi des Substitutions*, Paris, 1826.

Le comte de Bouville mourut à Paris, le 15 février 1838. Son portrait se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

(V. le *Moniteur* de 1815, et années suivantes, etc.).

BOUZARD (Jean), né au Bourg-d'Ault, près de la ville d'Eu, en 1730 (1), était pilote-garde-pavillon, à Dieppe, où un acte de dévouement vraiment héroïque l'a rendu à jamais célèbre. Voici dans quelles circonstances : le 31 août 1777, un navire, appartenant au commerce, surpris par un gros temps au moment où il approchait de la jetée, fut, malgré les efforts de l'équipage, lancé à la côte, où il se brisa en un instant. Bouzard, à son poste, entend les cris de détresse que poussent les naufragés ; il n'écoute alors que son courage et un généreux sentiment d'humanité, vertus héréditaires dans sa famille, dont il avait déjà donné tant de preuves, et, se munissant d'un cordage qu'il attache d'un bout sur le rivage, il se précipite à la mer

(1) Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques*, écrit Boussard, et le fait naître en 1733 ; nous avons cru devoir déférer à l'autorité de la *Notice biographique* de M. Raymond Deslandes pour l'orthographe du nom et l'époque de la naissance du célèbre pilote dieppois.

Digitized by Google

afin d'aller attacher l'autre bout au navire qui vient de sombrer. Ni la tempête qui redouble, ni la nuit la plus obscure, ne sont des obstacles pour l'intrépide sauveteur, qui atteint miraculeusement son but, et arrache d'abord, par ce moyen, quinze naufragés à une mort certaine; puis il retourne aussitôt avec le même courage, en affrontant les mêmes dangers, compléter son œuvre en sauvant un seizième et dernier naufragé que ses cris de désespoir viennent de révéler. Jean Bouzard, présenté à Louis XVI après cette belle action, reçut de ce monarque le surnom de *Brave homme*, et une pension de 300 livres.

Il mourut en 1794.

Le 15 août 1846, le buste du courageux pilote fut inauguré à Dieppe, sur la façade de la maison que lui avait aussi donnée Louis XVI, et que Napoléon avait fait reconstruire. Le fils de Bouzard, octogénaire, qui, dès 1785, marchait déjà sur les traces de son père dans la carrière du sauvetage, assistait à cette touchante cérémonie, où un poète de talent, M. Emile Coquatrix, de Rouen, célèbra l'action héroïque de Jean Bouzard dans une pièce de vers fort remarquable.

(V. la *Galerie dieppoise*, publiée par M. l'abbé Cochet, etc. Portrait dans la collection de la bibl. de Rouen.

BOYER (Jacques) naquit près de Mortain, dans le dix-septième siècle. Il est auteur de plusieurs ouvrages savants, dit M. l'abbé Desroches dans son *Histoire du Mont-Saint-Michel;* mais on ne fait point connaître les titres de ces ouvrages.

BRAQUEMONT (Robert de) naquit près de Dieppe, dans la seconde moitié du quatorzième siècle. Il embrassa fort jeune la carrière militaire, fit ses premières armes sous Bertrand Duguesclin, et cambattit

Digitized by Google

en faveur de Henry de Transtamare contre Pierre-le-Cruel de Castille. Créé amiral de France par Charles VI, il se signala, en 1419, dans un combat naval où, à la tête des Français et des Espagnols, il défit complètement les Anglais.

Robert de Braquemont, qui avait aussi assisté au siége de Harfleur, mourut au commencement du règne de Charles VII, ainsi que plusieurs vaillants hommes d'armes, à la bataille donnée sous les murs de la ville de Verneuil, le 16 août 1424.

(V. l'*Histoire de France*, par Daniel, t. 6, et l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 4.)

BRAS-DE-FER (Jacques-François de), né le 17 novembre 1762, à Damblainville (Calvados), descendait de deux familles normandes nobles et anciennes. Il commença ses études au Collége de Beaumont, et fut les terminer à l'École militaire de La Flèche. Il avait à peine seize ans lorsqu'il entra, en qualité de sous-lieutenant, dans le régiment de Barois, qu'il alla rejoindre en Corse. De retour en France avec son régiment, au commencement des troubles de la Révolution, il se vit obligé, ainsi que beaucoup d'autres militaires restés fidèles à leur drapeau, d'aller chercher un asile à l'étranger. Ayant rejoint les chefs auxquels il avait juré obéissance, il fut incorporé, comme volontaire, dans la compagnie du Dauphin, et fit toutes les campages de l'armée des Princes.

Après avoir parcouru la Hollande, M. de Bras-de-Fer passa en Angleterre, et, là, le gentilhomme français, se faisant horloger, trouva, dans l'exercice de cette honorable profession, les moyens d'exister et de venir en aide à quelques-uns de ses compatriotes. Rentré dans sa patrie, il fut, depuis 1814 jusqu'en 1830, maire de la commune de Morteaux, où il faisait sa résidence.

M. de Bras-de-Fer, qui, dans sa jeunesse, avait cul-



Digitized by Google

tivé la musique comme délassement, en fit alors une de ses plus chères études, et composa plusieurs messes et plusieurs chants d'église justement estimés. Il s'exerça sur tous les instuments, et cultiva aussi la poésie en amateur. Quant à ses œuvres littéraires, elles sont des plus nombreuses et des plus variées.

M. de Bras-de-Fer était chevalier de Saint-Louis, vice-président de la section d'agriculture et d'industrie de la Société académique de Falaise.

Il termina sa carrière à Morteaux, le 31 juillet 1845.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, une Notice biographique sur ce personnage, par M. de Maussion.)

BRAY (François-Gabriel, comte de), issu d'une famille qui faisait remonter son illustration jusqu'à Guillaume-le-Conquérant, naquit à Rouen, le 24 décembre 1765.

Aussitôt que ses études furent terminées, il se fit recevoir chevalier de Malte, et se signala contre les Musulmans au bombardement d'Alger. Entré, lors de son retour en France, dans la carrière diplomatique, il fut attaché, sous M. de Rayneval, à l'ambassade française à Ratisbonne. Peu sympathique aux principes qui venaient d'être proclamés par la révolution de 1789, le jeune diplomate ne rentra point dans sa patrie, et voyagea dans plusieurs contrées de l'Europe, jusqu'en 1797, où, après avoir représenté l'ordre de Malte à la diète de Ratisbonne, il passa au service de la Bavière, fut nommé ambassadeur à Berlin et ensuite à Saint-Pétersbourg. Après avoir été envoyé, avec le même titre, à la cour de France, en 1822, et à la cour d'Autriche, en 1827, il se retira dans ses terres, en Bavière, où il mourut à la fin de 1832.

Le comte de Bray, qui, au milieu de ses occupa-

Digitized by Google

tions diplomatiques, cultivait les sciences et les lettres, était membre des Académies de Munich, de Saint-Pétersbourg et de Moscou, président de la Société de botanique de Ratisbonne, puis membre correspondant de l'Académie de Rouen et de la Société d'émulation de la même ville, lien par lequel il aimait à se rattacher au sol natal, dont il ne perdit jamais le souvenir. Il a publié les ouvrages suivants : *Voyage pittoresque dans le Tyrol et aux salines de Salzbourg et de Reichenhall*, 1806 et 1825 ; *Essai critique sur l'histoire de la Livonie, etc.*, 1817 ; *Essai d'un exposé géognostico-botanique de la Flore du monde primitif*, traduction, 1820 et 1824.

Comme homme d'Etat et comme négociateur, le comte de Bray a aussi publié, sous le voile de l'anonyme et du pseudonyme, plusieurs écrits politiques.

(V., dans le *Bulletin de la Société libre d'émulation de Rouen*, année 1833, un rapport sur les travaux de cette Société, par M. Edouard Frère, et le *Supplément de la Biographie universelle*, t. 59.)

BRÉANT (Jacques-Philippe), né à Bernay, le 10 novembre 1710, se fit connaître par des poésies, au nombre desquelles se fait remarquer un poème en quatre chants, ayant pour titre : *L'Art de Peindre.* Ce poème fut lu, en 1766, à l'Académie de Rouen, par l'auteur, auquel on attribue aussi deux petites pièces de vers intitulées : *Le Printemps et l'Eté*, pièces quelquefois imprimées dans les œuvres de Bernard, qui, lui, est auteur de *L'Automne et de l'Hiver.*

Bréant mourut en 1772.

(V. l'*Histoire de Lisieux*, par M. L. Du Bois.)

BRÉARD (Alexis), religieux bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, naquit à Louviers, en 1616, et fit sa profession dans l'abbaye de Jumiéges, le 21

Digitized by Google

juillet 1636. Il a écrit l'histoire de l'abbaye de Saint-Wandrille sous ce titre : *Historia abbatiæ Fontanellensis*, 2 vol. in-fº. Le manuscrit de cet ouvrage était conservé dans l'abbaye de Saint-Martin de Séez, où dom Bréard termina sa carrière, le 12 août 1688.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

BRÉAUTÉ (Guillaume de), né dans le pays de Caux, vers le milieu du treizième siècle, descendait d'une famille dont le chef, Robert de Bréauté, avait accompagné Guillaume-le-Conquérant lors de la conquête d'Angleterre. Guillaume de Bréauté, qui était seigneur de Brunes, vendit cette terre pour faire face aux dépenses extraordinaires que lui occasionna l'équipement, à ses frais, de plusieurs compagnies d'hommes d'armes destinées à grossir l'armée que le roi de France, Philippe-le-Bel, envoyait alors contre les Hollandais. Ce brave Normand, plein de noblesse et de générosité, mourut dans une bataille que les Français livrèrent aux Flamands, près de Courtray, le 11 juillet 1302.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

BRÉAUTÉ (Pierre de), de la même famille que le précédent, naquit en 1580. Il était capitaine de cinq compagnies de cavalerie légère, et obtint de Henri IV la permission d'aller servir en Hollande, sous le prince Maurice de Nassau, avec une compagnie de cavalerie levée à ses frais. De retour en France, après la campagne de 1599, de Bréauté fut informé que son lieutenant, surpris par un parti espagnol de la garnison de Bois-le-Duc, avait été battu et fait prisonnier; comme ce lieutenant priait le seigneur normand, auquel il faisait connaître son infortune, de bien vouloir le tirer de ce mauvais pas, en payant sa rançon, celui-ci, très-irrité, répondit qu'il ne s'inté-

Digitized by Google

resserait point à un lâche qui avait préféré se laisser prendre plutôt que de combattre jusqu'à la mort. La lettre de Bréauté fut interceptée par le gouverneur de la place, nommé Grosbendoncq, qui se répandit en injures contre la nation française.

De Breauté fut à peine instruit de cette insolence, qu'il se hâta de retourner en Hollande et de faire proposer à Grosbendoncq de combattre vingt contre vingt. Le gouverneur accepta le défi, mais ne s'y présenta point en personne, alléguant pour prétexte qu'il ne pouvait abandonner son poste ; il se contenta d'envoyer son lieutenant Likerbikem, avec lequel il fut convenu de se battre vingt-deux contre vingt-deux, à l'épée et au pistolet. Des deux premiers coups de pistolet, de Bréauté tua Likerbikem et blessa deux autres adversaires ; mais Grosbendoncq, ayant fait tirer de la place quelques coups de canon, la troupe du brave seigneur normand, saisie de terreur, prit la fuite, abandonnant son chef, qui, seul avec son page et son écuyer, se défendit avec la plus rare intrépidité, jusqu'au moment où son cheval, tué sous lui, le mit hors d'état de pouvoir combattre. Conduit, encore vivant, à Bois-le-Duc, il fut, malgré la parole donnée, massacré entre les deux ponts, par l'ordre du gouverneur. Il n'avait point encore atteint sa vingtième année.

Ce combat célèbre eut lieu le 5 février de l'an 1600.

Vingt autres personnages du nom de de Bréauté, appartenant à la même famille, et qui tous se sont signalés par de nombreux services rendus à leur pays dans les armées de terre et de mer, se trouvent mentionnés dans le *Dictionnaire historique* de Moréri.

BRÉAUTÉ (Éléonore-Suzanne Nell de), naquit à Rouen, le 29 juin 1794, d'une ancienne famille originaire de Dieppe. Il se fit remarquer, dès sa jeunesse, par son aptitude et par ses progrès dans les

Digitized by Google

sciences, et fut bientôt reconnu pour un des savants les plus distingués dans la physique, la météorologie et la géographie. Souvent réclamé pour prendre part à des opérations scientifiques, il s'y livra avec beaucoup d'ardeur, et bon nombre de ses observations furent alors citées comme devant faire autorité. En relation avec Humbold, Arago, Châteaubriand, Biot, Bréguet et plusieurs autres personnages célèbres dans les sciences et dans les lettres, M. Nell de Bréauté, qui déjà faisait partie d'un grand nombre de sociétés savantes, fut nommé, en 1838, membre correspondant de l'Académie des sciences, et élu, la même année, membre du Conseil-Général par la ville de Dieppe.

M. de Bréauté, qui était aussi un savant agronome, dépensa, en 1848, 80,000 francs en travaux de la campagne, et se fit un devoir d'employer tous les ouvriers des villages où il avait des propriétés. Il lui arriva souvent d'être le médecin et l'infirmier des pauvres, et son château de La Chapelle, près de Dieppe, où il faisait sa résidence, était bien, ainsi que le dit M. l'abbé Cochet : « Le temple de l'hospitalité et de la charité, le sanctuaire de la science et des arts. » C'est dans ce château qu'il a terminé sa carrière, le 3 février 1855.

(V., dans la *Vigie de Dieppe* des 27, 31 juillet et 7 août 1855, une Notibe biographique sur ce personnage, par M. l'abbé Cochet.)

BRÉBEUF (Jean de), né à Bayeux, le 24 mars 1593, entra chez les Jésuites de Rouen, en 1617. Après avoir professé dans plusieurs colléges de son ordre, il fut envoyé, en qualité de missionnaire, dans le Canada. A la suite de tribulations sans nombre, il quitta Québec, où il était débarqué en 1625, et pénétra jusque chez les Hurons, qu'il évangélisa pendant plusieurs années. Cette peuplade ayant été vaincue dans

Digitized by Google

la guerre d'extermination que lui faisaient les Iroquois, ces derniers se saisirent du pieux missionnaire auquel ils firent trouver la mort dans des supplices horribles, qu'il endura avec le courage héroïque d'un martyr.

Le P. Brébeuf a publié deux relations de ce qui s'est passé dans le pays des Hurons, pendant les années 1635 et 1636, et un *Catéchisme*, en langue huronne, que Champlain a fait imprimer à la suite de ses voyages.

(V. l'*Histoire de la nouvelle France,* par le P. Charlevoix.)

BRÉBEUF (Guillaume de), neveu du précédent, naquit à Thorigny (Basse-Normandie), en 1618, d'une famille ancienne et illustre, qui fut la tige des Arundel d'Angleterre. Il commença ses études à Caen, les finit à Paris, et vint à Rouen, où il résida pendant plusieurs années. Doué d'une heureuse intelligence et d'une extrême facilité pour tout apprendre, Brébeuf joignait à la connaissance de plusieurs langues la philosophie, la théologie morale et dogmatique; mais la poésie, qu'il avait commencé de bonne heure à cultiver, eut toute sa prédilection. Son premier ouvrage dans ce genre fut une parodie du septième livre de l'*Enéide;* sa traduction de la *Pharsale* de Lucain parut ensuite, et le mit en réputation.

Boileau, qui n'estimait point le poème de Lucain, et ne pouvait estimer davantage la traduction du poète bas-normand, convient cependant que :

> Malgré son fratras obscur,
> Souvent Brébeuf étincelle.

Et Voltaire remarque que, malgré l'enflure dont les poésies de Brébeuf sont entachées, il s'y trouve toujours quelques vers heureux, beaucoup de force et une véritable élévation. Ce poète qui, mal partagé



Digitized by Google

du côté de la santé, passa vingt années dans les accès continuels d'une fièvre qui le jetait dans un profond abattement, ne fut pas mieux traité du côté de la fortune. Ne pouvant rien obtenir du cardinal Mazarin que des promesses, il se retira chez son frère aîné, curé de Venoix, près de Caen; c'est là qu'il mourut, en 1661. Il avait publié le premier livre de son poème de la *Pharsale* sous le titre de *Lucain travesti*, *etc.*, Paris, 1656. On a encore de lui : *Eloges poétiques*, *Entretiens solitaires ou Prières et Méditations pieuses*, en vers français; *Traité de la défense de l'Eglise romaine.*

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

BRÉMONTIER (Nicolas-Thomas) naquit le 30 juillet 1738, dans la commune de Brémontier en Bray, selon les *Recherches historiques sur la ville de Gournay* (1), et à Quevilly, près de Rouen, selon une Notice biographique par M. Billaudel, publiée dans l'*Histoire des hommes utiles* (2).

Entré à l'Ecole des ponts-et-chaussées, Brémontier devint successivement professeur de mathématiques à lÉcole d'artillerie de la marine, à Toulon, et, plus tard, ingénieur à Périgueux, puis à Bordeaux et à Caen. Ce savant ingénieur, nommé à l'emploi éminent d'inspecteur général des ponts-et-chaussées, s'est rendu célèbre par des travaux qui font encore, à notre époque, l'étonnement des physiciens et des agriculteurs. On cite plus particulièrement parmi ces travaux la fixation et fertilisation du golfe de Gascogne, où s'élèvent aujourd'hui de superbes forêts de pins. L'agriculture est également redevable à Brémontier de la fertilité de ces terres sablonneuses qui, avant lui, étaient stériles et incultes. Ce savant, digne

(1) Par M. Potin de la Mairie.
(2) Par M. Jarry de Mancy.

Digitized by Google

d'être mis au nombre des hommes les plus utiles, termina sa carrière à Paris, le 16 août 1809.

On a de lui plusieurs mémoires relatifs aux sciences dont il s'était spécialement occupé, un ouvrage intitulé : *Recherches sur le mouvement des ondes*, et plusieurs autres écrits publiés dans les comptes-rendus des nombreuses sociétés savantes dont il faisait partie. Le portrait de ce personnage se trouve dans la collection de la bibliothèque de Rouen.

BRÉQUIGNY (Louis-Georges Oudart Feudrix de) naquit le 22 février 1714, à Montivilliers, selon la *France littéraire* de M. Quérard, et à Granville, en 1716, selon le *Précis de l'Académie de Rouen*. L'un des hommes les plus savants de son époque, il fut reçu à l'Académie des inscriptions, en 1759, et à l'Académie française, en 1772.

Il avait été chargé, sous le ministère de M. Bertin, de rechercher, dans les archives d'Angleterre, les documents relatifs à l'histoire de France; les notes et copies résultant du travail opéré par cet érudit dans les grandes collections de Londres, sont conservées au dépôt des manuscrits de la Bibliothèque impériale.

L'un des principaux ouvrages publiés par de Bréquigny est celui qui a pour titre : *Diplomata, Chartæ, epistolæ, leges aliaque instrumenta ad res gallo-francicas spectantia*, 3 vol. in-f°. Il avait aussi donné, de 1769 à 1783, trois volumes de la *Table chronologique des diplômes, chartes, etc.*, concernant l'histoire de France jusqu'en 1179, ouvrage continué par M. Pardessus. De Bréquigny se retira chez Mme Du Boccage, avec laquelle il était lié d'amitié; il y termina sa carrière le 3 juillet 1794. Il était membre de l'Académie de Rouen, où il fit lecture de plusieurs dissertations.

(V., pour l'appréciation critique des travaux de ce

Digitized by Google

savant, et l'influence qu'il a exercée sur les études historiques du dix-huitième siècle, l'*Introduction aux récits mérovingiens*, de M. Augustin Thierry).

BRETEL (Louis, sieur d'Auberbosc et de Grémonville), naquit à Rouen, vers la fin du seizième siècle. Il entra d'abord dans la magistrature, et fut conseiller au Parlement de Normandie. Appelé ensuite par vocation aux fonctions ecclésiastiques, il devint abbé de Notre-Dame-d'Aulnay et de Saint-Victor-en-Caux, haut-doyen de l'église de Saint-Pierre de Lisieux, chanoine de la cathédrale de Rouen, et enfin archevêque d'Aix, en 1632.

S'étant fait remarquer par la sagesse de ses opinions et par ses lumières à l'assemblée du clergé de 1635, il fut envoyé à l'assemblée des Etats de Provence. Plein de munificence dans ses libéralités, il laissa dans son diocèse des monuments attestant son goût pour les arts; son amour pour les belles-lettres l'avait fait élire, en 1602, prince de l'Académie des Palinods de Rouen.

Ce prélat termina sa carrière en 1644.

(V. l'*Histoire de la Cathédrale de Rouen*, par dom Pommeraye.)

BRETEL (Nicolas, sieur de Grémonville), naquit à Rouen, en 1606, de Raoul de Grémonville, président au Parlement de Normandie, et d'Isabeau, fille du premier président Groulart. Il commença ses études au Collége des Jésuites de Rouen, et fut les compléter à l'Université d'Orléans. Après s'être livré à la pratique du droit, il acheta une charge de conseiller au Grand-Conseil, puis épousa, en 1632, Anne de Loménie. Appelé aux affaires administratives par le cardinal de Richelieu, il fut nommé, en 1639, intendant de justice dans la province d'Artois, et envoyé successivement remplir les mêmes fonctions en Cham-

Digitized by Google

pagne, en Languedoc et en Piémont, où il ne cessa de prouver qu'il savait unir la bravoure du soldat aux capacités de l'administrateur. Nommé, en 1639, en récompense de ses services, à l'ambassade de Venise, il fut chargé d'une mission près du Saint-Siége, oú Innocent X venait de monter par les intrigues de l'Espagne et contre le vœu de la France.

Si de Grémonville ne se montra point, dans cette négociation, un diplomate éminemment politique, il se montra du moins un homme plein d'honneur, et aussi digne du nom qu'il portait que de celui de la famille à laquelle il s'était allié.

Il mourut en 1648.

(V., pour des détails sur sa vie et sur son ambassade, une Notice biographique, par M. A. Chéruel, insérée dans le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, année 1847.

BRETEL (Jacques, sieur de Grémonville), de la même famille que les précédents, naquit aussi à Rouen, en 1622. Il fut chevalier de Malte et ambassadeur à Vienne, de 1668 à 1671. Louis XIV, en récompense des services rendus à la France par ce personnage dans son ambassade, lui donna l'abbaye de Lyre, en Normandie. Jacques de Grémonville mourut dans cette abbaye, en 1684.

(V. les *Négociations relatives à la succession d'Espagne*, par M. Mignet, et les notes d'un article sur une lettre de Saint-Amant, par M. A. Chéruel, *Revue de Rouen*, février 1847.)

BREVEDENT (Jacques de), né à Rouen, dans le seizième siècle, descendait d'une famille qui avait rempli de hautes fonctions dans l'Eglise et dans la magistrature. Il fut lui-même conseiller au Parlement de Normandie, puis lieutenant-général civil et criminel, président du bailliage et siége présidial de Rouen.

Digitized by Google

C'est en cette dernière qualité qu'il fut chargé de haranguer Henri II, lors de son entrée dans cette ville avec la reine Catherine de Médicis, en 1551. Adrien Pasquier pense, avec quelque vraisemblance, que ce magistrat est l'auteur d'un livre très-curieux contenant la relation des cérémonies qui eurent lieu lors de cette entrée, livre orné de figures et ayant pour titre : *C'est la déduction du somptueux ordre, plaisantz spectacles et magnifiques théâtres dressés et exhibés par les citoyens de Rouen, etc.*

Jacques de Brevedent mourut dans sa ville natale, le 15 avril 1580, et fut inhumé dans l'église de Saint-Sauveur, où se trouvaient déjà les sépultures de plusieurs membres de sa famille.

BREVEDENT (Charles-François-Xavier de), né à Rouen, dans la première moitié du dix-septième siècle, était de la même famille que le précédent. Il était très-savant dans la science des mathématiques, science qu'il professa dans la congrégation des Jésuites, où il avait été admis. Ayant aussi fait connaître son talent pour la prédication, il fut envoyé prêcher la foi évangélique en Egypte, en Syrie et en Ethiopie. Il succomba dans cette dernière contrée, à la suite des longues fatigues de son apostolat, en 1698.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

BRICHE (Joseph-Clément) naquit, en 1764, sur la paroisse de Vatierville, près de Neufchâtel. Ordonné prêtre en 1790, il fut chapelain et précepteur chez M. de Menibus, et vint, vers la fin de 1792, se réfugier à Dieppe, dans la maison d'un riche armateur nommé Sévry, où il exerça secrètement son pieux ministère. Ne se trouvant plus en sûreté dans cette maison, que l'on désignait comme recélant des prêtres, l'abbé Briche alla chercher une nouvelle retraite

15

Digitized by Google

dans la modeste demeure d'une demoiselle Houllevigue; c'est là que la délation vint le chercher pour le livrer au tribunal révolutionnaire, transporté à Dieppe tout exprès pour le juger, lui et ce qu'on appelait ses complices. L'arrêt porté contre un prêtre aussi dévoué, par ce tribunal que présidait Legendre, fut un arrêt de mort. Le jugement fut exécuté à Dieppe, le 3 floréal an II (22 avril 1794). L'abbé Briche, disent les témoins de son supplice, monta sur l'échafaud comme il serait monté à l'autel. Il fut le seul prêtre qui ait arrosé de son sang la terre de ce diocèse pendant la révolution.

(V. la *Galerie dieppoisse*, par M. l'abbé Cochet, et l'*Essai historique sur le canton de Neufchâtel*, par M. l'abbé Decorde.)

BRICQUEVILLE (François de) naquit à Colombières, en Basse-Normandie, dans le seizième siècle. Il descendait d'une famille très-ancienne, dans laquelle se trouve, en première ligne, Guillaume de Bricqueville qui, en 1096, fut au nombre des gentilshommes normands qui suivirent le duc Robert, dit Courte-Heuse, à la première croisade. François de Bricqueville, l'un des plus braves capitaines de son temps, servit sous François Ier, Henri II, François II et Charles IX. Ayant adopté les opinions de Calvin, il se joignit à l'amiral de Coligny, au comte de Montgommery et à plusieurs autres hommes d'armes, et se signala surtout dans la guerre des religionnaires. Il se trouvait, en 1568, à la tête des Normands de son parti, au rendez-vous général que les Huguenots s'étaient donné à La Rochelle, et mourut en combattant sur la brèche de Saint-Lô, place qu'il défendait contre Matignon. Ses deux fils, Paul et Gabriel de Bricqueville, encore très-jeunes, faisaient, dans ce combat, leurs premières armes à ses côtés. Paul donnait plus tard, sous Henri III, des preuves d'une

grande bravoure, au siége de Caudebec, en 1592, et au siége de Harfleur, en 1594. Son frère, Gabriel, devint maréchal de camp sous Henri IV.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

BRICQUEVILLE (Guillaume de), de la même famille que le précédent, naquit à Bretteville-en-Saire, vers 1569. Entré fort jeune dans la marine, il rendit, dans cette carrière, de grands services à l'Etat, services qui, bien appréciés par la Cour, le mirent en faveur auprès de Henri IV. Nommé par ce prince, en 1602, gentilhomme ordinaire de sa maison, chevalier des ordres du Mont-Carmel et de Saint-Lazare, Guillaume de Bricqueville obtint encore, la même année, avec le grade de lieutenant-général de la marine française, un pouvoir illimité pour armer plusieurs vaisseaux destinés à aller en découvertes sur les côtes septentrionales de l'Amérique. Après cette expédition, sur laquelle il n'a été donné aucun détail, il en entreprit une seconde, et se dirigea vers les côtes de l'Afrique. Arrivé au Sénégal, il remonta la Gambie avec sa flotille, et fut tué sur ce fleuve dans un combat avec les naturels du pays, en 1613.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1846, une Notice biographique, par M. Vérusmor.)

BRICQUEVILLE (Armand de), né à Bretteville (Manche), en 1785, entra au service, en 1805, avec le grade de sous-lieutenant au 18e régiment de dragons, devint chef d'escadron major dans le 2e lanciers de la garde impériale, et colonel du 20e dragons. L'un des plus intrépides officiers de cavalerie de l'ancienne armée, M. de Bricqueville quitta le service au retour des Bourbons, et rentra dans la vie privée jusqu'en 1827, époque à laquelle il fut nommé député par les électeurs de Cherbourg. Réélu en 1830, il figura constamment au premier rang de

Digitized by Google

l'opposition, et mourut dans l'exercice de son mandat, le 19 mars 1844.

(V. le *Moniteur*, la *Biographie des hommes du jour*, t. 1, et la *Littérature française contemporaine.*)

BRIÈRE DE LESMONT, né à Dieppe, le 24 décembre 1761, appartenait à une famille protestante des plus opulentes du pays. D'abord avocat au Parlement de Paris, il revint, au commencement de la Révolution, habiter sa ville natale, qu'il fut chargé d'administrer dans des temps difficiles. M. Brière mérita, dans sa gestion comme maire, la reconnaissance de ses concitoyens pour le soin qu'il prit de l'approvisionnement de la ville, menacée de disette. Les éminents services rendus à cette époque par ce magistrat, ne purent cependant le défendre contre la délation ; il fut, sous le règne de la Terreur, arrêté et emprisonné. Il fit, dans sa prison, une traduction de Tacite, auteur qu'il affectionnait parce qu'il avait flétri la tyrannie. Sa seule vengeance, en sortant de la maison d'arrêt, fut, pour sauver d'une ruine complète celui qui l'avait fait incarcérer, de lui prêter une somme considérable.

M. Brière de Lesmont fut successivement substitut du ministère public à Dieppe, avocat-général à Rouen, procureur-général à Limoges, et conseiller à la Cour de Cassation. Il était membre de l'Académie de Rouen, dont il fut nommé président, en 1819.

Il termina sa carrière à Paris, le 6 décembre 1835.

(V. le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, année 1836.)

BRINON (Pierre de), né à Rouen, dans la seconde moitié du seizième siècle, fut reçu conseiller au Parlement de Normandie, en 1603. Ce magistrat, disent les historiens du théâtre français, avait un penchant des plus prononcés pour la poésie drama-

Digitized by Google

tique. Il traduisit, de Georges Buchanam, l'un des meilleurs poètes latins du seizième siècle, trois pièces dont l'abbé Gouget parle avec éloge. Voici les titres de ces pièces qui, toutes trois, furent imprimées à Rouen, chez Jean Osmont : *Saint-Jean-Baptiste ou la Calomnie*, tragédie en cinq actes, 1613 ; *Jephté ou le Vœu*, tragédie en sept actes, avec des chœurs, 1614 ; (Brinon dédia cette pièce à son père, qui était aussi conseiller au Parlement de Normandie) ; *L'Ephésienne ou la Matrone d'Ephèse*, tragi-comédie, avec des chœurs, 1614. Ces pièces, dans lesquelles se trouvent des vers très-remarquables pour l'époque où elles furent composées, font regretter que l'auteur ait abandonné si tôt une carrière qu'il avait commencé à parcourir avec succès et avec un véritable talent. Nous ne pouvons affirmer, ainsi que le fait Guilbert dans ses *Mémoires biographiques*, que les traductions dramatiques de Pierre Brinon aient été représentées, cette opinion étant contraire à celle que nous trouvons émise dans l'*Histoire du théâtre français* des frères Parfait.

Brinon mourut à Rouen, au plus tôt en 1659.

BRIROY (Nicolas de), né en 1526, dans le diocèse de Coutances, était archidiacre, official et grand-vicaire de ce même diocèse. Choisi, en 1576, par le clergé de Coutances pour soutenir ses intérêts aux Etats de Blois, le mérite de Briroy parut avec tant d'éclat dans cette Assemblée, que le roi Henri III, qui la présidait, conçut une estime toute particulière pour sa personne.

Ce digne ecclésiastique assista aussi, avec la même qualité, à l'Assemblée du clergé, tenue à Paris ; aux Etats de Melun, en 1580, et à l'Assemblée de Rouen, ayant pour objet la réforme de la Coutume de Normandie. Nommé évêque de Coutances, après la mort de Lancelot de Matignon, de Briroy ne prit posses-

Digitized by Google

sion de son siége que sous Henri IV, prince qui le tenait en très-haute estime. Ce prélat, bien digne des premiers siècles de l'Eglise pour ses lumières, sa piété et sa charité envers les pauvres, termina sa carrière le 22 mars 1620, dans sa quatre-vingt-quatorzième année.

Il ne fut trouvé dans sa maison, après sa mort, que 19 sols en argent, et le produit de la vente de tous ses meubles ne put suffire pour les frais de ses funérailles. Il fut inhumé dans le chœur de sa cathédrale.

(V. la *Vie des Évêques de Coutances*, par Rouault.)

BRISOUT DE BARNEVILLE (Nicolas-Denis-François) naquit à Rouen, sur la paroisse de Saint-Maclou, le 7 septembre 1749. Digne héritier du génie de son père, auquel l'invention d'une machine à filer le coton, qui fonctionna à Rouen vers 1759, avait fait obtenir de cette ville une prime d'encouragement et une pension du Roi, le jeune Brisout ne tarda pas à faire connaître son aptitude pour les arts mécaniques, et porta à un si haut degré de perfection la machine mise en activité par son père, qu'il en fut, dès lors et avec raison, considéré comme l'inventeur. N'ayant pu, malgré tous ses efforts, se procurer les fonds indispensables à l'exploitation de cette nouvelle source de richesses, il se vit forcé, pour se créer une position, de s'attacher, comme secrétaire, à un inspecteur de troupes. Il prit du goût pour la carrière militaire, tourna ses études de ce côté, et devint aide-de-camp du général de Vioménil, qu'il suivit en Amérique. Il remplit aussi, pendant un an, les fonctions de secrétaire-général de l'armée, se trouva au siége d'Yorck, ainsi qu'à plusieurs combats de terre et de mer. De retour en France, en 1783, il fut nommé commissaire des guerres, et s'occupa de nouveau de sa machine, qu'il avait laissée en dépot à Rouen. Après diverses

Digitized by Google

expériences qui eurent un plein succès, il fut constaté qu'on ne connaissait aucune machine qui pût filer aussi fin et avec autant de perfection ; elle tirait d'une livre de coton trois cent mille aunes de fil.

Cette machine, qui occupait cent vingt-huit ouvriers, fut acquise par le gouvernement, et fonctionna à Rouen dans l'un des ateliers de l'aître Saint-Maclou ; mais une émeute ayant éclaté dans cette ville, le 20 juillet 1789, à l'occasion des métiers anglais qui venaient d'y être importés, et qui tombèrent, ce jour-là, sous le marteau démolisseur, la machine de Brisout, confondue avec ces métiers, fut également mise en pièces.

Forcé, après cette catastrophe, de renoncer encore à sa carrière de prédilection, Barneville reprit ses fonctions de commissaire des guerres. Incarcéré en 1793, il ne recouvra sa liberté qu'après le 9 thermidor, et obtint alors d'être envoyé à l'armée d'Italie. Il fit les campagnes de l'an VIII et de l'an IX, sous les généraux Brune et Macdonald ; puis, appelé à Valenciennes, en l'an X, il y fut employé jusqu'en 1814. Mis à la retraite, après quarante-deux ans de service, Brisout de Barneville reçut la croix de Saint-Louis et rentra dans la vie privée.

Il mourut à Paris, le 26 mars 1842, dans sa quatre-vingt-treizième année, avec la réputation de l'un des plus forts joueurs d'échecs de son époque.

(V. la *Revue de Rouen*, année 1849.)

BROCHARD (Bonaventure), né à Bernay, vers l'an 1500, était religieux dans l'ordre des Cordeliers. Il entreprit, en 1533, avec Greffin Alfagart de Courteilles, le voyage de la Palestine, visita Jérusalem, le mont Sinaï, et publia la relation de ce voyage. Jean Le Clerc fit imprimer cette relation, en latin, à la suite de son *Onamasticon d'Eusèbe de Césarée*, 1707, in-f°. Elle fut réimprimée à Cologne, en 1724, in-8°,

Digitized by Google

sous le titre de : *Palestina seu descriptio Terræ Sanctæ.*

Le P. Brochard mourut vers 1540.

(V. l'*Histoire de Lisieux*, par M. Louis Du Bois.)

BROCHE (Charles-François), né à Rouen, le 20 février 1752, sur la paroisse de Saint-Etienne-des-Tonneliers, était fils du bedeau de cette paroisse. Les heureuses dispositions qu'il montra, dès l'enfance, pour l'étude de la musique, l'ayant fait accueillir par l'organiste de la cathédrale, Desmazures, il profita si bien des leçons de ce maître, qu'à peine âgé de vingt ans, plein du désir d'entendre les chefs-d'œuvre des artistes de la Capitale, il partit pour Paris, où il reçut des leçons des célèbres organistes Séjan et Couperin. Quittant Paris pour Lyon, où il séjourna quelque temps, il passait de là en Italie, et étudiait, sous le savant compositeur Martini, la science du contre-point. De retour en France et dans sa ville natale, en 1777, Broche concourait pour la place d'organiste de la Cathédrale, vacante par la mort de Desmazures, et l'obtenait sur deux concurrents.

Il s'était fait, dans son art, une si grande réputation, que le duc de Bouillon, qui se trouvait alors au château de Navarre, et devant lequel il avait souvent improvisé, lui offrit une pension de 12,000 livres pour se l'attacher; l'amour de l'indépendance ayant fait refuser à l'artiste une aussi brillante position, il continua à composer, dans sa patrie des motets pour son orgue et quelques autres morceaux auxquels le caractère religieux était loin d'avoir part, morceaux fort recherchés alors des amateurs de la gaieté bachique.

Broche, qui possédait un immense talent pour l'improvisation, à laquelle il aimait à se livrer, n'a fait imprimer que la moindre partie de ses compositions. Son œuvre publié se réduit à des cantates patriotiques et à des canons qui eurent une grande vogue.

Digitized by Google

Ce célèbre organiste mourut à Rouen, le 30 septembre 1803, ayant pu voir les premiers succès, au théâtre, d'un jeune compatriote dont il avait eu le bonheur de diriger les premières études dans son art, élève qui, débutant par des compositions pleines de charmes, devait être un jour l'illustre auteur de la *Dame blanche*.

(V. une Notice biographique sur ce personnage, par Guilbert.)

BROGLIE (Amédée-Victor, prince de), né au château de Broglie (Eure), était le second fils du maréchal de ce nom. Il fut d'abord destiné à l'état ecclésiastique; mais, lors de la Révolution, il alla rejoindre son père, qui avait émigré, et dont il devint l'aide-de-camp. Il fut, en 1792, en relation directe avec les princes français et le duc de Brunswick, et commanda une compagnie de grenadiers, dans l'un des huit régiments désignés sous le nom de *Cocardes Blanches*. Plus tard, il devint gentilhomme d'honneur de M. le duc d'Angoulême, lors du mariage de ce prince, et fut nommé maréchal-de-camp au moment où l'armée de Condé cessa d'exister. De retour en France, sous le gouvernement consulaire, il épousa une des plus riches héritières du département de l'Orne, Mlle de Montreuil, puis fut chargé par les Bourbons, en 1814, de diverses missions. Nommé, en 1815, par le corps électoral de l'Orne, député à la chambre dite *Introuvable*, il fut réélu, en 1818, et vota constamment avec le parti ministériel. M. le prince de Broglie rentra dans la vie privée en 1830; il était commandeur de la Légion-d'Honneur et chevalier des ordres du Saint-Esprit et de Saint-Michel. Il est mort à son château de Ranes, le 6 janvier 1852.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, et le *Moniteur* de 1814 à 1830.)

Digitized by Google

BROHON (Jean), né à Coutances, dans le seizième siècle, se fit, à son époque, une grande réputation dans la médecine, la botanique et l'astrologie. Il vivait encore en 1571.

BROSSE (DE LA), *V.* La Brosse.

BROUARD (Étienne), né à Vire, le 29 août 1765, exerça pendant quelque temps la profession d'avocat. S'étant enrôlé dans l'un des premiers bataillons de volontaires fournis par le département du Calvados en 1791, il y devint bientôt capitaine, fit les premières campagnes de la Révolution, et fut nommé adjudant chef de bataillon. Ayant osé, en 1793, blâmer avec une courageuse énergie la violence des Terroristes, il subit l'incarcération, et ne recouvra sa liberté qu'après la chute de Robespierre. Nommé chef de brigade, en 1795, il fut envoyé à l'armée d'Italie et désigné pour faire partie de l'expédition d'Egypte. Il quitta la Corse en 1798, resta à Malte comme chef d'état-major de la division Vaubois, et se distingua dans plusieurs occasions contre les Anglais. Blessé d'un coup de feu qui lui fracassa la mâchoire, il revenait en France, lorsque, dans le trajet, il fut fait prisonnier et conduit en Angleterre. Echangé, en 1805, il fut promu au grade de général de brigade, nommé officier de la Légion-d'Honneur, et fit, en 1805 et 1806, les campagnes de Prusse et de Pologne. Atteint à la tête par un biscaïen, au passage du Bug, il perdit un œil des suites de cette blessure, reçut le titre de baron de l'empire, et fut appelé, en 1809, au commandement du département de la Loire-Inférieure; maintenu dans ce commandement, en 1814 il s'y trouvait encore au retour de Napoléon, qui le nomma général de division. Mis en disponibité à la rentrée des Bourbons, il ne fut réintégré dans les cadres de l'armée qu'après 1830.



Digitized by Google

Le général Brouard termina sa carrière à Paris, en 1833.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.)*

BROUAUT (Jean), sieur de Sainte-Barbe, naquit à Carentan, vers le milieu du seizième siècle. Il embrassa d'abord l'état ecclésiastique, et fut pourvu du prieuré de Saint-Eny. Ayant adopté les opinions de Calvin, il quitta son bénéfice, se fit médecin, devint ministre de la religion réformée, et publia un livre contre la présence réelle. Le P. Feuardent, cordelier de Bayeux, lui répliqua par un écrit dont nous ne donnons qu'une partie du titre : *Réponses modestes aux Aphorismes de maître Jean Brouaut, jadis prieur de Saint-Eny, et à présent, puisqu'il lui plaît, ministre de Carentan, médecin, peintre, poète, astrologue, philosophe, alchimiste, mathématicien, géographe, musicien, organiste, sergent, tabellion, joueur de flûte, etc.* Brouard répondit par un livre intitulé : *Réplique aux Illusions et Fumées de frère Feuardent, etc.*

Nous croyons que ce personnage est le même que le Jean Brouaut dont l'article se trouve dans le *Supplément de la Biographie universelle*, et duquel il est dit qu'on lui doit, comme chimiste, un grand nombre d'expériences intéressantes; qu'il reconnut, l'un des premiers, que toutes les substances alimentaires contiennent un principe alcoolique et que, par conséquent, on peut en extraire de l'eau-de-vie. Il publia plusieurs ouvrages sur cette matière.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1830-31, un article biographique, par M. F. Pluquet.)

BRUCOURT (Robert de), né au village de Brucourt, diocèse d'Evreux, vers le commencement du quatorzième siècle, était chanoine d'Amiens, haut doyen de l'église d'Evreux, et devint évêque de cette dernière ville, en 1340. Ce fut sous son épiscopat que

Digitized by Google

Charles, roi de Navarre et comte d'Evreux, institua dans son église la célèbre confrérie du Pardon, dans laquelle plusieurs princes se firent admettre.

Robert de Brucourt assista, en 1368, au mariage du dauphin, fils de Charles V, et aux Etats de Mai, en 1369.

Il mourut à Paris, le 24 janvier 1374, et fut inhumé à Evreux, dans sa cathédrale, près du maître-autel.

(V. l'*Histoire des Evêques d'Evreux*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage.)

BRUCOURT (Charles-François-Olivier-Rosette, chevalier de), naquit à Grosseville, près de Valogne, le 5 juin 1712.

Après avoir fait ses études à Coutances et à Caen, il prit du service avec le grade d'officier dans le régiment des Gardes, fit plusieurs campagnes, et fut nommé chevalier de Saint-Louis, en 1745, époque à laquelle la faiblesse de sa santé l'obligea à demander sa retraite. Alors il se consacra entièrement à l'étude de la philosophie, de l'histoire et des belles-lettres, et apprit aussi plusieurs langues; il voyagea dans diverses contrées de l'Europe, et séjourna quelque temps à Rome, où le pape Clément XII lui fit un bienveillant accueil.

Le chevalier de Brucourt publia, lors de son retour en France, un ouvrage intitulé : *Essai sur l'Education de la Noblesse,* Paris, 1748, 2 vol. in-12, deux éditions.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. le *Dictionnaire historique* de Moréri.)

BRULLEMAIL (Jacques Chagrin de) naquit, le 4 octobre 1783, au château de Brullemail, près de Séez. Nommé, en 1812, maire de la commune de Congé, qu'il habitait, il fut, en 1816, appelé aux

Digitized by Google

mêmes fonctions dans la ville de Séez. Voici comment il s'exprimait dans une proclamation adressée à ses administrés, à l'occasion de son entrée en fonctions : « Soyons unis, soyons bons Français ; plus de dissensions politiques, oublions le passé ; faisons plus, pardonnons à nos ennemis. » Il promettait aussi de se consacrer au bien de la ville, et de protéger toujours l'opprimé, promesses qu'il a constamment tenues dans les différentes localités qu'il a administrées. Elu député, aux élections de 1827 et de 1830, il s'unit, à la Chambre, à la partie la plus sage et la plus éclairée des défenseurs du trône de Charles X, que les partis violents précipitaient vers sa chute.

Après la Révolution de 1830, M. de Brullemail garda son mandat, et fut réélu aux élections générales de 1837.

Il mourut à son château d'Aché, le 31 mai 1839.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1840, une Notice biographique par M. de Beaurepaire.)

BRUMENT (LE), *V.* Le Brument.

BRUMOY (Pierre), né à Rouen, en 1688, entra fort jeune chez les Jésuites, et fut l'un de ceux dont le caractère et les talents firent le plus d'honneur à cette société. Après avoir terminé, à Paris, l'éducation du prince de Talmont, qui lui avait été confiée, il travailla au *Journal de Trévoux*, dans lequel il se fit connaître par des *Pensées sur la Décadence de la Poésie latine* et par un grand nombre d'articles sur différents sujets.

Un ouvrage important et très-estimé, la traduction du *Théâtre des Grecs*, fit prendre au P. Brumoy un rang distingué parmi les écrivains et les traducteurs en réputation. Des épîtres en vers et en prose, deux poèmes latins, l'un sur les *Passions*, l'autre sur l'*Art*

Digitized by Google

de la Verrerie, formant une publication en quatre volumes, sont, de l'aveu de plusieurs biographes, fort remarquables par la sagesse des pensées, la pureté du style et les fictions ingénieuses. Le P. Brumoy composa aussi, dans le genre dramatique, des pièces à l'usage des colléges, où elles furent représentées ; elles sont au nombre de cinq, trois tragédies et deux comédies. Les tragédies sont : *Isaac*, *Jonathas* et *Le Couronnement de David;* les comédies sont : *La Boîte de Pandore* et *Plutus*. Ces pièces sont semées d'excellentes leçons de morale, seul but que se proposât l'auteur en se livrant à ce genre de composition. A la culture des lettres, dont il ne cessait de s'occuper, cet homme savant joignait encore la connaissance des mathématiques, qu'il professa depuis 1725 jusqu'en 1731.

Le P. Brumoy termina sa carrière à Paris, le 16 avril 1742.

(V. le *Dictionnaire historique* de Moréri, et l'Éloge du P. Brumoy, publié dans le *Journal de Trévoux*, juillet 1742. Portr. dans la coll. de la bibliothèque de Rouen.)

BRUNE (Louis), dit le *Petit-Plongeur*, né à Rouen, en 1807, fut obligé, comme sa famille, de se livrer, pour vivre, à un travail manuel, et commença, fort jeune, sa carrière d'ouvrier dans une fabrique d'indiennes, en qualité de *tireur*. Devenu plus robuste, il se fit commissionnaire à bord des bateaux de la Bouille. Nageur expérimenté et des plus intrépides, il devint, par son courage et son dévouement, la providence d'un grand nombre de personnes en danger de périr dans la Seine, ce qui lui mérita d'être décoré de plusieurs médailles et de la croix de la Légion-d'Honneur.

Louis Brune, qui, en 1838, avait déjà sauvé plus de quarante personnes, mettait, le 28 janvier de cette

Digitized by Google

même année, le comble à ses actes de courage en se précipitant, malgré l'imminence du danger, sous la glace dont la Seine était couverte, et où M. et Mme Bentabole venaient de disparaitre. Cette fois encore, les efforts du Petit-Plongeur furent couronnés de succès, et ce sauvetage, dans de pareilles circonstances, devenait un acte de dévouement poussé jusqu'à l'héroïsme ; aussi, à dater de ce jour, l'homme du peuple, que tout sinistre voyait accourir des premiers, sans autre mobile que celui que la conscience d'une bonne action fait éprouver, se vit, dans sa ville natale, entouré de toutes les sympathies. Le conseil municipal lui vota une pension de 400 fr., reversible sur la tête de sa femme et de sa fille, et décida qu'une maison de secours serait élevée, en son honneur, à l'une des entrées du Pont-Suspendu ; un bureau de tabac lui fut aussi concédé. La Société des Naufrages et deux Sociétés savantes de Rouen lui décernèrent des médailles ; puis, l'Académie française lui décerna le prix Monthyon de 3,000 fr.

Brune, qui avait déjà rendu de si grands services à l'humanité, bien qu'il ne fût encore âgé que de trente-six ans, termina sa carrière à Rouen, le 25 décembre 1843, d'une manière déplorable ; il se brisa le crâne sur le pavé, en se précipitant du parapet de l'un des bouts du Pont-de-Pierre, dans la persuasion, ce qui paraît assez probable, qu'il se jetait dans le fleuve pour aller gagner sa demeure à la nage, comme il lui était arrivé de le faire dans certaines circonstances. Il a été inhumé au cimetière monumental, où la ville lui a fait élever un monument.

Deux notices biographiques sur Louis Brune ont été publiées à Rouen ; l'une par M. C. Richard, *Revue de Rouen*, 1838, et l'autre par M. J.-A. De Lérue, *Bulletin de la Société d'Emulation,* même année.

BRUNEAUX (Jean-Édouard) naquit au Havre, le

Digitized by Google

27 décembre 1773. Après avoir terminé de brillantes études, il cultiva d'abord les lettres, dans lesquelles il fit quelques essais, et embrassa la carrière du commerce, sans renoncer à la littérature. Il a composé et publié trois tragédies, non représentées, dont voici les titres : *Arioviste roi des Celtes*, *Pyrame et Thisbé*, l'une et l'autre en cinq actes, en vers,et imprimées à Paris, en 1823; *Ulysse*, trois actes, Paris, 1823.

Bruneaux avait beaucoup d'imagination et ne manquait point de verve, ainsi que le prouve la lecture des pièces que nous venons de citer, et dans lesquelles se rencontrent des passages brillants et pleins d'énergie. Il termina sa carrière à Condé, en 1819, laissant inédits, entre les mains de sa famille, des manuscrits contenant quutre tragédies, trois comédies, des fables et des poésies fugitives.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle*, et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

BRUNEL (Marc-Isambart) naquit, le 25 avril 1769, à Hacqueville (Eure), d'une honnête famille de cultivateurs. Il fit ses études au Séminaire de Saint-Nicaise de Rouen, où il laissa bientôt percer ses heureuses dispositions pour tout ce qui se rapportait à l'étude de la marine, des mathématiques, de la mécanique et du dessin.

Il apprit, dans l'atelier d'un menuisier, l'usage et le maniement de différents outils; puis devint, à force de travail et d'application, l'un des plus habiles ingénieurs de notre époque. S'étant fait connaître par de grands travaux exécutés en Amérique, où il était passé à l'époque de la Révolution française, plus tard, il se rendit célèbre par la construction du fameux Tunnel sous la Tamise, travail d'une grande hardiesse de conception, présentant des difficultés sans nombre, qui toutes furent heureusement surmontées. M. Brunel, qui appartenait, à titre de correspondant, à un



Digitized by Google

grand nombre d'Académies, était vice-président de la Société royale de Londres, et membre correspondant de l'Institut de France, section des sciences mécaniques. L'Académie de Rouen s'honorait aussi de le compter parmi ses associés, et ce fut, dans une réunion de cette Compagnie, où il s'était rendu pour expliquer le plan du Tunnel, qu'il reçut, en 1829, la décoration de la Légion-d'Honneur.

Il mourut en Angleterre, le 12 décembre 1849, dans sa quatre-vingt-unième année.

(V., dans le *Précis des Travaux de l'Académie de Rouen*, année 1850, une Notice historique des plus complètes sur la vie et les travaux de ce personnage, par M. Edouard Frère. Portrait dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

BRUNET (Jean-François) naquit, le 18 août 1708, à Saint-Martin-du-Mesnil, diocèse de Coutances. Ordonné prêtre à Paris, il fut nommé vicaire de la paroisse de Saint-Etienne-du-Mont, et devint successivement curé de Charonne et de Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris. Cet ecclésiastique avait été reçu docteur de la maison de Navarre, et fut l'un des plus célèbres prédicateurs de son époque. Il recueillit et publia ses sermons sous ce titre : *Homélies en forme de Prônes*, et termina sa carrière à Paris, le 8 mai 1785.

(V. les *Annales ecclésiastiques*, année 1755, et le *Journal de Normandie*, année 1785.)

BRUNET (Noël-Pierre), né à Falaise, le 19 décembre 1767, fit ses études au Collége d'Harcourt, et succéda à son père dans la charge d'avocat du Roi au bailliage de sa ville natale. Dépouillé de cette charge, en 1790, il fut, sous le règne de la Terreur, emprisonné pendant quelques mois, et ne rentra dans les fonctions judiciaires que sous le gouvernement impé-

Digitized by Google

rial. Nommé juge suppléant à Falaise, en 1808, et juge, en 1813, il devint, au commencement de la Restauration, procureur du Roi, président au même siége, en 1816, et chevalier de la Légion-d'Honneur.

M. Brunet, que la confiance de ses concitoyens avait appelé à faire partie du Conseil-Général du Calvados, était un savant et habile magistrat, un littérateur distingué. Il eut constamment, comme homme public et comme homme privé, l'estime et les sympathies de toutes les personnes avec lesquelles il était en relation.

Il termina sa carrière à Falaise, le 1er août 1850.)

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1851, une Notice biographique par M. Fossey.)

BRUZEN (Antoine-Augustin), sieur de la Martinière, naquit à Dieppe, en 1662. Il fit ses études à Paris, sous la direction du célèbre Richard Simon, son grand-oncle, qui lui inspira le goût des études historiques et géographiques.

Nommé, en 1709, secrétaire français à la cour du duc de Mecklembourg, il se fit estimer de ce prince, qui lui facilita les moyens de continuer l'immense travail qu'il avait entrepris. Après la mort de ce généreux protecteur, La Martinière fut s'établir en Hollande, avec l'intention de publier ses ouvrages, et se fit bientôt remarquer dans ce pays des plus éminents personnages appartenant au corps diplomatique. Il obtint, à leur recommandation, les titres de conseiller du duc de Parme, de secrétaire du Roi des Deux-Siciles, et de premier géographe du Roi d'Espagne, Philippe V.

Le principal ouvrage de ce laborieux savant, celui auquel il doit toute sa réputation, est : Le *Grand Dictionnaire géographique, historique et critique*, publié à La Haye, 1726 à 1739, 9 tomes en II vol.

Digitized by Google

in-f°. Cet ouvrage dédié par l'auteur au Roi d'Espagne, a été imprimé plusieurs fois.

Bruzen de La Martinière mourut à La Haye, le 19 juin 1716.

(V. les *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe*, par Desmarquetz ; le *Dictionnaire* de Moréri et la *Biographie universelle.* Portrait dans la collection de la bibliothèque de Rouen.)

BRY DE LA CLERGERIE (Gilles) naquit au Tertre, près de Bellême, dans la seconde moitié du seizième siècle. Il publia, après y avoir fait plusieurs changements, un manuscrit de Courtin, ayant pour titre : *Histoire des pays et comté du Perche et duché d'Alençon*, Paris, 1620, un vol. in-4°. Bry de La Clergerie publia aussi une addition à l'ouvrage précédent, un ouvrage sur les *Francs-Fiefs du Perche*, 1635, les *Coutumes des pays et bailliage du Grand-Perche*, 1659, et un Eloge en vers sur Gilles Riantz.

On ignore l'époque de la mort de ce personnage.

(V. les *Antiquités et Chroniques Percheronnes*, par M. l'abbé J. Fret.)

BUFFARD (Gabriel-Charles), né à Bayeux ou à Fresne, près de Condé-sur-Noireau, en 1683, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Bayeux et recteur de l'Université de Caen. En butte à la persécution à cause de son opposition à la *Bulle Unigenitus*, il fut exclu de sa chaire et de l'Université, puis banni du diocèse, en 1722.

Réfugié à Paris, il y fut découvert et mis à la Bastille. Rendu à la liberté par le crédit du cardinal de Gesvres, dont il était le conseil, il vécut alors dans la retraite, s'occupant à former des jeunes gens à l'étude du droit canonique. On a de lui les deux ouvrages suivants : Traduction de la *Défense de la célèbre Déclaration faite, en* 1682, *par le clergé de*

Digitized by Google

France sur la puissance ecclésiastique, (ouvrage de Bossuet); *Essai de Dissertation pour faire voir l'inutilité du nouveau formulaire*, 1738, in-4°.

L'abbé Buffard termina sa carrière le 7 décembre 1763.

(V. la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, et celle du P. Lelong.)

BUHOT (Gilles) naquit à Bayeux, le 21 avril 1602. Il suivit d'abord, comme son père, la carrière du barreau, où il eut du succès; mais, ayant du penchant pour l'état ecclésiastique, il étudia la théologie et se fit recevoir docteur dans la maison de Navarre. Il obtint ensuite la prébende de Cartigny, dans l'église de Bayeux, et fut chargé par le chapitre du soin de la chapelle de la Délivrance.

Plein de zèle pour tout ce qui se rattachait à l'exercice de son pieux ministère, il employait la plus grande partie de son temps à l'instruction des élèves du Séminaire, et ce qui en restait, était consacré à la prédication.

Il mourut le 5 janvier 1674, après avoir publié les ouvrages dont voici les titres: *Synopsis Sacramentorum ; Discours sur le vœu de Louis XIII à la Sainte-Vierge, Oraison funèbre de Louis XIII, Oraison funèbre de M. Servien, évêque de Bayeux.*

(V. l'*Histoire du Diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

BULONDE (Henri), né le 11 janvier 1718, à Fontaine-le-Dun, en Caux, entra chez les Jésuites, où il se distingua par son talent pour l'éloquence de la chaire. Souvent appelé à prêcher devant la Cour, il devint prédicateur en titre de la reine de France.

Il termina sa carrière le 9 novembre 1810, dans sa quatre-vingt-quatorzième année, à Eu, selon les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et à Dinan, selon

Digitized by Google

le *Dictionnaire* de Chaudon et Delandine. Les sermons du P. Bulonde ont été imprimés à Liége, en 1770; ils forment quatre vol. in-12.

BULTEAU (Louis), né à Rouen, en 1625, appartenait à une famille qui avait rempli de hautes fonctions dans la magistrature. Il fut d'abord pourvu d'une charge de secrétaire du Roi, mais l'amour de l'étude et le dégoût du monde la lui firent bientôt résigner en faveur de son frère. Entré dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, il passa quelques années à Jumiéges, puis, choisissant pour retraite l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il s'y livra à l'étude des langues et à des travaux historiques. Voici les titres des principaux ouvrages qu'il a composés ou traduits : *Défense de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, d'après dom Robert Quatremaire; *Introduction à la Sagesse, ou la Petite morale du P. L. Vivez*, 1670, in-12; *De l'Emploi des ecclesiastiques, ou Petit Traité des Sacrements*, 3 vol.; *Défense du sentiment de Lactance sur l'Usure; Le Faux dépôt, ou Réfutation de quelques erreurs populaires touchant l'Usure*, 1775, in-12; *Histoire monastique d'Orient; Abrégé de l'Histoire de l'Orde de Saint-Benoît*, 1684. Le P. Bulteau avait encore traduit l'épître dédicatoire qui se trouve dans les ouvrages de saint Augustin, et les Dialogues de saint Grégoire-le-Grand.

Il mourut à Paris, le 6 avril 1693.

(V. les *Mémoires* du P. Niceron, t. XI, etc.)

BULTEAU (Charles), né à Rouen, en 1626, était frère du précédent, auquel il succéda dans la charge de secrétaire du Roi. Son penchant pour la culture des lettres lui ayant donné le goût des livres, il se composa une riche et curieuse bibliothèque, et publia plusieurs ouvrages, entre autres les *Annales de*

Digitized by Google

France, imprimées avec les *Œuvres de Grégoire de Tours*, Paris, 1699, in-f°; *Traité de la Préséance des Rois de France sur les Rois d'Espagne*, Paris, 1674, in-4°.

Charles Bulteau mourut à Paris, en 1710.

BUNOU (Philippe), né à Rouen, vers 1680, entra chez les Jésuites de cette même ville, où il professa la théologie. Nommé recteur au collége de Rennes, il s'appliqua à l'étude de différentes sciences avec toute l'assiduité d'un religieux. Les mathématiques, la physique et la géographie l'occupèrent constamment.

Il fit paraître, à Rouen, chez Lallemant, en 1710, un *Traité sur les Baromètres*, et, en 1716, un *Dictionnaire géographique latin et français*. La traduction, en vers français, de quelques pièces des poésies du P. Commire, a prouvé que Bunou pouvait aussi réussir dans ce genre de littérature.

Il termina sa carrière à Rennes, le 11 octobre 1739. (V. le *Dictionnaire* de Moréri, etc.)

BURAT (Henri-Joseph-Edme) naquit à Mortagne, le 2 décembre 1755. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il exerça ces fonctions pendant quelques années dans sa ville natale, et devint, en 1784, vicaire de Saint-Honoré, à Paris. Passionné pour la littérature, il composa et fit insérer dans plusieurs publications périodiques de l'époque, des odes, des épîtres, des fables et des contes.

Échappé comme par miracle aux massacres de septembre, en 1792, il obtint plus tard, ce qui pourra paraître assez singulier, l'emploi de secrétaire-général dans l'administration des fortifications de la ville d'Anvers. Etant revenu à Paris, il s'y livra à l'éducation de la jeunesse, et composa plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Traité sur les Participes ; Mémorial géographique ; Leçons élémentaires sur la*

Digitized by Google

rhétorique, la littérature et la versification française; Manuel du rhétoricien. Cet ecclésiastique avait été le fondateur des *Affiches du Perche*, premier journal publié dans cette localité, et avait rédigé le *Journal d'Anvers*, lors de sa résidence dans cette ville.

L'abbé Burat termina sa carrière en 1833.

(V. les *Antiquités et Chroniques Percheronnes*, par M. l'abbé J. Fret.)

BURES (Louis de), connu aussi sous le nom d'Espineville, naquit à Honfleur, vers le commencement du seizième siècle. Homme de mer des plus braves et des plus habiles, il fut choisi, en 1555, pour commander une expédition navale organisée par les armateurs dieppois, sur la réquisition de Henri II, qui était alors en guerre avec la Hollande.

Une flotille composée de dix-neuf bâtiments, pris dans les ports du pays de Caux et dans les autres ports de la Normandie, ayant été mise à la disposition de d'Espineville, celui-ci partit sur-le-champ pour aller donner la chasse aux nombreux corsaires qui se trouvaient dans les mers qu'il allait parcourir. Il était à peine en vue du port de Douvres, lorsqu'il fit rencontre de vingt gros navires hollandais armés en guerre et chargés de riches marchandises des Indes. L'attaque ne se fit point attendre de part et d'autre, et un combat des plus sanglants et des plus acharnés fut bientôt engagé entre les deux flottes. Ce combat, après avoir duré six heures, se termina à l'avantage des Français, qui capturèrent cinq bâtiments et firent un grand nombre de prisonniers. Mais cette victoire coûta la vie au brave commandant de Bures, qui périt à son poste, où sa conduite avait été celle d'un chef plein d'honneur et d'intrépidité.

(V. l'*Histoire de France*, de de Thou, t. 2.)

Digitized by Google

BURNOUF (Jean-Louis) naquit à Urville, près de Valognes, le 14 septembre 1775. Fils d'un tisserand et resté orphelin de bonne heure, il fut recueilli par un oncle, instruit par un curé de village, et, plus tard, placé au Collége où la famille de Harcourt avait fondé, à Paris, des bourses gratuites pour les jeunes Normands. Burnouf qui, dès le commencement de la Révolution, avait déjà fait de remarquables progrès dans l'étude des langues anciennes, se vit obligé, lors de la suppression des Colléges, de se faire ouvrier imprimeur à Dieppe, sans toutefois abandonner ses études de prédilection, qu'il continua seul avec une rare persévérance.

Ayant suivi à Paris un négociant dieppois auquel il s'était attaché en qualité de commis, le hasard lui fit rencontrer son ancien maître de Collége, M. Gueroult, qui secondait alors M. de Fontannes dans l'organisation de l'Université. L'éminent professeur eut bientôt replacé son ancien élève au rang qu'il était si digne d'occuper.

Nommé d'abord maître des conférences à l'École-Normale, dès qu'elle fut fondée, il devint successivement professeur au Collége de France, inspecteur-général des études, membre de l'Académie des Inscriptions et bibliothécaire de la Sorbonne.

Ce savant helléniste mourut à Paris, le 8 mai 1844.

On a de lui une traduction des œuvres complètes de Tacite, une méthode pour étudier la langue grecque, une méthode pour étudier la langue latine, etc.

(V. le *Journal des Savants* de juin 1844, et l'*Eloge de Burnouf*, par M. Morel, éloge couronné par l'Académie de Caen, en 1847, et publié dans le *Bulletin* de cette Académie, même année.)

BUSNEL (Louis-Charles-Alexandre), né à Caen, dans le dix-huitième siècle, était professeur au collége de Rouen. Il commença à se faire connaître dans

les lettres par plusieurs pièces de poésie envoyées au concours de l'Académie des Palinods, où deux de ces pièces furent couronnées ; l'une avait pour sujet *Moïse*, et l'autre *César*. Busnel a publié une traduction des *Catilinaires* et des *Discours de Cicéron pour Marcellus et pour Ligarius*, 1775, in-12. On a aussi de lui un *Eloge du Parlement de Normandie*, discours qu'il a prononcé dans une des solennités du collége de Rouen.

(V. les *Annonces de Rouen* du 17 novembre 1775.)

BUZOT (François-Léonard-Nicolas), né à Évreux, le 1er mai 1760, exerçait dans cette ville la profession d'avocat. Nommé député aux Etats-Généraux, en 1789, il devint membre de la Convention, en 1792, et fut l'un des premiers à provoquer l'établissement de la République. S'étant fait remarquer dans cette dernière Assemblée, Buzot fut bientôt considéré comme l'un des chefs les plus actifs du parti de la Gironde, mais son caractère inquiet et sa disposition naturelle à ne voir partout que des conspirations, le firent surnommer par ses collègues le *Prophète de malheur*. Lié d'abord avec Robespierre, il le dénonça plus tard comme affectant la dictature, et fit décréter la formation d'une garde départementale, pour protéger la Convention contre le despotisme des démagogues. Accusé alors de *modérantisme* et de *royalisme* par le parti dont il avait attaqué le chef, il fut, malgré tout ce qu'il fit pour se justifier de cette accusation, compris dans la proscription du 31 mai 1793. Il parvint à s'échapper et à se joindre à quelques-uns des Girondins, dans le but d'aller encourager l'insurrection qui se formait dans les départements de l'Eure et du Calvados. Mis hors la loi après l'insuccès de cette entreprise, il se dirigea vers Bordeaux, où il avait l'espoir de rencontrer quelques partisans. Il erra longtemps aux environs de cette ville, sans oser se faire

Digitized by Google

connaître, ni même demander sa subsistance.

Le corps de Buzot et celui de son collègue et ami, Péthion, furent trouvés au milieu d'un champ, à moitié dévorés par les loups. Ces deux conventionnels furent-ils assassinés, ou se donnèrent-ils volontairement la mort? C'est un point qui n'a pas encore été bien éclairci.

(V. la *Biographie universelle*, celle des *Contemporains et Mémoires sur la Révol. franç.*, par Buzot. Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

CABIEU (Michel), né le 2 mars 1730, au village de Ouistreham (Calvados), se distingua par une action bien digne de tirer son nom de l'oubli. Voici dans quelles circonstances : Plusieurs bâtiments anglais s'étaient approchés, en 1762, de l'embouchure de l'Orne, dans le but de détruire quinze navires français chargés de bois de construction; comme les côtes de cette contrée se trouvaient, en ce moment, complètement dégarnies de troupes, et qu'un détachement d'Anglais venait d'opérer son débarquement, Cabieu, qui était alors sergent de la milice côtière, voyant cette manœuvre, se porte vers le rivage, accompagné seulement d'un côtier, tambour, duquel il est bientôt abandonné. S'emparant de la caisse que ce dernier a laissée dans sa fuite, le brave sergent marche seul sur le détachement, crie : Qui vive!... tire un coup de fusil, et gagne ainsi plusieurs postes à la faveur de la nuit et d'un épais brouillard. Arrivé sur un petit pont en bois, il feint d'être entouré d'un grand nombre de soldats auxquels il fait entendre son commandement, se met à battre la générale, et force l'ennemi, qu'il a trompé par ce stratagème, à se rembarquer promptement. Cabieu reçut du Roi, en récompense de sa belle action, une pension de trois cents livres et une médaille. Ses compatriotes lui donnèrent le titre honorifique de général.

Digitized by Google

Il mourut au lieu même de sa naissance, le 4 décembre 1804.

(V. les *Ephémérides Normandes* de G.-J. Lange.)

CABISSOL (Jacques-Balthazar-Nicolas), issu d'une famille originaire de Toulouse, naquit à Rouen, en 1749. Il fut d'abord avocat et secrétaire particulier de M. de Belbeuf, procureur-général au Parlement de Normandie, puis il devint procureur du Roi au siége de la Vicomté de l'Eau. Nommé, en 1792, administrateur du district du département de la Seine-Inférieure, il remplit cette charge jusqu'à l'époque à laquelle il fut appelé aux fonctions de conseiller de préfecture dans le même département.

Aimant à se délasser de ses travaux administratifs par la culture des lettres et des arts, il composa et lut à l'Académie de Rouen et à la Société libre d'Emulation, où il avait été admis, deux intéressants Mémoires, l'un sur la statistique du département, l'autre sur les antiquités de Rouen. Cabissol mourut, frappé d'apoplexie, dans sa propriété de Jumiéges, le 26 mai 1820.

(V. le *Précis des travaux de l'Académie de Rouen*, année 1820, et le *Bulletin de la Société d'Emulation*, même année.)

CAHAGNES (Jacques de), né à Caen, en 1548, était fils d'un habile médecin de cette même ville. Il suivit la profession de son père, dans laquelle il se fit une grande réputation, et devint professeur et recteur de la Faculté de médecine de Caen, pour laquelle il rédigea de nouveaux statuts. Savant et littérateur, Jacques Cahagnes a composé et publié plusieurs ouvrages, en latin, dont voici les principaux : *De Academiarum Institutione*, 1584, in-4°; *Elogiorum civium cadomensium Centuria prima*, Caen, 1609, in-4°; *Methodus curandorum capitis affectuûm*, *Cadomi*, 1618,

in-8°. Ce médecin avait aussi traduit, du latin en français, le livre de Julien Le Paumier sur le *Vin* et sur le *Cidre*, et plusieurs des *Eloges* et des *Poésies* de Jean Rouxel.

Il termina sa carrière le 4 décembre 1612.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et la *Biographie universelle.*)

CAHAGNES (Étienne de), proche parent du précédent, naquit à Caen, vers la fin du seizième siècle. Il fit ses études en Hollande, à l'Université de Leyde, où il connut le célèbre Scaliger, avec lequel il se lia d'amitié.

Cahagnes, qui avait quelque talent pour la peinture, fit un bon portrait de ce savant professeur, aux derniers moments duquel il assista, et dont il accompagna les restes mortels jusqu'à la tombe. Revenu à Caen, il fut reçu docteur de la Faculté de médecine de cette même ville, où il occupa bientôt une chaire de professeur. Il se montra constamment, dans ces fonctions, digne de la haute réputation dont avaient joui, à juste titre, ceux de sa famille qui le précédèrent dans cette carrière. C'est ce que l'illustre Huet, dont il était l'ami et le médecin, nous apprend dans ses *Origines de Caen.*

Cahagnes mourut vers 1610.

CAHAGNES (Henri de), sieur des Verrières, que nous supposons être de la même famille que les précédents, vit aussi le jour à Caen, vers 1672. Homme de beaucoup d'esprit et d'une vaste érudition, il était encore dessinateur distingué, bon musicien, et faisait de fort jolis vers.

Les poésies du sieur des Verrières ont été publiées, pour la plupart, dans le *Mercure de France*, dans des publications de Hollande et dans le recueil de poésie de Lainé, imprimé à La Haye, en 1753. Les

Digitized by Google

plus remarquables de ces pièces ont pour titres : *Les Deux Amours au bal*, *La Marmelade*, l'*Origine du Tire-Bouchon*, *la Turogénésie* ou l'*Origine du Fromage*, *Le Télescope proscrit à Cythère*. On a du même auteur une *Dissertation sur l'Amour du pays natal*.

Cahagnes des Verrières, qui était membre de l'Acamie de Caen, dont il devint le doyen, mourut le 27 février 1755.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et le *Supplément du Parnasse français*, par Titon du Tillet.)

CAHIER DE GERVILLE (Bon-Claude), né à Bayeux, en 1752, était avocat au Parlement de Paris. Il adopta franchement les principes de la Révolution, et devint, en 1789, procureur-syndic adjoint du département de Paris. Porté au ministère par les amis de la Constitution, il fut présenté au Roi, le 27 novembre 1791, et Louis XVI, qui avait quelques préventions contre ce nouvel homme d'Etat, lui adressa ces paroles : « Vous vous chargez là, monsieur, d'une tâche bien difficile. — Sire, répondit Cahier de Gerville, il n'y a rien d'impossible à un ministre populaire auprès d'un roi patriote. »

Vivement attaqué dans ses actes par Bertrand de Moleville, ministre de la marine, et par Vergniaud, Ducos et Grangeneuve, il donna sa démission le 24 mars 1792. Ce qui avait contribué à brouiller ce ministre avec tous les partis, ce fut son rapport sur l'état de la France, rapport dans lequel il demandait, d'un côté, des mesures énergiques pour déconcerter les espérances contre-révolutionnaires, et, de l'autre, la fermeture des clubs. Cahier de Gerville avait aussi demandé à l'Assemblée Constituante, au nom de la municipalité de Paris, que l'état civil des citoyens ne fût plus constaté par le clergé.

Il a publié un *Mémoire sur l'État Civil des Protestants en France*.

Digitized by Google

Il mourut à Bayeux le 15 février 1796.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

CAIGNARD (Jean-Pierre), né à Rouen, était, avant la Révolution, chef du bureau des passeports à la mairie de cette ville. S'étant livré à la littérature, il publia les deux ouvrages suivants : *Voyage dans l'île de Man, avec des réflexions sur l'histoire des habitants de cette île*, traduit d'après le texte anglais de David Robertson, Rouen, Guilbert, an XI, in-8° ; *Fragment d'un manuscrit celtique trouvé à Rouen lors de la démolition de l'église de Saint-Lô, sur la fin du dix-huitième siècle*, texte anglais et français, Rouen, imprimerie des Arts, in-12. Ce dernier ouvrage est un roman.

CAILLEMER (Charles-François-Louis), né en Normandie, le 15 novembre 1757, était avocat avant la Révolution, et fut nommé, en 1792, juré de la Haute-Cour nationale d'Orléans. Nommé ensuite président de l'administration centrale de la Manche, il fut élu député au Conseil des Anciens, où il se montra favorable aux événements du 18 brumaire. Devenu membre du Tribunat, sous le gouvernement consulaire, il sortit de cette Assemblée après avoir voté pour l'établissement des tribunaux spéciaux et contre le projet du Code civil. Envoyé à Toulon, en 1803, en qualité de commissaire-général de police, il garda cet emploi jusqu'en 1814, et obtint, l'année suivante, une place de lieutenant extraordinaire dans la même administration. Caillemer cessa d'être employé lors de la seconde Restauration.

Nous ignorons l'époque de sa mort.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains.*)

CAILLY (Charles), né à Vire, en 1752, suivait la carrière du barreau lors de la Révolution, dont il se

Digitized by Google

montra l'un des zélés partisans. Appelé à remplir, dans son département, différentes fonctions administratives et judiciaires, entre autres celle de commissaire près le tribunal civil et criminel de Caen, il s'y comporta avec sagesse et modération.

Dénoncé comme fédéraliste, Cailly fut mis hors la loi, et ne dut son salut qu'à des circonstances particulières; puis, rentré dans les fonctions publiques, après le 9 thermidor, il devint commissaire du Directoire près de l'administration départementale du Calvados. En 1798, il fut nommé, par ce département, député au Conseil des Anciens, dont il devint secrétaire. Il parla, dans cette Assemblée, sur plusieurs questions de législation, notamment sur celle du notariat et du régime hypothécaire. Entré dans la magistrature, après le 18 brumaire, il suivit cette carrière et mourut, président de chambre à la Cour de Caen, le 8 janvier 1821.

Ce magistrat était membre de l'Académie de Caen, où il fit lecture de plusieurs mémoires. Il a publié les ouvrages suivants : *Rapport au Comité du Conseil des Anciens, sur l'organisation du notariat*, 1799, in-8° ; *Dissertation sur le préjugé qui attribue aux Egyptiens l'honneur des premières découvertes dans les sciences et les arts*, Caen, 1802, in-8°.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CALLIÈRES (J. de), né à Torigny (Basse-Normandie), dans le 17e siècle, s'attacha de bonne heure aux maisons de Longueville et de Matignon. Ayant pris du service, il devint maréchal de bataille des armées du Roi, et commandant de la place de Cherbourg. Ce militaire, que d'Alembert appelle un homme d'esprit, aimait à cultiver les lettres, ce qui le fit admettre à l'Académie de Caen. Il a composé et publié les ouvrages suivants : *Lettre héroïque sur le retour de M. le prince, à Mme la duchesse de Longueville*, Saint-

Digitized by Google

Lô, 1660, in-4°; *Histoire de Jacques de Matignon, maréchal de France, et de ce qui s'est passé depuis la mort de François Ier, en 1547, jusqu'à celle du maréchal*, en 1597, Paris, 1661, in-f°; *Le Courtisan prédestiné, ou le duc de Joyeuse capucin*, Paris, 1661, 1672 et 1682, in-8°.

Jacques de Callières mourut à Cherbourg, en 1697.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long.)

CALLIÈRES (François de), seigneur de Rochelay et de Gigny, fils aîné du précédent, naquit à Torigny, le 14 mai 1645. Il s'attacha, comme son père, à la maison de Longueville, et fut pourvu d'une charge de conseiller du Roi. Envoyé, en 1693, à Ryswick, en qualité de ministre plénipotentiaire, cet habile négociateur soutint avec honneur les intérêts de la France, et contribua puissamment, par son esprit conciliant, au célèbre traité de paix conclu à cette époque. Louis XIV, en récompense des services éminents que lui avait rendus de Callières, le gratifia d'une somme de dix mille livres, et le nomma secrétaire de son cabinet. Ce diplomate avait été reçu à l'Académie française, en 1689, où il remplaça Quinault.

Il termina sa carrière le 5 mai 1717, après avoir publié plusieurs ouvrages dont les principaux sont : *Panégyrique historique de Louis XIV*, Paris, 1688, in-4°; *Histoire poétique de la guerre déclarée entre les anciens et les modernes*, Paris 1688; *Traité du bon et mauvais usage dans les manières de s'exprimer*, 1693, in-12; *Du Bel-esprit*, 1695, in-12; *De la Science du monde*, 1717, in-12; *De la Manière de négocier avec les souverains;* 1717, in-12. Le même auteur a aussi composé quelques pièces de poésies assez médiocres.

(V. la *Biographie universelle* et une *Notice biogra-*

Digitized by Google

phique, publiée par M. E.-V. Pillet dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1847.)

CALLIÈRES (Jean, chevalier de), frère du précédent, naquit à Cherbourg. Il était capitaine dans le régiment de Navarre, lorsque le Roi le nomma, en 1684, gouverneur de Montréal, et, en 1699, gouverneur-général et vice-roi de la Nouvelle-France et de tous les pays qui en dépendaient. Il se signala en plusieurs circonstances contre les Hurons, les Iroquois et autres peuplades sauvages du Canada, qu'il parvint à soumettre, et desquelles il se fit admirer par la sagesse de sa conduite et par son intrépidité.

Le chevalier de Callières mourut à Québec, le 26 mai 1703.

(V. l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. Charlevoix, et l'*Histoire de Cherbourg*, par MM. De Voisin, La Hougue et Vérusmor.)

CALLY (Pierre) naquit au Mesnil-Hubert, près d'Argentan, dans le dix-septième siècle. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé, en 1660, professeur de philosophie à l'Université de Caen, et, plus tard, principal au Collége des Arts de la même ville. Pourvu, en 1684, de la cure de la paroisse de Saint-Martin, l'abbé Cally, qui, pour avoir l'un des premiers professé la philosophie de Descartes, s'était déjà fait beaucoup d'ennemis, s'en fit encore davantage par ses conférences pour la conversion des Protestants. Exilé à Moulins, il ne fut rendu à sa cure qu'en 1688. Il y termina sa carrière le 31 décembre 1709, après avoir publié plusieurs ouvrages de polémique religieuse et de philosophie scolastique, dont voici les principaux: *De Consolatione philosophicâ*, 1680, in-4°; *Universæ philosophiæ institutio*, Caen, 1695, in-4°, 4 vol., *Durand commenté, ou l'Accord de la philosophie avec la théologie, touchant la transubstantiation de l'Eu-*

Digitized by Google

charistie, 1700, in-8°, ouvrage condamné par l'évêque de Bayeux, et dont l'auteur supprima tous les exemplaires.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et la *Biographie universelle.*)

CAMPION (Alexandre de), né à Rouen, en 1610, fut, ainsi que ses deux frères, Henry et Nicolas, ignoré des biographes jusqu'au moment où une lettre écrite par le général de Grimoard à M. Barbier, le bibliographe, attira l'attention sur cestrois personnages. Alexandre, entré de bonne heure dans la carrière des armes, servit avec distinction sous le comte de Soissons et le duc de Longueville.

En 1657, il publia, en gardant l'anonyme, un ouvrage intitulé : *Recueil de lettres qui peuvent servir à l'histoire, écrites depuis* 1631' *jusqu'en* 1646, *suivies de diverses poésies*, Rouen, Laurens Maurry, in-8°. Ce recueil, dédié à M[me] de Fiesque, amie de l'auteur, est aujourd'hui d'une grande rareté.

Alexandre de Campion est à n'en pas douter, le même auquel on doit l'ouvrage ayant pour titre : *La Vie de plusieurs hommes illustres, tant français qu'étrangers*, imprimé à Paris en 1637, à Rouen en 1657, et auquel Corneille adressa un sonnet, à propos de cette publication; ce sonnet, qui était resté entièrement inédit, a été publié par M. Léon de Duranville dans la *Revue de Rouen*, numéro d'avril 1843.

(V. le *Magasin encyclopédique*, année 1808.)

CANISY (le marquis de), issu d'une des plus illustres familles de Normandie, et dont plusieurs membres se trouvaient à la conquête d'Angleterre, était, en 1816 et 1817, inspecteur-général des gardes nationales du département du Calvados.

Rentré dans la vie privée, M. le marquis de Canisy

Digitized by Google

fut habiter le château de Fontaine-Henri, près de Caen, l'un des plus curieux monuments de la Basse-Normandie. C'est là que ce gentilhomme, qui était grand amateur des arts et surtout de celui de la peinture, qu'il cultivait avec talent, termina sa carrière en 1842. Il n'a point laissé d'enfants, et avec lui s'est éteint le dernier rejeton de la famille de Canisy.

(V. l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1843.)

CANTEL (Pierre-Joseph) naquit, le 1er novembre 1645, sur la paroisse des Ifs, dans le pays de Caux. Entré chez les Jésuites, en 1664, il y fit, plus tard, ses quatre vœux, et devint l'un des écrivains les plus distingués de cette Société. Choisi pour travailler à l'édition des auteurs latins destinés à l'éducation du Dauphin, il publia *Justin* et *Valère Maxime*, enrichis de notes et de dissertations, 1677 et 1679, in-4°. On a encore du P. Cantel les ouvrages suivants : *De romanâ republicâ sive de re militari et civili Romanorum*, plusieurs éditions; *Metropolitanarum urbium historia civilis et ecclesiastica.* Ce savant Jésuite avait été chargé de continuer le grand ouvrage du P. Petau sur les *Dogmes théologiques*, mais sa santé, déjà très-délicate et bientôt entièrement ruinée par un travail excessif, ne lui permit point de mettre la dernière main à cet ouvrage.

Il mourut, dans un âge peu avancé, le 6 décembre 1684.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, etc.)

CANTIERS (Guillaume de), né au Cantiers, dans le Vexin-Normand, vers la moitié du quatorzième siècle, fut d'abord conseiller-clerc du Parlement de Paris, et chanoine de la métropole d'Évreux. Choisi, en 1399, par le chapitre de cette métropole pour le représenter à l'Assemble de l'Eglise de France, tenue à Paris,

Digitized by Google

il fut, l'année suivante, nommé évêque d'Evreux. Il assista en cette qualité, en 1409, au concile de Pise, où l'on devait travailler à éteindre le schisme causé dans l'Eglise par la double élection du pape de Rome et du pape d'Avignon. Ce prélat, dont les hautes capacités dans les affaires de l'Église étaient depuis longtemps reconnues, fut également envoyé au concile de Constance, tenu le 10 novembre 1414, et revint en France chargé par le concile et par l'empereur Sigismond de plusieurs missions pour le roi très-chrétien et pour l'Université.

Les Bourguignons étant entrés à Paris, en 1418, Guillaume de Cantiers, arrêté et mis en prison comme partisan des Armagnacs, fut, le 12 juin de cette même année, massacré dans une émeute populaire avec plusieurs prélats et autres personnages marquants dans la magistrature.

(V. l'*Histoire du Diocèse et du Comté d'Èvreux*, par Le Brasseur, et l'*Histoire des Evêques de cette même ville*, par MM. A. Chassant et G.-E. Sauvage.)

CANUS (Alexandre), né à Evreux, vers la fin du quinzième siècle, entra d'abord dans l'ordre des Jacobins, qu'il ne tarda pas à quitter pour aller embrasser, à Genève, le protestantisme. Revenu en France dans le but d'y répandre ces nouvelles doctrines, il s'arrêta à Lyon, où il prêcha secrètement pendant quelque temps ; mais ayant été découvert, il fut arrêté et condamné à mort par le Parlement de Lyon. S'étant rendu appelant de ce jugement devant le Parlement de Paris, il ne fut pas mieux traité par cette Cour, qui confirma la première sentence et la fit exécuter, en 1534. Les Protestants ont mis Alexandre Canus au nombre de leurs martyrs.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

Digitized by Google

CAPPERON (Nicolas), né à Eu, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, était curé et doyen de Saint-Maxent-de-Mons, en Vimeux. Cet ecclésiastique s'occupa, pendant de longues années, d'études historiques et publia plusieurs mémoires et dissertations dans le *Journal de Trévoux* et dans le *Mercure de France*; en voici la nomenclature : *Essai sur l'antiquité du comté d'Eu (Journal de Trévoux)*, 1716; *Réponse de M. Capperon à la défense de l'étymologie du nom de la ville d'Eu, par Huet, évêque d'Avranches (Mercure de France)*, 1722; *Remarques sur l'histoire naturelle, l'histoire civile et ecclésiastique (Mercure de France)*, 1730; *Lettre au sujet de deux anciens tombeaux découverts en la ville d'Eu (Mercure de France)*, 1722; *Mémoire historique sur les personnes originaires du comté d'Eu qui se sont distinguées par leur science, leurs vertus, etc. (Mercure de France)*, 1730 et 1731; *Réflexions sur la bizarrerie de différents usages qui ont paru et paraissent encore dans le monde (Mercure de France)*, 1732 et 1733.

L'abbé Capperon mourut vers 1720.

CAPRON (Nicolas-Robert), né à Veules, dans le pays de Caux, vint de bonne heure habiter Rouen, où, plus tard, il s'établit marchand de fer. Ce fut sur les énergiques et persistantes réclamations de ce marchand, que le gouvernement se détermina à ordonner la construction, dans cette même ville, de casernes destinées à recevoir les soldats de la garnison, lesquels avaient été jusqu'alors logés chez les habitants. Capron est aussi le premier qui conçut le projet d'un établissement de chars funèbres à Rouen, établissement pour lequel il obtint la sanction du Parlement, par un arrêt du 4 janvier 1784. Malgré la modicité du prix auquel l'entrepreneur avait tarifié ses corbillards qui, pour la première classe, ne dépassait pas

Digitized by Google

la somme de 15 livres, l'esprit de routine et surtout celui de certaines corporations, lésées dans leurs intérêts comme ayant alors, ainsi que chacun le sait, le privilége de porter les morts, s'opposèrent à la réussite de cette exploitation, dont Capron eut à supporter la perte des premiers frais. Ce ne fut que quelques années après la Révolution que l'administration locale adopta définitivement l'usage des chars funèbres à Rouen.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

CARAULT (Émile), né à Rouen, en 1797, exerçait avec distinction la médecine dans cette même ville, où, le premier, il essaya de propager le système médical homœopathique du célèbre docteur Hahnemann, dont il était un des adeptes les plus ardents et les plus éclairés. Outre plusieurs brochures sur l'*Homœopathie*, il a publié un *Essai sur les Ulcères de la peau*, Paris, 1819, in-4°; le *Guide des Mères qui veulent nourrir, ou Préceptes sur l'éducation de la première enfance*, Paris, 1828, in-18; *Réponse à quelques mots adressés par M. Maxime Vernois aux gens du monde, sur l'Homœopathie*, Rouen, F. Baudry, 1835; *Notice biographique sur M. L.-A. Marquis, professeur de botanique à Rouen;* 1829, in-8°.

La Société Libre d'Émulation, dont le docteur Carault fit partie de 1825 à 1836, a aussi publié dans ses bulletins, avec divers rapports, mémoires et dissertations, les deux opuscules suivants, lus par l'auteur aux séances publiques de cette Société: *Du Goût envisagé dans les productions de la nature et de l'art*, 1825; *Quelques vues générales sur le choléra-morbus*, 1832. On trouve encore, du même médecin, plusieurs dissertations imprimées dans les comptes-rendus des nombreuses sociétés savantes dont il était membre correspondant.

Homme studieux, progressif et persévérant, le doc-

Digitized by Google

teur Carault, qui joignait à une imagination vive un cœur généreux, fut enlevé prématurément à ses consciencieuses et solides études. Il mourut à Rouen, le 21 mai 1843, dans sa quarante-sixième année.

CARAUSAUS ou CAROZOL (François) appartenait à une famille dont plusieurs membres avaient figuré avec distinction dans l'Eglise de Rouen. Il était, en 1422, chanoine de cette même Eglise et archidiacre du Grand-Caux. Cet ecclésiastique, qui avait beaucoup de savoir, composa des poésies remarquables pour son époque, ce qui lui a mérité d'avoir une place parmi les Trouvères normands, dans l'ouvrage de l'abbé de La Rue sur cette matière.

CARBONNEL (Jean de), seigneur de Sourdeval, était d'une ancienne et noble famille des environs de Mortain.

Il fut, de 1450 à 1466, gouverneur, pour la France, de l'ile de Jersey, place que, pendant la guerre dite du *Bien public*, il conserva au duc de Normandie, frère de Louis XI. Un membre de la même famille, le chevalier Gilles Carbonnel de Sourdeval, se distingua dans plusieurs affaires, et notamment à la bataille de Fornoue, livrée en 1495. Il portait dans cette bataille l'étendart des gentilshommes, et se tint constamment, pour combattre, aux côtés du Roi Charles VIII.

(V. les *Recherches sur l'Arrondissement de Mortain*, par H. Sauvage).

CARBONNEL (Jean de), né à Caen, le 15 décembre 1622, devint secrétaire du Roi, et se fit connaître dans la littérature par des poésies dans lesquelles se révélait un certain talent. Reçu à l'Académie de Caen, il y remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de secrétaire; mais, comme il

Digitized by Google

faisait profession de la religion réformée, il se vit obligé de quitter la France lors de la révocation de l'Édit de Nantes. S'étant réfugié en Hollande, Carbonnel y termina sa carrière, le 24 février 1702.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier).

CARDEL (Paul), sieur Dunoyer, naquit à Rouen, en 1655, d'une famille protestante. Nommé pasteur de l'église de Grosmesnil, il remplit ces fonctions jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, époque où il reçut, l'un des premiers, l'ordre de sortir du royaume. Il obéit immédiatement; mais, rentré furtivement en France, en 1688, il fut arrêté à Paris et incarcéré à la Bastille. Cardel, d'après certains récits, aurait été déporté aux îles Sainte-Marguerite, et serait mort dans cette colonie, en 1694; mais un historien, qui a écrit sur la détention de ce personnage un récit des plus dramatiques, le fait demeurer encore plusieurs années à la Bastille, où, sous un autre nom que le sien, il serait mort le 23 avril 1705, à la suite de traitements barbares, dont ses geôliers n'auraient cessé de le rendre victime.

(V. l'*Histoire de la Bastille*, par de Renneville, tome 2).

CAREL (Jacques), sieur de Sainte-Garde, né à Rouen, vers 1620, était conseiller et aumônier du Roi. Ayant du goût pour la poésie, il débuta par un poëme dont le héros, assez mal choisi, fit dire à Boileau :

O le plaisant projet d'un poëte ignorant,
Qui de tant de héros va choisir Childebrand !

Ce fut assez de cette boutade du célèbre critique pour faire tomber le poëme et l'auteur sous l'arme du ridicule. Vainement de Sainte-Garde, croyant qu'il ne s'agissait, dans l'épigramme de Boileau, que

Digitized by Google

d'une critique contre le titre peu harmonieux de son poème, le changea-t-il, dans une seconde édition, en celui de *Charles Martel*, il n'en fut pas mieux accueilli, et tout ce que l'auteur composa depuis se ressentit constamment du ridicule jeté sur ce premier ouvrage. Ce poète était loin pourtant d'être dépourvu de talent, car, outre l'éloquence de la chaire où il s'était exercé avec succès, il possédait parfaitement la langue grecque et dissertait judicieusement sur toute espèce de littérature. Chapelain lui-même, dans le mémoire qu'il rédigea, par l'ordre de Colbert, pour lui faire connaître les hommes de lettres les plus dignes d'obtenir des pensions, porte sur les talents de Carel un jugement des plus favorables. Ce poète mourut vers 1684.

(V. la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 18, et la *Biographie universelle*).

CARREAU (François), né à Lisieux, dans la seconde moitié du seizième siècle, était un savant religieux de l'abbaye du Bec. Il a composé l'histoire de cette abbaye, et en a fait lui-même, plus tard, un abrégé, qui se trouve imprimé à la fin des œuvres de Lanfranc, édition de Paris, 1648.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier).

CARREL (Armand), l'un des plus célèbres publicistes de notre époque, et l'un des chefs les plus énergiques du parti républicain, naquit à Rouen, le 8 mai 1800. Entré, après de brillantes études, et lorsqu'il atteignait sa vingt-unième année, dans le 29e de ligne, avec le grade de sous-lieutenant, il donna sa démission en 1823, et passa en Espagne, où il prit du service dans le bataillon de Napoléon II, qui se formait dans ce pays pour la défense de la Constitution.

Pris à Lers, les armes à la main, avec les débris

du bataillon, il fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort, le 16 mars 1824. Cet arrêt ayant été cassé, Carrel, renvoyé devant un nouveau conseil, siégeant à Toulouse, fut acquitté. Commençant alors sa carrière de publiciste, il s'associait à MM. Thiers et Mignet pour fonder le *National*, dont il devint le principal rédacteur, en 1830.

Reconnu pour l'un des plus braves champions de la presse militante, une extrême susceptibilité, en ce qui touchait le point d'honneur, lui avait souvent fourni l'occasion de payer son tribut, les armes à la main, à l'un de nos plus déplorables préjugés. En 1836, alors qu'il était sur le point d'être nommé député, un article du *National*, dont il n'était point l'auteur, mais dont il voulut prendre la responsabilité dès qu'il le vit attaqué par le journal la *Presse*, nécessita une explication entre lui et M. Emile de Girardin, rédacteur de ce journal, et une rencontre dut s'ensuivre; elle eut lieu le lendemain, 22 juillet, au bois de Vincennes; l'arme choisie était le pistolet. Carrel, au moment où il blessait légèrement son adversaire à la cuisse, tombait frappé mortellement. Transporté à Saint-Mandé, il expira dans d'horribles souffrances, le 24 juillet 1836, et fut inhumé dans le cimetière de ce village, où ses amis lui ont fait élever un monument funèbre.

Le 2 mars 1848, un hommage public fut rendu en ce même lieu à la mémoire d'Armand Carrel; M. Emile de Girardin, qui assitait à cette cérémonie, prononça un discours dans lequel, après avoir exprimé ses regrets de la mort de cet illustre citoyen, il demandait, en terminant, l'abolition du duel.

L'administration municipale de Rouen a fait placer une plaque commémorative sur la maison où naquit le célèbre publiciste, rue Coignebert, n° 31, et a donné le nom d'Armand Carrel à une des rues de cette même ville.

Digitized by Google

(V. la *Littérature française contemporaine*, et *Historiens et Publicistes*, par M. Nisard, dans la *Revue des Deux Mondes*, année 1837. Plusieurs portraits dans la collection de la bibliothèque de Rouen).

CARREY (Jacques-François-Augustin), plus connu sous le nom de l'abbé de Saint-Gervais, naquit à Rouen, dans le dix-huitième siècle. Nommé chanoine de la Cathédrale de cette ville, il fut élu et installé doyen de la Métropole, le 16 avril 1786. Possédant, outre plusieurs bénéfices ecclésiastiques, une fortune considérable, il en employa une bonne partie à de bonnes œuvres envers les pauvres et à des fondations de maisons religieuses, dont une, la maison du Bon-Pasteur, existe encore aujourd'hui à Rouen. Lors de la Révolution, l'abbé de Saint-Gervais, qui avait refusé de prêter serment à la nouvelle Constitution du clergé, reçut, de l'administration du district, un ordre qui lui interdisait l'entrée du chœur de la Cathédrale; il lui était enjoint en même temps de passer déclaration de tous les objets servant à l'exercice du culte dans cette église, ce qu'il s'empressa d'exécuter. Il publia, à cette occasion, une brochure ayant pour titre : *Récit de ce qui s'est passé en l'église Cathédrale de Rouen, le* 28 *décembre* 1790.

En 1803, le cardinal de Cambacérès, archevêque de Rouen, nomma cet honorable ecclésiastique grand-vicaire de son diocèse, fonctions que son âge avancé ne lui permit pas d'exercer longtemps. Il mourut en 1804 ou 1805.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier).

CASSÉ (François), né au Havre, dans le dix-septième siècle, se livra de bonne heure à sa vocation pour la carrière ecclésiastique. Après avoir été reçu docteur en Sorbonne, il fut nommé principal

Digitized by Google

du collége de Lisieux, à Paris, où il fonda deux bourses pour deux enfants appartenant à sa ville natale. Savant controversiste, et possédant à un très-haut degré l'éloquence de la chaire, il fit, pendant plusieurs années, des conférences dans l'église de Saint-Sulpice, pour la conversion des Protestants, et alla ensuite, comme missionnaire, prêcher dans quelques grandes villes du royaume. L'abbé Cassé, que ses sermons, qui s'adressaient plus particulièrement aux masses, rendirent célèbre à son époque, mourut à Paris, en septembre 1726. Il fut inhumé, selon son désir, dans l'église Saint-Sulpice, près de la chapelle de la Vierge, afin, avait-il dit, *que son corps pût reposer où son cœur avait toujours été.*

(V. l'*Histoire du Havre*, par Pleuvri).

CASSIN (André-François-Magdeleine) naquit, le 20 mars 1795, à Saint-Georges-de-Livoye (Manche). Il fit de brillantes études au collége d'Avranches, reçut le diplôme de licencié en droit et le titre d'agrégé à l'Université. Voué dès-lors à l'enseignement, il devint successivement régent de mathématiques et de philosophie à Louis-le-Grand, professeur de philosophie dans les colléges de Tournon et d'Avignon, censeur dans celui de Caen, inspecteur de l'Académie universitaire d'Angers, et, enfin, recteur du département de l'Indre, en 1849. M. Cassin, qui était aussi docteur-ès-lettres, a publié les ouvrages dont voici les titres : *Essai sur l'origine de la société civile et sur la souveraineté*, Paris, 1824, in-8° (ouvrage dans lequel l'auteur, zélé royaliste, adopte l'opinion de M. de Bonald, contre la souveraineté du peuple) ; les *Rapports de la vraie gloire avec la moralité* ; Caen, 1834, in-8° ; *Essai sur la liberté, la prospérité et la souveraineté*, Caen, 1834, in-8° ; *Sur la poésie considérée spécialement dans sa nature, son objet et ses conditions essentielles.* M. Cassin

Digitized by Google

mourut le 12 avril 1853. Il était membre de l'Académie de Caen, de la Société Linnéenne de Normandie et de l'Association normande.

(V., dans l'*Annuaire* publié par cette dernière Société, une *Notice biographique*, par M. J. Travers).

CASTEL PÉRARD (François), né à Vire, en 1667, était avocat au Grand-Conseil et banquier-expéditionnaire en cour de Rome. Il fut l'un des plus célèbres jurisconsultes qui ont écrit sur les matières bénéficiales. Son principal ouvrage a pour titre : *Paraphrase du commentaire de Charles Du Moulin, sur les règles de la Chancellerie romaine, etc.*, Paris, 1685, in-f°. Les autres ouvrages de Castel Pérard, achevés et publiés après sa mort par Guill. Noyer, sont : *Questions notables sur les matières bénéficiales*, Paris, 1689, 2 vol. in-f°; *Définition du droit canon*, Paris, 1700, in-f°; *Traité de l'usage et pratique de la cour de Rome, pour l'expédition des signatures et provisions des bénéfices de France*, 1717, 2 vol. in-f°.

(V. le *Dictionnaire de Moréri*, etc.)

CASTEL (René-Richard) naquit à Vire, le 6 octobre 1758. Il fit de brillantes études au collége de Louis-le-Grand, et, doué d'une imagination vive et colorée, il se sentit porté par un penchant irrésistible vers la botanique et la poésie, et marqua son début dans la carrière des lettres par un poème sur les fleurs. Appelé aux fonctions publiques, lors de la Révolution, il fut élu membre de l'Assemblée législative, où ses opinions modérées le mirent en opposition constante avec les partis violents de cette Assemblée. Le bruit s'étant répandu que l'on devait attenter à la vie de Louis XVI, le jour de la fête de la Fédération, où ce prince devait prêter serment, Castel fit preuve, dans cette journée, de courage et

Digitized by Google

de dévouement, en se tenant constamment auprès du Roi, résolu à le défendre jusqu'à la mort contre toute tentative d'assassinat. Nommé premier magistrat municipal de Vire dans des temps difficiles, il sut, par sa fermeté, préserver cette ville de la famine, et mériter, pendant le cours de son administration, la reconnaissance de ses concitoyens. Castel, qui avait continué à s'occuper de poésie, composa encore deux poèmes ; un sur les plantes, qui obtint les honneurs du prix décennal, et un autre sur la forêt de Fontainebleau. Après avoir été pourvu d'une chaire de rhétorique, sous le gouvernement consulaire, il dut, plus tard, à l'amitié de M. de Fontanes, grand-maître de l'Université, l'emploi d'inspecteur supérieur de l'Ecole militaire. On doit encore à ce poète botaniste une édition de Buffon, classée d'après le système de Linnée.

Castel mourut du choléra, à Paris, en 1832.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CASTEL (du) V. Du Castel.

CASTILLON (André), né dans le diocèse de Bayeux, vers le commencement du dix-septième siècle, entra chez les Jésuites de Caen, où ses talents pour la prédication lui firent bientôt prendre un rang distingué. Souvent appelé à prêcher devant la Cour, le P. Castillon y fut en grande réputation, ce qui lui valut d'être choisi pour occuper d'importantes fonctions dans son ordre.

Envoyé à Rome, en qualité de député, pour assister à une congrégation générale, il fut, à son retour, nommé successivement recteur des Colléges de Rennes, d'Arras, de Paris ; puis, enfin, provincial.

Il mourut à Paris, dans l'exercice de cette dernière fonction, le 25 mars 1671.

Le P. Castillon a publié deux volumes de Sermons,

Digitized by Google

et l'Oraison funèbre du cardinal de Larochefoucauld, grand-aumônier de France, mort en 1645.

(V. l'*Histoire de la Normandie*, par M. Masseville, t. 6, et la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long.)

CATEL (Charles-Simon), né à Laigle, en 1770, vint fort jeune à Paris, où son goût inné pour la musique le fit remarquer par le célèbre Sacchini, qui s'empressa de lui faire ouvrir les portes de l'Ecole royale de chant, où il eut pour maître le compositeur Gossec. Ce dernier ayant été nommé, en 1790, compositeur du corps de musique de la garde nationale de Paris, Catel, son élève d'adoption, devint son adjoint, et composa pour cette milice civique des marches brillantes et d'un caractère martial. Le début du jeune compositeur, dans la musique sacrée, fut un *De Profundis*, exécuté à grand orchestre, à l'occasion des honneurs funèbres rendus par le même corps à son major-général, Gouvion, en 1792. Parmi plusieurs chants patriotiques composés par Catel, sur des poésies de Le Brun et de Chénier, on cite surtout un *Chant de Victoire*, qui eut un succès d'enthousiasme. Nommé professeur d'harmonie au Conservatoire de musique, il justifia pleinement ce choix, en publiant un traité théorique de principes, servant encore aujourd'hui de base à l'enseignement de toutes les parties musicales. Après s'être acquis une brillante et solide réputation aux deux théâtres lyriques de la capitale, Catel fut appelé, en 1810, aux fonctions d'inspecteur de l'enseignement musical, et nommé membre de l'Institut, en 1817.

Il mourut à Paris, le 29 novembre 1830.

Les opéras de ce savant compositeur sont au nombre de dix ; voici les titres de ceux qui obtinrent le plus de succès à l'Académie impériale de musique : *Sémiramis*, en trois actes, 1802 ; *Les Bayadères*, en trois actes, 1810 ; *Zirphile et Fleur de Myrthe*, deux

Digitized by Google

actes, 1818 ; à l'Opéra-Comique : *L'Auberge de Bagnères*, trois actes, 1807; *Les Aubergistes de qualité*, trois actes, 1812 ; *Wallace*, trois actes, 1817.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et le *Supplément de la Biographie universelle*. Portr. dans la coll. de la bibl.)

CATHALAN (Jacques), jésuite, né à Rouen, en 1671, se distingua comme professeur et comme prédicateur. Très-considéré dans son ordre pour son zèle, sa piété et ses talents, il en fit l'édification pendant le cours d'une longue et honorable carrière. Il composa, prononça et publia les oraisons funèbres suivantes : *Oraison funèbre du Dauphin, fils de Louis XIV*, 1711, in-4° ; *Oraison funèbre de Mme Elisabeth-Charlotte, palatine de Bavière, duchesse d'Orléans*, 1725, in-4° ; *Oraison funèbre de l'électeur de Trève*, in-4°. Il mourut en 1751.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert).

CATHERINE DE SAINT-AUGUSTIN, née Catherine Simon, naquit à Saint-Sauveur-le-Vicomte, le 3 mai 1632. Douée d'une grande piété et d'une charité exemplaire, elle entra, le 24 mai 1646, dans le couvent des Sœurs hospitalières de Bayeux, où elle se voua au service des pauvres malades. Poussant encore plus loin son zèle et son dévouement, cette pieuse fille résolut, bien qu'elle n'eut que seize ans, d'aller au Canada porter, au sein des populations sauvages de cette contrée, les secours et les consolations de la religion. Elle fit, avant son départ, sa profession religieuse, le 4 mai 1648, et s'embarqua le 27 du même mois. Arrivée à Québec, elle entra dans le monastère qui venait d'y être fondé, puis, s'associant aux durs travaux des religieuses de cette communauté, elle édifia, pendant plusieurs années, par sa résignation et sa charité, ses pieuses compagnes, au milieu desquelles elle mourut en odeur de sainteté, en 1668.

Digitized by Google

La vie de sœur Catherine de Saint-Augustin a été écrite par le P. Ragueneaux.

(V. l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. Charlevoix, et une Notice, publiée dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1848, par M. V. Le Sens, de Cherbourg).

CAUCHE (François) naquit à Rouen, au commencement du dix-septième siècle, de parents pauvres qui ne purent lui donner aucune instruction. Se sentant un penchant invincible pour la vie aventureuse des voyages, il s'embarqua, comme soldat, sur un bâtiment commandé par le capitaine Goubert, natif de Dieppe. Le but de ce dernier était d'aller commencer un établissement dans l'île Maurice ; mais obligé de relâcher à Madagascar, Cauche et quelques autres Français y restèrent. Livré à sa passion dominante, celle de tout voir et de tout connaître, notre compatriote explora ce pays dans toute son étendue, étudia les mœurs de ses habitants, leur commerce et leur industrie. Ayant trouvé l'occasion de repasser en Europe avec un sieur Régimont, qui commandait un corsaire, ils se livrèrent, en route, à la piraterie, et capturèrent plusieurs bâtiments arabes.

De retour en France, Cauche excita vivement la curiosité par le récit qu'il fit de ses aventures. La relation de ses voyages, rédigée par Morisot, de Dijon, fut publiée sous ce titre : *Relation du voyage de François Cauche, de Rouen, en l'île de Madagascar, îles adjacentes et côtes d'Afrique*, 1638, Paris, 1651, in-4°.

(V. la *Biographie universelle.*)

CAUCHY (Louis-Francois), né à Rouen, le 27 mai 1760, d'un maître serrurier de cette ville, exerça d'abord la profession d'avocat près le Parlement de Normandie, et devint secrétaire-général de l'intendance.

18

Digitized by Google

Il garda cet emploi jusqu'à la Révolution, qui le força, pour se soustraire à la persécution dont il était menacé, à chercher, dans une maison de campagne qu'il possédait à Arcueil, une retraite où il parvint à se faire oublier. Revenu à Paris, sous le Directoire, il fut nommé chef de division des sciences et des arts, au ministère de l'intérieur, et, plus tard, sous le Consulat, il fut appelé aux fonctions de secrétaire-général et d'archiviste du Sénat-Conservateur. Ces fonctions lui furent continuées sous l'Empire, et il les remplit sans interruption sous les deux dynasties qui se succédèrent. Au travail de rédaction des procès-verbaux des séances, tâche dont il s'acquittait avec une rare précision et une grande élégance de style, il joignait encore la culture des lettres, et surtout celle de la poésie, dont il avait étudié les rhythmes dans la langue grecque et dans la langue latine.

Les grands événements qui eurent lieu sous le Consulat et sous l'Empire, lui inspirèrent plusieurs petits poèmes français et latins, dont quelques-uns furent mentionnés honorablement à l'Institut pour les prix décennaux.

M. Cauchy mourut à Arcueil, le 28 décembre 1848, dans sa quatre-vingt-huitième année. Il était depuis longtemps promu à l'un des hauts grades de l'ordre de la Légion-d'Honneur.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, la *France littéraire* de J.-M. Quérard, et le *Journal de Rouen* du 3 décembre 1848.)

CAUDRON (Jean), né à Dieppe, dans le seizième siècle, était un ecclésiastique très-savant dans les mathémathiques, l'astronomie et l'hydrographie. Ce fut surtout à l'étude de cette dernière science que ce savant s'appliqua pendant plusieurs années avec zèle et désintéressement.

Digitized by Google

Ayant reconnu la défectuoisité des cartes des côtes de France, il entreprit de les rectifier, fit, à ses frais, les voyages nécessités par ce genre de travail, grava lui-même sur cuivre de nouvelles cartes, et corrigea les erreurs qui se trouvaient sur les anciennes. Caudron, dans le but de vérifier l'état des côtes d'Espagne, venait de s'embarquer à La Rochelle, lorsque, dans une tempête, il fut emporté par une rafale de dessus le pont du navire qu'il montait, et lancé à la mer où il trouva la mort.

Un frère puîné de Jean Caudron s'occupa aussi de la science hydrographique, ce qui lui mérita d'avoir une part dans la reconnaissance que les navigateurs de son époque ne cessèrent d'avoir pour son aîné.

(V. les *Mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe*, par Desmarquets).

CAUDRON (Philippe), né, à Rouen, d'un commerçant de cette ville, manifesta d'abord son penchant pour la marine, fit plusieurs voyages et ne revint dans son pays natal qu'après quelques années de séjour dans les colonies. Lors de la Révolution, il fut nommé successivement officier municipal, membre du conseil du district, commissaire du gouvernement près du jury, puis, sous l'Empire, magistrat de sûreté et juge d'instruction près du tribunal de première instance.

Reçu membre de la Société d'Émulation de Rouen, il en devint président, et fit lecture, à ses séances, des mémoires dont voici les titres : *Quels peuvent être les inconvénients ou les avantages, sous les rapports politiques, civils ou astronomiques, de l'abolition du nouveau calendrier; Sur les moyens de remédier aux maux qui désolent le commerce et l'industrie; Discours tendant à prouver que le bonheur réside en nous-mêmes, et qu'il est fondé sur la paix de l'âme; Sur les moyens de maintenir la subordina-*

Digitized by Google

tion et les mœurs parmi les ouvriers dans les ateliers et les manufactures. Cet honorable magistrat mourut à Rouen, en 1816.

(V. le *Bulletin de la Société Libre d'Emulation*, année 1816, et les *Mémoires biographiques* de Guilbert).

CAUMONT (François de), né à Bayeux, en 1768, commença ses études au collége de cette ville, et fut les terminer à Caen. Il reçut, peu de temps avant la Révolution, le titre de maître-ès-arts, et fut, à l'époque des troubles civils, emprisonné avec son père et sa mère, qui avaient été dénoncés comme suspects. Rendu à la liberté, M. de Caumont ne cessa de cultiver, en amateur distingué, l'art du dessin et celui de la peinture. Il s'exerça avec succès dans la gouache, l'aquarelle et la miniature, puis peignit aussi à l'huile avec un remarquable talent.

C'est le pinceau à la main qu'il termina sa carrière à Caen, le 31 mai 1848, à la suite d'une violente attaque d'apoplexie.

(V. une Notice biographique publiée en 1849, dans l'*Annuaire de l'Association Normande*, Société dont M. de Caumont faisait partie).

CAUMONT (Victor-Auguste), né au Havre, en 1817, rédigea, dans cette ville, un journal intitulé le *Furet*.

Ecrivain fécond, il a composé et publié un grand nombre de brochures souvent satiriques et toujours spirituelles. Une de ses œuvres les plus connues est une parodie de la tragédie de *Lucrèce*, qu'il a fait imprimer avec le titre suivant : *Tigresse Calottin ou l'exagération de la vertu, tragédie classique et romaine, en quatre actes et en vers plus ou moins français, précédée d'une lettre adressée à M. le Préfet de la Seine-Inférieure, qui a interdit la*

Digitized by Google

représentation de cette pièce, Havre, Lamy, 1844, in-4°. Cet écrivain, qui exerça à Pont-Audemer, pendant plusieurs années, les fonctions d'avoué, est mort dans la maison de santé de Quatremares, près de Rouen, le 10 juin 1855 (1).

(V. la *Littérature française contemporaine*).

CAUS (Salomon de), né à Dieppe, ou dans les environs, vers la moitié du seizième siècle, était ingénieur et architecte très-habile dans l'hydraulique. Il passa d'abord en Angleterre, où il fut attaché au prince de Galles, et de là en Allemagne, où l'électeur de Bavière lui donna la direction de ses bâtiments et de ses jardins. Il est actuellement prouvé de la manière la plus évidente que c'est à cet enfant de la Normandie que nous sommes redevables de l'une des plus grandes découvertes des temps modernes, l'application de la vapeur comme force motrice. Telle est l'opinion de M. Arago, qui, en parlant de cette admirable découverte, s'exprime en ces termes, dans l'Annuaire du Bureau des Longitudes, année 1837 : « Nous affirmons qu'elle appartient à un humble ingénieur, presque totalement oublié des biographes, à Salomon de Caus. » Revenu en France, cet homme de génie y serait mort, selon la *Biographie universelle*, vers l'année 1630.

D'après une tradition qui n'a rien d'authentique, Salomon de Caus, sans cesse préoccupé de l'idée de faire l'application de son puissant moteur, aurait été cru fou et renfermé comme tel à Bicêtre, où il fut visité par Marion Delorme, fait qui se trouve consigné dans une lettre qu'on suppose avoir été écrite par cette femme célèbre, lettre regardée assez générale-

---

(1) Nous devons à l'obligeance de M. A. Canel, du Pont-Audemer, une partie des renseignements qui nous ont servi pour la composition de cet article.

Digitized by Google

ment comme apocryphe. Les ouvrages laissés par Salomon de Caus sont : *La perspective avec la raison des ombres et miroirs*, Londres, 1612, in-f°; *Les Raisons des forces mouvantes, etc.*, Francfort, 1615, in-f°; *Institution harmonique*, 1615; *Hortus Palatinus*, Francfort, 1620, in-f°, fig.; *La Pratique et la Démonstration des horloges solaires*, Paris, 1624, in-f°.

La découverte de Salomon de Caus a été chantée pas M. Julien Travers, dans un petit poème publié dans les Mémoires de l'Académie de Caen, année 1847.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

CAUS (Isaac de), de la même famille que le précédent, naquit à Dieppe, au commencement du dix-septième siècle. Il fut également ingénieur et architecte, et publia un ouvrage ayant pour titre : *Nouvelle invention d'élever l'eau plus haut que sa source*, Londres, 1644, in-f°, fig.

(V. la *Biographie universelle.*)

CAUVIGNY (de), V. COLOMBY (de).

CAUVIN (Thomas), né à Caen, le 5 juillet 1762, se destina de bonne heure à la carrière de l'enseignement. Entré chez les Oratoriens, il s'y distingua par son savoir et sa bonne conduite, et fut envoyé, comme professeur laïque, dans le célèbre Collége de Juilly, puis à Rouen, à Nantes et au Mans.

Lors de la Révolution, il crut entrevoir le bonheur de son pays dans une régénération sociale, mais il se tint à l'écart de toutes fonctions politiques. Nommé professeur d'histoire naturelle à l'Ecole Centrale du Mans, il se vit obligé, lors de la suppression de cette Ecole, d'accepter la modeste fonction de secrétaire de la sous-préfecture de Saint-Calais. Après avoir professé les mathématiques et la physique dans diffé-

Digitized by Google

rentes localités, il se fixa au Mans, sa patrie d'adoption, et commença à s'occuper d'études historiques relatives à la province du Maine. Le principal ouvrage qu'il publia sur cette matière a pour titre : *Géographie ancienne du diocèse du Mans*, et lui mérita la première médaille d'or accordée aux recherches sur les antiquités nationales.

Il prit une part très-active au mouvement de décentralisation littéraire, et fut le premier directeur de l'Institut des Provinces de France. Il était sur le point d'être nommé membre de l'Institut, lorsque la mort vint le frapper, le 7 janvier 1846.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1847, une Notice biographique, par M. Richelet, et une autre Notice, par M. Trébutien, de Caen.)

CAUX (Gilles de), né aux Ligneries, diocèse de Séez, en 1682, était parent du grand Corneille par sa mère. Il commença ses études au Collége des Jésuites de Caen, et vint les terminer à Rouen. S'étant rendu à Paris afin d'y perfectionner le talent qu'il avait pour la poésie et la composition dramatique, il ne tarda pas à trouver, dans cette ville, des amis et des protecteurs, au nombre desquels on comptait le président Hénault et M[me] la princesse de Conti. Comme la culture des lettres ne l'avaient point empêché de se rendre des plus capables dans les matières de finances, il devint contrôleur-général des fermes, emploi qu'il remplit successivement, pendant quinze ans, à Troyes, à Coutances, puis enfin à Bayeux, où il termina sa carrière, le 16 septembre 1733. Les ouvrages de Gilles de Caux sont : *Marius*, tragédie en cinq actes, en vers, représentée au Théâtre-Français, en 1715 ; cette pièce, qui eut du succès, renferme plusieurs scènes qui sont, dit-on, du président Hénault ; *Lysimachus*, tragédie posthume, achevée par le

fils de l'auteur, qui la fit représenter au Théâtre-Français, en 1737. On cite encore de Gilles de Caux *L'Horloge de sable*, *figure du monde*, petit poème moral très-ingénieux, et une tragédie d'*Adraste*, restée manuscrite et non représentée.

(V. l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait, et la *Biographie universelle.*)

CAUX DE CAPPEVAL, né aux environs de Rouen, dans le commencement du dix-huitième siècle, entra, comme officier, au service de l'électeur Palatin. Il se livra à son penchant pour la poésie et publia, à Manheim, plusieurs ouvrages dont voici les titres : *La Prise de Berg-op-Zoom*, poème, 1747, in-8°; *Le Parnasse*, *ou Essai sur les campagnes de Louis XV*, poème, 1752, in-12 ; *Apologie du goût français relativement à l'Opéra*, *avec des Adieux aux Bouffons*, poème, 1754, in-8°; *Journal des journaux*, *ou Précis des principuux ouvrages périodiques de l'Europe*, *depuis janvier jusqu'en avril* 1760 ; *La France vengée par la pucelle d'Orléans; Odes héroïques et morales*, 1768. On a du même auteur une traduction de la *Henriade* de Voltaire, en vers latins, 1772, in-12.

(V. la *Biographie universelle. etc.*)

CAVÉ (H. Auguste), né à Doudeville, en Caux, en 1797, fit ses études au Lycée de Rouen, et fut se fixer à Paris, où il suivit la carrière des lettres. S'étant d'abord fait connaître comme publiciste, il publia, plus tard, en collaboration avec M. Dittemer, et sous le nom de de Fongeray, un ouvrage intitulé : *Soirées de Neuilly*, *esquisses dramatiques et historiques*, Paris, 1827, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, dans lequel étaient frondées, avec autant d'esprit que d'à-propos, les allures politiques de certains personnages de l'époque de la Restauration, eut beaucoup de succès et plusieurs éditions. Lors de la révo-

Digitized by Google

lution de 1830, M. Cavé fut appelé aux fonctions de directeur des Beaux-Arts au ministère de l'intérieur, et devint, en 1846, membre du Conseil-Général du département de la Seine-Inférieure. Cet écrivain publiciste a composé, presque toujours sous un pseudonyme, quelques pièces de théâtre, comédies et vaudevilles, puis un ballet intitulé : *La Tentation de Saint-Antoine*, représenté au Grand-Opéra. M. Cavé, qui, depuis 1848, avait été nommé directeur des bâtiments civils, puis directeur des palais et manufactures au ministère d'Etat, mourut subitement à Paris, dans l'exercice de ses fonctions, le 30 mars 1852.

Il était, depuis plusieurs années, officier de la Légion-d'Honneur.

(V. la *Littérature française contemporaine*, et le *Moniteur* de 1852).

CAVELIER (Jean), né à Caen, le 28 octobre 1624, était imprimeur du Roi et de l'Université de cette ville, dont il devint aussi échevin. Se sentant un penchant prononcé pour les lettres et les études historiques, il céda son imprimerie à son fils, et composa plusieurs traités et dissertations sur les antiquités romaines. Il termina sa carrière le 1er juillet 1701.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

CAVELIER DE LA SALLE (Robert) naquit à Rouen, le 22 novembre 1643, sur la paroisse Saint-Herbland. Il avait à peine terminé ses études chez les Jésuites de sa ville natale, qu'il sentit s'éveiller en lui une passion irrésistible pour les pérégrinations lointaines. Dans les trois voyages qu'il fit de 1660 à 1687, d'abord au moyen de ses propres ressources, puis avec une petite escadre que lui fournit le ministre Colbert, il explora une vaste étendue de pays dans la Nouvelle-France. Après avoir séjourné

Digitized by Google

pendant plusieurs années chez les Iroquois et chez les Illinois, il recommença le cours de ses explorations, et découvrit, avec ses compagnons, Rouennais pour la plupart, la Louisiane et l'embouchure du Mississipi. Abandonné, dans le moment où il avait le plus besoin de son concours, par le capitaine qui commandait le plus fort navire de l'escadre, Cavelier de la Salle vit encore accroître son malheur en s'attirant, par la rigidité de son caractère, la haine de quelques-uns de ses subordonnés. Il mourut asassiné par l'un d'eux, entre le pays des Assony et celui des Nahoudike, le 19 mars 1687.

Cet infortuné navigateur avait, malgré des obstacles et des dangers sans nombre, parcouru et signalé la plupart des lacs et des fleuves de l'immense pays qui forme aujourd'hui le centre des Etats-Unis. Savant dans les sciences mathématiques, et connaissant presque tous les idiômes, il joignait à ces facultés un courage souvent poussé jusqu'à la témérité, et possédait, avec l'initiative des ressources dans les circonstances difficiles, cette vigueur du corps qui résiste aux plus rudes fatigues, et cette constance énergique de l'âme qui rend inébranlable dans l'adversité. La relation des voyages et découvertes de Robert Cavelier de la Salle a été publiée, pour le premier voyage, par le chevalier de Tonti, en 1697, et, pour le second, par Joutel, son lieutenant et son compatriote, en 1713.

(V., dans la *Revue de Rouen*, du mois d'avril 1852, une Notice biographique sur ce personnage.)

CAVELIER (Mme), V. Lévesque (Mme).

CÉLY (Jérôme-Marie Éon, comte de) naquit à Bayeux, le 10 septembre 1734. Entré fort jeune dans un régiment de cavalerie, en qualité de cornette, il était, à vingt-un ans, capitaine au même

corps, et faisait, en Allemagne, les campagnes de 1757 à 1759. Devenu aide-de-camp du maréchal de Broglie, il fut choisi pour porter, à Louis XV, les drapeaux pris à l'ennemi, en 1763, au combat de Ziégenhain.

En 1771, le comte de Cély était nommé colonel du régiment provincial du Pont-Audemer, et, en 1780, maréchal-de-camp. Ayant refusé, en 1791, le grade de lieutenant-général qui lui fut offert, il émigra, et commanda, l'année suivante, le bataillon de la noblesse de Bretagne, à l'armée des princes, puis fit, plus tard, les campagnes de 1796 et 1797, sous les ordres du prince de Condé. Appelé au commandement de Calais, lors de la rentrée des Bourbons, en 1814, il fut, la même année, promu au grade de général de division. Ce militaire gentilhomme aimait passionnément les arts, et surtout celui de la gravure, qu'il cultivait en amateur avec beaucoup de talent. Il a gravé plusieurs portraits et quelques autres sujets, pièces aujourd'hui fort recherchées des collecteurs. Le comte de Cély termina sa carrière en mars 1817.

(C'est à l'obligeance de M. le comte d'Auffay que nous devons les renseignements à l'aide desquels nous avons fait cette notice.)

CESNE (Le), V. Le Cesne.

CHAMBRAY (Richard-Amaury de) était d'une famille normande qui remontait au temps de Rollon. Il accompagna, en 1099, Robert, duc de Normandie, à la première croisade et s'attacha, lors de son retour en Europe, à Richard, roi d'Angleterre, qui le créa l'un de ses grands officiers. S'étant jeté dans le parti de Guillaume de Cliton, contre le roi Henri II, il fut, en 1118, assiégé dans son château de la Ferté-Fresnel par ce prince, avec lequel il se réconcilia vers la fin de la même année.

Digitized by Google

Richard de Chambray eut un si grand repentir de sa rébellion, qu'il se retira dans l'abbaye de Saint-Evroult, où il prit l'habit monastique.

(V. le *Dictionnaire de Moréri.*)

CHAMBRAY (Nicolas-François, marquis de), de la famille du précédent, naquit au château de Chambray, près d'Evreux, le 29 juillet 1675. Il fut, pendant douze ans, capitaine au régiment de Picardie et nommé, en 1702, colonel d'un régiment d'infanterie levé à ses frais. Ce militaire a composé, de 1740 à 1750, époque de sa mort, un ouvrage intitulé : *Fruits de la Solitude*, ouvrage imprimé à Saint-Germain, par Baux, 1839, in-8°.

CHAMBRAY (Jacques-François de), chevalier, grand'croix, bailli et vice-amiral de l'ordre de Malte, commandant-général des vaisseaux de la religion, naquit à Evreux, le 15 mars 1687. Frère puîné du précédent, il prononça ses vœux à Malte, en 1710, fut nommé lieutenant de vaisseau l'année suivante, et devint capitaine de frégate, en 1723. Ce fut en cette qualité qu'il prit, dans le courant de cette même année, le commandement de la frégate *Saint-Vincent*, avec laquelle il attaqua et captura, après un combat des plus acharnés, la *Patronne de Tripoli*, forte de quarante-huit canons et portant à son bord quatre cents hommes commandés par un contre-amiral.

Parti de Malte, le 13 juillet 1732, avec deux vaisseaux, le *Saint-Antoine* et le *Saint-Georges*, le commandeur de Chambray poursuivit jusqu'auprès du port de Damiette deux sultanes, dont l'une était montée par un amiral. Après une vigoureuse cannonade, suivie d'une manœuvre des plus habiles, les deux vaisseaux du sultan furent pris, ce qui, selon l'expression du commandant, dont la défense avait été héroïque, ne s'était encore jamais vu. De

Digitized by Google

Chambray a raconté lui-même, dans des mémoires inédits fort curieux, tous les détails des combats qu'il soutint sur mer contre les Turcs et les Barbaresques. Ce brave Normand fit construire et fortifier, à ses frais, dans l'île de Gozze, une ville qui porte son nom, et mourut à Malte, le 8 avril 1756.

(Son portr. se trouve dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

La famille de Chambray compte dix-neuf membres qui tous se sont distingués à différents titres. On peut en voir la généalogie dans le *Dictionnaire* de Moréri et dans une notice biographique consacrée au personnage dont il vient d'être parlé, par M. d'Avannes, et publiée dans le *Bulletin de l'Académie Ébroïcienne*, année 1836.

CHAMILLART (Michel), né à Caen, en 1651, était conseiller au Parlement de Paris, lorsqu'un acte de probité bien rare attira l'attention sur lui. Par sa négligence à présenter le rapport dont on l'avait chargé dans un procès, il fit perdre la partie dont le bon droit lui paraissait incontestable : quoique sa fortune ne fût pas considérable, il remboursa au plaideur lésé la somme de 20,000 livres qui était l'objet en litige.

Appelé par Louis XIV, en 1699, à la haute fonction de contrôleur-général des finances et au ministère de la guerre, en 1701, Chamillart hésita longtemps à se charger d'une aussi lourde tâche, et ne se décida que sur les instances du Roi, qui l'encouragea en lui disant : « Je vous aiderai. » Voyant que les affaires devenaient de plus en plus difficiles par suite de guerres ruineuses, cet homme d'état quitta, en 1708, le contrôle des finances, et le ministère de la guerre, l'année suivante.

Chamillart, bien que sur la fin de sa gestion il eut l'opinion publique contre lui, était cependant géné-

Digitized by Google

ralement estimé de tous ceux qui avaient pu connaître et apprécier ses bonnes intentions. Il termina sa carrière à Paris, le 14 avril 1721.

(V. la *Biographie universelle*, et une Notice biographique et littéraire des hommes célèbres du Calvados, par M. Boisard.)

CHAMPION (Pierre), né à Avranches, le 19 octobre 1631, entra chez les Jésuites, où il devint professeur de rhétorique, et, plus tard, se livra avec succès à la prédication. Il accompagna, en qualité d'aumônier, les missionnaires apostoliques de son ordre envoyés à Cayenne et à Tabago, et, lors de son retour en France, il se retira à Nantes, dans une maison de retraite, où il composa les ouvrages dont voici les titres : *La Vie du P. Jean Rigoleuc, jésuite, avec ses Traités de dévotion et Lettres spirituelles*, Paris, E. Michallet, 1694, in-12, et Lyon, P. Valfray, 1735, in-12 ; *La Vie et la doctrine spirituelle du P. L. Lallemant*, Paris, E. Michallet, 1694, et Lyon, 1735, in-12 ; *La Vie des Fondateurs des Maisons de retraite*, Nantes, J. Mareschal, 1698, in-12. Le P. Champion est aussi éditeur des *Lettres spirituelles* et des *Dialogues* du P. Jean-J. Surin.

Il mourut à Nantes, le 28 juin 1701.

(V. le *Dictionnaire de Moréri.*)

CHAMPMESLÉ (Marie Desmares), née à Rouen, en 1644, était fille d'un sieur Desmares, exerçant dans cette ville la profession de marchand, qu'il avait embrassée à la suite d'une mésalliance qui, dit-on, l'avait fait déshériter par son père. Marie, qui, dès sa plus tendre jeunesse, avait, ainsi que son frère, laissé percer une vocation bien décidée pour le théâtre, auquel elle devait se livrer exclusivement, débuta à Rouen, dans le courant de 1668, alors qu'un même penchant y faisait également débuter, sous le

Digitized by Google

nom de Champmeslé, Charles Chevillet, qu'elle épousa cette même année. S'étant d'abord fait connaître à Paris, sur le théâtre du Marais, où son mari venait d'être engagé, elle passa au théâtre de l'Hôtel-de-Bourgogne, sur lequel elle déploya, dans le rôle d'Hermione, de la tragédie d'*Andromaque*, le talent qu'elle possédait pour exprimer les grandes passions. Joignant bientôt à ce beau rôle ceux de Bérénice, de Roxane, de Monime et d'Iphigénie, la Champmeslé se fit, dans chacun d'eux, une brillante réputation et mérita, avec les suffrages de la ville et de la Cour, les éloges que Louis XIV lui-même se plut quelquefois à lui adresser. L'admirable rôle de Phèdre, ce chef-d'œuvre inspiré à Racine par l'actrice qu'il dirigeait dans l'étude de son art, et près de laquelle ses assiduités, comme maître, avaient pris, depuis longtemps, un caractère beaucoup plus tendre que celui de l'estime et de l'admiration, allait mettre le comble à la renommée de la grande tragédienne.

A la rentrée de Pâques 1679, la Champmeslé fut, ainsi que son mari, engagée au théâtre Guénégaud, où il lui fut accordé, indépendamment de sa part comme sociétaire, une pension annuelle de mille livres. Elle joua, sur ce théâtre, l'*Arianne* de Thomas Corneille avec un succès toujours croissant, et continua à être sans rivale. Cette célèbre actrice, qui, peu de temps avant sa mort, et lorsqu'on la pressait, pour l'absoudre, de déclarer qu'elle renonçait au théâtre, avait répondu « qu'elle trouvait glorieux pour elle de mourir comédienne, » n'en expira pas moins dans des sentiments religieux, à Auteuil, le 15 mai 1698.

Son corps fut porté à Paris et inhumé à Saint-Sulpice, sa paroisse.

(V. l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait, et une Notice biographique, avec portrait, publiée dans la *Revue de Rouen*, année 1847.)

Digitized by Google

CHANCEREL (Bernard), religieux de l'ordre des Cordeliers, naquit à Caen, vers le commencement du dix-septième siècle. Reçu docteur en théologie à la Faculté de Paris, il enseigna cette science à Naples, devint l'un des célèbres prédicateurs de son époque, et gardien du couvent de son ordre à Caen. Le P. Chancerel termina sa carrière à Rouen, le 3 novembre 1671, dans le couvent des filles de Sainte-Claire, dont il était le confesseur. Il a laissé, à l'état de manuscrits, des sermons et plusieurs écrits ascétiques. Un seul ouvrage de ce religieux a été publié; il a pour titre : *Triumphalis fratrum mendicantium unionis applausus.*

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

CHAPAIS DE MARIVAUX (Charles-Bernard), barron de l'Empire, naquit à Rouen, le 12 février 1754, d'une famille noble qui exerçait le haut commerce. Il fut fait, en 1789, premier avocat-général à la cour des aides et finances de Rouen, et se tint éloigné des affaires publiques pendant la Révolution.

Nommé, en 1803, procureur-général au criminel, il retrouva dans cette éminente fonction toute la supériorité de talent et toute l'énergique éloquence qui avaient signalé ses débuts dans la magistrature. Nul, mieux que M. Chapais de Marivaux, ne sentit la dignité de l'homme appelé à dispenser la justice, nul ne comprit mieux le respect dont doivent être entourées les décisions du magistrat, ainsi que le prouve la réponse courageuse que nous allons citer. Se trouvant à la cour de Napoléon, comme membre d'une députation de la ville de Rouen, peu de temps après que l'on eut rendu, dans cette ville, un décision judiciaire peu conforme au vœu de l'Empereur, et que celui-ci en manifestait son mécontentement, le baron Chapais de Marivaux répondit avec dignité au souverain : « Sire, les magistrats de Rouen remplissent

Digitized by Google

leur devoir avec impartialité, et ne méritent aucun reproche. » En 1811, il fut nommé conseiller à la cour impériale, chevalier de la Légion-d'Honneur, et, plus tard, membre du Conseil-Général. L'étude de la littérature occupait aussi ses loisirs, qu'il savait employer en prenant une part active aux travaux des Sociétés savantes de sa ville natale. Cet honorable magistrat, qui unissait une grande noblesse de sentiments à une grande fermeté de caractère, ne put résister au coup que lui porta la mort de sa fille unique, sur laquelle il avait reporté toutes ses affections. Il termina sa carrière en 1832.

(V. le *Bulletin de la Société libre d'Émulation*, même année).

CHAPELLE (Pierre-Daniel-Augustin), musicien distingué, naquit à Rouen, en 1756. Il dirigea, pendant plusieurs années, l'orchestre de la Comédie-Italienne, composa et fit représenter, sur ce même théâtre, dix opéras, en un acte, dont voici les titres : *L'Heureux dépit*, 1785 ; *Le Double Mariage*, 1786 ; *Le Bailli bienfaisant*, *La Rose*, *Le Mannequin*, *La Viellesse d'Annette et de Lubin*, *Les Deux Jardiniers*, *La Famille réunie*, *La Nouvelle Zélandaise*, *La Huche*.

Outre ces petits opéras, qui, tous. eurent du succès, Chapelle a encore composé des cantates, des duos et des concertos pour violon. Nous ignorons l'époque de sa mort.

(V. la *Biographie portative des Contemporains.*)

CHAPPE (Ignace-Urbain-Jean), naquit à Rouen, en 1760, d'un père qui remplissait dans cette ville un emploi supérieur dans l'administration des domaines. Frère aîné de Claude Chappe, le célèbre inventeur du télégraphe, il fut associé à ce dernier pour toutes les expériences et opérations relatives

Digitized by Google

à cette admirable découverte, et devint, lors de la Révolution, procureur-syndic de la ville du Mans, et député du département de la Sarthe à l'Assemblée Législative.

Nommé administrateur des lignes télégraphiques, avec son frère Claude, il fut, à la mort de celui-ci, en 1805, continué dans ses fonctions, et reçut, en 1813, en récompense de ses services, la croix de la Réunion, et celle de la Légion-d'Honneur, l'année suivante. Il publia, en 1824, l'*Histoire de la Télégraphie*, Paris, 2 vol. in-8°, et termina sa carrière en 1828.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CHAPPERON (Louis), né à Rouen, dans le quinzième siècle, est le premier poète qui fut couronné au concours de l'Académie des Palinods de Rouen, pour des poésies françaises. Les pièces qui, deux fois, lui méritèrent cet honneur, en 1486 et 1487, étaient deux *Chants royaux*, ayant pour sujet, invariable à cette époque, ainsi que bien longtemps après, l'Immaculée Conception de la Sainte-Vierge.

(V. la *Notice historique sur l'Académie des Palinods*, par M. A. G. Ballin.)

CHARDINY ou CHARDIN (Louis-Armand), né à Rouen, en 1755, débuta comme chanteur à l'Académie royale de musique, et y fut reçu l'année suivante.

Possédant une magnifique voix de basse, qui atteignait aux cordes les plus élevées, ce chanteur fut bientôt connu des compositeurs en renom, qui s'empressèrent d'écrire des rôles pour cette belle voix. Chardiny créa le rôle de Mondor dans *Les Prétendus* et celui de Thésée dans *Œdipe à Colonne ;* il chantait, dit-on, ce dernier rôle avec une perfection à laquelle le célèbre Laïs, qui lui suc-

Digitized by Google

céda dans son emploi, ne put jamais atteindre. Devenu professeur de chant à l'Académie royale de musique, il se livra aussi à la composition, et fit jouer sur le théâtre de Beaujolais, en 1785 et 1786, quelques opéras-comiques, en un acte, qui réussirent et furent revus avec plaisir.

Ces opéras sont : *La Rose d'Amour* ou *l'Epreuve*, *Le Clavecin*, *L'Anneau Perdu et Retrouvé*, *Le Pouvoir de la Nature*, *Annette et Basile*. On a encore de Chardiny un oratorio et plusieurs romances qui eurent du succès.

Il mourut en 1790, selon le *Dictionnaire des Musiciens*, et le 1er octobre 1793, d'après la *Biographie portative des Contemporains*. (Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CHARPENTIER, né dans le département de l'Eure, servait, sous la République, dans le 5e régiment de dragons, avec le grade de maréchal-des-logis. Se trouvant en Italie avec son régiment, en 1795, il se distingua dans une mémorable affaire qui eut lieu le 12 décembre de cette même année. Il chargea dans cette journée soixante hussards ennemis, en sabra plusieurs, força les autres à se rendre et à abandonner deux pièces de canon qu'ils escortaient. Cet acte de courage lui valut un sabre d'honneur et, plus tard, sa belle conduite, dans d'autres affaires, lui mérita la croix des braves.

(V. la *Biographie militaire française* dans *Victoires et Conquêtes*, t. 25.)

CHARLES, dit le Mauvais, comte d'Evreux, naquit en cette ville, en 1332, de Philippe III, roi de Navarre et de Jeanne de France, fille de Louis-le-Hutin. Elevé à la cour de Philippe de Valois, il s'y fit admirer par son esprit, son savoir et son éloquence, et fut couronné roi de Navarre à Pampelune, le 27

Digitized by Google

juin 1350. Il épousa, en 1353, Jeanne, fille du roi Jean, et fit, dit-on, peu de temps après, assassiner Charles de Laceda, d'Espagne.

S'étant retiré en Normandie, où était le principal siége de sa puissance, le roi de Navarre y brava le roi Jean, son beau-père, qui le fit emprisonner au Château-Gaillard, d'où il parvint à s'évader. Il combattit successivement Pierre-le-Cruel et Henri de Transtamare, rechercha l'alliance de l'Angleterre pour agir contre la France, et finit par être dépouillé d'une partie de ses états. Une mort cruelle, disent quelques chroniqueurs français, fut le juste châtiment infligé à ce prince, qu'on avait accusé publiquement d'avoir conçu le projet de faire empoisonner Charles V, son beau-frère.

Voici ce qu'on raconte de cette mort : Charles s'étant fait envelopper, pour ranimer sa chaleur naturelle, dans des draps imbibés d'eau-de-vie souffrée, le feu y prit par l'imprudence d'un valet, et le prince, auquel aucun secours ne put être donné, expira dans des souffrances horribles, le 1er janvier 1387.

CHARLES (Jean-Baptiste-Benoit) naquit à Rouen, en 1730, d'un référendaire de la chancellerie de l'église de cette ville. Il fit ses études à Paris, au collége de Lisieux, et fut pourvu, en 1755, d'une charge de substitut au Parlement de Normandie. Lorsqu'en 1761, cette Cour s'occupa de la fameuse affaire des Jésuites, Charles fut chargé de l'examen des Constitutions de cet ordre, ce qu'il fit dans un savant rapport, dont la lecture dura dix jours. Ce rapport fut publié l'année suivante, sous ce titre : *Comptes des Constitutions et de la Doctrine de la Société se disant de Jésus, rendus au Parlement de Normandie, toutes les Chambres assemblées*, in-12. Ce magistrat, qui avait été élu membre du Conseil des Cinq-Cents, mourut à Rouen, le 20 février 1804.

Digitized by Google

On a de lui les ouvrages suivants : *Considérations du Tiers-Etat de la Province de Normandie sur l'Assemblée des futurs Etats-Généraux*, 1789 ; *Examen des Principaux Droits, Impôts et Impositions qui se perçoivent dans la Province de Normandie, adressé aux futurs Représentants de la Province aux Etats-Généraux*, par M. Charles, avocat. Le même auteur, qui faisait partie de l'Académie de Rouen depuis 1764, avait lu aux séances de cette Compagnie plusieurs discours, dont un, qui fut très-remarqué, avait pour titre : *De la nécessité du Patriotisme dans le gouvernement des Etats*, 1766.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et l'*Histoire du Parlement de Normandie*, par M. A. Floquet, t. 6.)

CHARLEVAL (Jean-Louis Faucon de Ris, seigneur de), né à Charleval, en 1612 ou 1613, descendait d'une famille qui avait donné quatre premiers présidents au Parlement de Normandie. Il cultiva la poésie toute sa vie, et fut un protecteur éclairé des lettres et des arts. Outre les vers de ce poète, dont un grand nombre ont été publiés avec les poésies de Saint-Pavin, en 1759, on cite plusieurs écrits, en prose, entre autres, la *Conversation du Maréchal d'Hocquincourt et du P. Canaye*, morceau des plus piquants, imprimé dans les œuvres de Saint-Evremond.

Homme d'esprit, fort recherché dans le monde, Charleval, qui était lié avec d'illustres personnages, se montra souvent ami sincère et plein de générosité envers ceux qui étaient peu favorisés de la fortune. Ayant appris que M. et Mme Dacier, les célèbres hellénistes, ne pouvant vivre assez honorablement à Paris, étaient sur le point de se retirer à Castres, il s'empressa de leur porter et de leur faire accepter une somme de dix mille livres en or, à condition

qu'ils ne quitteraient pas cette capitale. Ce personnage mourut le 9 mars 1693.

(V. la *Bibliothèque française*, par l'abbé Goujet, et la *Biographie universelle.*)

CHARSIGNÉ (Jean-Baptiste Piédouë, seigneur de), né à Caen, en 1658, était neveu du célèbre Huet, évêque d'Avranches. Il prit d'abord le parti des armes, et, après avoir fait cinq à six campagnes, avec le grade de capitaine dans un régiment d'infanterie, il quitta le service, embrassa la carrière du barreau, et fut pourvu, en 1695, de la charge de procureur du roi au Bureau des Finances de Caen. Charsigné, qui joignait à l'étude de la philosophie et des sciences physiques, celle de l'histoire et de la littérature, fit sur ces différentes matières de nombreuses dissertations. Il cultivait aussi la poésie, et composa de fort jolis vers, dont il fit, ainsi que de ses dissertations, lecture à l'Académie de Caen, qui le comptait au nombre de ses membres. Ce personnage termina sa carrière le 12 avril 1725. Son éloge, fait par M. Du Touchet, de la même Académie, a été publié dans les *Nouvelles Littéraires de Caen*, année 1744. Les productions de Charsigné sont restées manuscrites.

Un fils de cet académicien, Gabriel de Charsigné, né aussi à Caen, en 1705, embrassa l'état ecclésiastique. Reçu docteur en Sorbonne, il devint successivement abbé commendataire de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, chanoine et baron honoraire de Saint-Just de Lyon et syndic du clergé de Bayeux.

Il mourut à Caen, le 24 janvier 1775.

(V. le *Dictionnaire de Moréri*, etc.)

CHARTIER (Guillaume), frère aîné du célèbre Alain Chartier, naquit à Bayeux, en 1384 ou 1385. Il fut élevé à la cour de Charles VII, embrassa l'état ecclésiastique, devint chanoine de Bayeux en 1415, et

Digitized by Google

fut pourvu de l'évêché de Paris en 1448. Ce prélat se fit aimer des pauvres pour sa bienfaisance, et chérir de tout le peuple pour le zèle avec lequel il prenait sa défense en toutes circonstances.

Il fut l'un des commissaires chargés de la révision du procès de Jeanne d'Arc, et termina sa carrière le 1er mai 1472, après vingt-quatre ans d'épiscopat.

CHARTIER (Alain), regardé comme l'écrivain le plus illustre de son époque, naquit à Bayeux, en 1386, et fit ses études à l'Université de Paris, où ses progrès dans les langues et dans la littérature furent des plus rapides. Il avait à peine seize ans, disent quelques biographes, lorsqu'il forma le projet d'écrire l'histoire de son temps, ce qui le fit nommer par Charles VI, qui voulait l'encourager dans ce travail, clerc, notaire et secrétaire de sa maison, fonctions qui lui furent continuées sous Charles VII. Alain Chartier, que son savoir et son éloquence avaient fait choisir comme négociateur auprès des souverains du Nord, avait la qualification d'archidiacre de Paris et de conseiller au Parlement. Des compositions en vers et en prose lui méritèrent les titres *d'excellent orateur, de noble poète et de très-renommé rhétoricien.* L'édition la plus complète des œuvres d'Alain Chartier a été donnée par André du Chesne, en 1617, Paris, in-4°; elle contient la vie de Charles VI. Etienne Pasquier rapporte que Marguerite d'Ecosse, épouse du dauphin de France, qui devint Louis XI, ayant trouvé un jour Alain Chartier, qui était fort laid, endormi sur une chaise dans un des appartements du Louvre, elle s'approcha de lui et le baisa sur la bouche. Comme les seigneurs et les dames de la suite de cette princesse en marquaient leur étonnement, elle leur dit: « Je n'ai pas baisé la personne, mais la bouche qui a prononcé tant de beaux discours. » Alain Chartier mourut à Avignon, le 17 mars

Digitized by Google

1449. M. G. Mancel, de Caen, a écrit sur ce personnage une notice biographique publiée dans les *Normands Illustres* de M. L. H. Baratte.

CHARTIER (Jean), frère des précédents, naquit aussi à Bayeux, et se fit religieux dans l'ordre des Bénédictins. Entré dans l'abbaye de Saint-Denis, il y remplit les fonctions de chantre, puis, présenté par son frère Alain au roi Charles VII, il accompagna ce prince dans ses guerres contre les Anglais, et fut nommé son historiographe. Ayant été chargé de mettre en ordre les *Chroniques* de l'abbaye de Saint-Denis, il s'acquitta de ce travail avec zèle et talent. Ce grand ouvrage, auquel Jean Chartier ajouta l'histoire du règne de Charles VII, eut deux éditions dans le quinzième siècle ; la première fut donnée à Paris, en 1476, 3 vol in-f° ; la seconde en 1496, Paris, 5 vol. in-f°. On connaît encore de ce savant Bénédictin un manuscrit contenant les *Différends des rois de France et d'Angleterre.* Jean Chartier ne survécut, dit-on, que peu de temps à son bienfaiteur Charles VII, mort en 1461.

On a fait placer à Bayeux une plaque commémorative sur la maison édifiée aujourd'hui sur une partie de l'emplacement qui fut occupé jadis par le manoir où les trois frères Chartier prirent naissance.

(V., pour ce qui concerne ces personnages, la *Biographie universelle* et les *Recherches historiques sur la naissance et la parenté d'Alain, de Jean et de Guillaume Chartier*, par M. Pezet, notice publiée dans les *Mémoires de la Société d'Agriculture, Sciences et Arts de Bayeux*, année 1842.)

CHATEAUGIRON, né à Rouen, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, d'un directeur de la douane de cette même ville, joignait à son goût pour l'art militaire qu'il avait embrassé, le goût de la poésie qu'il cultivait avec succès.

Digitized by Google

Il publia plusieurs pièces de vers dans l'*Almanach des Muses*, l'*Almanach Lyrique* et le *Journal de la Normandie* ; ses principales pièces sont : *Le Faux Serment* et *l'Homme à Sentiment*. On a encore du même poète des épîtres, des épigrammes et des imitations de poésies anglaises.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

CHATILLON (Claude-Nicolas), né à Rouen, le 14 octobre 1776, fut appelé de bonne heure à Paris, où il occupa l'emploi de sous-chef dans l'administration de la Loterie de France. Le travail des chiffres, si peu compatible avec les douces rêveries de l'imagination, ne fut point un obstacle pour le jeune employé, qui, n'ayant que peu de loisir, trouvait encore le moyen de le consacrer à la culture des deux arts qui se tiennent de si près, la poésie et la musique, pour lesquels il avait un invincible penchant.

Chatillon débuta par des poésies fugitives, qu'il ne confia d'abord qu'à l'amitié la plus intime. Quelques ouvrages dramatiques, qu'il donna sous le voile de l'anonyme, réussirent au théâtre du Vaudeville, notamment *La Maison des Fous*, représentée en 1821. Cet auteur, qui s'était déjà fait connaître à ce théâtre par des couplets de circonstance, chantés, en 1814 et 1815, en l'honneur des Bourbons, fit encore et publia plusieurs pièces de vers dont voici les titres : *Epître aux Muses ; Le Duelliste*, pièces qui lui valurent deux palmes académiques, la première aux Jeux Floraux, en 1821 ; la seconde à l'Académie d'Arras, en 1823 ; *Le Philosophe à table ; La Chemise ; Le Diner de ma Tante*. Chatillon, qui était bon musicien, a aussi composé la musique de plusieurs romances, qu'il a dédiées à ses amis.

Atteint d'une maladie de poitrine, qui ne lui laissait aucun espoir de salut, le poète, sentant sa fin prochaine, fit, comme Gilbert, Dorange et Millevoye,

Digitized by Google

ses adieux à la vie dans une touchante élégie, qu'il publia lui-même peu de temps avant sa mort, arrivée le 26 janvier 1826.

(V., dans le compte-rendu de l'Académie de Dijon, dont Chatillon était membre correspondant, une notice biographique par M. Amanton, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CHAUFFER (Isaac-Joseph), sieur de Saint-Martin et de Fleurigny, naquit à Rouen, en 1680. Il était conseiller sous-doyen à la Cour des Aides et Finances de Normandie, et aimait à cultiver la littérature. Il composa un grand nombre de pièces de poésie, pour la plupart en latin, et dont trois furent couronnées aux concours de l'Académie des Palinods de Rouen, de 1733 à 1736. Les pièces qui lui méritèrent cette distinction, avaient pour titres : *Goliath*, *Judith* et la *Vertu victorieuse de l'Amour.* Chauffer mourut à Paris, en 1767.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, etc.)

CHAULIEU (Guillaume-Anfrye de) naquit, en 1639, au château de Fontenay, dans le Vexin Normand, d'un maître des comptes à Rouen, qui avait été employé dans des négociations importantes par la reine mère et par le cardinal Mazarin. Le jeune Chaulieu fit ses études à Paris, au collége de Navarre, où de brillants succès et l'agrément de son esprit l'eurent bientôt fait remarquer.

Des poésies faciles, pleines d'élégance et d'originalité, le mirent, plus tard, en rapport avec des personnages de la plus haute distinction, au nombre desquels se trouvaient le duc de Vendôme et son frère le grand-prieur de Malte, qui l'admirent dans leur intimité. Le poète dut à ces illustres protecteurs d'être nommé abbé d'Aumale, prieur de Saint-Georges, en l'île d'Oléron, de Poitiers, de Chenel et de

Saint-Etienne, bénéfices qui lui rapportèrent trente mille livres de rente. L'abbé de Chaulieu, plus occupé de ses plaisirs que de ses abbayes, se fixa a Paris, dans une maison du quartier du Temple, où il reçut les plus célébres et joyeux convives. Poète aimable, galant, et passablement épicurien, il fut surnommé, à juste titre, le *Poète de la bonne compagnie* et l'*Anacréon du Temple*. On cite parmi ses poésies les pièces suivantes : les *Trois Façons de penser sur la mort*, l'*Inconstance*, la *Retraite*, la *Solitude de Fontenay*. L'abbé de Chaulieu mourut à Paris, le 27 juin 1720, et fut inhumé au château de Fontenay. Ses œuvres ont eu plusieurs éditions ; la première a été donnée avec celle des poésies du marquis de la Fare, à Amsterdam (Lyon), 1724, in-8°, et la dernière à Paris, en 1824, in-8°.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, où se trouve cités plusieurs membres de la famille de l'abbé de Chaulieu, la *Biographie universelle* et les *Normands Illustres*, publiés par L. H. Baratte. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CHAULIEU (Louis-Jules-Auguste des Rotours, baron de), né le 4 avril 1781, au château de Chaulieu (Calvados), appartenait à une ancienne famille, qui s'était illustrée dans les armes ; il n'avait que dix-huit ans, lorsque le comte de Frotté, qui commandait en chef l'armée royaliste en Normandie, fit entendre un dernier appel. Le baron de Chaulieu y répondit, et entra dans cette armée avec le grade de capitaine. Après s'être tenu éloigné des affaires publiques, pendant plusieurs années, sous le gouvernement impérial, il accepta, en 1811, le commandement des gardes d'honneur de l'arrondissement de Mortain. Rallié à Napoléon, à cette même époque, il prit du service, rejoignit la grande armée et se trouva, en 1813, aux batailles de Dresde, de Leipsick et de

Digitized by Google

Hanau. Nommé sous-préfet de Cherbourg, en 1815, il passa, en 1820, à la préfecture du Finistère, puis à celle de la Loire, en 1822.

Ce fut sur la proposition du baron de Chaulieu que le gouvernement concéda, en 1826, la première autorisation pour construire un chemin de fer, qui unit Saint-Etienne au port de Saint-Just-sur-Loire. Rentré dans la vie privée, après la révolution de 1830, cet ancien fonctionnaire s'occupa d'agronomie, et devint président de la Société d'agriculture de l'arrondissement de Mortain. Il mourut à Saint-Martin-de-Chaulieu, le 7 juillet 1852. Il a publié une brochure intitulée : *Essai sur l'emploi de la chaux dans la culture des céréales.*

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1855, une notice biographique, par M. H. Sauvage.)

CHAUMONT-QUITRY (Gui-Charles-Victor, comte de), naquit à Bienfaite (Calvados), le 7 mars 1768. Il est auteur de plusieurs opuscules politiques et littéraires, dont deux sont cités par M. J. Quérard, sous les titres de : *Essai sur les causes qui, depuis le* 18 *fructidor, devaient consolider la République en France, et sur celles qui ont failli la faire périr*, Paris, 1799, in-8° ; *De la persécution suscitée par J. F. Laharpe contre la philosophie et ses partisans, en réponse à son écrit du fanatisme dans le langage révolutionnaire*, Paris, 1800, in-8°. Le même auteur a laissé, à l'état de manuscrit, une traduction en vers des odes d'Horace. M. Chaumont-Quitry est mort à Saint-Jacques de Lisieux, le 23 mai 1841.

CHAUMONT-QUITRY (Jacques-Georges-Charles-François, comte de), frère du précédent, naquit aussi à Bienfaite, le 7 septembre 1770. Il servit dans la marine, où il devint officier supérieur, et, lors de la Révolution, il s'associa avec son frère pour créer à

Digitized by Google

Evreux une imprimerie, qu'ils firent valoir avec succès pendant plusieurs années. Le comte de Chaumont a, comme son aîné, écrit et publié quelques brochures politiques, dont les suivantes sont également citées par M. J. Quérard : *Aperçu national sur Napoléon*, Paris, 1822, in-8° ; *Adresse à Charles X*, 1825, in-4°. Ce personnage a terminé sa carrière le 4 janvier 1844.

(V. l'*Histoire de Lisieux*, par L. Du Bois, et la *France littéraire*, par M. J. Quérard.)

CHAUVEL (François-Pierre-Alexandre), né à Honfleur, le 23 décembre 1766, entra au service, en 1781, dans le régiment de Lorraine, où il devint sergent-major de grenadiers. Il fit les premières campagnes de la Révolution, fut nommé chef de bataillon au champ de Fleurus, et commanda, à l'armée Gallo-Batave, un bataillon du 49e de ligne, avec lequel, dans la journée de Berghen, il fit prisonnier le général en chef Herman et son état-major, puis s'empara de plusieurs drapeaux russes et de quatre pièces de canon. Il fit, en 1805, la campagne d'Autriche, fut cité pour sa bravoure à Austerlitz, et nommé, après cette bataille, colonel et officier de la Légion-d'Honneur.

Après s'être distingué aux batailles d'Iéna et de Friédland, il fut envoyé, en 1808, en Espagne, où il se fit remarquer au passage du Tage, à la prise de Talavera, aux combats d'Ocana, de Buen-Venida, de Villa-Garcia et au siége de Sarragosse. Il fut, en 1809, promu au grade de général de brigade. Devenu baron de l'Empire, il fit les campagnes de Russie, de Saxe et de France, et fut appelé, lors de la Restauration, au commandement du département de la Haute-Vienne.

Rentré dans la vie civile, il se retira à Orléans, où il devint colonel de la garde nationale. Il mourut

Digitized by Google

dans cette ville, le 17 juin 1838. Le général Chauvel avait, dans sa carrière militaire, reçu cinq blessures, assisté à cent vingt-cinq batailles, ou grands combats, et à quatre siéges.

(V. la *Biographie militaire* dans *Victoires et conquêtes*, et l'*Histoire d'Honfleur*, par M. Thomas).

CHAUVIN, que nous croyons être natif de Dieppe, était, sous le règne de Henri IV, l'un des plus forts armateurs de cette même ville. Il rendit, à cette époque, d'éminents services au commerce de France, et obtint du Roi, auquel il avait souvent prêté plusieurs de ses navires, le privilége exclusif de naviguer sur le fleuve Saint-Laurent, à la condition de fonder et d'entretenir une colonie aux environs de ce fleuve.

Cet armateur s'associa, en vue de cette entreprise, deux capitaines, et fit armer cinq bâtiments qu'il chargea de matériaux et d'ustensiles nécessaires à son expédition. Ils prirent la mer en 1599, et, après une heureuse traversée, ils arrivèrent en un lieu nommé Tadoussac, lieu choisi par Chauvin pour établir sa colonie. Ayant fait l'échange de ses marchandises, l'armateur Dieppois revint en France avec une riche cargaison de pelleteries, fit un second voyage à sa colonie, et mourut peu de temps après son retour à Dieppe, au moment où il projetait un troisième voyage dans le but d'aller porter des secours à ses colons, dont l'état était déjà peu florissant, et que sa mort ruina complètement.

(V. les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Dieppe*, par Desmarquets, 1er vol.)

CHEFD'HOTEL (Louis), né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, exerçait le haut commerce dans cette ville, et s'occupait, en même temps, avec distinction,

Digitized by Google

des sciences physiques et météorologiques. Reçu membre de l'Académie de Rouen, il fit à cette compagnie le compte-rendu de ses travaux scientifiques. Ses premières communications furent deux essais, l'un sur les *Tables de Pythagore*, l'autre sur une *Boîte pneumatique*. Il continua par la lecture de plusieurs mémoires traitant de la science des mathématiques chez les anciens, du perfectionnement du thermomètre, d'un instrument de son invention propre à mesurer les spirales, et d'une horloge, dont le mécanisme, également de son invention, pouvait fonctionner plusieurs années sans avoir besoin d'être remontée. Un phénomène météorologique, observé à Rouen par Chefd'hôtel, le 22 janvier 1778, fut encore pour lui l'objet d'un compte-rendu dans lequel il donna la description d'un météore qui, parti du sud à la suite d'un violent coup de tonnerre, s'allongea pendant vingt-cinq secondes, prit la forme d'un cylindre de feu, de deux pieds de diamètre et de quatre-vingts pieds de longueur, puis disparut sans détonation et sans causer aucun dommage. Chefd'hôtel mourut, le 7 mai 1799, dans la commune de Coltot (Eure).

(V. les *Précis de l'Académie de Rouen*, t. 2 et 3, et les *Mémoires biographiques* de Guilbert).

CHÊNEDOLLÉ (Charles-Julien Lioult de), né à Vire, le 4 novembre 1769, commença ses études chez les Cordeliers de sa ville natale, et les termina d'une manière brillante au collége de Juilly. Forcé, pour se soustraire à la persécution, sous le règne de la Terreur, d'émigrer avec sa famille, il emportait, pour se consoler sur la terre étrangère, un beau talent pour la poésie.

Chênedollé connut, dans son exil, Chateaubriand, qui resta toujours son ami, Rivarol et Mme de Staël, puis il se lia, en Allemagne, avec Klopstock, le chantre de la *Messiade*, auquel il dédia son poëme de l'*In-*

Digitized by Google

vention. Lorsque la tempête révolutionnaire eut cessé de gronder sur la France, le poète normand revint dans sa patrie, où il devait trouver dans M. de Fontannes un généreux ami. Il publia, en 1807, le *Génie de l'homme*, poème dont le succès assigna à son auteur une place éminente parmi les poètes qui honorent notre pays. Chênedollé fut nommé, en 1810, professeur de littérature à Rouen, plus tard, inspecteur de l'Académie de Caen et, en 1830, inspecteur-général des études.

Il avait été couronné trois fois à l'Académie de Toulouse, qui lui conféra le titre de maître ès-Jeux Floraux. Outre les deux poèmes déjà cités, on a encore du même auteur l'*Esprit de Rivarol*, en collaboration avec M. Fayolle, ouvrage publié en 1808, in-8°; *Etudes poétiques*, Paris, 1820, in-8°. Il a laissé, à l'état de manuscrit, *Titus ou Jérusalem détruite*, poème en douze chants; *Mélodies normandes;* une traduction en prose des *Odes d'Horace*, etc.

Chênedollé mourut à son château du Coisel, le 2 décembre 1833.

(V. une notice biographique, par M. Leflaguais, publiée dans les *Mémoires de l'Académie de Caen*, année 1836, une autre Notice sur sa vie et ses écrits, par M. de Sainte-Beuve, *Revue des Deux Mondes*, année 1849, et le *Supplément de la Biographie universelle*. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CHERADAME (Jean) naquit, au commencement du seizième siècle, à Argentan, selon quelques biographes, et à Séez, selon A. Pasquier. Il avait beaucoup étudié la médecine, ce qui lui fit prendre en tête de ses ouvrages le titre d'Hippocratès; puis, s'étant acquis l'estime des hommes célèbres qui contribuèrent, à cette époque, à l'établissement du collége royal de France, il y fut lui-même pourvu, vers 1540, d'une chaire de grec.

Digitized by Google

Le premier des nombreux ouvrages de ce savant helléniste a pour titre : *Grammatica isagogica*, Paris, 1521 ; le plus considérable est un dictionnaire grec, imprimé en 1543, in-f°, et dédié à François Ier. Duverdier attribue à Jean Cheradame la traduction d'un ouvrage d'Ulric de Hutten qu'il aurait intitulé : *De la Médecine du bois dit de Guaïac pour chasser la maladie de Naples, induement appelée françoise*, Lyon, sans date. On ignore l'époque de la mort de ce savant.

(V. la *Bibliothèque française* de Duverdier, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CHERADAME (Jean-Pierre), médecin distingué, de la famille du précédent, naquit à Argentan, en 1738. Il devint membre de l'Académie de médecine et trésorier de l'École de pharmacie de Paris, et travailla à la rédaction du *Codex médicamentarius.* Il termina sa carrière le 24 août 1824.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CHERADAME (Auguste), né dans le département de l'Orne, en 1796, se créa, de bonne heure, par son talent et la loyauté de sa conduite, une position élevée au barreau d'Alençon. Appelé, après 1830, à la direction du parquet de cette ville, il se distingua dans cette fonction par ses lumières et par son amour pour la légalité.

En 1835, il fut nommé conseiller près de la Cour royale de Caen, où souvent on le choisit pour présider les assises.

Comme membre du conseil de l'arrondissement d'Argentan, ce magistrat défendit avec intelligence les intérêts de l'agriculture, et publia, en 1841, une notice intitulée : *De la Patente des herbagers.* Il avait fait aussi des études approfondies sur les lois de douanes, et fait apprécier, en plusieurs circonstances, ses connaissances en pareilles matières.

Digitized by Google

M. Cheradame mourut en janvier 1848. Il faisait, depuis plusieurs années, partie du conseil d'administration de l'Association normande.

(V. une notice biographique publiée dans l'*Annuaire* de cette société, année 1850.)

CHERFILS, né à Bouville, en Caux, le 14 novembre 1737, était, avant la Révolution, avocat-conseiller et procureur du roi au bailliage de Cany. Il fut, en cette qualité, choisi par sa compagnie pour adresser un discours au Parlement de Normandie, lors de sa rentrée, le 10 octobre 1788, et nommé, l'année suivante, député du Tiers-état, pour le bailliage de Caux, à l'Assemblée nationale.

Il publia, lorsqu'il était encore dans l'exercice de son mandat, une brochure intitulée : *Solution des trois questions proposées par M. le vicomte de Noailles, sur la sanction royale à la séance de l'Assemblée nationale du* 29 *août* 1789. A. Pasquier attribue à ce député une autre brochure, ayant pour titre : *Le Vœu d'un citoyen à MM. les électeurs du département de la Seine-Inférieure*, par D. C., électeur du district de Caudebec, Rouen, Ferrand, 1791.

(V. les biographies manuscrites, par A. Pasquier. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CHERVILLE (Jean-Louis Asselin de) naquit à Cherbourg, le 10 juillet 1772. Destiné à l'état ecclésiastique, il reçut, en 1790, la tonsure des mains de l'évêque de Coutances; mais forcé par les événements de la Révolution d'abandonner cette carrière, il devint soldat.

Bientôt remarqué pour son instruction, il fut appelé à l'Ecole normale, qui venait d'être fondée, et passa de là, en qualité de commis, à la trésorerie nationale. S'étant démis de cette fonction, il se livra avec la plus grande application à l'étude des langues orien-

Digitized by Google

tales. En 1806, le ministre des affaires extérieures, pour récompenser les progrès d'un homme aussi studieux, voulut bien parler de lui à l'Empereur, qui le nomma, sur sa recommandation, second drogman du consulat de France au Caire. De Cherville exerça ces fonctions jusqu'en 1816, époque à laquelle il fut nommé vice-consul et premier drogman du consul de France en Egypte. Ce fut alors qu'il parcourut une grande partie de ce pays, et recuillit une infinité de manuscrits composés par les plus célèbres écrivains de l'Orient.

Il commenta et traduisit un grand nombre de ces manuscrits, et se livra avec ardeur à la continuation d'un travail d'une vaste étendue et qui avait pour but de retracer l'origine des nations par la comparaison et l'analyse des dialectes. Ce savant orientaliste mourut au Caire, le 25 juin 1822. Sa bibliothèque manuscrite, composée de 1,460 volumes, a été acquise par le gouvernement français, et fait aujourd'hui partie de la Bibliothèque Impériale.

(V. une notice biographique par M. V. Le Sens, de Cherbourg, publiée dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1845).

CHESNEAU (Louis-Alexandre) naquit à Rouen, le 16 juin 1793. Elève de l'école de Saint-Cyr, il entra, en 1813, avec le grade de sous-lieutenant, dans le 137e de ligne, et fit, sous les maréchaux Ney, Oudinot et Bertrand, les campagnes de Prusse et de Saxe, campagnes où il eut plusieurs fois l'occasion de se distinguer. Voyant, à la bataille de Bautzen, sa compagnie enveloppée par un escadron de cavalerie prussienne, puis son lieutenant et son capitaine tués, au moment où ils cherchaient, par d'héroïques efforts, à se dégager de cette position périlleuse, Chesneau se met à la tête de la compagnie et, au cri de vive la France! parvient, avec ses grenadiers, à se faire jour à tra-

Digitized by Google

vers les cavaliers dispersés, et a rejoindre sur le lieu du combat le régiment dont ils avaient été momentanément séparés. L'empereur, après cette belle action, voulut mettre lui-même la croix d'honneur sur la poitrine du jeune officier, qui faisait encore, en 1814, avec le grade de lieutenant, les campagnes de France et de Mayence. Rentré dans la vie civile en 1815, notre compatriote étudia le droit, fut reçu licencié, et exerça, à Rouen, de la manière la plus honorable, la profession d'avoué. En 1830, après les journées de juillet, il fut nommé chef de bataillon de la garde nationale, et, plus tard, lieutenant-colonel. Il devint aussi successivement juge-suppléant au tribunal civil, membre du conseil municipal, puis adjoint au maire et officier de la Légion-d'Honneur. Il était, depuis plusieurs années, l'un des membres les plus assidus de la Société du commerce et de la Société d'émulation.

M. Chesneau mourut à Rouen, le 7 mars 1846.

(V., dans le *Bulletin* de la Société libre d'émulation, année 1846, une notice biographique, par M. de Lérue, et les *Journaux de Rouen* du 9 mars même année.)

CHEVREUIL (Jacques), et non Duchevreuil, comme on l'a souvent écrit, naquit à Coutances, vers 1595, d'un père qui exerçait, dans cette ville, une des premières charges dans la magistrature. Il commença ses études à l'Université de Paris, et entra, après avoir fait sa rhétorique, au collége d'Harcourt, où il eut pour maître de philosophie et, plus tard, pour ami, le célèbre Pierre Padet, zélé platonicien et l'un des hommes les plus savants de son temps.

Chevreuil devint sccessivement, dans ce même collége, professeur de philosophie et principal; puis il fut aussi nommé, en 1622, syndic de l'Université. Son savoir et son éloquence lui firent une telle répu-

Digitized by Google

tation, que de nombreux écoliers vinrent, de toutes les parties de la France, écouter ses leçons, que son état maladif, qui s'aggravait de jour en jour, ne lui fit point suspendre.

Il mourut dans sa chaire de professeur, comme un soldat sur la brèche, le 30 décembre 1649. Les ouvrages laissés par Chevreuil, écrits tous en latin, sont au nombre de sept, dont l'un des plus importants est un Traité sur l'immortalité de l'âme. On cite encore de lui un autre Traité sur le libre arbitre que, l'on croit ne point avoir été imprimé.

(V. les *Mémoires historiques et littéraires sur le collége royal de France*, par l'abbé Goujet, et une notice biographique, par M. V. E. Pillet, publiée dans l'*Annuaire* de la Manche, année 1853.)

CHIBOURG (Joseph-Pierre), né à Caen, le 9 juillet 1725, était médecin en chef et professeur de clinique des hospices de sa ville natale. On a, entre autres écrits de ce savant et habile praticien, un discours dans lequel il examine par quel mécanisme les fortes affections de l'âme en suspendent les opérations, et une dissertation sur les *Différences essentielles entre la structure du fœtus et celle de l'adulte*, sujet mis au concours par l'Académie de Rouen, vers 1751, et pour lequel Chibourg obtint le premier accessit. Le mérite de ce médecin est constaté par la dédicace que lui fit, en 1766, le célèbre docteur A. Petit de son recueil de pièces concernant les *Naissances tardives.* Chibourg, qui devint, en 1784, recteur de l'Université de Caen, était membre de l'Académie, de plusieurs autres sociétés savantes de la même ville et correspondant de la Société de médecine de Paris.

Il mourut le 26 mai 1806.

(V. une notice biographique, par M. P. B. Thierry fils, Caen, 1807.)

Digitized by Google

Un membre de la même famille, Jacques-Gabriel Chibourg, né à Etrée-la-Campagne (Calvados), le 29 aout 1761, fut aussi médecin en chef des hospices de Caen et membre du conseil municipal de la même ville. Il est cité honorablement pour le zèle et pour la charité avec lesquels il s'acquitta de ces fonctions. Il termina sa carrière le 22 novembre 1818.

CHOINE (Pierre-François), né à Alençon, en 1681, fut reçu avocat au Parlement de Paris, et revint exercer sa profession dans sa ville natale. Homme de beaucoup d'esprit, il s'occupa bien plus de poésies satiriques que de jurisprudence, ce qui lui suscita plus d'une mauvaise affaire.

Ce fut surtout contre les Jésuites qu'il décocha, en vers et en prose, les plus mordantes épigrammes ; puis, prenant à partie son compatriote, le P. Couvrigny, prédicateur distingué de cette société, il composa sur lui une plaisanterie intitulée : *Chanson d'un inconnu, nouvellement découverte et mise au jour avec des remarques*, Turin, 1737 ; chanson réimprimée en 1756, sous le titre de *Mœurs des Jésuites, avec des remarques historiques et critiques.*

Choine mourut vers 1742.

(V. les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CHOISY (François-Timoléon de), né le 16 avril 1644, à Paris, selon plusieurs biographes, et en Normandie, selon Voltaire et Masseville, opinion que nous adoptons, était fils d'un intendant de Caen. Il fut élevé à Paris par sa mère, qui se plaisait à lui faire porter des habits de femme, ce qui s'alliait parfaitement avec sa jolie figure. La conduite de ce jeune homme, ainsi métamorphosé, ne fut rien moins qu'é-

Digitized by Google

difiante, et les aventures qui lui arrivèrent sous cet habit, sont consignées dans un de ses ouvrages qui a pour titte : *Histoire de Mme la comtesse des Barres*, nom qu'il s'était donné pour justifier son déguisement.

Introduit à la cour, où son esprit et quelques autres talents le firent favorablement accueillir, de Choisy y trouva bientôt d'illustres protecteurs, ce qui lui valut d'être pourvu du doyenné de Bayeux et de trois prieurés, parmi lesquels figurait celui de Saint-Lô, de Rouen. Une maladie, dont il fut attaqué, opéra sa conversion, et il publia, lorsqu'il revint à la santé, quatre dialogues, ayant pour sujets : l'Immortalité de l'Ame, la Providence, l'Existence de Dieu et la Religion. Il obtint de faire partie de l'ambassade qu'on envoyait au roi de Siam pour le convertir au christianisme, et comme il n'était encore que tonsuré, il se fit conférer la prêtrise à Siam. L'abbé de Choisy publia, lors de son retour en France, le journal de ce voyage, 1687, in-4° et in-12; il fut reçu à l'Académie française, et écrivit, sur des matières tant historiques que religieuses, plusieurs ouvrages, dont le plus important est une Histoire de l'Eglise, 11 vol. in-4° et in-12.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et la *Biographie universelle*, *etc.*)

CHORON (Alexandre-Etienne) naquit à Caen, le 21 octobre 1771, d'un directeur-général des fermes du Roi. Il fit ses classes au collége de Juilly, où il obtint de brillants succès dans l'étude des mathématiques, de la littérature et des langues savantes. Choron ne suivit pas la carrière que la nature de ses connaissances semblait lui ouvrir ; il se laissa emporter par sa passion pour l'art musical, et nul ne posséda à un plus haut degré que lui le goût de la musique, qu'il contribua à rendre populaire en France.

Digitized by Google

Il sacrifia à l'enseignement de cet art sa fortune, qui était considérable, et, après avoir été directeur des fêtes publiques, puis régisseur-général de l'Opéra, en 1815, il fut appelé à diriger l'Ecole classique de chant, école dans laquelle il s'appliqua surtout à former des sujets pour l'exécution de la musique religieuse. Les concerts donnés par ce maître, pendant plusieurs années, eurent une grande vogue, et, parmi les nombreux élèves qui s'y firent entendre, plusieurs devinrent des artistes célèbres, entre autres Mlle Rachel, la tragédienne, le compositeur Monpou et le ténor Duprez. Choron, qui, dans son enseignement, ainsi que dans ses autres travaux, n'avait pas plus ménagé sa santé que sa fortune, mourut à Paris, le 24 juin 1834. Les ouvrages qu'il a publiés sur la théorie musicale sont considérables ; ils se trouvent, ainsi que ses nombreuses compositions, énumérés à la suite d'un éloge de l'auteur, par M. L.-E. Gautier, éloge couronné par l'Académie de Caen, en 1844.

(V. les *Mémoires* de cette Société, année 1847.)

CHRESTIEN, plus connu sous le nom de maître Gervais, naquit à Vendes, dans le diocèse de Bayeux, vers le commencement du quatorzième siècle. Chargé, dans sa jeunesse, par le seigneur de Vendes, de conduire des levriers au dauphin de France, depuis Charles V, il fut remarqué par ce prince, qui le fit étudier à Paris, au collége de Navarre. Chrestien, après avoir fait de rapides progrès dans l'étude de la théologie et de la médecine, devint premier médecin et astrologue du roi Charles V, puis fut aussi pourvu, dans la suite, de plusieurs bénéfices religieux. Il était chanoine de Paris, archidiacre de l'église de Chartres, chanoine et chancelier de l'église de Bayeux, lorsqu'il fonda, à Paris, en 1370, le collége de Notre-Dame-de-Bayeux ou de maître Gervais, col-

lége destiné à recevoir les pauvres écoliers nés dans le pays du fondateur. Le bon maître Gervais dirigea, pendant plusieurs années, cette communauté, où l'on enseignait la philosophie, la théologie, la médecine et même l'astrologie; il la dota de statuts remarquables, et termina sa carrière le 3 mai 1382.

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant, et l'*Histoire de l'Université de Paris*, par Crevier, tome 2.)

CHRETIEN (Nicolas), sieur Des Croix, sur la vie duquel nous n'avons trouvé aucun détail, naquit à Argentan, à la fin du seizième siècle. Aimant à s'occuper de poésie et de compositions dramatiques, il traduisit de l'italien en vers français : *Le Ravissement de Céfale*, pièce représentée à Florence, le 9 octobre 1600, à l'occasion du mariage de Marie de Médicis avec Henri IV. Cette pièce fut imprimée à Rouen, en 1608, in-12, avec un Cantique du même auteur, présenté au dauphin le jour de son baptême. On a encore de Chrétien Des Croix plusieurs tragi-comédies dont voici les titres : *Les Portuguais infortunés*, *Alboin*, *Amnon et Thamar*, *les Amantes ou la grande Pastorelle*. Ces pièces ont été recueillies et imprimées à Rouen, en 1613, 1 vol. in-12.

(V. la *Bibliothèque française*, par l'abbé Goujet, tome 8).

CIBOLE (Robert de), né à Breteuil, en Ouche, vers la fin du quatorzième siècle, était docteur en théologie et doyen du chapitre de la cathédrale d'Evreux. Il devint camérier du pape Nicolas V, et chancelier de l'Université de Paris, dont il fut l'un des premiers réformateurs. Cibole se fit l'un des défenseurs de Jeanne-d'Arc, qu'il justifia, dans un écrit, des imputations calomnieuses des Anglais. Il termina sa carrière en 1460. On cite de cet éminent

Digitized by Google

personnage un *Commentaire sur les Epîtres de Saint-Paul*, dont le manuscrit appartenait à la bibliothèque du chapitre de la cathédrale d'Evreux.

(V. l'*Histoire du diocèse d'Evreux*, par Le Brasseur, et l'*Histoire de l'Université de Paris*, par Crevier, t. 4.)

CIDEVILLE (Pierre-Robert Le Cornier de), né à Rouen, le 2 septembre 1693, succéda à son père dans sa charge de conseiller au Parlement de Normandie. Ce magistrat cultiva les arts qui font l'ornement de l'esprit; aussi la peinture, la musique et surtout la poésie furent-elles l'objet de son culte le plus fervent. Ce fut à ce culte qu'il dut d'être lié d'une étroite amitié avec Voltaire, dont il avait été le camarade d'étude au collége Louis-le-Grand, amitié qui, de l'aveu de Voltaire lui-même, dura plus de cinquante ans. L'illustre auteur de la *Henriade* faisait du jugement et des écrits de Cideville un cas particulier, ainsi que le constate un grand nombre de lettres qu'il lui adressait, et dans lesquelles se trouvent des passages comme celui-ci: « A qui donnerais-je les prémices de mes ouvrages, si ce n'est à celui qui joint le don de bien juger au talent d'écrire avec tant de grâce et de facilité? » Et, en effet, Voltaire, pour beaucoup de ses écrits, avait souvent accepté les conseils et la critique de son modeste ami, chez lequel il vint, en 1730, chercher un refuge contre la persécution, et où il écrivit, dit-on, deux de ses tragédies, *Eryphile* et la *Mort de César* (1). De Cideville ne négligea aucune occasion d'être utile à sa ville natale. Déjà il avait contribué, par son crédit, à la doter d'une école de dessin, à la tête de laquelle il avait fait placer J.-B. Descamps,

(1) De Cideville demeurait alors rue de l'Écureuil.

Digitized by Google

et il obtint encore, avec le concours de son célèbre compatriote Fontenelle, des lettres patentes en faveur d'une académie ayant pour objet d'encourager, dans la même ville, les sciences, les lettres et les arts. Ce magistrat littérateur, qui a beaucoup écrit, n'a fait imprimer aucune de ses productions, et a légué à l'académie, qu'il avait contribué à fonder, sa riche bibliothèque, dans laquelle se trouvait une grande partie de ses manuscrits.

Un recueil écrit de sa main et intitulé : *Journal depuis* 1743 *jusqu'en* 1775, fait partie des manuscrits de la bibliothèque de Rouen, où se trouve aussi le portrait de l'auteur. De Cideville mourut à Paris, le 5 mars 1776. Son éloge académique a été fait par M. Haillet de Couronne.

(V. notre Notice biographique publiée dans la *Revue de Rouen*, juillet 1846.)

CIERREY (Guarin de), né dans le diocèse d'Evreux, fut élu évêque de cette ville, en 1193. Ce prélat, qui n'avait point respecté l'interdit lancé, en 1197, par Gauthier, son métropolitain, sur toute la province ecclésiastique de Normandie, fut, ainsi que l'évêque de Lisieux, condamné par le Saint-siége apostolique à venir se jeter aux genoux de l'archevêque de Rouen, et à déposer à ses pieds la mître et la crosse pontificales. De Cierrey déféra à cette sentence, reçut l'absolution, et retourna dans son diocèse, où il mourut en 1201. Il fut inhumé dans le chœur de l'église de l'abbaye de la Noë, diocèse d'Évreux.

(V. l'*Histoire des évêques d'Evreux*, par M. A. Chassant et G. E. Sauvage.)

CIVILLE (François de), né à Rouen, vers 1536, est ce brave capitaine du parti calviniste qui, ainsi qu'il le disait lui-même, « avait été trois fois mort et enterré, et, par la grâce de Dieu, trois fois ressus-

Digitized by Google

cité. » Il fut d'abord enterré avec sa mère, qui, lorsqu'elle mourut, le portait encore dans son sein, d'où il fut retiré vivant et comme par miracle, quelques jours après. Blessé grièvement en combattant au siége de Rouen, en 1562, il fut enterré avec les morts, au pied des remparts et exhumé par son domestique, qui, en voulant lui donner une sépulture plus honorable, s'aperçut qu'il donnait encore signe de vie. Enfin, peu de temps après cette exhumation, il fut précipité d'une fenêtre sur un monceau de fumier où il demeura comme enseveli pendant trois jours.

Le capitaine de Civille, duquel la Providence avait pris un si grand soin, passa quelques années en Angleterre, où il rendit d'importants services à la reine Elisabeth, qui lui en exprima sa reconnaissance par le présent qu'elle lui fit d'une bague et de son portrait.

De retour dans sa patrie, il embrassa la cause de Henri IV contre la ligue, et alla lever, en Ecosse, à ses frais, pour soutenir cette cause, un corps de 3,000 hommes. Henri IV, monté sur le trône, n'oublia point le brave gentilhomme rouennais, dont il récompensa la fidélité et le dévouement en l'honorant de plusieurs dignités. De Civille était commandant de Fontaine-le-Bourg lorsqu'il termina sa carrière, dans sa soixante-quinzième année.

Il avait publié, en 1606, une relation des aventures qui lui advinrent au siége de Rouen. Ce livret, qui est aujourd'hui de la plus grande rareté, se trouve à la bibliothèque de cette même ville.

CIZEVILLE, né à Forges-les-Eaux, en 1745, étudia la médecine sous les célèbres médecins Le Cat et Vicq-d'Azir. Il entra, à vingt ans, en qualité d'aide-major, dans les mousquetaires noirs, revint, après quelques années, exercer sa profession au lieu de sa naissance, et se distingua par une pratique éclairée. Nommé par le gouvernement médecin impérial pour

le traitement des épidémies dans l'arrondissement de Neufchâtel, il justifia, dans l'accomplissement de cette tâche difficile, la confiance qu'il s'était acquise par de bonnes et solides études, et fut honoré du titre de membre correspondant de plusieurs sociétés savantes. Cizeville communiqua à l'Académie de Rouen et à la Société libre d'émulation de la même ville, les deux publications suivantes : *Statistique de Forges-les-Eaux*, où se trouvent des détails intéressants touchant l'établissement des eaux minérales dans cette localité, leurs propriétés et les cures qu'elles ont produites ; puis une *Description des Emplacements qu'il faut choisir de préférence pour la construction des laiteries, etc.*

Ce savant médecin mourut à Forges-les-Eaux, le 29 décembre 1807.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

CLAIRVILLE (De) naquit à Rouen, dans la première moitié du dix-septième siècle. Il fut l'un des lauréats distingués de l'Académie française, où il remporta, de 1685 à 1698, trois prix d'éloquence et de poésie ; c'est tout ce que nous connaissons de ce personnage, mentionné par Masseville dans son *Histoire de Normandie.*

CLAMORGAM (Louis-Pierre-Charles), naquit à Valognes, en juin 1770, d'une famille qui tenait un rang honorable dans le commerce. Il fut, lorsqu'il n'avait encore que 17 ans, admis, comme volontaire, dans la marine royale ; il y resta pendant près de deux ans, et abandonna cette carrière pour l'étude du droit. Après avoir été reçu avocat à Caen, il revint exercer cette profession dans sa ville natale jusqu'en 1793, époque à laquelle il prit du service, et fut incorporé, comme simple soldat, dans le 2e régiment de dragons, où il devint capitaine l'année suivante.

Digitized by Google

Licencié en 1796, il rentra dans ses foyers et reprit sa profession d'avocat, qu'il continua pendant trente années avec un remarquable talent et un grand désintéressement. En 1801, il fut nommé membre du conseil de la commune, et maire de Valognes pendant les Cent-Jours, fonction difficile à cette époque, et dans laquelle il donna des preuves éclatantes de courage civil. Appelé de nouveau, en 1826, à administrer cette ville avec le même titre, il reçut, en 1829, en récompense de sa bonne gestion, la croix de la Légion-d'Honneur. Il fut, après la Révolution de juillet, nommé sous-préfet de son arrondissement, fonction qu'il exerça jusqu'à sa mort, arrivée le 25 juillet 1839.

« Chacun (dit un biographe, en parlant de M. « Clamorgam) rendait justice à la bonté de son cœur, « à l'élévation de ses sentiments, à son application « à ses devoirs, à son incorruptible probité, à son « esprit de conciliation, et à la sincérité de son pa- « triotisme. »

(V. l'*Annuaire* publié par l'Association Normande, année 1840, et l'*Annuaire de la Manche*, année 1842.

CLAVIGNY (Jacques de la Mariouse de) naquit dans le diocèse de Bayeux, vers le commencement du dix-septième siècle. Il obtint d'abord une cure près de Thorigny, devint chapelain du roi, et fut pourvu de plusieurs bénéfices ecclésiastiques. Ce personnage a donné les ouvrages suivants, qui tous ont été imprimés à Bayeux :

Vie de Guillaume-le-Conquérant, 1675 ; *L'Esprit des psaumes dont l'Eglise se sert le dimanche ; Les Prières que David à faites à Dieu comme roi ; Du Luxe selon les sentiments de Tertulien, de saint Basile et de saint Augustin.*

Digitized by Google

Clavigny de la Mariouse termina sa carrière vers l'année 1702.

(V. le *Dictionnaire de Moréri.*)

CLÉMENCE (Joseph-Guillaume), né au Havre, le 9 octobre 1717, était vicaire-général de l'église de Poitiers, et devint chanoine de la Cathédrale de Rouen. Savant philologue et profond théologien, il possédait encore parfaitement plusieurs des langues anciennes, telles que le grec, l'hébreu et le syriaque. Cet ecclésiastique a écrit et publié les ouvrages dont voici les titres : *Défense des livres de l'Ancien-Testament, contre l'écrit de Voltaire, intitulé la Philosophie de l'Histoire*, Rouen, Dumesnil, et Paris, Pillet, 1768, in-8° ; *Les Caractères du Messie, vérifiés en Jésus de Nazareth*, Rouen, Dumesnil, 1776, 2 vol. in-8° ; *L'Authenticité des livres, tant du Nouveau que de l'Ancien-Testament démontrée et leur véridicité défendue*, etc. Paris, Moutard, 1782, in-8°. L'abbé Clémence termina sa carrière à Quevilly, le 6 août 1792.

(V. *Les Mémoires biographiques* de Guilbert, et la *France littéraire* de J. M. Quérard. Portr. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

CLÉMENT (Pierre-Louis), né le 12 décembre 1766, à Cartigny (Calvados), fit ses études à l'Université de Caen, et fut reçu avocat au Parlement de Paris, peu de temps avant la Révolution. A l'approche des jours néfastes, il alla habiter la ville de Saint-Lô, où il professa la rhétorique, et devint, en 1792, l'un des administrateurs du département de la Manche. Plus tard, il fut nommé membre du conseil de préfecture, avec le titre de secrétaire-général, fonctions qu'il conserva jusqu'à la Restauration, et député en 1815, à l'époque des Cent-Jours. M. Clément, à partir de 1818, administra, pendant vingt-deux ans,

Digitized by Google

à différentes reprises, comme premier magistrat municipal, la cité qu'il avait choisie pour résidence. Il fit aussi partie du Conseil-général du département, et fut, en récompense de ses éminents services, nommé officier de la Légion-d'Honneur. Cet honorable citoyen qui, ainsi que le dit son biographe, s'était occupé, pendant plus d'un demi-siècle, des intérêts du département, et surtout de ceux de la ville de Saint-Lô, a terminé sa carrière le 4 novembre 1852. M. Clément, lorsqu'il était conseiller de préfecture, avait rédigé, pour l'an XII, un almanach qui, plus tard, fut continué sous le titre d'*Annuaire de la Manche*.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association Normande, 1854, une notice biographique, par M. J. Travers.)

CLÉRÉE (Jean), né. vers 1445, à Blainville, diocèse de Coutances, entra dans l'ordre des Frères-Prêcheurs, où il se fit remarquer par son savoir et par son éloquence. Il prêcha dans les principales églises de Paris et de la province, puis devint confesseur de Louis XII, qu'il suivit dans son expédition d'Italie. Elu, en 1507, général de son ordre, il fit, à l'occasion de son élection, le voyage de Rome, pour porter ses remerciements au Saint-Père, et mourut, à son retour, près de Pavie, le 10 août 1507, dans le couvent de Saint-Apollinaire, où il fut inhumé. D'autres biographes prétendent qu'il termina sa carriere à Dijon, dans une maison de son ordre. Les sermons de ce religieux, qui sont dans le goût de ceux de Maillard et de Menot, ont été imprimés à Paris, en 1526 et 1529, par les soins de Jean Du Chastel, de Vire.

(V. la *Bibliothèque des écrivains de l'ordre de Saint-Dominique*, t. 2, et l'*Histoire de l'Université*, par Crevier, t. 5.)

Digitized by Google

CLÉREL (Nicolas), né à Rouen, au commencement du seizième siècle, était curé de Connelles, dans le diocèse d'Evreux, lorsqu'il devint chanoine de la cathédrale de Rouen. Il fut, en cette qualité, nommé député du clergé aux Etats-Généraux de la province, tenus dans la métropole, en 1577 et 1578, et publia, en 1579, l'histoire de ces Etats, où se trouve en entier le discours qu'il y prononça.

(V. l'*Histoire de Rouen*, par Farin, t. 1, et l'*Histoire de Normandie*, par Masseville.)

CLÉROT, né à Rouen, vers la fin du dix-septième siècle, était avocat au Parlement de Normandie, et s'occupait en même temps d'études historiques. Il a donné sur l'histoire de la Normandie, et particulièrement sur celle du pays de Caux, plusieurs dissertations curieuses, dont voici les titres : *Conjectures sur le lieu où était situé le palais appelé Vetera-Domus (Mercure de France*, juillet 1733); *Avantages des personnes mariées en Normandie* (*Mercure de France*, août et septembre 1733); *Dissertation sur l'origine des Peuples du pays de Caux (Mercure de France,* septembre 1736, janvier, août et décembre 1739). Cette dernière dissertation est pleine de recherches curieuses sur les anciens habitants de ce pays, sur leurs mœurs, leur culte et leur commerce. On y trouve également un grand nombre d'étymologies servant à fixer les noms de plusieurs localités de Normandie. Clérot a donné aussi une savante dissertation sur le commerce des Phéniciens et des habitants d'Alexandrie, dans les Gaules septentrionales (*Mercure de France*, juillet 1742).

CLIEU (Jean-Baptiste de), né à Dieppe, en 1629, fut, pendant de nombreuses années, curé de Notre-Dame du Havre, et se voua sans réserve à l'instruction, à l'édification et au bonheur de ses paroissiens.

Digitized by Google

Savant dans la science théologique, il employa ses veilles à étudier et à écrire. Son principal ouvrage a pour sujet le système du nouvel univers de l'Apocalypse, 8 vol. in-8°, texte latin. Chacune des parties de cet ouvrage, dédiées à la Vierge, contient de curieuses notices sur l'histoire du Havre.

(V. *Petite géographie de la Seine-Inférieure*, par M. J. Morlent.)

CLIEU (Gabriel-Mathieu de), parent du précédent, naquit à Dieppe, en 1687, d'une famille qui tenait un rang distingué dans la marine. Promu, en 1718, au grade de capitaine d'infanterie, il passa à la Martinique, et ce fut là qu'il conçut le projet d'enrichir les colonies françaises de la culture du café. De retour en France, il obtint du Gouvernement un de ces précieux arbustes, pris au Jardin-des-Plantes, puis se rembarqua pour la Martinique, en 1723, veillant incessamment, pendant la traversée, sur cet arbuste qui demandait à être souvent et abondamment arrosé. L'équipage ayant manqué d'eau, de Clieu, qui lui-même ne disposait que d'une très-petite ration, endura pendant plusieurs jours une soif ardente, afin de pouvoir arroser et conserver sa plante. Lorque, après toutes sortes de difficultés, notre compatriote jeta l'ancre au Port-Saint-Pierre, il ne restait plus une seule goutte d'eau à bord, mais le pied de café était sauvé, et la colonie allait être dotée d'une nouvelle source de richesses. De Clieu, en récompense de son dévouement, fut nommé par le Roi gouverneur de la Guadeloupe, et c'est à cet honorable Dieppois que l'on doit la fondation de la ville et du port de la Pointe-à-Pître. Il s'était distingué au bombardement du Havre, où il commandait les batteries flottantes, et reçut, la veille de sa mort, la grand'-croix de l'ordre royal et militaire de Saint-Louis.

Il termina sa carrière à Paris, le 29 novembre

Digitized by Google

1774, à l'âge de quatre-vingt-sept ans. La ville de Dieppe a donné le nom de Clieu à l'une de ses rues.

(V. *Recherches archéologiques sur la Normandie*, par M. L. Du Bois, 1843, in-8°; et une notice biographique, avec portait, par M. l'abbé Lecomte, *Revue de Rouen*, décembre 1848. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CLOUET (Eusèbe), né à Alençon, dans la seconde moitié du seizième siècle, appartenait à une famille qui professait le protestantisme. Elevé dans la religion de ses pères, il fit, plus, tard abjuration, et entra chez les religieux de l'ordre des Récolets, où il passa le reste de sa vie dans l'exercice des vertus chrétiennes. On a de ce religieux plusieurs ouvrages ascétiques.

(V. l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 6, et les *Mémoires sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

CLOUET (Pierre-Romain), né à Coutances, le 7 août 1748, de parents peu favorisés de la fortune, embrassa l'état ecclésiastique, et devint grand-vicaire de la cathédrale de Lisieux. Appelé à Paris, avant la Révolution, il s'y fit bientôt connaître par son talent pour la prédication, ce qui lui valut des témoignages de bienveillance de la part de Louis XVI, et le titre d'aumônier du Roi. L'abbé Clouet aida son compatriote Le Tourneur dans sa traduction du théâtre de Shakspeare, et, après avoir heureusement échappé aux persécutions des mauvais jours de la Révolution, il se livra à l'étude des sciences naturelles. Il obtint, sous le gouvernement impérial, les emplois de professeur-interprète et de bibliothécaire à l'Ecole des Mines, et termina sa carrière à Paris, en 1810. Cet ecclésiastique était membre de l'Athénée des arts de Paris, membre correspondant de l'Académie de

Digitized by Google

Rouen et de plusieurs autres sociétés savantes.

Il a publié un *Atlas de Géographie*, un *Dictionnaire de Minéralogie*, et traduit, de l'allemand, des mémoires relatifs à la science minéralogique.

(V. une Notice biographique, par M. J. Le Tertre, publiée dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1829.)

COESSIN (François-Guillaume) naquit à Montgommery-Saint-Germain, près de Lisieux, le 7 octobre 1779, et non à Lisieux, en 1782, ainsi que l'ont écrit plusieurs biographes. Dès le commencement de la Révolution, ce personnage se singularisa par son enthousiasme civique et prit le nom significatif de Mucius Scévola. Plus tard, il accompagna, à Cayenne, le conventionnel Clouet, qui devait fonder, dans cette colonie, une république modèle ; puis, de retour en France, Coessin, passant de l'exagération politique à l'exagération religieuse, fonda à Paris, vers 1810, sous le titre de *Maison grise*, un établissement dans lequel il se proposait, par son enseignement, d'élever l'homme au plus haut degré de la perfection chrétienne.

Cet illuminé, qui prêchait, dogmatisait et écrivait avec le zèle et la conviction d'un véritable thaumaturge, ne fit que peu de prosélytes, et mourut presque oublié à Paris, le 15 septembre 1843. Il a publié les ouvrages dont voici les titres : *Les Neuf Livres, suivis de la Théorie de l'Envahissement et d'un Aperçu général de la Théorie des Formes sociales*, Paris, 1809; *Considérations sur l'Etat religieux et politique de l'Euroqe, et en particulier de la France, précédées d'un Discours de Bonaparte, premier consul, aux Curés de Milan*, Paris, 1819; *Premier Bulletin des Enfants de Dieu réunis aux Familles spirituelles, adressé aux Enfants de Dieu dispersés sur la terre*, Paris, 1829.

(V. la *Biographie* de Rabbe, la *France littéraire*

Digitized by Google

de J.-M. Quérard, la *Littérature française contemporaine* et l'*Histoire de Lisieux*, par M. L. Du Bois.)

COGE (Jacques-François), né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, fut d'abord clerc au séminaire de Joyeuse, et devint ensuite chanoine de Poitiers. Il composa, entre autres poésies latines, une Hymne pour l'office de la dévotion au sacré cœur de Marie, sujet qui avait été mis au concours par l'Académie des Palinods de Rouen, où l'hymne de Coge fut couronnée, en 1752. Cette pièce se trouve dans le recueil publié à Rouen par Machuel, en 1753.

(V. *Notice historique sur l'Académie des Palinods de Rouen*, par M. A.-G. Ballin.)

COHON (Jacques Truel, seigneur de) naquit à Alençon, vers la moitié du dix-septième siècle. Après avoir servi quelques années en France, dans le génie, il passa au service du Portugal, où il fut fait successivement chevalier de l'ordre de Saint-Jacques, lieutenant-général d'artillerie et ingénieur-major de la province d'Abeïra. Jacques de Cohon a composé, pendant son séjour en Portugal, un ouvrage de mathématiques et levé un grand nombre de plans.

De retour en France, il y termina sa carrière vers 1715.

(V. les *Mémoires historiques d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2.)

COIGNY (François de Franquetot de), comte, duc, puis maréchal de France, naquit au château de Franquetot, près de Carentan, le 16 mars 1670. Il servit d'abord en Flandre, ensuite sur le Rhin, et se signala par un acte de bravoure, en emportant, l'épée à la main, un ouvrage avancé au siége de Landau. Le maréchal de Villars, lors de sa glorieuse campagne dans le Milanais, en 1734, se sentant accablé par

Digitized by Google

l'âge, remit son commandement à de Coigny, comme au plus ancien de ses lieutenants. Ce dernier, qui était alors colonel-général des dragons, se distingua, cette même année, aux batailles de Parme et de Guastalla contre les Impériaux. Il fut nommé maréchal de France en 1741, commanda encore en Allemagne en 1743, et mourut à Paris, le 18 octobre 1759. Il avait été créé chevalier des ordres du Roi et de la Toison d'Or. On a imprimé la *Relation de la bataille de Guastalla*, 1734, in-4°, et la *Campagne du maréchal de Coigny en Allemagne en* 1743; 1761, 3 vol. in-12.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

COISEL (Honoré), né à Saint-Georges du Rouelley (Manche), partit, comme volontaire, en 1792, dans le 5e babaillon de la Manche. Il fit, cette même année, avec le grade de lieutenant, la campagne de Vendée, puis fut incorporé dans la 129e brigade d'infanterie de ligne. Il prit part aux campagnes de la Moselle, du Rhin et du Danube, sous le commandement du général Moreau. Remarqué pour sa bravoure par le général Loison, lors de la défense du mont Saint-Gothard, il devint officier d'ordonnance et aide-de-camp de ce général, qu'il suivit en Italie et en Allemagne. A l'attaque du pont d'Elchingen, le 14 octobre 1808, Coisel, avec l'aide d'un sapeur, rétablit le passage, sous une fusillade des plus meurtrières, action d'éclat qui lui valut le grade de chef-de-bataillon et la croix d'officier de la Légion-d'Honneur. Il accompagna également le général Loison en Portugal, lorsqu'il y fut envoyé, en 1808, avec le commandement d'un corps d'armée; cette campagne devait être la dernière du brave Coisel, qui fut emporté par un boulet dans l'affaire de Mezaofrio, au moment où il exécutait, à la tête de sa colonne, une charge vigoureuse pour l'attaque d'un pont.

Digitized by Google

(V. *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

COLLEN-CASTAIGNE (Edouard-Ferdinand), né à Bolbec, le 30 janvier 1795, se livra, comme sa famille, à une branche d'industrie florissante dans cette ville, la fabrication des toiles peintes. Cet honorable manufacturier fut, tour à tour ou simultanément, inspecteur de l'Association normande, membre de la Société d'Emulation de Rouen, de la chambre consultative des arts et manufactures de Bolbec, du conseil des prud'hommes et du bureau de bienfaisance de la même ville, toutes fonctions gratuites dont il s'acquitta avec la plus scrupuleuse exactitude. Possédant le goût des arts et de la littérature, cet homme de bien a écrit et publié, outre plusieurs mémoires sur différents sujets, un *Essai historique et statistique sur la ville de Bolbec*, Rouen, N. Périaux, 1839. M. Collen-Castaigne, auquel une constitution robuste promettait une longue carrière, devait être victime d'un accident bien déplorable : en cherchant à éteindre le feu qui s'était communiqué à son lit, où depuis longtemps il avait l'habitude de lire le soir, il fut atteint de nombreuses et profondes brûlures, dont les suites déterminèrent sa mort, le 30 janvier 1854.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1855, une notice biographique, par M. Bourdin, et la *Revue de Rouen* de décembre 1840).

COLLOMBEL DE BOIS-AULARD (Porcien) naquit à L'Aigle, en 1730. Riche propriétaire de la contrée, il fut, en 1789, élu par la ville d'Alençon député du Tiers-Etat à l'Assemblée Nationale. C'est tout ce que nous savons de ce personnage, qu'il ne faut pas confondre avec Collombel ou Colombel, député de la Meurthe à la Convention et au conseil des Cinq-Cents.

(V. un port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

Digitized by Google

COLLOMBEL (Louis-Gabriel-Sylvestre), fils du précédent, naquit à L'Aigle, le 22 février 1766. Il avait à peine seize ans, et il faisait encore ses études, lorsqu'il s'enrôla dans le 4e bataillon de l'Orne. Il fut bientôt nommé lieutenant au 1er escadron de cavalerie nationale parisienne, puis aide-de-camp du général Michaud, qui commandait alors à l'armée du Rhin. A vingt-un ans, il était capitaine de la compagnie d'élite du 13e chasseurs à cheval; il devint ensuite commandant de place et chef d'escadron, le 12 mai 1809. Il combattit successivement sur le Rhin, en Italie et en Suisse, fit les campagnes d'Autriche, d'Espagne et de Portugal, fut nommé chevalier de la Légion-d'Honneur, en 1804, et officier du même ordre, en 1812. Dans le cours de ses nombreuses campagnes, il reçut quatre blessures, fut fait prisonnier par les Anglais, en 1812, et s'échappa, la même année, en affrontant la mer sur une frêle embarcation.

Rentré dans la vie privée, après la Restauration, ce brave officier fit succéder le repos à ses longues fatigues, jusqu'en 1830, époque à laquelle il fut appelé à la sous-préfecture de l'arrondissement de Falaise. Il y remplit ces fonctions avec distinction jusqu'en 1841, et termina sa carrière en mars 1853.

(V. une notice biographique publiée dans l'*Annuaire normand*, année 1854.)

COLOMBEL (Nicolas), né à Sotteville-lès-Rouen, en 1646, fit connaître fort jeune ses heureuses dispositions pour la peinture. Envoyé à Paris pour les cultiver, il eut le bonheur d'entrer dans l'atelier du célèbre peintre Eustache Lesueur, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Après la mort de ce maître, auquel il avait aidé dans plusieurs de ses travaux, il fit le voyage de Rome, empressé d'aller y contempler, pour les étudier, les chefs-d'œuvre d'un art dans lequel il avait commencé à se distinguer.

Digitized by Google

Il étudia plus particulièrement Raphaël, le Poussin et le Dominiquin, puis composa, à la manière de ces admirables modèles, quatre tableaux d'histoire représentant : *Jésus-Christ chassant les marchands du temple ; Jesus-Christ guérissant les deux aveugles de Jéricho ; la Femme adultère ; Jésus-Christ chez les Pharisiens.* Ces tableaux, auxquels les connaisseurs donnent de justes éloges, méritèrent à l'artiste normand l'honneur d'être reçu membre de l'Académie de Saint-Luc de Rome. De retour à Paris, en 1694, Colombel se lia d'amitié avec Mignard, qui avait beaucoup d'estime pour son talent, et qui le présenta à l'Académie royale de peinture, où il fut admis et dont il devint professeur.

Son tableau de réception avait pour sujet les *Amours de Mars et de Rhéa*, tableau qui, de nos jours, faisait partie du musée Napoléon. Cet artiste fut occupé, par les ordres de Louis XIV, à décorer de ses peintures les châteaux de Versailles et de Meudon. On distingue parmi ses meilleures compositions : *Orphée jouant de la lyre, Moïse sauvé des eaux, Moïse défendant la fille de Jéthro.* Il a aussi composé plusieurs tableaux d'église très-estimés. Le musée de Rouen en possède un de ce genre, représentant une Sainte-Cécile, dont l'exécution, dans son ensemble, est d'un fini précieux. Ce peintre, l'un des plus gracieux de l'école française, mourut à Paris, en 1717.

(V. *la Galerie des peintres célèbres*, par Le Carpentier, la *Biographie universelle*, etc. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

COLOMBY (François Cauvigny, sieur de), né à Caen, vers 1588, était parent et élève de Malherbe, qui lui accordait un bon esprit, mais peu de génie pour la poésie.

Il fut l'un des premiers membres de l'Académie française, et obtint, à la cour, le titre d'orateur du

Digitized by Google

Roi pour les discours d'état, charge créée pour lui, et qui fut supprimée à sa mort. Dégoûté du monde, Colomby finit par y renoncer, prit l'habit ecclésiastique sans exercer le sacerdoce, et mourut en 1648.

Il a traduit et composé plusieurs ouvrages en vers et en prose, dont voici les principaux : *Le Premier livre des Annales de Tacite, avec des observations politiques, topographiques et historiques*, in-8°, Paris, 1613 ; *Réfutation de l'astrologie judiciaire*, Paris, 1614; *Histoire de Justin*, traduite en français par le commandement du Roi, Tours, 1616, in-8° ; *Les Plaintes de la belle Caliston au grand Aristarque, durant sa captivité*, poème, Paris, 1616 ; *De l'Autorité des Rois*, 1631, in-4°. La majeure partie des poésies de cet auteur furent publiées dans les recueils du temps.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet ; le *Dictionnaire de Moréri* et la *Biographie universelle*.)

COLOMBY (Samuel-Anne de Jolivet, vicomte de) naquit à Caen, le 26 mars 1765, d'un maître des comptes. Il était destiné à la carrière des armes, mais, à la mort de son père, il fut, bien qu'il n'eût encore que seize ans, appelé, en vertu d'une dispense, à lui succéder dans sa charge. Au fort de la Révolution, M. de Colomby, resté fidèle à la noble devise de sa famille : *Pro Deo ac Rege*, s'empressa, après une détention de plusieurs mois, d'aller rejoindre les princes retirés à Coblentz. Il servit dans leur armée comme garde-du-corps, puis, passant en Angleterre, il prit part à l'expédition de Quiberon. Lors de la première Restauration, il entra de nouveau dans les gardes-du-corps, et accompagna, en cette qualité, Louis XVIII dans sa retraite à Gand, où il fut nommé chef d'escadron et chevalier de Saint-Louis. Il continua à servir jusqu'en 1817, époque à laquelle furent licenciés ceux des gardes qui étaient âgés de plus de

Digitized by Google

cinquante ans. Rentré dans la vie civile, M. le vicomte de Colomby sut s'y rendre utile par son active participation aux affaires publiques et à toutes les œuvres de bienfaisance.

Il termina sa carrière à Caen, le 3 novembre 1852, et fut inhumé dans la commune de Colomby, où reposaient déjà plusieurs membres de sa famille.

La *Gazette de France* et les journaux de Caen lui ont consacré des notices nécrologiques.

(V. l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1853.)

COMBRAY (Geneviève de Brunelle, veuve Hély de) naquit à Rouen, en 1740, d'un président à la Cour des comptes. Dévouée à la cause des Bourbons, elle y sacrifia, après la Révolution, une grande partie de sa fortune, qui était considérable, et ne cessa pas, sous le gouvernement impérial, d'entretenir avec l'étranger des relations très-actives. Ses opinions étant bien connues, elle se trouva impliquée dans l'affaire du vol, à main armée, de la recette des villes d'Alençon et d'Argentan, commis le 7 juin 1807, et dont l'esprit de parti avait été le seul mobile. Arrêtée et amenée à Rouen avec sa fille, Mme Aquet de Férolle, qui, elle aussi, était compromise dans cette même affaire, Mme de Combray, après dix-huit mois de détention, comparut, avec vingt-deux co-accusés, devant la cour de justice criminelle spéciale, qui la condamna, le 30 décembre 1808, à vingt-deux ans de réclusion. Mme Aquet et neuf des autres inculpés furent condamnés à la peine capitale, jugement qui reçut sa trop sanglante exécution. Mme de Combray, dont les malheurs avaient excité parmi ses nombreux amis les plus vives sympathies, fut, au retour des Bourbons, rendue immédiatement à la liberté, et des lettres patentes, signées du Roi, le 18 août 1814, vinrent annuler le jugement prononcé contre elle.

Digitized by Google

Accueillie à la cour avec beaucoup de bienveillance, cette dame ne survécut que peu d'années à sa réhabilitation.

(V. le *Journal de Rouen* du 30 décembre 1808, le *Moniteur* du 21 septembre 1814, et un article de M. de Chennevière, *Revue de Rouen*, 1847.)

COMBRAY (Armand-Thimoléon de), fils de la précédente, naquit à Falaise, en 1764. Destiné, comme ses frères, à la carrière des armes, il entra à l'école militaire, et, par des motifs que nous ignorons, il obtint l'autorisation de faire un voyage lointain. Il se trouvait en Orient, lorsque la Révolution éclata en France, et revint immédiatement dans sa patrie, qu'il fut forcé d'abandonner en 1791. Il passa en Angleterre, où il séjournait encore lorsqu'il apprit l'arrestation de sa mère et de sa sœur. L'espoir de les sauver le fit accourir à leur secours, mais il ne put rien obtenir en leur faveur. M. de Combray, resté en France, y vécut des débris de sa fortune, se livrant entièrement à son goût pour l'étude et les recherches savantes.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains.*)

COMTE (Le). V. Le Comte.

CONSTANCE (Nicolas-Joseph), né au Havre, le 20 juin 1629, appartenait à l'ordre de Saint-François. Ce savant religieux découvrit, en 1669, au prix de toutes sortes de sacrifices, les sources d'eau vive qui alimentent aujourd'hui la ville du Havre. Cette cité, reconnaissante d'un aussi grand bienfait, a donné depuis peu, à l'une de ses rues, le nom de *Frère Constance.*

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et l'*Écho du Havre* du 24 janvier 1855.)

Digitized by Google

CONSTANTIN (Robert), né à Caen, vers 1530, étudia la médecine et fut reçu docteur dans l'université de cette ville, où il devint, plus tard, professeur de belles lettres. Très-versé dans la langue grecque et dans la langue hébraïque, il se rendit à Agen pour suivre les leçons de Jules-César Scaliger, et fut pris en affection par ce savant, qui le fit son commensal et le chargea, peu de temps avant sa mort, de la publication de plusieurs de ses ouvrages, qu'il laissait imparfaits. Après avoir obtenu le titre de médecin de la reine Marie de Médicis, Constantin voyagea dans toute l'Europe et se fixa en Allemagne, où il termina sa carrière, le 27 décembre 1605, à l'âge de soixante-quinze ans, et non de cent cinq ans, comme l'ont écrit par erreur de l'Estoile et de Thou. On n'a de lui qu'un seul ouvrage fort estimé encore des hellénistes, c'est : *Lexicon græco-latinum*, dédié aux magistrats de la ville de Caen, Genève, 1562, 2 vol. in-f°, plusieurs éditions ; mais on lui doit la publication de plusieurs ouvrages avec de nombreuses et savantes annotations, parmi lesquels : *Corn. Celsi de re medicâ libri VIII ; Sereni poema medicinale, Rhemnii poema de ponderibus et mensuris, cum annotat.*, Lyon, 1549 et 1564, in-16.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

CONTÉ (Nicolas-Jacques) naquit à Saint-Cénery, près de Séez, le 4 août 1755, de parents sans fortune. Doué par la nature des plus heureuses dispositions pour les sciences et pour les arts, il devint, sans le secours d'aucun maître, dessinateur, peintre, physicien, chimiste et habile mécanicien. Conduit à Paris par l'un de ses protecteurs, il y perfectionna ses talents scientifiques, et, à l'époque où l'on conçut le projet de transformer les aérostats en machines de guerre, il fut chargé, avec d'autres savants, de répéter en grand l'expérience de la décomposition de l'eau

Digitized by Google

au moyen du fer, expérience qui lui coûta la perte d'un œil. Nommé membre du Conservatoire des arts et métiers, qui venait d'être établi, il fonda bientôt, à la demande du gouvernement, une manufacture de crayons artificiels aussi parfaits et moins coûteux que ceux qui se fabriquaient en Angleterre, et auxquels on a donné son nom.

Appelé à faire partie de l'expédition d'Egypte, en qualité de chef de brigade du corps des aérostiers, Conté déploya dans ce pays une activité de génie vraiment prodigieuse. Il y construisit des moulins à vent, des machines pour la manutention du pain, pour imprimer, pour battre monnaie; puis il y fit aussi fabriquer de la poudre et des armes pour l'armée, des ustensiles pour les hôpitaux, et des instruments de mathématiques pour les ingénieurs. De retour en France, ce savant, dont les talents étaient universels, ainsi que le disait lui-même Napoléon, fut choisi pour diriger l'exécution du grand ouvrage sur l'expédition à laquelle il avait pris une part si active. Il reçut, l'un des premiers, la décoration de la Légion-d'Honneur, et mourut dans un âge peu avancé, le 6 décembre 1806.

La ville de Séez a fait élever à Conté, sur l'une de ses places, une statue en bronze, inaugurée le 2 octobre 1852.

(V. une Notice biographique, par M. Jomard, et une autre Notice sur l'inauguration, *Revue de Rouen*, décembre 1852, et la *Biographie universelle*, *etc.* Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CONTEST (Saint) naquit à Bayeux, vers le milieu du cinquième siècle. Il se livra dès sa jeunesse à la pratique de toutes les vertus chrétiennes, puis, obéissant à sa vocation pour la contemplation et pour la prière, il se choisit une retraite dans un lieu des plus retirés, où il mena, pendant plusieurs années, une vie

Digitized by Google

laborieuse et pénitente. A la mort de saint Manvieu, sixième évêque de Bayeux, il fut appelé à lui succéder par le clergé et par le peuple, qui l'arrachèrent malgré lui à sa solitude.

Les travaux de l'épiscopat ne furent point au-dessus des forces de ce vigilant pasteur, qui, plein d'amour et de charité pour le troupeau qui lui était confié, ne cessa, malgré son éminente dignité, de vivre en anachorète et de rester pauvre au milieu des richesses.

Ce pieux prélat mourut de la mort des justes, en 513, le 19 janvier, jour où sa fête est célébrée dans tout le diocèse de Bayeux. Ses reliques furent transférées, le 11 mars 1162, dans l'abbaye de Fécamp, ainsi que cela est attesté dans une ancienne charte de cette abbaye.

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

COQ (Le). V. Le Coq.

COQUILLE-DESLONCHAMPS (Henry), neveu du général Dugommier, naquit à Caen, en 1746. Il embrassa la carrière de l'enseignement, fut d'abord régent au Collége Du Bois, puis devint, en 1779, recteur de l'Université et syndic général en 1786. Ayant refusé de prêter serment lors de la Révolution, il se réfugia chez l'abbé Leblond, son compatriote, qui, plus tard, lui fit obtenir un emploi à la bibliothèque Mazarine. Cet emploi, conforme à ses goûts, lui permit de se livrer à de nombreuses recherches historiques, et plus particulièrement sur les hommes illustres de la Normandie. Coquille-Deslonchamps mourut en 1808, avant d'avoir pu mettre au jour son important travail, dont le manuscrit est resté entre les mains de sa famille.

(V. *Notices biographiques et critiques sur les hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

Digitized by Google

CORBELIN (François), né à Bernay, le 26 juin 1744, se destinait d'abord à la carrière du barreau, mais, entraîné par son goût pour la musique, il finit par faire sa profession d'un art qu'il n'avait commencé à étudier que pour son agrément. Ce musicien distingué, surtout comme professeur, a écrit sur cet art les ouvrages suivants: *Méthode de Guitare pour apprendre seul cet instrument; Méthode de Harpe*; le *Guide de l'enseignement musical, ou Méthode élémentaire et mécanique de musique*, ouvrage destiné, selon l'auteur, à servir d'introduction aux méthodes et solféges, et avec lequel on peut facilement apprendre seul la lecture musicale, et même l'enseigner avec le plus grand succès.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

(V. les *Biographies manuscrites,* par A. Pasquier.)

CORDAY D'ARMANS (Marie-Anne-Charlotte) naquit, le 27 juillet 1768, sur la paroisse Saint-Saturnin-des-Lignerets (Orne), et fut élevée, à Caen, chez les dames de l'abbaye de la Trinité. Nourrissant une haine profonde pour les ultra-révolutionnaires, cette femme, d'un caractère des plus énergiques, conçut le projet de donner la mort à celui d'entre eux qui, par ses déclamations furibondes et ses écrits incendiaires, était regardé comme le plus ardent promoteur des crimes qui désolaient la France à cette malheureuse époque. L'imagination exaltée par tout ce que racontaient quelques-uns des chefs du parti de la Gironde, réfugiés dans le Calvados, après le triomphe de Robespierre, elle partit de Caen, le 9 juillet 1793, arriva à Paris le 11, et écrivit le lendemain à Marat en ces termes : « Citoyen, j'arrive de Caen; votre amour pour la patrie vous fait, sans doute, désirer de connaître les événements qui ont eu lieu dans cette partie de la Répu-

Digitized by Google

blique. Je me présenterai chez vous à une heure, ayez la bonté de me recevoir; je vous mettrai à même de rendre un grand service à la France. » Cette lettre étant restée sans réponse, Charlotte Corday en écrivit une seconde encore plus pressante, et, le 13, elle se rendit en personne chez le conventionnel. Comme des femmes s'opposaient à ce qu'elle entrât, Marat, qui était alors dans le bain, se doutant qu'il s'agissait de l'inconnue qui lui avait écrit, ordonna de l'introduire. Il commença par la questionner sur ce qui se passait dans le Calvados; il lui demanda les noms des administrateurs et des députés qui se trouvaient à Caen, les écrivit sous sa dictée, et lui dit, en terminant, qu'il les ferait tous guillotiner. Charlotte Corday, sur ces dernières paroles de Marat, tira un couteau qu'elle tenait caché sous sa robe, et l'en frappa mortellement.

Arrêtée aussitôt, elle comparut devant le tribunal révolutionnaire, le 17 juillet, s'y montra, pendant les débats, pleine de calme, de dignité, et fut, après un court plaidoyer de Chauveau-Lagarde, son défenseur, condamnée à mort et décapitée le même jour. Elle était alors dans sa vingt-cinquième année.

De nombreux écrits, en vers et en prose, ont eu pour sujet l'action qui a fait de Charlotte Corday un des personnages les plus populaires de la Révolution.

(V. le *Bulletin du tribunal criminel révolutionnaire, n°* 71, etc. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CORDIER (Mathurin) naquit, vers 1479, à Rouen, selon les mémoires biographiques de Guilbert, et à la Perrières, dans le Perche, selon d'autres biographes. Il fut d'abord attaché à la paroisse Saint-Sever de Rouen, se livra à l'enseignement, et se rendit à Paris, où il devint régent, fonctions qu'il exerça dans quelques-unes des principales villes de France. Ayant

Digitized by Google

cédé aux pressantes sollicitations de Calvin, qu'il avait eu pour élève au collége de la Marche, et qui lui avait dédié son *Commentaire sur la première épitre de saint Paul aux Thessaloniciens*, Cordier embrassa le protestantisme à Genève, et fut nommé principal du collége de cette ville. A partir de cette époque, il se consacra entièrement, par ses écrits, à l'instruction de la jeunesse, et publia, sur l'enseignement, un grand nombre d'ouvrages dont voici les principaux : *De corrupti sermonis apud Gallos emendatione et latinè loquendi ratione*, 1530, in-4°; *Commentarius puerorum de quotidiano sermone*, Paris, Robert Estienne, 1550, in-4°; *Sentences extraites de la Sainte-Ecriture pour l'instruction des enfants*, latin et français, 1551 ; *Le Miroir de la jeunesse pour former aux bonnes mœurs et civilité de vie*, Poitiers, 1559. Ce petit traité contient le fond de celui auquel on donna plus tard le titre de Civilité puérile et honnête, et dont, en rajeunissant le style, on a publié de nombreuses éditions à l'usage des petites écoles. Cordier mourut à Genève, en 1565.

(V. les *Bibliothèques françaises* de Du Verdier, de la Croix du Maine et de l'abbé Goujet.)

CORDIER (Nicolas), né au Havre, en 1660, voyagea beaucoup dans sa jeunesse, et fut nommé par le Roi professeur d'hydrographie dans sa ville natale. Il a publié sur cette matière plusieurs ouvrages d'une grande utilité pour les marins ; en voici les titres : *Construction des vaisseaux du Roi*, etc., 1691; *Instruction des pilotes ; Pratique journalière de la navigation.* Cordier a encore publié une carte des côtes de la France, depuis Bordeaux jusqu'à Calais. Il mourut en 1728, laissant un fils qui embrassa l'état ecclésiastique et fut aussi un hydrographe distingué.

(V. *Le Havre et ses environs*, par M. J. Morlent.)

Digitized by Google

CORMIER (Thomas), sieur de Beauvais, né à Alençon, vers 1523, était fils de Gui Cormier, médecin de Henri d'Albret, roi de Navarre. Après avoir fait son droit, il fut reçu avocat, et plaida pendant quelques années, se préparant ainsi à remplir de hautes fonctions dans la magistrature. Il fut nommé conseiller à l'Echiquier d'Alençon, et, lors de la suppression de cette Cour, il devint premier magistrat du présidial. En 1573, il fut élu député aux Etats de Blois.

Il a composé, en français et en latin, plusieurs ouvrages, la plupart manuscrits, sur l'histoire et sur la jurisprudence. Les premiers sont : *Histoire de Henri II, écrite par l'ordre de Catherine de Médicis; Histoires de François II, de Charles IX, de Henri III, et du commencement du règne de Henri IV.* Le principal ouvrage de jurisprudence de ce magistrat a pour titre : *Henrici IV Augusti Galliarum Navarræque regis Codex, etc.;* ouvrage publié aussi, en français, sous le titre de *Code de Henri IV.*

Cormier termina sa carrière en l'an 1600.

(V. *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, t. 2.)

CORNEILLE (Pierre), né à Rouen, sur la paroisse Saint-Sauveur, le 6 juin 1606, est un personnage qu'il suffirait de nommer pour le faire entièrement connaître. Créateur du vrai théâtre en France, il contribua puissamment, par ses œuvres dramatiques, au développement du génie national, et reçut de ses contemporains le titre de *Grand.* Pierre Corneille, qui avait épousé une demoiselle de Lampérière, dont il eut six enfants, résida dans sa ville natale jusqu'en 1662, ce qui établit que c'est à Rouen, et dans ses environs, qu'il composa la majeure partie de ses chefs-d'œuvre. Il termina sa longue et glorieuse carrière à Paris, le

Digitized by Google

1er octobre 1684, et fut inhumé dans l'église de Saint-Roch.

Le 19 octobre 1834, eut lieu à Rouen, avec une grande solennité, l'inauguration d'une statue monumentale, en bronze, érigée au grand poète tragique, au moyen d'une souscription dont la Société d'Emulation avait pris l'initiative. La première pierre de ce monument fut posée le 10 septembre 1833, par le roi Louis-Philippe; la statue est l'œuvre du célèbre David (d'Angers).

Les écrits, en vers et en prose, publiés sur P. Corneille sont tellement nombreux, que nous devons renoncer à les énumérer. Il en est de même des éditions de ses œuvres qui, pour le théâtre, se composent de trente-trois pièces. Les autres ouvrages de cet illustre auteur sont des poésies diverses, une traduction en vers de l'*Imitation de Jésus-Christ*, dont la bibliothèque de Rouen possède un exemplaire in-4°, imprimé à Rouen, chez Maurry, en 1656, et enrichi d'un *ex-dono* de la main de l'auteur; une traduction des *Louanges* et de l'*Office de la Vierge*, nouvellement publiée par Lefèvre, dans son édition de 1854-55.

L'histoire de P. Corneille a été écrite et publiée d'abord par Fontenelle, puis par MM. J. Taschereau, 1829, et Gustave Levasseur, 1834. Une collection de portraits du grand poète, d'après les quatre types bien connus de Michel Lasne, Lebrun, Paillet et Sicre, se trouvent également à la bibliothèque de Rouen.

CORNEILLE (Antoine), né à Rouen, en 1611, est un frère des deux Corneille. Il avait embrassé l'état ecclésiastique, et devint chanoine régulier de Saint-Augustin, au prieuré du Mont-aux-Malades. Se sentant aussi une étincelle de cette inspiration dont sa famille était si richement dotée, il se fit connaître par quelques pièces de poésie. En 1636, il donna une ode

Digitized by Google

sur *Saint-Martinien*, et composa, plus tard, sur le même sujet, des stances qui furent couronnées par l'Académie des Palinods de Rouen; un sonnet et un chant royal obtinrent la même distinction. Il avait encore composé un sonnet sur la statue de Tibère et des stances sur le signe de la croix. En 1640, M[lle] Jacqueline Pascal, sœur de l'illustre auteur des *Lettres Provinciales*, ayant aussi été couronnée par la même Académie, Antoine Corneille fit, en son honneur, un *Chant royal* dont il lui adressa l'hommage.

(V. *Notice historique sur l'Académie* des Palinods de Rouen, par M. A. G. Ballin.)

CORNEILLE (Thomas) naquit à Rouen, le 20 août 1625. Voici ce que dit Voltaire, en parlant de ce jeune frère de notre célèbre tragique : « C'était un homme d'un très-grand mérite et d'une vaste érudition, et, si l'on excepte Racine, auquel il ne faut comparer personne, il était le seul de son temps qui fût digne d'être le premier au-dessous de son frère. » Il reste peu de chose à ajouter à ce jugement, qui, selon nous, est le plus bel éloge qui puisse être fait du mérite d'un poète qui, commençant à seize ans sa carrière littéraire, obtenait une couronne académique pour une ode française présentée aux concours des Palinods. Le nombre des pièces de théâtre, dans tous les genres, données par Thomas Corneille, est de quarante-deux ; elles furent toutes représentées, et, pour la plupart, imprimées séparément. Beaucoup de ces pièces, surtout celles par lesquelles il débuta, eurent un grand succès. *Timocrate* fut joué pendant six mois, sans interruption, et l'affluence fut si grande à la représentation de *Camma*, qu'il ne restait plus de place sur le théâtre pour les acteurs. Celles de ses tragédies qui ont pris place parmi les chefs-d'œuvre dramatiques sont : *Le Comte d'Essex* et *Ariane*. La comédie du *Festin de Pierre*, qui, comme on le

sait, appartient à Molière, et que Thomas mit en vers, en retranchant quelques scènes et en en ajoutant quelques autres, est restée au théâtre; elle sert encore à faire apprécier la facilité et le naturel des vers de notre compatriote dans le genre comique. Epoux des deux sœurs, Thomas et son frère vivaient sous le même toît, dans un accord parfait, et dans un oubli profond de tout intérêt matériel.

L'auteur d'*Ariane* survécut de vingt-cinq ans à l'auteur de *Cinna*, et mourut au Grand-Andely, le 8 décembre 1709.

Il avait remplacé son frère à l'Académie française, où il fut reçu par Racine. Outre les œuvres dramatique de cet auteur fécond, qui eurent un grand nombre d'éditions, on a encore : les *Métamorphoses d'Ovide, traduites en vers françois ;* Paris, Barbin, 1669, in-12 ; *Dictionnaire des arts et des sciences*, Paris, Coignard, 2 vol. in-f° ; *Dictionnaire universel géographique et historique*, Paris, Coignard, 1708, 3 vol in-f°.

En 1850, l'Académie de Rouen mit au concours le programme suivant : *Recherches biographiques sur Thomas Corneille, et Revue critique de ses ouvrages;* le prix fut remporté par M. Louis Passy, et M. Brison obtint une mention honorable.

Portraits dans la coll. de la bibl. de Rouen.

CORNET, né à Caen, en 1802, d'un agronome distingué, donna de l'extension aux expériences agricoles de son père, et s'occupa constamment de la reproduction et de l'amélioration des bestiaux. Membres de l'Association normande, MM. Cornet père et fils se firent remarquer, dans cette société, par leurs connaissances pratiques en agronomie; « Ils donnèrent, dit leur biographe, aux éleveurs du pays d'Auge l'exemple d'une vive sollicitude, et obtinrent, pendant vingt-sept ans, d'importants résultats. Leur nom,

Digitized by Google

conservé parmi les cultivateurs qui s'attachent à cette industrie, excitera toujours l'émulation et perpétuera le souvenir de leurs succès. » Ces deux personnages ont terminé leur carrière à quelques semaines d'intervalle l'un de l'autre, en 1846.

(V. une Notice biographique, par M. Blin-Baron, membre de l'Association normande, et l'*Annuaire* publié par cette société, année 1849.)

COSTÉ (François-Auguste), né au Havre, en 1780, entra fort jeune au service, en qualité de marin, et devint capitaine de vaisseau et major de la marine de Cherbourg. Il publia, lorsqu'il se fut mis à la retraite, plusieurs ouvrages sur la navigation, entre autres, ceux dont voici les titres: *Manuel du gréement; Description nautique de la Rade, des Passes et des Ports militaire et du commerce de Cherbourg.* M. Costé mourut le 26 février 1846.

(V. *Revue de Rouen*, mars, même année.)

COSTIN (Jérôme-Jean), né à-Saint-Nicolas-de-Coutances, le 20 avril 1759, prit l'habit de religieux dans l'ordre des Bénédictins. Il devint l'un des savants les plus distingués de son ordre, et professa les belles-lettres, la philosophie, les mathématiques, le droit canon et l'éloquence sacrée. Nommé, lors de la Révolution, secrétaire-général du département de la Manche, il sauva du vandalisme un grand nombre de livres précieux. Costin prononça plusieurs discours dans les sociétés patriotiques de l'époque, et, plus tard, à l'Ecole centrale d'Avranches, dont il présidait le conseil d'administration.

Il mourut, le 31 mars 1825, dans sa maison de la Perrine, retraite qu'il s'était choisie et où l'avait suivi l'estime publique.

(V. l'*Annuaire de la Manche*, année 1833.)

Digitized by Google

COTIBERT, né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, d'un directeur de la poste aux lettres de cette ville, se livra, par vocation, à la peinture, art dans lequel il s'appliqua constamment à imiter la manière du célèbre peintre Boucher, dont il avait été l'élève.

« Son pinceau, dit Guilbert, dans ses *Mémoires biographiques*, s'exerça avec succès dans les sujets de fantaisie et surtout dans le genre pastoral. »

On ignore en quel lieu et à quelle époque mourut cet artiste.

COTTON DES HOUSSAYES (Jean-Baptiste), né à la Neuville-Champ-d'Oisel, près de Rouen, le 17 novembre 1727, était chanoine de l'église métropolitaine de Rouen et professeur de théologie au Collége de la même ville. Cet honorable et savant ecclésiastique fut l'un des plus ardents promoteurs de la gloire de l'Académie des Palinods, dont il avait été plusieurs fois lauréat, et dont il devint membre, juge et secrétaire. Entré dans la maison de Sorbonne, en 1776, comme bibliothécaire, il y termina sa carrière, le 20 août 1783. L'abbé Cotton des Houssayes, qui avait fait partie des Académies de Rouen, de Caen et de Lyon, a laissé de nombreux écrits qui, pour la plupart, furent communiqués à ces sociétés savantes. Nous citerons, parmi les plus estimés, une dissertation sur l'origine de l'Université de Paris et les éloges de plusieurs membres de l'Académie de Rouen, au nombre desquels on distingue ceux de Du Boullay, de Louis Dolbec, du marquis de Cany et de l'abbé Saas. Il a aussi laissé deux manuscrits, dont l'un a pour titre : *Traité des Universités de France ;* l'autre : *Eléments d'histoire naturelle universelle ;* ce dernier ouvrage se trouve à la bibliothèque de Rouen.

(V. le *Précis des travaux de l'Académie* de cette même ville, t. 5, et *Notice historique sur l'Académie des Palinods*, par M. A.-G. Ballin.)

Digitized by Google

COULONCES (François de Bordeaux, baron de) naquit à Vire, vers la moitié du quinzième siècle. Entré dans la magistrature, en qualité de conseiller-clerc, il devint ambassadeur sous le règne de François Ier, et parvint, par son habileté, à faire conclure une paix honorable pour la France. Il fut, en récompense de ses services, nommé, en 1519, président à mortier au Parlement de Normandie, se distingua dans cette éminente fonction, et termina sa carrière le 14 janvier 1527.

Il fut inhumé dans le chœur de l'église Saint-Lô, de Rouen.

(V. l'*Histoire du Parlement de Normandie*, par M. A. Floquet, t. 1.)

COUPPEY (Joseph-Laurent) naquit à Négreville, arrondissement de Valognes, le 8 février 1786. Fils d'un cultivateur, il se fit remarquer, dès son enfance, par la précocité de son intelligence, et commença fort jeune à diriger gratuitement l'éducation des enfants pauvres de sa commune. Après avoir suivi, à Paris, les cours de droit, de sciences et de littérature, il revint se fixer à Valognes, où il exerça la profession d'avocat, et fut, en 1816, nommé juge au tribunal civil de Cherbourg. M. Couppey passa plus de trente-six ans dans ces modestes fonctions, sans cesse occupé de travaux philologiques, historiques et littéraires, ainsi que des nombreuses publications qui rendirent sa réputation si populaire en Normandie, et le firent surnommer le Walter Scott de la Manche.

Il avait composé, dans sa jeunesse, un poème en quinze chants, dont l'incrédulité et le libertinage du dix-huitième siècle forment le fond du sujet; ce poème est resté inédit. Cet éminent philologue, qu'un grand nombre de sociétés savantes, et notamment celles de la Normandie, comptaient parmi leurs membres, a terminé sa carrière le 14 novembre 1852.

Digitized by Google

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1853, une Notice biographique, par M. J. Travers, et une autre Notice contenant la vie et l'appréciation des écrits de Joseph-Laurent Couppey, avec portr. par M. Digard de Lousta.)

COURAYER, V. Le Courayer.

COURCY (Jean de), trouvère normand, né vers la moitié du quatorzième siècle, comptait parmi ses ancêtres le sire baron de Courcy, qui accompagna le duc Guillaume lors de la conquête d'Angleterre. Ce trouvère, qui, dans les mémoires de sa maison, est qualifié d'*homme puissant ès-lettres*. a écrit, en prose, une histoire des Grecs et des Romains, ayant pour titre : *La Bouquassière*, parce qu'il la composa, dit-on, au Bourg-Achard, dont il était seigneur, et un poème allégorique de plus de quarante mille vers, intitulé : *Le Chemin de Vaillance*, poème composé à Caudebec, vers 1424, dans le but de former la noblesse dans l'art de la guerre.

L'abbé De La Rue pense qu'il n'en existe qu'un seul exemplaire manuscrit, qui se trouve au Musée britannique.

(V. *Essai historique sur les Bardes et les Trouvères anglo-normands*, par l'abbé De La Rue, t. 3.)

COURONNE (Jean-Baptiste-Guillaume Haillet de) naquit à Rouen, d'une famille noble, le 14 avril 1728. Après avoir terminé ses études à Paris, au collége de Louis-le-Grand, il prit du service, en qualité de cornette, dans le régiment d'Harcourt, fit deux campagnes, et quitta, sur les instances de sa mère, la carrière des armes pour embrasser celle de la magistrature. Il acheta la charge de lieutenant-général civil et criminel au bailliage et siége présidial de Rouen, charge héréditaire dans sa famille, et se livra,

Digitized by Google

sans rien négliger de ses importantes fonctions, à son goût pour les lettres et pour les études historiques. Ce magistrat-littérateur, qui était membre et juge de l'Académie des Palinods de Rouen, membre et secrétaire de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de la même ville, a beaucoup écrit sur l'histoire, sur la poésie, la bibliographie, et a fait plusieurs éloges d'académiciens.

Amateur distingué des livres anciens et des éditions rares, il se composa, dans ce genre, une riche et curieuse bibliothèque, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris, le 29 juillet 1810.

M. Haillet de Couronne a laissé, à l'état de manuscrit, les ouvrages dont voici les titres : *Histoire littéraire de Normandie ; Dictionnaire bibliographique des livres rares, curieux et intéressants ; Traité comparatif de la poésie ancienne et moderne ; Considérations sur la poésie dans son origine, ses progrès et sa décadence ; Histoire de l'Académie de Rouen et de ses travaux*. Les notes autographes que cet académicien destinait à la composition d'un *Nouveau Dictionnaire des Femmes célèbres*, se trouvent dans la bibliothèque de Rouen, coll. Leber.

(V. le *Précis des Travaux de l'Académie de Rouen, etc.*, année 1811.)

COURTE-CUISSE (Jean de) naquit, dans le quatorzième siècle, à Domfront, et non dans le Maine, comme l'ont écrit quelques biographes. Reçu docteur en Sorbonne, il devint très-savant dans l'étude des Écritures sacrées, fut surnommé le *Sublime théologien*, et remplit, en l'absence de Gerson, les fonctions de chancelier de l'Université de Paris, laquelle le nomma, en 1395, député pour aller coopérer à l'extinction du schisme suscité dans l'Église par Benoît XIII et Boniface IX, qui se disputaient la tiare. Devenu premier aumônier du roi Charles VI, ce célèbre docteur

fut aussi, en 1420, élevé par ce prince au siége épiscopale de Paris; mais Henri V, roi d'Angleterre, s'étant rendu maître de cette capitale, le digne prélat, qui avait un cœur français, refusa de faire sa soumission, et se retira à Genève, dont il fut nommé évêque, en 1422. Il termina sa carrière dans cette ville, en 1425. On a, de ce savant personnage, une *Traduction, en français, du livre de Sénèque sur les vertus*, 1403, dédiée au duc de Berry; *Diverses questions théologiques ; Leçons sur plusieurs passages de l'Evangile*. Son principal ouvrage est un *Traité sur la Puissance de l'Eglise, du Souverain Pontife et du Concile*, publié par Dupin, à la suite des œuvres de Gerson.

(V. *Essai sur l'histoire et les antiquités de la ville de Domfront*, par Caillebotte, et la *Biographie universelle.*)

COURTEILLES (l'abbé de), né à Argentan, le 27 octobre 1631, est un personnage dont la vie paraît peu connue des biographes. Il a écrit les ouvrages dont voici les titres : *Description sincère et fidèle de la ville d'Argentan*, avec cette devise : *Soli Deo*, 1693 ; *Version de l'Eloge des Saints du Diocèse de Séez*, 1681 ; *Les Actes de la Confrérie des Prêtres dans l'église Saint-Germain*. Ces ouvrages n'ont point été publiés.

(V. *Essai sur les Antiquités d'Argentan*, par Chrétien, de Joué-Duplain.)

COURTIN (Jacques), sieur de Cissé, naquit près de Mortagne, en 1560, d'un bailli du Perche. Il n'avait pas vingt ans, que déjà il s'était fait connaître par son goût et par son talent pour la poésie. Il publia, à Paris, en 1580, un recueil contenant des sonnets, des odes et une traduction, en vers français, des hymnes grecques de Synésius, évêque de Ptolé-

maïs, traduction citée avec éloge par la Croix du Maine. Courtin, qui avait assisté aux Grands Jours de Poitiers, célébra dans ses vers, à l'exemple des beaux esprits du temps, la fameuse *Puce* de Mlle Madeleine Desroches.

Il mourut le 18 mars 1584, à l'âge de vingt-quatre ans.

COURTIN (Eustache-Marie-Pierre-Marc-Antoine) naquit à Saint-Pierre-sur-Dives, en 1769, d'un avocat d'Orbec. Il exerça lui-même cette profession à Lisieux et à Rouen, et devint procureur du roi au bailliage d'Orbec, place qu'il perdit lors de la nouvelle organisation judiciaire, en 1791. Doué d'une grande activité et d'une rare intelligence, M. Courtin fut bientôt employé dans les états-majors des armées de la République, et devint successivement secrétaire de la Convention, après le 9 thermidor, chef du secrétariat-général du Directoire, chef du service des hôpitaux et secrétaire de la liquidation de l'arriéré de la guerre.

En 1803, il était nommé substitut du procureur-général à la cour criminelle de Paris; plus tard, procureur-impérial chargé d'organiser la police judiciaire, et, enfin, préfet de police pendant les Cent-Jours.

Exilé, lors du second retour des Bourbons, il obtint, quelques années après, l'autorisation de rentrer en France, reprit, pour la troisième fois, sa profession d'avocat, et s'occupa de publications utiles. Il fut éditeur de l'*Encyclopédie moderne*, en 26 volumes, ouvrage qui porte son nom, et dans lequel se trouvent plusieurs articles de sa composition.

M. Courtin a terminé sa carrière à Garches, près de Saint-Cloud, le 22 février 1839. Il a laissé, à l'état de manuscrit, un ouvrage sur la police.

(V. le *Moniteur* du 28 février 1839, et *Notices*

Digitized by Google

biographiques sur les Hommes célèbres du Calvados, par F. Boisard.)

COURTOIS (Hilaire), né à Évreux, vers la fin du quinzième siècle, était avocat au Chatelet de Paris en même temps qu'il cultivait la poésie. Il fut en rapport avec tout ce qui florissait alors dans les lettres à Paris et dans la province, et publia, outre des épitaphes et des épigrammes en latin et en français, un recueil de poésies latines intitulé : *Hilarii Cortæsii Neustri, civis Ebroïci, volantillæ*, Paris, 1533 et 1538; plusieurs pièces de ce recueil sont adressées à d'illustres personnages.

(V. les *Bibliothèques françaises* de Du Verdier et de la Croix du Maine et le *Dictionnaire* de Moréri.)

COUSIN (Charles-Guillaume), né à Pont-Audemer, en 1707, fit connaître de bonne heure ses heureuses dispositions pour l'art de la sculpture. Il devint élève, collaborateur et ami du célèbre statuaire Jacques Coustou, puis fut aussi très-lié avec Pigalle. Le roi de Suède ayant demandé au gouvernement français un sculpteur pour décorer le palais de Stockholm, Coustou indiqua Cousin, qui entreprit et termina cet important travail, à la satisfaction du Roi, qui récompensa l'artiste en lui faisant une pension. De retour dans sa patrie, Cousin y fit quelques œuvres, parmi lesquelles on cite un Christ, en marbre blanc, d'une admirable exécution, un buste de Louis XVI, brisé en 1793, le buste de M. Cavelier et ceux de MM. Legras père et fils, juges à Pont-Audemer.

Ce sculpteur mourut dans sa ville natale, en 1783.

(V. *Essai historique sur l'Arrondissement de Pont-Audemer*, par M. A. Canel, 1er vol.)

COUSIN (Jean), né à Dieppe, vers la moitié du quinzième siècle, entra fort jeune dans la marine et

Digitized by Google

se distingua, dès sa première campagne, dans un combat livré à plusieurs vaisseaux anglais. Ayant acquis la confiance des Dieppois et suivi les instructions du savant hydrographe Descaliers, son compatriote, Cousin partit de Dieppe sur un navire marchand, comme capitaine, vers 1488, et découvrit, après deux mois de navigation, l'embouchure d'un grand fleuve qu'il nomma *Maragnon*, et qui, plus tard, fut appelé le fleuve des *Amazones*. Il fit encore la découverte du cap d'Afrique, auquel il donna le nom de la *Pointe-des-Aiguilles*, et que les Portugais appelèrent le *Cap de Bonne-Espérance*. De retour dans sa patrie, en 1489, cet habile navigateur, suivant de nouveau les conseils de Descaliers, repartit pour entreprendre un voyage aux Indes-Orientales. Il doubla, avec trois bâtiments qu'il avait sous ses ordres, le cap qu'il avait découvert, et aborda l'Inde en 1491, quelques années avant la célèbre expédition de Vasco de Gama. Revenu à Dieppe avec d'importantes cargaisons de marchandises, il cessa de naviguer, et remplaça, après leur mort, Descaliers et son successeur Prescot, dans l'enseignement de l'hydrographie, enseignement qui fut d'autant plus précieux pour les jeunes marins, que le maître réunissait dans cette science la pratique à la théorie.

Jean Cousin termina sa carrière à Dieppe, dans un âge assez avancé.

(V. *Mémoires pour servir à l'Histoire de Dieppe*, par Desmarquets, et *Recherches sur les Navigateurs normands*, par M. L. Estancelin.)

COUSIN-DESPRÉAUX (Louis), né à Dieppe, le 7 août 1743, fit ses classes à Paris, suivit les cours des plus célèbres professeurs de l'époque, et devint un élève distingué dans l'étude des sciences et de la littérature. Rappelé à Dieppe, vers 1763, par son père, qui était alors entrepreneur des fortifications et

Digitized by Google

ouvrages du Roi dans cette ville, le jeune Cousin, que la lecture des auteurs classiques avait rempli d'admiration pour le pays des Hellènes, et qui méditait un voyage dans la Grèce antique, se vit forcé de s'associer aux travaux de son père. Il remplit, pendant plusieurs années, les fonctions d'échevin de sa ville natale, fut élu, en 1789, membre de l'Assemblée provinciale de Normandie, et emprisonné, comme suspect, sous le règne de la Terreur. Cousin-Despréaux, qui s'occupait beaucoup, dans les dernières années de sa vie, de recueillir des documents sur les pêches, sur le nouveau port et le canal projeté de Dieppe à Paris, mourut au lieu de sa naissance, le 2 octobre 1818. On a de lui les ouvrages dont voici les titres : *Histoire générale et particulière de la Grèce,* Rouen et Paris, 1780-1789, 16 vol. in-12 ; *les Leçons de la nature, ou l'Histoire naturelle, la Physique et la Chimie présentées à l'esprit et au cœur,* Lyon et Paris, 1817, 1823, 1827, 4 vol. in-12. Cousin-Despréaux a laissé, en manuscrit, un ouvrage intitulé : l'*Histoire méditée ou la Morale des Etats*, 8 vol.

Ce savant littérateur était membre correspondant de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, de celle des Arcades de Rome, de l'Académie de Rouen, etc.

La ville de Dieppe a fait placer, sur la maison où il est né, une inscription commémorative.

(V. une Notice biographique par M. P. Lamotte, *Galerie dieppoise* et *Revue de Rouen*, mai 1843, le *Suppl. de la Biographie universelle*, etc.)

COUSTEL (Jean), né à Rouen, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, fut reçu dans cette ville *Maistre du métier de peinture*, le 29 octobre 1694. Cet artiste fut, ainsi qu'il y a tout lieu de le présumer, élève de Francisque Milé, peintre flamand, qui vint à Paris, sous le règne de Louis XIV, et fut reçu membre de l'Académie. Coustel avait si bien

Digitized by Google

saisi la manière de Milé, que beaucoup de ses tableaux, qu'il eut le tort de ne point signer, ont passé pour être l'œuvre de ce maître.

Ce peintre, auquel on doit plusieurs tableaux d'église, fut aussi occupé pendant quelques années à décorer, ainsi que cela était d'usage alors, les intérieurs d'un grand nombre de maisons particulières de Rouen.

Les amateurs savent reconnaître la manière de Coustel dans ses œuvres, qui, dit-on, ne sont pas sans mérite. On cite surtout une grande toile représentant le *Débarquement de saint Louis en Terre-Sainte*, au moment où il est reçu par les religieux du Mont-Carmel. Ce tableau qui se trouvait, avant la Révolution, dans le couvent des Carmes déchaussés de Rouen, est mentionné au catalogue manuscrit de Lecarpentier, sous le n° 177.

On croit que Coustel mourut à Rouen, vers le milieu du siècle dernier.

(V. les *Mémoires biographiques de Guilbert* et les *Notes historiques sur le Musée de Rouen*, par M. C. de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure.)

COUTURE (Jean-Baptiste) naquit, le 11 novembre 1651, à Saint-Aubin, hameau de Langrune, diocèse de Bayeux. Il fit ses études à Caen, et devint successivement professeur de rhétorique au collége de Vernon, à celui de la Marche, puis professeur d'éloquence au collége de France, recteur de l'Université, et, en 1701, membre de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres.

Ce personnage, mort le 16 août 1728, a laissé plusieurs ouvrages, parmi lesquels on cite une traduction, du grec en latin, du *Traité des Automates de* Héron, d'Alexandrie, imprimé dans les *Mathématici veteres*, de J. Boivin; des dissertations savantes

Digitized by Google

sur la *Vie privée des Romains*, sur leurs *Vétérans et sur quelques-unes de leurs Cérémonies religieuses*, ainsi qu'un *Abrégé de l'Histoire de la Monarchie des Assyriens, des Perses, des Macédoniens et des Romains*, ouvrage posthume.

Il existe, sur la naissance et sur quelques anecdoctes extraordinaires de l'enfance de J.-B. Couture, deux versions assez curieuses ; elles sont consignées dans son éloge académique, par son confrère de Boze.

(V. la *Biographie universelle*, la *Notice biographique sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et celle publiée par M. Couppey, dans l'*Annuaire de la Manche*, années 1830-31.)

COUTURE (Guillaume-Martin), né à Rouen, en 1732, s'est rendu célèbre par ses talents en architecture. Il commença à se faire connaître à Paris, où l'avait appelé sa réputation, par plusieurs constructions, telles que les hôtels de Saxe, de Coislin et le Pavillon élevé à Sèvres près de Bellevue.

Reçu membre de l'Académie d'Architecture, en 1775, il fit un voyage en Italie, et revint, à Paris, le portefeuille rempli de chefs-d'œuvre, n'attendant plus alors, pour faire apprécier les avantages qu'il pouvait tirer des ses nouvelles études, que l'occasion de les appliquer à quelque œuvre monumentale. Cette occasion se présenta à la mort de Contant d'Yvri, architecte auquel il avait été associé pour la construction de l'église de la Madeleine de Paris.

Ce fut sur les nouveaux plans donnés par Couture, que cet édifice continua de s'élever, avec son portail de style corinthien, admiré de tous les connaisseurs,

Les événements de la Révolution rendirent impossible la continuation des travaux, et notre compatriote mourut à Paris, le 29 décembre 1799, avec le chagrin profond de laisser ce magnifique monument inachevé. Cet habile architecte avait aussi dirigé, à

Digitized by Google

Rouen, la construction du jubé en marbre de Notre-Dame, dont son compatriote Lecarpentier avait fourni les plans. Il était membre correspondant de l'Académie de Rouen, de celle de Caen, et décoré du cordon de l'ordre de Saint-Michel.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et la *Biographie universelle.*)

COUTURES (Jacques Parrain, baron des) naquit à Avranches, vers le commencement du dix-septième siècle. Il embrassa d'abord la carrière des armes, qu'il abandonna dans la suite pour se livrer entièrement à son goût pour les lettres. On a de lui les ouvrages dont voici les titres : *La Morale d'Epicure*, 1685, in-12 ; *Lucrèce, de la Nature des Choses*, traduit en français, 1685 et 1708, in-12 ; *L'Esprit de l'Ecriture Sainte ou Examen de plusieurs endroits des Livres Saints*, 1686, in-12 ; *La Genèse*, en latin et en français, 1687, 4 vol. in-12 ; *La Morale universelle*, 1687, in-12 ; *L'Eprit familier de Socrate et d'Apulée*, en latin et en français, 1698 et 1702, in-12.

Parrain des Coutures termina sa carrière en 1702.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri, et la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 5.)

CRASSET (Jean), né à Dieppe, le 3 janvier 1618, entra chez les Jésuites de cette ville, où il fit de brillantes études. Après avoir enseigné les humanités et la philosophie dans plusieurs colléges de son ordre, il se livra à la prédication, se consacra tout entier à l'œuvre des Congrégations, et fut un des hommes les plus laborieux que la Compagnie de Jésus ait comptés dans son sein.

Le P. Crasset, qui s'était distingué dans la chaire par l'éloquence de sa parole, se fit aussi une grande réputation par les nombreux écrits théologiques et ascétiques qu'il composa, et dont voici les principaux :

Digitized by Google

Nouvelle forme de Méditations pour tous les jours de l'année, 1672, 2 vol. in-12; *La Manne du Désert, à l'usage des personnes qui sont en retraite*, 1677, in-12; *Considérations chrétiennes pour tous les jours de l'année, avec les Évangiles de tous les dimanches*, 1682, 3 vol. in-12; *La Douce et Sainte Mort*, 1687, in-12; *La Foi victorieuse de l'infidélité et du libertinage*, 1693, 2 vol. in-12; *Des Congrégations de Notre-Dame érigées dans la maison des Jésuites*, 1694, in-12. Les ouvrages les plus importants du même auteur sur d'autres matières sont : *Dissertation sur les Oracles des Sybilles*, 1678; *Histoire de l'Eglise du Japon*, 1689, 2 vol. in-4°.

Le P. Crasset mourut dans la maison professe des Jésuites de Paris, le 4 janvier 1692.

(V. la *Biographie universelle*, et une Notice biographique, par M. l'abbé Cochet, *Galerie dieppoise* et *Revue de Rouen*, avril 1849. Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

CREVECŒUR (Michel-Guillaume Saint-John de) naquit à Caen, en 1735. Il fit ses études chez les Jésuites, fut ensuite envoyé par son père en Angleterre, passa en Amérique, s'y maria, et s'établit dans une ferme sur les frontières de Pensylvanie. Il était parvenu, pas ses connaissances en agriculture et à force de soins intelligents, à porter son établissement à un haut degré de prospérité, lorsque la lutte qui s'engagea entre les colonies et la métropole vint le ruiner entièrement. Après avoir subi l'incarcération et couru les plus grands dangers, il se trouva séparé de sa famille, et se réfugia en France, en 1781; de là, il passa de nouveau en Angleterre, où il publia, l'année suivante, en anglais, les *Lettres d'un Cultivateur américain*, ouvrage remarquable qu'il traduisit lui-même en français, et qu'il dédia à Lafayette, dont il était l'ami.

Digitized by Google

Nommé, en 1784, consul de France à New-York, fonction créée pour lui, il apprit la mort de sa femme et retrouva ses enfants chez un négociant de Boston, qui les avait recueillis et traités comme les siens, en reconnaissance des services que de Crevecœur lui-même avait rendus, en France, à des prisonniers anglais. Ce fut pendant son consulat que notre compatriote obtint du ministre de la marine l'établissement des premiers paquebots de communication régulière entre la France et les États-Unis.

Rentré dans sa patrie pour ne plus la quitter, il fit imprimer, à Paris, en 1801, un ouvrage intitulé : *Voyage dans la Haute-Pensylvanie et dans l'État de New-York*, 3 vol. in-8°, ouvrage dédié à Washington, et dans lequel on retrouve le plan des Caisses d'épargnes fondées chez nous en faveur des ouvriers. Saint-John de Crevecœur était membre correspondant de l'Institut et membre de la Société d'agriculture de Caen. Il mourut à Sarcelles, près de Paris, le 12 novembre 1813.

(V. *Notices biographiques des Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard, et la *Biographie universelle*, qui fait naître de Crevecœur en 1731, et n'est pas non plus d'accord, pour les prénoms, avec le biographe que nous venons de citer.)

CRESPIN (l'abbé) naquit à Rouen, dans le dix-huitième siècle, d'un fabricant de cette ville. Entré dans l'état ecclésiastique, il devint l'un des célèbres prédicateurs de son temps, et fut souvent appelé à prêcher devant la cour, ce qui lui fit obtenir un canonicat dans l'église d'Auxerre. Il prêcha à Rouen, en 1788, pendant un carême entier, dans la Cathédrale, et improvisa un remarquable discours pour l'inauguration du crucifix qui surmonte encore aujourd'hui le jubé élevé à l'entrée du chœur de cette basilique. Le sermon qui contribua le plus à faire ap-

Digitized by Google

précier les talents de l'abbé Crespin, comme orateur et comme écrivain, est celui dans lequel il prit pour texte *la Cène*, et qu'il prêcha, le jeudi-saint, devant la cour, en 1770. Ce sermon fut imprimé la même année, à Rouen, chez P. Seyer.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

CRESTEY (Pierre), ecclésiastique, né à Trun, près d'Argentan, le 17 novembre 1622, se montra constamment, dans sa longue et honorable carrière, l'ami et le bienfaiteur des pauvres. Après avoir établi un séminaire à Domfront, et des écoles pour les enfants de l'un et de l'autre sexe, il fonda trois hôpitaux, le premier à Vimoutiers, le second à Barenton, où il était curé, et le troisième à Bernay.

L'abbé Crestey mourut à Barenton, le 22 février 1703.

La vie de ce généreux ecclésiastique a été écrite par Grandet, curé d'Angers, et imprimée à Rouen, en 1722.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

CREVEL (Jacques) naquit aux Ifs, près de Caen, le 2 mars 1692. Reçu avocat au Parlement de Rouen, il devint professeur de droit à l'Université de Caen, dont il fut nommé recteur, en 1721. Il se distingua, dans cette fonction, par la lutte énergique qu'il eut à soutenir contre les Jésuites, et par la réparation éclatante qu'il les contraignit de faire à l'Université, qu'ils avaient outragée dans leurs pièces de théâtre. Crevel, qui, par ses talents et par sa probité, avait mérité l'estime générale et l'amitié de d'Aguesseau, termina sa carrière le 23 décembre 1764. On a de lui des pièces de poésie en français et en latin, dont plusieurs furent couronnées au concours des Palinods de Rouen. Il a aussi laissé deux Mémoires lus à l'Académie de Caen, dont il était membre ; ils ont pour

Digitized by Google

titres : *Discours sur l'Origine des Normands, dans lequel on établit qu'elle fut plus noble que celle des Romains, aussi illustre que celle des Francs et des Bourguignons, etc.; Discours sur la Translation faite, le 15 décembre 1742, d'un ossement de Guillaume-le-Conquérant, du milieu du chœur de l'abbaye de Saint-Etienne de Caen, dans le sanctuaire de la même abbaye.*

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et les *Notices biographiques des Hommes célèbres du Calvados,* par M. F. Boisard.)

CRIBLIER (Guillaume-Nicolas), né à Rouen, entra au service, en 1796, fit plusieurs campagnes, et se trouva à la bataille de Marengo, où, quoique blessé d'un coup de feu, il garda son rang et continua à combattre. Il était sergent-major lorsque, le 14 octobre 1805, au passage du Danube, près d'Elchingen, il se signala par plusieurs actions d'éclat, qu'il renouvela, en 1813, devant Leipsick. Nommé capitaine et chevalier de la Légion-d'Honneur, en récompense de sa bravoure, Criblier continua à servir jusqu'en 1815, époque à laquelle il rentra dans la vie civile. Cet officier rouennais était du nombre des prisonniers qui, en Angleterre, le 15 mai 1810, étaient parvenus à s'évader du ponton la *Vieille Castille.*

(V. la *Biographie militaire française des Victoires et Conquêtes.*)

CRIGNON (Pierre), né à Dieppe, vers la fin du quinzième siècle, était l'ami de Jean Parmentier, son compatriote, dont il devint aussi l'émule comme poète et comme navigateur. Il accompagna ce dernier dans le voyage qu'il fit aux Indes-Orientales, et publia, lors de son retour en France, en 1531, les poésies de cet ami, mort de la fièvre jaune à Sumatra, ainsi que son frère qui l'avait suivi dans cette expédition.

Pierre Crignon composa, à cette occassion, un prologue contenant l'éloge des deux frères et un poème intitulé : *Célébration sur la mort de Raoul et Jean Parmentier.*

Ce poète navigateur, qui, dans sa jeunesse, avait souvent envoyé de ses poésies au concours de l'Acamie de l'Immaculée Conception de Rouen, y fut couronné, en 1515 et 1517, pour deux *Chants royaux.*

Il mourut à Dieppe, vers 1540.

(V. *Galerie Dieppoise, ou Notices biographiques des Hommes célèbres nés à Dieppe,* publiées par M. l'abbé Cochet, etc.)

CROIXMARE (Robert de) naquit, vers 1428, à Rouen, ou dans le pays de Caux, d'une ancienne et noble famille de cette contrée. Il était chanoine et archidiacre du Grand-Caux, lorsqu'à la mort du cardinal d'Estouteville, archevêque de Rouen, il fut élu pour lui succéder, par le chapitre, sur la recommandation expresse que lui en avait adressée Louis XI. De Croixmare prit possession de son siége le 6 septembre 1483, et eut l'honneur de recevoir, dans sa cathédrale, avec les cérémonies d'usage, le roi Charles VIII, lors du voyage que ce monarque fit à Rouen, le 14 avril 1485. Ce fut aux libéralités de ce prélat que l'église métropolitaine de cette ville dut les riches tapisseries qui la décoraient jadis et les premières orgues qui se firent entendre dans cette basilique. C'est aussi sous le même épiscopat que furent commencés les travaux de construction de la magnifique tour de la cathédrale, vulgairement appelée *Tour de Beurre.*

De Croixmare mourut à Rouen, dans son palais archiépiscopal, le 18 juillet 1493, et fut inhumé dans la chapelle de la Vierge.

(V. l'*Histoire des Archevêques de Rouen*, par D. Pommeraye.)

Digitized by Google

CROIXMARE (Nicolas de), né à Rouen, en 1629, avait reçu de la nature d'heureuses dispositions pour l'étude de toutes espèces de sciences. Il cultiva les lettres, et écrivit en vers et en prose; il devint savant dans les mathémathiques, dans la physique, dans la chimie, et parvint à fondre un miroir métallique concave, le plus grand qui ait été vu en France à cette époque. Une timidité excessive, qui l'éloignait du monde, rendit ses talents inutiles pour sa fortune et pour sa réputation.

Il mourut à Caen, le 2 juin 1680.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet.)

CURAUDEAU (François-René), pharmacien et habile chimiste, naquit à Séez, le 14 novembre 1765. Reçu, à vingt-deux ans, membre du collége de pharmacie de Paris, il alla s'établir en province, mais son désir ardent de mettre à profit, sur une plus grande échelle, le fruit de ses études chimiques en matière industrielle, le rappela bientôt dans la capitale, où il fonda un vaste établissement pour le tannage des cuirs. Quelques années plus tard, il monta une fabrique d'alun artificiel, qui rivalisa avec l'alun de Rome, et lui fut même préféré pour les teintures. Il s'occupa également de l'art du savonnier, présenta, en 1807, au ministre de la marine, le moyen d'augmenter la durée des toiles à voiles et des filets pour la pêche; il publia, peu de temps après, un nouveau procédé pour épurer les huiles, et un *Traité du blanchîment à la vapeur des toiles, fils et cotons écrus.*

Ce laborieux chimiste apporta aussi de grands perfectionnements au système des fourneaux économiques, et inventa de nouveaux moyens de ventilation.

Epuisé par un travail excessif, il mourut à Paris, le 25 janvier 1813. Curaudeau était membre de plusieurs sociétés savantes, notamment de la Société

Digitized by Google

d'Encouragement pour l'industrie nationale, de l'Athenée et de la Société des Pharmaciens de Paris. On a de lui plusieurs mémoires publiés dans les *Annales de Chimie*, le *Journal de Physique*, et le *Bulletin de Pharmacie, etc.*

(V. la *Biographie universelle* et la *Biographie nouvelle des Contemporains.*)

CUSSY (Gabriel de), né à Caen, le 13 août 1739, était, avant la Révolution, directeur de la monnaie de cette même ville. Il fut, en 1789, élu député à l'Assemblée nationale, et nommé, en 1792, par le département du Calvados, représentant du peuple à la Convention. Il prit souvent la parole dans ces assemblées sur les questions relatives aux monnaies, et fit plusieurs rapports sur cette matière. Déclaré traître à la patrie, et mis hors la loi, après le triomphe du parti de Robespierre, à cause de ses opinions modérées, de Cussy fut arrêté à Bordeaux, où il s'était réfugié, et traduit, à Paris, devant le Tribunal révolutionnaire, qui, le 25 brumaire an II, ajouta une victime de plus à celles qui étaient moissonnées chaque jour par le terrorisme à cette sanglante époque.

(V. le *Bulletin du Tribunal révolutionnaire de* 1793, n° 91, et le *Moniteur* de la même année. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

CUSSY (François-Thomas-Alexandre de) naquit le 25 septembre 1759, au château de Vouilly, près d'Isigny (Calvados), d'une famille ancienne de ce pays. Après avoir fait ses études au collége de Navarre et au séminaire de Saint-Sulpice, il entra dans la maison de Sorbonne, dont il devint prieur; plus tard, il fut nommé chanoine de Port-en-Bessin, puis appelé aux fonctions de vicaire-général, par son célèbre ami, le cardinal de La Luzerne, évêque de Langres. Condamné à la déportation, sous le règne de la Terreur,

Digitized by Google

l'abbé de Cussy chercha un asile en Angleterre, où il se consacra à la prédication et à l'instruction de la jeunesse. Rentré en France, en 1802, il fut nommé chanoine et vicaire-général du diocèse de Bayeux, fonctions dans lesquelles il rendit d'éminents services jusqu'à l'époque difficile où il fut appelé à l'évêché de Troyes.

Le nouveau prélat s'occupa, en attendant sa consécration, de l'administration temporelle de son diocèse, et se fit aimer des pauvres pour son inépuisable charité. Sa nomination n'ayant point été ratifiée après les événéments ds 1814, il se hâta de revenir à Bayeux, où il ne cessa, dit son biographe, de se concilier, par la bonté de son cœur et le charme de son esprit, la confiance et l'attachement de tous ceux qui l'entouraient.

Il termina sa carrière le 12 décembre 1835.

(V. l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1837.)

CUSSY (Achille-Anne-Louis), de la même famille que les précédents, naquit aussi au château de Vouilly, le 20 novembre 1787. Destiné à la carrière des armes, il entra à l'Ecole militaire, d'où il sortit, en 1804, pour être incorporé, avec le grade de sergent, dans le 51e régiment d'infanterie, où il gagna bientôt les épaulettes d'officier. Il fit, avec la grande armée, les campagnes de 1806 à 1808, servit en Espagne, en 1809, et fut promu au grade de capitaine, en 1812. L'année suivante, lors de la guerre d'Allemagne, il fut fait prisonnier à Arnhem, après avoir reçu, tandis qu'il se distinguait par une héroïque défense, une balle dans le côté, et un coup de baïonnette à la tête. Rendu à la liberté, en 1814, il reprit son grade dans la légion du Calvados, qui devint le 7e de ligne, reçut, en 1815, la croix de la Légion-d'Honneur, et ne quitta le service qu'en 1825.

M. de Cussy, qui était aussi chevalier de Saint-Louis depuis 1823, termina sa carrière le 10 octobre 1850.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, en 1851, une Notice biographique, par M. Delauney.)

DACIER (Bon-Joseph) naquit à Valognes, le 1er avril 1742. Il fit ses humanités au collége d'Harcourt, où il joignit l'étude de la théologie à celle des lettres.

Dacier dut aux frères La Curne de Sainte-Palaye, d'être en rapport avec le savant Foncemagne, dont il devint l'élève et le collaborateur. Il publia, en 1772, une traduction des *Histoires d'Elien*, fut reçu, la même année, membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, puis donna, en 1777, la traduction de la *Cyropédie* de Xénophon. Ayant obtenu la place de garde des chartes, il se livra à de grand travaux historiques et prépara une nouvelle édition des *Chroniques* de Froissart, qui fut achevée par M. Buchon.

Elu, au commencement de la Révolution, membre du corps municipal de Paris, Dacier dirigea l'établissement d'un nouveau système de contributions directes, ce qui lui fit offrir par Louis XVI, à cette époque, le ministère des finances, qu'il n'accepta point. Il quitta la capitale pendant les mauvais jours, et s'occupa, dans sa maison de campagne, d'améliorations agricoles. Lors de la création de l'Institut, en 1795, notre savant compatriote en fit partie, et fut nommé, quelques années plus tard, conservateur de la Bibliothèque nationale. Membre du tribunat, Dacier y fit un grand nombre de rapports sur l'instruction publique et sur les finances. Il fut reçu, en 1823, à l'Académie française; plus tard, créé baron par Charles X, il termina sa carrière à Paris, le 4 février 1833, dans sa quatre-vingt-onzième année. Il était, depuis 1782, secrétaire de l'Académie des Inscriptions, et, jusqu'en

Digitized by Google

1826, il fit et lut cent cinquante éloges d'académiciens morts pendant sa gestion. Indépendamment des ouvrages cités, on a du baron Dacier de nombreux mémoires disséminés dans les recueils de l'Académie, de 1776 à 1808. Il rédigea la partie historique des six derniers volumes de l'ancienne collection des mémoires de cette société savante et les neuf premiers de la nouvelle série.

Son éloge a été prononcé à l'Académie française par M. Tissot, et à celle des Inscriptions par M. Sylvestre de Sacy.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.* Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DADRÉ (Jean), né à la Perrières, dans le diocèse de Séez, vers la moitié du seizième siècle, était docteur en théologie, chanoine et grand-pénitencier de l'église de Rouen. Il se montra, lors du siége de cette ville par Henri IV, un ligueur des plus fougueux, et conjura le peuple, dans ses sermons, de se dévouer à la mort plutôt que de reconnaître l'autorité du roi de Navarre, qui, disait-il, avait été déclaré hérétique et excommunié par deux papes.

Dadré fut élu, en 1593, député provincial, et termina sa carrière en 1617.

On a de ce théologien plusieurs ouvrages dont voici les titres : Une traduction des *Œuvres d'Eusèbe*, Paris, 1581 ; *Vie de Jésus-Christ, du P. Ludolphe, disposée pour servir à la prédication*, Paris, 1589 ; *Défense pour la Fierte de saint Romain, contre le plaidoyer de Bouthiller*, Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1609, in-8° ; *Réfutation de la réponse et écrit de Bouthiller contre la défense du privilége de saint Romain*, Rouen, Raphaël du Petit-Val, 1609, in-8° (ces deux écrits sont aussi attribués à Béhotte, archidiacre de Rouen) ; *Chronologie historiale des Archevêques de Rouen*, Rouen,

Digitized by Google

Jean Crevel, 1618, in-8°; *Traité de l'autorité du Chapître.*

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DAGOBERT (Louis-Simon-Auguste Fontenille) naquit, en 1740, d'une famille noble, à la Chapelle, près de Saint-Lô. Il entra, comme sous-lieutenant, au régiment de Tournaisis, avec lequel il fit les premières campagnes de la guerre de sept ans, et parvint, en passant successivement par tous les grades, à celui de maréchal-de-camp. Il fut, en 1792, employé en cette qualité à l'armée d'Italie, s'y distingua en plusieurs occasions, et fut nommé, en 1793, général en chef de l'armée des Pyrénées-Orientales. Il fit la guerre d'Espagne, l'année suivante, remporta de grands avantages aux premières affaires, et une victoire signalée aux combats de Belver et d'Urgel. Il mourut à Puycerda, le 21 avril 1794, à la suite des blessures qu'il avait reçues sur les champs de bataille.

La Convention nationale décrèta que le nom du général Dagobert serait inscrit sur une des colonnes du Panthéon. Ce général, qui était un savant tacticien, a publié l'ouvrage suivant : *Méthode nouvelle d'ordonner l'infanterie, etc.*, 1793, in-8°.

(V. la *Biographie universelle* et la *Biographie militaire française, dans Victoires et Conquêtes.* Portr. dans la collect. de la bibl. de Rouen.)

DAGOUMER (Guillaume), né à Pont-Audemer, vers le milieu du dix-septième siècle, fit ses études au collége d'Harcourt. Devenu professeur de philosophie et principal de ce même collége, il se distingua dans ces fonctions, et fut nommé recteur de l'Université de Paris. Dagoumer a publié un cours de philosophie, en latin, 3 vol. in-12, 1701 et 1703; puis les écrits dont voici les titres : *Lettres d'un Philosophe*

Digitized by Google

à M. l'Evêque de Soissons (Languet, depuis archevêque de Sens) *sur son premier avertissement*, 1719, in-8° ; *Requête de l'Université de Paris au Roi au sujet de l'union du collège des Jésuites de Reims à l'Université de cette ville*, 1724, in-f°, réimprimée dans les *Requêtes au Roi, Mémoires et Décrets de l'Université de Paris et de Reims*, 1761, 2 vol. in-12. Dagoumer avait beaucoup de savoir, mais mettait beaucoup trop de raideur et de subtilité dans les discussions scolastiques. On prétend que c'est lui que Lesage a voulu désigner sous le nom de Guyomar dans son roman de *Gil Blas*.

Il mourut à Courbevoie, en 1745.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

DALÉCHAMPS (Jacques), né à Caen, en 1513, étudia la médecine à Montpellier, où il fut reçu docteur, en 1547. Il alla habiter Lyon, en 1552, et se fit, dans cette ville, une brillante réputation dans la pratique de l'art de guérir. Joignant à la connaissance des langues anciennes une vaste érudition, Daléchamps fit de savants commentaires sur quelques auteurs grecs et latins. Voici les ouvrages qu'il a composés, ou seulement traduits, et dont les plus importants sont : une *Histoire générale des plantes*, en latin, Lyon, 1586, 2 vol. in-f° ; une version latine des *XV Livres d'Athénée*, avec le texte grec, Lyon, 1552, in-12 ; *Traité de la peste*, en latin, 1552, in-12 ; *VI Livres de Paul d'Egine ; les XI Livres d'administration anatomique de Claude Galien, traduits fidèlement du grec en français*, Lyon, 1566 et 1572, in-12 ; *Traité des maladies aiguës et des maladies chroniques de Cœlius Aurelianus*, 1566 et 1567, in-8° ; *Traité de chirurgie*, Lyon, 1570 et 1573, in-8°, et Paris, 1610, in-4°.

Ce savant médecin mourut à Lyon, le 1er mars 1588.

Digitized by Google

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et la *Biographie universelle*. Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

DALMENESCHE (Louis-François), né, le 1er janvier 1770, à Almenesche (Orne), fit ses études au collége d'Alençon. Etant venu de bonne heure à Rouen, il entra, comme aide-pharmacien, chez M. Mésaize, et obtint, peu de temps après, la place de sous-bibliothécaire à l'École centrale. Enlevé à cette fonction par la conscription, il fut envoyé à Brest, où ses connaissances en pharmacie le firent employer au service des hôpitaux.

Après avoir terminé ses études pharmaceutiques chez son frère, à Caudebec, il revint à Rouen, en 1802, et s'y établit.

C'est dans cette ville, dit son biographe, qu'il remplit, pendant vingt-cinq ans, une carrière marquée par son amour pour la science.

M. Dalmenesche était membre de la Société des Pharmaciens de Rouen, de la Société d'Emulation de la même ville, et des Sociétés de Pharmacie et d'Agriculture d'Evreux.

Il mourut à Rouen, le 15 août 1827.

(V., dans le *Bulletin de la Société d'Emulation*, année 1828, le rapport des travaux de cette société, par M. P. A. Corneille.)

DAMBOURNEY (Louis-Alexandre), né à Rouen, le 10 mai 1722, d'une famille qui exerçait le haut commerce dans cette ville, commença par cultiver les arts d'agrément et devint bon peintre, excellent musicien et littérateur distingué. Ayant aussi acquis des connaissances très-étendues dans les sciences et dans leurs principales applications, il voulut encore, pour compléter son instruction, visiter les villes les plus importantes de France. Nommé, plus tard, intendant

Digitized by Google

du Jardin-Botanique de Rouen, cette place le mit à même d'observer, dans diverses plantes, l'existence des principes colorants qui pouvaient être substitués avec avantage aux principes colorants des produits exotiques. Plusieurs de ses expériences sur la culture de la garance eurent un plein succès, et, en 1772, il montrait des velours de coton sur lesquels il était parvenu à fixer un rouge magnifique et d'une solidité à toute épreuve. Le gouvernement, pour récompenser Dambourney de cette importante découverte, lui accorda une pension de 1,000 livres, et fit imprimer, à ses frais, en 1786, son *Recueil de procédés et d'expériences sur les teintures solides.*

Notre savant compatriote était membre de l'Académie de Rouen, dont il devint secrétaire, de la Société d'Agriculture de la même ville et de plusieurs autres sociétés savantes. Il fut, en 1787, élu député à l'Assemblée provinciale de la généralité de Rouen, où il prononça un remarquable discours, qui se trouve dans le procès-verbal de cette Assemblée. Dambourney termina sa carrière à Oissel, où il faisait sa résidence, le 2 juin 1795.

(V. une Notice biographique sur ce personnage, par M. J. Girardin, *Revue de Rouen*, année 1837.)

DAMBRAY (Charles-Henri), né à Rouen, en 1760, d'une famille dont plusieurs membres avaient été présidents à mortier au Parlement de Normandie, était, dés l'âge de dix-neuf ans, avocat-général à la Cour des Aides de Paris.

Appelé, en 1788, à remplir les mêmes fonctions près du Parlement de la même ville, le jeune magistrat porta la parole avec une éloquence et un talent des plus remarquables dans deux causes célèbres, celle de l'aéronaute Montgolfier, puis celle, beaucoup plus retentissante, de Kornmann, dans laquelle figuraient comme adversaires Bergasse et Beaumarchais.

Digitized by Google

Retiré, dès les premiers événements de la Révolution, dans sa terre de Montigny, près de Dieppe, M. Dambray fut, après le 9 thermidor, élu au Conseil des Cinq-Cents, mais il n'accepta point ce mandat, parce qu'il imposait l'obligation du serment de haine à la royauté, et que, malgré l'exemple de quelques royalistes estimables, il ne put se résoudre à le prêter. Vers la fin du gouvernement impérial, il entretint avec les Bourbons une correspondance active, ce qui lui valut, à la rentrée de cette famille, en 1814, d'être nommé chancelier de France, garde-des-sceaux et ministre de la justice.

Au retour de Napoléon de l'île d'Elbe, au moment où le péril était la plus imminent, M. Dambray s'opposa énergiquement au départ de Louis XVIII, et comprenant que le devoir d'un chancelier était de se tenir près de son roi pour mourir s'il le fallait à ses pieds, il ne quitta Paris que le dernier.

Lors de la seconde Restauration, il fut appelé au Conseil privé du Roi, puis à la Chambre des Pairs, dont il devint le président. Il était investi de cette dignité quand cette Chambre se constitua en Cour de justice, pour le procès du maréchal Ney, procès dans lequel il se montra, ainsi qu'on se plaît à le reconnaître, plein de convenance et d'impartialité.

M. le chancelier Dambray mourut à sa terre de Montigny, le 13 décembre 1829.

Il était membre de l'Académie des inscriptions et belles-lettres, et c'est à lui qu'on doit le rétablissement du *Journal des Savants.*

(V. l'*Éloge du chancelier Dambray*, prononcé à la Chambre des Pairs par M. de Sémonville, une Notice nécrologique, par M. La Porte-Lalanne, le *Supplément de la Biographie universelle*, etc. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

Digitized by Google

DAMEMME (Henri), né à Saint-Lô, le 18 septembre 1776, fut mis fort jeune en apprentissage chez un de ses parents, M. Néel, qui s'était fait, dans cette même ville, une réputation bien méritée dans la fabrication de la coutellerie. Le jeune apprenti, doué d'une précocité extraordinaire d'intelligence, s'occupa bientôt, et avec beaucoup de succès, de tout ce qui se rattachait au perfectionnement de la trempe de l'acier.

S'étant établi coutelier à Caen, Damemme donna une plus grande activité à ses expériences sur cet art, et rédigea, en 1810, un ouvrage qu'il présenta à la Société d'agriculture de Caen. Cette Compagnie fit faire, sur ce travail, un rapport qu'elle adressa à la Société d'encouragement pour l'industrie nationale, où l'ouvrage de l'habile artisan fut aussi favorablement apprécié.

De brillantes offres furent faites à Damemme par le gouvernement d'alors, mais elles ne purent être réalisées ; aussi notre compatriote se détermina-t-il, en 1835, à faire imprimer son travail à ses frais.

M. J. Girardin, professeur de chimie, a publié, dans la *Revue de Rouen* (juin 1836), une appréciation de cet ouvrage, qu'il cite avec éloge, et MM. Arago et Gay-Lussac, dans un rapport fait au ministre des travaux publics, en 1839, parlent de l'auteur du livre intitulé : *Manière de travailler l'acier*, comme d'un homme d'un mérite éminent dans sa spécialité.

Damemme mourut à Caen, le 7 mars 1846.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1846, et dans l'*Annuaire de la Manche*, même année, une Notice biographique, par M. J. Travers.)

DANCEL (Jean-Charles-Richard), né à Cherbourg, le 20 août 1761, fit de bonnes études au collége de

Valognes, entra dans le sacerdoce, à Paris, et fut, en 1784, reçu docteur de la maison de Sorbonne. Il obtint au concours une chaire de philosophie au Collége d'Harcourt, et il était encore en fonction, lorsqu'il publia, en 1790, une brochure intitulée : *Apologie du serment civique, par un prêtre de la maison et société de Sorbonne, ami de la religion et des lois.* Dès l'année suivante, l'abbé Dancel rétractait les opinions qu'il avait émises dans cet écrit, et se réfugiait en Angleterre, où il se fit professeur de dessin et de mathématiques.

Rentré en France, à l'époque du Concordat, il fut nommé, par le nouvel évêque de Coutances, grand-vicaire et archidiacre de son diocèse, et, plus tard, curé de Valognes. L'abbé Dancel administrait sa paroisse depuis vingt-deux ans, lorsqu'il fut appelé, en 1827, à l'évêché de Bayeux, dont il prit possession au mois de novembre de la même année. Ce prélat, dont le zèle et la charité étaient inépuisables, termina sa carrière le 20 avril 1836.

(V. les Notices biographiques publiées dans l'*Annuaire Normand* et dans l'*Annuaire de la Manche,* année 1837.)

DANGICOURT (Pierre), mathématicien distingué, naquit à Rouen, en 1666. Resté fidèle au protestantisme, dont il faisait profession, ainsi que toute sa famille, il se vit, lors de la révocation de l'édit de Nantes, obligé de quitter la France au moment où il commençait à se faire un nom dans la science vers laquelle il avait plus particulièrement dirigé ses études. Passé en Prusse avec son père, qui avait choisi ce pays pour résidence, Dangicourt se livra, dans cette nouvelle patrie, avec un redoublement de zèle et un plein succès, à un travail persévérant sur tout ce qui se rattachait aux mathématiques transcendantes, ce qui lui mérita d'être reçu membre associé de la célèbre Aca-

démie de Berlin, dont il devint, plus tard, directeur-adjoint.

Les connaissances de Dangicourt, en algèbre et en physique, le mirent en relation avec plusieurs savants illustres de son temps, et notamment avec Leibnitz, qui ne cessa de prouver, dans sa correspondance, combien il avait d'estime pour la personne et pour la science de notre compatriote.

Ce savant mourut à Berlin, le 12 février 1727.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

DANIEL (Antoine), né à Dieppe, vers la fin du seizième siècle, entra chez les Jésuites, où il fit sa profession religieuse, avec le désir de se consacrer à l'apostolat. S'étant associé, dans ce but, à deux religieux de son ordre, les PP. de Brébeuf et Davost, il s'embarqua avec eux pour le Canada, d'où ils passèrent chez les Hurons, afin d'y porter les lumières de la foi. Le P. Daniel, sachant qu'il existait à Québec une école destinée à recevoir les enfants des sauvages, employa toutes les ressources de son éloquence pour déterminer ceux-ci à lui confier leurs enfants, qu'il avait le plus grand désir de conduire à cette école. C'est, accompagné de plusieurs de ces jeunes néophytes, que le pieux missionnaire aborda un jour dans un canot au port de Québec, l'aviron à la main, exténué de fatigue, les pieds nus, la soutane en lambeaux et son bréviaire pendu au cou, mais la figure rayonnante de la pieuse satisfaction que lui faisait éprouver le résultat de sa mission évangélique. Retourné chez sa peuplade, ainsi qu'il l'avait promis, il continua à lui enseigner la pratique de toutes les vertus, dont lui-même ne cessait de donner l'exemple; mais les progrès que faisaient ses travaux apostoliques, ayant excité la haine des Iroquois, les voisins et les ennemis implacables des Hurons, ceux-là firent invasion chez ces derniers, où ils mirent tout à

Digitized by Google

feu et à sang. Le P. Daniel, pris lui-même par les Iroquois, fut percé de flèches et jeté, encore vivant, dans la chapelle du lieu, qui commençait à être la proie des flammes. C'est là qu'il mourut martyr de son courageux apostolat, le 6 juillet 1648.

(V. les *Mémoires pour servir à l'histoire de Dieppe*, par Desmarquets, t. 2, l'*Histoire de la Nouvelle France*, par le P. Charlevoix, t. 1 et 2, et une Notice, *Revue de Rouen*, 1852.)

DANIEL (Gabriel), né à Rouen, le 8 février 1649, entra au noviciat des Jésuites, en 1667, et fut envoyé, peu d'années après, professer la réthorique au Collége de Rennes, puis à celui de la ville d'Eu, d'où il vint à Rouen enseigner la théologie. Il était, depuis plusieurs années, dans sa ville natale, lorsqu'il fut appelé à la maison professe de Paris, dont il devint le bibliothécaire, et, plus tard, le supérieur.

Le P. Daniel, dont le savoir était immense, a écrit un grand nombre d'ouvrages sur des matières théologiques, philosophiques et de controverse ; mais c'est dans l'histoire surtout qu'il s'est acquis une réputation justement méritée. Il fut récompensé, pour ces derniers travaux, par Louis XIV, qui lui conféra le titre d'historiographe de France, avec une pension de deux mille livres.

Ce laborieux écrivain mourut à Paris, d'une attaque d'apoplexie, le 23 juin 1728.

La liste complète de ses nombreux ouvrages se trouve dans les mémoires du P. Nicéron ; les principaux ont pour titre : *Voyage du Monde de Descartes*, 1690, in-12 ; *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres Provinciales de Pascal*, 1694, in-12 ; *Histoire de France depuis l'établissement de la monarchie française dans les Gaules, dédiée au Roi*, Paris, Mariette, 1713, 3 vol. in-f°, et 1755-1760,

Digitized by Google

17 vol. in-4°; *Histoire de la Milice française*, 1721, in-4°.)

(Portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

DAON (Roger-François) naquit, en 1678, à Bricqueville, diocèse de Bayeux. Il entra, en 1699, chez les Eudistes, fut ensuite envoyé professer la théologie à Avranches et dans quelques autres localités, puis, appelé par l'évêque de Rennes pour fonder, dans cette ville, un petit séminaire; l'abbé Daon dirigea cet établissement avec beaucoup de zèle et d'intelligence, et devint successivement supérieur des séminaires de Senlis, d'Avranches et de Séez. Il mourut dans cette dernière ville, le 16 août 1749. On a de cet ecclésiastique les ouvrages élémentaires dont voici les titres: *La Conduite des Confesseurs*, Paris, 1738, in-12 (cet ouvrage eut vingt-quatre éditions); *La Conduite des âmes dans la voie du salut*, Paris, 1753, in-12; *Introduction à l'Amour de Dieu, tirée des œuvres de saint François de Sales; Instruction, ou Catéchisme pour les enfants.*

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DARGENT (Louis-Alexandre), né dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, à Gerponville, dans le pays de Caux, d'une famille d'agriculteurs des plus recommandables de cette contrée, fit de bonnes études au Collége de Rouen, et se consacra ensuite entièrement aux travaux agricoles. Joignant la pratique à la théorie dans la science agronomique, Dargent, associé avec son frère, fit faire de grands progrès à cette science, et introduisit, le premier, dans le pays de Caux les moutons de race espagnole. La Société libre d'émulation, dont ce savant agriculteur était membre correspondant, a consigné, dans un rapport lu en séance publique, en 1802, les avantages que

notre pays pouvait tirer de l'importation de la race ovine espagnole.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DARY (François-André), né le 29 novembre 1768, à Barenton (Manche), entra dans le sacerdoce, et devint, après la Révolution, chanoine honoraire et curé de Romagny, dans l'arrondissement de Mortain.

L'abbé Dary administra sa paroisse pendant près de cinquante ans ; puis, encouragé par l'évêque de Coutances et par quelques personnes bienfaisantes, il acheta les bâtiments de l'abbaye Blanche et y fonda un petit séminaire. Il établit aussi, dans la ville de Mortain, une communauté de religieuses Ursulines, et contribua au rétablissement de l'hospice de Barenton. Ce digne ecclésiastique, après avoir rempli une longue carrière, qui, ainsi que le dit son biographe, rappelle les apôtres des premiers âges de la chrétienté, mourut à Romagny, le 9 juillet 1850.

(V. *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

DASSONVILLE (Jacques), né, en 1719, à Port-Saint-Ouen, près de Rouen, cultiva avec succès l'art de la gravure. On a, de cet artiste amateur, quelques planches gravées à la manière de Van-Ostade, sur des dessins que lui-même avait composés, mais dont les *Mémoires biographiques* de Guilbert, qui nous ont fourni cet article, ne font point connaître les sujets.

DASTIN (C.-A.), né à Caen, le 4 janvier 1767, fut d'abord élève de l'École-Militaire de Beaumont, d'où il passa à celle de Paris. Entré dans l'artillerie, il y parvint au grade de capitaine, et, n'ayant pu se résoudre à émigrer, lors des mauvais jours de la Révolution, il subit un emprisonnement de quinze mois.

Il composa, pendant sa détention et après sa mise en liberté, un grand nombre de pièces de poésies légères, dont quelques-unes ont été publiées dans les recueils et les journaux du temps. Dastin, tout en s'occupant de poésie, s'occupait également de mathématiques. Il avait commencé sur cette science un excellent traité, auquel, après sa mort, arrivée le 17 septembre 1803, M. de Minery, son ami, se chargea de mettre la dernière main. Nous ignorons si cet ouvrage a été publié.

(V. le *Dictionnaire biographique* de Chaudon et Delandine, neuvième édition.)

DAUTRÊME (Jacques-Robert), grammairien distingué, naquit à Criquebeuf-sur-Seine (Eure), le 25 novembre 1730. Il obtint une chaire de rhétorique au Collége du Mont, à Caen, et publia plusieurs ouvrages élémentaires sur la langue française.

Il termina sa carrière le 1er février 1791.

(V. *Les Siècles littéraires de la France*, par Desessarts)

DAVAL (Jean), né à Eu, vers le commencement du dix-septième siècle, exerça la médecine à Paris avec un si grand succès, que le premier médecin de Louis XIV, Fagon, qui était son ami, le présenta au Roi pour lui succéder dans ses fonctions. Daval fut agréé, mais son peu d'ambition, et surtout son amour pour l'indépendance, lui firent préférer, à cette brillante position, le libre exercice de la science médicale ; il continua à se faire, dans la capitale, une réputation bien méritée. Il mourut en 1719.

(V. le *Dictionnaire biographique* de Chaudon et Delandine.)

DAVAULEAU (Robert), né à Bayeux, vers 1585, embrassa l'état ecclésiastique, devint curé de Saint-

Digitized by Google

Symphorien et principal du Collége de Bayeux, avec le canonicat de Grizy, attaché à cette fonction. Davauleau, qui avait beaucoup de talent pour la poésie latine, a composé plusieurs pièces sur les événements de son temps.

Il termina sa carrière le 8 août 1664.

(V. l'*Histoire du Diocèse de Bayeux*, par Hermant.)

DAVERSAIN (Étienne), né à Rouen, en 1776, fit de brillantes études au Collége de cette ville, et entra ensuite dans les ordres. Ayant refusé de prêter serment à la nouvelle constitution du clergé, il ne rentra en fonction qu'en 1802, époque à laquelle il fut nommé curé de Saint-Nicaise de Rouen. L'abbé Daversain, qui était un prédicateur de beaucoup de talent, fit souvent entendre l'éloquence de sa parole dans nos principales églises, et administra dignement sa paroisse jusqu'en 1832, époque de sa mort.

DAVID (Pierre), religieux de l'ordre des Cordeliers, naquit à Pont-Audemer, vers le commencement du dix-septième siècle. Il composa et publia plusieurs traités de théologie et des sermons, en latin, qui sont aujourd'hui entièrement oubliés.

Ce religieux termina sa carrière en 1672.

(V. l'*Essai sur l'arrondissement de Pont-Audemer*, par M. A. Canel.)

DAVID (Nicolas-Joseph) naquit à Bayeux, le 21 décembre 1701, de parents peu fortunés. Il fit ses études à Paris, au Collége d'Harcourt, où il avait obtenu une bourse, entra dans les ordres, devint chanoine de Saint-Marcel, et professa, pendant plus de cinquante ans, dans le même Collége, les humanités et la théologie. Ce savant professeur est auteur de la *Réfutation du Système d'un Philosophe cartésien qui a prétendu démontrer géométriquement*

la possibilité de la présence réelle de Jésus-Christ dans l'Eucharistie, Paris, 1730, in-12, ouvrage corrigé par le P. Tournemine, et aujourd'hui de la plus grande rareté ; on a aussi du même professeur une *Ode sur la Maladie et le Rétablissement de Louis XV*, 1744, in-8°.

David mourut à Paris, le 5 août 1784.

(V. le *Journal de Normandie*, année 1785, n° 31; *Essai historique sur la ville et l'arrondissement de Bayeux*, par F. Pluquet.)

DAVID (Jean-Pierre), né à Dieppe, accueillit avec enthousiasme, en 1789, les principes de la Révolution, et, plein du désir de se consacrer à la défense de la patrie, il prit du service et devint, après quelques campagnes, sergent de grenadiers. Fait prisonnier par les Anglais, David, persuadé qu'il n'y avait point lieu d'être scrupuleux sur les moyens, lorsqu'il s'agissait de recouvrer sa liberté et de se rendre encore utile à son pays, demanda à prendre du service dans un régiment français qui était à la solde du gouvernement britannique, ce qui lui fut accordé.

Étant débarqué à Quiberon avec ce régiment, il profita, pour s'échapper, d'un moment favorable, se rendit au camp de l'armée républicaine, et, après avoir pris les ordres du général, il se mit à la tête d'une colonne, marcha sur le fort de Penthièvre, et s'en empara, malgré une vive résistance. Cette action d'éclat lui valut d'être fait officier sur le champ de bataille. L'Assemblée nationale décréta que David avait bien mérité de la patrie, et lui décerna une arme d'honneur.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*.)

DAVID (Pierre-Laurent-Jean-Baptiste-Étienne) naquit à Falaise, en 1772, de parents peu favorisés de la fortune. Il était fort jeune lorsqu'il alla à Paris,

Digitized by Google

et, quand vint la Révolution, il fit partie des écrivains chargés de recueillir, pour le *Moniteur*, les débats de l'Assemble constituante.

De 1793 à 1795, il servit dans les armées des Pyrénées-Occidentales, dans celles du Rhin et de la Moselle, puis fut, pendant tout le temps de son service, l'ami intime et le camarade de lit du *Premier Grenadier de France*, l'illustre La Tour-d'Auvergne. Rentré dans la vie civile, il occupait un modeste emploi au ministère des affaires étrangères, lorsqu'une pièce de vers de sa composition, tombée par hasard aux mains de Talleyrand, lui procura la protection de ce dernier, qui envoya le poète à Naples, avec une mission diplomatique.

M. David se lia intimement, dans ce pays, avec Lucien Bonaparte, qui aimait beaucoup la poésie, et ce fut pour complaire à cet ami qu'il conçut le plan d'un poème épique dont le héros était Alexandre-le-Grand.

Nommé, sous le gouvernement impérial, en récompense de ses travaux diplomatiques, consul général de Smyrne, ce fut aux lieux où Homère avait chanté ses poèmes, que le poète normand termina son *Alexandréïde ;* mais, pendant la longue guerre des Grecs et des Turcs, sa vie fut une vie de sacrifices et de dévouement. En un seul jour, il sauva d'une mort certaine, et au risque d'être massacré lui-même, deux mille infortunés auxquels il donna dans sa maison une généreuse hospitalité. A son retour en France, M. David publia, sous le pseudonyme de Sylvain Phalantée, *Athènes assiégée*, poème, Paris, Didot, 1827, in-8°, et fit paraître, en 1829, la deuxième partie de son *Alexandréïde.* Se plaisant à habiter la Normandie, dans la belle saison, notre compatriote fonda, dans sa ville natale, une Académie des sciences, arts et belles-lettres, dont il fut président ; il était déjà depuis longtemps membre

Digitized by Google

correspondant de plusieurs sociétés savantes de France et de l'étranger. Elu député, en 1842, cet honorable citoyen s'occupa, ainsi qu'il avait eu la franchise de le dire aux électeurs, beaucoup plus des affaires de la France que de celles de son arrondissement, et termina sa carrière à Paris, dans l'exercice de son mandat, le 21 juin 1846. Outre les œuvres déjà citées et ses discours de tribune, qui se trouvent au *Moniteur*, on a encore, de M. David, la *Bataille d'Iéna*, poème, Paris, 1808, in-8° ; *Sélim III*, tragédie, publiée dans le Recueil de la Société académique de Falaise, 1836, et des Mémoires manuscrits, dont la majeure partie est relative à la Grèce et à sa régénération.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1847, une Notice biographique, par J. Travers.)

DAVIEL (Jacques), célèbre oculiste, conseiller, chirurgien ordinaire du Roi, docteur en médecine de l'Université de Montpellier, membre de l'Académie royale de chirurgie de Paris, agrégé au collége des médecins de Marseille, etc., naquit à la Barre, arrondissement de Bernay, en 1696. Ce savant et habile praticien, qui fit faire de grands progrès à la science de l'oculiste, a laissé quelques écrits relatifs à cette science ; ils se trouvent dans le *Mercure de France*, 1748 ; dans le *Journal de Médecine*, 1756, et dans le *Journal des Savants*.

Le principal ouvrage de Daviel est un mémoire intitulé : *Nouvelle méthode de guérir la cataracte par l'extraction du cristalin*. C'est d'après ce mémoire, publié dans le recueil de l'Académie de chirurgie, que fut adopté ce genre d'opération.

Daviel termina sa carrière à Genève, le 30 septembre 1762.

(V. la *France littéraire*, par M. Quérard, etc.)

Digitized by Google

DAVY (Julien), père du cardinal Du Perron, naquit dans le diocèse de Coutances, au commencement du seizième siècle. Il pratiqua la médecine avec succès, et fut, ainsi que le dit Guillaume Duval, historiographe du temps, « un homme d'une grande science, cultivant tout à la fois la théologie, la philosophie et les mathématiques. »

Ayant embrassé la réforme, il remplit, pendant quelques années, les fonctions de ministre à Vire et ensuite à Saint-Lô. Mais la guerre civile s'étant rallumée avec un nouvel acharnement, Davy se retira en Suisse, et termina sa carrière à Berne, en 1583. On a de lui les ouvrages dont voici les titres : *Traité de la goutte*, *Traité sur l'origine des fontaines.*

(V. une Notice biographique, par F. Pluquet, *Annuaire de la Manche*, 1829.)

DECAEN (Charles-Mathieu-Isidore), général de division et comte de l'Empire, naquit à Caen, le 13 avril 1769, de parents sans fortune, qui cependant purent lui faire commencer quelques études. Se sentant, dès l'âge de dix-huit ans, un penchant invincible pour l'état militaire, le jeune Decaen s'enrôla dans le corps royal des canonniers-matelots, et, en 1792, il entra, comme volontaire, dans le 4e bataillon du Calvados. Passé, l'année suivante, avec le grade de capitaine, sous les ordres du général Kléber, il se distingua au siége de Mayence, se trouva à plusieurs affaires dans la Vendée, et servit, en 1798, sous Moreau, en qualité d'adjudant-général, ainsi qu'à l'armée du Danube commandée par Jourdan. Lorsque la guerre fut portée au cœur de l'Allemagne, Decaen, qui était alors général de division, grade que lui avait mérité sa belle conduite aux affaires de Rastadt, de Ettlingen et de Stokak, prit une part des plus actives à la bataille de Hohenlinden, où le géné-

ral Moreau, le voyant arriver avec sa division, s'écria: « Voilà Decaen, la victoire est à nous! » Nommé, en 1802, grand-officier de la Légion-d'Honneur et capitaine-général des établissements français dans l'Inde, notre compatriote partit, en 1803, pour cette destination, et devint, plus tard, gouverneur des Iles de France et de Bourbon, fonctions dans lesquelles il déploya toutes les capacités d'un bon administrateur et toute l'énergie d'un brave soldat. Contraint, en 1810, de capituler avec les Anglais, Decaen revint en France où il fut soumis à un conseil d'enquête qui approuva sa conduite, puis il fut, l'année suivante, envoyé en Catalogne où il battit en plusieurs rencontres les Espagnols et les Anglais. Chargé, en 1814, d'aller défendre Bordeaux, il se rendit, après la déchéance de Napoléon, auprès du duc d'Angoulême, auquel il fit sa soumission, et fut nommé, sous la première Restauration, grand'croix de la Légion-d'Honneur, puis appelé au commandement de la 11e division militaire. Accusé, après les Cent-Jours, d'avoir été peu sympathique à la cause des Bourbons, le général Decaen subit une détention de quinze mois, et fut, le jour même où il dévait être traduit devant un conseil de guerre, mis en liberté par une ordonnance du Roi.

A partir de cette époque, ce général vécut loin du monde et des affaires publiques jusqu'en 1830, où le gouvernement de juillet eut, en diverses circonstances, recours à son expérience et à son patriotisme. Ce personnage, qui doit être compté parmi les illustrations militaires dont s'honore la France, succomba à une attaque de choléra à Ermont, vallée de Montmorency, le 3 septembre 1832.

(V. une Notice biographique, par M. L. E. Gautier, ouvrage couronné par l'Académie de Caen, en 1849, et publié dans les Mémoires de cette société, année 1851. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

Digitized by Google

DECRETOT (Jean-Baptiste), né à Louviers, était, lors de la Révolution, l'un des manufacturiers les plus distingués de cette ville. Nommé député par le Tiers-Etat aux Etats-Généraux, en 1789, il prit souvent la parole dans cette assemblée sur des questions relatives au commerce et aux finances, s'éleva avec force contre l'émission des assignats, contre l'agiotage, et fit adopter un réglement pour les maisons de mendicité.

Cet honorable représentant n'a point fait partie des assemblées qui ont succédé à la Constituante.

(V. le *Moniteur* de 1790 et 1791. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DE FONTENAY, V. FONTENAY (DE).

DEHAURE (Anaclet), religieux de l'ordre des Capucins, au Havre, en 1667, fut l'un des hommes les plus distingués de son ordre par son savoir et par son talent pour la prédication.

On a de ce religieux un ouvrage ayant pour titre : *Sujets de conférences sur la théologie positive, où l'on propose les questions dogmatiques et historiques qui concernent la religion tant en général qu'en particulier*, Rouen, 1712, 3 vol. in-4°.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DELACHAPELLE (Pierre-Adrien), né à Cherbourg, le 22 juin 1780, fit ses études à Paris, suivit les cours où étaient professées les sciences naturelles, et se fit recevoir pharmacien.

Il vint s'établir dans sa ville natale, continua l'étude de la botanique, et se distingua par le zèle et le dévouement avec lesquels il remplit les fonctions gratuites qui lui furent confiées. M. Delachapelle était membre du conseil municipal, juge au tribunal de commerce et vice-président du bureau de bienfai-

Digitized by Google

sance. On a de ce botaniste, qui a terminé sa carrière le 20 avril 1854, un *Catalogue méthodique sur les lichens recueillis dans l'arrondissement de Cherbourg,* Caen, 1826, in-8°, et plusieurs mémoires sur les plantes et les mousses du même arrondissement. Ils se trouvent dans les recueils de la Société académique de Cherbourg, dont l'auteur faisait partie.

(V. ces recueils, années 1833 à 1847, et une Notice biographique, par M. J. Travers, publiée dans l'*Annuaire normand*, 1856.)

DE LA CHAPELLE, V. LA CHAPELLE (DE).

DELACOUR (Jean Charles), né à Rouen, le 6 janvier 1765, fut reçu avocat au Parlement de Normandie, en 1786, et nommé juge au tribunal civil de Rouen, le 26 ventôse an IV. Ami des lettres et des arts, ce magistrat, qui était membre de la Société d'Emulation, en devint aussi le secrétaire, fonction qui lui fournit souvent l'occasion de faire connaître son talent pour l'analyse et pour la rédaction.

M. Delacour, dit son biographe, « était un modèle de vertus civiles et privées ; il possédait cette philophie modeste et pratique qui ne s'apprend ni avec les hommes ni avec les livres, mais que le cœur peut seul enseigner. »

Il mourut d'une maladie de poitrine, dans sa quarante-cinquième année.

(V. *les Mémoires de la Société libre d'Émulation* de Rouen, année 1811.)

DE LA FOLIE, V. LA FOLIE (DE).

DELAFONTAINE (Louis), né à Rouen, le 15 mai 1782, s'appliqua, dès sa jeunesse, à l'étude de la mécanique, dans laquelle il acquit de grandes connaissances pratiques. Il s'occupa avec succès de l'in-

Digitized by Google

vention et du perfectionnement de machines à filer le lin et le coton, et reçut, en récompense de ses travaux, une médaille à l'exposition de 1806. Ayant attiré sur lui l'attention du gouvernement, Delafontaine fut nommé directeur de l'école des Arts-et-Métiers de Beaupréau, dans le département de Maine-et-Loire. Il continuait de travailler activement à de nouvelles inventions applicables à l'industrie, lorsqu'il mourut prématurément, le 22 septembre 1811. Reçu membre de la Société libre d'Emulation de Rouen, Delafontaine communiqua à cette compagnie plusieurs mémoires, dont quelques-uns furent analysés dans les comptes-rendus imprimés des séances, entre autres un *Mémoire sur les Rouages en général et sur les divers Engrenages*, avec planches, 1806; *Recherches sur les moyens d'obtenir la dessiccation la plus prompte et la moins dispendieuse pour les opérations de la teinture, etc.*, avec planches. Ce mémoire fut publié en entier dans les *Annales des Arts et des Manufactures*. On a encore du même auteur les ouvrages suivants : *Système général de numéros pour les fils de coton, basé sur les nouvelles mesures, etc.*; *Abrégé de toutes les sciences géographiques à l'usage des enfants, etc.*, 1802.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, suppl.)

DE LA FOSSE, V. LA FOSSE (DE).

DE LAISEMENT, V. LAISEMENT (DE).

DELAMOTTE (Simon), religieux de l'ordre des Célestins, naquit à Rouen, dans le commencement du dix-septième siècle. Il devint l'un des hommes les plus savants de son ordre, et composa, dans le monastère de Marcoussis, où il avait fait sa profession religieuse, en 1635, les ouvrages dont voici les titres : *Histoire du pays de Hurepoix*; la *Vie de saint*

Digitized by Google

Joseph d'Arimathie ; la *Vie de saint Avit, abbé de Micy ;* la *Vie de Jean de Montaigu, fondateur des Célestins de Marcoussis ; Eclaircissements touchant l'Ecriture sainte et la fidélité de la Vulgate; Avis touchant le droit prétendu des funérailles, par les archiprêtres sur les cures.* Tous ces ouvrages, restés à l'état de manuscrits, étaient, avant la Révolution, conservés dans la bibliothèque de l'abbaye de Marcoussis.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DE LA MOTTE, V. La Motte (de).

DELANNEY (Adrien), né à Pont-Audemer, partit, en 1791, comme capitaine, avec la compagnie de volontaires organisée dans cette ville, pour aller défendre la Constitution. Après avoir servi quelque temps en Vendée, il fut appelé à faire partie de la grande armée, et se distingua à Jemmapes, où il commandait le second bataillon de l'Eure. Voyant, au plus fort de l'action, plusieurs bataillons hésiter à passer sous le feu d'une batterie formidable, Delanney, à la tête du sien, effectua ce passage, et contribua, par cette courageuse détermination, au succès de l'armée française dans cette mémorable journée. Devenu adjudant-général, ce brave officier se distingua de nouveau à l'affaire de Hondschootte, au débarquement de Dunkerque et à la bataille de Vassigny ; puis, promu au grade de général de brigade, après la victoire remportée par l'armée du Nord, à l'affaire du 18 août 1794, où il avait, avec un seul bataillon, fait mettre bas les armes à trois bataillons anglais, il passa en Italie, où le général Moreau lui confia la défense de Coni.

Le 13 mai 1799, Delanney, après avoir dirigé contre la ville de Mondovi l'expédition qui la força de se rendre, y faisait son entrée avec son état-major,

Digitized by Google

lorsqu'il tomba frappé mortellement d'un coup de feu qui lui fut tiré d'une fenêtre. Le 8 juillet de la même année, on célébrait à Pont-Audemer une fête funèbre en l'honneur du brave volontaire de 1791, qui venait, le jour même de sa mort, d'être nommé général de division.

(Cet article a été rédigé d'après des renseignements que nous devons à l'obligeance de M. A. Canel, de Pont-Audemer.)

DELAPLACE (Simon), missionnaire de l'ordre des Récollets, mort en odeur de sainteté au Canada, où il fut martyrisé, en 1699, naquit à Rouen, vers la moitié du dix-septième siècle, sur la paroisse de Saint-Pierre-du-Châtel, dans une maison de la rue aux Ours, que nous croyons être celle qui porte aujourd'hui le n° 59. Nous devons à une lettre adressée, en 1705, à la mère de ce religieux par l'un de ses frères, Louis Hyacinthe Delaplace, qui lui aussi appartenait à l'ordre des Récollets, de curieux détails relatifs à la cérémonie qui se fit lors de la translation des restes du vénérable missionnaire du lieu où il reçut la mort jusque dans la ville de Québec.

Voici quelques passages de cette lettre : « Quatre cents sauvages ont apporté le corps de mon frère, de votre cher fils, avec beaucoup de vénération, versant des larmes et faisant entendre des gémissements de ce qu'on leur ôtait un corps qui leur faisait autant de bien après la mort que pendant la vie. Il ne fut pas plus tôt arrivé à Québec, que plus de quatre mille personnes, à la tête desquelles étaient le gouverneur-général et toute la noblesse, vinrent au-devant du corps, avec des acclamations semblables à celles que l'on fit à Constantinople lorsqu'on y apporta le corps de saint Jean Chrysostôme. On a fait faire chez nous, dans notre église, un grand reliquaire où l'on a mis la tête de votre cher fils ; le reste du corps a été

Digitized by Google

déposé dans un cercueil de bois de cèdre et conservé jusqu'à ce qu'il plaise à Dieu de faire éclter la sainteté de son fidèle serviteur. »

Le P. Louis-Hyacinthe envoyait à sa mère, avec cette lettre, des ossements de l'un des doigts de la main du bienheureux Simon, relique qui, par la suite, passa dans la chapelle du château d'Auffay-la-Mallet, où elle est encore religieusement conservée, et où se trouvent aussi les portraits de ces deux vénérables missionnaires.

Cinq ans plus tard, le même religieux écrivait de nouveau à sa mère afin de l'informer qu'il venait d'être choisi pour aller continuer au Canada la mission apostolique commencée par son frère.

Revenu en France, il fut nommé provincial de son ordre, à Versailles, où il résidait encore en 1736.

(Nous devons à l'obligeance de M. le comte A. d'Auffay la communication des deux lettres originales que nous venons de mentionner, et qui nous ont fait connaître les deux personnages objet de cette notice.)

DE LA PLACE, V. La Place (de).

DELARIVIÈRE (P.-F.-T.), né à Séez, le 13 décembre 1762, embrassa l'état ecclésiastique, entra ensuite dans le corps enseignant, et devint professeur de grammaire générale et de logique à l'école centrale de Caen.

Plus tard, il obtint une chaire de philosophie au collége de Clermont-Ferrand, et fit, pendant quelques temps, à Paris, un cours de logique qui lui fournit l'occasion de faire apprécier la sagacité de son esprit et la facilité de son élocution. Nommé proviseur du collége d'Orléans, il opéra dans cet établissement d'importantes améliorations, et fut appelé, en récom-

Digitized by Google

pense de ses longs services, aux fonctions d'inspecteur de l'Académie de Strasbourg.

L'abbé Delarivière mourut à Montargis, le 30 octobre 1829. On a de ce savant professeur, qui était membre correspondant des Académies de Caen, de Strasbourg et de la Société d'Emulation de Rouen, les ouvrages suivants : *Principes généraux de grammaire générale latine, à l'usage de l'Ecole centrale du Calvados*, Caen, 1800, in-12; *Notice historique sur C.-F.-J. Dugua, général de division*, etc., Caen, 1812, in-12; *Grammaire française*, Clermont et Paris, 1817, in-12 ; *Logique classique*, Clermont et Paris, 1819, in-12 ; *Sommaire d'un cours de philosophie*, Orléans et Paris, 1820, in-12.

(V. le *Bulletin de la Société d'Emulation*, année 1830, et la *France littéraire*, par M. J. Quérard.)

DELAROQUE (Nicolas-Hyacinthe), né à Rouen, au commencement du dix-huitième siècle, fut reçu avocat au Parlement de Normandie.

L'abbé Saas, qui cite cet avocat comme étant aussi un littérateur distingué, ne nous fait connaître aucun de ses ouvrages, qui très-probablement furent publiés sous le voile du pseudonyme.

Delaroque termina sa carrière à Rouen, en 1732.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DE LA ROQUE, V. La Roque (de).

DELARUE (Jacques-Etienne), que nous croyons être né à Rouen, était un riche et habile négociant de cette ville, qui le premier, au commencement du dix-huitième siècle, y fit venir des colonies plusieurs chargements de coton.

Ce fut cette importation qui donna naissance à la filature au rouet, occupa pendant près d'un siècle des milliers de bras dans nos contrées, et devait

Digitized by Google

être, plus tard, pour le pays, une si grande source de richesse avec l'invention des mécaniques. C'est donc avec raison que ce négociant, ainsi que le dit un biographe, doit être consideré comme le promoteur de la fabrique des toiles de coton tant à Rouen que dans le pays de Caux ; c'était aussi avec raison que M. de Trudaine, intendant-général des finances, disait à l'un de nos concitoyens, en parlant de l'habile armateur Delarue : « Vous devriez lui élever une statue d'or dans vos murs. »

Delarue, qui était qualifié du titre d'écuyer secrétaire du Roi, etc., avait été maire de Rouen, de 1728 à 1731.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, etc.)

DELARUE (Nicolas), né à Rouen, vers la fin du dix-septième siècle, d'un trésorier de la paroisse Saint-Vivien, avait étudié dans sa jeunesse la botanique, la pharmacie et la médecine, sciences qui, plus tard, ne restèrent point pour lui sans utilité. Entré dans le sacerdoce et pourvu de la cure de Celloville près de Rouen, cet ecclésiastique fut visité par un grand nombre de malades riches et pauvres, venus de tous les points de la province pour le consulter.

Devenu célèbre par les cures qu'il faisait et surtout par celles qui lui étaient attribuées, l'abbé Delarue vit se continuer, jusqu'aux derniers moments de son existence, la réputation qu'il s'était acquise comme médecin. Il mourut dans un âge avancé, le 23 septembre 1780.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DE LA RUE, V. LA RUE (DE).

DELASALLE (Paul), né, le 2 juin 1812, à la Haye-du-Puits (Manche), terminait ses études à Paris

dans la maison de Sainte-Barbe, lorsqu'arriva la Révolution de 1830.

Embrassant avec beaucoup d'ardeur toutes les inovations sociales qui se produisaient à cette époque, il subit surtout l'influence de l'école Saint-Simonienne, dont les principes restèrent profondément gravés dan son cœur. Après avoir exercé pendant quelques temps les fonctions d'avocat-avoué dans la petite ville de Mamers, Delasalle se livra à ses goûts pour la littérature et publia dans la suite une foule d'articles remarquables par l'originalité du style et par la profondeur de la pensée, ainsi que diverses productions poétiques pleines de charmes et de philosophie ; l'une d'elles a paru sous le pseudonyme de *Pierre Gringoire;* les autres, sous les titres de : *Fleurs de Pommier* et de *Rêves du Printemps.* On a encore du même auteur un excellent recueil intitulé : *Contes tristes* ; de nombreuses brochures littéraires et philosophiques, puis une *Etude sur Charlotte Corday.* Paul Delasalle s'occupait d'un important travail relatif à l'insurrection du Calvados sous la première Révolution, lorsque la mort vint le frapper à Auteuil, le 30 juillet 1845.

La *Revue du Calvados*, la *Revue de Rouen*, l'*Illustration*, et beaucoup d'autres publications, contiennent des articles de ce poète-littérateur distingué.

(V. une Notice biographique, par M. G. Mancel, publiée dans les *Normands Illustres*, de M. L. H. Baratte, et dans l'*Annuaire normand*, année 1847.)

DELATRE (L.-P.), né à Saint-Valery-en-Caux, en 1765, entra fort jeune au service, comme simple soldat, obtint, lors des premiers événements de la Révolution, un avancement rapide, et fut nommé, en 1793, général de division. Employé en cette qualité à l'armée de Collioure contre les Espagnols, il fut heureux dans ses premières opérations, ainsi qu'à

l'armée des Pyrénées-Orientales, où, dans le mois de vendémiaire de la même année, il combattit avec succès. Moins heureux à l'affaire du 17 frimaire an II, où l'avantage resta aux Espagnols, Delâtre, que ce seul revers fit déclarer traître à la patrie et traduire devant le tribunal révolutionnaire, ne put trouver grâce devant ce tribunal de sang, qui le condamna, le 14 messidor an II, à être décapité. Le général Delâtre, lorsqu'il mourut, venait d'entrer dans sa vingt-neuvième année.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et le *Moniteur*, année 1794.)

DELAUNAY-DESLANDES (Pierre) naquit, le 21 mai 1722, à Vergoncey (Manche), et non à Avranches, comme on l'a souvent écrit. Entré chez les Oratoriens, il y devint professeur de rhétorique et de mathématiques, puis, admis ensuite à l'école des ponts et chaussés, il se livra avec tant d'ardeur et de succès à l'étude des sciences chimiques et mécaniques, qu'il fut nommé, lorsqu'il en sortit, en 1758, directeur-général de la célèbre manufacture de glaces de Saint-Gobain. Les inventions et perfectionnements que Delaunay-Deslandes introduisit dans les travaux de cet établissement furent jugés si importants, qu'ils lui méritèrent des lettres de noblesse et le cordon de l'ordre de Saint-Michel, que le roi Louis XVI lui conféra en 1775. Cet habile directeur s'étant mis à la retraite, après de longues années de service, se retira à Chauny, où il s'occupa d'agriculture, et mourut le 10 décembre 1803.

(V. une Notice biographique, publiée par M. Le Héricher, dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1850.)

DELAUNAY-VICARDOIS (Jacques-Charles-Réné) naquit en 1739; il embrassa, dans sa jeunesse, la

Digitized by Google

carrière militaire, fut promu au grade d'officier et nommé chevalier de Saint-Louis, puis rentra dans la vie privée.

Ayant accepté, au commencement de la Révolution, le commandement d'un bataillon de volontaires, il parvint rapidement au grade de général de division, fit quelques campagnes, et quitta définitivement le service avec une pension de retraite.

(V. la *Biographie Nouvelle des Contemporains*, qui fait naître ce personnage en Normandie, sans autre indication de lieux.)

DELAUNAY, né en 1764, dans la partie de la Normandie qui devint plus tard le departement de l'Orne, s'occupa de bonne heure de l'étude de la jurisprudence, et fut bientôt appelé par la confiance de ses concitoyens à des fonctions administratives et judiciaires.

Il devint successivement, sous le gouvernement impérial, président du tribunal civil d'Alençon, de la cour d'appel de Caen, puis de la cour de justice criminelle du département de l'Orne, fonction qu'il conserva jusqu'a la suppression de cette cour, en 1811.

Nommé, à cette époque, président de chambre à la cour impériale de Caen, puis conseiller à la cour royale de Paris, en 1818, M. Delaunay, qui avait été élu, en 1815, membre de la chambre des députés par le département de l'Orne, se montra constamment, pendant les huit années que son mandat lui fut continué, l'ami et le défenseur de nos institutions.

(V. la *Biographie Nouvelle des Contemporains* et le *Moniteur* de 1815 à 1823.)

DELAUNE (Jean-Jacques-Pompée) naquit, le 15 novembre 1760, à Autigny, arrondissement d'Yvetot, d'un notaire aux bailliages royaux d'Arques et de Cany.

Digitized by Google

Destiné à la carrière du barreau, il alla étudier le droit à Caen, y fut reçu avocat, et vint ensuite exercer cette profession au district de Cany.

Nommé, le 19 floréal an IV, commissaire du pouvoir exécutif et membre du comité de l'arrondissement d'Yvetot, il remplit ces fonctions avec beaucoup de zèle et un grand désintéressement.

Un penchant bien prononcé pour l'astronomie, science qu'il cultivait depuis plusieurs années, l'ayant déterminé à se démettre de ses fonctions, il vint à Rouen, s'attacha quelque temps au barreau de cette ville et finit par se livrer entièrement aux études astronomiques. Il publia sur cette matière un ouvrage intitulé : *Traité et définition des comètes*, avec fig., Rouen, P. Périaux, 1813, in-8°, ouvrage qui se trouve à la bibliothèque de Rouen.

Delaune mourut à Rouen, le 28 novembre 1815. (Cet article a été rédigé d'après les renseignements fournis par un membre de la famille.)

DELAUNEY (Jean-Baptiste-Gabriel), né en 1752, à Isigny (Calvados), où il exerçait, avant la Révolution, la profession d'avocat, fut élu, en 1789, député du Tiers-Etat à l'Assemblée Constituante. Il contribua puissamment aux travaux du comité chargé de la nouvelle division de la France, et ce fut lui qui fit préférer la dénommination de *Calvados* à celle de l'*Orne-Inférieure* qu'on voulait donner au département dont Caen est le chef-lieu.

Retiré dans sa ville natale, après la session de la Constituante, M. Delauney fut nommé conservateur du Dépôt des sciences et des arts, fonctions dont il s'acquitta avec zèle et intelligence. S'occupant aussi de littérature et de poésie, il composa et publia, en 1804, un poème intitulé : *Bayeux et ses environs.* On a encore du même auteur plusieurs pièces de vers entre autres : *Les Amours de Rollon ou Bayeux re-*

construit, puis un Mémoire sur un tableau dont le sujet paraît être la bataille de Formigny.

M. Delauney mourut à Bayeux, le 6 décembre 1831.

(V, *Notices biographiques sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

DELAUNEY (Pierre-François), né à Bayeux, le 21 décembre 1759, cultiva, dans sa jeunesse, l'art de la peinture, dans lequel il eut pour maîtres Vincent et Fragonard.

Un tableau représentant un *Pèlerinage à Saint-Nicolas-de-la-Chesnée*, et qui attira l'attention des connaisseurs au salon de 1788, où il fut exposé, est l'œuvre principale de cet artiste, dont le talent promettait d'autres bons ouvrages, lorsque la mort vint le frapper, dans sa trentième année, le 26 août 1789.

(V. *Essai historique sur la ville de Bayeux*, par F. Pluquet, etc.)

DELAUNEY (Honoré-François), né à Bayeux, en 1764, était curé de Vaucelles, près de cette ville, lorsque la Révolution éclata. Il en embrassa les principes avec beaucoup d'enthousiasme, ce qui lui suscita, dans la suite, plus d'un genre de persécutions. S'étant marié, il ne trouva point non plus le bonheur dans son ménage, et il se livra, pour se consoler, à de sérieuses études. Il avait réuni un grand nombre de matériaux sur l'histoire de son pays, mais il ne les a point mis en œuvre. On ne connaît de lui qu'un Mémoire publié en 1824, contenant la réfutation de l'opinion émise par l'abbé de La Rue sur la Tapisserie de la reine Mathilde.

Delauney mourut à Bayeux, le 11 septembre 1829.

DE LAUNOY, V. Launoy (de).

Digitized by Google

DELAVIGNE (Jean-François-Casimir) naquit au Havre, le 14 avril 1793, d'un négociant de cette ville. Il fit ses études au lycée Napoléon, où donnant bientôt l'essor à son goût précoce pour la poésie, il composait plusieurs morceaux remarquables, entre autres un dithyrambe sur la naissance du Roi de Rome (1811). A peu d'années de là, il composait une pièce du même genre sur la mort de J. Delille, un poème sur la vaccine, et divers autres morceaux de poésie pour lesquels il obtint des accessits et un premier prix au concours de l'Académie française. En 1816, le jeune poète donnait ses premières *Messéniennes*, chants pleins de verve et de patriotisme, qui firent alors, en France, vibrer bien haut la fibre du sentiment national, et qui seront toujours l'un de ses plus beaux titres de gloire.

Ayant, d'après les conseils de son frère aîné, Germain Delavigne, dirigé ses talents vers le théâtre, Casimir fit représenter successivement au Théâtre-Français, à l'Odéon, à la Porte-Saint-Martin et à la Renaissance, les tragédies et les comédies dont voici les titres : *Les Vêpres Siciliennes,* 1819 ; *Les Comédiens,* 1820 ; *Le Paria,* 1821 ; *L'Ecole des Vieillards,* 1823 ; *La Princesse Aurélie,* 1828 ; *Marino Faliero*, 1829 ; *Louis XI*, 1832 ; *Les Enfants d'Edouard*, 1833 ; *Don Juan d'Autriche*, 1835 ; *Une Famille au temps de Luther*, 1836 ; *La Popularité*, 1838 ; *La Fille du Cid*, 1840 ; *Le Conseiller Rapporteur*, 1841 ; *Charles VI*, opéra, en collaboration avec Germain Delavigne, 1842. La majeure partie de ces pièces eurent un grand succès et méritèrent à leur auteur, qui joignait à un admirable talent un noble caractère, son entrée à l'Académie française.

Casimir Delavigne, dont la santé, déjà très-chancelante, empirait de jour en jour, venait de se résoudre, vers la fin de 1843, à quitter Paris, pour se rendre, avec sa famille, dans le midi de la France ; arrivé à

Digitized by Google

Lyon dans un grand état de faiblesse, il était à peine établi dans un hôtel de cette ville, qu'il succomba, le 11 décembre 1843.

Sa dépouille mortelle fut rapportée à Paris, où il lui fut fait de pompeuses funérailles.

Un grand nombre d'écrits ont été publiés, avant et après sa mort, sur ce célèbre personnage; nous citerons particulièrement un article de M. Dessales-Régis, *Revue des Deux-Mondes*, 1840; *Casimir Delavigne devant ses compatriotes*, par M. J. Morlent, du Havre; un Eloge du même poète, par M. Cap, de Paris, ouvrage couronné, en 1846, par l'Académie de Rouen, qui avait mis ce sujet au concours.

La ville du Havre a élevé, dans ses murs, à celui qui fut l'un de ses plus illustres enfants, une statue en bronze, inaugurée le 9 août 1852.

(Plusieurs portr. dans la coll. de la biblioth. de Rouen.)

DE LA VIGNE, V. LA VIGNE (DE).

DELESTANG (Louis-Charles-Nicolas), né à Mortagne, le 23 avril 1750 ou 1756, fut nommé, à l'époque de la Révolution, administrateur du district de cette ville, et devint, en l'an VIII, sous-préfet du même arrondissement, fonction qu'il remplit dignement jusqu'en 1814.

Ce personnage, qui passa la plus grande partie de sa vie à recueillir des documents précieux sur le pays du Perche, a publié les ouvrages suivants: *Essai de Chorographie du IVe arrondissement communal du département de l'Orne*, 1801, in-8°; *Chorographie de l'arrondissement de Mortagne*, 1803, in-8°; *Statistique de la ville de Mortagne*, 1806, in-8°; *Statistique de la sous-préfecture de Mortagne*, 1810, in-8°.

M. Delestang, qui termina sa carrière le 7 novembre 1831, a laissé inédits les ouvrages dont voici les


Digitized by Google

titres : *Histoire civile et littéraire de la province du Perche ; Des Gaules avant Clovis ; Abrégé historique de la Judée,* 1 vol. ; *Un grand Herbier*, 3 vol. in-f°.

(V. *Antiquités et Chroniques Percheronnes*, par M. L. J. Fret, et *La Littérature française contemporaine.*)

DELESTRE (François), ecclésiastique, né à Neufchâtel en Bray, vers 1766, était, en 1791, principal du collége de sa ville natale.

Ayant refusé de prêter le serment exigé alors de tous les prêtres, il se vit obligé d'abandonner ses fonctions et d'aller chercher un refuge en Angleterre, où il résida plusieurs années. Dès qu'il eut appris que le calme était un peu rétabli, l'abbé Delestre s'empressa de revenir en France, avec l'intention d'y exercer son pieux ministère ; mais atteint, après le 18 fructudor an V, par la loi qui condamnait à être déportés les prêtres rentrés en France sans autorisation, il fut conduit à Rochefort et embarqué le 12 mars de la même année.

Arrivé à Cayenne, dans le courant de juin, il venait de passer de là dans le canton de Makourin, qui lui avait été assigné pour résidence, lorsqu'il fut saisi d'une fièvre violente, à laquelle il succomba, le 6 août 1797.

Cet ecclésiastique avait rédigé des notes étendues sur son exil en Angleterre ; elles ont été mises en ordre et publiées par son neveu, M. Delestre Boulage, libraire à Paris, sous ce titre : *Six années de la Révolution française ou principaux événements correspondant à la durée de ma déportation, de* 1792 *à* 1797, Paris, 1819, in-8°.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DELISLE (Georges-Constantin Le Bourguignon Duperré), doyen de la Faculté de droit de Caen, et chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit, en 1781,

Digitized by Google

d'un avocat du Roi au bailliage et siége présidial de cette même ville. Il joignit l'étude des mathématiques et de la chimie à celle de la jurisprudence, dont il devait s'occuper plus particulièrement, et dans laquelle il parvint à égaler nos plus savants jurisconsultes.

Nommé professeur suppléant, en 1805, et, plus tard, titulaire de l'école de droit de sa ville natale, il devint aussi l'un des avocats les plus distingués du barreau de Caen, et termina sa carrière en 1855.

« La vie de M. Delisle, dit son biographe, s'est écoulée dans l'exercice du professorat et les travaux du barreau; une science immense, un désintéressement digne des temps antiques, une inépuisable bienveillance, lui ont conquis une estime universelle et une renommée qui n'a été dépassée par aucun autre dans notre pays. »

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1856, une Notice biographique, par M. Thomine, avocat du barreau de Caen.)

DELOY (Michel), né à Caen, en 1625, fut un des savants jurisconsultes de son temps. Il est auteur d'un ouvrage latin sur le droit intitulé : *De Pactuum et Contractuum idea methodica* et d'un éloge de Pierre Halley, également écrit en latin.

Deloy mourut à Paris, en 1710, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

DELPHIDIUS (Attius-Tiro), que l'on suppose natif de Bayeux, comme son père, le célèbre rhéteur Patera, se fit, vers le milieu du quatrième siècle, une brillante réputation par ses poésies et par son éloquence.

Il avait étudié le droit, et il plaida, comme avocat, devant l'Empereur Julien contre Numérius, préfet de la Gaule Narbonnaise, accusé de concussion. Nu-

Digitized by Google

mérius s'étant contenté de nier, sans ajouter un seul mot pour sa justification, Delphidius s'écria avec violence : « Eh ! qui donc sera coupable, s'il suffit de nier ? » boutade à laquelle l'Empereur repondit par ces belles paroles : « Eh ! qui donc sera innocent, s'il suffit d'accuser ? » Ausonne et saint Jérôme parlent avec éloge de Delphidius, comme poète et comme orateur.

(V. l'*Histoire littéraire de la France*, t. 1, etc.)

DEMAY (Alexandre) naquit à Rouen, en 1782, d'un chirurgien de cette ville. Destiné au service de la marine, il s'embarqua, en 1801, comme aspirant, sur la corvette *La Libre*, et passa, peu de temps après, à bord du vaisseau *Le Formidable*, sous les ordres du contre-amiral Linois. Bien qu'il fût attaqué par trois vaisseaux et une frégate, *Le Formidable* foudroya l'ennemi et rentra triomphant dans le port de Cadix.

Le jeune Demay, qui, dans ce combat, tenait le poste d'enseigne, s'y comporta avec un courage et une habileté qui promettaient un héros à la patrie. Monté de nouveau, en 1802, à bord de la corvette *La Libre*, qui faisait voile pour la Havane, ce brave marin mourut de la fièvre jaune, quelques jours après son arrivée dans cette colonie.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DEMONS (Constantin-Germain), né à Cherbourg, le 4 septembre 1765, embrassa par vocation l'état ecclésiastique, qu'il commença à exercer dans sa ville natale. Il se distinguait par ses lumières et par la pratique des vertus chrétiennes, lorsque vint la Révolution et la nouvelle constitution du clergé.

L'abbé Demons, après avoir refusé de prêter serment, passa immédiatement en Angleterre, où il se fit, pour vivre, professeur de langue française. Revenu dans sa patrie, à l'époque du Concordat, il reprit l'exercice de son ministère, et fut nommé, en

Digitized by Google

1815, curé de Cherbourg, fonction que la faiblesse de sa santé lui fit abandonner pour redevenir simple prêtre, avec le titre de chanoine honoraire de Coutances.

Cet honorable ecclésiastique, qui était fort instruit et membre de plusieurs Sociétés savantes, a écrit et publié une *Notice sur saint Clair*, une *Notice sur la mission de Cherbourg*, en 1821. Il a laissé manuscrite une *Histoire civile et religieuse de Cherbourg*, qu'il légua à la bibliothèque de cette ville; une *Histoire des anciennes Abbayes du diocèse de Coutances*, donnée par lui au séminaire de cette dernière ville.

L'abbé Demons mourut au lieu de sa naissance, le 1er juin 1837.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, 1838, une Notice biographique, par M. Vérusmor.)

DEMORTREUX (Laurent-Thomas), baron de l'Empire et chevalier de la Légion-d'Honneur, naquit à Vire, en 1756, d'un avocat et subdélégué de l'intendant de la généralité de Caen. Il suivit, comme son père, la carrière du barreau avec beaucoup de distinction, et fut appelé, en 1806, aux fonctions de procureur-général près de la cour de justice criminelle du Calvados.

Nommé, l'année suivante, député au Corps législatif, il continua à siéger dans cette assemblée jusqu'en 1815, époque à laquelle il rentra dans la vie privée.

M. Demortreux mourut à sa terre de Sannerville, près de Caen, le 24 juin 1831.

(V. les *Ephémérides normandes*, par G.-J. Lange, et le *Moniteur* de 1806 à 1815.)

DENESLE était un brave marin qui commença, vers la moitié du dix-huitième siècle, son ap-

Digitized by Google

prentissage dans la marine marchande. Ses talents et sa bravoure ayant attiré sur lui l'attention du Gouvernement, il fut appelé à servir sur les vaisseaux de l'Etat, où il obtint un avancement rapide. En 1756, il commandait une batterie à la défense de Québec contre les Anglais.

(Les *Mémoires biographiques* de Guilbert, dont la citation nous a fait regarder Denesle comme normand, ne donnent point d'autres renseignements sur ce brave marin.)

DENIAULD ou DENYAU (Robert), né dans le diocèse de Rouen (seconde moitié du seizième siècle), embrassa l'état ecclésiastique, et fut pourvu, en 1611, de la cure de Gisors. Homme d'un grand savoir dans les sciences et dans les lettres, il a écrit, en latin, plusieurs ouvrages historiques dont voici l'un des principaux : *Rothomagensis Cathedra, seu Rothomagensium pontificum dignitas et autoritas in suam diœcesanam Pontesiam,* Parisiis, 1633, in-4°. Les autres ouvrages de cet ecclésiastique, écrits également en latin, ont pour sujet l'histoire de la vie, martyre et miracles de saint Clair, Rouen, 1645, in-8°; *Rollo Northmanno-Britannicus;* histoire des ducs de Normandie, jusqu'à Guillaume-le-Conquérant; Rouen, 1660, in-f°. Le même auteur a laissé, en manuscrit, un ouvrage traitant de la valeur des Normands, in-f°, et une histoire de Gisors et d'une partie du Vexin, 2 vol. in-f°.

L'abbé Deniauld fut récompensé de ses travaux, en 1663, par le titre d'historiographe du Roi, et mourut l'année suivante, après avoir administré sa paroisse, pendant cinquante-trois ans, avec une charité et un dévouement dont il donna des preuves mémorables, lorsque la ville de Gisors fut affligée de la peste, dans les années 1661 et 1662.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

Digitized by Google

DENIS (Jean) naquit à Honfleur, vers la seconde moitié du quinzième siècle. S'étant livré de bonne heure à la navigation, il découvrit, en 1504, quelques unes des côtes du Brésil, et dressa, en 1506, une carte du golfe qui porte aujourd'hui le nom de Saint-Laurent.

Nous ignorons l'époque de la mort de ce personnage.

DENIS, né, vers la fin du seizième siècle, à Vire ou à Rouen, se fit religieux de l'ordre des Capucins, dans le couvent de cette dernière ville. Il se montra l'un des plus zélés propagateurs de la foi, et fit, par ses éloquentes prédications, de nombreuses conversions parmi les calvinistes.

Le P. Denis, qui menait une vie pieuse et austère, mourut à Rouen, le 9 octobre 1656. Il a laissé un traité de controverse dont il a été donné plusieurs éditions; il a pour titre: *Cartel de deffy, envoyé au prétendu Synode de Quevilly, tenu le mois de may mil six cent cinquante, et ensuite à tout le hugnotisme universellement parlant où il se rencontrera*, Paris, 1650, in-4°.

(V. l'*Histoire de la Normandie*, par Masseville, t. 6, etc.)

DENIS (Guillaume), né à Dieppe, vers le commencement du dix-septième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et se livra, dans sa ville natale, à l'enseignement gratuit de la science hydrographique. Cet enseignement ayant attiré l'attention, et mérité les éloges du duc de Vendôme et de Colbert, Denis fut nommé par le Roi, en 1670, avec 1,200 livres de pension, professeur en titre de la science pour laquelle, dit un biographe, son zèle allait jusqu'à l'apostolat.

Ce personnage, dont les talents furent si utiles à

Digitized by Google

son pays, termina sa carrière à Dieppe, vers 1680, après avoir composé et publié les ouvrages dont voici les titres : *L'Art de naviguer perfectionné par la connaissance de la variation de l'Aimant*, ou *Traité de l'Aiguille aimentée*, Dieppe, 1666, in-4°, avec fig.; *l'Art de naviguer dans sa plus haute perfection*, ou *Traité des Latitudes*, Dieppe, 1673, in-4°.

(V. les *Mémoires pour servir à l'Histoire de Dieppe*, par Desmarquets, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DENISE (Nicolas), né dans la première moitié du quinzième siècle, à Beuzeville, village du diocèse de Coutances, fut d'abord chanoine et grand-vicaire du même diocèse. Entré ensuite dans l'ordre des Cordeliers, au couvent de Valognes, il se livra à la prédication, se rendit célèbre par l'éloquence de sa parole, et fut élu deux fois vicaire-provincial de son ordre. Il devint, plus tard, gardien des Cordeliers du couvent de Rouen, et mourut dans cette dernière ville, le 18 mai 1509.

Du Monstier, dans son *Martyrologium franciscanum*, parle du P. Denise comme d'un saint, et Taillepied en a fait aussi le plus grand éloge. Ce religieux a laissé les ouvrages suivants : *Resolutio theologorum*, *sive commentarius in IV lib. sententiarum ; Sermones æstivi et hyemales ; Sermones de adventu duplices ; Sermones de quadragesimâ*, Rouen, 1508 ; *Sermones de tempore à dominicâ secundâ post pascha*, *usque ad adventum*, Parisiis, 1510. Dom Liron, dans ses *Singularités historiques et littéraires*, t. 3, cite deux autres ouvrages du P. Denise.

(V. le *Dictionnaire de Moréri.*)

DENYS, V. DENIS.

DERIENNES (Jean), né à Dieppe, en 1591, entra dans la congrégation des Jésuites, où il enseigna la

philosophie et les mathématiques. Il avait, dans cette dernière science, des connaissances si étendues, qu'il fut appelé à la professer dans quelques-uns des principaux colléges de province, et même dans un de ceux de Paris.

Deriennes mourut à la Flèche, le 5 juin 1662. On a de lui les ouvrages latins dont voici les titres : *Tabulæ canorienses, seu doctrina luminarium pratica*; *Aphorismi physici*, 1646, in-8° ; *Examen pro confessionnibus* 1655, in-24 ; *Tractatus de algebrâ*, ce dernier ouvrage est inédit.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert et la *Galerie dieppoise*, publiée par M. l'abbé Cochet.)

DERREY (Jean-Baptiste), né à Rouen, en 1748, entra fort jeune à l'école de dessin qui venait d'être fondée dans cette ville, sous la direction du professeur Descamps, et y remporta un premier prix. Après s'être livré à la peinture avec quelques succès, il l'abandonna pour la gravure à l'eau forte, art dans lequel il eut bientôt acquis un véritable talent.

Il a gravé, dans ce genre, différents sujets, parmi lesquels on distingue le *Passager d'Honfleur*, œuvre où se révèle un artiste de mérite. Derrey promettait de devenir, et fut devenu, sans aucun doute, un graveur en réputation, si la mort ne l'eût enlevé presque au début de cette nouvelle carrière.

Il mourut à Paris, en 1778.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DES-ALLEURS (Pierre-Puchot), comte de Clinchamp, naquit à Rouen, en 1635. Entré de bonne heure dans la carrière militaire, il devint successivement inspecteur-général d'infanterie, major-général dans les guerres d'Allemagne, gouverneur des villes d'Honfleur et de Laval, puis fut nommé, en récompense de ses services, commandeur de l'ordre militaire de

Digitized by Google

Saint-Louis. Connu depuis longtemps pour ses talents en diplomatie, il fut envoyé, en 1698, en qualité d'ambassadeur extraordinaire près de l'électeur de Brandebourg, mission importante dont il s'acquitta à la satisfaction des deux cours.

Le comte de Clinchamp entama aussi, avec l'électeur de Cologne et plusieurs autres princes, des négociations relatives à la succession du royaume d'Espagne, négociations qui toutes furent menées à bonne fin.

Appelé, en 1710, à l'ambassade de la Porte-Ottomane, cet habile diplomate eut pour mission principale de veiller à l'observation des capitulations renouvelées en 1673, et aux intérêts commerciaux de la France. Il fut, à la mort de Louis XIV, maintenu par le Régent, comme envoyé extraordinaire près d'Acmet III, et sut se concilier l'estime des Musulmans, tout en rendant d'éminents services aux chrétiens, dont un grand nombre furent rachetés par lui ou par son intermédiaire.

Ayant, à cause de son grand âge, demandé son rappel, Des-Alleurs revint en France et entra dans la maison d'institution des Oratoriens, où il mourut, le 25 avril 1725.

Conformément aux intentions du comte de Clinchamp, son cœur fut porté en Turquie et déposé dans l'église des Capucins de Galata, qu'il avait fait réédifier lors de sa résidence à Constantinople.

(V. l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 6; l'*Eloge des Normands*, par l'abbé de la Rivière, et les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DES-ALLEURS (Charles-Alphonse-Auguste, Hardy) naquit à Rouen ou à Avranches, en 1796, d'un médecin distingué de cette ville. Désirant, à l'exemple de son père, embrasser la carrière médicale, il alla étudier quelque temps à Paris et de là à Montpellier, où il fut reçu docteur, en 1820.

Digitized by Google

Etant venu se fixer à Rouen pour y exercer sa profession, le docteur Des-Alleurs fut nommé successivement membre du jury médical, membre, secrétaire et, plus tard, vice-président du comité de vaccine, médecin de l'Hôtel-Dieu et professeur de l'école de médecine et de pharmacie de la même ville. Membre de l'Académie des sciences belles-lettres et arts de Rouen depuis 1822, il y remplit, pendant plusieurs années, les fonctions de secrétaire, et fut, en 1842, nommé président de cette compagnie.

Le docteur Des-Alleurs mourut à Rouen, le 4 avril 1854. Outre de nombreux rapports sur des matières médicales ainsi que sur les beaux-arts et la littérature, qu'il cultivait aussi en amateur distingué, ce savant médecin a laissé les ouvrages suivants: *Du Génie d'Hippocrate et de son influence sur l'art de guérir, ouvrage auquel la société royale académique des sciences de Paris a décerné une médaille d'encouragement*, Paris, 1824, in-8°; *Discours prononcé à la Société maternelle de Rouen, dans la séance du* 2 *janvier* 1824; *Rapport général fait au comité central de vaccine, dans sa séance du* 20 *octobre* 1831, Rouen, Emile Périaux, in-8°; *Réceptions faites à l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen pendant l'exercice de* 1841-1842, Rouen, Nicétas Périaux, 1842, in-8°.

Le docteur Des-Alleurs, qui fut, pendant plusieurs années, secrétaire de la Société maternelle de Rouen, avait aussi écrit, et laissée inédite, une histoire de cette Société. M. A. G. Ballin y a joint une Notice nécrologique sur l'auteur et l'a publiée en 1854.

(V. cette Notice et les journaux de Rouen du 9 avril 1854.)

DESBORDEAUX (Pierre-François-Frédéric), né à Caen, le 16 mars 1763, étudia la médecine, et fut reçu docteur à l'Université de cette ville, dont, plus

Digitized by Google

tard, il devint professeur. Ayant, lors de la Révolution, signé avec les autres membres de l'Université une protestation contre l'Assemblée constituante, il fut dès lors regardé comme contre-révolutionnaire et emprisonné, sous le règne de la Terreur.

Mis en liberté, aprés la chute de Robespierre, Desbordeaux fut nommé professeur de thérapeutique à l'Ecole secondaire de Caen, et, dans la suite, médecin en chef des hospices de la même ville.

Il termina sa carrière à Caen, le 25 juillet 1821.

Desbordeaux, qui était membre correspondant de l'Académie de médecine de Paris et de plusieurs autres Sociétés savantes, a publié sur la science qu'il professait deux ouvrages dont voici les titres : *Dissertation sur la cause directe des fièvres primitives qui règnent épidémiquement en Europe, et sur les moyens de s'y soustraire*, Caen, 1805, in-12; *Nouvelle Orthopédie, ou Précis sur les Difformités que l'on peut prévenir ou corriger dans les Enfants*, Caen, 1805, in-8°.

M. Théophile Faucon-Duquesnoy, médecin à Caen, a publié, en 1822, une Notice biographique sur le docteur Desbordeaux.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DESBORS DES DOIRES (Olivier), ecclésiastique, né dans le diocèse de Rouen, vers 1650, fut pendant quelque temps religieux chez les Oratoriens. Sorti de cette congrégation, il se livra, à Paris, avec beaucoup de talent et d'édification, à l'éloquence de la chaire, et mourut sur la paroisse Saint-Louis-en-l'Ile, vers le commencement du dix-huitième siècle.

On connaît de l'abbé Desbors deux ouvrages dédiés au cardinal de Noailles ; ils ont pour titres : *La Meilleure manière de prêcher*, Rouen, 1700, in-12 ; *La Science du Salut renfermée dans ces paroles*: *Il y a peu d'élus, ou Traité dogmatique sur le nombre des*

élus, Rouen, 1701, in-12, réimprimé sous le pseudonyme de Damelincourt. L'auteur avait fait une suite à ce dernier ouvrage, elle est restée inédite.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

DESCALIERS (Pierre), né à Dieppe, vers 1440, était à la fois géographe, physicien, mathématien, et surtout très-versé dans la science hydrographique que, le premier, il enseigna à un grand nombre de ses compatriotes.

Ce personnage peut revendiquer, à juste titre, une large part dans les avantages immenses qui résultèrent pour le commerce des voyages et découvertes que firent ses contemporains, à l'aide des connaissances auxquelles ce savant hydrographe les avait initiés.

L'époque de la mort de Descaliers ne nous est point connue.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DESCAMPS (Jean-Baptiste), fils du peintre de ce nom qui, le premier, dirigea l'Ecole de dessin et de peinture créée à Rouen, en 1740, naquit dans cette ville, le 24 juin 1742.

Après avoir fait ses études et reçu de son père les premières notions de l'art auquel il se destinait, le jeune Descamps, pour le cultiver avec plus de succès, fut d'abord à Paris, puis à Rome, où il séjourna plusieurs années.

De retour dans sa patrie, il s'associa aux travaux de son père, auquel il succéda, en 1791, avec le titre de directeur-genéral de l'Ecole de peinture et de dessin de Rouen et du département de la Seine-Inférieure, école qui fut supprimée en 1793. Nommé, en 1809, conservateur du musée de peinture qui venait d'être établi dans la même ville, M. Descamps remplit cette fonction jusqu'en 1832, et termina sa carrière

Digitized by Google

en 1836, à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans.

Cet artiste avait eu le bonheur de voir sortir de son école un élève qui est devenu un peintre célèbre, M. Court, notre compatriote, aujourd'hui conservateur du musée de Rouen. Elève reconnaissant, ce peintre, dans un très-beau portait, a reproduit les traits de M. Descamps, alors que celui-ci entrait dans la dernière année de sa vie. Ce portrait fait partie de la collection de tableaux de notre musée.

M. Descamps, qui était membre de l'Académie de Rouen depuis 1775, y fit lecture, en 1804, de quelques fragments d'un ouvrage qu'il avait écrit pendant son séjour à Rome, et dans lequel il se proposait pour objet l'examen de divers morceaux de peinture, de sculpture et d'architecture, qui font l'ornement de cette ville. Il a aussi écrit et publié l'éloge de J.-B. Descamps, son père; l'éloge de Haillet de Couronne; une Notice sur le peintre Le Barbier, et le premier catalogue raisonné du musée de Rouen.

(V. le *Précis de l'Académie de Rouen*, année 1836, et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DESCHAMPS (Gilles), né à Rouen, dans la seconde moitié du quatorzième siècle, de Robert Deschamps, sieur de Tourville, fit ses études à l'Université de Paris, où il fut reçu docteur en théologie, et dont, par la suite, il devint grand-maître. En faveur près du roi Charles VI, dont il était le confesseur, il obtint l'évêché de Coutances, où il résida peu, étant presque toujours occupé de négociations importantes relatives aux affaires de l'Eglise. La réputation que ce prélat s'était acquise par ses lumières en matières théologiques et par son zèle pour les intérêts de la religion, le fit choisir pour aller assister, en qualité d'ambassadeur, au concile tenu à Pise, le 25 mars 1409, concile qui avait pour objet de faire cesser les divisions suscitées dans l'Eglise par le schisme du pape

d'Avignon, Grégoire XII, et du pape de Rome, Benoît XIV. Deschamps fut encore envoyé comme négociateur près de l'Empereur Venceslas, et, lors de son retour, le Roi, pour le récompenser de ses nombreux services, lui donnait la charge de grand-aumônier de France, en même temps que le pape Jean XXIII l'élevait, le 6 juin 1411, à la dignité de cardinal. Cet éminent prélat termina sa carrière le 15 mars 1413, et fut inhumé dans la cathédrale de Rouen, dont il avait été chanoine. Son tombeau, qui se trouvait dans la chapelle de la Sainte-Vierge, derrière le chœur, et sur lequel était placée une statue en marbre, fut brisé, en 1562, par les calvinistes.

(V. l'*Histoire de la Cathédrale de Rouen,* par dom. Pommeraye; l'*Histoire Ecclésiastique*, par Fleury, t. 23, et les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, par A. Deville, etc.)

DESCHAMPS (Gilles), neveu du précédent, était chanoine et doyen de l'église métropolitaine de Rouen. Il fut, suivant le vœu qu'il en avait exprimé dans son testament, inhumé dans la chapelle de la Sainte-Vierge de la Cathédrale, aux pieds du cardinal son oncle.

Voici la traduction de l'épitaphe latine qu'on lisait sur la pierre tumulaire : « Ci-gît noble homme, jadis maître Gilles Deschamps, né à Rouen, licencié en droit et chanoine de cette église, neveu du dessus-dit cardinal, il mourut l'an de Notre-Seigneur 1478, le dernier jour d'octobre. »

(V. les *Tombeaux de la Cathédrale de Rouen*, par M. A. Deville.)

DESCHAMPS DESLANDES (Nicolas), né, en 1631, à Rouen, ou dans le pays de Caux, fit ses études à Paris, dans une des écoles dirigées par les religieux de Port-Royal. Il se fit remarquer par une grande

Digitized by Google

vivacité d'esprit, par un talent facile pour la poésie, et fut, plus tard, très-recherché dans le monde. Après avoir été attaché pendant quelque temps à M. de Montbrison, fils aîné de Guénégaud Duplessis, qui avait été garde-des-sceaux, il embrassa, en 1676, la carrière des armes, et fit, sous le maréchal de Turenne, la campagne d'Allemagne, dont il a écrit et publié une fort bonne relation. Dégoûté du monde, bien qu'il fût encore dans la force de la jeunesse, Deslandes se retira auprès de l'abbé de Saint-Jacques de Provins, François d'Aligre, avec lequel il se livra aux exercices de la plus austère pénitence.

Ayant fait un voyage à Paris, pour y régler quelques affaires, il mourut dans cette ville, à la suite d'une violente et courte maladie, le 17 avril 1668.

Le père et le frère aîné de Deschamps Deslandes moururent aussi, l'un et l'autre, dans de grands sentiments de piété, le premier, dans un des couvents de la Trappe, le second, à Port-Royal.

Sa sœur, bien connue sous le nom de Jeanne de Sainte-Aldegonde, religieuse de ce dernier monastère, a laissé plusieurs lettres relatives aux persécutions qui furent suscitées à cette communauté par les ennemis du jansénisme.

(V. le *Dictionnaire historique* de Moréri.)

DESCHAMPS (Jacques), né, le 6 mars 1677, à Vinemerville, diocèse de Rouen, fut reçu docteur en Sorbonne, et pourvu de la cure de Dangu, au diocèse d'Evreux. Il administra cette cure pendant trente-un ans avec tout le zèle et la charité d'un bon pasteur. On lui doit une traduction du prophète Isaïe avec dissertation et remarques, ouvrage publié en 1760.

L'abbé Deschamps termina sa carrière le 1er octobre 1759, laissant une grande partie du bien qu'il possédait pour l'entretien d'une école et pour être distribuée annuellement aux pauvres de sa paroisse.

Digitized by Google

(V. le *Dictionnaire de Chaudon et Delandine* et la *Description de la Haute-Normandie*, par T. Duplessis.)

DESCORCHES (Marie-Louis-Henry), marquis de Sainte-Croix, naquit, le 17 septembre 1749, à Sainte-Croix-du-Mesnil-Gonfroy, près de Vimoutiers. Il fut d'abord attaché au comte d'Artois, en qualité de gentilhomme, puis devint officier dans le régiment de Bourbon, chevalier de Saint-Louis et maréchal-de-camp. Entré, en 1782, dans la carrière diplomatique, il fut nommé ministre plénipotentiaire à Liége, où il résida jusqu'en 1788. Ayant embrassé les principes de la Révolution avec beaucoup d'ardeur, M. Descorches fut envoyé, en 1791, comme chargé d'affaires près de la république de Pologne, et, en 1793, près de la Porte-Ottomane.

Ce diplomate, dont les idées politiques, alors très-exaltées, provoquèrent dans ce pays diverses collisions parmi les nationaux et les légations étrangères, fut rappelé par le Comité de salut public, peu de temps après le 9 thermidor. M. Descorches, nommé, en 1800, préfet de la Drôme, conserva cette place jusqu'à la seconde restauration, rentra à cette époque dans la vie privée, et mourut le 2 septembre 1830.

Deux fils de ce personnage ont servi honorablement leur pays; l'un, étant devenu, dans les armées de l'empire, aide-de-camp de Masséna et général de brigade, à l'âge de vingt-six ans, mourut glorieusement sur le champ de bataille, dans la campagne de Portugal, en 1810; l'autre, qui servait dans la marine, fut assassiné sur la frégate la *Danaée*, dont il était capitaine.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DESCOTILS (Hippolyte-Victor Collet), ingénieur en chef et professeur de chimie à l'École des mines,

Digitized by Google

naquit à Caen, le 21 novembre 1773. Il fut dirigé dans ses premières études scientifiques par Vauquelin, autre Normand devenu illustre, et qui était alors professeur de chimie à l'Athénée de Paris. Forcé, en 1793, de s'enrôler comme novice dans la marine, Descotils, qui, dès l'année suivante, avait obtenu le diplôme d'aspirant, abandonna cette carrière et se fit recevoir à l'École des mines, que l'on venait de réorganiser.

En 1797, le jeune chimiste prenait part à la célèbre expédition d'Egypte, et s'associait, pour les aider dans leurs travaux, à Monge et à Berthollet, explorant avec ces deux savants toutes les richesses industrielles et scientifiques de cette contrée. Lors de son retour en France, Descotils fut appelé par le gouvernement à la direction du laboratoire de l'Ecole des mines, et s'appliqua de nouveau à de persévérantes études sur les substances métalliques, et à de nombreuses expériences sur les sels de platine, expériences auxquelles est due la découverte de l'*iridium*. Nommé, en 1809, ingénieur en chef, notre compatriote fut chargé, en 1813, d'aller organiser et inspecter les mines d'alun de la Tolfa, aux environs de Rome. Deux ans plus tard, Descotils était nommé directeur de l'Ecole des mines, membre du comité consultatif des arts et manufactures, et terminait sa carrière le 6 décembre de cette même année (1815). Il était membre de l'Institut d'Egypte et d'un grand nombre de Sociétés savantes. Plusieurs de ses écrits sur des matières scientifiques ont été publiés dans les *Annales de Chimie* et dans le *Journal des Mines*.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle*, les *Notices biographiques sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard, et une Notice par M. Puiseux.)

DESCROIZILLES (François) naquit à Dieppe, le 20 septembre 1707, d'une famille qui, depuis cinq

générations, exerçait honorablement dans cette ville la profession de pharmacien. Après avoir suivi, à Paris, les cours des célèbres Geoffroy et Bernard de Jussieu, Descroizilles revint dans sa ville natale et se consacra à la profession traditionelle dans sa famille. En 1758, il fit la découverte d'un nouveau sel purgatif qui fut longtemps connu dans le commerce sous le nom de *Sel Descroizilles*, médicament qui reçut, au nom de l'Académie de Rouen, l'approbation du savant médecin Le Cat, secrétaire de cette Académie, dont le pharmacien dieppois avait été nommé membre associé.

Descroizilles, qui, sensible et bienfaisant par caractère, se plaisait à distribuer gratuitement des médicaments aux malheureux, fut appelé par ses compatriotes aux fonctions honorifiques de procureur-syndic et de prieur-consul des marchands de Dieppe ; il termina sa carrière dans cette ville, le 11 mars 1788.

Il a laissé deux ouvrages dont voici les titres : *Découverte d'un remède purgatif fondant et calmant*, *ou Traité sur un nouveau sel neutre*, Rouen, Besongne, 1760, in-12; *Nouvelle observation sur le sel purgatif, fondant et calmant*, Rouen, veuve Besongne, 1762, in-12.

(V., dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, t. 5, une Notice biographique, par Dambourney.)

DESCROIZILLES (François-Antoine-Henri), fils du précédent, naquit à Dieppe, le 11 juin 1751. Il fut d'abord préparateur de chimie dans le laboratoire du savant Rouelle, professa cette science à Rouen, et, plus tard, à Paris, où il devint membre et secrétaire du Conseil général des manufactures.

M. Descroizilles fut le premier chimiste qui soupçonna que l'alun était un sel double, et qui imagina de mettre un carbonate calcaire en suspension dans l'eau où l'on recueille le chlore pour le blanchiement,

Digitized by Google

méthode qui le mit sur la voie de la découverte des chlorures.

La science est redevable à ce laborieux praticien de diverses inventions utiles en chimie, en physique et dans les arts industriels. Rouen, surtout, lui doit les premiers essais de l'art du blanchiement par le procédé bertholien, auquel il donna un grand développement dans le bel établissement qu'il créa à Lescure.

Ce savant chimiste mourut à Paris, le 14 avril 1825.

Il était membre de l'Académie de Rouen et de la Société libre d'Emulation de la même ville.

On a de lui les ouvrages suivants : *Description et usage du Berthollimètre, ou Instrument d'épreuve pour l'acide muriatique oxygéné liquide, etc.*, 1802, in-8°, fig.; *Notice sur l'Alkalimètre et autres tubes chimico-métriques, etc.*, trois éditions, 1810, 1818, 1824 ; *Méthode très-simple pour préserver les blés, seigles et orges de toutes altérations, etc.*, 1819, in-8°, fig.; *Notices sur les fermentations vineuses et spécialement sur celles du cidre et du poiré*, 1822, in-8°.

(V. le *Suppl. de la Biographie universelle*, une Notice de M. Girardin, dans la *Galerie dieppoise, etc.*)

DESESSARTS (Nicolas Lemoyne), né à Coutances, le 1er novembre 1744, exerça, pendant quelques temps, à Paris, la profession d'avocat, puis se fit libraire dans la même ville.

Il publia un nombre considérable d'ouvrages qui, pour la plupart, ne sont que des compilations ; les principaux sont : *Causes célèbres, curieuses et intéressantes*, etc., 1773-1789, 196 vol. in-12 ; *Essai sur l'histoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes*, etc., 1778-1784, 9 vol. in-8° ; *Les trois théâtres de Paris, ou abrégé historique de l'établissement de la Comédie Française, de la Co-*

Digitized by Google

médie Italienne et de l'Opéra, 1787, in-8° ; *Nouvelle bibliothèque d'un homme de goût*, 1798, 3 vol. in-8°; *Siècles littéraires de la France, ou Nouveau Dictionnaire de tous les écrivains français morts et vivants*, 1800-1803, 7 vol. in-8°. Comme libraire-éditeur, Desessarts a publié et rendu populaires les œuvres choisies de Pellisson, les œuvres complètes de Saint-Evremond, de Chaulieu, de Thomas, de Gilbert et de l'abbé de Reyrac.

Il mourut à Paris, le 5 octobre 1810. Il était membre correspondant des Académies de Rouen, de Caen, de Cherbourg et de plusieurs autres sociétés savantes.

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de J. M. Querard. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DESFONTAINES, poète dramatique et romancier, dont aucun biographe ne fait connaître ni les prénoms, ni le lieu de la naissance, naquit au commencement du dix-septième siècle. C'est dans une notice sur l'abbé Guyot Desfontaines, né à Rouen, que M. Jules Janin nous apprend que l'homonyme dont nous nous occupons, était aussi un enfant de la même ville. Ce Desfontaines premier, comme le qualifie M. Janin dans sa notice, fut un admirateur enthousiaste du grand Corneille, son contemporain et son compatriote, et cette admiration, il la manifesta à sa manière, en donnant une suite à la tragédie du *Cid*, *La vraie suite du Cid*. Ce poète avait, du reste, un tel amour pour les suites, qu'il en fit une aussi à la tragédie d'*Ibrahim Bassa*, de Scudery.

Il a composé, pour le théâtre, treize pièces qui furent toutes représentées, et parmi lesquelles on distingue : l'*Illustre Comédien*, *ou le martyre de Saint-Genest*, pièce jouée en 1645, et qui précéda d'une année la tragédie de Rotrou sur le même sujet.

Digitized by Google

Les productions dramatiques de cet auteur furent toutes publiées, ainsi que ses romans, qui sont au nombre de trois, et dont voici les titres : *Les Heureuses infortunes de Céliante et de Marilinde*, 1638, in-8° ; *L'Inceste innocent*, 1658, in-4° ; *L'Illustre Amalazonthe*, 1645, 2 vol. in-8°.

On attribue encore à Desfontaines quelques écrits sur des sujets religieux.

(V. les *Normands illustres*, publiés par M. Baratte, et la *Biographie universelle*.)

DESFONTAINES (Pierre-François Guyot, abbé), né à Rouen, sur la paroisse Saint-Lô, le 29 juin 1685, était fils d'un conseiller au Parlement de Normandie. Il fit ses humanités au collége des Jésuites de sa ville natale, fut admis dans cette société, puis envoyé professer la rhétorique dans différents colléges de province. Entré en religion sans vocation déterminée, l'abbé Desfontaines, dominé par l'ardeur de son esprit et par son amour pour l'indépendance, prit la résolution de retourner vivre dans le monde, où ses talents allaient lui permettre de suivre la carrière des lettres.

Il travailla d'abord au *Journal des Savants*, qui était tombé en discrédit, et qu'il releva au moyen de quelques bons articles de polémique, qui firent connaître avantageusement leur auteur ; puis il publia seul, et, plus tard, en collaboration avec Fréron, Granet, d'Estrée, etc., différents recueils périodiques, tels que : *Le Nouvelliste du Parnasse*, *Observations sur les écrits modernes et Jugements sur les écrits nouveaux*.

L'abbé Desfontaines, qui, comme critique, possédait de grands avantages, n'eut point toujours, il faut en convenir, cette impartialité qui doit faire placer l'œuvre, dont on apprécie le mérite, en dehors de toute personnalité, aussi souleva-t-il contre lui parmi, les écrivains attaqués par sa plume, de nombreux et

implacables ennemis, à la tête desquels était Voltaire, le plus violent d'entre eux. Toutefois, malgré les invectives de tous genres dont il fut l'objet, on ne peut méconnaître les services rendus par l'aristarque normand à la littérature de son époque, par la critique qu'il dirigea constamment contre les doctrines dangereuses, le faux bel esprit et le mauvais goût, dont sa plume redoutée arrêtait chaque jour l'invasion. Après avoir passé trente ans d'une vie des plus agitées dans la triple profession d'auteur, de traducteur et d'aristarque, l'abbé Desfontaines mourut, à Paris, d'une hydropisie de poitrine, le 16 décembre 1745. Les nombreux ouvrages qu'il a composés et ceux qu'il a traduits, sont cités dans le *Dictionnaire de Moréri* et dans la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet.

(V. aussi la *Biographie universelle* et une Notice de M. J. Janin, dans les *Normands illustres*, publiés par L. H. Baratte.)

DESFONTAINES (Guillaume-François Fouques Deshayes) naquit à Caen, en 1733. Il fut d'abord secrétaire du duc de Deux-Ponts, aieul de Louis Ier, roi de Bavière, et devint bibliothécaire de Monsieur, depuis Louis XVIII.

Se sentant un goût des plus prononcés pour le genre de composition dramatique, dont l'esprit est si éminemment français, la comédie-vaudeville et l'opéra-comique, Desfontaines fit seul, ou en collaboration avec Barré, Radet, etc., un nombre considérable de pièces de ce genre, pleines de verve et de gaieté. On cite parmi celles qui obtinrent un grand succès, et qui furent longtemps revues avec plaisir: *L'Amant statue*, *La dot*, *L'Aveugle de Palmyre*, *Le Ménage de Scarron*, *M. Guillaume*, *Lantara ou le Peintre au cabaret*, *Gaspard l'avisé*. On a encore de cet auteur fécond, un poème intitulé : *Le Bain de*

Digitized by Google

Diane ou le Triomphe de l'Amour, *Les Amours de Leucippe et de Clitophon*, traduction d'un roman grec, et *Les Quatre Saisons de l'année*, recueil littéraire périodique.

Desfontaines mourut à Paris, le 21 décembre 1825. (V. le *Suppl. de la Biographie universelle*, *etc.*)

DESGENETTES (René-Nicolas Dufriche), baron de l'Empire, naquit à Alençon, en 1762. Reçu docteur à la faculté de Montpellier, il entra au service en 1793, comme médecin ordinaire de l'armée d'Italie, parvint rapidement aux premiers grades et fit partie de l'expédition d'Egypte, en qualité de médecin en chef. La célébrité acquise par Desgenettes, dans cette mémorable expédition, est désormais liée à l'histoire et à la gloire des armées françaises. A Jaffa, ce courageux médecin poussa le dévouement jusqu'a s'inoculer la peste afin de rassurer les soldats effrayés, et employa pour se guérir les remèdes qu'il avait prescrits aux pestiférés. Rentré en France, en 1802, Desgenettes fut nommé médecin en chef de l'hôpital du Val-de-Grâce, à Paris, et, en 1804, inspecteur-général du service de santé militaire; il fit, en cette qualité, la campagne de Russie, fut fait prisonnier à Wilna, puis rendu immédiatement à la liberté par un ukase de l'empereur Alexandre, en reconnaissance des services qu'il avait rendus en France aux prisonniers Russes. Il fit encore la campagne de Dresde et se trouvait aussi à Waterloo, comme premier médecin de la garde-impériale. On a de Desgenettes, dont la carrière, si glorieusement remplie, se termina le 3 février 1837, plusieurs ouvrages dont voici les principaux : *Histoire médicale de l'armée d'Orient*, Paris, 1802 et 1830, in-8°; *Eloges des académiciens de Montpellier, pour servir à l'histoire des sciences*, Paris, 1811, in-8°; *Remarques sur les Institutions de Vegèce dans leurs rapports*

Digitized by Google

constants avec l'hygiène spéciale des troupes, Paris, 1827, in-8°; *Etudes sur le genre de mort des hommes illustres de Plutarque et des empereurs romains*, Paris, 1833, in-8°; *Souvenirs de la fin du dix-huitième siècle et du commencement du dix-neuvième*, Paris, 1834 et 1836, in-8°.

(V. *Les Eloges de Desgenettes*, par Broussais et Pariset, et la *Biographie nouvelle des contemporains*, etc. Port. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

DESHAMEAUX (Charles Gourdier) naquit à Bayeux, en 1787. Il entra fort jeune à l'école militaire de Fontainebleau, où il se fit remarquer par les brillantes qualités de son intelligence. Un jour que Napoléon passait une revûe des élèves de cette école, Deshameaux, chargé du commandement, fit exécuter avec tant de précision les manœuvres indiquées, que l'Empereur lui en témoigna sa satisfaction, et se souvint, plus tard, sur le champ de bataille, du jeune sergent de Fontainebleau. Incorporé, en 1806, dans le 25e de ligne, avec le grade de sous-lieutenant, cet officier fit, sous les ordres du maréchal Davoust, les campagnes de Prusse, de Pologne et d'Allemagne; prit part à toutes les grandes batailles livrées dans ces mémorables campagnes, où sa bravoure lui fit obtenir successivement les grades de lieutenant, de capitaine-adjudant-major et la décoration de la Légion-d'Honneur.

Il se signala de nouveau à la campagne de Russie, fut nommé, en 1812, chef de bataillon et maintenu dans les cadres de l'armée jusqu'en 1818, époque à laquelle il abandonna la carrière militaire, après avoir été promu, sous la Restauration, au grade d'officier de la Légion-d'Honneur.

Retiré dans sa ville natale, M. Deshameaux fut nommé membre du Conseil-Général, commandant de la garde nationale, deux fois membre de la Chambre

Digitized by Google

des Députés, de 1835 à 1842, et termina sa carrière en 1847.

Ce personnage avait, dit son biographe, « un cœur pur, une âme élevée en qui vivaient des sentiments d'honneur, de loyauté, de probité et de toutes les grandes vertus politiques qui font l'homme de bien et le bon citoyen. »

(V. l'*Annuaire publié par l'Association normande*, année 1848.)

DESHAYS (Jean-Baptiste-Henri), surnommé le Romain, naquit à Rouen, en 1729. Il reçut de son père, qui cultivait la peinture, les premières notions du dessin, et fut à Paris pour y continuer l'étude de cet art.

Après avoir eu pour maître Colin Vermont, il entra dans l'atelier de Restout, son compatriote, dont il devint l'un des meilleurs élèves, et se fit connaître, en 1750, par un tableau représentant *La Femme de Putiphar accusant Joseph*. Encouragé dans ce début, qui révélait un véritable talent, le jeune artiste se livra au travail avec une nouvelle ardeur, et obtint, l'année suivante, le premier prix à l'Académie de peinture.

Admis, après ce succès, dans l'atelier de Vanloo, Deshays composa, sous la direction de ce maître, trois tableaux, lesquels, suivant l'usage de cette école, furent présentés au Roi, qui donna des éloges à l'auteur. Le voyage de Rome ayant paru à notre compatriote un complément nécessaire à ses études, il partit pour cette capitale, où il exécuta trois de ses meilleurs tableaux, représentant *Le Martyre de Saint-André*, tableaux destinés à une église de Rouen.

De retour à Paris, il épousa la fille du célèbre peintre Boucher, puis fut reçu, en 1758, membre de l'Académie de peinture. Deshays, dont le pinceau était des plus féconds, et qui, comme le dit un bio-

Digitized by Google

graphe : « savait réunir la vigueur de l'expression à l'enthousiasme du génie, » mourut le 10 février 1765, à la suite d'une longue et cruelle maladie, attribuée à une chute de cheval.

Le musée de Rouen possède cinq tableaux de ce maître ; trois ont pour sujets le *Martyre de Saint-André ;* les deux autres, *Jeanne de France, fille de Louis XI*, et la *Charité romaine*. Il faut àjouter à ces compositions une *Visitation de la Sainte-Vierge*, grand tableau qui se trouve aujourd'hui dans l'église Saint-Ouen (chapelle derrière le chœur), puis treize autres toiles parmi lesquelles on cite surtout : *Saint Benoît mourant*. Le dernier tableau de Deshays, représentant la justice sous une forme allégorique, et composé pour le Parlement de Normandie, a été, en 1855, habilement restauré par M. Ballan, et décore, depuis cette époque, la salle du tribunal de première instance de Rouen.

(V. la *Biographie universelle, etc.*)

DES HOUSSAYES-COTTON, V. COTTON DES HOUSSAYES.

DÉSIRÉ (Artus), prêtre, que l'abbé Goujet croit être né en Normandie, vers 1510, se montra constamment, dans ses écrits, l'un de plus violents adversaires des protestants. Ce fougueux ecclésiastique poussa si loin son fanatisme religieux contre ses derniers, qu'il rédigea, en 1561, pour Philippe II, roi d'Espagne, une requête dans laquelle il suppliait ce prince de venir en France soutenir la cause de la religion catholique attaquée par les huguenots.

S'étant chargé de porter lui-même cette requête, il fut découvert et arrêté lorsqu'il n'était encore que sur la Loire.

Après avoir imploré l'indulgence du Roi et de la Reine, il fut condamné, par le Parlement, à faire

Digitized by Google

amende honorable au Parquet de la cour et à être conduit ensuite dans un couvent de Chartreux, pour y faire pénitence pendant cinq ans. Il ne subit point entièrement cette peine, et recommença avec une nouvelle violence à écrire contre ses adversaires. Ses libelles, qui sont très-nombreux, et, pour la plupart, en prose rimée, font connaître, rien que par leurs titres, l'esprit dans lequel ils sont conçus ; en voici un échantillon :

Le Miroir des francs Taulpins, autrement dit Antichristiens Luthériens, ou le Défensoire de la foy chrestienne, etc., Paris, 1554, in-8° ; *Contre-poison des cinquante-deux chansons de Clément Marot, etc.*, Rouen, 1560, in-16 ; *Singerie des Huguenots, Marmots et Guenons de la nouvelle dérision théodobéziène, etc.*, Paris, 1574, in-8° ; *Désordre et scandale de France par les états masqués et corrompus, etc.*, Paris, 1577, in-8°.

Ce fanatique mourut vers 1579.

(V. la *Bibliothèque française* de l'abbé Goujet, t. 13 et 14 et les *Mémoires* du P. Niceron, t. 35.)

DESISLES LE BAS ou LES ISLES LE BAS, né à Caen, dans le dix-septième siècle, était un gentilhomme peu favorisé de la fortune, et un poète peu favorisé des muses. Il vint à Paris dans le but de faire connaître ses œuvres poétiques, qui déjà se composaient des pièces dont voici les titres : *La mort burlesque du mauvais riche*, tragédie, Caen, 1663, in-12 ; *Saint Hermenigilde, royal martyr*, tragédie, Caen, 1673, in-12. Desisles publia ensuite, *Les Fleurs du consulat de Paris*, recueil d'odes en l'honneur des consuls des marchands, Paris, 1676, in-4° ; *Les Travaux de Jésus*, poème en quatre parties, Paris, 1677, in-12.

Desisles, auquel ses compositions ne firent acquérir ni réputation, ni fortune, mourut de misère dans

Digitized by Google

un galetas de la rue de la Harpe, le 30 décembre 1682.

(V. les *Curiosités littéraires concernant la Normandie*, par F. Pluquet.)

DESLANDES-DELAUNAY, V. DELAUNAY-DESLANDES.

DESLANDES-DESCHAMPS, V. DESCHAMPS-DESLANDES.

DESLONDES (François-Gabriel), docteur en théologie de la Faculté de Paris et religieux de l'ordre des Dominicains, naquit à Lisieux, le 25 octobre 1654.

Il fut très-estimé, dans son ordre, pour sa science, cultiva aussi les arts et grava le plain-chant d'une grande partie des offices de l'église catholique. Ce travail important de Deslondes est rappelé dans le quatrain suivant mis au bas de son portrait, gravé par Desrochers :

Après ses grands écrits, le docteur angélique
Fit l'office divin du Très-Saint-Sacrement,
Par un semblable esprit, après sa sorbonique,
Deslondes de l'Eglise a gravé tout le chant.

(V. l'*Histoire de Lisieux* par M. L. Du Bois. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DESLONGCHAMPS-COQUILLE, V. COQUILLE DES LONGCHAMPS.

DESLONGRAIS-ROCHERULLÉ (Armand) naquit à Vire, le 13 août 1796, d'un honnête commerçant en passementerie. Il se livra pendant plusieurs années au négoce des vins, fut nommé membre du Conseil-Général du Calvados, maire de sa ville natale, député en 1834, et réélu successivement jusqu'en 1848.

Digitized by Google

Nommé, à cette époque, par le suffrage universel, représentant à l'Assemblée Contituante, M. Deslongrais montra, comme par le passé, dans les commissions et à la tribune où il se faisait écouter, des opinions modérées, un sens droit et des connaissances pratiques en matière de commerce et d'économie.

Cet honorable représentant, qui était aussi le défenseur né du réglement et des usages parlementaires, que nul ne possédait mieux que lui, mourut à Paris, d'une atteinte de choléra, le 26 mai 1849, peu de jours avant l'expiration des pouvoirs de l'Assemblée Constituante, et au moment où son département venait de lui continuer son mandat à l'Assemblée Législative.

(V. la *Biographie des Représentants*, par une Société de gens de lettres, et le *Moniteur* de 1834 à 1849.)

DESMARES (Toussaint-Guy-Joseph), né à Vire, en 1599, entra, fort jeune, chez les oratoriens de Paris, et fut dirigé dans ses études par l'abbé de Saint-Cyran, dont il adopta les principes. Devenu prédicateur célèbre, de l'aveu de Boileau lui-même, qui lui donne des éloges, le P. Desmares, très-zélé janséniste, s'attira la haine des Jésuites, qui obtinrent contre lui une lettre de cachet. Il parvint à se soustraire à cet acte de violence, passa à Rome, en 1653, pour y soutenir devant le pape la doctrine de la grâce efficace, et revint en France où il se tint caché jusqu'en 1668, époque où il fut appelé à Paris, par l'archevêque Hardouin de Péréfixe, pour prêcher l'Avent dans l'église Saint-Roch.

On raconte que le grand Condé, sortant un jour d'entendre prêcher le P. Desmares, dit à deux Jésuites qui l'avaient accompagné : « On ne m'avait pas trompé, cet homme est dangereux ; si je l'entendais une seconde fois, il me convertirait. » Obligé de

Digitized by Google

fuir de nouveau les persécutions des Jésuites, le P. Desmares trouva un asile à Liancourt, chez le duc de La Rochefoucauld ; c'est là que, présenté à Louis XIV, il lui demanda pour toute grâce, avec une grande naïveté, la permission de mettre ses lunettes pour avoir, lui dit-il, le bonheur de mieux voir et de mieux contempler son Roi. C'est là aussi qu'il termina sa carrière, le 19 janvier 1687.

On a de ce religieux plusieurs ouvrages, tant imprimés que manuscrits, sur des sujets de théologie et de controverse. Il avait aussi travaillé, avec D. Rivet, au *Nécrologe de l'abbaye de Notre-Dame-des-Champs.*

(V. le *Dictionnaire de Moréri, etc.*)

DESMARES (Nicolas), né à Rouen, vers le milieu du dix-septième siècle, d'un commerçant de cette ville, embrassa fort jeune, à l'exemple de sa sœur, la célèbre Champmeslé, la carrière du théâtre. Après quelques débuts heureux dans sa patrie, il partit pour Copenhague, où il fut reçu parmi les comédiens du roi de Danemark. La considération que Desmares s'était acquise dans cette capitale et par son talent et par la dignité de sa conduite, le rendit l'objet d'un honneur tout particulier de la part de la Reine, qui accepta de tenir l'un de ses enfants sur les fonds baptismaux. Cette enfant, qui reçut les noms de Christine-Antoinette-Charlotte, devait un jour hériter des talents de la Champmeslé, sa tante, et lui succéder dans son emploi au Théâtre-Français. La Champmeslé ayant sollicité auprès du Roi l'admission de son frère à ce théâtre, Desmares y fut reçu sans débuts, sur un ordre de Louis XIV, le 28 mars 1685.

Cet acteur, plein d'entrain et d'originalité, excellait surtout dans les rôles de paysans, et Dancourt, qui appréciait ce genre de mérite, créa pour lui, dans plusieurs de ses pièces, quelques-uns de ces

Digitized by Google

bons types rustiques qui eurent alors beaucoup de succès. Retiré du théâtre, en 1712, avec une pension de mille livres, Desmares mourut à Paris, le 3 novembre 1714.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DESMAREST (Charles), né à Dieppe, vers 1602, fit ses études chez les PP. de l'Oratoire de cette ville, et entra dans les ordres, en 1628. Appelé à Rouen, en 1641, il y fut pourvu de la cure de Sainte-Croix-Saint-Ouen, qu'il administra, pendant vingt-quatre ans, avec le zèle et la charité d'un bon pasteur.

Cet ecclésiastique combattit énergiquement la doctrine du P. Pyrot, jésuite, qui avait publié un ouvrage peu orthodoxe sous le titre d'*Apologie des Casuistes*, et l'abbé Feydit, dans ses remarques sur Virgile, lui attribue les paroles suivantes : « Les scolastiques ont perdu et ruiné la théologie dogmatique, les moines ont renversé la discipline, et les casuistes ont détruit la morale de l'Evangile. »

L'abbé Desmarest mourut le 25 mai 1675.

Il est auteur d'un ouvrage intitulé : *Elévation sur la Passion de N.-S. J.-C.*, ouvrage qui eut plusieurs éditions.

(V. les *Mémoires sur la ville de Dieppe*, par Desmarquets.)

DESMARQUETS (Anne), née, dans le seizième siècle, à Marques, village situé aux environs d'Eu, était religieuse de la congrégation des Dominicaines de Poissy. Aimant à joindre la culture des lettres aux pieux exercices du cloître, cette dame composa un recueil de sonnets et de devises en l'honneur des prélats qui s'assemblèrent dans la maison de Poissy. On a encore de cette religieuse les traductions, du latin en vers français, des *Poèmes sacrés* de Jean-Antoine Flaminius, et des *Collectes de tous les di-*

Digitized by Google

manches de l'année, d'après Claude d'Espence.
Anne Desmarquets mourut dans sa communauté, en 1588.

(V. les *Recherches sur le Bray-Normand, etc.*, par M. P. De La Mairie.)

DESMARQUETS, né à Dieppe, le 3 mars 1722, devint échevin de cette ville, maître des eaux et forêts d'Arques, et fut nommé député à l'Assemblée provinciale tenue à Rouen en 1787. Il est auteur de l'ouvrage ayant pour titre : *Mémoires chronologiques pour servir à l'histoire de Dieppe et à celle de la navigation française*, *avec un abrégé des priviléges de cette ville*, Paris, 1785, 2 vol. in-12, ouvrage dans lequel se trouvent des détails intéressants sur les commencements de notre navigation et de notre commerce maritime.

Desmarquets termina sa carrière dans sa ville natale, le 15 août 1809.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DESMOUEUX (Charles-Nicolas), né à Caen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, fut un élève distingué du célèbre professeur de botanique Noël-Sébastien Blot. Il marcha rapidement sur les traces de son maître, devint docteur en médecine, et obtint, dans la suite, la chaire de botanique de sa ville natale. Demoueux se fit, comme professeur, une brillante réputation, fut reçu membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Caen, en fut nommé directeur, en 1771, et termina sa carrière le 15 janvier 1801.

Ce savant professeur dut à la reconnaissance de ses élèves, dont il était aimé comme un père, l'exception honorable d'être inhumé dans le Jardin-des-Plantes de Caen, où ils lui firent élever un

Digitized by Google

tombeau. Il a publié, vers 1760, le catalogue du Jardin-des-Plantes de Caen.

(V. les *Notices biographiques* de M. Thierry fils et de M. F. Boisard.)

DESMOULINS (Auguste), né à Rouen, vers la fin du dix-huitième siècle, fut reçu docteur en médecine en 1818.

Savant et travailleur infatigable, il a publié, sur diverses parties de l'histoire naturelle, science qui faisait l'objet de ses constantes études, un grand nombre de mémoires, dont voici les principaux: *Recherches sur l'état de volume et de masse du système nerveux et l'influence de cet état sur les fonctions nerveuses*, mémoire présenté à la première classe de l'Institut, en 1820, Paris, 1821, in-4°; *Histoire naturelle des races humaines du nord-est de l'Europe, de l'Asie boréale et orientale et de l'Afrique australe, d'après les recherches spéciales d'antiquités, de physiologie, d'anatomie et de zoologie appliquée à la recherche des origines des anciens peuples, à la science étymologique, à la critique de l'histoire, etc.*, avec un tableau et six portraits, Paris, 1826, in-8°, mémoire lu, en 1823, à l'Académie des inscriptions et belles-lettres; *Anatomie du système nerveux des animaux à vertèbres, appliquée à la physiologie et à la zoologie*, en collaboration avec M. Magendie, membre de l'Institut, Paris, 1825, in-8°, avec atlas.

Desmoulins avait aussi donné plusieurs articles au *Dictionnaire classique d'histoire naturelle.*

Il mourut, en 1828, dans sa ville natale, où il exerçait la médecine depuis peu d'années.

(V. la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DES NOIRES-TERRES (Hyacinthe-Jean), né à Caen, dans le dix-huitième siècle, était professeur de philosophie et de théologie, chanoine régulier, pré-

Digitized by Google

dicateur éloquent et l'un des hommes les plus éclairés de son temps. Nommé abbé de la Luzerne, dans le diocèse d'Avranches, il montra, dans cette fonction, d'éminentes capacités, écrivit la vie de son prédécesseur Jean Ethéart, et termina sa carrière en 1726.

L'abbé Desroches nous apprend qu'il possède de ce savant religieux un manuscrit, trouvé à l'abbaye de la Luzerne ; il se compose de sermons, de pièces de vers, de thèses de philosophie et de relations de ce qui s'est passé de son temps dans les chapitres généraux de son ordre.

(V. l'*Histoire du mont Saint-Michel*, par M. l'abbé Desroches.)

DESPERIÈRES (Paul-Varin, sieur) naquit à Falaise, dans le seizième siècle. Il suivit d'abord la carrière des armes, embrassa la cause d'Henri IV pendant les guerres civiles, et se trouva à toutes les batailles livrées par ce prince. Lorsque ces guerres furent terminées, Desperières se fit auteur, et publia les ouvrages suivants : *De la Définition de tous les points de controverse pour le fait de la religion ; Des Epines du Mariage*, et un livre de pronostications, dans lequel il annonçait la fin du monde pour l'année 1666.

(V. les *Notices biographiques sur les Hommes célèbres du Calvados*, par M. F. Boisard.)

DESPERROYS (Martin) naquit à Rouen, dans la seconde moitié du quinzième siècle, d'un maître charpentier très-expérimenté dans son art.

Il embrassa la profession de son père, fut chargé, par le cardinal Georges d'Amboise, des grands travaux de la charpente du célèbre château de Gaillon, puis devint architecte de la cathédrale de Rouen. Martin Desperroys construisit aussi, dans la lanterne de l'église de Saint-Maclou, de la même ville, la plate-

Digitized by Google

forme destinée à supporter le clocher de cette magnifique église.

Il mourut vers 1530.

(V. la *Revue des Architectes de la cathédrale de Rouen*, par M. A. Deville.)

DESPLACES (Laurent-Benoît), né à Rouen, dans le dix-huitième siècle, commença, sous le règne de Louis XV, à servir honorablement son pays dans l'armée, avec le grade de lieutenant d'infanterie. Retiré du service, il se fit agronome et naturaliste, s'occupant de ces sciences au double point de vue de la théorie et de la pratique. Il écrivit sur ces matières les ouvrages dont voici les titres : *Préservatif contre l'agromanie, ou l'agriculture réduite à ses vrais principes*, Paris, 1762, in-12 ; *Histoire de l'agriculture ancienne, extraite de l'Histoire naturelle de Pline, avec des éclaircissements et des remarques*, Paris, 1785. On a encore de Desplaces un ouvrage intitulé : *Essai critique sur l'Histoire des Ordres royaux et militaires de Saint-Lazare, de Jérusalem et de Notre-Dame-du-Mont-Carmel,* Liége, 1775, in-12.

(V. les *Siècles littéraires de la France*, par Desessarts, et la *France littéraire*, par M. J. Quérard.)

DESPORTES (Félix), baron de l'empire, naquit à Rouen, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle, d'un honnête commerçant de cette ville. Doué d'une rare intelligence, il fut envoyé, fort jeune, à Paris, chez un notaire, d'où il passa dans les bureaux du ministre Bertin. Elu, en 1790, maire de la commune de Montmartre, où il faisait sa résidence, la fermeté qu'il déploya pour maintenir l'ordre, dans des circonstances difficiles, le firent remarquer par le Gouvernement, qui le chargea d'une mission délicate en Suisse. La prompte réussite de cette négociation attira sur Desportes l'attention de Louis XVI, qui le

28

Digitized by Google

nomma ministre plénipotentiaire de France près du duc des Deux-Ponts.

Rappelé par le Comité de salut public, après la chute des Girondins, il fut arrêté comme suspect, emprisonné pendant huit mois, puis, rendu à la liberté, après le 9 thermidor, il fut envoyé à Genève, où il entama des négociations avec la Sardaigne et la Bavière. Aimant à user noblement de sa fortune et de son crédit, il fit élever, à ses frais, à Chamouni, sur le Montauvert, un hospice destiné à recevoir les voyageurs de toutes les nations.

La république de Genève ayant été réunie à la France, le baron Desportes fut chargé de l'organisation du département du Léman, et, de retour à Paris, il devint secrétaire-général au ministère de l'intérieur, sous Lucien Bonaparte, que, plus tard, il suivit, avec le même titre, dans son ambassade d'Espagne.

Appelé, en 1802, à la préfecture du Haut-Rhin, notre compatriote administra ce département pendant douze ans, et y fonda plusieurs établissements publics, qui lui méritent encore aujourd'hui la reconnaissance des populations de cette contrée. Tombé en disgrâce, sur une fausse accusation, il fut révoqué en 1813, devint aide-de-camp du général en chef de la garde nationale parisienne et ensuite chef d'escadron.

Nommé député, par le département du Haut-Rhin, à la chambre de 1815, le baron Desportes s'opposa avec beaucoup d'énergie à toutes les mesures arbitraires, et proposa une loi en faveur de la liberté individuelle. Obligé de sortir de France, en 1816, il n'y rentra qu'en 1819, et vécut depuis cette époque dans une profonde retraite.

Il a publié plusieurs mémoires relatifs à la diplomatie, à l'administration, etc.

(V. la *Biographie nouvelle des contemporains*,

Digitized by Google

les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DESPORTES (Benjamin), frère puîné du précédent, naquit à Rouen, en 1765. Possédant, bien qu'il fût jeune encore, toutes les qualités nécessaires pour être placé à la tête d'une grande administration, il obtint, en 1800, par le crédit de son frère, l'emploi de directeur-général des hôpitaux de Paris. Il prit une part très-active à toutes les améliorations opérées dans ces établissements, et se signala, lors de l'invasion étrangère, en 1814, en improvisant des hôpitaux pour trente mille malades ou blessés que dévorait le typhus. M. Benjamin Desportes reçut de la Restauration, en récompense de son courage et de son infatigable activité, des félicitations publiques et la décoration de la Légion-d'Honneur.

Ne connaissant qu'une seule cause, celle de l'humanité, il préservait, aux journées de Juillet 1830, l'Hôtel-Dieu d'un grand péril, et, en 1832, lorsque le choléra vint fondre sur Paris, il donnait une nouvelle preuve de son zèle et de son dévouement. Calme, intrépide, il se multipliait à toute heure et pourvoyait à tout, sans songer un seul instant que lui-même pouvait être atteint par le fléau épidémique.

La reconnaissance des pauvres et la satisfaction d'avoir bien rempli son devoir avaient toujours suffi au bonheur de cet excellent fonctionnaire, et ce bonheur, il le goûtait depuis longtemps, lorsque la mort vint l'enlever à sa famille et à ses nombreux amis, le 30 novembre 1840.

M. Desportes n'a point laissé de fortune ; rappeler cette honorable pauvreté d'un administrateur qui, pendant quarante ans, eut le maniement de plusieurs millions, est le plus bel bommage que l'on puisse rendre à sa mémoire.

Digitized by Google

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, et le *Moniteur* de 1840.)

DESPRÈS (Nicolas-Michel) naquit aux environs de Caen, dans la première moitié du seizième siècle. Habile et savant médecin, puis professeur au collége du Bois, il cultiva aussi la poésie, et fut un émule distingué des poètes Ronsard et Baïf, ses contemporains.

Il mérita, pour son érudition, les éloges de Joseph Scaliger et de Juste Lipse, et termina sa carrière à Caen, en 1597.

(V. les *Notices biographiques sur les hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

DESPREZ, né aux environs d'Alençon, devint, lors de la Révolution, adjoint aux adjudants-généraux attachés à l'armée dite d'Angleterre. Il fut, en 1798, nommé, par le département de l'Orne, membre du conseil des Cinq-Cents, chargé, peu de temps après, par le premier Consul de renouveler l'administration centrale du département de l'Eure, puis élu, à la fin de la même année, député au Corps Législatif, mandat qui lui fut continué jusqu'en 1807.

Rentré alors dans la vie privée, M. Desprez vécut en dehors des affaires politiques jusqu'en 1831, époque à laquelle le collége de Séez l'envoya à la chambre des députés, où il siégea jusqu'en 1835.

Ce personnage, sur lequel nous ne trouvons plus aucun détail biographique, est auteur d'une brochure ayant pour titre : *Exposé de la conduite de la garnison de Mortagne*, Nantes, 1794, et de plusieurs mémoires publiés dans les comptes-rendus de la Société d'agriculture de Caen.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, etc.)

Digitized by Google

DESROCHES, connu aussi sous le nom d'Orange, naquit à Cherbourg, dans la première moitié du dix-septième siècle.

Entré dans la carrière des armes, comme simple soldat, il parvint successivement, à force de bravoure, au grade de lieutenant-général dans les armées de Louis XIV, et de commandeur dans l'ordre royal militaire de Saint-Louis. Desroches avait été gouverneur de la ville de Fougères et devint gouverneur de l'Hôtel des Invalides.

Il mourut le 9 janvier 1705.

L'éloge de ce brave militaire a été fait et publié, en 1777, par M. de Chantereyne, secrétaire-perpétuel de la Société littéraire académique de Cherbourg.

(V. l'*Histoire de la ville de Cherbourg*, par Mme Retau-Dufresne.)

DESRUES (François), né en Basse-Normandie, dans le seizième siècle, fut un homme très-versé dans l'étude de l'histoire et de la géographie.

Il a publié sur cette matière deux ouvrages, ou peut-être un seul, comme nous le supposons, mais auquel il aura été apporté quelques modifications dans les nombreuses éditions qui en furent données. Ces ouvrages ont pour titres : *Les Antiquités, Fondations et Singularités des plus célèbres villes, châteaux et places remarquables du royaume de France, avec les choses les plus mémorables arrivées en icelui*, Coutances, 1605 et 1608, in-16 ; Rouen, 1608 et 1611, in-8° ; Saumur, 1609 ; Troyes, 1611 ; *Les Délices de la France, ou Description des Antiquités, Fondations, Singularités des plus célèbres villes, bourgs, châteaux, forteresses, églises, temples et abbayes du royaume de France*, Lyon, 1610, in-8°. On attribue aussi à François Desrues *Les Fleurs de bien dire, recueillies ès cabinets des plus rares esprits de ce temps*, Paris, 1598, in-12.

(V. la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long, t. 1 et 4.)

DESTIGNY (Pierre-Daniel), né, en 1770, à Sannerville, près de Caen, fut mis de bonne heure en apprentissage, à Paris, dans une manufacture-école d'horlogerie. Devenu très-habile horloger, il vint s'établir à Rouen, en 1798, et y exerça honorablement sa profession pendant plus de quarante ans. Justement apprécié pour ses aptitudes à toutes fonctions réclamant de l'intelligence et de l'activité, il fut bientôt appelé à faire partie de la Société libre d'Émulation, de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, de plusieurs autres sociétés savantes, puis nommé membre du Conseil municipal et adjoint au maire de la ville, où il faisait sa résidence.

L'honorable M. Destigny fut l'un des plus zélés promoteurs du projet d'élever, à Rouen, à l'aide d'une souscription, une statue en bronze au grand Corneille, projet qu'à force de soins et même de sacrifices, il eut le bonheur de voir se réaliser, en 1834.

Il avait reçu, pour des inventions utiles dans l'art de l'horlogerie, des médailles de quelques sociétés savantes, et fut également récompensé à l'exposition des produits de l'industrie en 1819.

Retiré à Sannerville depuis peu d'années, il y termina sa carrière, le 18 septembre 1855.

M. Destigny a publié les ouvrages suivants :

Moyen de perfectionnement d'un mécanisme employé pour rendre nulles les influences d'une température variable sur la marche des montres, Rouen, F. Baudry, 1818, in-8° ; *Notice sur la dilatation des pierres, des marbres et des métaux*, Rouen, F. Baudry, 1828, in-8°. On a encore du même auteur des mémoires, des rapports et des dissertations sur différentes matières ; ils se trouvent dans les *Bulletins de la Société d'Emulation de Rouen*, de 1814 à 1840,

Digitized by Google

et dans les *Précis de l'Académie* de la même ville, de 1819 à 1840.

(V. la *Nouvelle biographie universelle*, publiée par MM. Firmin Didot, etc.)

DESTRUISSART (Thomas), né à Caen, dans le dix-huitième siècle, était curé de Gentilly, près de Paris.

Cet ecclésiastique, qui aimait à cultiver les lettres, a publié plusieurs ouvrages dont voici les titres : *Recueil d'Essais littéraires et philosophiques, par un solitaire*, Paris, 1799, in-8°, ouvrage dont on ne connaît que quatre exemplaires ; *Essai sur les Catacombes de Paris*, 1812, in-8° ; *La Mort d'un philosophe, esprit fort, par l'Ermite de Gentilly*, Paris, 1813, in-8° ; *Promenade au centre du Grand-Gentilly, près de Paris, où il est fait mention des maisons et jardins les plus remarquables qu'il renferme*, Paris, 1821, in-18°.

(V. la *France littéraire* de J. M. Quérard, etc.)

DES VALLÉES (Marie) naquit, en 1590, dans le diocèse de Coutances, d'une famille de paysans pauvres. Orpheline, dès son enfance, et abandonnée à elle-même, elle se livra à des pratiques religieuses des plus exagérées. D'abord elle se crut possédée, prétendit avoir visité l'enfer, ressenti les tourments des damnés, puis ensuite s'être souvent entretenue avec la sainte Vierge, avec les Saints et surtout avec Jésus-Christ, qui, disait-elle, lui avait donné pour mission de renouveler sa Passion et d'anéantir ainsi l'empire du péché. Après avoir passé quarante ans à Coutances dans cet état d'ascétisme exalté, sous la surveillance de l'autorité ecclésiastique, Marie Des Vallées mourut paisiblement, le 26 février 1656, laissant, pour quelques personnes, la réputation d'une fille inspirée, et, pour le plus grand nombre, celle d'une visionnaire.

Digitized by Google

Il existe six relations manuscrites des prétendues visions et apparitions de cette célèbre illuminée ; elles ont pour auteurs : le P. Jean Eudes, Le Pileur et de Renti; on a encore un ouvrage imprimé ayant pour titre : *Lettre à un docteur de Sorbonne sur le sujet de plusieurs écrits composés de la vie et de l'état de Marie Des Vallées, du diocèse de Coutances*, par Charles Dufour, trésorier de l'église cathédrale de Rouen, Paris, in-4°. Ces divers ouvrages sont cités dans la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long, t. IV.

DES YVETEAUX, V. VAUQUELIN.

DETERVILLE naquit, le 15 avril 1766, à Grainville-sur-Odon, près de Caen, d'un cultivateur pauvre. Sitôt qu'il eut atteint sa seizième année, il fut à Paris, se fit ouvrier imprimeur chez M. Ambroise Didot, et, devenu libraire, en 1784, il imagina de répandre le catalogue des ouvrages anciens et modernes qu'il possédait dans sa modeste boutique, avec l'indication des prix, mode encore peu pratiqué jusqu'alors, et qui lui réussit complètement. S'étant fait éditeur, M. Deterville se livra progressivement à de grandes opérations, et contribua puissamment, par son intelligence et par sa loyauté, à relever le commerce de la librairie en France.

Il a publié un *Cours complet d'histoire naturelle*, par une société de savants, 80 vol. in-12, fig. (1799-1802); des *Eléments de chimie*; un *Nouveau Dictionnaire d'histoire naturelle*, 24 vol. in-8°, 1803, 1804; seconde édition, 36 vol, 1816, 1819; un *Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique*, 13 vol. in-8°, 1809; seconde édition, 16 vol. in-8°, 1821, 1823. M. Deterville contribua aussi à établir des réputations naissantes, à augmenter celles de plusieurs membres de l'Académie des sciences et à seconder, dans leurs travaux, un grand nombre de Sociétés savantes.

Digitized by Google

Il mourut à Paris, dans un état complet de cécité, le 2 octobre 1842, laissant une fortune évaluée à plus de quatre millions.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1843, une Notice biographique, par M. Isidore Lebrun.)

DICQUEMARE (Jacques-François) naquit au Havre, le 7 mars 1733. Il embrassa l'état ecclésiastique, et, conduit à Paris par le goût des arts et des sciences, que déjà il avait commencé à cultiver, il étudia la philosophie, et fit de grands progrès dans la physique expérimentale, sous l'abbé Nollet. Retourné dans sa ville natale pour y poursuivre ses études, il se livra, avec une application des plus constantes, à des observations sur les animaux marins sans vertèbres, sur les fossiles, et sur une infinité d'objets relatifs à la physique et à l'histoire naturelle.

L'abbé Dicquemare, auquel de nombreuses découvertes avaient fait donner le nom de *Confident de la nature*, fut, en récompense de ses travaux, nommé membre corrrespondant de l'Académie des sciences; il était, depuis 1771, membre associé de l'Académie de Rouen et de plusieurs autres Societés savantes.

Ce laborieux naturaliste joignait à la science, qu'il cultivait avec tant de succès, des connaissances en géographie, en astronomie, dans l'art nautique et même dans la peinture.

L'église de l'hôpital du Havre possède de lui cinq grands tableaux, peints à l'huile, qui, dit-on, ne sont pas sans mérite.

L'abbé Dicquemare mourut au Havre, le 29 mars 1789, épuisé par trente ans de travaux assidus.

Il a laissé les ouvrages suivants : *Idée générale de l'astronomie*, Paris, 1769, in-8°, fig., ouvrage réimprimé sous le titre de : *Connaissance de l'astronomie rendue aisée et à la portée de tout le monde*, 1771,

Digitized by Google

in-8°; *Description du Cosmoplane*, dédiée à l'abbé Nollet, 1769, in-8°. On a, du même savant, plus de soixante-dix mémoires insérés dans le *Journal de Physique*, depuis 1752 jusqu'en 1789 ; de plus, sur l'hisioire naturelle, des manuscrits, des dessins et des planches gravées, qu'il laissa à son élève et amie, Mlle Le Masson Le Golft, pour être légués, après la mort de cette dernière, à la bibliothèque publique de Rouen, qui en a maintenant la possession. Le portr. de l'auteur se trouve dans le même établissement.

(V. le *Précis de l'Académie de Rouen*, t. 5, les Notices biographiques sur J.-F. Dicquemare, par l'abbé G. Anfray, 1790 ; par M. J. Morlent, *Revue de Rouen*, 1850, et la *Biographie universelle*.)

DIÉREVILLE, né à Pont-l'Évêque, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, exerçait la profession de chirurgien, selon Tournefort, et de négociant, selon Haller. Il s'embarqua à la Rochelle, en 1699, sur un navire marchand, frété pour l'Acadie, puis, arrivé dans ce pays encore peu connu, il l'explora dans toute son étendue, y recueillit de curieux documents, et écrivit, en vers mêlés de prose, une relation de son voyage, qu'il publia sous ce titre :

Relation du voyage du Port-Royal de l'Acadie ou Nouvelle France, dans laquelle on voit en détail les divers mouvements de la mer dans une traversée de long cours ; la description du pays, les occupations des Français qui y sont établis, les manières des différentes nations sauvages, leurs superstitions et leurs chasses, avec une dissertation exacte sur le castor, Rouen et Amsterdam, 1708, in-12.

Diéreville rapporta, pour le jardin du Roi, plusieurs plantes rares, entre autres, le bel arbrisseau à fleurs jaunes auquel Tournefort donna le nom de *Dierevilla*, nom que Linné et Jussieu lui ont conservé dans leur classification.

Digitized by Google

(V. la *Biographie universelle* et les *Notices biographiques sur les hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

DINOTH (Richard), né à Coutances, dans le seizième siècle, appartenait à l'église protestante. Il résida pendant quelques années dans la ville de Strasbourg, et écrivit, entre autres ouvrages latins, l'histoire des guerres civiles en France et dans les Pays-Bas pour causes de religion.

Ces ouvrages ont pour titres : *De Bello civili Gallico libri VI*, Basle, 1582, in-4° ; *De Bello civili Belgico libri VI*, Basle, 1586, in-4°, dédié au sénat et à l'Académie de Strasbourg. Ils sont écrits avec beaucoup d'impartialité et s'étendent depuis 1555 jusqu'en 1577.

Dinoth mourut vers la fin du seizième siècle, à Montbelliard, où il s'était réfugié.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

DIROIS (François), né au diocèse d'Avranches, dans le dix-septième siècle, fut d'abord précepteur du frère de Pierre-Thomas Du Fossé, le célèbre janséniste, se lia avec les solitaires de Port-Royal, puis devint, en 1666, docteur en théologie de la Faculté de Paris. En 1672, il se trouvait à Rome, où il avait accompagné le cardinal d'Estrée, lorsque la reine de France y fit solliciter, auprès du pape Clément X, la sanction, par un décret, du dogme de l'immaculée Conception. Dirois, pensant que le pape ne pouvait, par sa seule autorité, trancher une question si délicate, ne crut point devoir appuyer cette demande, et fit connaître à la reine, dans un écrit, les motifs de son opinion, comme théologien, sur cette matière.

Brouillé avec les religieux de Port-Royal, ce savant ecclésiastique combattit leurs doctrines dans plusieurs écrits de polémique, et publia un ouvrage intitulé : *Preuves et Préjugés pour la religion chré-*

Digitized by Google

tienne et catholique contre les fausses religions et l'athéisme, Paris, 1683.

On attribue aussi à Dirois le IVe livre de l'histoire de France, de Mézeray, concernant la religion et la conduite des églises dans les Gaules jusqu'au règne de Clovis.

Il termina sa carrière à Lyon, le 25 novembre 1690, selon H. Basnage, et en 1691, selon Moréri.

DOLBEC (Louis), né à Caen, en 1703, se fit religieux dans le couvent des Carmes de cette ville, et fut envoyé, en 1733, à Bourges, dans la maison de son ordre, dont il devint prieur. Après avoir donné, dans cette fonction, des preuves d'une haute capacité, le P. Dolbec retourna, avec le même titre, dans la communauté de Caen, fut nommé provincial et prieur des Carmes de Rouen, en 1760. C'est en cette qualité qu'il devint juge du concours de l'Académie des Palinods de la même ville.

(V. l'éloge de ce personnage, par l'abbé Cotton des Houssayes.)

DORAY DE LONGRAIS (Jean-Paul) naquit à Manvieux (Calvados), en 1736. Poète, littérateur et traducteur, il a publié les ouvrages suivants : *Faustin ou le Siècle philosophique* (en vers), 1784, in-8°; *Le Négociant philosophe*, traduit de l'allemand de Hirzel, 1782, in-8° ; les œuvres d'Antoine-Raphaël Mengs, peintre célèbre d'Allemagne (traduction), 1782, in-8°.

Doray de Longrais mourut à Paris, vers 1800.

(V. la *France littéraire* de J.-M. Quérard, et l'*Histoire de la ville de Bayeux*, par F. Pluquet.)

DORIVAL (Pierre-René) naquit à Verbosc, près d'Yvetot, dans la seconde moitié du dix-septième siècle. Entré chez les Jésuites, il s'y fit remarquer

Digitized by Google

par son talent dans l'éloquence sacrée et par son zèle ardent à défendre, avec la plume et la parole, la fameuse *Bulle Unigenitus.*

On doit au P. Dorival, qui avait participé à la rédaction des *Mémoires de Trévoux*, une nouvelle édition de l'*Abrégé de l'Histoire de France* du P. Daniel, qu'il augmenta de l'histoire de Louis XIII et de celle de Louis XIV.

Il termina sa carrière au lieu de sa naissance, en 1748.

(V. la *Bibliothèque française* du P. Le Long, t. 2, et les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

D'ORNAY, V. Ornay (d').

DOUBLET (Jean), né à Dieppe, dans le seizième siècle, était un poète peu connu de ses contemporains, et qui, pourtant, méritait d'être moins ignoré. Très-versé dans la connaissance des langues anciennes, il traduisit, d'abord en français, quelques-unes des œuvres de Xénophon, des épigrammes de plusieurs auteurs grecs et latins, puis il composa un recueil d'élégies, publié à Paris, en 1559, in-4°. Le style de Jean Doublet n'est pas toujours un modèle de bon goût, mais il se relève souvent par des expressions heureuses et assez poétiques.

Il mourut en 1580.

(V. les *Bibliothèques françaises* de La Croix du Maine et de Du Verdier, et les *Annales poétiques*, t. 10.)

DOUBLET, natif de Honfleur, était un capitaine-corsaire qui se signala, sous le règne de Louis XIV, par la hardiesse de ses entreprises, et surtout par une capture qui mérite d'être mentionnée. Étant près de Dartmouth, port d'Angleterre, ce rusé et intrépide marin apprend qu'il s'y trouve un gros navire armé en guerre et chargé de marchandises, qui n'attend que son complément d'équipage pour se rendre aux Indes;

Digitized by Google

vêtu en simple matelot, et se faisant passer pour tel, il va à Dartmouth, demande à parler au capitaine, qu'il trouve dans une auberge occupé à recruter son monde, et, après les libations d'usage entre marins, Doublet se fait engager dans l'équipage, réclame le reste de la journée pour les adieux de famille, arrête son plan d'attaque, puis se rend sur le champ auprès de ses gens, qui l'attendent dans une barque, et leur confie le projet qu'il vient de concevoir et que, dans un instant, il doit mettre à exécution. La nuit venue, il se fait accompagner des plus déterminés d'entre eux, se dirige vers le navire, saute à bord avec ses hommes, et met aux fers le capitaine et ses matelots, à moitié assoupis par les fumées du vin, coupe les cables et appareille en forçant de voiles. Obligé de passer devant les fortifications du port, Doublet répond à la sentinelle, qui lui crie de s'arrêter : « Ne savez-vous pas que je viens de souper avec le gouverneur et qu'il m'a permis de profiter de la marée de nuit pour sortir du port ? » L'officier de service, peu confiant dans cette réponse, rassembla les canonniers et fit allumer les mèches ; mais notre corsaire, bientôt hors de portée, salua le fort de cinquante coups de canon, et continua tranquillement sa route, avec sa riche capture, vers l'un des ports de France.

(V. l'*Histoire de la Bastille*, par Constantin de Renneville, t. 3.)

DOUCIN (Louis), né à Vernon, en 1652, appartenait à la Société de Jésus, où il se rendit célèbre par ses ouvrages et par son ardente intervention dans l'affaire de la *Bulle Unigenitus*. Adversaire déclaré des Jansénistes, il s'attira des représailles de la part de ces derniers, qui l'accusèrent de faire partie de ce qu'on appelait alors la cabale normande, dont les principaux chefs étaient les PP. Le Tellier, Lallemand et Daniel.

Digitized by Google

Le P. Doucin, qui avait accompagné à la Haye le comte de Crécy, envoyé par la France, en qualité de plénipotentiaire, pour traiter de la paix de Riswick, publia dans cette ville son livre intitulé : *Mémorial ou abrégé touchant l'état et les progrès du Jansénisme en Hollande*, 1697, in-12, ouvrage que l'abbé Racine qualifie de libelle.

Les autres écrits les plus importants du même auteur sont : *Traité de l'usage du calice ou de la communion sous les deux espèces*, Paris, 1686, in-12 ; *Histoire du Nestorianisme, avec un Traité de la divinité de Jésus-Christ*, 1692, in-4° ; *Histoire de l'Origénisme*, 1700, in-12 et in-4°. Le P. Doucin occupa plusieurs emplois dans son ordre, et fut envoyé à Rome à l'occasion des affaires du jansénisme.

Il termina sa carrière à Orléans, le 21 septembre 1726.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

DOURBAULT (Richard), né dans le treizième siècle, était, comme il y a tout lieu de le croire, un jurisconsulte normand qui cultivait aussi la littérature et la poésie.

Il mit en vers, en 1280, *l'Ancien Coutumier de Normandie*, production singulière et des plus curieuses, que Houard, avocat au Parlement de Rouen, a fait imprimer à la fin du quatrième volume de son *Dictionnaire analytique de la Coutume de Normandie*, 1782, in-4°.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DOURI (Firmin ou Fremin), né en 1512, à Pissy-Pôville, près de Rouen, d'une famille de cultivateurs peu aisés, montra, dès son enfance, d'heureuses dispositions pour l'étude. Après avoir appris seul à lire, il fut envoyé par quelques protecteurs au collége de Rouen, où il fit des progrès rapides dans tous les

Digitized by Google

genres d'instruction ; puis, étant allé à Paris, il devint profond dans la connaissance de la langue grecque et de la langue hébraïque, étudia les mathématiques, la médecine, le droit, et s'appliqua surtout aux belles-lettres et à la philosophie, qu'il professa avec distinction dans cette capitale, pendant plusieurs années. Il revint à Rouen, où il fut également professeur et où il entra dans les ordres sacrés, à l'âge de soixante ans. Pourvu, dans la même ville, de la cure de Saint-Cande-le-Jeune, il administra cette paroisse avec zèle et piété, fut nommé juge de l'Académie des Palinods, et termina sa carrière le 14 mars 1578. Un grand nombre d'écrits, en vers et en prose, furent composés à la louange de ce savant personnage ; ils ont été recueillis et publiés dans l'ouvrage intitulé : *Le Tombeau de Firmin Douri*, par Denis Du Pré, 1578, in-4°.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri.)

DOUVRE (Thomas de), né à Bayeux, en 1027, d'une noble et ancienne famille, fut élevé à l'école de l'église cathédrale de cette ville, église dont il devint trésorier. Il remplissait encore cette fonction lorsque Guillaume-le-Conquérant, devenu roi d'Angleterre, l'appela auprès de lui et le nomma archevêque d'York.

Thomas de Douvre, qui fut le premier normand que Guillaume plaça sur ce siége, était digne de l'occuper, par sa science et par ses vertus. Cet éminent prélat fit rebâtir sa cathédrale, travailla sans relâche à l'instruction et au bonheur du peuple, fit aux pauvres d'abondantes aumônes, et composa un traité de chant ecclésiastique intitulé : *De Modo psallendi sive cantandi.*

Il mourut, regretté de tous, en l'an 1100, dans la vingt-huitième année de son épiscopat.

(V. le *Dictionnaire biographique* de Chaudon et Delandine et la *Biographie universelle.*)


Digitized by Google

DOUVRE (Samson de), frère du précédent, naquit aussi à Bayeux. Il fut, pendant quelques années, chanoine de l'église cathédrale de cette ville, devint aumônier de Guillaume-le-Conquérant, puis évêque de Worcester.

Ce prélat, qui avait été marié avant d'entrer dans les ordres, eut deux de ses fils, Thomas et Richard de Douvre, qui remplirent également de hautes fonctions dans l'église; le premier fut, comme son oncle, auquel il succéda, nommé archevêque d'York, et le second évêque de Bayeux.

(V. l'*Histoire de Willaume le Bastard*, par F. d'Eudemare, édition de 1626, in-8°.)

DOUYÈRE (Jacques-Cléophas), né au Havre, le 18 août 1726, fit d'excellentes études dans cette ville, et embrassa l'état ecclésiastique. Après avoir été l'un des sept diacres de l'église de Notre-Dame du Havre, il en fut nommé vicaire, et devint, en 1761, curé de Fontaine-Bérenger, dans le diocèse d'Evreux. Il administra cette paroisse jusqu'à l'époque de la Révolution, et son refus de serment à la nouvelle Constitution du clergé le força de s'expatrier.

Réfugié en Angleterre, l'abbé Douyère suivit, pour vivre, la carrière de l'enseignement. Il avait acquis depuis longtemps la réputation, bien méritée, de bon humaniste et de naturaliste distingué.

(V. la *Petite Biographie Havraise*, par l'abbé Anfray.)

DOYÈRE (Pierre), né à Saint-Jean-des-Essartiers (Calvados), le 18 mars 1756, était un prêtre du diocèse de Bayeux.

Il est auteur des deux ouvrages dont voici les titres : Le *Memento des vivants et des morts, ou quelques réflexions sur l'état de la France sous le gouvernement de Louis XVIII, le* 17 *mai* 1817,

Digitized by Google

comparé à ce qu'elle a été sous Bonaparte et le peuple souverain, dédié aux bons et fidèles Normands, etc., Caen, Poisson, 1817, in-8° ; *Justification de la première partie du Memento, etc.*, Caen, Poisson, 1819, in-8°.

(V. la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DOZENNE (Pierre), né à Falaise, ou à Alençon, en 1662, entra chez les Jésuites, où il se livra à la composition d'ouvrages ascétiques, qui furent très-recherchés lors de leur publication. Ces ouvrages sont intitulés : *Dévotion au sacré cœur de Jésus*, Lyon, 1696 ; *La Morale de Jésus-Christ avec des réflexions*, Paris, 1698 ; *La Divinité de Jésus-Christ prouvée par ses œuvres ; Les Vérités nécessaires pour inspirer la haine du vice et l'amour de la vertu*, Paris, 1703.

Le P. Dozenne termina sa carrière le 19 janvier 1728.

(V. la *Table de la bibliothèque des auteurs ecclésiastiques*, par Dupin, t. 3, et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DRENGOT OSMOND, né dans la seconde moitié du dixième siècle, était un gentilhomme normand qui, après avoir éprouvé quelques vexations dans son pays, le quitta vers l'année 1016, avec ses quatre frères, leurs fils, petits-fils et plusieurs compatriotes, pour aller chercher fortune en Italie. Arrivé au Mont-Gargano, terme apparent de son pélerinage, Drengot y séjourna avec ses gens et se vit, en peu de temps, à la tête de cent cavaliers, avec lesquels il s'engagea au service de Melo de Bari, seigneur appulien qui nourrissait un profond ressentiment contre l'empereur de Constantinople.

Le gentilhomme normand, après avoir remporté trois grandes victoires sur les Grecs, fut vaincu à Cannes, dans une bataille où il trouva la mort, le


Digitized by Google

1er octobre 1019. L'un de ses frères, Renaud ou Rainolfe, rassembla une nouvelle troupe composée de Normands, venus en pélerinage dans le pays, et avec lesquels il fonda le comté d'Averse et fit la conquête de la principauté de Capoue.

(V. la *Biographie universelle.*)

DREUX-BRÉZÉ (Scipion, marquis de), né aux Andelys, le 13 décembre 1793, entra dans la carrière militaire sous l'empire, et devint officier de cavalerie.

Il parvint rapidement, sous la Restauration, au grade de lieutenant-colonel des cuirassiers de la garde royale, fut nommé grand-maître des cérémonies, en 1827, et ensuite pair de France.

M. le marquis de Dreux-Brézé, qui se montra constamment, sous le gouvernement de Juillet, l'un des partisans les plus zélés du parti légitimiste, mourut à son château de Brézé, le 21 novembre 1845.

Les discours qu'il avait prononcés à la tribune de la Chambre des Pairs, et à la tête desquels se trouvent un avertissement et une introduction sur les constitutions, par M. A. Delaforest, out été publiés à Paris, en 1842, chez Charles Gosselin, 2 vol. in-8°.

(V. l'éloge de M. de Dreux-Brézé, prononcé à la Chambre des Pairs, par M. le duc de Noailles, un article du *Journal des Débats* du 27 janvier 1846, sur le même personnage, par M. G. de Molènes, la *Littérature française contemporaine* et le *Moniteur.*)

DROGON, l'un des douze fils de Tancrède de Hauteville, contribua, avec plusieurs aventuriers normands, ses compatriotes, à fonder le royaume de Naples. Après avoir, en 1042, secondé son frère Guillaume Bras-de-Fer, dans la conquête du comté de Pouille et d'Ascoli, il lui succéda, en 1046, et reçut, l'année suivante, de l'empereur Henri III, l'investiture de ce qu'il possédait des pays conquis

Digitized by Google

sur les Grecs. Forcé de se montrer sévère à l'égard d'un grand nombre de ses soldats qui lui refusaient obéissance et ne voulaient plus se soumettre à aucune discipline, Drogon, en butte à leur ressentiment, fut assassiné par l'un d'eux dans l'église de Montoglio, en l'an 1051.

(*V. Les Conquêtes et Trophées des Normands,* par G. Du Moulin.)

DROSAY (Jean de), seigneur de Sainte-Marie-en-Auge, diocèse de Lisieux, naquit en ce même lieu, vers la fin du quinzième siècle. Savant dans l'étude du droit, il devint professeur de jurisprudence à l'Université de Caen, puis, joignant à la science du jurisconsulte la connaissance de plusieurs langues, il fit et publia une grammaire hébraïque, grecque, latine et française, 1544. Drosay a aussi publié une *Méthode pour apprendre le Droit selon l'esprit de Justinien.* Il termina sa carrière vers 1550.

(*V.* la *Bibliothèque française* de La Croix du Maine, et les *Origines de Caen*, par Huet.)

DROUAIS (Hubert), né à la Roque-sur-Risle, en 1699, était fils d'un peintre qui vint habiter Rouen. Se sentant aussi du goût et d'heureuses dispositions pour la peinture, le jeune Drouais se livra à l'étude de cet art avec tout le zèle qu'on peut attendre d'une vocation bien déterminée. Peu favorisé de la fortune, il parvint, à force de travail et d'économie, à se mettre en état de faire le voyage de Paris, qui avait toujours été l'objet de ses vœux. Arrivé dans cette capitale, il fut admis au nombre des élèves du peintre De Troy, sous lequel il fit de rapides progrès, et, après la mort de ce maître, il fut encouragé et employé par Vanloo, Oudry et Nattier. Modèle de piété filiale, chaque fois que Drouais avait terminé quelque nouveau tableau dont il était satisfait, il courait à Rouen le mon-

Digitized by Google

trer à son vieux père, auquel les progrès de son fils faisaient éprouver un bonheur inexprimable. Notre compatriote, qui avait commencé à peindre à l'huile des portraits en petit, se détermina, d'après les conseils des connaisseurs qui trouvaient de grandes beautés dans ses productions, à peindre des portraits en miniature, genre dans lequel il devait bientôt exceller et se faire une grande réputation. Reçu, en 1730, membre de l'Académie royale de peinture, il se vit dès-lors très-recherché; le Dauphin de France lui commanda son portrait, et les personnages les plus distingués de la cour suivirent cet exemple. Cet artiste termina sa carrière à Paris, le 9 février 1767. Henry et Jean-Germain Drouais, fils et petit-fils de ce peintre, furent tous deux dignes héritiers de son talent et s'acquirent encore plus de célébrité.

(*V.* le *Dictionnaire biographique* de Chaudon et Delandine, et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DROUILLY (Jean), né à Vernon, dans le dix-septième siècle, fut un habile sculpteur de cette époque. Il fit, pour l'abbaye de Saint-Denis et pour plusieurs autres maisons religieuses, des épitaphes historiées et des mausolées, puis il fut choisi par le Roi pour exécuter, en marbre, le grand vase aux Soleils et une figure allégorique représentant le poème héroïque, ouvrages déstinés à décorer le parc de Versailles. Cet artiste, qui mourut d'une attaque de fièvre violente, en 1698, était dans la force de son âge et de son talent.

(V. le *Cabinet des singularités d'architecture*, *peinture*, *sculpture gravure*, *etc.*, par Florent Lecomte, troisième volume.)

DU BISSON ou DU BUISSON PALIÈRE (Bertrand-Hubin), né à Vire, au commencement du dix-septième

siècle, était avocat au bailliage de cette ville, et devint l'un des plus célèbres jurisconsultes de son temps. Il est auteur de *L'Esprit abrégé de la Coutume de Normandie*, publié en 1691 et 1701, in-4°.

DU BOCAGE (Georges Boissaye) né au Havre, en 1626, était ingénieur et professeur d'hydrographie dans cette ville. Il fut chargé, en 1666, d'exécuter le canal qui devait se continuer jusqu'à Harfleur; il acheva, trois ans plus tard, les bassins du port du Havre, et en construisit les premières écluses.

Il termina sa carrière en 1696, après avoir publié des cartes marines et plusieurs ouvrages relatifs à la science hydrographique.

Du Boccage Boissaye a laissé un fils qui coopéra à l'exécution de quelques-unes de ces cartes, lui succéda dans ses travaux, et fit, sur le flux et reflux de la mer, des observations publiées dans les mémoires de l'Académie des sciences, année 1710. Il mourut en 1717.

(V. la *Biographie universelle.*)

DUBOCAGE DE BLÉVILLE (Michel-Joseph), né au Havre, le 28 janvier 1676, entra de bonne heure dans la marine, et parvint, en récompense de ses services, au grade de lieutenant de frégate. Chargé, par le Gouvernement, d'aller explorer les mers du sud et les côtes du Pérou, il partit du Havre en 1707, traversa le Grand Océan, et découvrit plusieurs petites îles, parmi lesquelles se trouve celle qui fut nommée par lui île de la Passion. Comme, depuis son départ, il n'avait fait parvenir en France aucune nouvelle, on le croyait perdu, lorsqu'en 1716, après neuf ans de commerce et de navigation autour du monde, il revint avec son navire richement chargé d'objets curieux, relatifs aux antiquités et à l'histoire naturelle. Dubocage de Bléville fit connaître

Digitized by Google

à l'amirauté les cartes et les plans qu'il avait dressés de ses découvertes, créa, à l'aide des riches objets qu'il avait rapportés, le premier cabinet d'histoire naturelle que la ville du Havre ait possédé, et termina sa carrière en 1728.

(V. la *Biographie Havraise*, par l'abbé Anfray.)

DUBOCAGE DE BLÉVILLE (Michel-Joseph), fils du précent, naquit au Havre, le 5 mai 1707. Ayant le désir de s'occuper utilement et de suivre la carrière qui lui avait été ouverte par son père, il se livra, dans sa ville natale, au commerce maritime, auquel il donna une si grande extension, que, en une seule année, il expédia à l'étranger plus de trois cents navires. Les opérations commerciales de cet armateur, dont la générosité égalait, dit-on, l'opulence, ne diminuèrent en rien le goût qu'il avait pour les sciences, surtout pour l'histoire naturelle, dont il s'occupait avec beaucoup d'ardeur et de succès.

Ce savant négociant a publié les ouvrages suivants : *Mémoire sur le port, la navigation et le commerce du Havre-de-Grâce, et sur quelques singularités d'histoire naturelle des environs de cette ville*, 1753, in-12 ; *Traité des Eaux minérales et ferrugineuses de Bléville, etc.* Il avait envoyé à l'Académie de Paris, puis à celle de Rouen, dont il était associé correspondant, un intéressant mémoire sur des fragments d'antiquités qu'il avait découverts à Grainville-l'Alouet, et desquels il était parvenu à tirer quelques inductions utiles à l'histoire et à la géographie du pays de Caux

Ce personnage mourut au Havre, le 9 juin 1756, et fut inhumé, près de son père, dans sa terre de Bléville.

(V., dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, t. 2, une Notice par Le Cat; la *Biographie Havraise*, par l'abbé Anfray, et la *Biographie universelle.*)

Digitized by Google

DU BOCCAGE (Pierre-Joseph Fiquet), dont le nom est devenu célèbre par sa femme, Marie-Anne Le Page, naquit à Rouen, en 1700. Il fut pourvu de la charge de receveur des tailles, à Dieppe, cultiva les lettres et s'occupa surtout de traductions. Il a publié un recueil ayant pour titre : *Mélanges de différentes pièces de vers et de prose*, traduites de l'anglais d'après Elise Heywood, Suzanne Centlivre, Pope, Southern, etc., Paris, 1751, 3 vol. in-8°.

Fiquet Du Boccage a également fait passer dans notre langue : des *Lettres sur le Théâtre anglais*, les tragédies d'*Orenoko* et de *L'Orpheline*, *L'Avare*, comédie de Shadwell ; *La Femme de Campagne*, comédie de Wicherley, 1752, 2 vol. in-12.

Il termina sa carrière à Paris, en 1767.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

DU BOCCAGE (Marie-Anne Le Page), une des femmes dont la célébrité dans les lettres fut des plus éclatantes, naquit à Rouen, le 22 novembre 1710. Fille d'un honorable négociant de cette ville, elle épousa, à dix-sept ans, Fiquet Du Boccage, et se fit bientôt connaître dans la littérature par des œuvres dignes d'être remarquées. Mme Du Boccage, dont les poésies furent traduites en plusieurs langues, se vit, lors de ses pérégrinations en Angleterre, en Hollande et en Italie, fort recherchée et fêtée par des personnages de la plus haute distinction. A Rome, le pape Benoît XIV, auquel elle avait dédié son poème *La Colombiade*, mit le comble aux louanges qui lui étaient adressées de toutes parts, en lui témoignant la haute estime qu'il avait pour son beau talent.

Cette muse de la cité de Corneille, pour laquelle on avait fait cette devise :

« FORMA VENUS, ARTE MINERVA. »

Digitized by Google

joignait aux charmes de l'esprit, aux grâces de la physionomie et des manières, les plus excellentes qualités du cœur; aussi ne cessa-t-elle d'être entourée d'une cour composée des hommes éminents de son époque, cour au milieu de laquelle elle trônait en reine de la beauté et de l'intelligence. Elle avait pour courtisans assidus : Fontenelle, Condillac, Lalande, Marmontel, Gentil-Bernard, Marivaux et de Bréquigny.

En passant par Ferney, lors de son retour d'Italie, elle reçut, des mains de Voltaire, une couronne que lui-même venait de tresser et qu'il lui posa sur la tête, en disant que c'était le seul ornement qui manquât à sa coiffure. Les œuvres poétiques de Mme Du Boccage se composent de cinq poèmes, qui sont : *Le Paradis terrestre*, *La Mort d'Abel*, *Le Temple de la Renommée*, *La Colombiade*, *ou la Foi portée au Nouveau-Monde*, *Le Prix alternatif entre les Belles-Lettres et les Sciences*, poème qui mérita à son auteur le premier prix décerné, en 1746, par l'Académie de Rouen. Il faut ajouter à ces ouvrages un grand nombre de poésies diverses et une tragédie en cinq actes, *Les Amazones*, pièce représentée le 24 juillet 1746, et qui fut applaudie pendant plusieurs représentations.

Cette femme célèbre, que plusieurs Académies françaises et étrangères s'étaient empressées d'admettre au nombre de leurs associés correspondants, mourut à Paris, le 8 août 1802, dans sa quatre-vingt-douzième année.

Louée en vers et en prose pendant sa vie, elle le fut encore après sa mort, même dans plusieurs langues. Son éloge, écrit et publié par Mme Fanny de Beauharnais, à laquelle elle avait été fort attachée, fut fait aussi par Dom Gourdin, pour l'Académie de Rouen, et par Guilbert, pour la Société d'émulation. (Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

Digitized by Google

DU BOIS (Jean) naquit à Saint-Lô, en 1554, d'un avocat de cette ville. Il commença ses études à Caen, fut les continuer à Paris et à Bourges, puis se fit recevoir avocat au Parlement de Normandie, où ses plaidoyers le mirent en grande réputation comme jurisconsulte et comme orateur. Nommé procureur du Roi dans sa ville natale, ce personnage donna, pendant les guerres civiles, des preuves de zèle comme chrétien, et de fermeté comme magistrat.

Lorsque la ville de Saint-Lô fut, dans les années de 1629 à 1634, ravagée par la peste; lorsque la plupart des habitants, effrayés, prenaient la fuite, Du Bois, demeuré à son poste, s'employa, avec un admirable dévouement, à secourir les malades. La vie de cet homme de bien fut une suite de bonnes œuvres et d'actions honorables. Il sacrifia une partie de sa fortune au soulagement des malheureux, et son temps à l'expédition des affaires litigieuses; il dépensa des sommes considérables à la restauration et décoration des églises, fonda, à Saint-Lô, un monastère des Pénitents de l'ordre de Saint-François, et termina sa carrière en 1639.

(V. la Vie de ce personnage, par l'abbé de Saint-Martin, et une Notice biographique publiée dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1836.)

DU BOIS (Guillaume), né, vers 1560, à Putot, diocèse de Bayeux, exerçait la profession de tailleur de pierres en même temps qu'il cultivait la poésie. Les vers de ce poète, imprimés d'abord séparément, ont été réunis sous le titre de : *Les Œuvres de Guillaume Dubois, etc.*, Paris, in-12, 1606.

DU BOIS D'ANNEMETS (Daniel), gentilhomme d'une des meilleures maisons de Basse-Normandie, naquit dans la seconde moitié du seizième siècle.

Venu, de bonne heure, à Paris, il s'attacha à Gaston

Digitized by Google

d'Orléans, frère de Louis XIII, et devint son premier maréchal-des-logis. Tombé en disgrâce pour s'être rendu au camp de La Rochelle, sans l'ordre du prince, il passa en Italie, où il allait chercher à se distinguer dans la guerre qui venait de s'y rallumer, lorsque s'étant pris de querelle à Venise, avec un gentilhomme français, nommé Ruvigny, il fut tué en duel, en 1627. On a de lui l'ouvrage suivant : *Mémoires d'un Favori de son Altesse M. le duc d'Orléans*, Leyde, 1667, in-12 ; ouvrage estimé, qui contient diverses particularités curieuses de la vie de Gaston, jusqu'en 1626, de ses démêlés avec le Roi, son frère, ou plutôt avec le cardinal de Richelieu.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et la *Bibliothèque de la France* du P. Le Long, t. 2.)

DU BOIS (Étienne), connu aussi sous le nom de l'abbé de Bretteville, naquit, en 1650, à Bretteville-sur-Bordel, près de Caen. Après avoir fait d'excellentes études, il entra chez les Jésuites, d'où il sortit, au bout de quinze ans, pour se livrer à l'instruction des jeunes ecclésiastiques qui se destinaient à la prédication. C'est à cet enseignement que se rapportent les ouvrages publiés par ce personnage ; ce sont : *Essais de Sermons pour le Carême et tous les Dimanches de l'année*, plusieurs éditions, de 1688, 1691, 1703, 4 vol. in-8° ; l'*Eloquence de la Chaire et du Barreau, selon les principes les plus solides de la rhétorique sacrée et profane*, Paris, 1689, in-12 ; *Essais de Panégyriques des Saints*, 1 vol. in-8°.

L'abbé de Bretteville mourut en 1688.

(V. les *Mémoires* du P. Niceron, t. 16 ; la *Bibliothèque française* de l'abbé Gouget, t. 2, et le *Dictionnaire* de Moréri.)

DU BOIS (Philippe), né, en 1636, à Chouain, village du diocèse de Bayeux, embrassa l'état ecclé-

Digitized by Google

siastique et fut reçu docteur en Sorbonne. Il devint successivement clerc de la chapelle du Roi, principal du collége de Maître Gervais, et bibliothécaire de l'archevêque de Rheims. Pourvu du canonicat de Saint-Etienne-des-Grés, il termina sa carrière le 17 février 1703. Philippe Du Bois avait travaillé aux éditions *Ad usum Delphini*, et donné, en 1685, celle de Tibulle, Catulle et Properce, l'une des plus estimées de la collection.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet, les *Mémoires* du P. Niceron, t. 16, et le *Dictionnaire* de Moréri.)

DU BOIS (Jean), né, dans le dix-septième siècle, à Savigny-le-Vieux, diocèse de Coutances, était un ecclésiastique dont la vie fut remplie de bonnes œuvres. Il devint successivement curé de Saint-Jean-de-la-Haye, supérieur des missions du diocèse d'Avranches, du tiers-ordre du Mont-Carmel, supérieur-directeur des religieuses hospitalières de Barenton, et termina sa carrière vers 1722.

Il est auteur du livre intitulé : *De l'Adoration du Saint-Sacrement.* La vie de l'abbé Jean Du Bois a été écrite et est restée à l'état de manuscrit au presbytère de l'église de Mortain.

(V. les *Recherches historiques sur l'arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

DU BOIS (F.-N.) né à Rouen ou à Saint-Lô, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, était avocat au Parlement de Normandie. Il est auteur des ouvrages dont voici les titres. *Histoire des infortunes d'Abélard et d'Héloïse*, avec la traduction des lettres que s'écrivirent ces deux célèbres personnages, Bruxelles (Rouen), 1707, in-12; la Haye, 1711, in-12; *Histoire secrète des Femmes galantes de l'antiquité*, Paris, 1726, 1732 et 1745, 6 vol. in-12. C'est à l'occasion de ce dernier ouvrage que fut

faite l'épigramme suivante, attribuée à l'abbé Yart :

Ce livre est histoire secrète,
Si secrète, que pour lecteur
Elle n'eut que son imprimeur
Et monsieur Dubois, qui l'a faite.

Ce personnage mourut vers 1750.

(V. la *France littéraire*, de J. M. Quérard, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DU BOIS (Jean-Baptiste), né, dans la seconde moitié du dix-septième siècle, à Saint-Lô, d'un médecin de cette ville, fit ses études à Paris, au collége d'Harcourt, où il était entré en qualité de boursier. Obéissant à la vocation irrésistible qui le poussait vers l'étude de la médecine, il suivit, dans les hôpitaux, les maîtres de cette science, afin de profiter de leurs lumières et de leur expérience, et fut surtout très-assidu à l'hôpital de la Charité, dont le célèbre Burette était médecin en chef. Celui-ci, satisfait du studieux élève, lui ouvrit sa maison et le traita comme son propre fils.

Du Bois, reçu docteur en 1727, fut nommé, la même année, premier médecin de la princesse de Conti, fille de Louis XIV, médecin de l'hôpital de la Charité et de la paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois, puis il devint, en 1730, professeur des écoles de la Faculté et du collége royal. Après la mort de la princesse de Conti, en 1744, il cessa de professer, et se retira dans sa ville natale, où il cultiva la littérature et la poésie. C'est dans cette même ville qu'il termina sa carrière, en 1759.

Outre un manuscrit contenant les leçons faites au collége royal par ce savant médecin, on a encore de Du Bois plusieurs thèses imprimées, parmi lesquelles on cite surtout celle qui a pour objet l'éloge des qualités du cidre : *An gracilibus pomaceum vino salubrius?* 1725, in-4°.

Digitized by Google

(V. *Mémoire historique et littéraire sur le collége royal*, par l'abbé Goujet, et la *Biographie universelle.*)

DU BOIS DUBAIS (Louis-Thibault), sénateur et comte de l'Empire, naquit à Cambremer (Calvados), en 1743.

Chevalier de Saint-Louis et capitaine de cavalerie dans la maison du Roi avant la Révolution, il se dévoua tout entier aux principes proclamés en 1789, ce qu'il fit connaître en publiant, à cette époque, une brochure intitulée : *Mon opinion motivée, ou le vœu d'un gentilhomme normand à la noblesse normande.* Elu, en 1791, membre de l'Assemblée législative et, l'année suivante, membre de la Convention nationale, il essaya, lors du procès du Roi, de faire renvoyer le jugement aux assemblées primaires, mais n'ayant pu y réussir, il vota la mort conditionnellement.

Après avoir été chargé, par la Convention, de missions importantes dans plusieurs départements, où il se comporta avec beaucoup de modération, il revint à Paris, fit mettre en liberté tous les cultivateurs arrêtés comme suspects, et entra au Conseil des Cinq-Cents, où il prit souvent la parole dans des questions de finances. En 1798, M. Du Bois Dubais fut appelé aussi à faire partie du Conseil des Anciens, dont il devint secrétaire ; puis, après les événements du 18 brumaire, auxquels il s'était montré favorable, il fut nommé successivement comte de l'Empire, commandeur de la Légion-d'Honneur et titulaire de la sénatorerie de Nîmes. Privé, en 1814, de ses fonctions par le gouvernement des Bourbons, dont il avait cependant adopté le rétablissement, il vota, en 1815, avec des restrictions, l'acte additionnel aux constitutions de l'empire, et se vit forcé de quitter la France, l'année suivante, par suite d'une fausse application de la loi du 12 janvier 1816, contre les

Digitized by Google

conventionnels dits votants. Rappelé dans sa patrie, en 1818, il vécut dans la retraite, subtituant à la politique, qui se montrait si injuste à son égard, la paisible culture des lettres qu'il avait toujours aimées, et mourut à Cambremer, dans son château, le 1er novembre 1834.

M. Du Bois Dubais, qui était membre de l'Athénée des Arts et de plusieurs autres Sociétés savantes, a publié les écrits suivants :

Le *Retour de l'Empereur des Français, roi d'Italie* (discours), in-8°; *Mémoire pour le comte Du Bois, titulaire de la sénatorerie de Nîmes; Observations justificatives sur les votes conditionnels dans la malheureuse affaire du Roi Louis XVI*, 1816, in-8°.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, le *Moniteur*, etc.)

DU BOIS DE THIMVILLE (Jacques-Charles), baron de l'Empire, naquit à Reux (Calvados), le 27 novembre 1762. Il était capitaine au 16e régiment de dragons, lorsque, à l'affaire d'Astricoli, il se précipita, lui quatrième, sur un corps d'avant-garde de soldats napolitains. Démonté pendant l'action, il combattit à pied, et, bien secondé par ses deux lieutenants et un dragon, il dispersa cet avant-garde et lui fit vingt prisonniers. Passé au 5e régiment de la même arme, avec le grade de major, il chargea, à la tête de sa compagnie, le 4 février 1807, l'arrière-garde d'une colonne d'infanterie russe et la culbuta tout entière.

Il donna de nouvelles preuves de sa bravoure aux batailles d'Eylau, d'Essling, de Wagram, et surtout au passage de la Bérésina, où, à la tête du 7e régiment de cuirassiers, dont il était colonel, il chargea un carré de sept mille Russes auxquels il fit mettre bas les armes, action qui lui valut le grade de général de brigade. Après cette campagne, il fut employé à la

Digitized by Google

défense de Hambourg, se distingua en 1815 à Waterloo, et fut mis à la retraite l'année suivante.

Ce général mourut à Sens, le 14 janvier 1847, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

(V. la *Biographie militaire française*, dans *Victoires et conquêtes*, etc.)

DU BOIS (Louis-François), né à Lisieux, le 30 novembre 1773, fit de bonnes études et s'occupa ensuite de jurisprudence. Nommé bibliothécaire de l'école centrale du département de l'Orne, à Alençon, il conserva cet emploi pendant plusieurs années, puis fut appelé à remplir différentes fonctions administratives.

Ecrivain fécond et des plus infatigables, M. Louis Du Bois, qui commença à se faire connaître par quelques pièces de poésies, est auteur d'un nombre considérable d'opuscules et d'ouvrages plus importants sur diverses matières, qui, pour la plupart, ont été publiés. Parmi les ouvrages historiques, nous citerons surtout les principaux d'entre ceux qui concernent la Normandie, sur laquelle l'auteur a beaucoup écrit: *Annuaire historique, statistique et administratif du département de l'Orne*, 1808, 1811, 1812 et 1818, in-12; *Histoire de l'Abbaye de la Trappe*, 1824, in-8°; *Archives de la Normandie historiques, monumentales, littéraires et statistiques*, Caen, Mancel, 1824-1826, 2 vol. in-8°; *Itinéraire descriptif, historique et monumental des cinq départements de la Normandie*, 1828, in-8°; *Recherches archéologiques, historiques, biographiques et littéraires sur la Normandie*, 1843, in-8°; *Histoire de Lisieux, ville, diocèse et arrondissement*, Lisieux, Durand, 1845, 2 vol. in-8°.

M. Louis Du Bois a aussi donné une édition des *Fables* de La Fontaine, des *Noëls Bourguignons*, de la Monnoye, des *Vaux-de-Vire* d'Olivier Basselin, et

Digitized by Google

fait insérer, dans les journaux et recueils périodiques, un grand nombre d'articles sur l'agriculture, l'économie rurale et domestique et sur l'archéologie.

Ce personnage, que plusieurs Académies et Sociétés savantes de France et de l'étranger comptaient parmi leurs membres correspondants, termina sa carrière à Mesnil-Durand, arrondissement de Lisieux, le 9 juillet 1855.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et la *France littéraire* de J. M. Querard.)

DU BOSC (Nicolas) naquit à Rouen, dans le quatorzième siècle, sur la paroisse de Saint-Vincent, de Martin Du Bosc, seigneur de Tendos, qui avait été l'un des otages donnés pour la rançon du roi Jean, fait prisonnier à la bataille de Poitiers. Devenu successivement bailli de Rouen et de Gisors, archidiacre du Grand-Caux, professeur de droit canon, chanoine de la cathédrale de Rouen, puis évêque de Bayeux, en 1375, Nicolas Du Bosc fut nommé, plus tard, président de la Chambre des comptes de Paris et garde des Chartes. Ce prélat, que ses lumières faisaient considérer comme l'un des hommes les plus éminents de France, était tenu en haute estime par Charles VI, qui l'employa dans plusieurs négociations importantes pour l'Eglise et pour la couronne.

Du Bosc fut l'un des grands dignitaires ecclésiastiques qui assistèrent à la translation des reliques du chef de Saint-Louis, de l'abbaye de Saint-Denis à la Sainte-Chapelle. Il termina sa carrière à Paris, le 19 septembre 1408 ; son corps, transporté à Bayeux en 1412, fut inhumé dans l'église cathédrale.

Voici ce qu'on lit dans l'*Histoire de Rouen*, par Farin, touchant la sépulture de la famille de ce prélat : « En 1407, Nicolas Du Bosc, natif de la paroisse Saint-Vincent, fit une pieuse fondation pour les âmes de son père et de sa mère et autres parents inhumés

Digitized by Google

dans la même église, à laquelle il donna trente livres tournois de rentes pour y faire célébrer la messe à perpétuité. » On a de cet évêque un ouvrage intitulé: *Voyage de Nicolas Du Bosc*, *évêque de Bayeux*, *garde des Sceaux de France*, *pour négocier la paix entre les couronnes de France et d'Angleterre près d'Ardres.* Cet ouvrage que le P. Le Long indique comme manuscrit, a été publié par D. Martenne, à la fin du t. 2 du *Voyage littéraire de deux Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur.*

(V. l'*Histoire du diocèse de Bayeux,* par Hermant.)

DU BOSC (Simon), né, dans le quatorzième siècle, d'une ancienne et noble famille de Rouen, s'appliqua avec beaucoup de zèle à l'étude des belles-lettres et obtint le diplôme de docteur en décret. Il devint successivement prieur de Saint-Martin-de-Sigey, abbé de Saint-Victor-de-Cérisy, camérier du pape et abbé de Jumiéges; il fut le premier qui, en cette qualité, porta la crosse, la mître et les autres ornements pontificaux. Simon Du Bosc s'acquit, par la droiture de son jugement et par son éloquence, une grande réputation dans les conciles tenus à son époque. Il termina sa carrière le 9 septembre 1418, et fut inhumé dans l'église de son abbaye.

(V. l'*Histoire de l'abbaye de Saint-Ouen*, par D. Pommeraye, le *Dictionnaire historique* de Bayle et l'*Histoire de l'Abbaye royale de Jumiéges*, par C.-A. Deshayes.)

DU BOSC (Jean), seigneur d'Esmandreville, de la même famille que les précédents, naquit dans le diocèse de Rouen, au commencement du seizième siècle.

Elève des plus célèbres jurisconsultes d'Italie, où il avait fait un voyage, et l'un des hommes les plus doctes de son temps, il devint commissaire aux en-

Digitized by Google

quêtes du Palais de Rouen et président à la Cour des Aides de la même ville Ardent zélateur du calvinisme, dont il faisait profession, ce magistrat fut l'un des principaux chefs de la révolte des religionnaires à Rouen, en 1562.

Arrêté après le triomphe de l'armée royale sur les calvinistes, il comparut devant le Parlement, y présenta sa défense avec une éloquence pleine d'énergie, et fut, à la suite de débats passionnés, condamné à mort avec trois de ses coreligionnaires, Gruchet de Soquence, Cotton de Berthouville, échevins, et Marlorat, ministre de l'Eglise réformée. Du Bosc d'Esmandreville fut décapité à Rouen, dans la même année 1562. On a de ce personnage un ouvrage intitulé : *Johannis Boschæi Neustrii, de Legitimis Nuptiis* ; un *Traité de la vertu et des propriétés du nombre septenaire, et de la raison pour laquelle Justinien avait divisé ses Pandectes en sept parties ;* on a encore de lui quelques autres ouvrages restés à l'état de manuscrits.

(V. le *Dictionnaires historique* de Bayle, et l'*Histoire du Parlement de Normandie*, par M. A. Floquet, t. 2.)

DU BOSC (Martin), seigneur de Bourneville, était frère puîné du précédent, et né, comme lui, dans le diocèse de Rouen.

Il fut d'abord homme d'armes dans la compagnie du vidame de Chartres ; puis, en opposition d'opinions et de croyances avec son frère aîné, il devint aussi ardent ligueur que celui-ci avait été ardent calviniste, et fut nommé, par le duc de Guise, dont il était le conseiller intime, gouverneur de Sainte-Menehould. Il termina sa carrière vers 1590.

(V. le *Journal de Henry III*, t. 2 ; l'*Histoire de la Ligue*, par Maimbourg, et le *Dictionnaire historique* de Bayle.)

Digitized by Google

DU BOSC (Juste-Marin), né à Bernières, en Caux, entra, au commencement de la Révolution, dans la marine de l'Etat.

Promu au grade de lieutenant de vaisseau, il se trouva, en 1810, au combat qui eut lieu au nord-est de l'Ile-de-France, où les deux frégates françaises, la *Bellone* et la *Minerve*, firent amener pavillon à quatre frégates anglaises qui étaient venues les attaquer. Du Bosc fit, pendant ce combat, des prodiges de bravoure ; il fut grièvement blessé et ne quitta son poste qu'après la victoire.

(V. la *Biographie militaire française*, dans *Victoires et Conquêtes.*)

DU BOSROGER (Esprit), né à Rouen, vers la fin du seizième siècle, appartenait à l'ordre des Capucins, dont il était l'un des prédicateurs les plus distingués. Il fut élu plusieurs fois provincial de son ordre, et publia un livre intitulé : *La Piété affligée, ou Discours historique et théologique de la possession des religieuses de Louviers*, Rouen, 1652, in-4°, et Amsterdam, 1700, in-12. L'auteur, qui examine dans cet ouvrage, au point de vue théologique, si les sorciers doivent encourir les châtiments de la justice humaine, se prononce, dans sa conclusion, selon les préjugés de son temps sur cette matière, c'est-à-dire contrairement à ce qui devait être dicté par les lumières de la raison et par l'esprit de charité que prescrit l'Evangile.

Ce religieux mourut en 1655.

(V. l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 6, et la *Bibliothèque historique de la France* du P. Le Long.)

DU BOULLAY (Nicolas-Maillet) naquit à Rouen, le 6 février, 1729 du doyen des présidents à la Cour des Comptes de la même ville. Il commença ses études

Digitized by Google

au collége de Juilly, fut les terminer à Paris, et revint au sein de sa famille où, bien qu'il n'eût encore que dix-huit ans, il se livra avec beaucoup d'ardeur à l'étude de la physique, science pour laquelle il avait un goût prédominant.

L'Académie de Rouen ayant, en 1747, proposé un prix à décerner au meilleur mémoire sur cette question : *Expliquer la cause de l'ascension des fluides dans les tuyaux capillaires*, Du Boullay, qui était l'un des concurrents, obtint l'accessit.

Nommé, plus tard, membre de cette Académie, qui avait ainsi encouragé son premier essai scientifique, notre compatriote présenta à cette Société un mémoire sur *La Qualité secondaire des corps ;* dans ce mémoire se faisaient remarquer des développements et un talent d'analyse, témoignant de ses connaissances dans une science dont il devait continuer à s'occuper, en compagnie du célèbre chirurgien Le Cat, son collègue et son ami. Plein de zèle pour le travail de l'intelligence, Du Boullay continua à présenter à l'Académie de Rouen, dont il devint secrétaire, plusieurs écrits sur différentes matières, parmi lesquels nous citerons un mémoire très-étendu traitant de la nécessité et des moyens de travailler à l'histoire de Normandie. Il commença lui-même cette histoire par les trois ouvrages suivants : *Abrégé du règne de Richard-Cœur-de-Lion, duc de Normandie et roi d'Angleterre ; Histoire de Jean-Sans-Terre ; Histoire de Guillaume II, duc de Normandie et conquérant d'Angleterre.*

Au nombre des talents que possédait ce personnage, il faut aussi compter celui qu'il avait pour la poésie, dans laquelle il s'est exercé avec succès, ce qui lui mérita d'être élu membre et juge de l'Académie des Palinods.

Du Boullay, pourvu, en 1760, de la chage de conseiller à la Cour des Comptes, Aides et Finances de

Digitized by Google

Normandie, se fit remarquer, dans ce corps, par la supériorité de ses lumières, et mourut dans son château du Boullay-Morin, près d'Evreux, le 13 septembre 1769.

On a de lui dix-huit éloges d'académiciens, parmi lesquels se trouvent celui de Crébillon, le tragique, du maréchal de Saxe, de l'abbé Du Resnel et du peintre Restout.

L'éloge de Maillet Du Boullay a été fait par Haillet, de Couronne, et l'abbé Cotton des Houssayes.

DUBOURG-LEVAL (Julien), naquit, en 1710, au Fresne-Poret (Manche), d'une ancienne famille de cultivateurs. Il fit ses études au collége de Mortain, et les acheva à celui de Rennes, ville où, plus tard, il devait se fixer et professer, pendant quarante ans, la physique, la géographie, l'hydrographie et la gnomonique. Les études géographiques de Dubourg-Leval, lui méritèrent les suffrages de d'Anville et de Cassini, et ses observations astronomiques le mirent en correspondance avec Lalande et Lemonnier. Ce savant professeur, qui exerça ses fonctions jusqu'à la dernière année de sa vie, termina sa carrière à Rennes, en 1796, à l'âge de quatre-vingt-six ans. On a de lui : *Les connaissances préliminaires de géographie*, Rennes, 1765, in-8°, et quelques autres ouvrages restés inédits.

(V. une Notice biographique publiée par M. Julien Le Tertre, dans l'*Annuaire de la Manche*, 1831.)

DUBOURG-D'ISIGNY (Louis-Charles-Richard), né à Vire, le 17 juillet 1793, commença au collége de cette ville de brillantes études qu'il alla continuer à Caen, où, son goût pour la jurisprudence l'ayant déterminé à suivre le cours de droit, il fut reçu docteur en 1814. Nommé, lorsqu'il était à peine âgé de vingt-huit ans, président du tribunal de l'arron-

Digitized by Google

dissement de Vire, M. Dubourg-d'Isigny justifia pleinement, dans cette fonction, tout ce qu'on avait attendu de son zèle et de sa haute capacité. Après avoir rendu la justice, veillé au sort des prisonniers, surveillé les intérêts de la ville, du collége et des pauvres, ce magistrat, dit son biographe, trouvait encore des loisirs qu'il consacrait à des études scientifiques et littéraires.

Très-versé dans la connaissance des langues tant anciennes que modernes, familier avec tous les chefs-d'œuvre de la littérature française et étrangère, M. Dubourg-d'Isigny était aussi habile numismate, profond antiquaire, excellent naturaliste et poète. N'ayant point cru devoir prêter serment au nouveau Gouvernement, lors de la révolution de 1830, il rentra dans la vie privée, se livra à des œuvres de bienfaisance, et mourut à Vire, le 20 janvier 1840.

Cet honorable magistrat, que plusieurs Sociétés savantes de Normandie comptaient parmi leurs membres, s'était beaucoup occupé de recherches historiques sur une partie de cette province. Il a publié dans les *Mémoires de la Société des Antiquaires de Normandie*, t. 10 ; *Recherches archéologiques sur l'histoire militaire du Château et de la ville de Vire ; Coup d'œil sur l'arrondissement de Vire, par un de ses habitants,* inséré dans l'*Annuaire du Calvados* de 1838.

(V. dans l'*Annuaire*, publié par l'Association normande, une Notice biographique, par M. le docteur Mury.)

DU BOURGET DE CHAULIEU (Nicolas), né à Caen, en 1642, entra chez les Oratoriens, où il se livra à l'enseignement. Ayant fait un héritage, il quitta la congrégation et le professorat, se maria peu de temps après, puis vint à Rouen, où il habita pendant trente ans.

Digitized by Google

Du Bourget s'est fait connaître par des poésies imprimées à Caen, chez Jean Cavelier, et ensuite chez Richard Poisson, poésies dans lesquelles se trouve un esprit fin et mordant. Ce poète, qui s'était retiré dans le village d'Ouezy, près du monastère de Sainte-Barbe-en-Auge, y termina sa carrière en 1721.

(V. les *Notices biographiques sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

DU BUAT DE NANÇAY (Louis-Gabriel) comte, naquit, le 2 mars 1732, d'un gentilhomme normand peu favorisé de la fortune. Il venait d'entrer dans l'ordre de Malte lorsqu'il fit connaissance du chevalier Folard, dont l'amitié et la haute protection devaient bientôt lui faire ouvrir la carrière diplomatique. Nommé successivement ministre de France à Ratisbonne et à Dresde, Du Buat de Nançay se maria en Allemagne et fit sur ce pays, où il résida pendant de nombreuses années, de sérieuses et solides études qu'il sut mettre à profit en composant plusieurs ouvrages historiques dont voici les principaux : *Origines de l'ancien gouvernement de la France, de l'Allemagne et de l'Italie*, 1757, 4 vol. in-12, et 1789, 3 vol. in-8° ; *Recherches sur l'Histoire d'Allemagne*, 1772, 2 vol. in-f° ; *Histoire ancienne des peuples de l'Europe*, publiée par l'abbé Arnaud et Suard, Paris, 1772, 12 vol. in-12 ; *Eléments de politique ou recherches des vrais principes de l'économie sociale*, Londres, 1773, 6 vol. in-8° ; *Tableau du gouvernement actuel de la France et de l'Allemagne*, traduit de l'Allemand, 1755.

Du Buat, qui, dans sa jeunesse, s'était aussi occupé de littérature, avait composé une tragédie intitulée : *Charlemagne ou le Triomphe des lois*, Vienne, 1785, in-8°.

Il mourut à Nançay, en Berry, le 18 septembre 1787.

Digitized by Google

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DUBUC (Guillaume), né, le 29 janvier 1764, à Sierville, près de Pavilly, d'une honorable famille de cultivateurs, fit ses études à Fréquienne et à Montivilliers. et vint ensuite à Rouen, où il fut admis dans le laboratoire phamaceutique de M. Carpentier, auquel, plus tard, il devait succéder. Etant allé à Paris afin d'y compléter son instruction, il eut pour maître l'illustre et infortuné Lavoisier, puis, revenu à Rouen, à la fin de 1784, il obtint au concours, l'année suivante, la place de pharmacien à l'Hôtel-Dieu de cette ville. Ayant créé, plus tard, une pharmacie dans la même localité, M. Dubuc se livra, avec un redoublement de zèle, à des études scientifiques relatives à la chimie, à la physique, à l'histoire naturelle, à l'hygiène, à l'économie et à tout ce qui avait pour objet le perfectionnement de l'agriculture et de l'industrie. Appelé, dès l'an VII, à faire partie du Jury médical, il devint aussi membre du Conseil de salubrité du département de la Seine-Inférieure, fut l'un des fondateurs de la Société d'agriculture, et prit place, en 1808, parmi les membres de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen.

En 1829, M. Dubuc reçut de l'Institut un prix de trois mille francs du legs Monthyon et une médaille d'or, pour l'application qu'il sut faire des propriétés hygrométriques du muriate de chaux à la préparation des parements qui devaient garantir les tisserands des fâcheuses influences des lieux humides où ils placent leurs métiers.

Ce laborieux chimiste mourut à Rouen, le 19 octobre 1837. La plupart des nombreux mémoires qu'il a écrits ont été publiés dans les comptes-rendus des Sociétés dont il faisait partie, dans les *Annales de chimie* et le *Journal de pharmacie*, et réunis par

Digitized by Google

son fils en 1 vol. in-8°, Rouen, Brière, 1837.

(V. Le discours prononcé sur la tombe de M. G. Dubuc, par M. A. G. Ballin, et le catalogue de ses ouvrages dressé par M. J. Girardin, dans le Précis de l'Académie de Rouen 1837, puis une Notice biographique sur ce même personnage, par M. le D. Avenel, même Précis, 1838.)

DU BUISSON (Claude), savant jurisconsulte, né au diocèse de Bayeux, dans le seizième siècle, devint professeur de droit à l'Université de Caen, et publia un ouvrage de jurisprudence intitulé : *Partitions de droit.* Ses trois fils, Tenneguy, Anne et Pierre, se livrèrent aussi à l'étude des lois.

Anne, après avoir, comme son aîné, succédé à son père dans sa chaire de professeur, fut reçu, en 1595, conseiller au Parlement de Rouen, et Pierre devint premier échevin de la ville de Caen.

Ils ont écrit tous trois, sur la jurisprudence, des ouvrages assez estimés.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet, et l'*Histoire de Normandie*, par Masseville, t. 6.)

DUBUISSON (Louis-Bonami) naquit à Avranches, en 1760. Il n'avait que treize ans, lorsqu'il perdit son père, qui, depuis plusieurs années, était directeur des jardins de M. Godard de Belbeuf, évêque d'Avranches. Ce charitable prélat ayant adopté l'orphelin, il le fit instruire, et le jeune Dubuisson, qui déjà manifestait son goût pour l'horticulture, fit, dans ses études, concevoir les espérances qu'il devait bientôt réaliser.

Devenu l'élève et l'ami du célèbre abbé Le Berryais, auteur du *Nouveau de la Quintinye*, il prit part à la composition de cet ouvrage, mais il ne voulut jamais consentir, par modestie, à placer son nom à côté de celui de son maître. Lors de la création d'un

Digitized by Google

Jardin-des-Plantes dans chaque département, Dubuisson réunit tous les suffrages, et fut nommé directeur de celui que l'on établit dans sa ville natale. Ce jardin, qui était tout entier à créer, le fut en peu de temps par cet habile horticulteur, qui, le premier, inspira, dans sa contrée, l'amour de la belle et utile science qu'il savait si bien cultiver.

Bon nombre d'arbrisseaux étrangers et de fleurs précieuses, qui, aujourd'hui, font l'ornement des serres et des parterres, sont dues aux soins que notre compatriote mit à les y acclimater. Dubuisson, auquel on doit aussi des renseignements sur les moyens de conserver les graines des meilleures espèces de légumes et de fruits, passa les dernières années de sa vie dans un état triste comme la mort; martyr de la science, il payait par de cruelles douleurs et par l'impossibilité de se servir de ses membres, une imprudence qu'il avait commise en disséquant un cachalot. Il avait toutefois conservé toutes ses facultés intellectuelles, et il put former dans le jeune Bataille (v. ce nom) un élève digne de lui succéder.

Dubuisson mourut le 13 mars 1830.

(V. l'*Annuaire de la Manche*, année 1831.)

DUCAREL (André Coltée), que quelques biographes font naître à Caen, en 1713, et quelques autres à Greenwich, en 1714, était un antiquaire très-savant. Il a écrit en anglais les *Antiquités anglo-normandes*, ouvrage traduit en français par M. A. L. Léchaudé d'Anisy, Caen, Mancel, 1823, in-8° et in-4°, fig.

Ducarel a aussi fait paraître une suite de plus de deux cents médailles ou monnaies anglo-galliques, aquitaniques, etc., des anciens rois d'Angleterre.

Il mourut en 1785.

(V. l'*Itinéraire des cinq départements de la Normandie*, par M. L. Du Bois.)

Digitized by Google

DUCASTEL (Raoul-Adrien-Fréard), né à Bayeux, en 1696, d'une famille noble, partagea ses loisirs entre l'étude des sciences exactes et la culture des fleurs. Il est auteur de deux ouvrages ayant pour titres : *Eléments de la géométrie d'Euclide, réduits à l'essentiel de ses principes*, 1740, in-12 ; *l'Ecole du jardinier fleuriste*; 1764, in-12.

Ducastel termina sa carrière le 16 mars 1766.

Son frère puîné, Marc-Antoine-Fréard, était archidiacre et chanoine de Bayeux ; il eut la réputation de l'un des plus habiles prédicateurs de son temps, et mourut en 1771.

(V. les *Siècles littéraires*, de Desessart.)

DUCASTEL (Jean-Baptiste-Louis) naquit à Rouen, en 1740, d'un marchand épicier du faubourg Cauchoise. Il atteignait à peine sa onzième année, lorsqu'il perdit son père, et n'avait encore reçu aucune instruction, quand, par bonheur pour lui, un ecclésiastique, dont ses réparties pleines d'esprit et de bon sens avaient attiré l'attention, décida sa mère à faire cultiver cette intelligence si vive et si précoce qui ne demandait qu'à se développer. Les progrès du jeune élève furent rapides, et, se sentant une vocation des plus prononcées pour la profession d'avocat, il ne lui fallut que peu de temps pour être en état de faire son droit.

Les débuts de Ducastel, dans la carrière du barreau, eurent un plein succès. Savant dans la science du jurisconsulte, logicien profond, éloquent dans ses plaidoyers, prompt et véhément à la réplique, tout devait concourir à le placer bientôt, pour le talent et pour la réputation, à côté de son collègue, le célèbre Thouret. Parmi les nombreuses causes plaidées devant le Parlement de Rouen par cet habile avocat, la plus retentissante fut celle de la demande en réhabilitation du général Lally-Tollendal, cause dans

Digitized by Google

laquelle, malgré un adversaire puissant dans la magistrature, M. d'Eprémesnil, qui s'était permis envers lui quelques personnalités blessantes, il sut faire respecter l'indépendance et la dignité de son honorable profession. Thouret avait été membre de l'Assemblée constituante, Ducastel le fut de l'Assemblée législative, dont il devint président. Il défendit à la tribune les émigrés que l'on voulait proscrire en masse, et s'occupa, dans le comité de législation, qu'il fut aussi appelé à présider, de l'élaboration de nouvelles lois. Ce fut sur son rapport que l'Assemblée décréta, le 2 juin 1791, que l'état civil des citoyens serait tenu par des officiers municipaux.

Après la révolution du 10 août, Ducastel, dégoûté des affaires publiques, se retira de l'Assemblée et revint à Rouen, où il termina sa carrière, le 1er juillet 1799.

On a, de ce jurisconsulte, les ouvrages suivants : *Dissertation sur la Communauté normande*, Rouen, P. Seyer, 1770, in-12 ; *Eléments de Droit*, *précédés d'une Réponse aux opinions de M. Guétard de la Quesnette sur le Droit des Femmes en Normandie*, Rouen, P. Seyer, 1770, in-12 ; *Texte de la Coutume générale de Normandie, etc.*, Rouen, Oursel, 1783, in-12 ; *Mémoire sur les Dismes pour le Clergé de Normandie, etc.*, 1774, in-12.

(V. Une *Notice biographique*, par Guilbert, le *Supplément de la Biographie universelle*, le *Moniteur, etc.*)

DUCHEMIN DE LA CHESNAYE (Ferdinand-Camille), né à Mortagne, dans le dix-huitième siècle, appartenait à la magistrature. On a de lui les ouvrages suivants : *Essai sur le caractère du magistrat*, 1767, in-4° ; *Etrennes au plus offrant et dernier enchérisseur*, 1767, in-12 ; *Discours sur les devoirs de l'avocat*, 1769, in-8° ; *Réponse d'un ancien magistrat à un curé*

Digitized by Google

sur la Constitution civile du clergé, 1791, in-8°; *Tableau historique des prisons de Vendôme, avec les diverses anecdotes de la Révolution et du Terrorisme*, 1795, in-8°.

On a encore de cet écrivain, qui était membre associé de l'Académie de Rouen et de celle d'Alençon, plusieurs opuscules poétiques et de nombreux articles sur différents sujets dans le *Grand Vocabulaire français*, de 1767 à 1774, et dans l'*Encyclopédie méthodique*, etc.

(V. la *France littéraire*, de J. M. Quérard, etc.)

DUCHESNE (Léger), profond philologue et savant humaniste, naquit au commencement du seizième siècle, dans le diocèse de Rouen (1). Après avoir professé dans le collége de Sainte-Barbe, de 1557 à 1558, il donna publiquement des leçons sur les *Institutes* de Justinien, et fut, vers 1568, nommé, par Charles IX, professeur royal en titre.

Très-estimé, pour son mérite, du roi Henri III, il devint l'un des secrétaires de ce prince et mourut en 1588. On a de cet éminent professeur des notes sur le *Traité de l'orateur* et sur les *Partitions oratoires* de Cicéron, ainsi que plusieurs autres ouvrages, écrits en latin, dont voici les titres : *Flores epigramatum quibusque auctoribus excerpti*, Parisiis, 1555 ; *Prælectionum et Poematum liber*, Parisiis, 1559, in-8° ; *Farrago pœmatum ex optimis quibusque poetis excerpta*, Paris, 2 vol. in-16 ; *In Adr. Turnebi obitum epicedium*, Parisiis, 1565, in-4°; *De internecione Gap. Colignæi et Petr. Rami ad regem Carolum IX*, Parisiis, 1572, in-4° ; *Schemata de gradibus cognationum.* Il mourut en 1588.

(V. les *Mémoires historiques et littéraires sur le collége royal de France*, par l'abbé Goujet, t. 2.)

---

(1) La *Biographie universelle* le fait naître à Paris.

Digitized by Google

DUCHESNE (Jean-Baptiste-Joseph), né à Gisors, le 8 octobre 1770, quitta de bonne heure sa ville natale pour aller à Paris étudier la peinture, sous la direction de Vincent, dont il ne tarda point à devenir l'un des meilleurs élèves.

Cet artiste, duquel le talent, comme peintre en miniature et sur émail, avait attiré, sous l'Empire, l'attention de Napoléon, qui lui fit faire son portrait, devint, sous la Restauration, peintre en titre de Monsieur, frère du Roi, de Mme la Dauphine et de Mme la duchesse de Berry. Chargé, en 1840, de continuer, pour le musée du Louvre, la collection d'émaux commencée par Petitot, il exécuta, dans ce but, quelques portraits de la famille royale, parmi lesquels on remarque surtout ceux de Louis-Philippe et de la reine Amélie.

Les ouvrages de ce peintre habile sont très-nombreux, malgré le temps qu'il mettait à les terminer. On cite, parmi les plus estimés, la collection de portraits qu'il exécuta pour la reine Victoria, d'après les miniatures de M. W. Ross. Ses chefs-d'œuvre sont, dit-on, le portrait de la duchesse de Berry, puis celui du jeune duc de Galliera, dernier ouvrage de l'artiste, qui était plus qu'octogénaire.

Duchesne a terminé sa carrière en mars 1856, dans sa quatre-vingt-cinquième année.

(V., dans le *Courrier de l'Eure* (mars 1856), une Notice biographique, par M. Victor Fournel.)

DUDÉSERT (Paul-Denis) naquit, le 4 mai 1798, à Condé-sur-Noireau (Calvados). Après avoir terminé ses études au collége de Falaise, il alla suivre, à Paris, les cours de l'Ecole de médecine, fut reçu docteur, et vint s'établir dans sa ville natale.

Devenu médecin de l'hospice, il aida son frère dans une généreuse entreprise, celle de l'éducation des sourds-muets, et écrivit sur cette matière une

Digitized by Google

brochure publiée en 1834. Ayant cessé d'exercer la médecine, il s'occupa de travaux agricoles, se livra à des expériences multipliées, et publia, en 1849, un *Traité pratique d'Agriculture*, ouvrage jugé très-favorablement par tous les hommes versés dans cette science. M. Dudésert, dans lequel les pauvres trouvèrent toujours un dévouement à toute épreuve et une générosité inépuisable, était membre de l'Association normande, de l'Institut des provinces et de la Société d'agriculture de Caen.

Il termina sa carrière à Clécy, arrondissement de Falaise, le 12 juillet 1851.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1852, une Notice biographique, par M. Roger, professeur de la Faculté des lettres.)

DUDON, que, d'après le *Dictionnaire* de Moréri, nous considérons comme Normand, naquit dans la seconde moitié du dixième siècle. Il entra dans la collégiale de Saint-Quentin, en Vermandois, où il fut pourvu d'un canonicat. Envoyé par Albert, comte de Vermandois, près de Richard Ier, duc de Normandie, les bienfaits que Dudon reçut de ce dernier le déterminèrent, par reconnaissance, à écrire l'histoire des mœurs et des exploits des premiers ducs de Normandie : *De Moribus et actis primorum Normaniæ ducum*, ouvrage dédié par l'auteur à Adalberon, évêque de Laon. Cette histoire, ou plutôt cette chronique, qui se termine à la mort de Richard Ier, ne mérite pas, selon de judicieux critiques, plus de croyance que la *Théogonie* d'Hésiode, et que l'*Iliade* d'Homère. André Du Chesne a publié cet ouvrage dans son recueil des anciens historiens de Normandie.

(V. l'*Histoire littéraire de la France*, t. 7, et le *Dictionnaire* de Moréri.)

Digitized by Google

DUDOT (René), que nous croyons natif de Rouen, où il fut reçu *maître du métier de peinture*, le 25 mai 1653, passa la plus grande partie de sa vie dans cette même ville.

Cet artiste, dont le pinceau, d'un faire large et moelleux, rappelle beaucoup la manière de Bourdon, a exécuté plusieurs bons tableaux religieux. Ceux de ces tableaux qui décoraient quelques églises de Rouen, avant la Révolution, sont : une *Assomption* (église Cathédrale); une *Sainte Famille endormie* (église des Cordeliers, accordé depuis à l'église Saint-Gervais, en 1837) ; *Le Baptême de Jésus-Christ* (église des Cordeliers); *Le Portement de la Croix; La Flagellation; La Prise de Jésus-Christ au Jardin des Oliviers; Jésus devant Pilate* (église Saint-Patrice); *Le Christ descendu de la Croix* (très-beau tableau accordé à l'église de Saint-Georges-de-Boscherville, sur la demande M. d'Ornay).

(V. les *Notes historiques sur le Musée de peinture de la ville de Rouen*, par M. C. de Beaurepaire, archiviste du département de la Seine-Inférieure.)

DUDOUYT (Jean-Baptiste), né, en 1778, à Prétot (Manche), fit ses études au collége de Coutances, et fut étudier la médecine à Paris. L'assiduité du jeune élève à suivre les cours, et ses succès dans les examens, le firent remarquer du célèbre Desault, qui l'engagea à se fixer à Paris ; mais M. Dudouyt, qui aimait son pays et surtout sa mère, retourna à Coutances, où il se forma bientôt une nombreuse clientèle dans l'exercice de la science médicale.

A la réputation d'habile praticien, il joignait celle d'homme d'esprit et de bonne compagnie, réputation bien méritée qui le fit beaucoup rechercher de la haute société. Riche et indépendant, M. Dudouyt fut, en 1830, nommé député par l'arrondissement de Coutances; il prit, pendant trois législatures, une

Digitized by Google

part très-active aux travaux de la Chambre, et sut se concilier l'estime de ses collègues les plus éminents dans la politique.

Après avoir refusé une préfecture et même la pairie, qui lui avaient été offertes, cet honorable citoyen crut devoir renoncer aux débats parlementaires, et revint en Normandie habiter sa ville de prédilection. C'est là qu'il mourut, frappé d'apoplexie foudroyante, en octobre 1845, fort regretté de ses nombreux amis, et surtout des pauvres, qui avaient toujours trouvé en lui une véritable providence.

(V. l'*Annuaire de la Manche*, année 1846, et le *Moniteur*.)

DUFAY (Antoine) naquit à Rouen, le 16 novembre 1680. Resté orphelin dès l'âge de six ans, il dut à une tante, qui le recueillit, le soin de sa première éducation, puis il entra chez un maître chirurgien de sa ville natale, où il fit de rapides progrès dans l'étude de l'anatomie.

Après avoir été, à la suite de brillants examens, reçu maître en chirurgie, il se livra, avec M. de Moyencourt, à la culture des plantes, dans un petit jardin qu'ils possédaient en commun, dans le faubourg Bouvreuil.

Ce jardin, où Dufay allait bientôt commencer un cours d'anatomie, devait devenir un jour le Jardin-des-Plantes et le berceau de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, dont le savant chirurgien fut un des fondateurs.

Tout entier aux études laborieuses et aux travaux persévérants qui peuvent rendre habile dans l'art de guérir, notre compatriote se fit, en peu d'années, une grande réputation, justifiée par de nombreuses cures, qui lui procurèrent pour clients quelques-uns des personnages qui tenaient alors le premier rang dans la cité. Plein de désintéressement et de géné-

Digitized by Google

rosité pour les pauvres qui réclamaient ses soins, il n'éprouvait jamais de plus grande satisfaction que celle de rendre un artisan à son travail, un père de famille à ses enfants. L'épidémie qui régna à Rouen, à la fin de 1753 et au commencement de 1754, fut pour Dufay une nouvelle occasion de signaler son zèle et son dévouement envers les malheureux que le fléau allait décimer. Il était plus qu'octogénaire qu'il se livrait encore à l'étude et aux soins réclamés par sa profession, et ce ne fut qu'après une courte retraite qu'il termina sa carrière à Rouen, le 17 janvier 1771, dans sa quatre-vingt-onzième année.

On a de lui un *Mémoire sur les Plantes des environs de Rouen*, et un *Traité sur les sels d'Epsum.*

(V. le *Précis de l'Académie de Rouen*, t. 4.)

DU FOSSÉ (Pierre Thomas), issu d'une famille distinguée dans les armes et dans la magistrature, naquit à Rouen, le 6 avril 1634. Destiné à l'état ecclésiastique, il fut envoyé fort jeune à Port-Royal-des-Champs, pour y recevoir une éducation chrétienne et étudier les lettres. S'étant attaché aux pieux solitaires qui dirigeaient cette école, il ne les quitta qu'à la suite des persécutions qui les dispersèrent. Il vint demeurer à Paris avec Le Nain de Tillemont, et étudia les langues qui lui étaient nécessaires pour l'interprétation et la traduction des textes sacrés dont il allait faire l'occupation de sa vie.

Antoine Le Maistre de Sacy, ayant obtenu de retourner à Port-Royal avec un ami, choisit Du Fossé pour l'accompagner dans cette retraite, et la mort l'ayant bientôt frappé, son frère, L.-I. Le Maistre de Sacy, continua à diriger les études de notre compatriote jusqu'à l'époque où les persécutions recommencèrent contre les Jansénistes. Du Fossé, partageant leur sort, fut arrêté avec L.-I. de Sacy, et conduit à la Bastille, d'où il ne sortit qu'au bout de plusieurs mois, avec ordre de se

retirer dans sa terre de Normandie. Il adoucit son exil par le travail, par de bonnes œuvres envers les pauvres, et, lorsqu'il lui fut permis de retourner à Paris, il s'associa à de Tillemont pour travailler à la *Vie des Saints*, puis il acheva seul la traduction de la *Bible*, commencée par de Sacy, qui venait également de mourir.

Privé de l'usage de la parole, à la suite d'une paralysie, Du Fossé, dont la conduite avait été si exemplaire et si conforme à la morale chrétienne, termina sa carrière à Paris, le 4 novembre 1698.

On a, de ce savant et pieux personnage, les ouvrages suivants : *Vie de dom Barthélemy des Martyrs* (avec de Sacy), Paris, 1663-1664, in-4°; *Vie de saint Thomas de Cantorbéry*, Paris, 1674, in-4° et in-12; *Histoire de Tertulien et d'Origène*, Paris, 1675, in-8°; *Vies des Saints pour tous les jours du mois*, 1685, 1687, 2 vol. in-4°; *Mémoires de Louis de Pontis, officier des armées du Roi*, Paris, 1676, 2 vol. in-12 ; *Mémoires de Pierre-Thomas Du Fossé, contenant l'histoire de sa vie, et pour servir à l'histoire de Port-Royal*, Utrecht, 1739, in-12.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

DU FOSSÉ (Augustin-François Thomas), de la même famille que le précédent, naquit à Rouen, le 15 juillet 1750. Fils aîné d'un conseiller au Parlement de Normandie, il se vit contrarié dans ses penchants les plus intimes par son père, homme d'une grande rigidité de principes, lorsqu'il s'agissait de se faire obéir, mais qui ne possédait aucun des sentiments affectueux qui rendent confiant et communicatif.

Destiné à la magistrature, pour laquelle il n'avait aucune vocation, il se trouva dans l'impossibilité de suivre la carrière militaire, qui était dans ses goûts et qu'il voulait embrasser. Ne trouvant alors de consolation et de bonheur contre la sévérité parternelle

que dans la société et la conversation d'une demoiselle Coquerel, orpheline recueillie par Mme Du Fossé, qui la traitait comme sa propre fille, M. Du Fossé, fils, s'éprit bientôt d'une violente passion pour cette demoiselle, qui possédait toutes les qualités de l'esprit et du cœur, passion qui eut pour résultat un mariage, contracté en Angleterre en 1772. Obligé de rester expatrié pour se soustraire à un arrêt du Parlement qui frappait son mariage de nullité, et à une lettre de cachet obtenue contre lui par son père, ce ne fut qu'à la mort de ce dernier, arrivée en 1787, que M. Du Fossé, qui, pendant quinze ans, avait été en butte à des tribulations de toute espèce, put rentrer librement en France avec sa famille. Il fit immédiatement le sacrifice de son droit d'aînesse, et partagea, par portions égales, avec ses frères sa riche succession. En 1789, il demanda aux tribunaux, dans l'intérêt de sa femme et de sa fille, la réformation de l'arret qui déclarait qu'il y avait eu abus dans son mariage, demande soutenue par son compatriote Ducastel, et qui fut couronnée d'un plein succès.

Paisible au sein de sa famille, après de longues et cruelles viscissitudes, M. Du Fossé, qui fut appelé à remplir d'importantes fonctions publiques, soit dans l'administration du département ou de la commune qu'il habitait, soit dans le consistoire de l'Église réformée, dont il était membre, a publié les ouvrages suivants : *Correspondance entre deux frères sur des Matières de Religion*, Londres, 1787, in-8°; *Epoques des diverses innovations arrivées dans l'Eglise catholique*, in-8°; *Traité des Symboles, ou l'invariable et perpétuelle foi et croyance des Catholiques romains*, Genève, 1806, etc. M. Du Fossé était membre de la Société d'Émulation, depuis 1807, et termina sa carrière en 1834.

(V. le *Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen*, année 1834.)

Digitized by Google

DUFOUR (Louis-Thomas) naquit à Fécamp, le 27 janvier 1613, de Gédéon Dufour, vicomte de cette même ville. Après avoir reçu, d'un savant ecclésiastique, les premiers éléments de l'instruction, il fut envoyé à Paris, où il se livra à l'étude des langues orientales. Doué d'une mémoire prodigieuse et d'une rare intelligence, à seize ans, il connaissait parfaitement l'hébreu, et il ne lui fallut qu'une année pour apprendre, sans maître, le syriaque et le chaldéen. A dix-sept ans, il faisait sa philosophie et professait dans son collége la langue hébraïque.

Entré dans la congrégation des Bénédictins de l'abbaye de Jumiéges, le 10 août 1637, notre jeune savant fut bientôt appelé à l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il enseigna le grec et l'hébreu. Revenu à Jumiéges pour prendre un peu de repos, il y mourut à l'âge de trente-quatre ans, épuisé par les veilles et par les nombreux exercices de dévotion qu'il s'était imposés.

On a de ce savant religieux : une *Grammaire hébraïque*, publiée à Paris, en 1642, in-8°; *Paraphrase sur le Cantique des Cantiques; Testament spirituel pour servir de préparation à la mort*; *Essai d'un Commentaire sur les Psaumes.* Ces deux derniers ouvrages sont inédits.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

DUFOUR (Charles), né à Rouen, dans le dix-septième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et devint, en 1641, curé de la paroisse de Saint-Maclou de la même ville. Elu, en 1643, député pour le clergé aux Etats de la province de Normandie, il fut, en récompense des services qu'il avait rendus dans cette assemblée, nommé abbé d'Aulnay, prieur de Beaussault, chanoine-trésorier de la cathédrale de Rouen et grand-vicaire de l'archevêque François de Harlay.

Digitized by Google

Cet ecclésiastique, qui avait beaucoup de savoir, mais qui, en matière religieuse, était d'une grande rigidité de principes, soutint contre le P. Brisacier, jésuite, une vive polémique sur quelques points théologiques et sur la doctrine des casuistes. Il a publié sur ces mêmes questions plusieurs écrits, dont les principaux sont: *Requête des Curés de Rouen à M. l'archevêque contre l'Apologie des casuistes; Lettre d'un Curé de Rouen à un Curé de campagne sur le procédé des Curés de Rouen; Lettre à M. l'archevêque sur un Sermon prêché dans son église; Lettre à un Docteur sur le sujet de la vie et de l'état de Marie Des Vallées, du diocèse de Coutances, avec un Factum pour la défense de cette lettre contre le P. Eudes*, 1670.

L'abbé Dufour mourut à Rouen, le 16 juin 1679.

(V. l'*Histoire de Rouen*, par Farin, les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et l'*Histoire de l'église de Saint-Maclou*, par M. l'abbé Ouin-Lacroix.)

DUFOUR, né à Saint-Lô, dans le dix-septième siècle, exerça d'abord la médecine à Caen, puis fut habiter Paris, et là il joignit à l'art de guérir l'art de la poésie. Il a traduit en vers français les meilleurs épigrammes de Martial et d'Ausone, parmi les anciens poètes latins, et celles de Buchanan et d'Owen parmi les modernes. Ces traductions, médiocres, sous le rapport du style, ont été publiées en 1669. L'auteur mourut vers 1680.

(V. la *Bibliothèque française*, de l'abbé Goujet, t. 7, et les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DUFRESNE (Simon), poète latin et français, naquit vers la fin du douzième siècle. On connaît de ce trouvère normand un poème philosophique sur l'*Inconstance de la fortune*, traduction libre de Boëce, en seize cents vers. Il existe deux exemplaires ma-

Digitized by Google

nuscrits de ce poème ; l'un se trouve au Musée britannique, et l'autre, qui porte le titre plus correct de *La Romance Dame Fortunée*, appartient à la collection de M. Douce.

(V. *Essais historiques sur les Bardes et Trouvères normands et anglo-normands*, par l'abbé De La Rue.)

DUFRICHE (Jacques), né à Séez, en 1641, fit sa profession religieuse dans l'abbaye de Jumiéges, le 16 juin 1663. Envoyé au collége de Tyron, dans le Perche, pour enseigner la rhétorique, il s'acquitta de cette fonction avec beaucoup de zèle, et fut appelé à l'abbaye de Saint-Germain des-Prés, où il exerça l'office de grand-pénitencier.

Bien connu pour son mérite, ce savant bénédictin fut chargé, par le supérieur de son abbaye, dom Vincent Marsolle, d'écrire en latin, conjointement avec dom Hugues Vaillant, la vie de saint Augustin, et de travailler à l'édition des œuvres de saint Ambroise, laquelle parut en 1686, 2 vol. in-f°. Dom Dufriche avait également commencé une édition des œuvres de saint Grégoire-de-Naziance, et il y travaillait depuis deux ans, lorsque la mort vint le surprendre, le 15 mai 1693.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

DUHAMEL (Pascal), né, vers la fin du quinzième siècle, à Vouilly, diocèse de Bayeux, devint lecteur du roi François Ier, et professeur de mathématiques au collége royal de France. On a de ce savant mathématicien trois ouvrages écrits en latin, ce sont : *Commentaire sur les Tables alphonsines*, Paris, 1553, in-4° ; *Traité de Perspective*, Paris, 1556, in-4° ; *Commentaire sur l'Arénaire d'Archimède*, dédié au cardinal Charles de Lorraine, Paris, 1557, in-8°.

Duhamel, auquel le poète Robert Le Roquez, son

Digitized by Google

contemporain et son ami, donne de grands éloges, termina sa carrière à Paris, en 1565.

(V. *Mémoire historique sur le Collége royal de France*, par l'abbé Goujet, t. 2.)

DUHAMEL (Jacques), que nous croyons être né à Rouen, exerçait, dans la seconde moitié du seizième siècle, la profession d'avocat au Parlement de cette ville. Ayant du goût et du talent pour la composition dramatique, il fut l'un des meilleurs poètes qui se firent connaître dans ce genre, depuis Garnier jusqu'à Hardy. Il a donné les deux pièces dont voici les titres : *Acoubar ou la Loyauté trahie*, tragédie tirée des *Amours de Pistion et de Fortunie en leur voyage du Canada*, avec des chœurs, dédiée à Philippe Des Portes, Paris, 1586, in-12 ; Rouen, Raphaël Du Petit Val, 1603 et 1611 ; *Lucelle*, tragi-comédie, composée en prose par Lejars et mise en vers par Duhamel, 1604. On attribue au même poète *Sichem ou le Ravisseur*, mais cette pièce est de François Perrin, chanoine d'Autun.

Jacques Duhamel termina sa carrière vers 1610.

(V. l'*Histoire du Théâtre français* des frères Parfait, t. 3 ; la *Bibliothèque du Théâtre français*, t. 1, et les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DUHAMEL (Jean-Baptiste), né à Vire, en 1624, d'un avocat distingué, commença ses études à Caen, et fut les terminer à Paris. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il composa un traité dans lequel il expliquait, d'une manière fort simple, *les Trois livres des Sphériques de Théodose*, qu'il fit suivre d'une trigonométrie très-claire, destinée à faciliter l'étude de l'astronomie. Entré, en 1643, chez les Pères de l'Oratoire, il y demeura jusqu'en 1653, époque à laquelle il fut pourvu de la cure de Neuilly-sur-Marne. Nommé, plus tard, aumônier du Roi et chancelier de

Digitized by Google

l'église de Bayeux, il redoubla de zèle et d'application dans l'étude des sciences et publia, en 1660, deux traités ayant pour titres l'un *Astronomia Physica*, l'autre *De Meteoris et Fossilibus*. En 1666, Duhamel fut nommé, par Colbert, secrétaire de l'Académie des sciences qui venait d'être fondée, et accompagna le frère de ce ministre, le marquis de Croissy, au congrès d'Aix-la-Chapelle et dans ses ambassades d'Angleterre et de Hollande. De retour en France, le savant académicien composa, pour les élèves du collége de Bourgogne, un cours de philosophie, un de théologie, et termina sa carrière, à Paris, le 6 août 1706, après avoir travaillé à l'histoire de l'Académie des sciences et donné, pour son dernier ouvrage, une édition complète de la Bible, enrichie de notes, dans lesquelles l'auteur fait preuve d'une grande érudition.

Parmi les nombreux ouvrages de Duhamel, qui tous sont écrits en latin, on cite surtout : *De Consensu veteris et novæ philosophiæ*, Paris, 1663, in-4°, Rouen, 1669, in-12, 1775, in-4° ; *Philosophia vetus et nova, ad usum scholæ accommodata*, Paris, 1678, 4 vol. in-12 ; 1681, 6 vol ; 1700, 6 vol. in-12 ; *Theologia speculativa et practica*, Paris, 1691, 7 vol. in-8°.

(V. l'*Eloge de J. B. Duhamel*, par Fontenelle (*Histoire de l'Académie des sciences,* 1706), les *Mémoires du P. Nicéron*, t. 1 et 10 ; *Mémoire sur le collége royal de France*, par l'abbé Goujet, t. 2, et un éloge par M. Flourens.)

DUHAMEL (Georges), frère du précédent, naquit aussi à Vire, et fut l'un des plus habiles avocats de son siècle. Chargé, par Louis XIV, de travailler aux ordonnances générales, il remplit sa tâche avec un talent digne de la réputation qu'il s'était acquise, et fut nommé conseiller d'Etat, fonction que sa modestie ne lui permit point d'accepter. Ce célèbre avocat,

Digitized by Google

dont La Bruyère fait un grand éloge dans ses Caractères, avait plaidé pour faire restreindre les priviléges des abbayes de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain-des-Prés; les plaidoyers qu'il fit à ce sujet ont été recueillis et traduits en latin.

Un fils de ce jurisconsulte, Henry Duhamel, également avocat, fut, dans le dix-huitième siècle, l'oracle du barreau de Paris et l'un des hommes les plus éclairés de son époque; il devint le guide et l'ami du célèbre Cochin, et mourut le 21 février 1744.

(V. les *Nouvelles ecclésiastiques* de 1735, 1737, 1739, 1744, et le *Dictionnaire de Moréri.)*

DUHAMEL (Philippe), né à Rouen, dans la première moitié du dix-septième siècle, fit sa profession religieuse dans la congrégation des Célestins de cette ville, le 8 avril 1652. Unissant à un grand savoir les plus éminentes vertus, il passa par plusieurs dignités de son ordre, dans lesquelles, tout en remplissant scrupuleusement ses devoirs, il ne cessa de donner des preuves de son goût pour la poésie lyrique qu'il cultivait avec un véritable talent.

Il a composé, entre autres pièces qui n'ont point été retrouvées, une *Ode au bienheureux Pierre-de-Luxembourg*, imprimée à Paris en 1664, in-4°; une *Paraphrase des paraboles de Salomon*, et traduit, d'une manière fort remarquable, le psaume *Quare fremuerunt gentes*, imprimé en 1690.

Ce religieux mourut dans la maison de Vertalais, le 5 juillet 1708.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et les *Mémoires biographiques* de Guilbert.)

DUHAMEL (Jean-Pierre-François Guillot) naquit à Nicorps, près de Coutances, le 31 août 1730. Il apprit d'abord un peu de latin, puis entra chez un procureur, qu'il quitta bientôt, en haine de la chi-

Digitized by Google

cane, pour aller se réfugier à Caen, chez son oncle, qui était gardien des Capucins, et duquel il reçut des leçons de mathématiques. Devenu, en peu de temps, plus fort que son maître, le jeune élève, envoyé à Paris, entra à l'École des Ponts-et-Chaussées, qui venait d'être organisée, et, lorsque M. de Trudaine eut formé le projet d'une École des Mines, Duhamel fut désigné, avec Jars, en 1752, pour aller étudier l'état du petit nombre de mines que la France possédait alors dans les Vosges et dans les Pyrénées.

En 1754, nos deux savants eurent mission de voyager en Allemagne, dans le but des mêmes études, et rien n'étant encore disposé pour la création de l'établissement projeté, notre compatriote se vit obligé, lors de son retour en France, de mettre ses talents au service des particuliers. Ce ne fut qu'en 1775 que Duhamel devint commissaire du Conseil institué pour l'inspection des forges et des fourneaux, et, lors de la création définitive de l'École des Mines, il obtint la chaire d'exploitation et de métallurgie. Reçu, en 1786, membre de l'Académie des sciences, il fut, après la Révolution, qui l'avait dépouillé de ses fonctions, appelé à l'Institut, où il occupa la même chaire, et fut nommé inspecteur-général des mines. Il termina sa carrière le 19 février 1816, dans sa quatre-vingt-sixième année.

Duhamel était, dit l'illustre Cuvier, « un savant de la vieille roche, un de ces hommes profonds, utiles et modestes, qui ne font aucun éclat. » On lui doit plusieurs découvertes importantes en métallurgie, et il a publié sur cette matière les ouvrages suivants : *Voyages métallurgiques*, avec la collaboration de Jars, qui toutefois a mis seul son nom à cet ouvrage, 1775 et 1781, 3 vol. in-4°, fig.; *Géométrie souterraine élémentaire, théorique et pratique,* 1788, in-4°; *Dictionnaire portatif français-allemand, contenant les mots techniques relatifs à l'art d'exploiter les mines*,

Digitized by Google

1800, in-12. De plus, il est auteur d'un grand nombre de travaux scientifiques insérés dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, dans l'*Encyclopédie méthodique*, dans le *Journal des Mines*, etc.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle* et la *France littéraire* de J.-M. Quérard.)

DUHAMEL (Louis-Marie), baron de l'Empire, naquit dans le diocèse de Coutances, le 15 avril 1760. Il fit ses études au collége de Louis-le-Grand, fut reçu, à l'âge de dix-neuf ans, avocat au Parlement de Rouen, devint lieutenant de police au bailliage et siége présidial de Coutances, et, plus tard, procureur-syndic au district, charge qu'il exerça jusqu'en 1800. Nommé maire de Coutances, dans la même année, il rendit à cette cité d'éminents services en y faisant exécuter, pendant sa gestion, de nombreux et utiles travaux.

En 1806, le Conseil municipal de cette ville, organe de la population entière, exprimait sa vive reconnaissance à son premier magistrat, dans un arrêté dont voici le texte:

« Sous l'administration de M. Duhamel, et par « ses soins, la ville de Coutances a été restituée dans « ses propriétés, son collége rétabli, sa bibliothèque « fondée, ses places, ses promenades créées et « embellies, ses halles construites, ses casernes « bâties, sa salle de spectacle édifiée, de nouvelles « rues ouvertes, la route neuve, sous la ville, ache- « vée, l'hôtel-de-ville réparé et les fontaines publi- « ques restaurées. »

En 1810, cet administrateur reçut, en récompense de son zèle et de sa haute capacité, la titre de baron de l'Empire, la croix de la Légion-d'Honneur, et fut nommé après vice-président du tribunal civil de Coutances. En 1815, pendant les Cent-Jours, il fit partie de la Chambre des représentants, et ter-

Digitized by Google

mina sa carrière le 22 janvier 1819. Cet honorable personnage, qui s'était beaucoup occupé de recherches savantes sur des matières agronomiques, était, depuis plusieurs années, membre correspondant de la Société d'agriculture de Paris et de celle de Caen.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche*, année 1835, une notice biographique, par M Le Tertre.)

DU HECQUET (Jean-Baptiste-Léonor), né à Rouen, était, sous le règne de Louis XV, officier dans les mousquetaires, et savait allier au métier des armes la culture des lettres, surtout celle de la poésie. Après s'être essayé dans plusieurs pièces qui annonçaient quelque talent, il fut couronné par l'Académie des Palinods, en 1769 et en 1771, pour deux idylles; la première avait pour titre : *Les Bergers*, et la seconde : *Le Solitaire patriote* Ces deux pièces sont imprimées dans le *Recueil des Palinods* publié à Rouen, par Machuel.

DU JARDIN (Pierre, sieur de La Garde), né à Rouen, dans la dernière moitié du seizième siècle, était arquebusier dans les gardes du roi. S'étant distingué dans plusieurs affaires, il fut remarqué par le duc de Guise, qui l'attacha à son service et l'employa sous son commandement jusqu'à l'entière soumission de la Provence au gouvernement du Roi. Passé successivement au service des maréchaux Lesdiguières et Biron, de La Garde donna, en Bourgogne, de nouvelles preuves de sa bravoure, et, la paix ayant été conclue, il alla à Venise, où il entra dans un régiment français, fit quelques campagnes, puis obtint le grade de capitaine dans les troupes du duc de Mercœur, lieutenant-général des armées chrétiennes. Il ne déposa les armes qu'à la trêve générale, revint à Venise, visita Rome et séjourna quelque temps à Naples, où il affirme avoir été présent à une réunion composée

Digitized by Google

d'anciens ligueurs français et espagnols, réunion à laquelle se trouvait Ravaillac lui-même et où le projet d'assassiner Henri IV aurait été mis en délibération et définitivement arrêté. Le capitaine, ayant révélé au Roi le complot tramé contre sa personne, ce prince lui répondit qu'il en était informé par son ambassadeur et l'engagea à le servir toujours aussi fidèlement. On a lieu d'être étonné de ne point voir, après la consommation du crime, de La Garde figurer dans le procès de Ravaillac, où son témoignage aurait été d'une si haute importance en ce qui touchait les complices du régicide. Ce qui ne paraît pas moins extraordinaire, c'est de voir, cinq ans plus tard, notre capitaine arrêté à cause de ses révélations, et détenu à la Bastille, où il resta neuf mois avant d'être interrogé. Après son interrogatoire, il fut incarcéré à la Conciergerie, de laquelle il sortit l'année suivante, 1616, avec une pension de six cents livres et un brevet de contrôleur-général des bières de Paris. Il avait écrit, lors de sa détention, un *Factum* et un *Manifeste* imprimés d'abord séparément à Rouen, et réimprimés à Paris, avec ce titre : *La Mort de Henri IV découverte à Naples, en* 1608, *par le capitaine Du Jardin, sieur de La Garde, natif de Rouen, etc.*, Paris, 1619, in-8°. Ce livret curieux, et d'une grande rareté, se trouve dans la Bibliothèque de Rouen, coll. Leber.

(V. le *Journal de Henri IV*, par Pierre de l'Estoile, etc.)

DULAGUE (Vincent-François-Jean-Noël) naquit à Dieppe, le 24 décembre 1729, de parents pauvres qui ne purent lui faire donner qu'une instruction des plus élémentaires. Il avait atteint l'âge qui permet de chercher à se créer une position, lorsqu'il vint à Rouen, où il eut le bonheur de se lier d'amitié avec l'abbé Bouin, chanoine du prieuré de Saint-Lô. Ce

savant ecclésiastique, découvrant dans Dulague les heureuses dispositions dont la nature l'avait favorisé, le détermina, par des encouragements, à se livrer entièrement à l'étude des mathématiques, science dans laquelle notre compatriote fit de rapides progrès.

En 1756, l'abbé Bouin, qui était membre de l'Académie de Rouen, ayant présenté à cette Compagnie le projet d'établissement d'une école d'hydrographie, l'Académie s'empressa d'accueillir un projet si utile à la navigation et au commerce, fonda cette école et choisit Dulague pour professeur. Celui-ci remplit cette fonction, pendant quarante ans, avec beaucoup de zèle, fit de nombreux élèves, puis, admis à faire partie de l'Académie de Rouen, il en devint président, et termina sa carrière le 9 septembre 1805.

On a, de ce savant hydrographe, les ouvrages suivants: *Leçons de Navigation*, Rouen, 1768, in-8°; *Principes de Navigation, ou Abrégé de la Théorie et de la Pratique du Pilotage*, 1787, in-8°, rédigé, par ordre du Roi, pour les écoles d'hydrographie. Plusieurs observations de Dulague, sur les mathématiques et sur l'astronomie, sont consignées dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*, t. 4, 5, 6 des savants étrangers.

(V., dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, ann. 1806), une Notice biographique, par M. Vitalis.)

DULONG (Pierre-Louis), l'un des plus célèbres chimistes et physiciens de l'Europe, naquit à Rouen, le 13 février 1785, sur la paroisse de Saint-Pierre-Duchâtel. Orphelin dès l'âge de cinq ans, il fut confié aux soins d'une de ses tantes, qui habitait Auxerre, et fut reçu, à l'âge de seize ans, à l'école Polytechnique, dont il devint l'un des meilleurs élèves. Ayant étudié la médecine, au sortir de cette école, il l'exerça pendant quelques temps à Paris et l'abandonna pour se livrer à l'étude de la chimie et de la physique.

Digitized by Google

Dulong n'avait encore que vingt-six ans, lorsqu'il fit, sur un composé fulminant, le chlorure d'azote, des expériences tellement dangereuses qu'elles lui coûtèrent la perte d'un œil et de deux doigts de la main droite. Berzélius étant venu à Paris, en 1819, notre compatriote fit, avec cet illustre savant, un travail ayant pour objet les nouvelles déterminations des proportions de l'eau et de la densité de quelques fluides élastiques. Il fit aussi, avec d'autres hommes éminents dans la science, plusieurs expérimentations des plus utiles, telles que celles sur la relation qui existe entre la température et la pression de la vapeur d'eau dans les chaudières, sur la dilatation des corps, et s'occupa seul de recherches très-importantes sur la mesure des températures et les lois de la communication de la chaleur. Reçu, en 1823, membre de l'Académie des sciences, section de chimie et de physique, il obtint une chaire de professeur à l'école d'Alfort, et fut nommé, en 1830, directeur des études à l'école Polytechnique.

A la mort du célèbre Cuvier, en 1832, Dulong fut appelé par l'Académie à lui succéder dans les fonctions de secrétaire pour les sciences physiques, fonctions que l'affaiblissement de sa santé ne lui permit point de continuer.

Il mourut, épuisé par ses nombreux travaux, le 19 juillet 1838. Une inscription commémorative a été placée sur la maison où il est né, rue aux Ours, nº 46, et son nom décore une des rues de sa ville natale.

Des détails d'un haut intérêt sur les travaux de ce savant se trouvent dans un Mémoire couronné par la Société d'Emulation de Rouen en 1854, Mémoire dont l'auteur est M. Ch. Laurens, professeur de mathématiques au lycée de Rouen.

(V. aussi le rapport de M. Girardin sur les Mémoires présentés à ce concours. Port. dans la coll. de la bibl. publique.)

Digitized by Google

DULONG (François-Charles) naquit, le 14 juin 1792, à Pacy-sur-Eure. Il suivit la carrière du barreau et obtint, après la révolution de 1830, sous le ministère de Dupont de l'Eure, son parent et son ami, une place importante dans l'administration de la justice, place dont il se démit, lorsque Dupont de l'Eure se retira du ministère. Nommé député, en 1833, par le département de l'Eure, il se rangea sous le drapeau de l'opposition avancée et siégea à l'extrême gauche de la chambre.

Lors de la discussion sur l'avancement des officiers, dans la séance du 25 janvier 1834, le maréchal Soult ayant prononcé ces paroles : « Il faut qu'un militaire obéisse, » un député répliqua : « Quand on est dans son droit et qu'on veut y faire renoncer, on renonce à l'obéissance. » Cette maxime, soulevant de vives réclamations dans toutes les parties de la chambre, le général Bugeaud s'écria : « On obéit d'abord. » Le lendemain, un seul des organes de la presse, le *Journal des Débats*, rapporta, dans son compte-rendu de la séance, que Dulong avait fait entendre au milieu du bruit quelques paroles ainsi formulées : « Faut-il obéir jusqu'à se faire geôlier, jusqu'à l'ignominie ? » Le général Bugeaud, pensant qu'il y avait là une allusion à son commandement du fort de Blaye, lors de la captivité de Mme la duchesse de Berry, se crut insulté et écrivit à son collègue pour lui demander des explications. Un commencement de conciliation eut lieu, par l'intermédiaire des témoins que s'étaient d'abord choisis les deux adversaires, et au moyen d'une lettre que, sur leurs instances, Dulong s'était déterminé à écrire ; mais quelques lignes insérées dans le *Bulletin Ministériel*, et dans lesquelles il était dit que cette lettre exigée par le général devait être publiée, envenima l'affaire et rendit dès lors tout arrangement impossible. Un duel dut s'ensuivre, et il eut lieu le 29 janvier. Dulong, frappé d'une balle au-

Digitized by Google

dessus de l'œil gauche, tomba sur le coup, et expira deux jours après. Armand Carrel, l'un des orateurs qui prirent la parole sur la tombe du député dont il partageait les opinions politiques, dit, dans son discours : « La terre est désolée, quand un homme, à la fleur de l'âge, plein de sentiments bienveillants et de talents utiles, est retranché du nombre des vivants par la balle dont un malheureux point d'honneur s'est armé. » Deux ans plus tard, celui qui prononçait ces paroles était lui-même victime de ce déplorable point d'honneur. Dulong avait publié quelques brochures politiques.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DUMANOIR LE PELLEY (Pierre-Étienne-René-Marie, comte) naquit à Granville (Manche), le 2 août 1770, d'une famille qui avait donné plusieurs officiers à la marine française.

Destiné à suivre la carrière de ses ancêtres, Dumanoir s'embarqua, à dix-sept ans, pour Saint-Domingue, fit plusieurs campagnes et devint lieutenant de vaisseau au commencement de la Révolution. Neveu de Pléville Le Pelley, qui, plus tard, devait être appelé au ministère de la marine, le jeune lieutenant fut nommé capitaine, en 1795, prit, en cette qualité, le commandement du *Berwick*, et fit, sur ce vaisseau, plusieurs prises aux Anglais, dans la Méditerranée.

Lors de l'expédition d'Égypte, en 1798, il fut chargé de la conduite du convoi attaché à l'armée, et accompagna le *Muiron*, qui ramenait Bonaparte en France.

Promu au grade de contre-amiral, Dumanoir commanda successivement, de 1800 à 1804, plusieurs divisions de l'armée navale, à Brest, à Cadix et à Saint-Domingue. En 1805, il montait le vaisseau le *Formidable*, et se trouva, avec l'avant-garde de l'escadre française, au fameux combat de Trafalgar. En

Digitized by Google

1811, il eut le commandement de la marine à Dantzig et la direction des convois sur la Vistule. Fait prisonnier après la campagne de Russie, il fut conduit à Kiow, envoya, en 1814, son acte d'adhésion au rétablissement de la monarchie des Bourbons, et, à son retour en France, reçut du Roi le titre de comte. Élevé au grade de vice-amiral, en 1819, et de commandeur dans l'ordre royal de Saint-Louis, l'année suivante, Dumanoir fut élu trois fois député par le département de la Manche, et mourut subitement à Paris, le 7 juillet 1829.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DUMÉE (Edme-Pierre), que nous croyons né à Rouen, en 1822, d'un peintre estimé comme paysagiste et comme décorateur de théâtre, fut élève de son père, dans l'art du dessin; le jeune Dumée se fit bientôt remarquer par la finesse et la facilité de son crayon, surtout en lithographie, genre dont il avait étudié toutes les ressources, et qu'il cultivait avec succès.

Il venait de s'ouvrir une féconde et brillante carrière, lorsque vinrent, en 1848, les néfastes journées de juin. S'étant joint aux volontaires rouennais qui, le samedi 24, marchèrent sur Paris pour aller défendre l'ordre contre l'anarchie, il se trouva, le lendemain, avec ses compatriotes, à l'attaque d'une barricade formidable élevée à la barrière Rochechouart, quand il fut atteint d'une balle en pleine poitrine et blessé mortellement. On le rapporta à Rouen le 27, et ses obsèques furent, dans cette ville, l'objet d'une pieuse cérémonie, d'une touchante et solennelle manifestation de la douleur publique. Un tombeau a été élevé à notre compatriote, dans le cimetière monumental de Rouen; un bas-relief, en marbre, représente le jeune artiste volon-

Digitized by Google

taire au moment où il est frappé du coup mortel. (1)

Les ouvrages que Dumée a ornés de ses lithographies sont : l'*Histoire de la paroisse de Saint-Maclou*, par M. l'abbé Ouin Lacroix, et l'*Album rouennais*, dont le texte est dû à la plume de M. Ch. Richard. Ce dernier ouvrage, qui se compose de soixante vues représentant tous les monuments de Rouen, forme une galerie architecturale des plus curieuses. La *Revue de Rouen* contient aussi plusieurs lithographies dont cet artiste se plaisait à gratifier généreusement ce recueil.

(V. cette *Revue*, numéro de juin 1848. Port. dans la coll. de la bibliothèque de Rouen.)

DUMEILLET (Alexandre-Antoine) naquit à Évreux, le 1er octobre 1772. Nommé maire de cette ville dans des circonstances difficiles, il en remplit les fonctions avec tant de zèle et de capacité, que l'éloge de sa gestion fut fait, en 1819, à la Chambre des députés, où lui-même avait été appelé à siéger, l'année précédente, par le département de l'Eure.

M. Dumeillet, qui appartenait au parti libéral, se montra constamment, dans cette première partie de sa carrière parlementaire, un défenseur ardent de nos institutions. Il parla, à la tribune, sur la loi du recrutement, sur la traite des noirs, sur le projet de loi relatif au mode de procédure en matière de délits de presse, sur le droit de pétition, sur des questions de douanes, etc., et cessa de faire partie de la Chambre en 1820. Réélu par le même département, en 1832, il fut nommé questeur, et prit souvent la parole dans la discussion des budgets et des autres questions financières.

(1) Ce tombeau a été exécuté sur le dessin de M. Huchon, architecte rouennais, et le bas-relief est dû au ciseau de M. Gilbert.

Digitized by Google

Cet honorable député mourut, dans l'exercice de son mandat, le 5 octobre 1833.

(V. le *Moniteur* de 1818 à 1821, et de 1832 à 1834.)

DUMESNIL (Louis), né le 24 septembre 1743, à Saint-Jouin-sur-Mer, embrassa l'état ecclésiastique. Il fut d'abord vicaire des Loges, puis de Grainville-sur-Fleury, et devint, en 1773, curé de Guerbaville. Forcé de se tenir caché à l'époque de la Terreur, il ne revint à son église qu'en 1795, et, deux ans plus tard, il se voyait de nouveau obligé de chercher une retraite contre la persécution; découvert en 1798, il fut emprisonné pendant deux ans, et ne rentra en possession de sa cure qu'en 1802.

L'abbé Dumesnil a écrit, en forme de mémoires, deux volumes inédits intitulés: *Ma Prison ou mes Aventures pendant la terreur de la révolution française, de* 1792 à 1802, et publié sur l'agriculture, dont il aimait à s'occuper, un ouvrage dont voici le titre: *Traité sur la Manière de cultiver les terres sabloneuses, depuis la Mailleraie jusqu'à Rouen.* Cet ouvrage lui valut une médaille d'encouragement et la reconnaissance d'une nombreuse population à laquelle sa méthode avait procuré des moyens d'existence inconnus jusqu'alors.

Ce vénérable ecclésiastique mourut à Guerbaville, le 13 février 1829, dans sa quatre-vingt-sixième année.

(V. le *Bulletin de la Société d'Emulation de Rouen*, année 1829, et les *Eglises de l'arrondissement d'Yvetot*, par M. l'abbé Cochet.)

DUMESNIL (Pierre) naquit à Rouen, en 1775, d'une famille d'imprimeurs-libraires. Il commença ses études dans sa ville natale et fut les terminer à Paris, au collége de Navarre, avec tant de succès, que, lors du concours général de tous les colléges,

Digitized by Google

il l'emporta sur les meilleurs élèves, et obtint quatre premiers prix.

Montrant bientôt les plus heureuses dispositions pour la culture des lettres, et surtout pour la poésie héroïque, il composa, à l'âge de dix-neuf ans, un poème en douze chants, intitulé : *Oreste*, ouvrage imprimé, en 1811, chez la veuve P. Dumesnil, mère de l'auteur. Vint ensuite *Jeanne d'Arc ou la France sauvée*, poème en douze chants, publié à Paris, deux éditions, 1811 et 1818. On a encore de Pierre Dumesnil des poèmes et des odes sur des sujets religieux et sur les plus beaux faits d'armes de notre histoire; plusieurs de ces pièces ont été publiées, et les autres seulement mentionnées dans le *Précis de l'Académie de Rouen*, compagnie dont notre compatriote fit partie pendant près de trente ans. Dumesnil avait aussi donné une édition revue et corrigée du *Dictionnaire de Richelet*, sous l'initiale P...; puis, en collaboration avec Garner, un *Dictionnaire anglais-français et français-anglais*, ouvrages imprimés chez la veuve Dumesnil.

Il termina sa carrière en 1834.

(V. les *Précis de l'Académie de Rouen, etc.*)

DU MONSTIER (Artus), né à Rouen, vers le commencement du dix-septième siècle, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Récollets. Compilateur infatigable et des plus érudits, il s'appliqua à rassembler les chartes et titres relatifs à la province de Normandie, avec lesquels il composa cinq volumes in-f° dont un seul, le troisième, intitulé : *Neustria pia*, a été publié en 1663. Les quatre volumes restés inédits ont pour titres : *Neustria christiana*, deux tomes, contenant l'histoire chronologique des évêques de Normandie, depuis l'établissement du christianisme; *Neustria sancta*, renfermant les vies des saints du pays, et *Neustria Micellanea*, composé des titres et

Digitized by Google

des chartes dont il n'avait point eu à faire usage. On a encore du P. Du Monstier, qui termina sa carrière en 1662, les ouvrages suivants : *La Piété françoise envers la sainte Vierge Marie ; N.-D. de Liesse, avec la Vie de sainte Lucrèce*, Paris, 1637, in-8°; *De la Sainteté de la monarchie française, des rois chrétiens et des enfants de France*, Paris, 1638, in-8°; *Martyrologium franciscanum*, Paris, 1653, in-8° ; *Martyrologium amplissimum sanctarum et beatarum mulierum*, Paris, 1657, in-f°.

(V. le *Dictionnaire* de Moréri et la *Biographie universelle*.)

DUMONT-D'URVILLE (Jules-Sébastien-César) naquit à Condé-sur-Noireau, le 23 mai 1790, d'un juge civil et criminel de Condé et de Fresne. Il commença ses études au collége de Bayeux et les termina au lycée de Caen, d'où il sortit, en 1808, pour entrer dans la marine, carrière pour laquelle il avait une grande vocation. Après avoir été aspirant de première classe et enseigne de vaisseau, il fut choisi, en 1819, pour seconder le capitaine Gauthier dans le relèvement des côtes de l'archipel grec et de la mer Noire. Parmi les précieux débris de monuments anciens sur lesquels Dumont-d'Urville attira l'attention, il faut surtout mentionner la *Vénus de Milo*, ce chef-d'œuvre de l'antique statuaire, qui fait aujourd'hui l'ornement des galeries du Louvre. Promu au grade de lieutenant de vaisseau, cet habile marin fut appelé, en 1822, à commander en second, sous les ordres du capitaine Duperrey, la corvette la *Coquille*, qui allait entreprendre un voyage scientifique à travers l'océan Atlantique et la mer du Sud. Il se distingua comme botaniste et entomologiste, et il rapporta une riche collection d'insectes et de plantes, qui manquaient à notre muséum d'histoire naturelle. Cette exploration, qui avait duré près de

Digitized by Google

trois ans, était à peine terminée, que Dumont-d'Urville, qui venait d'être nommé capitaine de frégate, montait de nouveau la *Coquille*, à laquelle on avait donné le nom de l'*Astrolabe*, et partait, en 1826, pour aller à la recherche, dans les mers du Sud, du lieu où l'infortuné La Peyrouse avait fait naufrage. Ayant retrouvé, à Vanikoro, des indices certains que La Peyrouse et ses compagnons avaient dû se perdre en cet endroit, il y fit élever un monument commémoratif, et revint en France après trois années d'une navigation pleine de périls.

En 1837, il faisait, avec l'*Astrolabe* et la *Zélée*, un troisième voyage, dans le but d'explorer, en Océanie, les archipels et les côtes de ces contrées encore peu connues. Cette exploration, heureusement accomplie dans l'espace de trente-huit mois, valut à Dumont-d'Urville, lors de son retour en France, le grade de contre-amiral, et mit le sceau à sa réputation comme navigateur célèbre et comme savant naturaliste.

Il commençait à goûter un peu de repos, lorsque, après avoir ainsi fait trois fois le tour du monde et affronté les dangers les plus imminents, il périt, avec sa femme et son fils, dans l'effroyable catastrophe arrivée sur le chemin de fer de la rive gauche de Versailles, le 8 mai 1842.

La relation des trois voyages de circumnavigation de Dumont-d'Urville a été publiée en 34 vol. grand in-8°, 520 planches et 60 cartes hydrographiques. La ville de Condé a élevé, en 1844, une statue en bronze à l'illustre navigateur.

(V. l'*Eloge du contre-amiral Dumont-d'Urville*, par M. Roberge, ouvrage couronné, en 1844, par l'Académie de Caen. Port. dans la coll. de la bibliothèque de Rouen.)

DU MOUCEL (Charles-Henry-Alexandre), seigneur, patron et haut justicier de Quilly, de Cauvi-

Digitized by Google

court, de Quevillon, de Torcy, de Malmain, de Saint-Aubin-le-Cauf et autres lieux, naquit à Rouen, le 4 février 1717. Entré, de bonne heure, dans la magistrature, carrière dans laquelle son père et plusieurs membres de sa famille avaient occupé de hautes fonctions, il devint, en 1745, président à mortier au Parlement de Normandie.

Magistrat plein de zèle et d'intégrité, le président Du Moucel unissait encore à la noblesse et à la dignité du caractère, cette générosité du cœur et cette charité inépuisable qui en firent, jusqu'à la fin de sa carrière, la providence des infortunés.

Il mourut à Rouen, le 1er août 1780.

Ses restes furent portés à Saint-Aubin-le-Cauf, près de Dieppe, où, l'année précédente, il avait lui-même fait transporter, de l'église des Célestins, dans laquelle ils se trouvaient, les cercueils du premier président Claude Groulart et de Barbe Guiffard, sa femme.

(V. les *Annonces de Normandie*, année 1780.)

DUMOUCHEL (Jean-Baptiste), né aux environs de Rouen, vers la moitié du dix-huitième siècle, fut d'abord professeur au collége de la Marche et devint recteur de l'Université de Paris. Après avoir été élu député aux Etats-Généraux, en 1789, il prêta serment, en 1791, à la nouvelle Constitution du clergé, et fut nommé, cette même année, évêque constitutionnel de Nîmes. On a de ce personnage les ouvrages suivants: *Eléments de Grammaire française*, Paris, 1805, in-12; *Narrationes excerptæ ex latinis scriptoribus, servato temporum ordine, dispositæ*, 1826 et 1842, dix éditions. Cet ouvrage a été adopté par le conseil de l'Université de France.

Dumouchel termina sa carrière à Paris, le 7 décembre 1820.

(V. la *Biographie de Rabbe*, la *France littéraire* de J. M. Quérard, et le *Moniteur* de 1791.)

Digitized by Google

DU MOULIN (Gabriel), né à Bernay, vers le commencement du dix-septième siècle, embrassa l'état ecclésiastique et fut pourvu de la cure de Maneval, dans le diocèse de Lisieux. Homme érudit et laborieux, il s'occupa à recueillir de nombreux documents relatifs à l'histoire de notre province, et publia les ouvrages dont voici les titres : *Histoire générale de Normandie, contenant les choses mémorables advenues depuis les premières courses des Normands payens, tant en France qu'aux autres pays ; de ceux qui s'emparèrent du pays de Neustrie sous Charles-le-Simple, avec l'histoire de leurs ducs, leur généalogie et leurs conquêtes tant en France qu'en Italie, jusqu'à la réunion de la Normandie à la couronne de France ;* Rouen, Jean Osmont, 1631, in-f°; les *Conquêtes et les Trophées des Normands-Français au royaume de Naples et de Sicile, aux duchés de Calabre, d'Antioche, de Galilée et autres principautés d'Italie et d'Orient ;* Rouen, David Du Petit-Val, 1658, in-f°.

Du Moulin mourut vers 1660.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et la *Biographie universelle.*)

DUMOULINET (Claude), plus connu, parmi les savants, sous le nom de l'abbé des Thuileries, naquit en 1661, à Essay, diocèse de Séez. Il fit une partie de ses études à Valognes, et fut à Paris, en 1678, pour y recommencer sa philosophie, faire sa théologie et se livrer à l'étude des mathématiques et à celle des langues.

Dès qu'il posséda parfaitement le grec et l'hébreu, il mit à profit ces précieuses connaissances, fit des recherches dans les chartriers des maisons religieuses et recueillit de nombreux documents, dont il tira bon parti pour la composition de plusieurs ouvrages historiques. Lorsque le chancelier d'Aguesseau voulut faire travailler à l'histoire de France, Dumoulinet fut

Digitized by Google

l'un des savants qu'il consulta, et notre compatriote lui adressa à ce sujet un excellent mémoire, publié par le P. Le Long.

Les ouvrages de cet érudit sont très-nombreux et se composent, pour la plupart, de mémoires et de dissertations, dont une grande partie a été insérée dans le *Mercure de France* et dans les *Mémoires de Trévoux;* nous citerons parmi les plus importants: *Dissertations sur la mouvance de Bretagne, par rapport au droit que les ducs de Normandie prétendaient et sur quelques autres sujets historiques; Introduction historique et géographique sur le Dictionnaire universel de la France ancienne et moderne*, Paris, 1726; *Objection contre l'Essai historique sur l'Antiquité du comté d'Eu*, dans laquelle est refutée l'étymologie du nom de cette ville, par M. Capperon, insérée dans les *Memoires de Trévoux*, septembre, 1716; *Défense de l'étymologie que feu M. Huet, évêque, a donnée du nom de la ville d'Eu (Mercure de France*, juin 1722*); Description du Mont-Saint-Michel (Mercure de France*, 1727*).*

Dumolinet mourut à Paris, le 15 mai 1728, et fut inhumé à Saint-Etienne-du-Mont.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et *Mémoires sur la ville d'Alençon,* par Odolant Denos, t. 2.)

DUPARC (Raoul) naquit à Rouen, vers le commencement du seizième siècle. Bien que ce personnage soit qualifié d'historien par quelques biographes, nous ne connaissons de lui qu'un ouvrage intitulé: *Description des obsèques et pompes funèbres du Roi Henry II*, imprimé à Paris, chez Pierre Richard, en 1559.

(V. La *Bibliothèque française* de La Croix Du Maine, t. 2, et l'*Histoire de Normandie,* par Masseville, t. 6.)

Digitized by Google

DUPARC (Constantin-Frédéric-Thimoléon, comte) naquit, le 13 décembre 1759, au château du Mesnil-Aurival, près de Cherbourg, d'une noble et ancienne famille originaire de Bretagne. Destiné à la carrière militaire, il n'avait pas encore dix-sept ans lorsqu'il entra, comme sous-lieutenant, dans un régiment d'infanterie, et, en 1788, devint le gendre du marquis de Caillebot-la-Salle, lieutenant-général et commandant en chef en Alsace. Resté fidèle à la royauté, le comte Du Parc fit la campagne de 1792 dans l'armée des princes, et se réfugia, lors du licenciement de cette armée, à Constance, en Souabe, et, plus tard, dans la Franconie.

En 1801, il rentra en France avec sa famille, et vécut dans la retraite jusqu'en 1814, époque où le Roi le nomma colonel.

Elu député par le département de la Manche, et réélu de 1823 à 1827, il siégea à la droite et se montra constamment l'un des zélés défenseurs du trône et de l'autel. Il fut, à l'époque du sacre de Charles X, nommé maréchal-de-camp honoraire, et mourut le 16 mai 1833. Le comte Du Parc, qui aimait beaucoup la littérature et la poésie, s'était aussi occupé de recherches historiques sur la Normandie et la Bretagne. Il a publié un grand nombre d'opuscules où sont consignées ses opinions sur les questions discutées à la chambre pendant l'exercice de son mandat.

(V. l'*Annuaire du département de la Manche*, année 1835.)

DU PATY (Charles-Herembert), né, en 1604, à Argentan, s'occupa constamment, pendant sa longue carrière, de l'histoire de son pays et d'études sur le droit.

Il a laissé à l'état de manuscrits les ouvrages suivants : *Description de la ville d'Argentan*, *avec des*

anecdotes historiques ; Traité de jurisprudence, suivi de poésies sur les fastes de la même ville ; *Singularités de Normandie avec la description curieuse des plus belles villes de cette province*, 1647.

Du Paty mourut en 1695.

(V. l'*Histoire des Antiquités d'Argentan*, par Chrétien de Joué du Plain.)

DU PERCHE (Nicolas), né à Alençon, au commencement du dix-septième siècle, exerçait dans cette ville la profession d'avocat. Aimant à cultiver la littérature, surtout celle du théâtre comique, il composa deux comédies dont voici les titres : *L'Ambassadeur d'Afrique ; Les Intrigues de la Vieille-Tour de Rouen*, Paris, Cardin-Besongne, 1640, in-12.

(V. les *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, et *Recherches sur les théâtres de France*, par de Beauchamps, t. 2.)

DU PERRON (Jacques-Davy), célèbre cardinal, naquit, le 15 novembre 1556, non pas à Berne, en Suisse, comme l'ont écrit plusieurs biographes, mais à Saint-Lô, en Normandie, ainsi que cela se trouve consigné dans une histoire manuscrite de cette ville, composée par l'abbé Toussaint Boisville. Il eut pour père Julien Davy, savant médecin et ministre protestant, qui, plus tard, fut obligé de se réfugier à Genève. Après avoir reçu de ce dernier les premières notions de la langue latine et des mathématiques, le jeune Du Perron étudia et apprit, sans maître, le grec, l'hébreu et ce qu'on nommait alors la philosophie, puis il vint à Paris, où ses talents le firent bientôt connaître du poète Philippe Desportes, qui le produisit à la Cour. Ayant abjuré le Calvinisme, dans lequel il avait été élevé, Du Perron, nommé lecteur de Henry III, embrassa l'état ecclésiastique, fut pourvu de plusieurs bénéfices, et devint évêque

Digitized by Google

d'Evreux, en 1593. Il employa dès lors tout son ascendant à déterminer Henri IV à entrer dans la communion romaine, et, après la conversion de ce prince, il fut choisi avec le cardinal d'Ossat pour aller solliciter à Rome la levée de l'interdit lancé sur le royaume de France avant l'abjuration du Roi. De retour de cette mission, dans laquelle on prétend que le pape lui fit subir, ainsi qu'à son collègue, une grande humiliation, ce prélat soutint, dans plusieurs conférences, des controverses en matière religieuse, contre Duplessis Mornay et d'Aubigné, et sortit triomphant de cette lutte qui le rendit redoutable aux Calvinistes. Du Perron devint cardinal en 1603, archevêque de Sens en 1605, et grand-aumônier de France en 1606.

Il mourut, à Paris, le 5 septembre 1618.

Cet éminent personnage, qui fut un fougueux controversiste, un habile courtisan, un grand orateur et un poète distingué, mais dont l'ambition l'emporta toujours sur les convictions, a composé et publié de nombreux ouvrages; ils ont été recueillis en 3 vol. in-f°., Paris, 1622.

(V. la *Biographie universelle*, les *Normands illustres*, publiés par L. H. Baratte, etc. Port. dans la coll. de la Bibl. de Rouen.)

DU PERRON (Pierre Le Hayer), né à Alençon, en 1603, succéda à son père dans la charge de procureur du Roi au présidial de cette ville, et cultiva la poésie avec beaucoup plus de zèle que de talent. Ce magistrat-littérateur a composé: *Les Heureuses Aventures*, tragi-comédie en cinq actes et en vers, Paris, 1633, in-8°; *Les Palmes de Louis-le-Juste*, poème historique où sont contenues les immortelles actions de Louis XIII, Paris, 1635, in-4°; *Poésies morales et chrétiennes*, Paris, 1660, in-4°.

Le Hayer du Perron composa encore, à l'âge de soixante-quinze ans, un poème adressé *A toutes les*

Digitized by Google

filles consacrées à Dieu dans la sainte religion. On a aussi de lui quelques traductions, dont la plus importante est l'*Histoire de l'Empereur Charles-le-Quint* de Jean-Antoine de Vera Figueroa, Paris, 1662, in-4° ; Bruxelles, 1667, in-12.

Ce poète avait reçu de Richelieu, en récompense de son poème à la louange de Louis XIII, des lettres de noblesse, le cordon de Saint-Michel et le brevet de conseiller d'Etat.

Il termina sa carrière vers 1679, et fut inhumé à l'*Ave-Maria* d'Alençon.

(V. *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos.)

DU PETIT-VAL (David), né à Rouen, était fils de Raphaël du Petit-Val, qui exerçait, dans cette ville, la profession d'imprimeur, dans la seconde moitié du seizième siècle et au commencement du dix-septième. David suivit avec distinction la carrière de son père, et cultiva la poésie avec tant de succès que, de 1622 à 1633, il fut couronné neuf fois par l'Académie des Palinods.

(V. la *Notice historique sur les Palinods de Rouen*, par M. A. G. Ballin.)

DUPONT (Charles), né à Fleuré, près d'Argentan, en 1681, fit ses premières études chez les Jésuites d'Alençon, entra ensuite dans la congrégation des Bénédictins de Saint-Maur, et fut étudier la philosophie et la théologie dans l'abbaye de Saint-Martin de Séez.

Après avoir enseigné les humanités au collége de Saint-Germer et à l'abbaye de Tyron, il fut envoyé professer la rhétorique dans l'abbaye de Saint-Evroult, la philosophie dans celle de Fécamp et la théologie à Saint-Germain-d'Auxerre. Mal vu en haut lieu à cause de son opposition à la *Bulle Unigenitus*,

Digitized by Google

il fut exilé chez les Cordeliers des Sables-d'Olonnes, transféré plus tard à l'abbaye du Mont-Saint-Michel, puis enfin à celle de Lessay, au diocèse de Coutances, où il mourut saintement, le 3 août 1735.

Dom Dupont a laissé plusieurs ouvrages manuscrits relatifs aux affaires de l'Eglise. On trouve un abrégé de sa vie dans l'ouvrage intitulé : *Les Appellans célèbres*, Paris, 1753, in-12.

(V. l'*Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur.*)

DUPONT (Louis), né à Montfiquet (Calvados), dut son éducation artistique à la générosité de M. de Luynes. Il étudia la peinture et fit quelques compositions qui promettaient en lui un sujet distingué dans cet art, lorsque la mort l'enleva prématurément, à Rouen, le 15 septembre 1775. On a conservé son épitaphe, dont voici les deux derniers vers :

Il naquit pour l'honneur des arts,
Il vécut trop peu pour leur gloire.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet, et les *Notices sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

DUPONT DE L'EURE (Jacques-Charles), né, le 27 février 1767, au Neubourg (Eure), fut reçu, en 1789, avocat au Parlement de Normandie. Nommé, en 1793, administrateur du district de Louviers, il devint, en 1799, après avoir rempli différentes fonctions dans l'ordre judiciaire, conseiller au tribunal d'appel de Rouen et, la même année, président du tribunal criminel d'Evreux ; il fut rappelé à Rouen, en 1811, et nommé président de la Cour impériale. En 1818, sous le ministère de M. le baron Pasquier, Dupont de l'Eure, qui comptait alors vingt-sept ans de services administratifs, judiciaires et législatifs, fut, ce qui

Digitized by Google

semblera toujours un acte arbitraire et inqualifiable, destitué de ses fonctions de magistrat.

Cet honorable citoyen, qui avait siégé au conseil des Cinq-Cents, fit constamment partie de toutes les assemblées législatives qui se succédèrent jusqu'en 1849. Après la Révolution de 1830, au commencement du règne de Louis-Philippe, il devint ministre de la justice, donna bientôt sa démission, et reprit sa place à la Chambre, sur les bancs de l'opposition.

En 1848, il devint l'un des membres du Gouvernement provisoire, qu'il présida, puis fut élu, par le suffrage universel, représentant du peuple à l'Assemblée constituante.

Dupont de l'Eure, qui sera toujours cité comme un modèle de vertus civiques, de probité politique, d'indépendance et de désintéressement, ne fut point, en 1849, sous le Gouvernement de la République, élu à l'Assemblée législative. Le vénérable vieillard, après plus de cinquante ans de services rendus à son pays, rentra dans la vie privée, et termina, à Rouge-Perriers, près du lieu où il avait pris naissance, une carrière des mieux remplies, le 2 mars 1855, dans sa quatre-vingt-neuvième année.

Il a été inhumé, ainsi qu'il en avait exprimé le désir, dans l'humble cimetière du Neubourg, où une pierre tumulaire, avec une simple inscription, rappelle seule que, là, reposent les restes mortels du magistrat, du tribun, du ministre, du grand citoyen.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, la *Biographie des Hommes du jour*, t. 1, les tables du *Moniteur*, et une Notice nécrologique, par M. Visinet, *Journal de Rouen* du 4 mars 1855. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DUPONT (Louis-Antoine-Alexandre), né à Valognes, le 10 janvier 1792, devint successivement professeur de mathématiques et de rhéthorique au col-

Digitized by Google

lége de sa ville natale. Appelé, en 1825, à professer la troisième au collége de Caen, il obtint au concours, l'année suivante, le titre d'agrégé pour les classes supérieures des lettres, fut nommé, peu de temps après, à la chaire de rhétorique, et mourut le 3 mai 1827. On a de ce professeur une thèse remarquable intitulée : *Examen des théories de l'art oratoire chez les anciens et les modernes*, in-8°.

(V., dans l'*Annuaire de la Manche* de 1829, une Notice biographique, par M. G. Duplessis, recteur de l'Académie de Lyon.)

DUPONT (Léonard Puech), né à Bayeux, en 1795, de parents peu aisés, montra, dès sa plus tendre jeunesse, un goût décidé pour l'histoire naturelle et pour l'anatomie. En 1815, il fit, avec M. Ritchie, agent du gouvernement anglais, un voyage de découvertes, explora l'intérieur de l'Afrique, et fut favorablement accueilli par le pacha d'Égypte. De retour en France, Dupont forma une collection de plus de cent espèces inconnues d'oiseaux, de reptiles et d'insectes, puis il s'occupa de modeler en cire des figures anatomiques, dont la plupart furent achetées pour des cabinets étrangers. Atteint depuis longtemps d'une maladie qui ne lui laissait aucun espoir de salut, ce naturaliste eut la singulière idée d'en représenter tous les symptômes dans ses moulages anatomiques : « J'assiste ainsi, disait-il, à l'autopsie de mon cadavre. »

Il termina sa carrière en 1828. Dupont, que l'Athénée de Paris comptait parmi ses membres, s'était aussi occupé de sculpture. On a de lui les bustes de La Place et de Linnée, qui font partie du Musée impérial.

(V. le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DUPUIS (Guillaume), né à Rouen, dans la seconde moitié du quinzième siècle, était chanoine régulier

Digitized by Google

de l'ordre des Augustins, et devint vicaire-général du diocèse de Rouen. Connu en cour de Rome pour son savoir et pour sa piété, cet ecclésiastique éminent fut, en 1524, nommé, par le chef de l'Eglise, évêque de Thessalonique.

(V. les *Mémoires biographiques*, par Guilbert.)

DUPUIS (Philippe-Denis), né à Rouen, dans la première moitié du dix-huitième siècle, embrassa l'état ecclésiastique, et fut nommé curé de Salmonville-la-Sauvage. Plein de sollicitude pour les malheureux, dont il était le médecin spirituel, il rechercha tous les moyens de les soulager dans les infirmités du corps, ce qui lui fit proposer d'ouvrir une souscription ayant pour objet de publier les recettes des remèdes particuliers propres à guérir les indigents.

Utilisant les loisirs que lui laissait l'exercice de son pieux ministère, il écrivit, sous forme de lettres, des Notices et des Dissertations sur différentes matières, et les fit insérer dans le *Journal d'Annonces de la Normandie*. Voici les titres des articles que l'abbé Dupuis a publiés dans ce journal, de 1786 à 1789 : *Notice sur le Monument des cinq Croix qui existaient à Saint-Germain-sur-Cailly; Recette contre l'ennui; Recette contre la rage; Dissertation sur la carie du blé; Observations sur les pommes de terre blanches; Observations sur la salamandre.* On a aussi, de cet honorable ecclésiastique, l'*Eloge de Renée-Rosalie Brunet de Fontenaille, abbesse de l'abbaye royale de Bondeville.*

Il termina sa carrière au commencement de la Révolution.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier.)

DUPUTEL (Pierre), que nous croyons être de Rouen ou des environs, naquit en 1775. Aimant à s'occuper de littérature, de recherches historiques

Digitized by Google

et bibliographiques, il fut reçu, en 1809, membre de l'Académie des sciences, belles-lettres et arts de Rouen, dont il partagea les travaux, pendant plus de trente ans, avec une persévérante assiduité. Outre les rapports, dissertations et poésies lus à l'Académie par M. Duputel, on a encore du même auteur les ouvrages suivants : *Bagatelles poétiques, ou Recueil de fables nouvelles*, Paris, 1801, et Rouen, Duval, 1816, in-8°; *Eléments de prononciation de la langue française*, Rouen, Racine, 1803, in-12; *Geneviève de Brabant*, poème en prose, Rouen, Duval, 1805, in-8°, fig., *Notice biographique sur l'abbé Baston*, F. Baudry, 1826, in-12; *Fanny et Varicourt*, roman; l'*Etna, ou la destruction de Catane*, poème inédit. M. Duputel, qui était un grand amateur d'autographes, en avait recueilli une précieuse collection qu'il a généreusement léguée à la Bibliothèque publique de Rouen. Cet académicien a terminé sa carrière à Saint-Ouen-de-Thouberville, le 30 avril 1851.

DUQUESNE (Abraham), père du célèbre Duquesne, naquit dans la seconde moitié du seizième siècle, à Blangy, dans le comté d'Eu, de parents qui professaient le calvinisme. Etant allé, dès sa jeunesse, habiter la ville de Dieppe, il se livra à l'étude de l'hydrographie, et devint bientôt bon pilote, ce qui le fit rechercher des riches armateurs. Il se trouvait en Suède, lorsque la reine Christine, informée de sa capacité, lui confia le commandement de quatre vaisseaux qu'elle envoyait à Louis XIII. Ce fut alors que Richelieu, se reprochant d'avoir laissé dans l'oubli un marin aussi distingué, attacha Duquesne au service de la France, avec le grade de capitaine de vaisseau. Chaque année de la vie de cet homme de mer fut dès-lors marquée par des actions d'éclat; il se signala surtout contre les Espagnols, au combat de Guétaria, où il fit un feu si soutenu et

Digitized by Google

des manœuvres si habiles, qu'il s'empara d'un galion et brûla ceux qu'il ne put faire amener. Choisi pour escorter un convoi qui portait des secours à la Suède, il fut, lors de son retour, assailli par des vaisseaux espagnols qui couvraient la mer, puis attaqué par une flotte nombreuse. Il soutint, en cette rencontre, l'honneur du pavillon français, avec sa bravoure accoutumée, et il était sur le point de fixer la victoire, lorsqu'il reçut une blessure mortelle. Pris par l'ennemi, il fut conduit à Dunkerque, où il termina sa carrière, en 1635.

(V. l'*Histoire de la Marine française*, par Turpin.)

DUQUESNE (Abraham), l'un des plus grands hommes de mer que la France ait produits, naquit à Dieppe, en 1610. Il eut pour modèle et pour maître, dans la carrière où il devait s'illustrer, son père, le brave marin, dont il vient d'être parlé, et sous lequel il commença à naviguer et à faire ses premières armes. Bientôt connu par ses talents et par son courage, il fut choisi, en 1639, pour commander un des vaisseaux de la flotte qui battit les Espagnols et les chassa de Lerins. Duquesne était encore occupé de cette glorieuse expédition, lorsqu'il apprit la mort de son père, tué par ces derniers. Il jura dès lors une haine implacable aux Espagnols, et l'occasion d'en tirer vengeance se présenta pour notre brave compatriote, d'abord dans plusieurs rencontres, puis lors de l'expédition de la Corogne, en 1639, et devant Tarragonne, en 1641. La Suède, en guerre avec le Danemark, ayant demandé des secours à la France, Duquesne prit du service chez cette nation, et fut nommé, par la reine Christine, vice-amiral de la flotte suédoise, avec laquelle il attaqua et mit en fuite la flotte danoise, devant Gothembourg.

Christian IV, roi de Danemark, étant venu en personne livrer la bataille, l'action fut terrible et dura

Digitized by Google

deux jours; Duquesne s'empara du vaisseau-amiral et fut sur le point de prendre le Roi lui-même. En 1650, lorsque les Espagnols, profitant des troubles de la France, recommencèrent la guerre, l'intrépide Dieppois, de retour dans sa patrie, arma une escadre, à ses frais, et força l'ennemi à quitter l'embouchure de la Gironde. Nommé lieutenant-général des armées du Roi, il eut le commandement de l'escadre destinée à agir contre Naples, et remporta, le 22 avril 1676, une grande victoire sur les flottes combinées d'Espagne et de Hollande, commandées par le célèbre Ruyter, qui, lui-même, fut blessé mortellement dans ce combat.

En 1682 et 1683, Duquesne fut bombarder Alger et ensuite Gênes, puis se retira dans sa famille, à Paris, où il termina sa carrière, le 2 février 1688. Cet illustre marin avait reçu de Louis XIV, en récompense de ses services, la terre du Bouchet, érigée en marquisat, et il aurait, sans nul doute, obtenu le bâton de maréchal, s'il eût consenti à renoncer à sa religion, mais il se contenta de savoir qu'il méritait cette distinction et garda sa croyance.

La statue en bronze de Duquesne, œuvre de Dantan aîné, donnée à la ville de Dieppe par le Roi Louis-Philippe, a été inaugurée dans cette cité, le 22 septembre 1844.

Abraham Duquesne eut deux fils qui se signalèrent aussi dans la marine; l'aîné, réfugié, lors de la révocation de l'édit de Nantes, à Aubonne, dans le canton de Berne, y fit transporter le cœur de son père, auquel il érigea un tombeau.

(V. la *Biographie universelle*, etc. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DURAND, né dans le onzième siècle, au Neubourg, diocèse d'Evreux, entra fort jeune chez les religieux du Mont-Sainte-Catherine, près de Rouen, où il fut

Digitized by Google

instruit dans la pratique de toutes les vertus. Appelé à Saint-Wandrille par Gérard, son oncle, qui dirigeait cette abbaye, il y passa quelques années et, en 1059, Guillaume-le-Bâtard lui confia, dans le diocèse de Bayeux, le gouvernement du monastère de Saint-Martin-de-Troarn, dont il devint le premier abbé.

Ce personnage avait la réputation d'être l'une des plus brillantes lumières de l'ordre monastique en Normandie, et Guillaume, devenu roi d'Angleterre, l'appela souvent près de lui pour jouir de ses entretiens et profiter de ses conseils.

Durand assista aux obsèques de ce prince en 1087, et mourut le 11 février 1088 ou 1089. Il fut inhumé dans l'église de son abbaye.

On a de lui un traité dogmatique contre Bérenger et ses sectateurs ; il a pour titre : *Liber de corpore et sanguine Christi ;* il se trouve inséré à la fin des œuvres de Lanfranc, édition de 1648.

Orderic Vital dit que ce savant religieux composa des hymnes, des antiennes et des répons pour lesquels il fit aussi de très-beaux chants.

(V. l'*Histoire littéraire de la France*, t. 8.)

DURAND, né à Saint-Lô, dans la première moitié du dix-septième siècle, avait un véritable talent pour la poésie et la cultivait avec succès. Ce poète fut, de 1709 à 1743, plusieurs fois lauréat aux Académies des Palinods de Rouen et de Caen. On remarque, parmi les pièces couronnées, une ode latine sur le *Duel* et deux odes françaises, l'une sur la *Grâce* et l'autre sur ces paroles : *Tout n'est que vanité.*

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et une Notice, par M. E. Lambert, *Annuaire de la Manche*, 1852.)

DURAND (Pierre-Jean-Baptiste), seigneur et patron de Missy, de Boni, de Saint-Martin et de Saint-Ger-

Digitized by Google

main-de-Varaville, naquit, en 1692, au château de Missy, près de Caen.

Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il devint évêque d'Avranches, et s'occupa constamment de l'administration de son diocèse. Il fit construire, à ses frais, dans sa ville épiscopale, un vaste séminaire, et fut le premier qui institua, dans la même ville, des bureaux de charité qu'il entretint par d'abondantes aumônes. Ce prélat, qui aimait et encourageait les lettres, fut élu, en 1759, prince de l'Académie des Palinods de Rouen, et donna à cette Académie, pendant tout le temps de sa gestion, des marques de sa munificence.

Il termina sa carrière le 2 avril 1764.

(V. les *Ephémérides normandes*, par G. L. Lange.)

DURAND (François-Jacques), né à Sémalé, près d'Alençon, en 1727, était ministre de l'Eglise réformée. Il devint professeur de statistique et de morale à l'Académie de Lausanne, et termina sa carrière dans cette dernière ville, en avril 1816.

On a de lui les ouvrages dont voici les titres, et qui tous ont été publiés à Lausanne : *Aglé philosophe*, 1755, in-12 ; *Abrégé des sciences et des arts*, 1762, in-12 ; *Sermons pour les Solennités chrétiennes*, 1767, 3 vol. in-8° ; *L'Esprit de Saurin, ouvrage utile à toutes les familles*, 1767, 2 vol. in-12 ; *L'Année évangélique, ou Sermons pour tous les dimanches et fêtes de l'année*, 1780, 7 vol in-8° ; *Supplément*, 2 vol. in-8° ; *Statistique élémentaire, ou Essai sur l'état géographique, physique et politique de la Suisse*, 1796, 4 vol. in-8° ; *Discours patriotique prononcé dans la Cathédrale de Lausanne, le* 26 *juillet* 1798, in-8°.

(V. la *France littéraire*, par J. M. Quérard.)

DURAND (Pierre-Bernard) naquit le 19 février 1814, dans la commune de Montpinçon (Calvados).

Digitized by Google

Après avoir reçu les premiers éléments de l'instruction dans une école de campagne, il se fit élève en pharmacie à Lisieux et obtint bientôt, à force d'énergie et de travail, la place de pharmacien des hospices de Caen, puis une chaire de professeur à l'école secondaire de médecine.

Il fut, en 1848, reçu licencié ès-sciences, puis docteur, par la Faculté de Paris, l'année suivante. M. Durand, qui s'occupait beaucoup de botanique et de physiologie végétale, envoya à l'Académie des sciences plusieurs mémoires sur ces matières, et se vit souvent récompensé de ses travaux par les flatteuses approbations qu'il recevait de cette Académie. Membre correspondant de plusieurs sociétés savantes de la Normandie et de Paris, il fut l'un de leurs associés les plus actifs et leur donna communication de nombreux mémoires et dissertations.

Il faisait aussi, pour un journal de Caen, *L'Ordre et la Liberté*, des articles remarquables sur l'économie politique et domestique, à l'usage des classes pauvres, car, ce qu'il désirait avant tout, c'était l'amélioration du sort de ces mêmes classes, dont il connaissait les besoins matériels et les douleurs morales.

M. Durand termina sa trop courte carrière le 13 juillet 1853.

La nomenclature de ses nombreux écrits se trouve à la suite d'une Notice biographique, par M. J. Travers, dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1854.

DURDENT (Réné-Jean), littérateur d'une grande fécondité, naquit à Rouen, en 1776. Se sentant du goût pour la peinture, il se livra à l'étude de cet art, et parvint à se faire admettre au nombre des élèves du célèbre David, dont il était l'un des fervents admirateurs. Obligé de reconnaître, après avoir fait un voyage à Rome pour se perfectionner, qu'il

Digitized by Google

ne serait jamais qu'un peintre médiocre, il se consacra tout entier aux lettres, et, possédant une instruction des plus variées, il fut à la fois poète, historien, romancier, critique, publiciste et traducteur. Peu stable dans ses opinions, Durdent donna des articles à tous les journaux de Paris, travailla sur tous les sujets et pour tous les libraires, puis fut, de 1810 à 1819, attaché à la rédaction de la *Gazette de France.* En rapport avec des hommes éminents par leur position sociale et par leurs écrits, notre compatriote s'en fit estimer par la bonté de son caractère, et s'en fit plaindre jusque dans les désordres fréquents de sa conduite, désordres qui ne touchaient en rien à l'honneur et dont lui seul fut victime.

Durdent mourut à Paris, le 30 juin 1819, dans un état voisin de la misère, à la suite de l'usage immodéré des liqueurs alcooliques. Indépendamment des articles de polémiques, publiés dans les journaux par ce littérateur infatigable, on a encore de lui un nombre considérable d'ouvrages, en vers et en prose, dont la nomenclature complète se trouve dans le supplément de la *Biographie universelle* et dans la *France Littéraire* de J. M. Quérard.

DUREMORT (Gilles de), né à Rouen, au commencement du quinzième siècle, était docteur en théologie, et devint successivement abbé de Beaupré, de Beaubec, de Fécamp, et conseiller du roi d'Angleterre. Elevé au siége épiscopal de Coutances, en 1440, ce personnage, très-zélé partisan de la domination anglaise, s'acquit une triste célébrité dans le procès de Jeanne d'Arc, en se montrant l'un des juges les plus passionnés de cette héroïne.

Ce prélat, qui s'était peu occupé de son diocèse, mourut subitement, le 29 juillet 1444, dans le prieuré de Saint-Lô de Rouen, où, depuis son avénement à l'épiscopat, il avait presque toujours fait sa résidence.

Digitized by Google

(V. l'*Histoire des évêques de Coutances*, par l'abbé Lecanu, et le *Procès de condamnation et de réhabilitation de Jeanne d'Arc*, par M. Jules Quicherat.)

DU RESNEL (Jean-François Du Bellay), né à Rouen, le 29 juin 1692, fit ses études au collége des Jésuites de cette même ville, et fut ensuite reçu dans la congrégation de l'Oratoire, où sa trop grande application au travail altéra bientôt sa santé. Déjà versé dans la connaissance des langues savantes, il se familiarisa avec la langue anglaise, qui allait lui devenir si utile pour les traductions qu'il devait entreprendre.

Ayant permuté, en 1724, avec un chanoine de Saint-Jacques-l'Hôpital, un canonicat dont il avait été pourvu dans la cathédrale de Boulogne, Du Resnel vint à Paris et s'attacha au duc d'Orléans, fils du régent, dont la protection lui valut l'abbaye de Sept-Fontaines. Il avait commencé par se faire une brillante réputation, dans la chaire, par d'excellents sermons prêchés avec éloquence, mais, forcé, à cause de sa mauvaise santé, de renoncer à cette carrière, il se consacra, entièrement et pour toute sa vie, à la culture des lettres. Les œuvres qui placent l'abbé Du Resnel au rang des poètes se composent de deux traductions, en vers français : l'*Essai sur l'homme* et l'*Essai sur la critique*, de Pope, traductions écrites dans un style plein d'élégance et de concision. Devenu collaborateur au *Journal des Savants* et membre de l'Académie des Inscriptions, ce savant littérateur fut reçu membre de l'Académie française, en 1742, et fournit au nouveau *Dictionnaire* de cette Académie plusieurs articles sur la botanique, science qu'il connaissait à fond. La variété et la profondeur des connaissances de l'abbé Du Resnel, jointes à l'aménité de son caractère, l'avaient mis en relation avec la plupart des célébrités de son époque, notamment avec

Digitized by Google

Fontenelle et Voltaire, et c'est, entouré de l'estime de tous, qu'il termina sa carrière, le 25 février 1761.

L'abbé Du Resnel était membre de l'Académie de Rouen, qui venait d'être fondée, et qu'il ne manquait jamais de visiter lors du voyage qu'il faisait, chaque année, dans sa ville natale. Son éloge y fut prononcé par M. Du Boullay. Un autre éloge du même personnage se trouve dans le 31e vol. des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

(V. une Notice biographique dans les *Normands illustres*, publiés par M. L.-H. Baratte. Port. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

DURIES (Pierre), trouvère normand du treizième siècle, avait de l'imagination et du génie. Il a composé trois romans, en forme de poèmes, sur la chevalerie, ce sont: *Anseïs de Carthage*, l'un des paladins de Charlemagne; *Beuve de Hanstone et s'amie Josiane, fille du roi d'Arménie*, poème de 18,515 vers; *Judas Machabée*, roman commencé par Gauthier de Belleperche. Ces poèmes, dont la longueur se trouve rachetée par une foule de détails intéressants, eurent une grande vogue et ont été traduits en anglais et en italien.

(V. *Essai historique sur les Bardes et les Trouvères normands et anglo-normands*, par l'abbé de La Rue, t. 3.)

DUROY (Jean-Michel), né à Bernay, était, avant la Révolution, homme de loi dans la même ville. Il fut, après 1789, nommé juge au tribunal du district, élu député suppléant à l'Assemblée législative, et ensuite membre de la Convention.

Poussant l'amour de l'égalité jusqu'au fanatisme, Duroy siégea parmi les plus ardents révolutionnaires, vota la mort du Roi, sans appel ni sursis, et concourut à la journée du 31 mai, où fut renversé le parti de

Digitized by Google

la Gironde. Il poursuivit avec acharnement les députés proscrits, et surtout Buzot, qui, comme lui, était représentant du département de l'Eure, prit une part active aux insurrections du 12 germinal et du 1er prairial an III, puis fut désigné pour faire partie du Comité de salut public. Arrêté, avec plusieurs de ses collègues, il fut, après une détention de près d'un mois au fort du Taureau, dans le Finistère, ramené à Paris et livré, avec ses coaccusés, à une commission militaire qui le condamna à mort, le 26 prairial an IV. Duroy, qui s'était défendu avec beaucoup d'énergie, se frappa d'un poignard au moment où l'on prononçait son arrêt, mais ne put réussir à se donner la mort. Conduit à l'échafaud, le même jour, il montra jusqu'à l'instant fatal, et malgré la douleur que lui causaient ses blessures, un courage stoïque que ses ennemis politiques eux-mêmes ne purent s'empêcher d'admirer.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, le *Supplément de la Biographie universelle*, etc.)

DURUFLÉ (Louis-Robert-Parfait) naquit à Elbeuf, le 28 avril 1742, d'un manufacturier de cette ville. Il se fit recevoir avocat, et il était sur le point de faire partie du barreau de Paris, lorsqu'il s'attacha à la maison de Monsieur, frère du Roi. Déjà connu par son goût pour la poésie, qu'il cultivait avec un véritable talent, puis encouragé par les prix qu'il avait remportés à l'Académie de Marseille et à celle des Palinods de Rouen, ce poète concourut aussi à l'Académie française, en 1773, et fut vaincu par La Harpe.

La pièce de Duruflé, qui avait pour titre : *Epître à un Ami malheureux*, obtint les suffrages de Fréron, qui en fit l'éloge dans son journal l'*Année littéraire*, et la trouva même supérieure à celle de La Harpe, dont le sujet était *la Navigation*.

Les pièces de poésie composées par Duruflé sont :

Digitized by Google

Servilie à Brutus après la mort de César, héroïde qui a remporté le prix à l'Académie de Marseille, Paris, 1767, in-8°; *Le Triomphe de l'Eglise sur l'Hérésie*, 1769, ode couronnée par l'Académie des Palinods de Rouen; *La Naissance du Messie*, 1772; *Epître à un Ami malheureux*, 1773, in-8°; *Le Siége de Marseille par le connétable de Bourbon*, 1774, in-8°; *Sentiments d'un Cœur pénitent*, pièce couronnée aux Palinods, 1776, in-8°. Duruflé avait travaillé au *Journal encyclopédique*, depuis 1769 jusqu'en 1793.

Il termina sa carrière au Petit-Quevilly, près de Rouen, le 26 janvier 1793.

(V. les *Mémoires biographiques* de Guilbert, et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DUTACQ (Armand), né à Pacy (Eure), remplit d'abord, après avoir fait ses études, l'emploi de clerc d'avoué à Evreux. Doué d'une activité merveilleuse et d'une rare intelligence, il fut à Paris tenter la fortune, se créa bientôt de nombreuses relations, et débuta dans la presse industrielle en fondant, avec MM. Ledru-Rollin et L'Herminier, le *Droit*, journal des tribunaux, et créa, plus tard, le *Siécle*. En 1851, M. Dutacq eut l'administration du *Constitutionnel* et du *Pays*, que lui confia M. Mirès, et fut nommé, la même année, chevalier de la Légion-d'Honneur.

Il venait de jeter les bases d'une importante entreprise de librairie générale, lorsqu'il succomba à une attaque d'apoplexie, le 11 juillet 1856.

M. Dutacq avait été intimement lié avec le célèbre romancier Balzac, dont il fut nommé l'exécuteur testamentaire.

DU TERTRE (Rodolphe), né à Alençon, le 18 avril 1677, entra chez les Jésuites, où il se livra à l'étude des sciences abstraites. Il publia, en 1715, la réfuta-

Digitized by Google

tion du nouveau système de mathématiques proposé par le P. Malbranche. On lui attribue encore les *Entretiens sur la Religion.* Le P. Du Tertre mourut vers 1762.

(V. *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant Desnos, et *Les Siècles littéraires* de Dessessarts.)

DUTRÉSOR (Jean-François-Gaspard), né à Osmanville (Calvados), vers la moitié du dix-huitième siècle, s'est fait connaître dans les lettres par la composition de plusieurs pièces de vers. Ce poète a aussi donné une comédie intitulée : *L'Astucieuse Pythonisse, ou la Fourbe magicienne*, pièce aujourd'hui d'une grande rareté.

Dutrésor mourut à Bayeux, le 17 mars 1817.

(V. l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

DUTRONE DE LA COUTURE (Jacques-François), né à Lisieux, vers 1749, exerçait à Paris la profession de médecin. Lors de la Révolution, il embrassa, avec chaleur, le parti des sections à l'époque où elles prirent les armes contre la Convention, puis, convaincu d'avoir fait distribuer une circulaire dans les campagnes du département de la Seine, afin d'en exciter les habitants à se joindre aux conjurés, qui préparaient la dissolution de la représentation nationale, il fut condamné à mort par contumace. Dutrone, revenu à Paris, après le règne de la Terreur, reprit paisiblement l'exercice de sa profession, et publia les ouvrages suivants : *Précis sur la canne et sur les moyens d'en extraire le sel essentiel, suivi de plusieurs Mémoires sur le sucre, sur le vin de canne, sur l'indigo et sur l'état actuel de Saint-Domingue*, 1790, 2 vol. in-8° ; *Vues générales sur l'importance des Colonies, sur le caractère du peuple qui les cultive, et sur les moyens de faire la constitution qui leur convient*,

Digitized by Google

1790, in-8°; *Inviolabilité, principe et fin de la société et du commerce de l'homme*, etc., Paris, 1800, in-8°; *Lettre à M. Grégoire sur son ouvrage intitulé De la Constitution*, etc, 1814, in-8°.

Dutrone termina sa carrière le 13 juillet 1814.

(V. la *Biographie universelle* et la *Biographie nouvelle des Contemporains.*)

DUVAL (Robert), né à Rouen, ou à Rugles, vers la fin du quinzième siècle, était chanoine de Chartres et se livrait à l'étude de l'histoire naturelle, science dans laquelle il devint très-savant. On a de lui un *Abrégé de Pline*, dédié à René, évêque de Chartres, 1 vol., 1520 et 1600, in-4°, et un autre ouvrage, ayant pour titre : *De Veritate et antiquitate artis chimicæ*, Paris, 1561, ouvrage qui fut longtemps en grande estime parmi les alchimistes.

Il a aussi composé quelques ouvrages ascétiques, parmi lesquels un *Traité des dispositions pour mourir saintement*, 1567. Robert Duval mourut à Rugles, en 1567.

(V. la *Biographie universelle.*)

DUVAL (Etienne), seigneur de Mondrainville, naquit, vers l'année 1507, à Caen, ou à Mondrainville, village de la Basse-Normandie. Riche et célèbre commerçant établi à Caen, il trafiquait avec l'Afrique et le Nouveau-Monde et tirait annuellement des États barbaresques des quantités considérables de blés qu'il vendait généreusement à ses concitoyens au-dessous du prix courant. Lors du siége de Metz, par Charles-Quint, en 1552, Duval fit passer des vivres à l'armée française, et mit une partie de sa fortune à la disposition de Henri II.

Cet excellent citoyen reçut du Roi, en récompense de ses libéralités, des lettres de noblesse et l'emploi de receveur-général des Etats de Normandie. Aimant également à étendre sa générosité sur les arts et sur les lettres, il rétablit à Caen, en 1558, l'Académie des Palinods, en fondant un prix annuel à décerner

Digitized by Google

au meilleur poëme ayant pour sujet *L'Immaculée Conception*. Il termina sa carrière le 19 janvier 1578.

On lit dans son épitaphe, composée par Jean Vauquelin de la Fresnaye, que l'envie ne lui pardonna ni ses richesses, ni son élévation.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et les *Notices biographiques sur les Hommes célèbres du Calvados*, par F. Boisard.)

DUVAL (Pierre), poète normand du seizième siècle, ne nous est connu que par la publication d'un petit recueil de poésies dans lequel, avec les siennes, se trouvent des pièces de divers auteurs. Ce recueil a pour titre : *Le Puy du souverain amour, tenu par la déesse Pallas, avec l'ordre du nuptial banquet faict à l'honneur d'ung des siens enfants et mis en ordre par celuy qui porte en son nom tourné le vrai Perdu ou le vrai Prélude* (anagramme du nom et du prénom de notre poète), Rouen, Jehan Petit, 1543, in-8°. Ce livret, d'une grande rareté, et peut-être même introuvable aujourd'hui, a été acquis, depuis peu de temps, par la bibliothèque de Rouen.

D'après la *Bibliothèque poétique* de M. Viollet-le-Duc, ce personnage ne serait autre que Pierre Duval, poète du seizième siècle, né à Paris, et qui fut évêque de Séez; Guillaume Colletet et la *Biographie universelle* sont d'une opinion contraire, et c'est celle que nous avons cru devoir adopter.

DUVAL (Jacques), écuyer, seigneur d'Ectomare et de Houvel, né à Evreux, dans la seconde moitié du seizième siècle, a joui, dans son temps, d'une grande réputation comme médecin ; il vint exercer cette profession à Rouen. Il a laissé les ouvrages suivants : *Hydrothérapeutique des fontaines médicinales découvertes aux environs de Rouen*, Rouen, 1603, in-8° ; *Méthode nouvelle de guérir les catarrhes et toutes les maladies qui en dépendent*, Rouen, Geuffroy, 1611, in-8°; *Des Hermaphrodits, accouchements des femmes et traitement qui est requis pour les releveren santé*

Digitized by Google

et bien élever leurs enfants, où sont expliquez la figure des laboureur et verger du genre humain, signes de pucelage, défloration, conception, et la belle industrie dont use Nature dans la promotion du concept et plante prolifique, Rouen, Geuffroy, 1612, in-8°, ouvrage curieux et encore très-recherché ; *Réponse au discours fait par le sieur Riolan, contre l'histoire de l'Hermaphrodit de Rouen ;* Rouen, 1615, in-8°. Jacques Duval mourut vers 1616.

(V. la *Biographie universelle*, etc.)

DUVAL (Jean), né à Alençon, au commencement du dix-septième siècle, fut reçu bachelier à la Faculté de théologie de Paris, et devint chapelain du collége de Séez, dans la même ville. Il montra quelque talent pour la prédication et se fit connaître, comme écrivain, par plusieurs ouvrages auxquels il n'a pas mis son nom ; entre autres : *Soupirs françois sur la paix italienne*, 1649, in-4° ; un poème de deux mille vers, intitulé : *Le Calvaire profané ou le Mont-Valérien usurpé par les Jacobins réformés du faubourg Saint-Honoré, adressé à eux-mêmes*, 1664, in-4°. Tombé dans une profonde mélancolie, cet homme savant ne quitta plus la chambre, ni même le lit, refusa tout secours, et mourut, presque de faim, le 12 décembre 1680. Il fut inhumé dans l'église de St-Séverin à Paris.

(V. le *Dictionnaire de Moréri* et *Mémoires historiques sur la ville d'Alençon*, par Odolant-Desnos.)

DUVAL D'ÉPRÉMESNIL (Jean-Jacques), né au Havre, le 14 avril 1714, était fils de Duval d'Éprémesnil, qui fut directeur des établissements français à la côte d'Afrique. S'étant livré au commerce, il devint membre du conseil souverain de Pondichéry, épousa la fille de Dupleix, gouverneur de cette ville, puis fut nommé directeur et membre du conseil de Madras. Recommandable, comme militaire et comme magistrat, d'Éprémesnil défendit courageusement Madras contre le Nabab d'Arcate. Voyageur intré-

Digitized by Google

pide autant qu'aventureux, il pénétra, déguisé en Bramine, dans les pagodes indiennes, dont il a décrit et dessiné les cérémonies. Revenu en France, en 1750, notre compatriote, affligé de surdité, chercha, dans la culture des lettres, une consolation à cette infirmité, et adressa plusieurs mémoires à l'Académie de Rouen, dont il était membre correspondant. On a de lui les ouvrages suivants : *Traité sur le commerce du Nord*, in-12 ; *Lettre à l'abbé Trublet sur l'histoire*, Paris, 1760 ; *Correspondance sur une question politique d'agriculture*, Paris, 1763, in-12 ; *Examen de la cécité et de la surdité*. Duval d'Éprémesnil mourut en 1765. La ville du Havre a donné à l'une de ses rues le nom de ce personnage.

(V. une Notice biographique, par M. E. Delamare, dans l'*Echo du Havre*, 2 janvier 1855, et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DUVAL DE LEYRIT (Georges), frère puîné du précédent, naquit au Havre, le 7 août 1715. Entré, de bonne heure, dans l'administration de la compagnie des Indes, il fut d'abord appelé, en 1741, au conseil souverain de Pondichéry, puis nommé, l'année suivante, directeur de Mahé. Nos colonies de l'Inde étaient, depuis plusieurs années, dans un état de prospérité croissante sous cet habile administrateur, lorsque la guerre fut déclarée par les Anglais. Le général de Lally-Tollendal, nommé, en 1758, gouverneur des possessions françaises dans cette contrée, chassa d'abord l'ennemi des côtes du Coromandel, et s'empara de plusieurs autres points importants. Mais ces succès furent suivis de nombreux revers qui entrainèrent la perte de Pondichéry.

Duval de Leyrit, accusé, par de Lally, d'être, en partie, l'auteur de la fatale issue d'une campagne commencée sous d'aussi brillants auspices, quitta aussitôt la colonie, arriva en France, en 1762, et adressa au Roi un mémoire justificatif. Ce personnage mourut le 9 avril 1764, deux ans avant la comdam-

Digitized by Google

nation à mort du général de Lally-Tollendal, accusé, à son tour, d'avoir livré Pondichéry aux ennemis de la France, et dont le procès était pendant devant le Parlement de Paris. Lors de la demande en réhabilitation de ce général, par son fils, en 1780, le célèbre d'Éprémesnil, neveu de Duval de Leyrit, défendit, devant les Parlements de Rouen et de Dijon, la mémoire de son oncle, attaquée de nouveau, et la fit sortir triomphante de ces deux épreuves judiciaires.

(V. une Notice biographique, par M. E. Delamare, dans l'*Echo du Havre*, 1856.)

DUVAL (Nicolas-François-Augustin), né au Havre, le 31 mars 1715, servait dans l'artillerie de marine. En 1756, le comte de La Galissonnière, commandant les forces navales de France, étant sur le point d'attaquer le Port-Mahon, choisit Duval, qui déjà avait fait ses preuves de bravoure, pour son premier et principal canonnier. Un combat naval des plus célèbres ayant eu lieu, les Anglais furent vaincus, la redoutable forteresse de Saint-Philippe prise, et l'île de Minorque enlevée. Duval, après cette victoire, à laquelle il avait puissamment contribué, reçut de Louis XV une médaille d'or, qu'il porta à sa boutonnière, fut créé canonnier vice-amiral et gratifié d'une pension. Lors du bombardement du Havre par les Anglais, en 1759, notre brave canonnier, qui dirigeait la batterie de la Floride, fit un feu si vif et si soutenu, que l'ennemi ne put passer en Seine pour attaquer la ville en flanc. De Clieu, officier supérieur de marine, ayant, au fort de l'action, fait observer à Duval que les boulets lui arrivaient de toutes parts, ce dernier répondit avec sangfroid : « Mon commandant, je ne fais pas attention à ceux qui arrivent, je ne m'occupe que de ceux qui sortent. » Ce brave mourut au Havre, le 22 février 1791, âgé de soixante-seize ans.

(V. la *Biographie havraise*, par l'abbé Anfray, et la *Petite Géographie du département de la Seine-Inférieure*, par M. J. Morlent.)

Digitized by Google

DUVAL (Pierre), né, en 1730, à Bréauté, près du Havre, fit de brillantes études au collége d'Harcourt, se livra à l'enseignement et obtint, à vingt-deux ans, la chaire de philosophie dans ce même collége, dont il devint plus tard proviseur. Entré dans les ordres, il fut nommé bibliothécaire du collége de Louis-le-Grand, puis élevé, deux fois, à la dignité de recteur de l'Université, en 1777 et 1786. L'abbé Duval, qui remplissait cette haute fonction avec une sollicitude toute paternelle, possédait une grande indépendance de caractère et ne souffrait pas qu'il fût porté atteinte à aucune des prérogatives que lui donnait son titre de directeur du corps enseignant. On raconte, à ce sujet, qu'un jour de Chandeleur, où il venait d'officier à la chapelle de Versailles, il fut, selon l'usage, suivi des quatre Facultés traditionnelles, présenter ses hommages au Roi et à la Reine; l'huissier de service, qui venait d'annoncer M. le recteur et sa suite, n'ayant ouvert qu'un seul battant de la porte du salon de réception : « Faites savoir à Sa Majesté, lui dit Duval, que sa fille est grosse. — C'est juste, répondit le Roi, qui avait entendu ; qu'on ouvre les deux battants, elle passera plus facilement. »

L'abbé Duval rassemblait des matériaux pour écrire la vie des Pères de l'Église, lorsque la Révolution vint interrompre le cours de ses travaux. Il avait compris la grande rénovation politique et sociale de 1789; mais les excès qui en furent la suite l'affectèrent profondément. Il mourut à Guerbaville, chez un de ses frères, le 20 mai 1797.

On a de lui les ouvrages suivants : *Essais sur différents sujets de philosophie*, Paris, 1767, in-12. L'auteur réfute, dans ce livre, l'opinion de Buffon sur le sens de la vue, celle de d'Alembert sur les lois du mouvement, et les sophismes de Montesquieu et de J.-J. Rousseau en faveur du suicide ; *Réflexions sur le livre intitulé Système de la Nature*, Paris, 1770, in-12 ; *La Nouvelle Philosophie a vau-l'eau*, *ou le*

Digitized by Google

Philosophe du temps, confondu par la présence du Roi, Amsterdam (Paris), 1774, in-12.

(V. la *Biographie universelle*, la *France littéraire*, par J.-M. Quérard, etc.)

DUVAL (Pierre-Jean), né au Havre, en 1731, était un négociant distingué de cette ville. Il s'est fait connaître par un Mémoire sur le commerce et la navigation du Nord, ouvrage couronné par l'Académie d'Amiens, en 1760. Cet honorable commerçant établit, dans la petite ville d'Harfleur, une raffinerie de sucre, des brasseries et des manufactures de dentelles, qui procurèrent de l'activité et du bien-être à la population ouvrière de cette localité. Duval, qui devait déjà à la confiance de ses concitoyens différentes fonctions municipales, dont il s'était toujours acquitté avec beaucoup de zèle et d'intégrité, fut élu, en 1790, maire de sa ville natale, fonctions dont ses principes religieux l'obligèrent à se démettre vers la fin de la même année. Il termina sa carrière le 22 janvier 1800.

(V. la *Biographie universelle* et la *Biographie nouvelle des Contemporains.*)

DUVAL (Nicolas-Antoine), sieur Du Hazey, né à Rouen, fut reçu avocat au Parlement de Normandie, en 1760. Ayant déjà de la réputation comme savant jurisconsulte, il se fit aussi connaître comme auteur, par la publication de deux ouvrages de droit ayant pour titres : *Méthode de liquider le mariage avenant des filles en Normandie par l'arithmétique ; Traité de l'hérédité des femmes en Normandie*, 1773, in-12.

(V. les *Biographies manuscrites*, par A. Pasquier, et la *France littéraire*, par J. M. Quérard, à l'article *Du Hazey.*)

DUVAL LE ROY (Nicolas-Claude), naquit vers 1739, à Sainte-Honorine-des-Pertes (Calvados). Il étudia, de bonne heure, les mathématiques, devint très-savant dans cette science, et fut appelé aux fonctions de premier professeur de navigation à Brest. Il contribua,

Digitized by Google

par ses cours, à former un grand nombre d'excellents officiers pour la marine de l'Etat, fut nommé secrétaire de l'Académie de marine de Brest, membre correspondant de l'Académie des sciences, ensuite de l'Institut, et termina sa carrière le 6 décembre 1810.

Ce savant hydrographe a donné les ouvrages suivants : *Traité d'optique*, traduit de l'Anglais, d'après Smith, Brest, 1767, in-4° ; *Supplément au Traité d'optique de Newton*, Brest, 1783, in-4° ; *Instruction sur les baromètres marins*, Brest, 1784, in-12 ; *Traduction d'un manuscrit portugais sur le mariage des prêtres*, Brest, 1789, in-8° ; *Traité complet de navigation*, Brest, 1802, in-8°. Duval Le Roy est auteur de tous les articles de mathématiques de la partie de la marine dans l'*Encyclopédie méthodique.*

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains*, l'*Histoire de la ville de Bayeux*, par F. Pluquet et la *France littéraire*, par J. M. Quérard.)

DUVAL (Jean-Pierre), né à Rouen, vers le milieu du dix-huitième siècle, fut reçut avocat au Parlement de Normandie, en 1778. S'étant fait connaître par des principes qui étaient ceux d'un ami de l'ordre et de la liberté, il fut, en 1792, élu député à la Convention nationale par le département de la Seine-Inférieure. Bien qu'il eût pu faire briller, à la tribune, l'éloquence de sa parole, il n'y monta que rarement, se contentant de soutenir, par ses votes, le parti de la Gironde, dont il avait adopté les principes. Dans le procès de Louis XVI, il vota l'appel au peuple et le banissement à la paix. Le parti girondin ayant succombé le 31 mai 1793, Duval fut, avec soixante-treize de ses collègues, décrété d'accusation, mais il réussit à se soustraire aux poursuites des démagogues. Après la journée du 9 thermidor, il reprit sa place à la Convention, et devint, plus tard, membre du Conseil des Cinq-Cents. Sorti de cette Assemblée, en 1797, il fut nommé ministre de la police l'année suivante, fonctions difficiles pour un homme dont le caractère était plein de dou-

Digitized by Google

ceur et de modération, et qu'il remplit pourtant avec la fermeté qui convenait aux circonstances.

Ayant perdu son ministère, lors de la chute du gouvernement dictatorial, Duval entra, par l'élection, au Corps législatif, qu'il présida en 1800, et il cessa, en 1803, de faire partie de cette Assemblée. Toujours empressé de se rendre utile, il acceptait, l'année suivante, les fonctions de commissaire-général de la police à Nantes, fonctions qui étaient plus que modestes pour un homme qui avait été ministre et président d'une assemblée. Nommé préfet des Basses-Alpes, en 1805, il fut maintenu par Louis XVIII, en 1814, et appelé, pendant les Cent-Jours, à la préfecture de la Charente. Destitué, à la seconde rentrée des Bourbons, notre compatriote se retira dans une terre qu'il possédait près de Poitiers, vécut, à partir de cette époque, entièrement éloigné des affaires publiques, et termina sa carrière en 1819.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DUVAL (Jacques-René) naquit à Argentan, le 12 novembre 1758. Il fit ses études à Caen, au collége du Mont, et fut à Paris étudier la chirurgie, en 1777. Reçu maître, en 1786, après avoir donné des preuves d'un savoir profond dans toutes les branches de la science médicale, il embrassa la spécialité à laquelle il a consacré sa longue carrière, celle de chirurgien-dentiste. Cet habile praticien a publié sur cette spécialité de nombreux ouvrages dont voici les principaux : *Des Accidents de l'extraction des dents*, Paris, 1802, in-8°; *Réflexions sur l'odontalgie, considérée dans ses rapports avec d'autres maladies*, Paris, 1803, in-8° ; *Le Dentiste de la jeunesse*, Paris, 1804 et 1817, in-8° ; *Conseils des poètes anciens sur la conservation des dents*, Paris, 1805, in-8° ; *Recherches historiques sur l'art du dentiste*, Paris, 1808, in-8° ; *De l'Arrangement des dents, ou Méthode naturelle de diriger la seconde dentition*, Paris, 1820, in-8°.

Digitized by Google

On a encore de cet auteur : *Notice sur la vie et les ouvrages de M. Jourdain, dentiste.* Paris, 1816, in-8° ; *Le Serment d'Hippocrate, précédé d'une Notice sur les serments en médecine*, Paris, 1818, in-8° ; *Notice historico-médicale sur les Normands*, Paris, 1834, in-8°. Duval était membre de l'Académie de médecine, de l'Académie de chirurgie de Paris , et correspondant de plusieurs sociétés savantes de Normandie. Il mourut à Paris, en 1854.

(V., dans l'*Annuaire* publié par l'Association normande, année 1855, une Notice biographique, par M. Ch. Londe,de Caen,et la *France littéraire* de Quérard.)

DUVAL (Henry-Auguste) naquit à Alençon , le 28 août 1777. Médecin distingué, il soutint, à la Faculté de Paris, une thèse contenant des recherches et des notions utiles sur le *Pyrosis* ou fer chaud , s'occupa d'histoire naturelle, et fut reçu membre de plusieurs sociétés savantes. Il a publié les ouvrages suivants : *Démonstrations botaniques, ou analyse du fruit considéré en général*, 1808, in-8°; *Supplément à la Double Flore parisienne de Dnpont*, sans nom d'auteur. Il terminait une traduction française des ouvrages d'Aretée de Cappadoce, lorsqu'il mourut prématurément, le 16 mars 1814. Il a aussi laissé quelques essais scientifiques, à l'état de manuscrit.

(V. la *Biographie universelle* et la *France littéraire* de Quérard.)

DUVAL LECAMUS, né à Lisieux, dans la seconde moitié du dix-huitième siècle , marqua sa place, de bonne heure, parmi les peintres distingués de notre époque. Elève de David , il s'inspira constamment des principes du maître , et obtint des succès et des récompenses aux expositions, pour des tableaux représentant, avec beaucoup de naturel, des scènes familières de la vie. On a remarqué, à l'exposition universelle de 1855, deux scènes de chasse qui sont au nombre des compositions les plus estimées de cet artiste.

Digitized by Google

Duval Lecamus mourut, il y a peu d'années, à Saint-Cloud, où il remplissait la première fonction municipale.

DUVAL (Georges), auteur dramatique et annaliste de la Révolution française, naquit à Valognes, en 1773, et fit ses études à Paris, au collége d'Harcourt. Destiné à l'état ecclésiastique par son père, qui avait exercé la charge de sommelier chez Mesdames de France, filles de Louis XV, le jeune Duval, qui se sentait une tout autre vocation, n'entra point dans les ordres, et, grand amateur de spectacles, il les fréquenta assidûment, puis débuta bientôt sur un petit théâtre par une bluette de sa composition : *Les Barons de Felsheim.* En 1798, Georges Duval, encouragé dans ses débuts, prenait rang parmi les jeunes auteurs sur le talent desquels la muse du vaudeville pouvait fonder l'espoir de ses succès à venir. Associé avec Armand Gouffé, Desaugiers, Bonnel, Chazet, Dumersan, Rochefort, Vieillard, etc., notre gai et spirituel compatriote alimenta plusieurs théâtres et composa, pour l'acteur Brunet, dont le talent était alors très en vogue, une série d'excellentes pochades, dont M. Vautour fut l'un des meilleurs types. Parmi plus de cent pièces, faites en collaboration par ce vaudevilliste, un bon nombre eurent beaucoup de succès, et on se rappelle encore celles qui ont pour titres : *Clément Marot ; Le Val de Vire ; Regnard à Alger ; Chapelle et Bachaumont ; Garrik ; Werther, ou les égarements d'un cœur sensible.* Georges Duval a également abordé la comédie ; il a donné, avec Dossion : *L'Auteur soit-disant*, en un acte et en vers, et composé seul : *La Mouche du Coche*, un acte, en prose ; *Le Mari impromptu, ou la coutume anglaise*, trois actes, en prose ; *Le Protégé, ou le danger de la faveur*, trois actes, en prose ; *Une Journée à Versailles, ou le discret malgré lui*, trois actes, en prose ; cette pièce, représentée à l'Odéon à la fin de 1814, est la meilleure de l'auteur ; restée au théâtre, on la revoit encore

avec plaisir. L'ouvrage historique et anecdotique intitulé : *Souvenirs de la Terreur*, et publié en 1841, fut accueilli avec un intérêt qui ne s'est point démenti. Georges Duval occupa, de 1806 à 1840, l'emploi de sous-chef au ministère de l'intérieur, et termina sa carrière en 1853.

(V. une Notice biographique, par M. Vieillard, dans l'*Annuaire* de la Manche, année 1855, la *Biographie des Contemporains* et la *France littéraire* de J. M. Quérard.)

DU VAUCEL (Paul-Louis) naquit à Evreux, en 1640. Lié avec Arnauld et le P. Quesnel, les célèbres jansénistes, il devint, en 1682, leur principal agent à Rome, servit leur cause auprès du Pape avec zèle et dévouement, puis entretint, sous différents noms, avec ces deux personnages réfugiés à Bruxelles, une correspondance très-active. Forcé de quitter Rome, il voyagea en Italie et dans d'autres pays pour les intérêts de la même cause, et mourut à Maëstricht, le 22 juillet 1715.

Du Vaucel a publié, sous le voile de l'anonyme, les ouvrages suivants : *Statuts synodaux d'Aleth*, 1674, in-12 ; *Relation de ce qui s'est passé touchant la Régale à Aleth ; Traité de la Régale*, 1689, in-4°.

Il a laissé, à l'état de manuscrits, quelques autres ouvrages, tels que : *Remarques sur les actes du concile de Constance*, par Schelstrate ; *Remarques sur le Traité des libertés gallicanes*, de Charlas.

(V. la *Biographie universelle.*)

DU VERGER (Jean), seigneur et patron de la Chapelle-Cécelin, de Courseilles et d'Alleger-sur-Biane, naquit, dans le quinzième siècle, à la Chapelle-Cécelin, en Basse-Normandie. Ce personnage fut d'abord conseiller des rois Charles VII et Louis XI, en leur grand conseil, au Parlement de Paris, premier président au Parlement de Toulouse, puis enfin premier président à la Cour des Aides et Finances de Nor-

Digitized by Google

mandie, lors de la création de cette Cour, en 1475.

Il mourut à Rouen, le 5 février 1504, et fut inhumé dans l'église de Saint-Lô.

Du Verger fut l'un des magistrats les plus remarquables de son temps, et son amour pour la justice, comme pour les malheureux, lui avait fait donner le surnom de *Bon Président*, ainsi que le constate l'épitaphe suivante, qu'on lisait sur son tombeau.

Ici dessous est résident
Du Verger le Bon Président.

(V. *Recherches sur l'Arrondissement de Mortain*, par M. H. Sauvage.)

DUVERGIER DE HAURANNE (Jean-Marie), né à Rouen, le 21 mai 1771, appartenait à une honorable famille de commerçants de cette ville, et comptait, parmi ses grands oncles, l'abbé de Saint-Cyran, personnage célèbre dans l'histoire du jansénisme. Destiné au service de la marine, il s'embarqua fort jeune sur un vaisseau de la République, et assista au fameux combat du 13 prairial an II. Après avoir quitté le service pour se livrer au commerce, il devint l'un des plus habiles et des plus riches négociants de Rouen; puis, ayant acquis des droits à l'estime et à la considération de ses concitoyens, il fut nommé membre du tribunal et de la chambre de commerce, administrateur des hospices, chef de bataillon de la garde nationale, et, plus tard, adjoint au maire de la même ville. Elu, en 1815, par le corps électoral de la Seine-Inférieure, député à la chambre dite *Introuvable*, Duvergier de Hauranne fit partie de la minorité, dont une fraction était ministérielle; nommé membre de la commission chargée d'examiner le projet de loi d'amnistie, il fut l'un des trois commissaires qui ne partagèrent point l'opinion de la majorité, et combattit vigoureusement les amendements de M. de Corbière, relatifs au bannissement des régicides et aux catégories. En janvier 1816, il se prononça contre la proposition tendant à confier exclusivement l'instruc-

Digitized by Google

tion publique au clergé, et s'opposa, dans un comité secret, à ce que l'état civil des citoyens fût rendu aux paroisses. Lors de la dissolution de la Chambre, le 5 septembre 1816, notre compatriote, réélu par son département, fut nommé questeur. Il fut appelé par le Roi à faire partie de la commission chargée de préparer le budget de 1817, et de poser les bases du crédit public. Duvergier de Hauranne aborda souvent la tribune et parla dans presque toutes les questions d'administration, de commerce, de finances, de douanes et de régime colonial. Il défendit la liberté de la presse, s'éleva avec énergie contre toutes mesures violentes, et surtout contre l'exclusion de la Chambre du député Manuel. Non réélu en 1823, à cause de son opposition au ministère, Duvergier de Hauranne rentra dans la vie privée, et termina sa carrière à Paris, le 20 août 1831. On a de cet honorable citoyen un ouvrage intitulé : *De l'Ordre légal en France*, 1828, 2 vol. in-8°, et plusieurs brochures politiques, écrites de 1816 à 1828.

(V. la *Biographie nouvelle des Contemporains* et le *Supplément de la Biographie universelle.*)

DU VIQUET (Marin), né, dans le seizième siècle, à Mauvaines, en Basse-Normandie, prit, en 1547, le bonnet de docteur dans la Faculté de médecine de Caen, devint professeur de cette Faculté, puis, plus tard, recteur de l'Université de la même ville. Il a laissé un intéressant manuscrit contenant les choses mémorables arrivées, de son temps, dans la ville de Caen, dont il fut nommé échevin, vers 1560. Le fils de ce médecin distingué, Robert Du Viquet, fut avocat-général au Parlement de Normandie, où son éloquence et la vivacité de son esprit lui firent une brillante réputation. Il mourut vers 1640.

(V. les *Origines de Caen*, par Huet, et l'*Histoire de Bayeux*, par F. Pluquet.)

DUVIVIER (Franciade-Fleurus), l'un des officiers

Digitized by Google

généraux les plus distingués de notre époque pour ses talents, son courage et la fermeté de son caractère, naquit à Rouen, le 7 juillet 1794, d'un commis principal de l'administration des subsistances militaires. Entré, en 1812, à l'Ecole polytechnique, il se montra, comme ses condisciples, plein d'ardeur pour voler, en 1814, à la défense de Paris contre les armées coalisées. Il commandait, sous les murs de cette capitale, une section de huit pièces de canon dans la grande batterie dirigée sur ce point par les intrépides élèves de l'école. Ayant continué à suivre la carrière militaire, sous la Restauration, Duvivier prit part, en 1830, à l'expédition d'Alger, avec le grade de capitaine du génie, et fut appelé, après la conquête de ce pays, au commandement de l'un des deux bataillons de Zouaves qui venaient d'être organisés.

A peu de temps de là, il acceptait une tâche bien difficile, et qu'aucun officier n'osait entreprendre, celle de discipliner cinq mille volontaires parisiens, tous soldats des barricades de Juillet, qui venaient d'arriver à Alger. En quelques mois, ces volontaires furent disciplinés, et, lors de l'expédition de Médéah, ils combattirent avec tant de bravoure, qu'ils sauvèrent nos troupes d'un péril imminent.

Aussi vaillant soldat que bon administrateur, Duvivier, qui avait été nommé colonel, se distingua à la prise de Constantine, fut, en 1839, promu au grade de maréchal-de-camp, et nommé, l'année suivante, grand-officier de la Légion-d'Honneur ; il justifia ces promotions à Médéah, en combattant, avec avantage, à la tête de neuf cents Français contre cinq mille Arabes, bien armés et commandés par Abd-el-Kader en personne.

De fréquents dissidents avec le général Bugeaud, gouverneur de l'Algérie, ayant obligé Duvivier à demander son rappel en France, il y revint, en 1841, et se livra, dans la retraite, à de profondes études. Sorti de cette retraite, lors de la Révolution de 1848,

Digitized by Google

il accepta, du Gouvernement Provisoire, le commandement de la place de Paris, se chargea de l'organisation de la garde nationale mobile, fut élu, par le département de la Seine, représentant à l'Assemblée Constituante, et nommé général de division. Dès le premier jour de l'insurrection de juin 1848, le général Duvivier s'empressa d'offrir ses services, et fut chargé de défendre l'Hôtel-de-Ville. Il se trouvait, le 25, à l'entrée de la rue Saint-Antoine et s'avançait à la tête de la garde mobile, sous une grêle de balles, vers une barricade formidable, lorsqu'il reçut une blessure au pied. Transporté à l'hôpital militaire du Val-de-Grâce, il y mourut des suites de cette blessure, le 8 juillet, et fut inhumé aux Invalides, le 13 du même mois, avec les honneurs dus à son grade et à son admirable dévouement.

L'administration municipale de Rouen a, sur la proposition de l'Académie de la même ville, fait placer une inscription commémorative sur la maison où est né le général Duvivier, rue des Arpents, n° 65.

Cet honorable militaire a écrit et publié plusieurs ouvrages, dont voici les principaux : *Essai sur la défense des Etats par les fortifications*, Paris, 1826, in-8° ; *Observations sur la guerre de la succession d'Espagne*, Paris, 1830, 2 vol. in-8° ; *Solution de la question de l'Algérie*, Paris, 1841, in-8°.

(V. une Notice biographique, lue à l'Académie de Cherbourg, le 4 août 1848, par M. A. de Colleville, le *Moniteur*, etc. Portr. dans la coll. de la bibl. de Rouen.)

FIN DU PREMIER VOLUME.

Digitized by Google